LEÇONS COMPLÈTES
D'HISTOIRE DE FRANCE

A L'USAGE

des candidats aux certificats d'études primaires et aux brevets de capacité

PAR

G. DUCOUDRAY

Agrégé d'histoire
Professeur honoraire à l'École normale primaire de la Seine
et à l'École normale de Saint-Cloud

ACCOMPAGNÉES DE DEVOIRS, RÉSUMÉS, TABLEAUX, CARTES GÉOGRAPHIQUES ET GRAVURES

DOUZIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LEÇONS COMPLÈTES

D'HISTOIRE DE FRANCE

DU MÊME AUTEUR

Première leçons d'histoire de France, à l'usage des écoles primaires. 1 vol. grand in-18, avec gravures, cartonné. . . . . 60 c.

Leçons moyennes d'histoire de France. 1 vol. grand in-18, avec gravures et cartes, cartonné. . . . . 1 fr. 60

35401. — Imprimerie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris

LEÇONS COMPLÈTES
D'HISTOIRE DE FRANCE

A L'USAGE

des candidats aux certificats d'études primaires et aux brevets de capacité

PAR

G. DUCOUDRAY

Agrégé d'histoire
Professeur honoraire à l'École normale primaire de la Seine
et à l'École normale de Saint-Cloud

ACCOMPAGNÉES DE DEVOIRS, RÉSUMÉS, TABLEAUX, CARTES GÉOGRAPHIQUES ET GRAVURES

DOUZIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1897

LEÇONS COMPLÈTES

D'HISTOIRE DE FRANCE

CHAPITRE PREMIER

LA GAULE

(Des origines à l'an 406 après J.-C.)

I. LA GAULE ET LES GAULOIS.

SOMMAIRE. — 1. Limites de la Gaule. — 2. Aspect de la Gaule. — 3. Les pierres antiques. — 4. Peuples de la Gaule. — 5. Costumes et armes des Gaulois. — 6. Caractère des Gaulois. — 7. État social ; la famille et la propriété chez les Gaulois. — 8. La religion chez les Gaulois. — 9. Les Druides. — 10. Le gouvernement chez les Gaulois ; divisions intestines.

1. Limites de la Gaule. — La terre de France, notre patrie, s'appelait jadis la Gaule, du nom de sa première population les **Galls** ou *Gaulois*.

En ce temps-là, ses limites étaient celles que la nature lui a tracées : au midi, les montagnes des **Pyrénées**, de deux à trois mille mètres d'élévation, qui séparent notre pays de l'Espagne ; puis les flots bleus de la **mer Méditerranée** qui nous ouvre un facile accès vers l'Afrique, l'Italie, l'Orient ; à l'est, du côté de l'Italie, les **Alpes** qui montent jusqu'à des cimes hautes de plus de quatre mille mètres, et couronnées de neiges éternelles ; puis le fleuve le **Rhin** dans toute la longueur de son cours ; au nord et à l'ouest, la **mer du Nord**, la **Manche**, bras de mer qui nous

sépare à peine de la Grande-Bretagne ; enfin l'**Océan Atlantique**.

Les hommes n'ont pu nous enlever ni ces montagnes, ni ces mers, frontières inébranlables de notre pays. Mais le Rhin, malgré sa largeur et sa rapidité, n'était pas une protection suffisante ; aussi la France a-t-elle été entamée de ce côté et ne correspond-elle plus à la Gaule ancienne. Elle possède en moins les territoires qui forment aujourd'hui la Suisse, l'Alsace-Lorraine, la Prusse Rhénane, la Belgique et la Hollande. L'histoire de ces changements est un des points importants de l'histoire de notre patrie.

A l'intérieur notre pays a été admirablement dessiné par la nature. « On y remarque, a dit un ancien, la parfaite correspondance des divers cantons, grâce aux fleuves qui les arrosent et aux deux mers dans lesquelles se rendent ces fleuves. Une si heureuse disposition semble l'ouvrage d'un être intelligent plutôt que du hasard et suffirait pour prouver la Providence. »

2. Aspect de la Gaule. — Les écrivains anciens nous représentent la Gaule couverte de vastes forêts qui lui donnaient un aspect sauvage. Clair-semées au midi, ces forêts étaient si sombres et si épaisses au nord que les Gaulois eux-mêmes en avaient peur : aussi adoraient-ils comme une divinité l'immense forêt des Ardennes, dont le nom vient de la déesse *Arduina*.

Longtemps du reste les premiers peuples vécurent de la vie des bois, construisant leurs cabanes rondes avec des branches d'arbres, les couvrant de feuillage et les tapissant de fougères. Ils chassaient le léger chevreuil dans les taillis, le cerf sous les hautes futaies et le sanglier dans les marais. Ils faisaient une guerre acharnée aux loups, à l'*aurochs* surtout (ou *urus*), bœuf sauvage qui aujourd'hui a presque disparu de l'Europe. L'aurochs, animal vigoureux, rapide à la course, indomptable, n'était souvent pris que par des pièges habilement tendus, tels que les voyageurs modernes en ont remarqué chez les populations sauvages de l'Afrique.

3. Les pierres antiques. — De ces temps reculés il ne reste que des monuments grossiers mais étonnants, des pierres énormes, tantôt fichées en terre (on les appelle alors *menhirs*), tantôt couchées sur d'autres pierres, et figurant

Dolmen dit Table des Marchands, à Lockmariaker.

une table, un autel ou une allée couverte (on les appelle alors *dolmens*). De ces pierres viennent les noms de beaucoup de localités ou de fermes, Pierrefitte (fichée), Pierre-Levée, etc.

Sur une plage déserte de la Bretagne, dans le département du Morbihan, à environ trois lieues de la ville d'*Auray*, douze cents de ces énormes pierres sont rangées sur plusieurs files qui se déroulent sur une longueur de près d'une demi-lieue : ce sont les débris des *alignements de Carnac* qui comptèrent jusqu'à quatre mille pierres.

4. Peuples de la Gaule. — Sous le nom de Gaulois, les anciens confondaient plusieurs races différentes que le général romain Jules César, leur conquérant, distinguait ainsi : les **Aquitains**, établis entre les Pyrénées et la Garonne, les **Galls** ou **Celtes** proprement dits, occupant le pays de la Garonne à la Seine et à la Marne, les **Belges** de la Seine jusqu'aux rives du Rhin inférieur.

Les *Aquitains*, bruns, doués d'un esprit vif et rusé, parlaient une langue à part, dont la *langue basque* nous offre le modèle ; ils se rapprochaient plus des peuples de l'Ibérie (Espagne) que de ceux de la Gaule. Aujourd'hui encore, les populations du midi diffèrent de celles du centre et du nord.

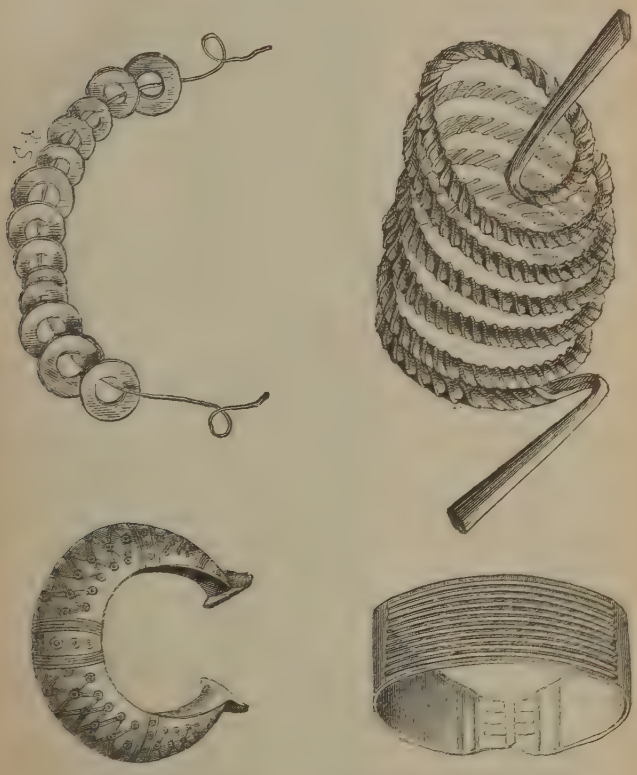
Ces dernières conservent en général le type de la famille des *Celtes* ou Gaëls (ou Galls), qui étaient blonds, grands, forts et qui comprenaient : les peuples de l'*Auvergne*, du *Berri*, du *Limousin*, du *Poitou*, de l'*Anjou*, de la *Touraine*, du pays *Nantais*, du pays *Chartrain*, les *Sénons* (Sens), les *Vénètes* (Vannes), et une foule d'autres qui ont laissé leur souvenir par le nom d'une province, d'une ville ou d'une localité.

Les *Belges* différaient peu des Galls[1] : ils comptaient dans leur confédération les peuples de *Metz*, de *Reims*, d'*Amiens*, d'*Arras*, de *Trèves*, de *Liége*, etc.

5. Costume et armes des Gaulois. — Les vêtements particuliers aux Gaulois étaient la *saie* et les *braies;* la *saie* ou manteau qui recouvrait une tunique serrée au corps

1. Il faut renoncer à l'appellation de Kymris donnée aux Belges par quelques auteurs modernes et qui a été reconnue fantaisiste.

et qu'on retenait par des agrafes, les *braies* ou chausses, pantalon primitif. Ces vêtements étaient faits d'étoffes bigarrées de diverses couleurs car les Gaulois, comme tous



Collier et bracelets gaulois.

les peuples enfants, aimaient tout ce qui brille : ils se paraient de colliers et d'anneaux d'or.

Leurs armes principales étaient une *épée* longue, retenue à la ceinture par une chaîne de fer, et un *javelot* qu'ils lançaient comme une flèche. Par bravade, ils aimaient à combattre à découvert, le corps à moitié nu, mais le plus

souvent ils portaient de longs boucliers que les chefs enrichissaient de figures d'animaux en airain artistement travaillées. Ils portaient aussi des cuirasses en mailles de fer et des casques en airain surmontés de cornes d'animaux ou d'images d'oiseaux.

6. Caractère des Gaulois. — La *fierté*, le *courage*, la *hardiesse* étaient les traits principaux du caractère gaulois. Aussi les historiens anciens, exagérant cette hardiesse, disaient-ils que ces peuples ne redoutaient ni le ciel en feu, ni la mer en courroux, qu'ils marchaient contre les flots l'épée à la main et qu'ils tiraient des flèches contre le tonnerre.

Les Gaulois respectaient les *serments*, dont ils regardaient la violation comme un sacrilége. Ils étaient *généreux*, *hospitaliers*, accueillaient l'étranger et ne lui demandaient qu'après le repas d'où il venait et où il allait.

Doués d'un esprit vif et naturel, ils avaient une grande *faculté d'imitation* et apprenaient vite des autres peuples ou de leurs ennemis ce qu'ils ignoraient.

A ces qualités vraiment remarquables, les Gaulois joignaient des défauts qui leur devinrent très-funestes. Confiants dans leur valeu ils étaient *téméraires*, *imprévoyants*. Prompts à courir aux armes, ils étaient tout aussi prompts à se décourager et ne savaient pas supporter les revers.

Indisciplinés, *querelleurs*, les Gaulois perdaient, par leurs divisions, les avantages qu'aurait pu leur assurer leur bravoure. Ils étaient cruels comme un peuple encore à demi sauvage et coupaient la tête de leurs ennemis vaincus pour s'en faire des trophées.

Dans ce portrait, avec les différences qu'ont amenées le temps et des mœurs plus douces, il n'est point difficile de reconnaître quelque ressemblance avec le caractère français.

7. État social; la famille et la propriété chez les Gaulois. — Chez les Gaulois, les éléments indispensables de toute société humaine existaient, quoique imparfaits. Sans doute, dans la *famille*, les maris exerçaient un droit despotique de vie et de mort sur leurs femmes et sur leurs enfants; les pères n'admettaient les enfants auprès d'eux qu'arrivés à l'âge de porter les armes. Mais les Gaulois

Bouclier gaulois.

Épée gauloise.

reconnaissaient en quelque sorte l'égalité de l'homme et de la femme ; lorsque celle-ci apportait à titre de dot une somme d'argent, le mari apportait une part égale et la fortune était commune : après la mort de l'un des époux, cette fortune appartenait au survivant.

Ces dispositions relatives aux biens communs des époux montrent que les Gaulois respectaient le principe de la *propriété*. Leur législation était même si impitoyable contre les débiteurs qu'elle amenait dans la classe inférieure une grande misère.

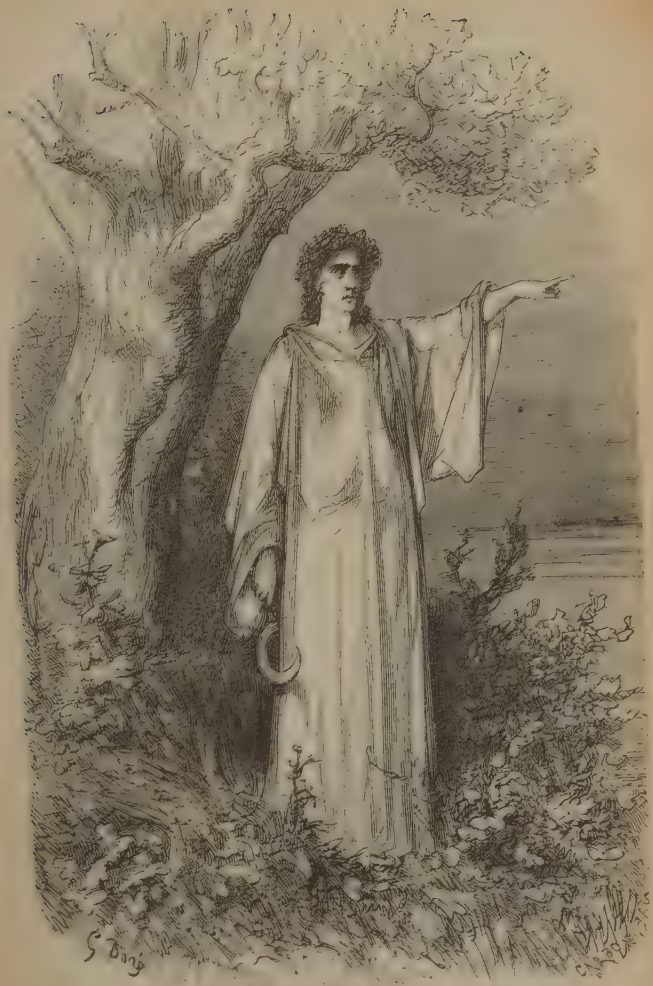
Chez les Gaulois, comme chez tous les peuples anciens, on retrouve malheureusement l'*esclavage*. Les riches personnages avaient des troupes de débiteurs et d'esclaves dont ils s'aidaient quelquefois pour se mettre au-dessus des lois.

8. La religion chez les Gaulois. — Comme chez les nations primitives, on retrouve chez les Gaulois l'adoration des forces de la nature : le vent, l'eau, le feu. Les *arbres*, les *chênes* surtout, étaient pour les Gaulois des objets sacrés. Plus tard même, quand les hommes eurent cessé d'adorer la nature pour n'adorer que son Créateur, l'imagination populaire crut voir encore longtemps dans les bois impénétrables la demeure des esprits bienfaisants ou malfaisants, des fées et des enchanteurs.

Les Gaulois donc ne bâtirent point de temples, puisque les forêts étaient pour eux des sanctuaires vénérés où vivaient leurs prêtres nommés les *hommes des chênes*, les *druides*. Toutefois la religion des druides s'élevait au-dessus du fétichisme[1] grossier des premiers peuples. Elle reconnaissait des divinités analogues aux divinités des peuples de la Grèce et de l'Italie : *Tarann*, le dieu du ciel, le moteur de l'univers, l'esprit terrible qui lançait le tonnerre sur les mortels ; le soleil *Bel* ou Belen, divinité bienfaisante, source de vie et de chaleur ; *Heus* ou Hésus, qu'on suppose avoir été le dieu principal, l'Être suprême ; *Teutatès*, l'inventeur des arts, le protecteur du commerce.

En l'honneur d'Hésus, les druides la première nuit de

1 Le fétichisme est l'adoration des fétiches (fetisso), expression employée par les nègres des côtes occidentales de l'Afrique pour désigner les objets vivants ou inanimés de la nature auxquels la peur, la reconnaissance ou quelque affection particulière engagent ces peuples à adresser une espèce de culte religieux.



Druidesse.

l'année, cherchaient le *gui*, plante parasite qui pousse sur les arbres, mais rare sur le chêne. Lorsqu'on le rencontrait sur un chêne sacré, on le coupait solennellement et le peuple était en joie car on attribuait au gui une vertu céleste qui en faisait un remède à tous les maux.

Les druides immolaient à leurs divinités des victimes humaines et croyaient racheter la vie d'un homme en péril par le sacrifice d'un autre homme. Aux funérailles des personnages illustres, on égorgeait ou on brûlait avec le cadavre, des serviteurs, des esclaves, pour que le défunt les retrouvât dans l'autre monde. Car les druides croyaient à une seconde vie, mais ils se l'imaginaient matérielle et grossière comme la vie terrestre. Ils croyaient aussi que l'âme passait d'un corps dans un autre, ou même dans le corps d'animaux.

9. Les Druides. — Du reste les druides cachaient avec soin leur doctrine; ils ne l'enseignaient qu'à leurs disciples et sans l'écrire : il fallait à ces disciples, pour retenir toute la science, jusqu'à vingt années d'étude et la mémoire seule conservait les traditions.

Prêtres, savants, instituteurs de la jeunesse, médecins, car eux seuls connaissaient la vertu des plantes, les druides étaient en outre les grands juges de la nation. Si un citoyen ou une tribu refusait de se soumettre à leurs décisions, les druides lui interdisaient les sacrifices, châtiment terrible, car les hommes frappés par une telle interdiction étaient regardés comme des impies et des scélérats : chacun s'éloignait d'eux, on se gardait de les aborder, de leur parler.

Des femmes participaient également, sous le nom de *druidesses*, aux cérémonies du culte. Elles prédisaient l'avenir, comme les *devins*. Les *bardes* accompagnaient les guerriers et les excitaient par leurs chants.

10. Le gouvernement chez les Gaulois; divisions intestines. — Les *druides* formaient la première classe chez les Gaulois, ne payaient point d'impôts et n'allaient point à la guerre. Les *chevaliers* composaient la seconde classe ou classe guerrière; tous prenaient part aux expéditions et seuls avec les druides ils étaient comptés pour quelque chose, car le *peuple* était à peu près réduit à la condition des esclaves.

Même sans y être contraints, les pauvres, les faibles se

donnaient aux riches, et devenaient ce qu'à Rome on appelait des *clients*. En outre, les chefs gaulois s'entouraient d'hommes qui leur étaient plus complétement attachés, qui se dévouaient à eux à la vie et à la mort.

Cette puissance de certains chefs amena chez beaucoup de peuples l'établissement de *royautés*, et dans les villes où la liberté prévalut, des rivalités continuelles pour le choix du premier magistrat. Tantôt les nobles l'emportaient, tantôt le peuple, et suivant le triomphe de celui-c ou de ceux-là, les villes étaient gouvernées par des *séna* composés de nobles ou par des *assemblées* populaires.

Non-seulement dans les villes, dans les bourgs, mais encore dans les familles l'*esprit de division* entretenait des ligues. Ardents, ambitieux, les Gaulois ne pouvaient se tenir en repos : chaque ville voulait dominer la ville voisine et les jalousies locales empêchaient l'**unité politique** de se former. Il y avait des confédérations gauloises, des peuplades gauloises : il n'y avait pas un peuple gaulois.

RÉSUMÉ.

1, 2. Les limites de notre pays, au temps où il portait le nom de Gaule, étaient : au midi, les *Pyrénées* et la *mer Méditerranée;* à l'est, les *Alpes;* à l'ouest, l'*océan Atlantique* et la *Manche;* au nord-est et au nord, le *Rhin*.

La France d'aujourd'hui a en moins : la Suisse, l'Alsace-Lorraine, la Prusse Rhénane, la Belgique et la Hollande.

La Gaule était couverte de vastes forêts dont la principale, au nord, était l'*Ardenne*, presque impénétrable. Les premiers peuples vivaient du produit de leur chasse et s'exerçaient à poursuivre les bêtes féroces, entre autres l'*aurochs*, bœuf sauvage et indomptable.

3. Il ne nous reste de ces premiers temps que des monuments étranges, inexplicables, des *menhirs*, des *dolmens*, des *allées couvertes :* à *Carnac* (département du Morbihan), on voit plus de douze cents pierres alignées.

4. Trois grandes races : *Aquitains*, *Celtes*, *Belges*, se partageaient la Gaule et se subdivisaient en plus de trois cents peuplades dont bien des noms se retrouvent dans les noms de provinces ou de pays.

5. Les vêtements particuliers aux Gaulois étaient la *saie* (sorte de manteau), et les *braies* (ou chausses). Les riches Gaulois, d'ailleurs, aimaient à se parer d'anneaux et de colliers et à orner leurs casques et leurs boucliers.

6. Dans les qualités ou dans les défauts de ces peuples, on retrouve beaucoup des qualités et des défauts du peuple français actuel : la *fierté*, le *courage*, la *hardiesse*, la *générosité*, mais aussi la *témérité*, l'*imprévoyance*, la *mobilité*, la *curiosité*.

7. Le *sentiment de la famille* existait chez les Gaulois, mais encore bien imparfait : ils respectaient aussi le principe de la *propriété*, mais on retrouve chez eux l'*esclavage*, ce fléau des sociétés antiques.

8. Grossière d'abord, la religion des Gaulois s'éleva, grâce à l'enseignement des druides, au culte de divinités supérieures. Les druides souillaient ce culte par des sacrifices barbares et immolaient des victimes humaines.

9. Prêtres, savants, médecins, instituteurs de la jeunesse, les druides étaient aussi chez les Gaulois les grands juges de la nation.

10. Les druides et la classe guerrière des *chevaliers* formaient deux ordres privilégiés. La multitude comptait peu, excepté dans certaines villes où elle avait réussi à prendre le gouvernement. Car en Gaule, autant il y avait de cités, autant il y eut de gouvernements; cet esprit de localité, les querelles des peuples, l'ambition des chefs, seront les causes qui empêcheront les tribus gauloises de former une nation compacte et assez forte pour maintenir son indépendance.

SUJETS DE DEVOIRS ÉCRITS[1].

Décrire l'aspect sauvage de la Gaule et la vie des premiers peuples.

Énumérer les qualités et les défauts du peuple gaulois.

Exposer la religion des Gaulois.

Les druides; leurs attributions et leur puissance.

Causes qui ont empêché les Gaulois de former une nation compacte.

1. Nous avons pris le plus grand nombre possible de ces sujets parmi ceux qui ont été donnés ou qui peuvent être donnés aux examens du **certificat d'études.**

Les élèves pourront se reporter, pour traiter ces petits sujets, à certains développements qui se trouvent dans les volumes du 1er degré et du 2e degré, et que nous n'avons pas reproduits afin de ne point nous répéter.

Ces devoirs, du reste, doivent être *courts, précis, écrits de mémoire*, sans pourtant reproduire le mot à mot du livre. Il est superflu d'ajouter que la plupart des articles du questionnaire peuvent donner lieu aussi à des devoirs écrits.

Questionnaire.

1-2. Quelles étaient les limites de la Gaule au sud? — A l'est et au nord? — Dans quelle mesure la France actuelle ne correspond-elle plus à la Gaule ancienne?

D'où vient le nom de la forêt des Ardennes? — Qu'entendait-on par l'aurochs?

3. Expliquer le sens des mots *menhir*, *dolmen*, *allée couverte?*

4. En combien de races étaient divisés les Gaulois? — Citer quelques noms de peuples qui ont survécu dans les noms actuels?

5. Quels étaient les vêtements et les armes des Gaulois?

6. Quelles étaient les qualités des Gaulois? — Quels étaient leurs défauts?

7. Comment était constituée chez eux la famille? — Comment montraient-ils leur respect pour la propriété?

8. Qu'adorèrent d'abord les Gaulois? — Comment s'appelaient leurs prêtres? — Quels étaient les noms de leurs dieux?

9. Expliquer quelle était la puissance des druides?

10. Quelles étaient les classes puissantes? — Y avait-il une forme unique de gouvernement dans les Gaules? — Qu'est-ce qui empêchait l'unité politique de se former?

II. LES GAULOIS ET LES ROMAINS.
CONQUÊTE DE LA GAULE PAR JULES CÉSAR.

Sommaire. — 1. Colonies grecques. — 2. Migrations des Gaulois. — 3. Prise de Rome (390 av. J.-C.). — 4. Les Romains en Gaule; la province romaine. — 5. Premières campagnes de César (53-54); Ambiorix. — 6. Naissance du sentiment patriotique; soulèvement général des Gaulois (52 av. J. C.). — 7. Vercingétorix; siéges de Bourges et de Gergovie. — 8. Le blocus d'Alise; travaux gigantesques de César; dévouement de Vercingétorix.

1. Colonies grecques. — La Gaule, voisine au nord et à l'est de contrées tout à fait sauvages, s'ouvrait au midi, par la mer Méditerranée, à l'heureuse influence des nations plus instruites qui occupaient l'Italie et la Grèce. La lumière lui vint de l'Orient.

A des époques fort reculées un des peuples les plus commerçants de l'antiquité, les **Phéniciens** parurent à l'embouchure du Rhône, remontèrent même ce fleuve et établirent quelques comptoirs. En l'an 600 avant J. C. arrivèrent des **Grecs** venus de Phocée (ville d'Asie). Leur chef, **Euxène**, fut bien accueilli de *Nann*, chef de la tribu gauloise des Ségobriges. Il épousa la fille de Nann et fonda sur le littoral de la Méditerranée la ville de **Massilie** (ou Marseille). Cette ville grandit bientôt au point d'exciter la jalousie des peuplades voisines et sema le long de la côte une foule de

colonies dont quelques-unes sont restées des villes : *Antibes*, *Nice*, et, sur un promontoire pittoresque, *Monaco*. Les Marseillais eurent des comptoirs dans les villes d'*Arelate* (Arles) et d'*Avignon*.

Par ces villes du midi les Gaulois reçurent quelques notions des arts : ils apprirent des Grecs à *lire*, à *écrire* et à *compter*, et même chez les tribus du nord, on se servait pour l'écriture des *caractères grecs*.

2. Migrations des Gaulois. — Peu de peuples d'ailleurs furent plus remuants que les Gaulois. Poussés soit par de nouvelles tribus, qui arrivaient dans leur pays, soit par leur humeur aventureuse, ils se répandirent dans tout le monde ancien.

En l'année 587 avant J.-C. deux grandes troupes de Gaulois se dirigèrent, l'une sous la conduite de *Sigovèse*, vers la vallée du Danube, l'autre sous celle de *Bellovèse* vers l'Italie. Des bords du Danube les Gaulois descendirent vers la Thrace et la Macédoine[1] : là ils rencontrèrent le roi qui devait s'illustrer par la conquête de l'Asie, *Alexandre le Grand*. Celui-ci, dans une entrevue avec leurs députés, leur demanda : « Que craignez-vous? — Ils répondirent : « Que le ciel ne tombe. » Alexandre ne put s'empêcher d'admirer cette hardiesse : « Les Celtes sont fiers, » dit-il.

3. Prise de Rome (390 av. J. C.). — Les Gaulois descendus en Italie y avaient trouvé d'autres peuples de leur race établis déjà en ce pays depuis mille ans. *Tout le nord de l'Italie devint une seconde Gaule*[2]. En 390, une des plus puissantes tribus, les **Sénons**, entra en lutte avec l'un des peuples qui commençait alors à se faire remarquer au centre de l'Italie, les **Romains**. Les Sénons avaient demandé des terres aux habitants de la ville de Clusium et, sur leur refus, leur avaient déclaré la guerre. Ceux-ci effrayés implorèrent le secours des Romains.

Les Romains envoyèrent des députés chargés d'examiner, comme arbitres, la cause de la querelle, mais ces députés, au mépris du *droit des gens*[3], oublièrent leur mission paci-

1. Pays compris aujourd'hui dans la Turquie d'Europe.

2. Voilà pourquoi on dit souvent : les Gaules. Pour les Romains il y avait la Gaule en deçà et la Gaule au delà des Alpes.

3. Il y a entre les nations comme entre les individus des lois qui régissent leur conduite, c'est ce qu'on appelle le *droit des gens*.

fique, se mirent à la tête des habitants de Clusium et combattirent les Gaulois dont un chef fut tué. Les Sénons, irrités de cette conduite déloyale, demandèrent une réparation à Rome qui la refusa. Alors tournant leur colère contre cette ville dont ils avaient entendu vanter la grandeur, ils se précipitèrent comme un torrent et dispersèrent, au premier choc, sur les bords de la rivière l'**Allia**, l'armée romaine (390 avant J.-C.).

Le peuple, en proie à la panique, abandonna la ville que les Gaulois trouvèrent déserte. Les hommes capables de porter les armes s'étaient enfermés dans la citadelle ou le **Capitole**[1]; quelques vieillards seuls, anciens magistrats, attendaient l'ennemi, assis graves et impassibles sur leurs siéges d'ivoire. Les Gaulois les respectèrent d'abord, mais un soldat ayant touché à la longue barbe de Papirius, celui-ci le frappa de son bâton d'ivoire et le soldat l'immola. Aussitôt les vieillards furent massacrés, les maisons pillées et incendiées. Sept mois durant, les Gaulois assiégèrent le Capitole : une nuit ils allaient le surprendre lorsque le cri des oies consacrées à une divinité éveilla la garnison. Peu après cependant les Romains, pressés par la famine, capitulèrent. Pour peser la rançon de mille livres d'or, les vainqueurs apportèrent de faux poids et leur Brenn ou chef ne répondit aux réclamations des Romains qu'en jetant encore dans la balance sa lourde épée et en s'écriant : « Malheur aux vaincus ! »

Longtemps les Gaulois furent la terreur des Romains; ceux-ci ne parvinrent qu'au bout de deux siècles à dompter les peuplades celtiques qui occupaient le nord de l'Italie.

4. Les Romains en Gaule; la province romaine. — Rome, devenue maîtresse de l'Italie, marcha de conquête en conquête à l'empire du monde. Elle soumit l'Espagne, le nord de l'Afrique, la Macédoine, la Grèce, l'Orient. Elle voulut aussi soumettre cette Gaule d'où étaient sorties tant d'armées redoutables.

1. Le Capitole était un temple élevé à Jupiter sur une des plus hautes collines de Rome. La colline était fortifiée et servait de citadelle. Ce fut dans ce temple que les généraux romains consacrèrent aux dieux les dépouilles enlevées aux ennemis : c'est là qu'on allait faire des sacrifices d'actions de grâces, de là l'expression de *monter au Capitole*, pour dire triompher. Plusieurs villes eurent des capitoles à l'imitation de Rome, entre autres la ville de *Toulouse* lorsqu'elle fut devenue romaine.

Appelés par les habitants de Marseille que les peuples voisins inquiétaient toujours, les Romains songèrent à s'établir dans notre pays et fondèrent les villes d'**Aix**[1] et de **Narbonne**.

Le pays arrosé par le Rhône devint une *province*[2] de plus dans le nombre immense des provinces romaines. Les Gaulois s'habituèrent, en le désignant, à l'appeler la *Province*, nom qui est resté dans le vieux nom de *Provence* sous lequel on le désigne encore aujourd'hui.

La Province qu'on appelait aussi du nom de sa capitale, la *Gaule narbonnaise*, se couvrait de riches cultures et de villes florissantes lorsqu'une terrible avalanche de barbares fondit sur la Gaule. Les *Cimbres* et les *Teutons* après avoir ravagé la Gaule arrivèrent dans la vallée du Rhône : six armées romaines essayèrent de les arrêter; elles furent successivement détruites. Rome envoya alors un de ses plus fameux capitaines, **Marius**, qui triompha des Teutons près d'**Aix**. Les Romains firent des barbares un tel massacre que les Marseillais purent enclore leurs vignes avec les ossements dont le champ de bataille était jonché (102 ans av. J.-C.).

Les Romains, avec Marius, avaient délivré la Gaule; avec Jules César ils vont la soumettre.

5. Premières campagnes de César (58-54); Ambiorix. — Unis, les Gaulois auraient peut-être défié toutes les attaques, mais leurs divisions les perdirent. Jaloux les uns des autres, les différents peuples se réjouissaient du malheur de leurs rivaux.

César vint d'abord en allié (58 av. J.-C.) et refoula les **Helvètes** (peuple de la Suisse) qui voulaient s'établir en Gaule : il vainquit ensuite les **Germains**, qui, ayant franchi le Rhin, avaient mis sous leur domination plusieurs peuples de l'est de la Gaule. Accueilli ainsi par plusieurs cités comme un libérateur, César intervint dans les querelles des villes gauloises.

Puis quand les peuples du nord, les **Belges**, effrayés du progrès de la puissance romaine, essayèrent de résister. César dispersa leur armée dans une grande bataille sur les

1. Aix en Provence (département des Bouches-du-Rhône). Il y a aussi Aix en Savoie. Narbonne (département de l'Aude).
2. Ce mot voulait dire en latin *pays annexé*, *pays sujet*.

bords de la *Sambre*. En vain les Gaulois déployèrent-ils un courage extraordinaire, en vain montaient-ils, sans s'effrayer, sur les corps de ceux qui tombaient et lançaient-ils leurs traits du haut de ces monceaux de cadavres. La discipline des légions romaines l'emporta sur la valeur désordonnée des troupes gauloises.

Les peuples des côtes de l'Océan et de la Manche, principalement les *Vénètes* (habitants de Vannes), armèrent

Gravé par Erhard

Carte de la province romaine en Gaule[1].

une flotte puissante qui ne put l'emporter sur la flotte romaine. En quelques années César, moitié par ruse, moitié par force, devint maître de la Gaule.

Mais un peuple qui, de l'aveu de ses ennemis, s'était placé au-dessus de tous les autres par ses vertus guerrières,

1. La limite de la province est indiquée par les traits. - - - - -

ne pouvait, sans une profonde douleur, se voir abaissé au point de subir le joug des Romains. Les chefs de deux cités puissantes, de *Trèves*[1] et de *Liége*[2], donnèrent en 54 avant J. C. le signal d'un mouvement redoutable. *Ambiorix* (de Liége) surprit et extermina une légion romaine ; avec une foule de peuples qui avaient répondu à son appel, il enveloppa le camp d'une autre légion, qui, sans la prompte arrivée de César, aurait été perdue. Vaincu à la fin, Ambiorix put cependant échapper aux Romains qu'il ne cessa de harceler, se dérobant aux poursuites dans des forêts impénétrables.

6. Naissance du sentiment patriotique ; soulèvement général des Gaulois (52 av. J. C.). — La rigueur avec laquelle César réprima la révolte des Gaulois ne fit que les irriter davantage. On commençait à comprendre qu'au-dessus de la cité, du pays natal, il y avait un intérêt commun qui unissait les peuples de même sang et de même langue : en face de l'étranger on s'apercevait d'une communauté de sentiments, de goûts, d'habitudes, qui faisait de toutes les peuplades gauloises une seule famille : l'idée de la **patrie** s'éveillait.

Au fond des bois, les personnages les plus importants des cités se réunissent et s'entretiennent des malheurs de la Gaule. Les villes se concertent et leurs députés jurent, *sur les enseignes militaires*, de combattre et de mourir plutôt que de perdre la gloire et la liberté qu'ils ont reçue de leurs pères. Les Carnutes (habitants de Chartres) doivent donner le signal et la révolte éclate par le massacre des Romains établis dans la ville de **Genabum** (Gien ou Orléans) sur les bords de la Loire (52 av. J.-Ch.).

7. Vercingétorix ; siège de Bourges et de Gergovie. — En un jour la nouvelle de ce massacre arrive, transmise *par des cris dans les campagnes*, jusqu'aux monts d'Auvergne. A **Gergovie**, ville forte bâtie sur une montagne (à quelques lieues du Clermond-Ferrand d'aujourd'hui et en vue du Puy-de-Dôme), vivait un jeune et noble Arverne, nommé **Vercingétorix**. Son père Celtil avait tenu le premier rang dans la Gaule et les habitants de Gergovie l'avaient même mis à mort parce qu'il aspirait à la royauté. Vercin-

1. Ville de la Prusse rhénane, sur la Moselle.
2. Ville de Belgique, sur la Meuse.

Les serments les plus solennels sont échangés sur des enseignes militaires.

gétorix avait gardé un grand nombre des clients de son père ; à leur tête il se rendit maître de la cité de Gergovie, malgré son oncle qui était le chef du parti favorable aux Romains. Puis il appela tous les autres peuples à la liberté et bientôt on lui donna le commandement de toutes les nations de la Gaule.

A ces nouvelles, César, alors en Italie, accourt avec une rapidité extraordinaire, passe les Alpes, arrive dans la province romaine, réunit quelques légions, franchit les Cévennes, malgré six pieds de neige, et se jette sur le pays des Arvernes qu'il ravage. Mais nulle part il ne trouve à combattre. Vercingétorix a conseillé aux Gaulois d'affamer les Romains en faisant devant eux le désert. Les Gaulois l'écoutent et plus de vingt villes du pays des Bituriges (Berry) sont détruites. Toutefois on épargne *Avaricum* (Bourges), une des grandes cités, un des ornements de la Gaule. Les habitants promettent de la défendre. César, certain d'y trouver des vivres, y court, assiége la ville et malgré l'héroïque résistance des habitants, la prend. Il y fait un massacre épouvantable pour terrifier les Gaulois, puis il marche contre la cité même de Vercingétorix, Gergovie.

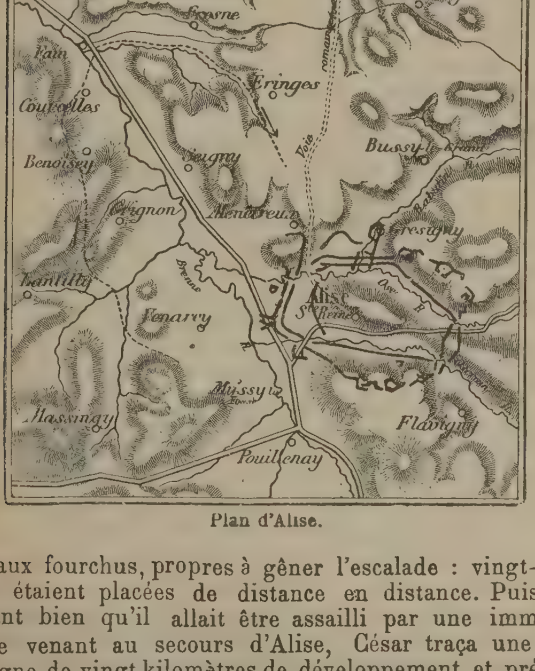
Mais cette ville, située sur une haute montagne, en vue du Puy de Dôme, était presque inaccessible, et l'armée de Vercingétorix la protégeait. César, après avoir tenté quelques attaques, est obligé de lever le siége, et la Gaule entière se réjouit

César se trouvait en outre séparé d'un de ses lieutenants, *Labiénus*, qu'il avait envoyé pour dompter les populations des bords de l'Yonne et de la Seine. Labiénus rencontrait une vive résistance et les habitants de Lutèce (Paris) avaient incendié leur ville plutôt que de la livrer. Labiénus cependant fut assez habile pour triompher de l'armée gauloise dans une grande bataille où périt l'un des chefs les plus expérimentés et les plus braves de la Gaule, *Camulogène*. Il profita de sa victoire pour rejoindre César.

Vainqueur des Romains, Vercingétorix renonça à son premier plan et crut pouvoir les empêcher de retourner dans leur province. Il chercha à leur barrer le passage dans la vallée de la Saône et livra bataille. En vain les cavaliers gaulois avaient-ils fait le *serment de ne revoir ni leurs femmes ni leurs enfants avant d'avoir deux fois traversé les rangs ennemis :* ils furent vaincus, et César non-seulement put passer, mais les poursuivit à son tour

et le lendemain de la bataille les força à se réfugier sous les murs d'Alesia, ou Alise[1].

8. Le blocus d'Alise; travaux gigantesques de César; dévouement de Vercingétorix. — César ne voulant point, comme à Gergovie, s'exposer à un échec, résolut de bloquer à la fois et la ville et l'armée. Il fit creuser des fossés, élever derrière ces fossés un rempart protégé par de grands



Plan d'Alise.

rameaux fourchus, propres à gêner l'escalade : vingt-trois tours étaient placées de distance en distance. Puis, se doutant bien qu'il allait être assailli par une immense armée venant au secours d'Alise, César traça une autre ligne de vingt kilomètres de développement et présentant les mêmes défenses tournées contre l'ennemi du dehors.

Pendant ce temps le conseil des chefs gaulois appelait les contingents de chaque pays. Vouant au succès de cette

1. Probablement Alise-Sainte-Reine, près des Laumes (Côte-d'Or).

guerre leurs bras et leurs fortunes, ils parvinrent à réunir deux cent quarante mille hommes d'infanterie et huit mille cavaliers, et cette armée partit pleine d'ardeur et de confiance pour délivrer Alise où les horreurs de la famine étaient telles qu'on parlait de se nourrir de chair humaine.

La lutte longue et acharnée dura plusieurs jours. Dispersée sur une grande étendue de lignes, l'armée romaine ne pouvait facilement opposer à plusieurs attaques simultanées des forces suffisantes. Mais les Romains ont pour eux l'ordre, la discipline, le sang-froid : partout ils font face, partout ils repoussent les assaillants et cette grande armée qui semblait devoir anéantir les légions romaines, s'enfuit, terrifiée : soixante-quatorze enseignes furent apportées à César (52 av. J. C.).

Suivant un historien, Vercingétorix couvert de ses plus belles armes, monté sur un cheval richement orné, s'avança hors des portes ; il fit décrire à son cheval un cercle autour de César assis sur son tribunal, puis sautant à terre, il jeta toutes ses armes et se plaça silencieux aux pieds de César qui le fit enchaîner. Six ans plus tard, Vercingétorix suivait le char de triomphe de son vainqueur devenu alors le maître du monde et, après cette humiliation, était livré au bourreau qui fit tomber sous la hache la tête du plus intelligent et du plus noble défenseur de l'indépendance gauloise.

Même après la chute d'Alésia, il fallut encore à César une année entière de combats pour achever la soumission de la Gaule (51 av. J. C.). Ajoutons qu'il s'empressa ensuite de faire succéder la clémence à la rigueur et chercha à se concilier des peuples dont il admirait la bravoure.

RÉSUMÉ.

1. La Gaule reçut de bonne heure des étrangers, des *Phéniciens*, puis des *Grecs* qui fondèrent en 600 av. J. C. la ville de *Massilie* ou Marseille. L'*écriture* fut apportée aux Gaulois par ces peuples plus instruits.

2, 3. Les Gaulois, du reste, se répandirent aussi dans les autres pays, dans la vallée du Danube et principalement en Italie. Ils y prirent même la ville de *Rome* et l'incendièrent (390 av. J. C.). Longtemps ils demeurèrent la terreur du peuple romain.

4. Celui-ci, devenu plus tard à peu près maître du monde, envahit à son tour la Gaule, fonda d'abord quelques établissements dans la *vallée du Rhône*, et y forma une province appelée la *Gaule Narbonnaise*.

Cette province et l'Italie furent menacées par une invasion redoutable des Cimbres et des Teutons, mais Marius détruisit une grande armée de ces barbares à *Aix* (102 av. J. C.) et sauva du même coup la Gaule et l'Italie.

5. Délivrés de ce danger, les Romains songèrent à soumettre la Gaule, et un grand capitaine, *Jules César*, se présentant d'abord en allié (58 av. J. C.), puis en maître, sut profiter des divisions des peuples gaulois qu'il battit les uns après les autres. Il défit les *Belges* sur les bords de la *Sambre* et détruisit la flotte qu'avaient armée les peuples du *littoral de l'Océan* et de la *Manche*.

La révolte d'*Ambiorix* (54 av. J. C.) ne tarda pas à démontrer à César que la Gaule n'était point si aisée à soumettre.

6. Cruellement réprimée, cette révolte fut suivie d'un mouvement plus général dont le signal fut donné par le massacre des Romains à *Genabum* (52 av. J. C.).

7. Un homme parut qui sut réunir tous les Gaulois sous son autorité et tint pendant plus d'une année César en échec : ce fut l'Arverne *Vercingétorix*. César s'empara de *Bourges*, tenta vainement de prendre *Gergovie*, mais battit ensuite Vercingétorix sur les bords de la Saône et l'enferma dans *Alésia*.

8. Le blocus d'*Alise*, les travaux extraordinaires par lesquels César enferma les Gaulois dans la ville et se protégea ensuite contre l'armée qui venait au secours d'Alise, terminèrent la lutte. Les Gaulois vinrent se briser contre les retranchements de César. Vercingétorix se livra lui-même au vainqueur qui se montra impitoyable pour le vaillant défenseur de la nationalité gauloise.

SUJETS DE DEVOIRS ÉCRITS.

La fondation de Marseille.
Prise de Rome par les Gaulois.
Premiers établissements des Romains en Gaule.
Comment César commença-t-il et acheva-t-il la conquête de la Gaule?
Histoire de Vercingétorix.
Le siége d'Alise.

Questionnaire.

1. Quels peuples venus de l'Orient s'établirent en Gaule? — En quelle année fut fondée Marseille?

2-3. Où se dirigèrent les Gaulois qui émigrèrent en 587 av. J.-C.?— Quelle fut la réponse des députés Gaulois à Alexandre-le-Grand? — Quelle tribu se prit de querelle avec les Romains? — A quelle bataille furent défaits les Romains? — Combien de temps les Gaulois assiégèrent-ils le Capitole?

4. Quelles furent les premières villes fondées par les Romains en Gaule? — D'où vient le nom de Provence? — Quel danger menaça bientôt les établissements romains? — En quelle année fut livrée la bataille d'Aix?

5. Qu'est-ce qui perdit les Gaulois? — Comment César se présenta-t-il en Gaule? — Où défit-il les peuples belges? — Quels peuples avaient armé une flotte puissante? Quel chef surprit et extermina une légion romaine en 54 av. J. C.?

6. Comment s'éveilla le sentiment national? — Quel serment prêtèrent les députés des villes? — Comment éclata la grande révolte de l'année 52 av. J.-C.?

7. Quel chef se donnèrent les Gaulois? — Quel système de guerre conseilla Vercingétorix? — Que fit César? — Quelle ville assiégea-t-il d'abord? — Où échoua-t-il? — Contre quelle ville avait été dirigé son lieutenant Labiénus? — Quel chef Gaulois défendit Lutèce?

8. Comment était située Alise? Quels furent les travaux entrepris par César pour bloquer la place? — Que fit-il pour résister à l'armée qui venait au secours d'Alise? — Qu'est-ce qui assura le succès des Romains? — Que devint Vercingétorix?

III. LA GAULE ROMAINE. LE CHRISTIANISME.

Sommaire. — 1. La Gaule, province de l'empire romain. — 2. Révoltes de Florus et Sacrovir (21 ans apr. J. C.), de Civilis; Sabinus et Eponine (68-70 apr. J. C.). — 3. Prospérité de la Gaule sous les Antonins. — 4. La religion chrétienne; les monuments romains; Saint-Pothin à Lyon (160-177 apr. J.-C.). — Les martyrs lyonnais; l'esclave Blandine. — 6. Fondation des principales églises des Gaules. — 7 Martyre de Saint-Saturnin à Toulouse. — 8. Saint Denis à Paris; Saint Quentin. —. 9. Misères de la Gaule au quatrième siècle; les invasions. — 10 L'empereur Julien à Lutèce.

1. La Gaule, province de l'empire romain. — La Gaule, conquise par J. César, devint comme l'Espagne, la Grèce, l'Asie, l'Afrique, une partie de l'empire romain auquel elle resta attachée pendant cinq cents ans. Des colonies romaines furent fondées et devinrent les modèles sur lesquels se réglèrent les vieilles cités gauloises. Celles-ci, même, perdirent leur ancien nom pour en prendre un autre dérivé du nom de Jules César ou plus tard d'*Auguste*, le premier des empereurs romains.

En revanche, **Lyon**, qui n'existait point, fut fondé vers l'année 41 avant Jésus-Christ, et *devint la capitale de la Gaule entière* : c'est encore aujourd'hui la seconde ville de France. De Lyon partaient les routes ou *voies* romaines qui conduisaient vers le Rhin, vers la Manche, vers l'Italie, vers l'Espagne. A Lyon fut construit un temple en l'honneur d'Auguste qu'on adorait comme un dieu.

2. Révoltes de Florus et Sacrovir (21 apr. J. C.), de Civilis; Sabinus et Eponine (68-70 apr. J. C.). — Toutefois le souvenir de la vieille patrie gauloise n'était point perdu. En l'an 21 après J. C. sous le règne de l'empereur *Tibère*[1], *Julius Florus* souleva les habitants de Trèves, ne tarda pas à être battu et se tua pour échapper aux Romains.

Julius Sacrovir, au même moment, se rendait maître de la ville d'*Autun*, mais ses troupes, à peine disciplinées, furent battues par les légions romaines. Sacrovir se tua avec ses compagnons, après avoir mis le feu à sa maison qui leur servit à tous de bûcher.

Un mouvement plus redoutable éclata à la faveur des révolutions de Rome où trois empereurs se succédèrent en deux ans (68-70 après J. C.) Le Batave *Civilis* appela aux armes les peuples du nord de la Gaule. Des sombres forêts de chênes, où ils cachaient leur culte sanglant, les druides proscrits sortaient en foule et annonçaient la chute de la puissance romaine; des prophétesses prédisaient la victoire des Gaulois, et ceux-ci, en effet, ayant surpris plusieurs légions romaines, les battirent. *Julius* Sabinus, chef des Lingons, (habitants de Langres), prenait le titre d'*empereur gaulois*. Mais l'empereur Vespasien, devenu seul maître de Rome, triompha de toutes ces révoltes.

Julius Sabinus avait mis le feu à sa maison et s'était fait passer pour mort. Il vivait pourtant caché dans un souterrain où il demeura neuf années avec sa femme *Éponine* et ses deux enfants. Celle-ci sortait souvent de leur retraite pour voir s'il n'y avait point de danger à reparaître. Le refuge du chef gaulois fut découvert à la fin et Sabinus emmené à Rome. Éponine l'y suivit pour essayer de le sauver. Elle se jeta aux pieds de Vespasien et lui montrant ses enfants : « César, lui dit-elle, je les ai nourris dans

1. Tibère succéda à Auguste l'an 14 apr. J.-C. Ce fut sous son règne qu'eut lieu la Passion de Jésus-Christ.

les tombeaux pour que plus de suppliants vinssent embrasser tes genoux. » Vespasien demeura inflexible et ordonna de conduire Sabinus au supplice. Alors Eponine se relevant, demanda à mourir avec son époux : « J'ai été plus heureuse avec lui, dit-elle, dans les ténèbres et sous la terre, que toi, César, dans ta puissance suprême. » Vespasien ne fut pas touché par ce noble dévouement. Eponine, suivant son désir, mourut avec Sabinus.

3. Prospérité de la Gaule sous les Antonins; les monuments romains. — A ces guerres succéda bientôt un siècle de repos qui fut comme l'âge d'or de l'empire romain, et qu'on appelle le siècle des *Antonins*, pendant lequel régnèrent quatre grands princes.[1]

La prospérité de la Gaule arriva à son plus haut degré : ses forêts étaient défrichées; des routes sillonnaient en tous sens le pays; le cours des fleuves était réglé; des *corporations de bateliers* organisées faisaient le commerce par eau, et celle de Lutèce était assez riche pour élever un autel à un dieu romain. Les anciennes industries de la Gaule se perfectionnaient; les draps, les étoffes d'*Arras*, de *Langres*, de *Saintes*, de *Cahors* étaient recherchés. *Trèves* devenait la résidence magnifique des lieutenants de l'empereur. *Cologne* s'élevait riche et brillante sur les bords du Rhin, au seuil des pays barbares. On accourait de toutes parts aux *écoles d'Autun*, de *Bordeaux*, et toutes les villes rivalisaient à qui posséderait les plus beaux temples, les plus beaux thermes (bains), les plus beaux cirques (ou arènes).

Nos yeux peuvent encore se rendre compte de la majesté qu'avaient la plupart de ces monuments, car il nous en reste dans le midi de la France d'admirables modèles : à *Vienne* (Isère), un temple d'Auguste; à **Orange** (Vaucluse), un *arc de triomphe* à trois arcades, l'un des plus beaux que les Romains aient élevés dans la Gaule; à **Nîmes** (Gard), les vastes *arènes* où se livraient les combats de gladiateurs et dont on peut admirer encore les larges gradins; la *Maison Carrée*, temple imité des temples grecs et dont l'église de la Madeleine, à Paris, reproduit la colonnade. Un aqueduc amenait à Nîmes des eaux fraîches et pures et traversait le Gardon sur un pont à double étage, ce qui donnait un triple rang d'arcades su-

1. Trajan, Adrien, Antonin-le-Pieux, Marc-Aurèle de 98 à 180 apr. J. C.

perposées ; on appelle cet aqueduc, dont les ruines subsistent encore, le *pont du Gard*. *Arles*, *Fréjus* possédaient également des monuments remarquables, et il est peu de villes en France où la pioche des démolisseurs n'ait rencontré des ruines romaines. On en a trouvé jusque sur le sommet du Puy de Dôme.

4. La religion chrétienne ; St Pothin à Lyon (160-177 apr. J. C.) — La religion chrétienne, qui s'était déjà répandue dans une partie de l'Asie, avait gagné l'Europe et s'était développée en Italie malgré les persécutions des empereurs. S'adressant aux pauvres, aux esclaves, parlant de justice et d'égalité à la société romaine, brillante sans doute mais dure pour les faibles, le christianisme compta bientôt en Gaule de nombreux disciples.

L'évêque Pothin vint de Smyrne à Lyon avec le prêtre Irénée, vers l'an 160, et prêcha l'Evangile. Les progrès de la religion nouvelle inquiétèrent bientôt les magistrats romains. Les chrétiens d'ailleurs étaient regardés comme des rebelles qui, en méprisant la religion de l'empire, méprisaient l'autorité de l'empereur.

Aussi sous le règne de l'empereur Marc-Aurèle, les persécutions commencèrent-elles en Gaule. Pothin, âgé de quatre-vingt-dix ans, fut lapidé par le peuple. Quatre chrétiens furent exposés dans le cirque aux attaques des bêtes féroces. Une esclave, *Blandine*, lassa les bourreaux par son courage. Un enfant de quinze ans, Ponticus, soutenu par les exhortations de Blandine, montra le même héroïsme. Enfin, Blandine, après avoir subi de nouvelles tortures, fut enveloppée dans un filet et jetée à un taureau furieux, qui la déchira. (177 apr. J. C.)

5. Fondation des principales Églises des Gaules. — Dispersée pour un moment, la colonie chrétienne de Lyon fut bientôt réunie et fortifiée par saint **Irénée**, qui périt sous Septime Sévère en 202. Mais le sang des martyrs semblait être une semence nouvelle de chrétiens : à *Autun* un jeune homme, saint **Symphorien**, payait de sa vie son dévouement à sa foi et marchait à la mort encouragé par sa mère elle-même. *Saint Marcel*, enterré vivant jusqu'à la ceinture, et lapidé, méritait de devenir le patron de l'Église de **Chalon-sur-Saône** ; *saint Valérien* de celle de **Tournus**, *saint Bénigne* de celle de **Dijon**, *saint Ferréol* de celle de **Besançon**.

Enfin, au troisième siècle, vers l'année 250, le pape Fabien envoya une mission nombreuse chargée d'évangéliser toute la Gaule : à sa tête, se trouvaient sept évêques, auxquels on rattache la fondation de nos plus importantes Églises.

Le premier de ces évêques, *Paul*, demeura à **Narbonne**, capitale de la province la plus anciennement romaine ; *Trophime* se rendit à **Arles**, *Saturnin* subit le martyre à **Toulouse**, dont il resta le patron.

Saint *Strémonius* ou *Austremoine* devint le patron de l'Église de **Clermont** et de l'*Auvergne*, saint *Martial* celui de l'Église de **Limoges**, saint *Gatien* celui de l'Église de **Tours** ; des disciples de saint Gatien allèrent évangéliser la **Bretagne**.

6. Saint Denis à Paris; saint Quentin. — Enfin celui qui fut honoré plus tard comme le patron du pays tout entier, fut **Denis**. Marchant à la tête d'une véritable armée de missionnaires, saint Denis évangélisa le centre et le nord de la Gaule : il fut décapité à **Lutèce**, sur la montagne de Mars (Montmartre), vers l'an 272, avec le prêtre *Rustique* et le diacre *Eleuthère*.

Au nombre des compagnons de saint Denis on remarquait *Quentin*, fils d'un sénateur, et qui, martyrisé dans la ville principale du Vermandois[1], lui a laissé son nom : **Saint-Quentin**[2]. On remarquait aussi deux frères de naissance illustre, *Crépin* et *Crépinien*, qui s'étaient faits eux-mêmes ouvriers à **Soissons** et, pour relever le travail méprisé par les Romains, y exercèrent le métier de cordonniers.

Le christianisme ne tarda pas à conquérir si bien notre pays, qu'une fois affranchie des persécutions par l'avénement au trône de l'empereur **Constantin** (312), l'Église des Gaules devint une des plus renommées. Au quatrième siècle elle fut illustrée par saint **Hilaire** de **Poitiers** et par saint **Martin**, évêque de **Tours** en 374, qui fut l'apôtre des campagnes et est demeuré le saint le plus populaire.

7. Misères de la Gaule au quatrième siècle. — Mais l'empire romain commençait, au quatrième siècle, à céder sous l'effort des barbares qui le menaçaient de tous côtés.

1. Vieux nom gaulois : les Veromandues.
2. Saint-Quentin, ville importante, sous-préfecture du département de l'Aisne, située sur la Somme et le canal de Saint-Quentin.

Les armées en même temps combattaient les unes contre les autres pour élever ou renverser des empereurs. Le ravage des campagnes, les impôts multipliés et haussés outre mesure, amenèrent de telles souffrances en Gaule, que les paysans révoltés ajoutaient encore au désordre, sous le nom de **Bagaudes**.

De plus, les barbares venus de la Germanie franchissaient déjà le Rhin : dès l'année 241 les *Francs* se montrèrent en Gaule.

8. L'empereur Julien à Lutèce. — **Julien**, en 357, battit sept rois alamans près de *Strasbourg*, mais permit

Arc de triomphe d'Orange.

à une tribu franque de s'établir sur les rives de la Meuse (359). Julien aimait le séjour de Lutèce. « Je passe l'hiver, écrivait-il, dans ma chère ville de Lutèce. Elle est située dans une petite île où l'on entre par deux ponts de bois. Le fleuve qui l'entoure reste presque toujours au même niveau, sans enfler ni diminuer beaucoup. L'eau y est pure, très-agréable à boire. L'hiver y est tempéré. Les habitants commencent à y planter des figuiers, et on y ré-

colte d'excellent vin [1]. » Julien habitait, hors de la ville, le palais des *Thermes*, dont il reste encore des ruines [2]. Il y fut proclamé empereur en 360, par les légions. Il voulut alors relever le paganisme, mais mourut après trois ans de règne dans une guerre contre les Perses.

Cependant le désordre allait croissant. Au commencement du cinquième siècle, en 406, eut lieu la grande invasion : les barbares se précipitèrent de tous côtés sur l'empire et s'en disputèrent les lambeaux.

RÉSUMÉ.

1. La Gaule, conquise par César, demeura pendant *cinq cents ans* attachée à l'empire romain. Elle se transforma; ses villes anciennes déclinèrent, des villes nouvelles se fondèrent et *Lyon* fut la capitale.

2. A plusieurs reprises, cependant, le souvenir de la vieille patrie gauloise se réveilla, comme l'attestèrent les révoltes de *Florus* et de *Sacrovir*, en 21 apr. J. C., et celles de *Civilis* et de *Sabinus*, en 68 apr. J. C.

3. Au deuxième siècle de l'ère chrétienne, sous le règne des *Antonins*, la Gaule participa à la prospérité générale de l'empire. Des monuments magnifiques couvraient le pays, et il nous en reste encore des modèles à Vienne, à Nîmes (les *Arènes*, la *Maison carrée*), etc., à Arles, à Orange.

4. La *religion chrétienne*, qui apportait des principes nouveaux à la société ancienne, ne tarda pas à se répandre dans la Gaule. Elle fut prêchée à *Lyon* par l'évêque saint *Pothin* et le prêtre *Irénée* (160 apr. J. C.). Lyon fut ainsi la *première Eglise* des Gaules et eut les *premiers martyrs*, saint *Pothin* et l'esclave *Blandine*, etc. (177 ans apr. J. C.).

5, 6. Les persécutions ne purent arrêter les progrès du christianisme. Au troisième siècle, sept évêques envoyés par le pape Fabien fondèrent les Eglises de *Narbonne* (saint Paul), d'*Arles* (saint Trophime), de *Toulouse* (saint Saturnin), de *Clermont* (saint Strémonius), de *Limoges* (saint Martial), de *Tours* (saint Gatien), de *Paris* (saint Denis).

L'Église relevait les esclaves et le travail manuel. Saint Crépin et saint Crépinien, de naissance illustre, donnèrent l'exemple, à *Soissons*, d'embrasser des professions infimes. Le chris-

1. Aujourd'hui ce n'est plus vrai.

2. Ces ruines se voient dans le square dit *square de Cluny*, près du boulevard Saint-Michel.

tianisme triompha définitivement avec l'empereur *Constantin*, en 312. Au quatrième siècle, l'Église des Gaules fut encore illustrée par *saint Hilaire*, de *Poitiers*, et par *saint Martin*, évêque de *Tours*, en 360.

7, 8. Mais le quatrième siècle fut une époque d'affreuses misères pour la Gaule : l'invasion des barbares commençait et les paysans, écrasés d'impôts, se révoltaient sous le nom de *Bagaudes*. Les *Francs* se montrèrent dès l'année 241; les *Alamans* firent aussi de nombreuses incursions, mais furent battus par *Julien*, qui devint empereur en 360 et qui affectionnait le séjour de Lutèce. Puis, au commencement du cinquième siècle, en 406, la grande invasion déborda sur l'empire romain.

SUJETS DE DEVOIRS ÉCRITS.

Que firent les Romains pour améliorer la Gaule?
Histoire de Sabinus et d'Éponine.
Prospérité de la Gaule sous les Antonins.
La religion chrétienne en Gaule : les premiers martyrs.
Julien et la ville de Lutèce.

Questionnaire.

1. Que devint la Gaule conquise par César? — Quelle ville fut fondée en l'an 41 av. J. C. et devint la capitale de la Gaule?

2. Quelles furent les révoltes qui montrèrent que le souvenir de la vieille patrie gauloise n'était pas perdu? — De quel peuple Sabinus était-il le chef? — Quel titre prit-il? — Quel empereur triompha de ces révoltes?

3. Qu'appelle-t-on le siècle des Antonins? — Quels sont les principaux monuments qui subsistent de cette époque?

4. Où fut organisée la première Église? — Quand commença la persécution et quels furent les premiers martyrs?

5, 6. Qui dirigea l'Eglise de Lyon après saint Pothin? — Quels sont les sept évêques envoyés en Gaule par le pape Fabien? — Quelles Eglises fondèrent-ils? — Qui fonda l'Eglise de Paris?

Qui remarquait-on parmi les compagnons de saint Denis? — En quelle année le christianisme triompha-t-il?

7, 8. Quel fut le sort de la Gaule au quatrième siècle? — Qu'entend-on par *Bagaudes?* — En quelle année les Francs se montrèrent-ils? — Qui est-ce qui repoussa les Alamans? — Où Julien habitait-il? — En quelle année eut lieu la grande invasion?

CHAPITRE II.

LES FRANCS. LES MÉROVINGIENS.

(406-687.)

I. LES INVASIONS. CLOVIS ET SES FILS.

SOMMAIRE. — 1. La grande invasion (406-407 apr. J. C.). — 2. Les Burgondes (413). — 3. Les Wisigoths (419). — 4. Les Francs. — 5. Comment les Francs s'établirent en Gaule. — 6. Clodion (428); Mérovée (448). — 7. L'invasion des Huns, Attila (451). — 8. Saint Aignan à Orléans. — 9. La bataille des plaines catalauniques. — 10. Histoire de Childéric Ier (458). — 11. Le roi Clovis (481), bataille de Soissons (486). — 12. Soissons, capitale du royaume franc; mariage de Clovis (493). — 13. Bataille de Tolbiac (496); conversion de Clovis. — 14. Clovis et les Burgondes (500), histoire de Gondebaud et de Godegisèle. — 15. Clovis et les Wisigoths, bataille de Vouillé ou de Vouillé (507). — 16. Réunion de toutes les tribus franques sous la domination de Clovis. — 17. Mort de Clovis (511). — 18. Partage du royaume entre les fils de Clovis. — 19. Histoire de Clodomir, conquête de la Bourgogne (523-534). — 20. Les enfants de Clodomir. — 21. Le roi de Metz, Thierry, conquête de la Thuringe (530); soumission de l'Auvergne (532). — 22. Clotaire Ier seul roi (558), sa mort (561).

1. La grande invasion (406-407 apr. J.-C.). — Pendant l'hiver de l'année 406, le Rhin, malgré la rapidité de ses eaux, était à moitié gelé. Des barbares, les *Vandales*, que pressaient d'autres barbares en marche vers l'Occident, franchirent le fleuve sur des radeaux, ou à l'aide des glaçons, et pénétrèrent en Gaule (1er janvier 407).

A leur suite pénétrèrent des Saxons, des Hérules, des Burgondes, des Gépides. Mayence, Worms, Spire, Strasbourg, cités jadis florissantes, furent dévastées. La ruine de la Gaule, dit un auteur du temps, « eût été moins complète si un Océan tout entier eût débordé sur les champs gaulois ».

2. Les Burgondes. — Ce torrent de peuples s'écoula vers l'Espagne, mais non tout entier : les **Burgondes**, les plus pacifiques, restèrent. Ils s'établirent, dès l'année 413, dans la *vallée du Rhin;* puis, sous leur roi *Gondicaire*, dans celle de la *Saône*, et leur royaume ne tarda pas à s'étendre jusque dans la vallée du *Rhône*. Ils prirent les deux tiers des terres, et le roi *Gondebaud* fit rédiger leur loi, qu'on appela la loi *Gombette* (501).

3. Les Wisigoths (419). — Un autre peuple, venu par la Grèce et l'Italie, les **Wisigoths** (Goths de l'ouest), s'établissait vers la même époque dans le midi de la Gaule. Ce peuple errait déjà depuis quarante ans dans l'empire : il avait pris Rome, et les empereurs, pour s'en délivrer, lui abandonnèrent les provinces méridionales de la Gaule (419), des *Cévennes* aux *Pyrénées*, et du *Rhône* à la *Garonne*. **Toulouse** fut la capitale de ce royaume barbare, que les rois Goths agrandirent par la soumission d'une partie de l'*Espagne*.

4. Les Francs. — Parmi ces peuples nouveaux, on remarqua bientôt les **Francs**, hommes de haute taille, aux yeux bleus, qui relevaient sur le sommet du front leurs cheveux d'un blond roux, en forme d'aigrette. Les Francs se rasaient le visage, à l'exception de deux longues moustaches qui leur tombaient de chaque côté de la bouche. Leurs membres vigoureux étaient serrés dans des casaques étroites qui descendaient à leurs jarrets ; ils portaient une épée suspendue à un large ceinturon, ils lançaient au visage ou contre le bouclier de l'ennemi une hache ou *francisque* et manquaient rarement l'endroit qu'ils voulaient frapper. Outre la francisque, ils avaient la pique ou *angon* (ou hang), dont la pointe était armée de plusieurs crochets tranchants, recourbés comme des hameçons. Quand ils jetaient leurs piques, c'était un jeu pour eux de les devancer par l'agilité de leurs sauts, et d'atteindre l'ennemi avant qu'elles l'eussent frappé. D'un courage extraordinaire, ils tombaient et ne reculaient pas ; car c'était une croyance commune à tous les peuples de la Germanie que les braves tués dans les combats allaient dans un superbe palais, où ils se livraient éternellement aux plaisirs des festins et des combats en compagnie des dieux et d'Odin, roi des dieux.

La religion des Francs ressemblait en effet à toutes les

religions primitives : ils adoraient les forêts, les eaux, les oiseaux, et se faisaient de grossières idoles auxquelles ils offraient des sacrifices.

5. Comment les Francs s'établirent en Gaule. — Ces Francs, longtemps fixés dans la vallée inférieure du Rhin, avaient été des premiers à piller la Gaule et à effrayer l'empire. Puis ils avaient été établis sur la rive gauche du Rhin par les empereurs pour servir de digue aux autres barbares. La digue avait fléchi devant la grande invasion, et les Francs, après avoir été maltraités par les barbares, songèrent à les imiter.

Mais ils ne s'abandonnèrent pas au torrent. Ils pillaient et revenaient dans leurs cantonnements ; étendaient leur territoire sans perdre leurs premières conquêtes; se développaient sans se déraciner du sol et continuaient ainsi de puiser dans leur première patrie une sève, une vigueur nouvelle.

Tandis que les Burgondes et les Wisigoths, à jamais éloignés de leurs anciens pays, s'amollissent au milieu des populations qu'ils ont soumises, les Francs n'avancent que pas à pas, d'abord des bouches de la *Meuse* aux rives de l'*Escaut;* puis de l'*Escaut* à la *Somme.* Ils restent une armée, et une armée qui se recrute sans cesse.

6. Clodion (428); Mérovée (448). — Parmi les tribus franques, l'une des plus nobles était celle des *Saliens*, et le premier roi de cette tribu dont l'histoire constate l'existence par des faits positifs, est *Clodion* (428-448)[1].

Ce chef envoya en avant des éclaireurs, puis s'empara de la cité de **Tournai**, et de là s'avança jusqu'à *Cambrai;* bientôt il fut maître du pays jusqu'à la rivière de Somme.

Un jour que les Francs célébraient le mariage d'un de leurs chefs, ils furent surpris par les Romains, que commandait *Aétius:* défaits, ils durent abandonner aux vainqueurs les apprêts du festin, les chariots, les mets, les vastes chaudières ornées de guirlandes.

Les Francs reprirent l'avantage avec le roi *Mérowig* ou *Mérovée,* qui était de la famille de Clodion. C'est de ce chef que vient le nom donné à la première dynastie franque[2], et

1. Pharamond, quoique son règne soit possible, ne figure pas dans les histoires les plus dignes de foi.

2. Dynastie (d'un mot grec signifiant puissance), succession de princes

cependant l'histoire dit peu de chose de Mérovée, sinon qu'il conduisit les Francs au secours de la Gaule menacée par le plus redoutable des ennemis, les *Huns*.

7. L'invasion des Huns; Attila (451). — Sortis du fond de l'Asie, les Huns ressemblaient à peine à des hommes. Leur visage osseux et tailladé à coups de sabre, leur peau noirâtre, leurs oreilles énormes et écartées, les rendaient hideux. Peuple nomade, ne vivant qu'à cheval, ils faisaient cuire leur viande sous la selle de leurs chevaux. Ils étaient conduits par Attila qui s'intitulait *le Fléau de Dieu* et qui se vantait en disant : « L'herbe ne croît plus où mon cheval a passé. »

Les Huns, après avoir traversé l'Europe orientale, puis l'Europe centrale, et chassé devant eux ou soumis les peuples qui se trouvaient sur leur passage, franchirent le Rhin. Ils saccagèrent les villes de Trèves, de Metz, de Reims. A Paris, les habitants effrayés voulaient s'enfuir ; mais sainte *Geneviève* les en détourna, leur promettant que leur ville serait épargnée[1]. Attila, en effet, prit une autre route et se dirigea vers Orléans, car la prise d'Orléans lui aurait ouvert le midi de la Gaule.

8. Prise d'Orléans. — Or, vivait dans cette ville l'évêque *Aignan*, et les évêques, dans ces temps troublés, étaient les seuls protecteurs des cités, dont on les avait nommés les *défenseurs*. Aignan organisa la résistance et alla implorer le secours d'Aétius, qui commandait ce qui restait de troupes romaines en Gaule et qui promit d'amener une armée.

Aétius, cependant, tardait à venir ; la ville d'Orléans, malgré son héroïque résistance, succomba. Les Huns commençaient à la piller lorsqu'on les vit tout d'un coup s'arrêter troublés et regagner précipitamment leur camp. On venait d'annoncer l'arrivée des troupes romaines. Jusqu'alors les Huns n'avaient pas rencontré d'armée qui osât leur tenir tête. Mais Aétius amenait avec ses légions la nation des Wisigoths, et il avait décidé à se joindre à lui les Burgondes, les Francs, qui, déjà établis en Gaule et comptant s'y

de la même famille ; les Mérovingiens sont la première famille ayant la puissance, à titre héréditaire, dans notre pays : ils forment donc la première *dynastie*.

1. Voir, au 1er degré, l'histoire de sainte Geneviève.

fixer, s'étaient levés à sa voix et marchaient contre l'ennemi commun. Attila, étonné, recula.

9. La bataille des plaines Catalauniques (451). — Attila ramena ses hordes jusque dans les plaines catalauniques (la Champagne), où il pouvait déployer librement son immense cavalerie[1].

Dans son armée on voyait une foule de peuples qu'il avait soumis à son pouvoir, et les chefs de ces diverses nations observaient les moindres gestes d'Attila, comme s'ils eussent été ses satellites : à son moindre coup d'œil, chacun se tenait debout, tremblant, ou exécutait les ordres qu'il avait reçus. Attila dominait ainsi, roi de tous les rois. Il excita ses troupes en leur disant : « Moi-même le premier je lancerai mes traits contre l'ennemi, et si quelqu'un peut rester en repos là où combat Attila, il est déjà mort ! »

Les coalisés, dirigés par Aétius, engagèrent la bataille ; ce fut un choc épouvantable tel que les temps anciens n'en avaient point vu. D'après la tradition, un faible ruisseau fut changé en torrent par les flots de sang mêlés à ses eaux. Les Wisigoths, excités par la mort de leur roi Théodoric, se précipitèrent avec fureur sur les bandes des Huns, et les eussent exterminées si Attila n'eût eu la prudence de s'enfermer avec les siens dans son camp, qu'il avait entouré d'un retranchement formé par des chariots. « Tel, dit l'historien de cette bataille, un lion pressé par les chasseurs s'agite à l'entrée de sa caverne sans oser s'en élancer, mais aussi sans cesser d'épouvanter de ses rugissements les campagnes voisines. » Attila avait formé un bûcher avec les selles de ses chevaux et avait résolu de se précipiter dans les flammes si l'ennemi forçait son camp.

Soit par crainte d'un combat désespéré, soit par l'effet de la discorde, les coalisés se séparèrent et laissèrent Attila vaincu se retirer. Celui-ci demanda alors à traverser la ville de Troyes et voulut emmener avec lui jusqu'au Rhin l'évêque *saint Loup* comme un otage respecté de la popu-

1. On ne saurait indiquer au juste l'endroit où se livra cette grande bataille. Il paraît certain que ce ne fut point près de Châlons-sur-Marne ; il y a tout lieu de croire que ce fut près de Méry-sur-Seine. Mais la question n'est pas et ne sera peut-être jamais résolue par les archéologues.

lation romaine, au milieu de laquelle il devait achever sa retraite. Les Huns traversèrent la ville de Troyes, dit la légende, *sans même toucher à une poule* (451).

Attila quitta la Gaule et se jeta l'année suivante sur l'Italie ; mais sa mort, en 453, amena la dissolution de son empire.

10. Histoire de Childéric Ier (458). — Les Francs avaient pris part à la grande bataille sous les ordres de *Mérovée*. Ce roi eut pour successeur son fils *Childéric*, qui ne tarda pas à mécontenter ses guerriers. Ceux-ci le chassèrent; et, ce qui montre combien les Francs s'étaient rapprochés des populations de la Gaule, ils mirent à sa place un chef romain, *Ægidius*[1]. Avant de partir, Childéric avait confié à un ami la moitié d'une pièce d'or dont il avait gardé l'autre. Childéric devait revenir dès qu'il recevrait la moitié laissée à son ami. Au bout de huit ans, les Francs apaisés parurent regretter Childéric, auquel fut renvoyée la moitié de l'anneau : il revint, reprit son autorité et la conserva jusqu'à sa mort, en 481. Il fut enseveli dans le faubourg de Tournai, où l'on a retrouvé son tombeau en 1655.

Quelques années auparavant, l'*empire romain*, qui depuis longtemps n'était qu'une ombre, *avait cessé d'exister en Occident*. Un chef barbare, maître de l'Italie, *Odoacre*, roi des Hérules, avait supprimé le titre d'empereur (476). *La Gaule n'avait plus de maître*, et les peuples qui l'occupent vont plus que jamais se la disputer. *Grâce au génie guerrier de Clovis, les Francs l'emporteront : la Gaule deviendra la Francie ou la France.*

11. Le roi Clovis (481) ; bataille de Soissons (486). — Clovis avait quinze ans quand les *leudes* (ou fidèles) de son père Childéric l'élevèrent, selon l'usage, sur un bouclier et le proclamèrent leur roi. Il ne tarda pas à montrer son esprit hardi et à entraîner les Francs à de nouvelles expéditions. Bien qu'il n'y eût plus d'empereur, les Romains dominaient encore au centre de notre pays, commandés par *Syagrius*, fils d'Ægidius. Clovis marcha contre Syagrius et le rencontra près de Soissons (486). Voyant son armée vaincue, Syagrius s'enfuit et se réfugia auprès du

1. Ce fait, qui longtemps parut singulier, le semble moins aujourd'hui qu'on se rend mieux compte des rapports des Francs et des Romains. Souvent les Francs se mirent à la solde des empereurs romains.

roi des Wisigoths, Alaric II, à Toulouse. Alaric, craignant de s'exposer à la colère des Francs, livra aux envoyés de Clovis Syagrius, qui fut mis à mort.

12. Soissons capitale du royaume franc; mariage de Clovis (493). — *Tournai* avait été la première capitale des rois francs; *Soissons* devint la seconde.

C'est là que se faisait le partage du butin. C'est là que durent suivre Clovis les envoyés de *saint Remi*, évêque de Reims, chargés de réclamer un vase sacré; c'est là qu'un soldat brisa ce vase en bravant Clovis et en montrant que pour les Francs les rois n'étaient que de simples chefs de guerre. Mais l'année suivante, en frappant de mort ce soldat orgueilleux[1], Clovis montra qu'il entendait exercer une autorité réelle et inspira à ses guerriers une grande crainte.

C'est à Soissons enfin que Clovis célébra son mariage avec *Clotilde*, nièce de *Gondebaud*, roi des Burgondes (493).

Clotilde était chrétienne et de plus catholique. Son influence ne devait pas tarder à amener Clovis, demeuré païen jusqu'alors, à la religion chrétienne. Déjà ce mariage avec une princesse catholique disposait les populations en faveur du roi des Francs, car les autres rois barbares avaient embrassé la doctrine d'*Arius*[2]. Les villes d'Amiens, de Beauvais, de Paris, de Rouen, ouvrirent leurs portes à Clovis.

13. Bataille de Tolbiac (496); conversion de Clovis. — Bientôt un grand danger menaça les Francs. Les Alamans passèrent le Rhin et se jetèrent sur la Gaule. Clovis, avec toutes les tribus franques, marcha contre eux et la bataille s'engagea à **Tolbiac**[3]. Le roi des Francs Ripuaires[4] fut atteint d'une blessure au genou et forcé de quitter le combat. L'armée tout entière plia. Clovis invoquait ses dieux, et, blessé au visage, s'efforçait d'arrêter la fuite

1. Voir dans nos Premières leçons l'histoire du vase de Soissons.

2. Arius niait la divinité de Jésus-Christ en ne le reconnaissant point comme égal à son Père. Sa doctrine fut condamnée par le premier concile universel tenu à *Nicée* (Asie Mineure), en 325, sous l'empereur Constantin.

3. On ne sait pas précisément où eut lieu cette bataille. Tolbiac s'appelle aujourd'hui *Zulpic* (Prusse rhénane).

4. On appelait ainsi une tribu des Francs qui avait longtemps occupé les rives (en latin *ripæ*) du Rhin.

des siens. Il se décida alors à invoquer le Dieu de Clotilde : « J'ai appelé mes dieux, s'écria-t-il ; ils ne peuvent donc rien, puisqu'ils ne secourent pas ceux qui les servent? Christ, que Clotilde assure être le fils du Dieu vivant, j'invoque avec foi ton assistance ; si tu m'accordes la victoire sur mes ennemis et que j'éprouve cette vertu que t'attribue ton peuple, je croirai en toi et je me ferai baptiser en ton nom ! » Comme il parlait de la sorte, voici que les Alamans tournèrent le dos et commencèrent à prendre la fuite. Cette victoire rendit Clovis plus docile aux conseils de la reine et il écouta les instructions de saint Remi. Il consentit enfin à recevoir le baptême des mains de l'évêque de Reims, qui lui adressa ces paroles célèbres : « *Courbe la tête, Sicambre adouci, adore ce que tu as brûlé, et brûle ce que tu as adoré.* » Une partie de l'armée suivit l'exemple du roi (496).

Ce baptême changea peu les mœurs des Francs, mais il faisait de Clovis le seul roi catholique de la Gaule. Le pays entre la Seine et la Loire se soumit, ainsi que l'*Armorique*[1] (Bretagne).

14. Clovis et les Burgondes (500) ; histoire de Gondebaud et de Godégisèle. — Les Burgondes continuaient à dominer dans les vallées de la *Saône* et du *Rhône*. Ils étaient gouvernés par deux rois, *Gondebaud* et *Godégisèle*, qui devinrent ennemis. Godégisèle, instruit des victoires de Clovis, lui députa secrètement des envoyés qui lui dirent : « Si tu m'aides à poursuivre mon frère de façon à ce que je puisse le tuer ou le rejeter hors de son royaume, je te payerai chaque année le tribut que tu voudras m'imposer. » Clovis était en outre excité par la reine Clotilde, qui voulait venger sa famille, détruite par le cruel Gondebaud. Il entra donc dans le royaume des Burgondes.

A cette nouvelle, Gondebaud, ignorant la ruse de Godégisèle, fit dire à son frère : « Viens à mon secours, car les Francs se mettent en marche contre nous et viennent dans notre pays pour s'en emparer. » Celui-ci lui répondit : « J'irai avec mon armée et je te donnerai du secours. » Mais bientôt Gondebaud put s'apercevoir de la trahison de son frère ; vaincu près de Dijon, il s'enfuit, longea le

1. Littoral de la mer.

Rhône et entra dans *Avignon*. Godégisèle se croyait déjà le maître du royaume de son frère.

Cependant Clovis arrive devant la ville d'Avignon et en fait le siège. Gondebaud, craignant de tomber entre ses mains, écoute l'avis d'un de ses conseillers, Aridius, qui passe comme transfuge dans le camp des Francs, gagne la confiance de Clovis et lui dit : « Tu désoles les campagnes, tu ravages les prés, tu coupes les vignes, tu abats les oliviers, tu détruis toutes les productions de la terre et tu ne peux cependant faire aucun mal à ton ennemi. Envoie lui plutôt des députés et impose-lui un tribut qu'il te payera tous les ans. Si Gondebaud refuse, tu agiras comme il te plaira. » Clovis trouva le parti sage. Gondebaud se hâta de payer le tribut, se promettant bien de s'en affranchir dès qu'il aurait puni son frère Godégisèle. Celui-ci, bientôt dépouillé, ne retira, comme il arrive toujours aux perfides, aucun profit de sa trahison.. — *Les Burgondes ne furent donc, sous Clovis, que tributaires.*

15. Clovis et les Wisigoths; bataille de Voulon ou de Vouillé (507). — Le midi de la Gaule appartenait aux Wisigoths, qui avaient ajouté à leurs possessions les montagnes de l'Auvergne.

Mais ce peuple était arien et son roi persécutait les évêques catholiques : ceux-ci appelèrent Clovis, qui avait adopté leur foi.

Au mois de mars de l'année 507, Clovis réunit le *mall* ou l'assemblée annuelle de ses guerriers, ce qu'on appelait le *Champ de Mars*[1]. « Je supporte avec peine, leur dit-il, que ces Goths ariens possèdent une excellente partie des Gaules ; allons, avec l'aide de Dieu, nous les vaincrons, et nous réduirons leur terre en notre puissance ! » Ce discours plut à tous.

Les Francs donc passèrent la Loire. Clovis avait surtou défendu de piller le territoire de Tours, placé sous la protection spéciale de saint Martin. « Où sera l'espoir de la

1. Mars, dieu de la guerre chez les Romains et nom d'un des mois de l'année, d'où nous vient le mot martial, air martial, synonyme de guerrier. Ces assemblées annuelles se réunissaient précisément au mois de mars, c'est-à-dire, à la saison où l'on pouvait entrer en guerre : car ces assemblées délibéraient surtout sur la direction de la nouvelle campagne à entreprendre.

victoire si nous offensons saint Martin? » disait-il avec cette dévotion intéressée qui seule pouvait avoir action sur des barbares. Un soldat, ayant arraché une botte de foin à un pauvre homme, fut mis à mort. Les heureux augures, les merveilles mêmes se multiplièrent, si l'on en croit la légende, sur les pas de celui qui se confiait en la protection de saint Martin.

Clovis cherchait un gué pour franchir la Vienne : une biche le lui montra, dit-on, en passant la rivière. Quand on arriva près de Poitiers, l'espérance de la victoire fut augmentée par un globe de feu qu'on vit briller la nuit sur le monastère de Saint-Hilaire.

Alaric cherchait à différer le combat, mais ses propres soldats le forcèrent à engager la bataille près de *Voulon* ou de Vouillé[1] : « Nous valons bien les Francs en force et en courage, s'écriaient-ils, et nous les vaincrons bien sans avoir besoin du secours de personne ! » Alaric était prudent, mais non lâche ; il le trouva en demeurant sur le champ de bataille, même après que ses lignes eurent été enfoncées. Il fut tué de la main même de Clovis. Celui-ci, toutefois, courut un grand danger : deux soldats goths le frappèrent ensemble de leurs lances ; mais les lances ne purent entamer la cuirasse du chef des Francs, qui fut sauvé. Les troupes de l'Auvergne, qui combattaient avec les Wisigoths, opposèrent une résistance acharnée et furent rompues les dernières. Les Francs firent de leurs ennemis un carnage affreux, et se répandirent ensuite dans le midi de la Gaule, dont ils pillèrent les riches cités.

Clovis se dirigea sur *Bordeaux;* puis, l'année suivante, sur *Toulouse.* Un de ses fils, *Thierry*, aidé des Burgondes, cherchait à s'emparer de la ville d'Arles, sur le Rhône. Mais arrivèrent les Ostrogoths d'Italie, qu'envoyait le grand roi Théodoric : les Francs furent vaincus et obligés d'abandonner Arles et la vallée inférieure du *Rhône* aux Goths d'Italie (508). *Toutefois le royaume des Wisigoths n'en était pas moins détruit en Gaule*, et ce peuple se replia en Espagne.

16. Réunion de toutes les tribus franques sous la domination de Clovis. — Clovis revint triomphant à

1. Les historiens modernes ne sont pas d'accord sur la question de savoir s'il faut placer la bataille à *Voulon* au sud ou à *Vouillé* au nord-ouest de Poitiers.

Tours où il reçut de l'empereur d'Orient, Anastase, les titres romains de *consul* et de *patrice*, avec la tunique de pourpre. Le roi barbare aimait à se parer de ces insignes qui, aux yeux des populations romaines, légitimaient son autorité. Clovis se fixa ensuite dans le palais romain des Thermes, à *Paris*, et cette ville devenait ainsi la troisième capitale du nouveau royaume des Francs.

Il faut remarquer cependant que l'autorité de Clovis était loin d'être affermie sur l'Auvergne et sur le midi de la Gaule. Les Francs restèrent cantonnés dans leurs belles forêts du nord et regardaient les provinces méridionales comme des *possessions lointaines* où ils allaient de temps à autre lever d'énormes tributs.

L'ambition de Clovis grandit avec sa puissance. Toutes les tribus franques ne reconnaissaient point son autorité : elles l'avaient aidé dans ses guerres, mais gardaient leurs rois. Clovis ne craignit point de se délivrer de ces rois, bien qu'ils fussent ses parents. Il fit d'abord tuer le roi des *Francs ripuaires* par son propre fils, et tuer ensuite le meurtrier. Il fit saisir et tonsurer le roi de *Térouane* et son fils ; puis, sur une parole menaçante, les mit à mort. Il vainquit le roi de *Cambrai*, se le fit amener enchaîné, et le frappa de sa hache ainsi que son frère. Les guerriers du roi de Cambrai avaient eux-mêmes livré leur roi, moyennant une somme d'argent. Ils vinrent se plaindre à Clovis de n'avoir reçu que de la monnaie fausse. « Les traîtres ne méritent pas d'autre récompense, » répliqua Clovis.

17. Mort de Clovis (511). — A la suite de tous ces meurtres, le roi des Francs assembla ses sujets et parla ainsi de ses proches qu'il avait fait périr : « Malheur à moi, qui suis resté comme un voyageur parmi les étrangers, n'ayant pas de parents qui puissent me secourir, si l'adversité venait! » Ce n'était pas qu'il s'affligeât de leur mort ; il parlait ainsi par ruse et pour découvrir s'il avait encore quelque parent, afin de le tuer. Peu après, Clovis mourut à Paris en l'année 511 : son règne avait duré trente ans et sa vie quarante-cinq ans.

18. Partage du royaume entre les fils de Clovis. — Clovis laissait quatre fils : *Thierry*, *Childebert*, *Clotaire*, *Clodomir ;* ils se partagèrent les domaines et les *leudes* ou fidèles de leur père.

Chacun, selon la loi ordinaire de succession chez les

Francs, reçut une *portion égale* du pays situé au nord de la Loire. Childebert fixa sa demeure à *Paris*, Clotaire à *Soissons*, Clodomir à *Orléans*, Thierry à *Metz*.

Chacun eut en outre dans son lot *plusieurs des villes du Midi*, dont les Francs tiraient de gros revenus, car chacun voulut avoir sa part de la dernière et riche conquête de Clovis.

19. Histoire de Clodomir ; conquête de la Bourgogne (523-534). — Chacun des fils de Clovis chercha de son côté à s'agrandir, soit aux dépens de l'ennemi, soit aux dépens de ses frères.

La mort de Gondebaud, roi des Burgondes (517), n'avait pas apaisé la haine de Clotilde qui excita ses fils contre les nouveaux rois de ce peuple, Sigismond et Gondemar.

Clodomir, roi d'Orléans, défit les Burgondes et s'empara de Sigismond, qu'il ramena prisonnier. Quand les Francs furent éloignés, Gondemar reprit courage, rassembla les Burgondes et recouvra son royaume. Clodomir se prépara à marcher contre lui, mais il ordonna auparavant de faire mourir Sigismond et sa famille. En vain Avitus, abbé de Saint-Mesmin, l'en détourna : « Si tu les fais périr, lui dit-il, tu périras de même, livré entre les mains de tes ennemis, et il en sera à l'égard de ta femme et de tes enfants comme tu en auras ordonné à l'égard de la femme et des enfants de Sigismond. — Il est d'un insensé, répliqua le le roi, de marcher contre un ennemi en en laissant un autre derrière soi. » Sigismond et ses enfants furent précipités dans un puits qui se trouve près de Coulmiers[1], et qu'on appela longtemps le *Puits de Sigismond*.

Clodomir partit, et atteignit Gondemar près de *Véséronce*[2], sur le territoire de Vienne. Dans l'action qui s'engagea entre les Francs et les Burgondes, Clodomir se laissa entraîner trop loin. Les Burgondes, imitant son cri de ralliement, l'appelèrent en lui disant : « Viens, viens par ici, nous sommes les tiens. » Il les crut, alla à eux, et tomba ainsi au milieu des ennemis qui lui coupèrent la tête, la fixèrent au bout d'une pique et l'élevèrent en l'air. Les Francs, vaincus, s'enfuirent (524).

1. Coulmiers, village près d'Orléans, et illustré en 1870 par une victoire des Français sur les Prussiens.

2. Isère.

Dix ans plus tard, Clotaire et Childebert réussirent à s'emparer de la *Bourgogne, qui devint dès lors un royaume franc* (534.)

20. Les enfants de Clodomir. — C'étaient les frères mêmes de Clodomir qui avaient, dès l'année 526, accompli la sinistre prédiction portée contre ses enfants. Clodomir avait laissé trois fils, qui avaient été confiés à la garde de leur aïeule, la reine Clotilde.

Les deux rois de Paris et de Soissons, Childebert et Clotaire, après s'être entendus, firent dire à leur mère : « Envoie-nous les enfants, afin que nous les élevions à la royauté. » Clotilde, pleine de joie, fit manger et boire les enfants et les fit partir en disant : « Je croirai n'avoir pas perdu mon fils, si je vous vois régner à sa place. »

Mais bientôt elle reçut un autre message. Les deux rois lui envoyaient un Romain de leur suite, Arcadius, avec une paire de ciseaux et un glaive nu : « Très-glorieuse reine, dit-il, tes fils, nos seigneurs, te demandent conseil sur ce qu'on doit faire des enfants. Veux-tu qu'ils vivent la chevelure coupée, ou veux-tu qu'ils soient égorgés? » La reine troublée et indignée s'écria, sans savoir ce qu'elle disait : « Si on ne les élève point au royaume, j'aime mieux les voir morts que tondus. » Arcadius, se retirant aussitôt, alla dire aux rois : « Achevez l'œuvre commencée, la reine y consent. »

Aussitôt Clotaire saisit l'aîné des enfants et l'égorgea. Childebert voulut alors sauver le deuxième, qui embrassait ses genoux en pleurant; mais Clotaire, furieux, lui reprocha de l'avoir poussé à cette action et de reculer ensuite. Childebert lui jeta l'enfant, qui fut tué. Des serviteurs, au premier bruit, avaient emporté le troisième, Clodoald, qui fut élevé dans un monastère et qui, honoré plus tard sous le nom de *saint Cloud*, a laissé ce nom à un village célèbre des environs de Paris [1].

21. Le roi de Metz, Thierry; conquête de la Thuringe (530); soumission del' Auvergne (532-33). — Le roi de Metz, *Thierry*, guerroyait de son côté, mais réclama le secours de Clotaire pour soumettre la *Thuringe* (530) [2], qui

1. La reine Clotilde, vivement affligée, se retira à Tours où elle mourut en 545.

2. Ce nom s'appliquait alors à une vaste partie de l'Allemagne centrale comprise dans les bassins du Weser et de l'Elbe, principalement de la Saale, affluent de l'Elbe.

fut réunie à son royaume. Ses leudes auraient voulu qu'il prît part à la guerre de Bourgogne, mais il préféra les conduire contre l'*Auvergne* mal soumise. L'Auvergne, horriblement dévastée, fut *placée d'une façon définitive sous la domination des Francs* (532-533).

Thierry mourut presque aussitôt après, laissant un fils, *Théodebert*, qui continua d'étendre la puissance du royaume de Metz. Ce jeune prince fit une expédition en Italie contre les Goths, et l'empereur de Constantinople, *Justinien*, ratifia la prise de possession de la *province d'Arles* par les Francs (541). Les chefs des Germains présidèrent dès lors aux jeux du cirque dans Arles, et battirent monnaie avec l'or des Gaules, non plus à l'effigie de l'empereur, mais à leur propre image.

Le fils de Théodebert, Théodebald, mourut à l'âge de quatorze ans (555). Clotaire s'empara de ses États, puis en 558 recueillit l'héritage de Childebert. Il fut dès lors seul roi des Francs.

22. Clotaire Ier seul roi (558) ; sa mort (561). — Clotaire, l'un des plus violents et des plus cruels des Mérovingiens, eut à combattre son fils *Chramne* qui se révolta contre lui. Chramne s'enfuit chez les Bretons. Clotaire marcha contre les Bretons et les défit près de Saint-Malo. Il s'empara de Chramne et le fit brûler dans une cabane avec sa femme et ses enfants.

La reine *Radegonde*, fille d'un roi thuringien, prise à la guerre, avait eu depuis longtemps horreur de ce prince violent et l'avait quitté pour embrasser la vie religieuse et fonder un monastère célèbre à Poitiers.

Au retour de son expédition contre Chramne, Clotaire se mit à chasser dans la forêt de Cuise[1] : il fut saisi de la fièvre et on le ramena à sa villa de Compiègne. Là, cruellement tourmenté de son mal, il disait : « Hélas ! que pensez-vous que soit le Roi du ciel qui fait ainsi mourir de si puissants rois ! » Et il rendit l'esprit dans cette tristesse.

RÉSUMÉ.

1, 2, 3. Au cinquième siècle après J. C., la Gaule, comme l'empire romain, se voit inondée par des nuées de barbares ve-

1. Sur la rive gauche de l'Oise. Les forêts de Compiègne et de Couci ne sont que des débris de cette immense forêt.

nus de la Germanie. Les *Burgondes* s'établissent sur les bords de la Saône et du Rhône (413). Les *Wisigoths* venus par la Grèce et l'Italie, s'établissent au midi, sur les bords de la Garonne (417).

4, 5. Les *Francs* s'avançaient par le nord. Après la grande invasion, ils s'établirent jusqu'à la *Somme*. Au contraire des autres peuples barbares, ils n'émigrèrent pas en masse et n'avancèrent que pas à pas.

6. Les premiers rois signalés chez les Francs sont *Clodion* (428-448) et *Mérovée* (448-458). C'est de ce dernier roi que tire son nom la première dynastie.

7, 8, 9. Les progrès des Francs furent arrêtés par un nouveau débordement de barbares. Les *Huns*, venus de l'Asie, se jetèrent sur la Gaule, conduits par *Attila* (451); ils arrivèrent jusqu'à *Orléans*, qui fut défendu par son évêque *saint Aignan*, puis reculèrent devant la coalition de tous les peuples établis en Gaule. Francs, Burgondes, Wisigoths, Romains, vinrent, sous la direction d'*Aétius*, livrer une grande bataille aux Huns dans les plaines Catalauniques. Les Huns furent vaincus, mais non détruits, et se retirèrent par Troyes, dont l'évêque, *saint Loup*, fut obligé d'accompagner Attila.

10. Le fils de Mérovée, *Childéric*, régna ensuite sur les Francs (458-481), qui un moment le renvoyèrent et le remplacèrent par un général romain, Ægidius. Cependant l'empire romain s'écroulait à ce moment en Italie sous les coups des Hérules (476).

11, 12, 13. Clovis, proclamé chef des Francs en 481, les conduit contre ce qui reste des armées romaines en Gaule et en triomphe près de *Soissons* (486). Clovis ensuite épouse *Clotilde*, nièce de Gondebaud, roi des Bourguignons, princesse chrétienne qui l'exhorte à se convertir. Une victoire que Clovis remporte, en 496, près de *Tolbiac* sur les *Allemands*, après avoir invoqué le Dieu de Clotilde, achève de le convaincre, et il se fait baptiser par *saint Remi* archevêque de Reims. La conversion de Clovis lui donna tout le pays chrétien entre la Seine et la Loire.

14, 15, 16, 17, 18. Clovis marcha ensuite contre *Gondebaud*, roi des Bourguignons, et soutint contre lui son frère Godégisèle. Gondebaud dut se reconnaître comme *tributaire*.

Le midi de la Gaule était toujours possédé par les Wisigoths, qui, *ariens*, persécutaient les évêques catholiques. Ceux-ci appelèrent Clovis. Le roi des Francs marcha contre les Wisigoths et les battit à la journée de *Voulon* ou de *Vouillé* (507), près de Poitiers. Le royaume des Wisigoths fut détruit en Gaule; cependant les Goths d'Italie empêchèrent Clovis de prendre la Provence.

Clovis, pour rester seul chef des Francs, fit périr les rois des autres tribus franques, et mourut en 511 à *Paris*, *troisième capitale* des Francs.

19, 20, 21. — Les fils de Clovis se partagèrent son royaume et en firent quatre royaumes : de *Soissons*, de *Paris*, d'*Orléans*, de *Metz*. Ils agrandirent encore les possessions des Francs par la soumission de la *Bourgogne* (523-534), puis par celle de la *Thuringe* (530) et de l'*Auvergne* (532-533). Mais, vrais barbares, ils ne craignaient pas de se dépouiller les uns les autres. Le roi d'Orléans, Clodomir, ayant été tué dans le combat de *Véséronce* (524) contre les Bourguignons, ses deux frères Clotaire et Childebert massacrèrent leurs neveux et s'emparèrent de leur héritage. (526).

22. Clotaire survécut à ses frères, réunit toute la Gaule sous sa domination et régna seul de 558 à 561.

PREMIERS MÉROVINGIENS.

CLODION, 428-448.
MÉROVÉE, 448-458.
CHILDÉRIC, 458-481.
CLOVIS, 481-511.

CLODOMIR
roi d'Orléans
† 524[1]

THIERRY Ier
l'aîné
roi de Metz
† 534.

THÉODEBERT
† 548.

THÉODEBALD
† 555.

CHILDEBERT Ier
roi de Paris
† 558.

CLOTAIRE
roi de Soissons
511-558
seul roi
558-561

1. Le signe † indique la date de la mort.

SUJETS DE DEVOIRS ÉCRITS.

Portrait des Francs; montrer comment ils se sont établis dans la Gaule.

Raconter la bataille des plaines Catalauniques.

Quels furent les premiers rois des Francs? histoire de Childéric Ier.

État de la Gaule à l'avènement de Clovis[1].

Montrer par les différentes villes qui devinrent successivement la capitale des Francs, les progrès de ce peuple jusqu'en l'année 496.

La reine Clotilde; son rôle sous le règne de Clovis et de ses fils.

Histoire des Burgondes depuis leur établissement en Gaule jusqu'à leur soumission définitive aux Francs.

Conquêtes faites par les rois de Metz.

Histoire du roi Clotaire Ier.

Questionnaire.

1-3. Quels peuples barbares franchirent le Rhin en 406? — Par où étaient venus les Wisigoths? — Quelle fut la capitale de leur royaume?

4, 5. Quelles étaient les armes des Francs? leur religion? — Comment s'avancèrent-ils en Gaule?

6. Quel est le premier roi des Francs dont l'histoire soit positive? — Quelles villes occupèrent d'abord les Francs?

7-9. Qu'était-ce que les Huns? — Quel fut le défenseur d'Orléans? — Quels peuples se coalisèrent contre Attila? — Où eut lieu la bataille et quel en fut le résultat? — Quel était alors l'évêque de Troyes et quel rôle joua-t-il dans ces circonstances?

10. Quel fut le successeur de Mérovée? — En quelle année finit l'empire romain d'Occident?

11-13. De quelle année à quelle année régna Clovis? — Dates de la bataille de Soissons, de la bataille de Tolbiac. — Quel fut le résultat de la bataille de Tolbiac et quelles en furent les conséquences? — Qui avait préparé la conversion de Clovis? — Quelles furent les conséquences de sa conversion?

14-18. Comment Clovis rendit-il les Burgondes tributaires? — Que dit Clovis à ses guerriers pour les déterminer à marcher contre les Wisigoths? — Où et comment les Wisigoths furent-ils défaits? — Quels titres reçut Clovis de l'empereur d'Orient? — Par quoi Clo-

1. C'est-à-dire énumérer les peuples qui se trouvaient établis en Gaule, et indiquer leur caractère et leur puissance; *Francs* jusqu'à la **Somme**, *Romains* jusqu'à la Loire, *Burgondes* dans les vallées de la Saône et du **Rhône**, *Wisigoths* de la Loire aux Pyrénées.

vis souilla-t-il les dernières années de son règne ? — Quelle réponse fit-il aux guerriers du roi de Cambrai qui avaient livré leur roi et réclamaient leur récompense ? — Où mourut Clovis ?

19-21. Comment les fils de Clovis se partagèrent-ils son royaume ? — Quelles provinces ajoutèrent-ils à l'empire des Francs ? — Quelles furent les conquêtes de Thierry, roi de Metz ? — Que devint son royaume ?

22. Contre qui Clotaire, devenu seul roi, eut-il à lutter ? — Quelle fut sa conduite à l'égard de son fils ? — Quelles paroles prononça ce roi avant de mourir ?

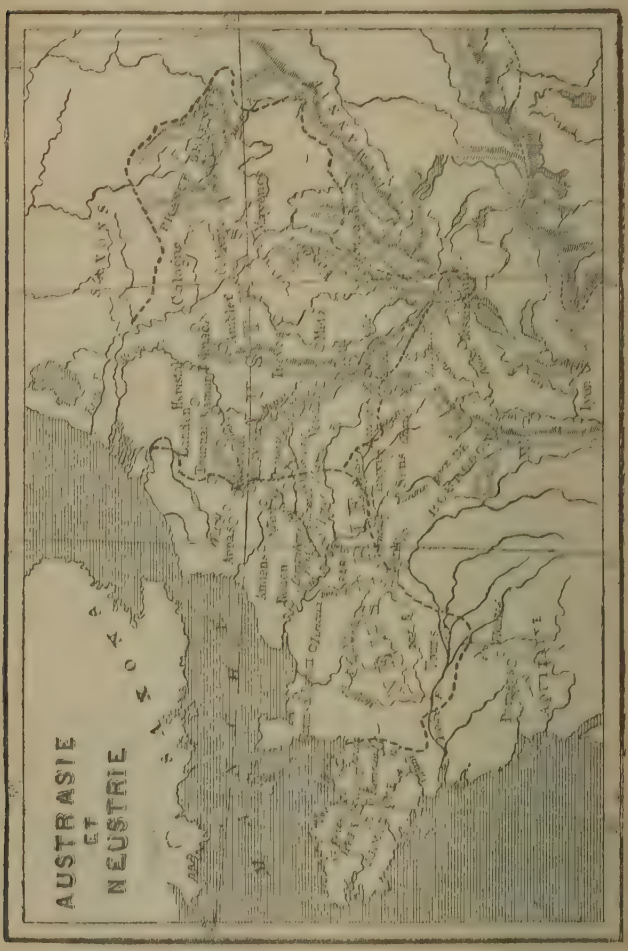
II RIVALITÉ DE LA NEUSTRIE ET DE L'AUSTRASIE

Sommaire. — 1. Les partages entre les fils de Clotaire (561). — 2. La Neustrie et l'Austrasie. — 3. Frédégonde et Brunehaut ; mort de Galeswinthe (568). — 4. Victoire et mort de Sigebert (575). — 5. Frédégonde en Neustrie ; mort de Chilpéric (584). — 6. Brunehaut en Austrasie. — 7. Traité d'Andelot (587) ; Réunion de la Bourgogne et de l'Austrasie (593). — 8. La forêt qui marche ; batailles de Droissy (593) et de Latofao (596). — 9. Les crimes de Brunehaut ; sa mort (613). — 10. Clotaire II seul roi (613-628). — 11. Dagobert Ier (628-638) ; sa jeunesse, la chevelure ensanglantée. — 12. Les guerres de Dagobert. — 13. Dagobert justicier. — 14. La cour de Dagobert ; saint Éloi. — 15. L'abbaye de Saint-Denis. — 16. La loi salique ; état social des Francs. — 17. La composition ou wergeld. — 18. Les leudes ; les bénéfices. — 19. La justice ; les épreuves judiciaires ; le duel. — 20 Les assemblées ou champs de Mars. — 21. Puissance de l'Église. — 22. Les derniers Mérovingiens ; les maires du palais. — 23. La reine Bathilde. — 24. Ébroïn et saint Léger. — 25. Ébroïn et Pépin d'Héristall. — 26. Bataille de Testry (687) ; triomphe de l'Austrasie.

1. Les partages entre les fils de Clotaire (561). — Après la mort de Clotaire, ses quatre fils se partagèrent les terres et les villes. *Caribert* obtint l'ancien royaume de *Paris ; Gontran* l'ancien royaume d'*Orléans ; Chilpéric* eut le royaume de *Soissons ;* enfin *Sigebert* reçut pour son lot l'ancien royaume de Thierry, et *Reims* devint sa résidence. Gontran reçut en outre la plus grande partie de la Bourgogne, si bien que son royaume d'Orléans devint en réalité un *royaume de Bourgogne.* De même qu'en 511, chacun des frères reçut, en dehors de son royaume particulier, des villes et des domaines tirés au sort dans les provinces du Midi.

Le premier qui disparut des fils de Clotaire fut Cari-

bert, en 567. Il fallut diviser son royaume, dont le roi de Soissons, Chilpéric, eut la plus grande partie. Mais



telle était déjà l'importance de *Paris*, où avait résidé Clovis, que les trois frères laissèrent la ville *indivise*. Chacun d'eux jura de n'y entrer que du consentement des deux autres.

2. La Neustrie et l'Austrasie. — Sigebert était maître du *royaume de l'Est* (*Oster-rike*) [1]. Chilpéric régnait sur les pays *qui n'étaient pas à l'est* (*Ne-Oster-rike*), et qui furent désignés sous ce nom bizarre dont les chroniqueurs ont fait le mot *Neustria*, Neustrie, opposé à *Austria* ou *Austrasia*, Austrasie. Ces deux noms différents correspondaient à deux contrées fort diverses en richesse, en culture, en population.

Les Francs, les vrais Francs se trouvaient en Austrasie : c'est par là qu'ils étaient en continuelle communication avec leur pays d'origine ; c'est là qu'ils continuaient leur vie sauvage et guerrière. Les Francs, qui s'étaient établis au milieu des populations de la Neustrie, n'avaient pas tardé à en prendre les habitudes et les mœurs. Ils remplissaient leurs métairies ou villas de meubles de luxe, de lits somptueux, de tables chargées de vaisselle d'or et d'argent. Ils s'entouraient de Romains, apprenaient leur langue ; le rude guerrier Chilpéric se piquait déjà d'être un homme lettré et d'aligner des vers latins.

Une rivalité ne devait pas tarder à éclater entre ces deux pays si différents, et, pendant un siècle et demi, ajouter aux malheurs de cette époque. C'est ce que nous appelons la *rivalité de la Neustrie et de l'Austrasie.*

3. Frédégonde et Brunehaut ; mort de Galeswinthe (568). — Cette rivalité des deux pays se manifesta d'abord par la rivalité de deux femmes : *Frédégonde* et *Brunehaut.*

Le roi Sigebert avait recherché une alliance royale : il avait demandé la main de *Brunehilde* (ou Brunehaut), fille d'un roi des Wisigoths d'Espagne. Chilpéric voulut imiter son frère et demanda la main de la sœur de Brunehaut, *Galeswinthe.* La mauvaise renommée de Chilpéric, qui avait déjà répudié une première épouse, Audowère, fit longtemps hésiter le roi des Wisigoths ; mais il fut décidé par les brillantes promesses du roi de Soissons, et Galeswinthe, quittant avec regret sa patrie et sa mère, partit pour la Neustrie. Ses pressentiments ne l'avaient pas trompée. Chilpéric, au bout de quelque temps, poussé par la méchanceté d'une femme nommée *Frédégonde*, qui voulait devenir reine, fit étrangler Galeswinthe pendant la nuit. Il affecta d'abord une douleur mensongère, mais ré-

1. Les limites de l'Austrasie en Gaule étaient l'Escaut et une ligne de convention passant à l'ouest des villes de Laon, de Reims, de Troyes, et allant, à travers les Vosges, joindre le Rhin au-dessous de Bâle.

véla presque aussitôt le meurtrier et la cause du meurtre en mettant à la place de Galeswinthe l'audacieuse et rusée Frédégonde (568).

Brunehaut n'eut plus dès lors qu'une pensée, venger la mort de sa sœur.

4. Victoire et mort de Sigebert (575). — En 575, Sigebert, excité par Brunehaut, se précipita sur la Neustrie, s'empara de la ville de Paris et poursuivit son frère Chilpéric vers le nord. Chilpéric, abandonné de presque tous ses leudes, s'était enfermé avec Frédégonde dans Tournai. Les leudes neustriens reconnurent *Sigebert* comme leur chef et l'élevèrent sur le bouclier à l'assemblée de *Vitry* (sur la Scarpe, entre Douai et Arras). Mais au lendemain de cette cérémonie deux émissaires de Frédégonde demandèrent à entretenir Sigebert à l'écart, et le frappèrent à la fois de leurs couteaux.

Privés de leur roi, les Austrasiens retournèrent en toute hâte vers leur pays, et Chilpéric, qui avait paru si près de la ruine, se trouva tout d'un coup remis en possession de son royaume. Frédégonde, vaincue la veille, triomphait de Brunehaut.

Celle-ci était restée à Paris avec ses enfants. Elle craignait surtout pour son jeune fils, *Childebert*, âgé de cinq ans, qui allait se trouver à la discrétion de son oncle. Des leudes fidèles sauvèrent l'enfant dans une corbeille, le descendirent le long des remparts et le conduisirent en Austrasie, où il fut proclamé roi. Quant à Brunehaut, Chilpéric et Frédégonde n'osèrent porter la main sur cette femme issue de sang royal, car ils craignirent d'exciter la colère du roi des Wisigoths ; ils la retinrent captive, mais elle s'enfuit et retourna en Austrasie.

5. Frédégonde en Neustrie ; mort de Chilpéric (584). Frédégonde, continuant en Neustrie la série de ses crimes, fit égorger les deux fils que Chilpéric avait eus de son premier mariage, Mérovée et Clovis. Chilpéric, qui avait laissé s'accomplir tous ces meurtres, tomba lui-même sous les coups d'un meurtrier. En 584, un soir qu'il revenait de la chasse, à sa villa de Chelles, au moment où il mettait la main sur l'épaule d'un de ses leudes pour descendre de cheval, il fut frappé par Landéric, un des serviteurs de la reine.

Bien qu'on ait attribué ce crime à Frédégonde, elle

ne semble y avoir eu aucun intérêt : car la mort de Chilpéric, en effet, lui enlevait son principal appui. Ce fut à grand'peine qu'elle put reprendre l'ascendant sur les leudes, et régner au nom du jeune fils de Chilpéric, *Clotaire II.*

Mais, ce qui est certain, c'est qu'elle ne craignit point, en 586, de faire assassiner dans son église l'évêque de Rouen, *Prétextat.* Comme on le ramenait dans sa maison, Prétextat aperçut la reine qui venait à lui, et lui demanda d'un air hypocrite qui avait pu commettre un tel attentat. « Qui donc, répondit-il, si ce n'est celle qui a déjà fait mourir des rois et répandre le sang innocent? » Elle proposa de le faire soigner, mais il refusa en disant : « Les ordres de Dieu m'ont rappelé de ce monde; toi que chacun connaît pour être la source de tousles crimes, tu seras maudite dans les siècles! »

6. Brunehaut en Austrasie. — Brunehaut régnait également en Austrasie comme tutrice de son fils *Childebert II.* Élevée à la cour des Wisigoths, pénétrée des idées romaines, elle voulait les imposer aux leudes austrasiens. Elle voulait faire disparaître les coutumes barbares, réparait les voies que les Romains avaient construites et qu'on laissait tomber en ruine; dans certains pays, des routes portent le nom de *chaussées de Brunehaut;* des tours, des pierres, appelées tours et pierres de Brunehaut, attestent le souvenir profond que cette reine a laissé dans les populations.

7. Traité d'Andelot (587); réunion de la Bourgogne et de l'Austrasie (593). — Le roi de Bourgogne, *Gontran,* qui avait soutenu tantôt l'un, tantôt l'autre parti, inclina décidément du côté de l'Austrasie et eut une entrevue avec son neveu Childebert II. Il n'avait plus d'enfants, et reconnut Childebert II comme son héritier, en signe de quoi il lui mit une lance dans la main. Il disait à ses leudes : « Voyez, ô guerriers, comme mon fils Childebert est déjà grand; regardez-le et prenez bien garde de le considérer comme un faible enfant. Childebert est maintenant le seul roi que vous deviez servir. »

Cette union de la Bourgogne et de l'Austrasie fut confirmée en 587 par le traité d'**Andelot**[1], traité dont on a conservé le souvenir à cause d'un article important et relatif

1. Petite ville située dans le diocèse de Langres, sur les frontières des deux royaumes (aujourd'hui département de la Haute-Marne).

aux domaines ou *bénéfices* que les rois accordaient à leurs fidèles. Ces bénéfices étaient *révocables* à volonté, et les leudes se les voyaient souvent enlever; par le traité d'Andelot les deux rois de Bourgogne et d'Austrasie *s'engagèrent à rendre les biens enlevés depuis la mort de Clotaire Ier* et à *assurer à leurs fidèles la tranquille jouissance des donations faites avant cette époque*. C'était déjà changer la nature des bénéfices, faire d'une récompense un *droit*, d'une faveur passagère une *propriété*. Aussi le traité d'Andelot est-il considéré comme un premier pas vers l'*hérédité des bénéfices*, qui devait avoir pour l'avenir de graves conséquences et préparer la *féodalité*.

En 593 le roi Gontran mourut; le jeune Childebert recueillit son héritage et devint ainsi maître de toute la Gaule, moins la Neustrie. Brunehaut, qui régnait en réalité sous le nom de son fils, triomphait donc.

8. La forêt qui marche; batailles de Droissy (593), et de Latofao (596). — La balance n'était plus égale entre la Neustrie et l'Austrasie, entre Frédégonde et Brunehaut. Celle-ci résolut enfin d'écraser sa rivale. Elle réunit les guerriers d'Austrasie et de Bourgogne et même des pays d'au delà du Rhin.

Mais Frédégonde ne désespéra point; son esprit inventif lui suggéra une ruse qui eut un plein succès. Elle réunit à **Droissy**, près de Soissons, les chefs neustriens et leur donna le conseil suivant : « Levons-nous pendant la nuit, et, prenant avec nous des lanternes, marchons contre nos ennemis. Pour que leurs sentinelles ne puissent nous voir, les hommes des premiers rangs porteront dans leurs mains des branches d'arbres; des sonnettes seront attachées au cou de leurs chevaux. Aussitôt que le jour paraîtra, jetez-vous sur cette armée; peut-être serez-vous vainqueurs. » Lorsque les hommes qui faisaient la garde autour du camp austrasien aperçurent les branches d'arbres et qu'ils entendirent le bruit des sonnettes, l'un d'eux dit à son voisin : « Hier ce lieu n'était-il pas une plaine? D'où vient donc que nous y voyons aujourd'hui une forêt? » L'autre se mit à rire en disant : « Tu as bu avec excès et maintenant tu déraisonnes; n'entends-tu pas que ce sont les clochettes de nos chevaux qui paissent le long de cette forêt? » Pendant ce temps le jour vint à paraître; la forêt qui semblait marcher, disparut; les Neustriens jetant leurs branches d'ar-

bres se précipitèrent sur les Austrasiens au son des trompettes, et en exterminèrent la plus grande partie. Frédégonde s'avança jusqu'à Reims, brûlant et ravageant la Champagne (593).

Trois ans après, Childebert mourait à la fleur de l'âge (il avait 26 ans; 596). Cette mort fut un événement funeste pour Brunehaut, et Frédégonde chercha à en profiter. Elle conduisit les Neustriens contre les jeunes fils de Childebert, *Théodebert II*, roi d'Austrasie, et *Thierry II*, roi de Bourgogne. Mais ceux-ci soutinrent vigoureusement le choc de l'armée ennemie à **Latofao**[1] (le bourg des Hêtres), et Frédégonde dut reculer, se contentant d'avoir enlevé aux fils de Childebert la ville de Paris, où elle mourut en 597. Si Brunehaut se trouvait enfin délivrée de sa rivale, la haine que Frédégonde lui avait vouée, revivait tout entière dans son fils *Clotaire II*.

9. Les crimes de Brunehaut; sa mort (613). — Par ses violences, Brunehaut ne devait pas tarder à fournir à Clotaire II l'occasion de satisfaire cette haine héréditaire. Avide, elle faisait mettre à mort, sans jugement, des leudes dont elle convoitait les trésors. Alors s'éleva la voix de l'évêque de Vienne, Didier. Brunehaut exila l'évêque et plus tard le fit mettre à mort. Puis, voulant se venger des Austrasiens qui l'avaient chassée, elle fit marcher contre eux le roi de Bourgogne. Armant ainsi elle-même ses petits-fils, le frère contre le frère, elle les excitait à la guerre la plus criminelle. Théodebert, roi d'Austrasie, fut saisi, tonsuré, et peu après mis à mort. Thierry II régna donc, avec Brunehaut, sur l'Austrasie et sur la Bourgogne. Mais Thierry, que Brunehaut avait laissé s'énerver dans les plaisirs, mourut tout à coup en 613, et Brunehaut demeura seule avec quatre arrière-petits-enfants en bas âge.

Les leudes pensèrent alors que le moment était venu de se venger de cette femme ambitieuse et altière. De son côté, le fils de Frédégonde, Clotaire II, voyant qu'il n'y avait pas de roi en âge de lui disputer l'Austrasie et la Bourgogne, trouva le moment favorable pour attaquer Brunehaut. Celle-ci, abandonnée de son armée, se retira à Autun; elle fut bientôt rejointe par les leudes qui la livrèrent à Clotaire. Le roi de Neustrie prétendit rendre Brunehaut

1. Lifou-le Grand, à deux lieues de Toul.

responsable de tout le sang répandu, lui reprocha le meurtre de dix rois, et se montra digne fils de Frédégonde par le supplice auquel il soumit la reine vaincue. Pendant trois jours, elle fut exposée aux insultes des soldats, promenée honteusement sur un chameau, puis attachée à la queue d'un cheval fougueux qui lui brisa le crâne ; et ce fut ainsi que mourut, en l'année 613, Brunehaut, cette femme, fille de roi, épouse de roi, mère de roi, aïeule de rois, et bisaïeule de rois.

10. Clotaire II seul roi (613-628). — Clotaire II réunit sous sa domination les royaumes de Neustrie, d'Austrasie et de Bourgogne, et reconstitua, de l'année 613 à 628, l'ancienne monarchie des Francs. Son règne marque peu dans l'histoire des Mérovingiens ; on n'y signale qu'un fait principal, une *constitution perpétuelle*, délibérée en 615 par soixante-dix-neuf évêques réunis à Paris avec les leudes des trois royaumes. Cette constitution, qui avait pour objet de mettre un peu d'ordre dans la société, favorisa surtout l'ambition des leudes, auxquels on garantit encore la possession de leurs bénéfices.

11. Dagobert Ier, sa jeunesse ; la chevelure ensanglantée (628-638). — Clotaire II laissa en 628 les trois royaumes francs à son fils *Dagobert* qui, depuis l'année 622, avait été déjà donné comme chef aux Austrasiens et s'était signalé, dès sa jeunesse, par son ardeur à combattre les *Saxons*.

Dans une de ses expéditions au delà du Rhin, il courut même un grave danger. Au milieu d'un combat acharné, le jeune roi reçut d'un ennemi un coup de *sachs* (petite hache) si violent que son casque fut entamé, et qu'une partie de sa longue chevelure (ornement obligé des Mérovingiens) tomba à terre. A demi évanoui, le jeune prince dit à un de ses serviteurs : « Cours vite, porte à mon père ces cheveux de ma tête, et dis-lui de venir à notre secours. » Le messager s'en alla au plus vite trouver le roi Clotaire, qui se trouvait en Gaule, dans la forêt de l'Ardenne. Il arriva à sa demeure pendant la nuit, et s'étant fait introduire près du roi, lui montra la chevelure ensanglantée du jeune Dagobert. Clotaire, en voyant cette triste dépouille, crut d'abord que son fils était mort ; sa joie fut grande quand il apprit qu'il vivait encore, et levant son camp en toute hâte, se porta rapidement, avec son armée, au delà du Rhin.

Cependant il avait couru, parmi les Saxons, le bruit qu'un roi à la longue chevelure avait été tué. Lorsque Clotaire arriva, le camp des Francs témoigna une vive allégresse. Le chef des Saxons, se plaçant sur une des rives du Weser, demanda la cause de cette joie : les Francs la lui apprirent. Alors il éclata de rire : « Vous avez peur, dit-il, et vous êtes assez fous pour vouloir me persuader un mensonge. Ce roi Clotaire, que vous prétendez avoir avec vous, nous savons parfaitement qu'il n'est plus en vie. » Clotaire alors se montra, déroula sa belle chevelure, et le chef des Saxons fut convaincu ; mais il défia le roi des Francs, et celui-ci alors lança son cheval dans le Weser. Dagobert le suivit avec tous les autres Francs. Le chef saxon fut renversé et tué de la main de Clotaire, qui vengea ainsi la blessure de son fils.

12. Les guerres de Dagobert. — Tel s'était montré dans sa jeunesse, tel fut durant tout son règne celui qu'une fausse légende désigne comme le plus pacifique des rois, Dagobert. Lorsqu'en 628 il eut réuni sous sa domination toute la Gaule, il s'appliqua à étendre au dehors la puissance des Francs.

En Gaule, il dompta les *Wascons* ou Basques, et força à la soumission le duc des *Bretons*, *Judicaël*.

Au delà du Rhin, il imposa tribut aux *Thuringiens*, aux *Alamans*, aux *Bavarois*.

Il lutta contre les *Vénètes*, établis dans la vallée du Danube et qui, dirigés par un Franc nommé *Samo*, opposèrent une vive résistance. Samo triompha même d'une armée franque à *Wogatisburg* (631), mais les Vénètes furent à la fin obligés de se soumettre à Dagobert. Quatre mille *Bulgares* ayant pénétré chez les Bavarois et demandant à s'établir parmi eux, Dagobert parut y consentir, mais il ordonna aux Bavarois de les exterminer quand ils seraient dispersés. Telle était l'humeur douce et débonnaire du roi Dagobert.

13. Dagobert justicier. — A l'intérieur, Dagobert se fit craindre des leudes. Il parcourait les provinces « et rendait la justice, dit un chroniqueur, aux pauvres comme aux riches, sans aucuns frais, sans acception de personnes, dormant peu, mangeant sobrement, attentif à faire en sorte que tous se retirassent de sa présence pleins de joie et d'admiration. » Souvent aussi, sur les informations qu'il

recevait, il envoyait mettre à mort, sans forme de procès, les leudes dont il se défiait. C'était une justice encore barbare que celle de Dagobert.

Dagobert et saint Éloi.

14. La cour de Dagobert; saint Éloi. — Ce prince aimait à résider aux environs de Paris, dans sa villa de

Clichy, où il étalait un luxe qui rappelait celui des empereurs romains. Assis sur un trône d'or enrichi de pierreries, il donnait audience aux ambassadeurs des peuples barbares qu'il avait soumis ou à ceux de l'empereur d'Orient, Héraclius. Quoiqu'il n'écoutât point toujours leurs sages exhortations, Dagobert, non moins dissolu dans ses mœurs que les autres Mérovingiens, aimait à s'entourer de pieux évêques. Il aimait surtout les entretiens de *saint Ouen*, évêque de Rouen, et de l'habile orfèvre *Éloi*, que son talent et sa probité avaient fait distinguer de Clotaire II[1].

Éloi, grâce à sa sagesse, devint le plus intime conseiller de Dagobert, tout en demeurant l'orfèvre qui enrichissait le trésor du roi et les trésors des abbayes de ses merveilleux travaux. Il se servait de sa puissance pour répandre d'abondantes aumônes, pour fonder des monastères. Aussi fut-il plus tard sacré évêque de Noyon et de Tournai (640), et mourut-il en travaillant à la conversion des peuples du nord de la Gaule (659). L'Église l'a placé au nombre des saints.

15. L'abbaye de Saint-Denis. — Les premiers Mérovingiens avaient élevé une chapelle dans la plaine située derrière la butte de Montmartre, et où saint Denis avait, dit-on, reçu la sépulture. Dagobert voulut faire davantage pour le saint qui était, avec saint Martin, le plus grand apôtre de la Gaule; il lui éleva une magnifique église ornée d'or, de pierreries, dotée d'immenses revenus et d'immenses domaines. L'abbaye qui fut construite auprès de cette église, ne tarda pas à devenir une des plus célèbres de France. Dagobert voulut être enterré à Saint-Denis (638), et cette église devint dans la suite la sépulture d'un grand nombre de rois[2].

16. La loi salique; état social des Francs. — C'est à Dagobert qu'on attribue la révision ou la rédaction définitive de la loi des Francs, appelée *loi salique*[3]. Il corrigea

1. Voir premier degré, l'histoire de saint Éloi.

2. Parmi les princes des trois dynasties qui ont régné sur la vieille France, furent inhumés à Saint-Denis d'abord les deux fils de Dagobert, Sigebert II et Clovis II, puis, parmi les Carolingiens, Pépin, Charles le Chauve; enfin Eudes, duc de France, puis dix-huit reines et vingt-neuf rois sur les trente-deux qui composent la famille des Capétiens de Hugues Capet à Louis XV.

3. On ne sait trop d'où vient ce nom, car nulle part dans cette loi on ne trouve l'expression : *loi des Saliens*.

aussi la loi des Ripuaires, et les coutumes germaniques, modifiées par les principes de la religion chrétienne, furent mieux connues.

Les esclaves étaient surtout attachés à la culture de la terre; l'Église d'ailleurs s'efforçait d'en diminuer le nombre en encourageant les affranchissements.

Le père, chez les Francs, n'exerçait plus la tyrannie que lui accordaient les lois romaines : la règle de succession était fondée sur le principe de la justice. L'histoire des Mérovingiens montre combien cette *égalité dans les partages entre les enfants* était chère au peuple franc, puisqu'on regardait la royauté comme un héritage ordinaire divisible entre tous les enfants du prince.

Cependant un article de la loi salique, appliqué plus tard à la succession au trône, portait que les femmes ne pouvaient hériter de la *terre salique*, c'est-à-dire de la terre pour laquelle le Franc devait le service militaire.

17. La composition ou wergeld. — Les barbares ne s'étaient pas élevés à l'idée morale de respecter comme une chose sacrée la vie des hommes. Un meurtre était pour eux un dommage matériel causé à la famille de la victime, et ils croyaient le racheter en payant une somme d'après un tarif fixé par la loi.

La valeur de chaque homme, selon qu'il était ou compagnon du roi, ou un noble franc, ou un simple homme libre ou bien un esclave, était dont fixée ; c'est ce qu'on appelait le *wergeld*[1], et ce que nous traduisons par le mot français *composition*. On *composait* en effet avec la famille de la victime, on faisait un compromis : moyennant l'indemnité qui lui était payée, la famille renonçait à poursuivre la vengeance du meurtre; car elle avait droit à cette vengeance non-seulement sur la personne du meurtrier, mais sur sa famille. C'était le droit primitif qui subsista longtemps

1. Ce mot s'écrit suivant l'étymologie qu'on adopte : prix de la guerre, wehrgeld, ou valeur d'argent, wergeld.

Pour un compagnon du roi tué dans sa maison par une bande armée, on payait	1800	sous d'or
Pour un homme de la truste (ou bande) du roi	600	—
Pour un prêtre	600	—
Pour un Franc libre	200	—
Pour un esclave, bon ouvrier en or	100	—
Pour un simple esclave	40	—

dans les familles de l'Italie, de la Sardaigne et de la Corse, par la coutume barbare de la *vendetta*.

18. Les leudes; les bénéfices. — Les *leudes* (ou compagnons) étaient les hommes du chef auquel ils juraient fidélité.[1] Les leudes ou fidèles du roi étaient plus particulièrement appelés *antrustions*, lorsqu'ils faisaient partie de la bande ou *truste* royale. Le chef, en récompense des services qu'il recevait de ses leudes, leur donnait des terres, des *bénéfices*, d'abord révocables à volonté, mais qui peu à peu deviendront irrévocables. Les terres possédées, soit par les Gallo-Romains, soit par les Francs, à titre ordinaire, les héritages de chaque famille, s'appelaient les *alleux* (*allods*).

19. La justice; les épreuves judiciaires; le duel. — D'après les idées païennes, dont ils ne pouvaient aisément se défaire, les barbares ne cessaient d'attribuer quelque chose de divin au feu et à l'eau. L'eau et le feu devaient donc révéler le coupable : celui qui portait un fer rouge sans se brûler était innocent[2]. Au-dessus d'une chaudière d'eau bouillante, on attachait une corde à laquelle était suspendue une boucle que l'on plongeait dans l'eau. A la première épreuve, le patient n'avait besoin pour l'atteindre que de mettre la main dans l'eau ; à la seconde, le bras jusqu'au coude; à la troisième, le bras tout entier. On lui enveloppait ensuite la main et le bras et si, au bout de trois jours, quelque marque de brûlure paraissait sur la main ou sur le bras, l'accusé était considéré comme coupable.

Mais une des épreuves les plus habituelles, c'était le *combat* ou *duel* judiciaire. On prouvait son droit en combattant son adversaire : c'était donc le droit du plus fort. Les femmes, les enfants choisissaient un *champion*, de la valeur ou de l'adresse duquel dépendait le gain de leur procès.

20. Les assemblées ou champs de Mars. — Chez ces peuples germains, c'est donc un vif sentiment de la liberté personnelle qui domine. Le guerrier sent sa force, et s'il obéit à un chef c'est qu'il l'a choisi. Cet *esprit d'indé-*

1. Le nom de leudes est souvent pris dans l'histoire dans le sens d'hommes puissants, mais ce n'est pas le sens original.

2. On appelait ces épreuves *ordalies*, d'un mot allemand *urtheil* (jugement). Mais l'ordalie par excellence était le *duel judiciaire*.

pendance se manifestait par la régularité des *assemblées* où les guerriers *délibéraient* avec leurs chefs, et qu'on appelait *mall* ou *mallum*, ou bien *champs de Mars*. C'est dans ces réunions que les rois décidaient les expéditions, publiaient les lois.

21. Puissance de l'Église. — Après la conversion de Clovis, les évêques parurent à ces réunions et y jouèrent un rôle. Eux seuls pouvaient parler haut à ces rois qui ne craignaient guère que les menaces divines. Mais ils avaient peine souvent à leur faire comprendre et surtout respecter le caractère de la religion chrétienne.

Cependant, de nombreux monastères se fondaient, asile, où se réfugiaient la vertu et le savoir. Les moines de la règle de saint Benoît remettaient le travail en honneur et défrichaient le sol. De l'Irlande, déjà convertie, vinrent en Gaule des missionnaires célèbres : *saint Fiacre*, resté populaire, et qui défricha une partie de la Brie (entre Meaux et Jouarre) ; *saint Colomban*, qui fonda, au pied des Vosges, le monastère de Luxeuil[1]; il tint tête à Brunehaut dont il blâmait les scandales, et qui le chassa de son abbaye.

Le pieux évêque *Grégoire de Tours* (mort en 595) s'efforçait aussi de rappeler aux princes les lois de la morale. C'est lui qui nous a laissé le récit de ces temps de confusion et de violence, et ces histoires dramatiques qui nous émeuvent encore après douze siècles.

22. Les derniers Mérovingiens; les maires du palais. — Après la mort de Dagobert, en 638, la famille de Mérovée va sans cesse en dégénérant ; mais le respect des Francs pour cette famille est encore tel qu'ils reconnaissent l'autorité de rois enfants, appelés bien à tort *rois fainéants*, puisque la plupart arrivaient à peine à l'âge d'homme.

La faiblesse des derniers rois mérovingiens accrut la puissance des *maires du palais*. D'abord simples officiers du roi, juges des querelles qui éclataient dans sa maison, ils devinrent les tuteurs, puis les maîtres des rois enfants qui passaient sur le trône. Ils se firent, sous le nom du roi, les chefs de l'administration ; ce sont eux en réalité les rois.

1. Luxeuil est aujourd'hui une petite ville de la Haute-Saône, où des eaux salées attirent de nombreux baigneurs.

Il y eut des maires en Neustrie, en Bourgogne, en Austrasie. Mais comme l'Austrasie finit par s'élever au-dessus des autres royaumes, la *mairie d'Austrasie* s'éleva au-dessus des autres mairies ; la maison à laquelle était attachée cette mairie, s'éleva alors au-dessus de toutes les autres maisons.

23. La reine Bathilde. — A la mort de Dagobert, le royaume des Francs fut de nouveau divisé. Ses deux fils régnèrent, *Sigebert III* en Austrasie, *Clovis II* en Neustrie. Celui-ci épousa une esclave anglo-saxonne, *Bathilde*, qu'il avait achetée à des pirates. Bathilde, se souvenant toujours de son origine, se montra bonne et compatissante ; elle adoucissait le sort des esclaves et des pauvres.

Les maires du palais étaient déjà si puissants que l'un d'eux, en Austrasie, Grimoald, voulut donner son propre fils comme successeur à Sigebert III. Toutefois les souvenirs de Clovis et de Dagobert étaient encore trop proches. Les leudes se révoltèrent ; le roi de Neustrie, Clovis II, intervint, et réunit de nouveau les trois royaumes (656).

Malheureusement, la même année Clovis II mourut ; la reine Bathilde prit la tutelle de ses trois fils en bas âge ; mais bientôt les leudes lui suscitèrent tant d'embarras, qu'elle se retira au monastère de Chelles.

24. Ebroïn et saint Léger. — Alors commençait à se signaler un homme habile, rusé, audacieux, **Ebroïn**, qui sut se faire nommer maire du palais en Neustrie. Il exerçait le pouvoir avec hauteur et violence, et ne tarda pas à soulever contre lui de nombreuses inimitiés.

L'évêque d'Autun, **Léger**, fut bientôt l'âme de l'opposition qui se formait contre Ébroïn. Celui-ci voulait agir en maître absolu, et le roi, sous le nom duquel il gouvernait, Clotaire III, étant mort, il lui donna un successeur sans consulter le *mall* ou l'assemblée des Francs. Les leudes se révoltèrent et offrirent la couronne de Neustrie au roi d'Austrasie, *Childéric II* (670). Ébroïn se réfugia dans une église, demandant pour toute grâce qu'on lui permît d'aller finir ses jours dans un monastère. L'évêque d'Autun ayant intercédé en sa faveur, Ébroïn alla prendre l'habit religieux au monastère de Luxeuil.

Mais bientôt les leudes retrouvèrent dans le roi même qu'ils avaient choisi un autre Ebroïn. Léger voulut rappeler au roi les conditions qu'il avait acceptées, et le ramener à

une conduite plus régulière, car il était violent et débauché. Childéric II fit enfermer à son tour Léger au monastère de Luxeuil.

Sous les galeries de ce cloître les deux ennemis se réconcilièrent, mais on vit bientôt ce que valait cette paix forcée et trompeuse. Childéric II ayant continué ses violences et fait battre de verges, supplice réservé aux esclaves, un noble Franc nommé *Bodolen*, celui-ci, pour se venger, l'assassina au milieu d'une chasse dans la forêt appelée aujourd'hui forêt de Bondy (673). Tous ceux que Childéric II avait condamnés à l'exil, reparurent. Ébroïn et saint Léger sortirent de Luxeuil, voyageant ensemble : ils revinrent ensemble à Autun, amis en apparence, mais toujours rivaux et bientôt ennemis acharnés.

Ébroïn, en effet, ressaisit l'autorité de maire du palais, malgré la résistance de Léger. Il proclama un fils supposé de Clotaire III, que Léger et les nobles de Bourgogne refusèrent de reconnaître. Ébroïn envoya alors une armée contre la ville d'Autun. Léger, très-populaire dans la ville qu'il avait comblée de bienfaits, fut vaillamment défendu. Mais bientôt l'évêque comprit que la cité n'allait pas tarder à être livrée aux horreurs d'une prise d'assaut. Il dit adieu à ses défenseurs, marcha intrépidement vers les portes, les fit ouvrir et se présenta tout à coup à ses ennemis (674). Ébroïn, sans être touché par cette noble résolution de l'évêque, lui fit crever les yeux, couper les lèvres, et ne le fit décapiter qu'après l'avoir laissé languir trois ans dans d'horribles souffrances qui ont valu à Léger le renom de saint et de martyr.

25. Ébroïn et Pépin d'Héristal. — Devenu le maître, Ébroïn changea le fantôme de roi qu'il avait couronné, et reprit un vrai descendant de Mérovée, *Thierry III*, sous lequel il continua d'exercer la souveraine puissance.

Mais l'Austrasie n'entendait point se soumettre à lui et dépendre de la Neustrie. Elle se donna un roi particulier, un jeune fils de Sigebert III, *Dagobert II*, qu'on alla chercher dans un monastère d'Ecosse où il s'était réfugié (674). Ébroïn essaya de renverser le nouveau roi d'Austrasie : la *guerre recommença entre les deux royaumes de l'est et de l'ouest*, comme au temps de Brunehaut et de Frédégonde. Elle n'eut aucun résultat; mais bientôt Dagobert II tomba frappé mortellement au milieu d'une

chasse, comme Childéric II quelques années auparavant, et on a tout lieu de soupçonner qu'Ébroïn avait préparé le crime (679).

Ébroïn en profita en effet, car les leudes de Neustrie n'eurent plus d'appui contre lui. Toutefois il ne put dominer l'Austrasie. Les *Austrasiens n'élurent point de roi à la place de Dagobert II* et choisirent pour le remplacer *Pépin d'Héristall*, déjà maire du palais, et son cousin *Martin*, qui prirent le titre de *ducs des Francs*. Ébroïn marcha alors de nouveau contre les Austrasiens et les rencontra près de *Locofao* (Lifou-le-Grand), dans le territoire de Toul, non loin des rives de la Moselle[1] (680). Les Austrasiens furent vaincus; le duc Martin, vivement poursuivi, se jeta dans la ville de Laon. Ébroïn le trompa par de menteuses négociations, l'attira à une entrevue et le fit massacrer.

Le duc Pépin préparait une armée pour venger cette trahison, lorsque cette vengeance vint de la Neustrie elle-même. Ébroïn avait tant frappé par l'épée qu'il devait périr par l'épée : un leude neustrien, menacé par lui, le tua un matin au moment où il sortait de sa maison pour se rendre à l'église (681).

26. Bataille de Testry (687); triomphe de l'Austrasie. — En Austrasie, la famille de Pépin, sage et populaire, était appuyée par les leudes et pouvait compter sur eux. En Neustrie, la mairie du palais, en 686, arriva aux mains d'un autre Ébroïn, *Berthaire*. Un grand nombre de leudes de Neustrie et de Bourgogne furent proscrits. Ils allèrent chercher un refuge en Austrasie. Berthaire les réclama : « Vous avez, fit-il dire à Pépin, contre toute justice reçu chez vous mes serviteurs; je promets donc que d'ici à peu j'irai moi-même les reprendre en Austrasie. » Pépin se hâta de le prévenir, envahit la Neustrie avec une armée dans laquelle combattaient les proscrits, et la bataille s'engagea près de Testry[2]. Pépin sut prendre une position avantageuse, ayant le soleil à dos, et son habileté, autant que le courage de ses troupes, lui assura la victoire (687).

1. On pense que *Locofao* ou *Latofao* sont deux variantes du même nom. Lifou le Grand se trouvait d'ailleurs placé aux limites méridionales de l'Austrasie, et il n'est point étonnant que deux grandes batailles aient été livrées au même endroit, en 596 et en 680.

2. Entre Vermand et Péronne.

Les vaincus se réfugièrent, pour échapper à la vengeance de leurs ennemis, dans les églises de Vermand et de Péronne. Berthaire, fugitif, périt assassiné par les siens.

Pépin se hâta de marcher sur Paris et s'empara de la personne du roi Thierry III, qui se résigna à subir la tutelle de Pépin d'Héristall. Celui-ci lui laissa le titre de roi de Neustrie et d'Austrasie. Peu lui importait, puisque seul il était le maître et qu'avec lui l'**Austrasie triomphait de la Neustrie.** Le royaume des Francs, longtemps divisé, retrouvait ainsi son unité, et une famille nouvelle acquérait assez d'illustration pour remplacer bientôt la famille de Mérovée.

RÉSUMÉ.

1, 2. Les quatre fils de Clotaire se divisèrent son royaume comme autrefois avaient fait les fils de Clovis. Mais de ces quatre royaumes, deux surtout devinrent remarquables et rivaux, celui de l'est (*Austrasie*) et celui de l'ouest (*Neustrie*).

3, 4. *Sigebert*, roi d'Austrasie, avait épousé *Brunehaut*, fille d'un roi des Wisigoths; Chilpéric, roi de Neustrie, avait épousé la sœur de Brunehaut, *Galeswinthe*. Celle-ci, en butte à la haine de sa rivale Frédégonde, périt bientôt étranglée dans son lit. Brunehaut excita Sigebert à venger la mort de Galeswinthe : il envahit la Neustrie et venait d'être proclamé roi par les guerriers de son frère lorsque deux émissaires de Frédégonde l'assassinèrent (575).

5, 6. Frédégonde ne se laissa plus arrêter par aucun obstacle. Elle fit périr les fils que Chilpéric avait eus d'un premier mariage. On ne peut cependant l'accuser du meurtre de Chilpéric qui périt également assassiné en 584.

Les deux rivales gouvernèrent alors au nom de leurs fils mineurs, *Frédégonde* en *Neustrie* sous le nom de Clotaire II, *Brunehaut* en *Austrasie* sous le nom de Childebert II.

7, 8. Le pacifique Gontran, roi de Bourgogne, mourut en 593. Il avait conclu en 587 avec le jeune roi d'Austrasie, Childebert II, le traité d'*Andelot*, qui *stipulait la réunion de la Bourgogne à l'Austrasie et, en outre, garantissait aux leudes la possession de leurs bénéfices.*

Childebert II recueillit l'héritage de son oncle et voulut prendre aussi la Neustrie : il fut battu à *Droissy* (593) et mourut en 596. Frédégonde attaqua alors l'Austrasie, mais elle fut battue à son tour à *Latofao* et mourut en 597.

9, 10. La discorde se mit entre Brunehaut et ses petits-fils, entre lesquels elle avait partagé l'Austrasie et la Bourgogne. Elle excita le roi de Bourgogne contre son frère, roi

d'Austrasie *Théodebert II*, qui fut vaincu et mis à mort avec ses enfants (612). Mais le roi de Bourgogne, Thierry II, mourut quelque temps après, et Brunehaut resta seule avec quatre enfants, ses arrière-petits-fils. Les grands, qui la redoutaient, la livrèrent à Clotaire II. Celui-ci fit périr ou enfermer les enfants de Thierry, et fit attacher Brunehaut à la queue d'un cheval indompté (613).

11, 12, 13, 14, 15. *Dagobert Ier*, fils de Clotaire II (628-638), fut le plus puissant des Mérovingiens; il commandait à toute la Gaule, où il soumit à l'ouest, les Bretons, au sud, les Vascons ou Basques. Au delà du Rhin, il recevait tribut des Thuringiens, des Alamans, des Bavarois; il fit la guerre contre les Wénèdes établis dans la vallée du Danube. Les Wénèdes, conduits par le Franc *Samo*, gagnèrent d'abord une victoire à Wogætisburg (631), mais furent enfin obligés de se soumettre. Dagobert tenait sa cour près de Paris, dans sa villa de Clichy. Il avait pour conseillers *saint Ouen* et surtout l'*orfèvre Éloi*, devenu plus tard évêque.

16, 17, 18, 19, 20, 21. La société franque commençait à s'organiser. La *loi salique*, revisée sous Dagobert, réglait les rapports de la famille et de toutes les classes suivant les idées germaines. Suivant ces idées, le meurtre était rachetable : c'était la composition ou le *wergeld*, et le prix du sang variait selon la condition de la victime.

Les guerriers francs se groupaient autour des plus puissants et devenaient leurs *leudes*. Les leudes furent récompensés de leurs services par des concessions de terres ou *bénéfices*.

La justice était encore barbare : elle se servait d'épreuves par le feu, par l'eau, ou du combat singulier.

Quant à l'organisation politique, les guerriers francs étaient consultés dans les assemblées ou *champs de Mars*, dans lesquelles on décidait les expéditions.

22, 23, 24, 25. Après la mort de Dagobert, le royaume fut de nouveau divisé entre Sigebert III (Austrasie) et Clovis II (Neustrie). Mais le pouvoir commençait à passer aux *maires du palais*, et bientôt en Neustrie un de ces maires, Ébroïn, joua le premier rôle.

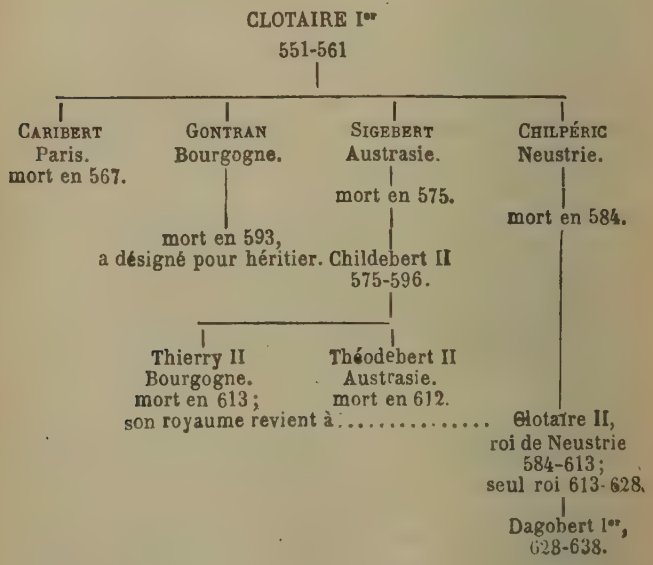
Les leudes protestaient contre cette domination d'*Ébroïn*, et l'évêque d'Autun, *saint Léger*, était l'âme de la ligue qui se forma contre lui. Ebroïn fut enfermé au monastère de Luxeuil (670). Saint Léger l'y fut bientôt à son tour pour avoir résisté au roi Childéric II, prince violent et cruel. Mais Childéric II périt assassiné en 673.

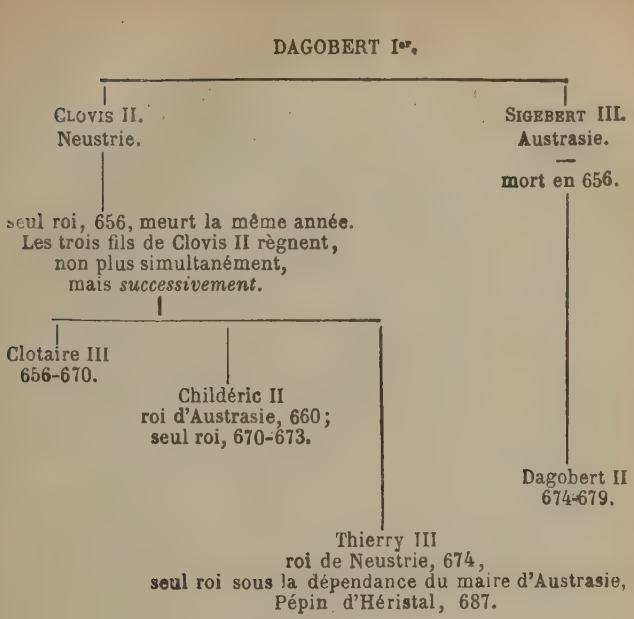
Ébroïn et saint Léger sortirent tous deux de Luxeuil, mais leur rivalité recommença. Ébroïn assiégea saint Léger dans la ville d'Autun; l'évêque se livra à son ennemi (674) qui le fit périr.

26. Ébroïn devint en réalité le maître, sauf en Austrasie, car ce pays se refusait à subir le joug de la Neustrie ; et après la mort violente de Dagobert II, en 679, les Austrasiens n'élurent plus de roi : ils donnèrent le pouvoir à des *ducs*. L'un de ces chefs, *Pépin d'Héristall*, sorti d'une famille dès longtemps vénérée, défendit l'Austrasie contre Ébroïn qui pourtant fut vainqueur à *Locofao* (680). Mais le maire de Neustrie survécut peu à son triomphe et périt assassiné (681).

Privée de ce chef, la Neustrie ne put résister aux Austrasiens qui la soumirent par la victoire de *Testry* (687). La domination de la Gaule appartint dès lors aux Francs d'au delà de la Meuse.

ROIS MÉROVINGIENS (DE CLOTAIRE Ier A THIERRY III).





SUJETS DE DEVOIRS ÉCRITS.

Faire l'histoire de Frédégonde jusqu'à sa mort.
Histoire de Brunehaut.
Histoire de Chilpéric Ier
Histoire de Sigebert Ier.
La mort de Brunehaut.
Dagobert justicier.
Histoire de saint Eloi.
Du wergeld chez les Francs.
De la justice chez les Francs.
Histoire d'Ebroïn.
Énumérer les rois qui ont péri de mort violente depuis 561 *jusqu'en* 679.
La bataille de Testry et ses conséquences.

Questionnaire.

1, 2. Quel fut le partage du royaume après la mort de Clotaire? — Quelle convention fut faite en 567 à l'égard de Paris? — D'où vient le mot d'Austrasie? celui de Neustrie?

3, 4. Comment commença la rivalité entre la Neustrie et l'Austrasie? — Quel pays fut le premier vainqueur? — Comment la victoire de l'Austrasie se changea-t-elle en défaite?

5, 6. Par quoi se signalèrent Frédégonde en Neustrie, Brunehaut en Austrasie?

7, 8. Qu'entend-on par le traité d'Andelot? — Quelle en fut la conséquence pour l'Austrasie? — A quelle date reçut-il son exécution? — Quelle était son importance pour les leudes? — Comment la lutte recommença-t-elle entre la Neustrie et l'Austrasie? — Racontez l'histoire de la forêt qui marche. — En quelle année mourut Childebert II? — Quelle bataille suivit sa mort? — En quelle année mourut Frédégonde?

9, 10. Que fit Brunehaut après la mort de Childebert II? — Par quels crimes se signala Brunehaut? — Comment tomba sa puissance?

11-15. Par quoi est remarquable le règne de Clotaire II? — Dans quelle guerre, tout jeune encore, se distingua Dagobert? — Quelles furent les guerres de Dagobert?

16 - 21. Qu'entend-on par loi Salique? — Qu'est-ce que le wergeld? — Qu'entend-on par leudes? — Qu'entend-on par épreuves judiciaires? — par Champs de Mars? — Quel évêque a raconté l'histoire des premiers Mérovingiens?

22 - 25. Qu'entend-on par rois fainéants? — par maires du palais? — Quel était le caractère d'Ebroïn? — Qui s'éleva contre lui? — Qu'arriva-t-il à saint Léger? — Comment mourut-il?

26. Quel roi se donnèrent les Austrasiens, malgré Ebroïn, après la mort de Childéric II? — Quel fut le sort de Dagobert II? — Que firent les Austrasiens après la mort de Dagobert II? — Qui fut vainqueur à Locofao en 680? — Comment mourut Ebroïn? — Qu'est-ce qui amena la chute de la Neustrie? — Qui remporta la victoire de Testry? — Quelles en furent les conséquences?

Les rois fainéants.

CHAPITRE III.

L'EMPIRE CAROLINGIEN.

(687-843.)

CHARLES MARTEL. PÉPIN LE BREF. AVÈNEMENT DES CAROLINGIENS.

Sommaire. — 1. Pépin d'Héristal (687-714). — 2. Charles Martel; batailles de Vincy (717) et de Soissons (719). — 3. L'invasion arabe; le duc Eudes d'Aquitaine. — 4. Bataille de Poitiers (732). — 5. Les Arabes expulsés du midi de la Gaule. — 6. Puissance de Charles-Martel; l'interrègne (737-741). — 7. Pépin le Bref et Carloman. — 8. Déposition du dernier Mérovingien; Pépin le Bref roi des Francs (752). — 9. Pépin le Bref en Italie; donation au Saint-Siége. — 10. Soumission de l'Aquitaine. — 11. Saint Boniface.

1. Pépin d'Héristal (687-714). — Pépin d'Héristal[1] descendait de deux familles dès longtemps vénérées en Austrasie, de la famille de *Pépin de Landen* et de celle de saint *Arnoult*, évêque de Metz.

Pépin continua les traditions de ses aïeux, et sa valeur, sa sagesse se perpétuant, durant plusieurs générations, dans sa famille, devaient assurer à ses enfants l'héritage des Mérovingiens. Avec ses guerriers d'Austrasie, il défendit le territoire de la Gaule, contre les *Thuringiens*, puis contre les *Frisons*, le long des bouches du Rhin et de la Meuse; contre les *Saxons*, éternels ennemis des Francs.

1. Appelé ainsi de la villa d'*Héristal* ou Herstall, située au nord-ouest de Liège (Belgique). Pépin de Landen, son aïeul, tirait également son surnom d'un village de *Landen* près de Liège.

Pépin d'Héristal plaça successivement sur le trône le fils de Thierry III, *Clovis III*, puis *Childebert III*, puis le fils de ce dernier, *Dagobert III*, morts tous à la fleur de l'âge. Il avait donc eu encore *trois fois* l'occasion de s'emparer du titre de roi et ne l'avait point fait. Mais on vit bien à sa mort, en 714, que sa famille était considérée comme royale.

2. Charles Martel; batailles de Vincy (717) et de Soissons (719). — Pépin avait perdu les deux fils que lui avait donnés sa femme *Plectrude*, et avait fait reconnaître, comme maire du palais, son petit-fils *Théodoald*, âgé de six ans. Mais, d'un autre côté, il avait eu d'une autre femme, Alpaïde, un fils, *Charles*, déjà grand et bien plus capable de lui succéder. Plectrude vit bientôt dans ce jeune homme un ennemi de son petit-fils Théodoald. Aussi le fit-elle enfermer à Cologne.

Cependant les Neustriens profitèrent de l'occasion qui se présentait pour recouvrer leur indépendance, et se donnèrent un nouveau maire, *Rainfroy*. Vainqueurs près de Compiègne (715), ils envahirent l'Austrasie en 716, et pénétrèrent jusqu'au fond du pays, à Cologne, où s'était réfugiée Plectrude. Ils avaient fait alliance avec les Frisons et obligèrent Plectrude à traiter avec eux, à reconnaître leur indépendance et à leur livrer les trésors qu'elle avait amassés dans cette ville.

Ils se retirèrent alors pleins de sécurité et de confiance, mais il y avait un homme qui les guettait, c'était Charles, ce fils d'Alpaïde et de Pépin qui s'était échappé de la prison où on le retenait. A la tête d'une petite troupe, il surprit les Neustriens qui s'en retournaient avec leurs richesses et les battit près d'*Ambleſ*[1] (716).

Les Austrasiens mirent alors à leur tête ce vaillant guerrier, et envahirent avec lui la Neustrie. La rencontre entre les deux peuples eut lieu à **Vincy**[2], et la victoire resta encore à Charles, qui poursuivit les vaincus jusqu'à Paris (717).

Cependant les Neustriens ne sont pas tout à fait vaincus, car Rainfroy avait pu s'échapper avec le roi qu'il avait créé, *Chilpéric II*. Il fit alliance avec le duc d'Aquitaine *Eudes*, et leurs armées réunies recommencèrent la lutte contre les

1. Dans le Limbourg (Belgique).
2. Près de Cambrai.

Austrasiens, mais ils furent vaincus à la journée de **Soissons** qui marqua la fin véritable de la lutte entre la Neustrie et l'Austrasie (719).

3. L'invasion arabe ; le duc Eudes d'Aquitaine. — Eudes, le duc d'Aquitaine, fit bientôt sa paix avec le puissant duc des Francs, car une invasion redoutable pour la Gaule entière l'y forçait.

Les *Arabes*, sortis d'une péninsule de l'Asie jusqu'alors peu connue, l'Arabie, s'étaient répandus avec une rapidité étonnante, d'un côté, jusqu'aux dernières limites de l'Orient et de l'autre jusqu'aux Pyrénées. Ils étaient poussés à cette conquête par le fanatisme religieux, et venaient imposer la doctrine de **Mahomet**[1], contenue dans son livre le **Coran**. Ce livre, où l'on retrouvait singulièrement altérées des traditions de la Bible et quelques maximes de l'Évangile, ne pouvait prévaloir dans les pays chrétiens contre la parole même de Dieu. Aussi les Arabes ne cherchaient-ils point à l'imposer par la persuasion, mais par la force.

Les Arabes, entraînant avec eux les tribus de l'Afrique, s'étaient rendus maîtres de l'Espagne en 711, et avaient battu les Wisigoths à la bataille de *Xérès* : ils passèrent ensuite entre les Pyrénées et la Méditerranée, dans la partie qu'on appelait à cette époque la *Septimanie*[2]. Ils s'y établirent, puis descendirent le long de la Garonne, au-devant d'Eudes, duc d'Aquitaine. Celui-ci revenait du Nord où il avait essuyé une défaite près de Soissons. Il avait conclu la paix avec Charles d'Austrasie, son vainqueur. Eudes fut donc obligé de faire face à ces nouveaux ennemis et les arrêta par la bataille de *Toulouse* en 721, qui tourna à son avantage.

1. Mahomet, né en 570, mort en 632, se disait un prophète envoyé pour continuer l'œuvre des prophètes parmi lesquels il plaçait Jésus-Christ. Il niait donc la divinité de Jésus-Christ tout en empruntant plusieurs de ses maximes à l'Évangile et en reconnaissant que Jésus-Christ avait le don des miracles, don qui lui avait été refusé à lui Mahomet. La formule favorite aux disciples de Mahomet, aux *musulmans* (c'est-à-dire soumis à la volonté de Dieu), est : *Dieu est Dieu* et *Mahomet est son prophète*. La Mecque, dans l'Arabie, est la ville sainte des musulmans, parce que là se trouvent le temple dit de la *Caaba* et le tombeau de Mahomet.

2. Nom resté à ce pays et dont on ne sait pas au juste l'origine. Il est probable qu'il vient de la *septième* légion romaine cantonnée habituellement à Narbonne.

4. Bataille de Poitiers (732). — Les Arabes, trouvant de la résistance de ce côté, cherchèrent à s'étendre en lançant leur cavalerie dans la vallée du Rhône, puis dans celle de la Saône, et, cinq ans après, arrivèrent à Autun. Cette apparition de la cavalerie africaine effraya tout le nord de la Gaule, et Charles ne se fit pas prier lorsque Eudes l'appela au secours de son pays.

Il marcha donc avec les Austrasiens, les Neustriens et les peuples germains domptés par ses armes. Les Arabes avaient entendu parler des richesses de l'abbaye de Saint-Martin de Tours. Ils y couraient. Mais Charles arriva à temps pour sauver Tours. Les Arabes reculèrent jusqu'à *Poitiers*, et le grand combat se livra entre la Vienne et le Clain, dans ces mêmes champs où s'était décidée la querelle entre les Francs et les Wisigoths (octobre 732).

Les Francs combattirent en rangs serrés, immobiles, ne se laissant point intimider par les évolutions rapides de ces cavaliers qui tournoyaient autour d'eux. Un chroniqueur comparait les Francs à une muraille solide, à une muraille de glace. L'armée d'Austrasie était surtout composée d'infanterie, tandis que celle des Arabes était formée de cavalerie. Charles et ses guerriers avaient compris qu'il fallait épuiser ces guerriers qui pouvaient être effrayants de loin, mais point dangereux, pourvu qu'on les tînt à distance avec la pique et le bouclier[1]. La discipline des Francs eut raison de l'impétuosité des Arabes qui ne purent les ébranler. Abd-el-Raman, l'*émir*[2] des Infidèles, périt dans la mêlée, et la nuit seule arrêta le combat.

Les Francs cependant ne se croyaient pas si facilement vainqueurs ; leur étonnement fut grand lorsque le lendemain ils trouvèrent le camp arabe abandonné : ils n'osaient même s'y aventurer, craignant un piége ; mais ils s'avancèrent avec précaution et s'emparèrent des riches dépouilles accumulées dans les tentes ennemies.

Si l'on en croit une chronique, c'est à cette bataille de Poitiers que Charles gagna son surnom de *Martel*, « parce

1. Ce sont encore des Arabes qui, onze siècles plus tard, en Égypte, comparaient nos régiments aux Pyramides. La discipline et l'impassibilité de nos soldats faisaient dire aux fiers et bouillants mamelouckes : « Ils sont donc cousus ensemble? »

2. Nom donné aux chefs, aux gouverneurs de provinces.

que comme le marteau brise et froisse le fer et l'acier, ainsi il froissait et brisait ses ennemis[1]. » Charles Martel venait de sauver la Gaule et l'Europe entière. Les Francs, à peine convertis, venaient de faire triompher la religion du Christ vaincue et proscrite alors dans la terre même où elle avait pris naissance.

5. Les Arabes expulsés du midi de la Gaule.—Charles pourtant dut revenir plusieurs fois pour chasser les Arabes de la vallée du Rhône, de la Provence et de la Septimanie. En 737, il dut livrer des combats acharnés autour de Narbonne, et, dans leur colère, les Francs, plus barbares que ceux qu'ils venaient de vaincre, dévastèrent *Béziers*, *Agde*, *Nîmes*. Charles fit abattre les murailles de cette ville encore toute romaine; il essaya même d'incendier ses magnifiques *Arènes*, mais la flamme, dont on voit encore les noirs sillons, ne put mordre ces énormes assises de pierre, liées par un ciment devenu aussi dur que la pierre. C'est de cette époque que date réellement la domination des Francs dans le midi

6. Puissance de Charles Martel; l'interrègne (737-741). — Pendant que Charles conquérait le midi sur les Arabes, le roi mérovingien *Thierry IV* mourut dans la villa de Chelles. Le duc des Francs donna alors une preuve éclatante de sa puissance en ne nommant point de successeur à Thierry IV (737). Il écartait le fantôme de la royauté mérovingienne, sans prendre pour lui le titre de roi : il y eut ainsi un véritable interrègne de quelques années. Dominant la Gaule entière et une partie de l'Allemagne, entouré d'un grand prestige, Charles était sans doute assez fort pour écarter les Mérovingiens, mais il se sentait déjà affaibli par la maladie. Il ne put même aller protéger le pape Grégoire III menacé par les Lombards, et mourut, en 741, à sa villa de Kiersy-sur-Oise, au moment où il songeait à passer les Alpes.

Pour récompenser ses leudes, Charles n'ayant plus de terres disponibles, prit les domaines des églises. Beaucoup d'évêchés même passèrent entre les mains de guerriers qui introduisirent dans l'Église leurs mœurs violentes et débauchées.

1. Plusieurs historiens prétendent que ce nom n'est qu'une altération du nom de *Martin*.

7. Pépin le Bref et Carloman 741-747. — Charles Martel laissait deux fils, *Pépin* et *Carloman*, et avait partagé entre eux la Gaule. Mais, chose digne de remarque, les deux frères régnèrent en commun. Quoique Carloman eût établi le siége de son gouvernement sur les bords de la Meuse et du Rhin, on le vit prêter aide et assistance à son frère Pépin pour soumettre l'Aquitaine où le fils d'Eudes, *Hunald*, s'était révolté.

Tous deux luttèrent aussi contre les Bavarois qui refusaient le tribut, contre les Saxons, contre les Frisons; ils protégèrent les missionnaires qui s'enfonçaient dans les marais de la Frise ou sondaient les profondeurs des forêts germaines. Pépin et Carloman (743) rendirent aux églises une partie des biens qui leur avaient été enlevés par Charles Martel et prirent des mesures pour réformer la discipline ecclésiastique.

Carloman inclina même tellement du côté du clergé que lui-même embrassa la vie religieuse et se retira, en 747, au monastère du Mont-Cassin, en Italie, où il finit ses jours sous la règle sévère de Saint-Benoît.

8. Déposition du dernier Mérovingien; Pépin le Bref, roi des Francs (752). — Pépin et Carloman avaient cru nécessaire de proclamer roi un Mérovingien, *Childéric III*, aussi impuissant, aussi obscur que ses prédécesseurs. Pépin, resté seul maire du palais, résolut d'écarter cette ombre de roi.

Fort de l'assentiment du pape Zacharie, Pépin réunit, en 752, une assemblée à *Soissons*, en Neustrie. Dans ces contrées où le souvenir des Mérovingiens était encore vivant, devant cette assemblée tenue dans la première capitale des Francs, Childéric III fut déposé : on coupa sa longue chevelure, signe distinctif des rois francs; puis on le relégua au monastère de Sithiu (ou de Saint-Bertin), à Saint-Omer. Les Francs proclamèrent roi *Pépin*, surnommé le *Bref* à cause de sa courte taille, mais connu par sa force extraordinaire, car les leudes l'avaient vu avec admiration descendre dans l'arène et abattre la tête d'un lion prêt à dévorer un taureau. Puis Boniface, archevêque de Mayence, *sacra* le nouveau monarque, ce qui ne s'était jamais fait pour les rois francs. Cette *onction* rappelait les onctions saintes par lesquelles les prophètes consacraient les rois d'Israël.

Comme si ce n'était pas assez de cette consécration so-

lennelle, on vit deux ans plus tard le pape *Étienne II*, successeur de Zacharie, venir lui-même en France implorer le secours de Pépin, et profiter de son séjour pour le sacrer de nouveau dans l'église de *Saint-Denis*, ainsi que toute sa famille. La première dynastie des rois était changée : aux Mérovingiens succédaient les CAROLINGIENS[1].

9. Pépin le Bref en Italie ; donation au Saint-Siége. — Pépin franchit alors les Alpes pour aller arrêter les progrès d'Astolphe, roi des Lombards, en Italie. Il le força de rendre ses conquêtes et de céder au Saint-Siége le pays dont il s'était emparé sur la côte de l'Adriatique, et qu'on appelait *Exarchat* de Ravenne[1].

C'est ainsi que s'affermit le *pouvoir temporel* des papes, car ceux-ci avaient depuis longtemps affranchi Rome et son territoire de la domination de l'empire d'Orient ; mais le Saint-Siége n'avait pas alors assez de domaines pour être compté au nombre des puissances (755-756).

10. Soumission de l'Aquitaine. — Après ces expéditions en Italie, Pépin le Bref acheva la soumission de l'Aquitaine. Lorsque Hunald, vaincu, eut laissé le pouvoir à son fils *Waïfre*, Pépin eut encore à réprimer la révolte de celui-ci ; cette guerre dura huit ans (760-768). Chaque année, les Francs passaient la Loire et ravageaient le pays. Waïfre perdit tout le territoire compris entre la Loire et la

1. Du nom de Charles qu'illustra le fils de Pépin, Charlemagne. Nous écrivons Carolingiens parce que ce mot dérive du mot latin : Carolus. On dit aussi, mais avec moins de raison, Carlovingiens.

2. Voici la signification de ce mot : L'Italie, après la chute de l'empire d'Occident, avait été envahie par Odoacre, chef des Hérules; après lui, en 493, Théodoric, roi des Ostrogoths, avait fondé un royaume qui dura peu. Après la chute du royaume des Ostrogoths, l'Italie, reconquise par Bélisaire, revint aux empereurs d'Orient. Ceux-ci avaient donné le gouvernement des provinces à un chef que d'un mot grec ils appelaient *exarque ;* par suite le nom d'*exarchat* était donné à la contrée qu'il gouvernait. Mais les Grecs n'avaient pas gardé longtemps l'Italie les Lombards, venus par les Alpes, conquirent le nord de la péninsul en 568, et depuis n'avaient cessé de faire des progrès. A l'époque de Pépin, il ne restait plus de l'ancienne province des Grecs qu'une partie de la côte de l'Adriatique entre les Apennins et la mer, et qui avait gardé le nom d'*Exarchat*. Ce nom, donné d'abord à la Péninsule entière, ne s'appliquait donc plus qu'à une province particulière, celle de *Ravenne*. La ville de *Ravenne* était la capitale. Pépin ajouta à cette province cinq villes dont la réunion formait la Pentapole : *Rimini, Pesaro, Fano, Sinigaglia* et *Ancône*.

Dordogne, puis disputa pied à pied le territoire entre la Dordogne et les Pyrénées. Il fut bientôt réduit à errer de montagne en montagne, de forêt en forêt. Enfin il périt assassiné. La conquête de l'Aquitaine, commencée par Clovis, ne fut définitive qu'à partir de ce moment, et les populations du Midi n'en continuèrent pas moins de détester celles du Nord.

Pépin le Bref, maître du midi de la Gaule, comme il l'était du nord, de l'est et de l'ouest, mourut en 768 plus puissant que ne l'avaient été Clovis et Dagobert. Boniface, archevêque de Mayence, qui aurait pu profiter de la grandeur de son protégé, au lieu de chercher les honneurs à la cour de Pépin, se démit même de son titre d'archevêque et, malgré son grand âge, recommença à évangéliser les contrées témoins de ses premières prédications. Il redevint le missionnaire Winfried[1]. Il retourna dans les marais de la Frise, et périt à Dorchum[2], massacré par les païens avec un grand nombre de ses néophytes[3].

RÉSUMÉ.

1. Pépin d'Héristal qui descendait de Pépin de Landen et de saint Arnoulf, devint, après la bataille de *Testry*, le vrai maître des Francs, fit beaucoup de guerres contre les Frisons, les Saxons, etc., et mourut en 714.

2. Sa succession, au lieu de passer à son petit-fils Théodoald, comme le voulait sa veuve Plectrude, échut à un fils qu'il avait eu d'une autre femme, Alpaïde, et nommé *Charles*. Charles se signala au choix des Austrasiens en battant les Neustriens révoltés près d'*Amblef* (716), et écrasa définitivement l'armée neustrienne aux journées de **Vincy** (717) et de **Soissons** (719).

3, 4. Un grand danger menaçait la Gaule. Les Arabes, qui propageaient par le sabre la religion de leur prophète *Mahomet*, avaient envahi le midi. Battus à Toulouse en 721, par Eudes, duc d'Aquitaine, ils étaient revenus plus nombreux

1. C'était son nom, car Winfried venait de l'île de la Grande-Bretagne où les Anglo-Saxons convertis avaient de nombreux monastères. Le pape avait changé le nom barbare de Winfried en celui de Bonifacius (faisant le bien).

2. A l'extrémité de la Hollande actuelle, près de Leuwarden.

3. Les nouveaux convertis.

Charles les arrêta par la victoire de *Poitiers* (732) et mérita le surnom de *Charles Martel*.

5. Charles revint plusieurs fois dans le midi pour achever l'expulsion des Arabes et soumettre aux Francs ce pays qu'il ravagea d'une manière affreuse.

6. Sa puissance était telle que, pendant quelques années, de 737 à 741, il se passa même d'un fantôme de roi. Il mourut en 741, au moment où il songeait à passer les Alpes pour secourir le pape contre les Lombards.

7. Charles Martel laissait deux fils, *Pépin* et *Carloman*, qui régnèrent d'abord ensemble; puis Carloman se retira au Mont-Cassin et Pépin régna seul (747).

8. Il se trouva alors assezfort pour écarter le dernier des Mérovingiens. *Childéric III* fut tonsuré et enfermé dans un monastère. *Pépin*, dit le *Bref*, fut *couronné roi* par *Boniface*, archevêque de Mayence (752), puis une seconde fois par le pape Étienne II. La première famille de rois était changée : les *Carolingiens* succédaient aux Mérovingiens.

9, 10, Pépin le Bref, reconnaissant, arrêta les progrès des Lombards en Italie et donna au pape l'*exarchat* de Ravenne.

Il acheva ensuite la soumission de l'Aquitaine vaillamment défendue par le fils de Hunald, Vaïfre (760-768).

SUJETS DE DEVOIRS ÉCRITS.

Histoire de Pépin d'Héristal[1].
Histoire de Charles Martel jusqu'à la bataille de Poitiers.
Charles Martel et les Arabes.
Pépin le Bref et Carloman.
Causes qui ont amené le remplacement des Mérovingiens par les Carolingiens[2].

Questionnaire.

1. Quels étaient les ancêtres de Pépin d'Héristal? — Comment Pépin justifia-t-il la confiance mise en lui par les Austrasiens?
2. Qui succéda à Pépin? — Comment Charles Martel devint-il le chef des Austrasiens? — A quelles batailles triompha-t-il de la Neustrie?
3, 4. Quel danger menaça la

1. Il faut la reprendre dès le début, c'est-à-dire avant la bataille de Testry.
2. Ces causes sont

I. Décadence de la famille Mérovingienne après Dagobert.
II. Puissance des maires du Palais.
III. Puissance de la famille de Pépin d'Héristal et son alliance avec l'Église.

Gaule? — Que venaient imposer les Arabes? — A quelle bataille avaient-ils été vaincus en 721? — Racontez la bataille de Poitiers. — Qu'est-ce qui assura la victoire de Charles Martel?

5. Quelle fut la conduite de Charles Martel vis-à-vis des contrées du midi de la Gaule?

6. Comment Charles Martel prouva-t-il sa puissance? — Quand mourut-il? — Quelle conduite avait-il tenue vis-à-vis des églises?

7. Comment régnèrent Pépin et Carloman? — Où se retira Carloman?

8. Que fit Pépin resté seul maître de la Gaule? — Quelle fut la réponse du pape Zacharie aux envoyés de Pépin? — Où fut déposé Childéric III et où fut-il enfermé? — Par qui fut couronné Pépin? — Quel usage renouvela-t-on pour lui? — Où et par qui fut-il sacré une seconde fois?

9-10. Quelles furent les expéditions entreprises par Pépin après qu'il eut été reconnu roi? — Qu'entend-on par l'exarchat de Ravenne? — Quel fut le dernier défenseur de l'Aquitaine? — Comment mourut saint Bonifacе?

II. CHARLEMAGNE (768-814).

Sommaire. — 1. Charles et Carloman (768-771). — 2. Charlemagne. — 3. Guerres contre les Lombards (774-776). — 4. Guerres en Espagne contre les Arabes (778-802). — 5. Guerre de Saxe (772-804). — 6. Guerres dans les vallées de l'Elbe et du Danube. — 7 Étendue de l'empire de Charlemagne. — 8. Charlemagne couronné empereur d'Occident (25 décembre 800). — 9. Administration de Charlemagne; les comtes. — 10. La justice. — 11. Les missi. — 12. Les assemblées nationales. — 13. Les capitulaires. — 14. Organisation militaire. — 15. Travaux publics. — 16. Les lettres et les sciences. — 17. Les écoles. — 18. Mort de Charlemagne.

1. Charles et Carloman (768-771). — Bien qu'il eût lui-même rétabli l'unité de commandement, Pépin le Bref, avant de mourir, céda encore aux coutumes des Francs et partagea la Gaule entre ses fils *Charles* et *Carloman*. Les deux frères ne vécurent pas en bonne intelligence, et la mort de Carloman en 771 permit bientôt le rétablissement de l'unité. Les Austrasiens ne songèrent point à défendre les droits des enfants de Carloman. Il leur plaisait d'avoir pour chef un aussi rude guerrier que Charles, déjà renommé pour son courage.

2. Charlemagne. — Charles le Grand ou Charlemagne (Carolus Magnus) fut un de ces hommes qui laissèrent, comme Alexandre et César, une trace profonde de leur passage sur la terre, un immortel souvenir. Gros et robuste, d'une taille élevée, ayant les épaules larges, les yeux grands et vifs, l'intelligence prompte, actif, intrépide, il

ne quittait presque jamais le cheval et jamais l'épée. Courant sans cesse de la Gaule à l'Italie, de l'Italie à l'Allemagne, de l'Allemagne à l'Italie ou à l'Espagne, il combattit pendant plus de quarante ans. Il fit dix-huit expéditions contre les Saxons, six contre les Arabes, autant contre les Lombards et bien d'autres contre les populations de l'Elbe et du Danube. Par ses conquêtes, par la civilisation qu'il répandit au delà des frontières de la Gaule, il arrêta les invasions, rendit la sécurité aux peuples de l'Occident et reconstitua, pour un temps, la puissante unité de l'empire romain.

3. Guerre contre les Lombards (774-776). — Parmi celles de ses conquêtes qui eurent un résultat immédiat, il faut citer la guerre contre les *Lombards* qui menaçaient sans cesse Rome. **Didier**, roi des Lombards, avait d'abord fait alliance avec Charles et Carloman, et leur avait donné ses deux filles en mariage. Mais, Carloman étant mort en 771, sa veuve, dépouillée de ses biens par Charles, vint chercher un refuge à la cour de son père. En même temps Charles répudia l'autre fille de Didier et celui-ci, irrité de ce nouvel affront, accueillit tous les ennemis de Charles, entre autres l'ancien duc d'Aquitaine, Hunald.

Charlemagne leva une armée en 773 et envahit le pays des Lombards. Pavie et Vérone seules firent résistance. La première ne se rendit qu'après que les habitants eurent massacré le duc Hunald, qui les exhortait à la défense. Didier fut pris et enfermé dans un monastère (774). Après le départ de Charles la guerre recommença, et le roi des Francs, revenant alors, résolut de détruire le royaume lombard. Il le divisa en un grand nombre de *comtés* gouvernés par des Francs. Ce partage empêcha désormais tout soulèvement, et Charles fut vraiment maître d'une partie de l'Italie. Le pape Adrien, délivré de ses ennemis, lui donna le titre de *patrice*, qu'il joignit à celui de *roi des Lombards* (773-774 et 776).

4. Guerre en Espagne contre les Arabes (778-802). — Profitant des discordes qui régnaient entre les émirs arabes, Charlemagne franchit les Pyrénées, avec une nombreuse armée, et s'empara de *Pampelune* et de *Saragosse* (778). Mais rappelé en France, il dut traverser une seconde fois les gorges étroites des Pyrénées. Son arrière-garde, commandée par *Roland*, y fut massacrée par les *Basques* ou Vascons, peuple qui au milieu de ces montagnes,

avait su conserver son indépendance, sa langue et son caractère original. Eginhard, l'historien de Charlemagne, ne fait que mentionner ce désastre, mais au moyen âge les poëtes ont embelli la mort de Roland; ils ont célébré les exploits de ce preux chevalier qui devint le héros d'une foule de chants populaires. Roland, disaient-ils, accablé par le nombre des ennemis, sonnait en vain de son cor pour rappeler Charlemagne avant de mourir. Il voulut briser son épée, la Durandal, pour qu'elle ne tombât point entre les mains des ennemis. Ce fut Durandal qui fendit le rocher. Aujourd'hui même, on voit encore dans les Pyrénées une brèche de quatorze mètres, que la légende attribue à la fameuse épée de Roland.

Charles se vengea des Basques; il revint même plusieurs fois en Espagne, où il fonda la *Marche d'Espagne* ou comté de Barcelone, et la *Marche de Gascogne*, qui fut plus tard le royaume de Navarre. Cette guerre d'Espagne se prolongea, avec de grands intervalles, plus de vingt ans (778-802).

5. Guerre de Saxe (772-804); Witikind. — La guerre qui avait empêché le grand roi d'entreprendre la conquête de l'Espagne, c'était la guerre de Saxe commencée par Dagobert, Charles Martel, Pépin le Bref, qui avaient dû repousser les invasions des Saxons.

Ces peuples encore barbares occupaient le pays compris entre les bords du *Rhin* et l'*Elbe*, le confluent de la *Werra* et de la *Fulda* et la *mer du Nord*. Dès l'année 772, Charlemagne pénétra dans leur pays, s'empara de plusieurs de leurs forteresses, entre autres de celle d'*Ehresbourg*, et renversa le temple d'*Irminsul*, élevé sur les bords du Weser. Irminsul, le dieu principal de ces peuples païens, était représenté sous la forme d'un guerrier armé et son culte ressemblait sans doute à celui d'Odin adoré jadis par les Francs. Les principaux chefs saxons venaient tous les ans présenter leurs offrandes à Irminsul auquel on sacrifiait des victimes humaines : son image était portée dans les combats. Charlemagne, vainqueur des Saxons, fit détruire par ses soldats le temple d'Irminsul et enterrer l'idole sur les bords du Weser.

1. Les Saxons se divisaient en trois tribus dont l'une s'appelait les *Westphales* (Saxons de l'Ouest). De là vient le nom de Westphalie que nous retrouverons plus d'une fois dans l'histoire de France.

Mais à peine fut-il parti que les Saxons soumis et convertis en apparence, se révoltèrent et relevèrent leurs idoles. Charles se hâta de revenir dans l'intervalle de ses expéditions contre les Lombards (774-776) : il s'avança jusqu'à l'Elbe et en 777 fit élever la forteresse de *Paderborn* où, pour la première fois, il tint une grande assemblée, un *Champ de Mai*, au milieu des Saxons.

Or, un des chefs Saxons les plus puissants, *Witikind* se dérobait à toutes les recherches; dès que son peuple était vaincu, il se retirait chez les Danois, et reparaissait dès que Charles s'éloignait. Encore une fois il souleva toutes les tribus, et le bruit du désastre de Roncevaux s'étant répandu jusqu'au fond de la Saxe, Witikind osa se montrer sur les bords du Rhin (778). Charles fut obligé de recommencer la conquête du pays : il défit les Saxons à la bataille de *Buckolz*[1] (779), poussa de nouveau ses armées jusqu'à l'Elbe et demeura trois années de suite dans la contrée pour l'organiser, y fonder des monastères, y bâtir des châteaux-forts, y créer huit évêchés. Puis Charles croit pouvoir s'éloigner. Alors Witikind reparaît et détruit une armée franque dans les montagnes de *Sonnthal* (782). Charles ne respire alors que la vengeance. Il revient au milieu des Saxons en ennemi irrité et inflexible. Witikind lui échappe encore, mais le roi des Francs ayant convoqué les nobles Saxons, en fit saisir quatre mille cinq cents parmi ceux qui s'étaient révoltés, et, horrible exécution, les fit décapiter dans un seul jour à *Verden* sur l'Aller (782). Ce terrible massacre fut le signal d'une nouvelle guerre sans merci; les Saxons épuisés par tant de défaites se soumirent. Witikind lui-même auquel on avait offert sa grâce, s'il voulait se convertir, vint reconnaître l'autorité de Charlemagne et recevoir le baptême à la villa royale d'*Attigny*-sur-Aisne (785).

La soumission de Witikind termina la grande guerre de Saxe; plusieurs tribus se révoltèrent encore plus d'une fois jusqu'en l'année 804, et Charlemagne, las de vaincre et de punir « cette race au cœur de fer », transplanta des milliers de familles en d'autres régions et changea les habitants de plusieurs parties de la Saxe. Cette lutte avait duré trente-trois ans.

1. Ou Bocholz dans le Zutphen, pays hollandais (province de Gueldre).

Tout le pays compris entre le Rhin et l'Elbe se trouva transformé. Les évêchés créés par Charlemagne devinrent des villes florissantes. Les marécages et les bois se changèrent en riches cultures. Les peuples, naguère encore grossiers et violents, connurent les principes de fraternité et de charité qu'enseignait le christianisme. Sans doute il fallut une longue suite de générations pour que ces principes pussent triompher, mais les règles qui doivent diriger la conduite de l'homme, la justice qui doit assurer la paix de la société, les bienfaits du travail se firent peu à peu comprendre de ces tribus barbares grâce à l'énergique gouvernement de Charlemagne. La Germanie ne devait pas tarder à devenir semblable à la Gaule et bientôt porter à son tour, plus à l'est encore, au delà de l'Oder, la foi, les sciences, les arts de l'Occident. *Charles avait créé l'Allemagne.*

6. Guerres dans les vallées de l'Elbe et du Danube. — Au delà des Saxons habitaient des populations encore plus sauvages, des Slaves, les *Wiltzes*, les *Obotrites*. Charlemagne les soumit au tribut et domina ainsi jusqu'au fleuve l'*Oder*.

Charles mit fin également aux rébellions perpétuelles des peuples qui habitaient la Bavière. Les Bavarois, commandés par leur duc *Tassillon*, menacèrent même un moment le royaume des Francs ; ils formèrent avec le duc lombard de Bénévent et les Grecs un vaste complot. Tassillon, enveloppé par trois armées, fut fait prisonnier et enfermé dans un monastère. Son duché de Bavière fut divisé entre différents comtes francs (788).

Les *Avars*, peuple qui était un débris des Huns, et qui occupaient la vallée moyenne du Danube, avaient soutenu les Bavarois. Ils furent vaincus à leur tour, refoulés plus loin vers l'est, mais ils luttèrent encore jusqu'à ce que *Pépin*, fils de Charlemagne, se fût emparé de leurs *rings*, ou enceintes circulaires défendues par des retranchements et des haies vives. C'est dans ces rings que les Huns avaient renfermé leurs trésors, dépouilles de l'univers. Jamais les Francs n'avaient rapporté de butin aussi abondant (792-797).

7. Étendue de l'empire de Charlemagne. — Charlemagne, après toutes ces guerres, possédait la Gaule, l'Italie, la Germanie, une partie de l'Espagne.

Son empire avait pour limites : au sud, l'*Ebre*, qui le

séparait des royaumes arabes en Espagne; la *Méditerranée*, le *Garigliano* en Italie; puis la mer *Adriatique*, la *Bosna* et la *Save*; à l'est, la *Theiss*, affluent du Danube, et les montagnes de la *Bohême;* au nord-est, la *Saale* et l'*Elbe*, deux des plus importantes rivières de l'Allemagne; enfin, au nord, la petite rivière de l'*Eider*, qui formait une limite du côté du Danemark, puis la mer du Nord; à l'ouest, la *Manche* et l'*Océan*. Au delà de ces limites, il y avait encore quelques peuples tributaires, *Wiltzes*, *Obotrites*.

L'empire romain d'Occident était rétabli en réalité, moins étendu au midi, mais plus large à l'est, avec des peuples nouveaux.

8. Charlemagne couronné empereur d'Occident (25 décembre 800). — Il parut donc naturel d'égaler le titre de Charlemagne à sa puissance, et, le 25 décembre de l'an 800, la ville de Rome fut témoin d'une cérémonie qui semblait lui rendre son ancienne grandeur.

L'Église célébrait la fête de Noël. Dans la basilique des apôtres saint Pierre et saint Paul, Charles assistait à cette solennité. Tandis qu'il priait sur le tombeau des apôtres, le pape *Léon III* vint poser sur sa tête, qui portait déjà la couronne des Francs et la couronne de fer des rois lombards, la couronne impériale. Puis Italiens et Germains, saisis du même enthousiasme, s'écrièrent avec un accent plus ou moins rude : « A Charles Auguste, empereur des Romains, vie et victoire! » Et trois fois la basilique retentit de ces acclamations.

Le roi des Francs renouvelait ainsi la série des empereurs romains, et le pape, en intervenant, paraissait investir Charlemagne d'une mission supérieure à celle des empereurs romains eux-mêmes.

9. L'administration; les comtes. — Cette mission, Charlemagne la comprenait et la remplit. Sa gloire est d'avoir été à la fois un *prince guerrier* et un *législateur*.

Pour maintenir partout l'ordre et faire respecter la justice, Charlemagne multiplia les *ducs*, les *comtes* chargés d'administrer les provinces, et ayant au-dessous d'eux les *vicaires*, les *centeniers*.

10. La Justice. — Puis, comme les hommes libres ne venaient plus guère aux plaids pour les jugements, Charlemagne créa en quelque sorte un corps de juges, les *scabini* ou échevins.

11. Les missi. — De plus Charles envoyait chaque année, dans les provinces, des hommes investis de sa confiance. C'étaient les *missi dominici :* ils allaient deux par deux, un comte et un évêque, écoutaient les réclamations du peuple, jugeaient les grands procès, et s'assuraient que les domaines royaux étaient bien administrés.

Charlemagne, à la fois maître et protecteur de l'Église, étendit sa juridiction, introduisit le chant grégorien (ou romain) dans les offices et imposa à chaque paroisse l'obligation de donner à son église la *dîme* ou dixième partie des produits de sa terre.

12. Les assemblées nationales. — Au printemps et à l'automne, à la veille ou au retour des expéditions, l'empereur tenait les *assemblées* ordinaires chez les Francs, mais il y introduisit des changements remarquables. Les *évêques*, les *ducs* et les *comtes*, séparés de la multitude, *délibéraient seuls*. Pendant que les affaires se traitaient de la sorte, le roi, au milieu de la multitude venue à l'assemblée, était occupé à recevoir les présents, s'entretenant avec ceux qu'il voyait rarement, témoignant aux plus âgés un intérêt affectueux, s'égayant avec les plus jeunes. Si le temps était beau, tout cela se passait en plein air ; sinon dans plusieurs bâtiments distincts où ceux qui avaient à délibérer sur les propositions du roi étaient séparés de la multitude des personnes venues à l'assemblée, et alors les hommes les moins considérables ne pouvaient entrer. Il était loin déjà le temps où les guerriers francs, comme les anciens Gaulois, frappaient sur leurs boucliers pour approuver les résolutions de leur roi.

13. Les Capitulaires. — Dans ces assemblées Charlemagne publiait ses lois connues, comme celles de ses prédécesseurs, sous le nom de *Capitulaires*. Par elles il assurait l'ordre dans son empire et l'administration de la justice, réglait les devoirs de ceux auxquels il avait donné des bénéfices, rappelait ou modifiait les peines infligées aux criminels.

Toutefois ces capitulaires ne forment pas un code ; ce sont des ordonnances variées, publiées selon les besoins du moment, quelquefois même ce ne sont pas des lois, mais des avis, des préceptes moraux[1]. D'autres règlent l'administra-

1. Ainsi l'un de ces capitulaires concerne l'avarice : « L'avarice, dit-il, consiste à désirer ce que possèdent les autres et à ne rien donner à

tion intérieure du palais et des domaines royaux, et montrent Charlemagne s'occupant des questions agricoles et des comptes de fermes.

14. Organisation militaire. — Charlemagne se préoccupa surtout de l'organisation militaire. Les provinces frontières étaient sous la direction de chefs spéciaux et s'appelaient les *marches*[1]. Charles recrutait ses armées parmi les hommes libres, qui devaient s'équiper à leurs frais. Tout propriétaire de quatre *manses* (ou métairies) devait, au premier appel, se présenter devant le roi, armé de la lance et de l'arc, avec deux cordes et douze flèches. Celui qui avait douze manses devait amener un cheval et avoir le casque et le haubert. Ainsi se formaient l'infanterie et la cavalerie du puissant roi des Francs.

15. Travaux publics. — Charles, en même temps, encourageait les travaux publics ; il fit bâtir un pont de bois sur le Rhin à Mayence ; ce pont fut brûlé, mais le souvenir en est resté. Il fit commencer un canal entre le Rhin et le Danube[2].

Des palais furent construits à Ratisbonne, à Schelestadt, à Magdebourg, à Francfort-sur-le-Mein, mais surtout à *Aix-la-Chapelle*, où le roi aimait à se rendre à cause des eaux chaudes qu'on y trouve. Pour décorer le palais de cette ville, il dépouilla Ravenne de ses plus beaux marbres.

16. Les lettres et les sciences. — Ce guerrier redoutable, qui portait plus souvent la peau de brebis que les riches ornements impériaux, connaissait le prix de la science. Il étudia la langue germaine et en fit rédiger une grammaire ; il apprit le latin ; il corrigeait les poëmes barbares et la Bible ; sa rude main, si habituée à manier l'épée, s'exerçait à tracer d'informes caractères ; non-seulement il s'instruisit, mais encore il créa des écoles, s'entoura de savants, dont le plus célèbre fut *Alcuin*.

personne de ce qu'on possède, et, selon l'apôtre, elle est la racine de tous les maux. » Ailleurs on lit cette recommandation : « Il faut que chacun s'applique à se maintenir lui-même, selon son intelligence et ses forces, au service de Dieu et dans la voie de ses préceptes, car le seigneur empereur ne peut veiller sur chacun individuellement avec tout le soin nécessaire, et retenir chacun dans la discipline ».

1. De là le nom de margrave, en Allemagne (markgraf), et de *marquis* en France.

2. Cette œuvre, si bien conçue, a été mise en exécution de nos jours par un roi de Bavière. C'est le canal Louis.

C'était un diacre né dans l'île de la Grande-Bretagne, à

Charlemagne dicte ses capitulaires.

Yorck ; il avait été attiré en France par les libéralités de Charlemagne.

Cependant les entretiens d'Alcuin et de l'empereur roulaient souvent sur des discussions naïves, car l'instruction était fort limitée et l'on s'attachait plutôt au mot qu'à l'idée, ce qui arrive encore plus d'une fois de nos jours.

Les autres savants qui entouraient Charlemagne étaient, après Alcuin, *Pierre de Pise*, qui lui apprit la grammaire; *Angilbert*, *Théodulfe*, le meilleur poëte du temps et évêque d'Orléans; *Paul Diacre;* enfin, *Eginhard*, le secrétaire et surtout l'historien de Charles.

17. Les écoles. — Le palais même de Charlemagne était une école où Alcuin enseignait, une sorte d'*académie* que composaient les familiers du roi. Charles y prenait le nom du roi David. Il avait aussi établi une autre école pour les enfants de ses fidèles et des serviteurs de son palais. Il la visitait souvent, gourmandait les enfants des grands qui se croyaient le droit d'être paresseux, encourageait les enfants des pauvres en leur promettant des bénéfices et des dignités[1].

En outre dans les évêchés, dans les monastères s'ouvrirent de nombreuses écoles, et l'évêque d'Orléans Théodulfe, faisait cette prescription mémorable : « Que les prêtres tiennent des écoles dans les bourgs et les campagnes, et si quelqu'un des fidèles veut leur confier ses petits enfants pour leur faire étudier les lettres, qu'ils ne refusent point de les recevoir et de les instruire, mais qu'au contraire ils les enseignent avec une parfaite charité, se souvenant qu'il a été écrit : « Ceux qui auront été savants brilleront comme « les feux du firmament, et ceux qui en auront instruit « plusieurs dans la voie de la justice luiront comme des « étoiles dans toute l'éternité. »

18. Mort de Charlemagne (814). — La renommée du puissant empereur s'était répandue au loin. L'empereur de Constantinople rechercha son alliance. Le souverain de l'immense empire des Arabes, le calife *Haroun-al-Raschid*, désira obtenir son amitié. Il lui envoya une ambassade avec les clefs du saint sépulcre, et de magnifiques présents parmi lesquels on admira un éléphant, gigantesque animal que les Francs ne connaissaient point, et une horloge qui sonnait les heures.

Charlemagne mourut le 28 janvier de l'année 814. On l'ensevelit à Aix-la-Chapelle, sous la basilique qu'il avait

1. Voir Premier degré.

bâtie. On le descendit dans un caveau, revêtu des ornements impériaux, une couronne d'or sur la tête, l'épée et le sceptre aux côtés. Sa gloire alla sans cesse en grandissant : les légendes célébrèrent à l'envi l'illustre empereur, « le merveilleux Charles, disaient-elles, qui a traversé en courant tant de pays et tué sur le champ de bataille tant de puissants rois[1]. »

Les Allemands revendiquent Charlemagne comme un de leurs princes. Or, né en Austrasie, pays franc, il fut couronné roi à Soissons, et c'est grâce aux Francs qu'il fit toutes ses conquêtes et mérita d'être couronné empereur à Rome. C'est avec les ressources, les idées, la religion de la Gaule franque que Charlemagne a accompli sa grande œuvre, et lui-même s'intitulait *roi des Francs* et des *Romains*. La vérité est que l'Allemagne n'a existé comme puissance indépendante qu'après le démembrement de l'empire de Charlemagne.

RÉSUMÉ.

1, 2. Pépin le Bref laissait deux fils, Charles et Carloman, qui, tous deux élus rois des Francs, ne s'accordèrent point; mais Carloman mourut en 771. Les Austrasiens, abandonnant ses fils, choisirent pour chef son frère *Charles*, qui s'était déjà fait connaître par sa bravoure et qui devait mériter le surnom de Grand (*Magnus*).

3. Charlemagne reprit la politique de son père à l'égard de l'Italie : combattre les Lombards et protéger le pontife de Rome. Il vainquit Didier, roi des Lombards (774), puis, après une nouvelle guerre, il détruisit le royaume des Lombards (776).

4. Appelé en Espagne (778) par un chef sarrasin révolté contre le kalife de Cordoue, Charles franchit les Pyrénées et s'empara de Pampelune, de Saragosse. A son retour, son arrière-garde, surprise au milieu des montagnes par les Basques ou Gascons, fut détruite dans la vallée de *Roncevaux*. Les Francs firent encore six expéditions au delà des Pyrénées et y conquirent le pays jusqu'à l'Ébre, Charles en forma deux *marches* ou provinces frontières, celle de *Barcelone* et celle de *Gascogne* (778–802).

5. Les Saxons défendirent trente-trois ans leur indépendance. Charlemagne n'eut de repos qu'il ne les eût domptés, renversa leur idole, l'*Irminsul*, fit massacrer quatre mille cinq cents pri-

1. Sous Charlemagne on commença à compter les années à partir de la naissance de Jésus-Christ. Mais on fit longtemps courir l'année ou du 25 décembre (Noël), ou du 1er mars ou de Pâques. Ce n'est que sous Charles IX qu'on fit commencer l'année au 1er janvier.

sonniers à Verden et transporta une partie du peuple en d'autres contrées. De 772 à 785, c'est la grande guerre qui finit avec la soumission de Witikind; de 785 à 804, il n'y a plus que des révoltes partielles.

6. Charlemagne soumit au tribut les *Wiltzes*, les *Obotrites*, et étendit sa domination au delà de l'Elbe, jusqu'à l'Oder. Le duc des *Bavarois*, Tassillon, soutenu par les *Avars*, fut également défait (788) et son peuple soumis. Les *Avars*, qui occupaient la Bohême, en furent chassés par les Francs qui s'emparèrent de leur *ring* ou camp (788-796).

7, 8. L'empire de Charlemagne était si vaste que le pape Léon III n'hésita pas à rétablir en sa faveur le titre d'empereur et le couronna à Rome, le 25 décembre 800, empereur d'Occident.

9, 10, 11, 12, 13. Charlemagne donna tous ses soins à l'administration de son vaste empire : il multiplia les *ducs*, les *comtes*, chargés de surveiller les provinces, et au-dessous d'eux les *viguiers*, ou vicaires, les *centeniers*. Des envoyés royaux, *missi dominici*, parcouraient les comtés pour entendre les plaintes des sujets et réformer les abus. Au printemps et à l'automne, l'empereur tenait les *assemblées* ordinaires chez les Francs; mais les évêques, les ducs et les comtes, séparés de la multitude, délibéraient seuls avec le roi. C'est dans ces assemblées que Charlemagne publiait ses *Capitulaires*, ou lois diverses qui réglaient l'administration de ses domaines ou la police de l'État. Charlemagne se préoccupa de l'organisation militaire : tout homme libre, possédant quatre métairies, dut aller à la guerre et s'équiper. Charlemagne entreprit aussi de grands travaux, éleva une basilique à Aix-la-Chapelle, où il aimait à résider, construisit un pont à Mayence et des palais dans plusieurs villes.

14, 15, 16. Charlemagne connaissait le prix de la science: il apprit le latin, il corrigeait les poèmes barbares ou la Bible. Il s'entoura de savants : *Alcuin*, *Éginhard*, *Pierre de Pise*, *Paul Diacre*, *Théodulfe*, évêque d'Orléans. Charlemagne créa des écoles pour les enfants dans les évêchés et les monastères. Il mourut en 814 à Aix-la-Chapelle.

SUJETS DE DEVOIRS ÉCRITS.

Faire un portrait de Charlemagne.
Charlemagne et les Lombards.
Raconter la guerre de Saxe et en indiquer les conséquences.
Raconter la guerre d'Espagne.
Apprécier Charlemagne comme législateur.
Indiquer les limites de l'empire et raconter le couronnement de Charlemagne comme empereur.
Expliquer ce que l'on entend par les Capitulaires.

TABLEAU DES PRINCIPALES GUERRES DE CHARLEMAGNE[1].

DATES.	SAXONS.	LOMBARDS.	ARABES.	BAVAROIS.	AVARS.	SLAVES, WELTZES.
772	Prem^re guerre contre les Saxons. Destruction de l'Irminsul.					
773	.....	1^re expédition contre Didier.				
774	.....	Prise de Pavie.				
776	..... Révoltes excitées par Witikind.	Nouvelle expédition. Destruction du royaume des Lombards.				
777	Premier champ de mai tenu en Saxe à Paderborn.					
778	.....	.....	Charles appelé en Espagne par les émirs. Prise de Saragosse et de Pampelune. Désastre de Roncevaux.			
779	Victoire de Charles à Bucholz.					
782	Défaite d'une armée franque à Sonnthal. Massacre de 4 500 Saxons à Verden					
785	Soumission de Witikind. Fin de la grande guerre.					
788	.....	.....	.....	Guerre contre Tassillon. Soumission de la Bavière		
788	.....	.....	.....	.....	1^re guerre contre les Avars.	
789	.....	.....	.....	.....	.....	Soumission des peuples slaves, les Wiltzes et les Obotrites, au tribut.
794	Nouvelles révoltes en Saxe.					
796	.....	.....	.....	.....	Prise du Ring par Pépin. Soumission des Avars.	
796 802 804	..... Dernières révoltes en Saxe. Transportation de dix mille familles saxonnes.	.....	Nouvelles expéditions en Espagne. Fondation des Marches de Barcelonne et de Gascogne.			

1. Comme la nécessité de mettre de la clarté nous oblige à réunir ensemble les diverses expéditions de Charlemagne contre ces mêmes peuples, nous rétablissons ici l'ordre chronologique, tout en omettant un grand nombre de guerres, car on en compte jusqu'à 53.

Questionnaire.

1, 2. Quels furent les deux fils de Pépin le Bref? — Quand Charlemagne fut-il seul roi?

3. Quel royaume détruisit-il en Italie, et dans quelles circonstances?

4. Quels furent les résultats des expéditions en Espagne?

5. Où habitaient les Saxons? — En combien de tribus étaient-ils divisés? — De quelle année à quelle année eut lieu la grande guerre? — Où Witikind vint-il faire sa soumission? — Comment appelait-on l'idole des Saxons renversée par Charlemagne? — Qu'établissait Charlemagne au milieu des Saxons? — Quel parti prit-il enfin pour dompter cette race au cœur de fer?

6. Quelles furent les expéditions de Charlemagne au delà de l'Elbe? — Quel peuple soumit-il en 788? — Où habitaient les Avars? — Qu'entendait-on par leurs rings?

7, 8. Quelles étaient les limites de l'empire de Charlemagne à l'est? Au midi? — Quel titre reçut Charlemagne et dans quelles circonstances?

9-13. Comment appelait-on les officiers chargés d'administrer les provinces? — Expliquez le rôle des *missi dominici*. — Quel changement fut apporté dans la tenue des assemblées des Francs? — Expliquez ce qu'on entend par les Capitulaires de Charlemagne; citez quelques particularités. — Comment était organisé le service militaire? — Quels furent les travaux publics ordonnés par Charlemagne?

14 - 16. Nommez les savants qui entouraient Charlemagne. — Par quoi est célèbre Théodulfe, évêque d'Orléans? — De qui Charlemagne est-il le patron, et pourquoi? — De qui reçut-il des ambassades? — Où mourut-il? — Comment réfuterez-vous ceux qui disent que Charlemagne est un allemand?

III. LOUIS LE DÉBONNAIRE ET SES FILS.

SOMMAIRE. — 1. Louis le Débonnaire; causes de la chute de l'empire carolingien. — 2. Premier partage de l'empire (817). — 3. Première revolte des fils de Louis (830-831). — 4. Deuxième révolte; le champ du mensonge; dégradation de Louis le Débonnaire (833). — 5. Rétablissement de Louis (834). — 6. Dernières révoltes; mort de Louis le Débonnaire (840). — 7. Les fils de Louis le Débonnaire; bataille de Fontanet (841); le serment de Strasbourg — 8. Traité de Verdun (843).

1. Louis Ier le Débonnaire; causes de la chute de l'empire Carolingien. — Des nombreux enfants qu'eut Charlemagne, il ne lui resta qu'un fils, *Louis*, prince pieux, faible, plus disposé à passer sa vie dans le silence du cloître qu'au milieu du tumulte des guerres, et incapable de soutenir le poids d'un si vaste empire; il mérita bien son surnom de *Débonnaire*.

Cette faiblesse du successeur de Charlemagne enhardit les peuples d'origine si différente que le grand empereur

avait réunis sous sa domination et qui ne demandaient qu'à recouvrer leur indépendance. Comme des plantes qu'on a assujetties à suivre des lignes déterminées et qui, une fois les tuteurs enlevés, reprennent leur direction première, les peuples revinrent à leurs anciennes traditions et voulurent former des États distincts. Telles sont les deux causes principales de la chute rapide de l'empire Carolingien.

2. Premier partage de l'empire (817). — Louis sentait si bien sa faiblesse qu'il divisa le pouvoir entre ses fils dès l'année 817. Il associa l'aîné, *Lothaire*, à l'empire en lui donnant l'Austrasie; les deux autres eurent comme royaume, *Louis*, la *Bavière*; *Pépin*, l'*Aquitaine;* mais ils dépendaient de leur aîné ainsi que Bernard, un des petits-fils de Charlemagne auquel on laissa l'*Italie*.

Bernard d'Italie protesta contre ce partage les armes à la main : il fut vaincu et implora son pardon. Louis le Débonnaire se montra violent, comme il arrive presque toujours aux hommes de ce caractère, qui s'imaginent racheter leurs faiblesses par des cruautés; il fit crever les yeux à l'infortuné roi d'Italie. On raconte que le jeune prince se défendit courageusement contre les bourreaux envoyés pour exécuter la sentence; qu'il saisit l'épée de l'un d'eux, en tua cinq et ne succomba qu'accablé par le nombre. Quelque temps après, le malheureux roi mourait des suites de cet affreux supplice (818).

L'empereur, revenu à de meilleurs sentiments, se repentit du crime atroce qu'il avait commis. Pour l'expier, il se soumit à une pénitence publique, à Attigny (822) ; il avilit ainsi aux yeux des peuples la dignité impériale.

3. Première révolte des fils de Louis (830-831). — Louis mit ensuite un désordre dans sa famille qui ne tarda pas à hâter la chute de l'empire. Devenu veuf, il épousa, en 819, la fille d'un comte bavarois, *Judith*, princesse belle et ambitieuse, qui ne tarda pas à prendre un grand ascendant sur l'esprit de son époux.

Lorsqu'en 823, elle donna à l'empereur un quatrième fils, *Charles*, elle demanda un royaume pour cet enfant. Louis donna à Charles, en 829, les provinces entre le Rhône et le Rhin, qu'on appelait alors l'*Alamanie*. Or, ces provinces avaient été attribuées en 817 à Lothaire qui protesta contre le nouveau partage. Les peuples mécontents s'unirent à lui, et Louis le Débonnaire se vit bientôt abandonné de

tous (830). Il dut, à l'assemblée de *Compiègne*, subir les conditions de son fils aîné. Celui-ci exigea qu'il éloignât Bernard, duc de Septimanie, le plus détesté de ses conseillers, et qu'il fît enfermer l'impératrice Judith. Lothaire alla même plus loin; il fit enfermer son père dans un cloître.

Mais les autres fils de Louis, jaloux de la puissance de leur frère, se réunirent à l'assemblée de *Nimègue*, en 831. Louis le Débonnaire fut rétabli dans tous ses honneurs; Judith rappelée, et Lothaire dépouillé du titre impérial dut se retirer en Italie. Louis le Germanique et Pépin furent récompensés par de nouvelles provinces et la paix sembla enfin rétablie dans l'empire.

4. Deuxième révolte; le Champ du mensonge; dégradation de Louis le Débonnaire (833). — Malheureusement la faiblesse de Louis ne tarda pas à susciter de nouvelles révoltes. Cette fois les trois fils se réunirent contre leur père; ils étaient même parvenus à faire entrer dans leur parti le pape Grégoire IV, qui accompagna leurs armées jusqu'en Alsace. Ce fut là, entre Colmar et Bâle, que les princes se trouvèrent en présence de l'empereur. Le pape, voulant empêcher l'effusion du sang, passa dans le camp de ce dernier et exhorta les guerriers à négocier. Ceux-ci furent si bien persuadés, que tous abandonnèrent successivement l'empereur pour passer dans le camp de ses fils. Louis le Débonnaire se trouva donc à la merci de ses enfants. Ce lieu appelé jusqu'alors Rothfeld (Champ-rouge), fut depuis cette perfidie nommé Lugenfeld (*Champ du mensonge*).

C'était spécialement à Lothaire que l'empereur s'était rendu. Celui-ci, dans son ambition, se montra sans pitié pour son père, et le traîna jusqu'à Soissons. Voulant le rendre incapable de régner, il l'obligea de faire, dans l'église de Saint-Médard de Soissons, une confession publique de ses fautes. On lui enleva le baudrier et les armes du guerrier : il dut revêtir le costume de pénitent et demeurer dans le cloître (833).

5. Rétablissement de Louis (834). — Mais dégrader l'empereur c'était dégrader l'empire. Les peuples, encore pleins du souvenir de Charlemagne, protestèrent contre cette humiliation infligée à son fils et contre cet outrage fait à un père par ses enfants. Louis le Germanique et Pépin comprirent bientôt qu'ils n'avaient travaillé

que pour leur aîné et ne voulurent point reconnaître son autorité. Ils travaillèrent au rétablissement de l'empereur, le délivrèrent, le ramenèrent à Saint-Denis, où Louis le Débonnaire fut réhabilité et revêtu de nouveau des ornements impériaux (834). Par reconnaissance, il agrandit les royaumes des fils qui l'avaient rétabli dans ses honneurs.

6. Dernières révoltes; mort de Louis le Débonnaire (840). — Bientôt de nouvelles faiblesses de Louis ramenèrent la discorde. Puis survint la mort de Pépin (838), qui remit tous les partages en question. Pépin laissait un fils; mais Louis le Débonnaire n'en tint point compte, et, toujours excité par Judith, étendit le royaume de *Charles*. Lothaire et Charles, l'aîné et le dernier, celui qui avait été le plus coupable et celui qui avait été la cause de tous les troubles, étaient les plus favorisés dans ce dernier partage. Louis le Germanique, réduit à la Bavière, prit de nouveau les armes. L'empereur, âgé de soixante-deux ans, affaibli par la maladie, dut marcher contre lui. Bientôt il fut obligé de se faire transporter dans une île du Rhin, au château d'Ingelheim; il y mourut en disant de son fils : « Je lui pardonne, mais qu'il sache qu'il me fait mourir[1] ! » (840.)

7. Les fils de Louis le Débonnaire; bataille de Fontanet (841); le serment de Strasbourg (842). — Des fils qui avaient outragé l'autorité paternelle, ne pouvaient se respecter les uns les autres et commencèrent une guerre fratricide. Cette guerre fut d'autant plus acharnée que les peuples se mêlaient à des querelles qui favorisaient leur liberté. L'empire de Charlemagne tombera ainsi déchiré par ses petits-fils en trois lambeaux d'abord, puis par les peuples en sept, et le morcellement ne s'arrêtera point là.

Lothaire, l'aîné, qui avait hérité de la dignité impériale, voulait dominer ses frères. Mais Louis le Germanique et Charles, surnommé le Chauve, ne voulaient point reconnaître cette supériorité.

1. Louis le Débonnaire, on le voit, se souvient de la Bible. Comme le roi David il gémit sur ses fils. Lorsqu'on annonce à David la mort d'Absalon, de son fils révolté, David laisse éclater sa douleur : il pleure et s'écrie : « Mon fils Absalon, mon fils, mon fils Absalon, qui m'accordera « de mourir au lieu de toi ? Ma mort au lieu de la tienne, mon fils Absa- « lon, mon fils! »

Les armées des trois frères se rencontrèrent près de **Fontanet-en-Puisaye** (841)[1]. Là ils en appelèrent au *jugement de Dieu*. La lutte dura presque tout un jour (21 juin 841) ; mais enfin les troupes de Lothaire cédèrent le champ de bataille La haine des peuples était si grande que les évêques durent intervenir pour que le combat ne recommençât pas le lendemain. L'armée de Lothaire était d'ailleurs assez puissante pour que ses frères la craignissent encore.

Louis et Charles se rencontrèrent donc à *Strasbourg* dans le but de resserrer leur alliance et ils échangèrent leurs serments. Louis parla en *langue romane* ou française afin d'être compris des soldats de Charles qui, dans le même but, prononça son serment en *langue germanique*. Ainsi, la *séparation des peuples s'affirmait de plus en plus par la différence des idiomes*. Le *serment de Strasbourg* est à la fois le premier monument de la langue française et de la langue germanique (842).

8. Traité de Verdun (843). — Lothaire consentit enfin à traiter. Cent dix commissaires parcoururent toutes les provinces et en dressèrent un tableau, afin qu'on pût en faire un juste partage qui fut sanctionné, en 843, par le traité de **Verdun**[2] conclu entre Louis le Germanique, Lothaire et Charles le Chauve.

Ce traité de Verdun est un des plus grands événements du moyen âge, et ses conséquences, se poursuivant à travers les siècles, se font encore sentir dans le nôtre.

Les trois principaux peuples, Germains, Italiens et Gallo-Francs, se séparèrent et l'empire fut divisé d'une manière à jamais regrettable.

Charles eut la **Gaule**, mais bien plus petite qu'autrefois ; son territoire fut borné par l'*Escaut*, l'*Argonne*, la *Saône* et le *Rhône*. C'est ce qu'on appela désormais la **France**.

Louis le Germanique eut le pays *au delà du Rhin*, la *Germanie*, ce que nous appelons l'**Allemagne**.

Enfin *Lothaire* eut l'**Italie** et conserva le titre d'*empereur*. Il voulut avoir en même temps les deux villes qui

1. Sept lieues au sud d'Auxerre (Yonne).

2. Verdun-sur-Meuse et non, comme le disent quelques professeurs sans la moindre apparence de raison, Verdun-sur-Saône. Il n'y a pas même lieu de douter : car aucun historien sérieux n'a contesté à l'antique et célèbre cité de Verdun le privilège d'attacher son nom au traité le plus important de l'histoire du moyen âge.

semblaient confirmer ce titre, c'est-à-dire *Rome* et *Aix-la-Chapelle*. Or cette dernière ville se trouvait en Austrasie : ce pays lui appartint donc, et, comme il fallait qu'il eût une communication pour passer d'une partie de son royaume dans l'autre, on lui concéda en même temps tous les pays intermédiaires. Outre une grande partie de la Suisse (ancienne Helvétie), la *Bourgogne*, la *Provence* furent détachées de l'ancienne Gaule avec l'*Austrasie* (actuellement Hollande, Belgique, Prusse rhénane, Alsace-Lorraine).

Ainsi, un pays occupé de toute antiquité par des peuplades gauloises, un pays où les Gaulois avaient eu des villes devenues riches et florissantes sous les Romains; un pays déjà chrétien avant l'invasion des barbares, puis conquis par les Francs, devenu même, sous les premiers Carolingiens, le centre de la puissance des Francs, se trouvait séparé de la vieille Gaule et du royaume qui allait prendre le nom des Francs. Ce fut là un des plus malheureux effets du traité de Verdun. Par ce démembrement de l'Austrasie, la France sera contrainte à *lutter sans cesse contre la Germanie pour ressaisir des provinces que la nature et l'histoire avaient faites siennes, et que la force a faites allemandes.*

RESUMÉ.

1, 2. Le fils de Charlemagne, *Louis le Débonnaire*, ne tarda pas à briser lui-même l'unité que Charlemagne lui avait légué le soin de défendre. En 817, il partagea l'empire entre ses trois fils, *Lothaire*, *Pépin* et *Louis*.

Son neveu, *Bernard*, roi d'Italie, mécontent de ce partage, se révolta. Vaincu, il implora son pardon, mais l'empereur lui fit crever les yeux. Bernard succomba à ce supplice (818). Louis, agité par les remords, se soumit à une pénitence publique imposée par les évêques, qui dès lors eurent tout pouvoir (822).

3, 4, 5. D'un second mariage avec *Judith*, fille d'un comte de Bavière (819), l'empereur eut un fils *Charles* : il fallut le doter d'un royaume. Les autres fils de Louis le Débonnaire se révoltèrent, appuyés par les peuples qui ne demandaient qu'à dissoudre l'empire. Louis, déposé à l'assemblée de *Compiègne* (830), fut rétabli à l'assemblée de *Nimègue* (831). En 833 les fils de Louis se soulèvent encore; et l'empereur est abandonné par son armée près de Colmar, en Alsace, en un lieu appelé le *Champ du Mensonge*. Il fut dégradé de la manière la plus humiliante dans l'église Saint-Médard de Soissons (833). Cette hu-

miliation même rendit à Louis des partisans et il fut encore rétabli sur le trône (834).

6. Toujours préoccupé d'agrandir les domaines de son dernier-né, Charles, Louis le Débonnaire dépouilla les enfants de Pépin, roi d'Aquitaine, mort en 838. Lothaire fut gagné par des concessions et Louis le Germanique resta seul pour combattre contre son père. Louis le Débonnaire mourut en 840 en marchant contre son fils rebelle.

7. Après la mort de Louis le Débonnaire, ses fils tournèrent leurs armes les uns contre les autres. *Louis le Germanique* et *Charles* se réunirent contre *Lothaire*, qui, ayant le titre d'empereur, voulait maintenir sa suprématie. La querelle se décida à la sanglante bataille de *Fontanet* (841) où Lothaire fut vaincu. Louis et Charles resserrèrent leur alliance par le serment de *Strasbourg* (842) et imposèrent à Lothaire le traité de *Verdun* (843).

8. Charles obtint la Gaule jusqu'à l'Escaut, l'Argonne, la Saône et jusqu'au Rhône ; Louis, tous les pays au delà du Rhin, c'est-à-dire la *Germanie* ou l'Allemagne ; Lothaire reçut les pays intermédiaires, avec l'Italie. Ce traité marque la séparation des trois grands pays qui devaient se constituer sous le nom de *France*, d'*Italie* et d'*Allemagne*. Mais il mutilait la France qui n'atteignait plus et n'a pu, depuis cette époque, atteindre d'une manière définitive, au nord-est, les limites de l'ancienne Gaule.

SUJETS DE DEVOIRS ÉCRITS.

1° *Indiquer les causes de la chute rapide de l'empire de Charlemagne.*

2° *Exposer et juger la conduite de Lothaire envers son père.*

3° *Quels sont les fils de Louis qui le rétablissent, quand il est renversé et pourquoi le relèvent-ils après l'avoir humilié?*

4° *Quelle est l'importance du serment de Strasbourg?*

5° *Apprécier le traité de Verdun et ses conséquences pour notre pays.*

Questionnaire.

1, 2. Quel était le caractère du fils de Charlemagne? — Quels sont les différents partages de l'empire faits par Louis le Débonnaire? — Qui avait protesté contre le premier partage? — Où Louis fit-il une pénitence publique en expiation de la mort de Bernard?

3-5. Pourquoi Louis modifia-t-il son premier partage? — Où fut-il déposé une première fois? — Où fut-il rétabli? — Où Louis fut-il abandonné par son armée en 833? — Où fut-il dégradé? — Quels furent ceux de ses fils qui le rétablirent dans ses honneurs?

6. Qu'advint-il des fils de Pépin? — En faveur de qui furent-ils dépouillés? — Où mourut Louis le Débonnaire?

7. Où s'engagea le combat entre ses fils?

8. Qu'entend-on par le serment de Strasbourg? — Quel fut le partage conclu à Verdun? — Quelles conséquences eut ce traité pour la France? — Quels pays compris dans l'ancienne Gaule furent détachés de la France?

CHAPITRE IV.

LA FRANCE FÉODALE. — LES DERNIERS CAROLINGIENS.

(843-987.)

Sommaire. — 1. Charles le Chauve (840-877). — 2. Morcellement du territoire. Edits de Mersen (847) et de Kiersy-sur-Oise (877).— 3. Les Normands. — 4. Louis le Bègue ; Louis III et Carloman. —5. Le siège de Paris (885-886). — 6. Dissolution définitive de l'empire de Charlemagne (887). — 7. Le roi Eudes (887-898). — 8. Charles le Simple (898-922); le duché de Normandie (912). — 9. Captivité de Charles le Simple (922-929) ; règne de Raoul, duc de Bourgogne (923-936). — 10. Louis IV d'Outre-Mer (936-954) et Hugues le Grand.— 11. Lothaire et Hugues Capet. — 12. Louis V (986-987); avènement de Hugues Capet (987). — 13. Définition de la féodalité. — 14. Origine de la féodalité ; les fiefs ou bénéfices. — 15. Le vassal ; l'hommage. — 16. Devoirs du suzerain et du vassal. — 17. Hérédité des fonctions publiques ; les grands vassaux. — 18. Les nobles ; les droits seigneuriaux. — 19. Les non-nobles ; les degrés de servitude. — 20. Les châteaux et les fertés. — 21. Villes, villages, bourgs, faubourgs. — 22. Misère de la société. — 23. Gerbert ; les arts.

1. Charles le Chauve (840-877).—La Gaule restreinte telle était donc la part de *Charles le Chauve*. Ce fils préféré de Louis le Débonnaire et de Judith était aussi faible qu'ambitieux, et, par le surnom que lui donne l'histoire, nous voyons combien nous sommes loin de ces Mérovingiens si fiers de leur longue chevelure.

Il veut néanmoins rivaliser avec Charlemagne : on le voit épier sans cesse l'occasion d'agrandir un royaume qu'il n'a pas même la force de défendre. Il réussit pourtant à

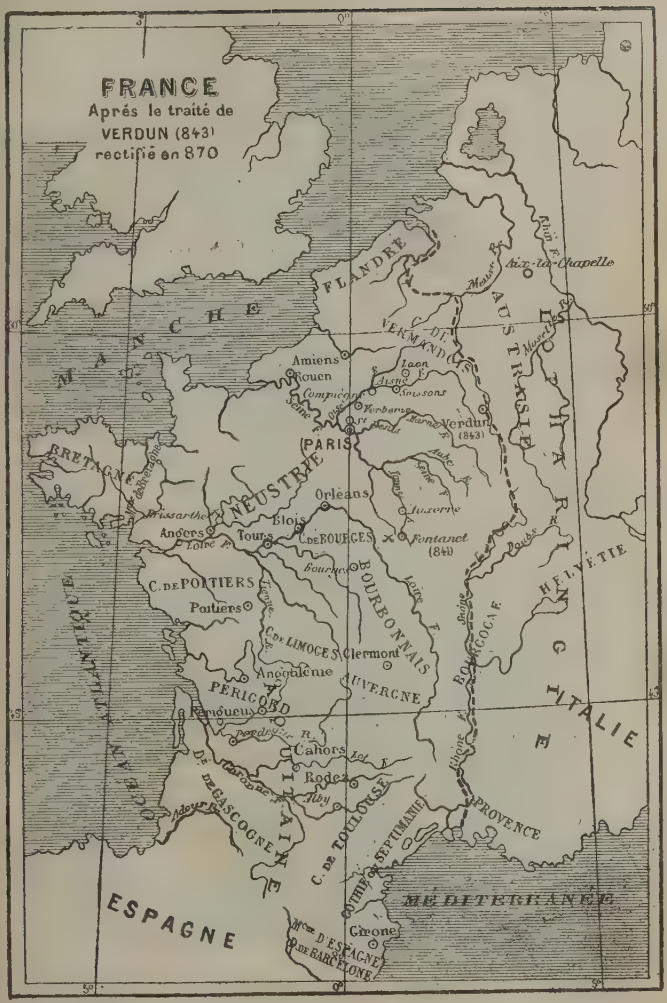
ressaisir une partie du territoire perdu au traité de Verdun, en mettant la main sur les États de ses neveux, les fils de Lothaire, qui moururent jeunes. Il reprit une partie de l'Austrasie qu'on appelait dès lors **Lotharingie** (du nom de son roi Lothaire II, royaume de Lothaire, dont nous avons fait *Lorraine*). Les limites du royaume de Charles le Chauve furent portées jusqu'à la *Meuse* et à la *Moselle* (870), mais la majeure partie de la Lorraine demeura à Louis le Germanique.

Charles réussit aussi à prendre à Rome la couronne impériale devenue vacante en 875. Il ne la garda pas longtemps et mourut au retour d'une expédition en Italie, au pied du mont Cenis (877).

2. Morcellement du territoire ; édits de Mersen (847) et de Kiersy-sur-Oise (877). — Régnant sur un territoire réduit, Charles voyait encore ce territoire diminué par les révoltes des peuples et les usurpations des leudes. Le chef des **Bretons**, *Noménoé*, s'était fait proclamer roi. Au midi, l'**Aquitaine** luttait sans cesse pour son indépendance. Les comtes se rendaient déjà les maîtres des pays qu'ils avaient à gouverner (*comté de Toulouse*, *duché de Gascogne* et *comté de Flandre*). Plus le roi s'affaiblissait, plus il avait besoin d'acheter les services des leudes par des concessions : ceux-ci qu'il appelait ironiquement, non plus ses *fidèles*, mais ses *infidèles*, ne voulaient plus le suivre dans ses expéditions, et à chaque guerre ils obtenaient de nouveaux avantages.

La classe des hommes libres disparaissait, car les hommes libres s'attachaient aux leudes puissants, aux *seigneurs*, comme on commençait à dire. Charles, ne sachant plus comment remédier au désordre croissant, était obligé de favoriser ce groupement des hommes libres autour des seigneurs. Par l'édit de **Mersen** (847), *il ordonna à tout homme libre de se choisir un protecteur*, de se faire *l'homme d'un seigneur*.

Jusqu'alors on n'avait donné que les *bénéfices* à perpétuité. Charles le Chauve se vit contraint de *rendre aussi héréditaires* les *dignités*, les fonctions publiques. Pour décider les grands à le suivre en Italie, Charles rendit à **Kiersy-sur-Oise** (877) un capitulaire resté célèbre. Il ordonnait que, pendant son absence, on remplaçât tout *comte* qui viendrait à mourir par son *fils* ou son plus proche



Gravé par Erhard

parent. La tendance que les comtes avaient à changer *en souveraineté personnelle* la province dont on leur avait confié la simple surveillance, fut ainsi encouragée. Tous les comtes vont chercher à devenir souverains, et le véritable souverain se trouvera bientôt presque sans domaines.

3. Les Normands. — Les incursions d'un peuple barbare, les *Normands*, augmentant le désordre, contribuèrent beaucoup à cette révolution considérable.

Charlemagne avait arrêté les invasions du côté de la terre. Les barbares du Nord, les hommes du Danemark, de la Suède, de la Norvége, vinrent alors par mer. Habiles à manier leurs barques, se jouant des flots et des tempêtes, ils abordaient sur tous les rivages, pour dévaster le pays Le démembrement de l'empire de Charlemagne leur permit d'étendre leurs expéditions. Entrant dans les embouchures des fleuves, ils s'établirent dans de grandes îles, remontèrent les fleuves, des fleuves passèrent dans les affluents, se glissèrent ainsi dans toutes les veines du pays pour tirer l'or qu'il renfermait. Un vigoureux coup de rames les amenait au centre de la France, et presque aussitôt le courant les emportait avec leur butin. Ils étaient partout et on ne les atteignait nulle part.

Le meurtre et l'incendie marquaient leur passage : devant eux fuyaient les populations épouvantées, les moines emportant les reliques et les vases sacrés, les guerriers eux-mêmes. En 851, les Normands remontèrent la Seine, brûlèrent *Rouen* et vinrent piller les environs de Paris. Charles le Chauve acheta leur retraite pour 7000 livres d'argent : c'était les inviter à revenir. Les Normands de la Loire dévastèrent *Angers*, *Tours*, *Orléans;* d'autres, remontant la Garonne, saccagèrent Bordeaux.

Le duc des Francs[1], **Robert le Fort**, résista vaillamment aux barbares. Il les battit plusieurs fois, mais périt dans un combat à **Brissarthe**, près d'Angers (866). Son fils **Eudes** devait aussi s'illustrer dans ces guerres et mériter de devenir la tige d'une maison qui, comme celle de Pépin sous les Mérovingiens, prendra la place des Carolingiens dégénérés.

4. Louis II le Bègue; Louis III et Carloman. — Le

1. Robert n'avait point de *duché de France*. Il commandait en Anjou et avait reçu le *titre honorifique* de *duc des Francs*.

successeur de Charles le Chauve, **Louis le Bègue**, ne fit que passer sur le trône (877-879), ainsi que ses deux fils **Louis III** et **Carloman** (879-884). Ces deux derniers princes,

Les pirates normands.

qui régnèrent ensemble, luttèrent avec courage et non sans bonheur contre les Normands. En 880, Louis III infligea aux barbares un rude châtiment à *Saucourt-en-Vimeu*

(entre Eu et Abbeville). Un chant en vieille langue franque a conservé le souvenir de cette victoire : « Louis chevaucha en France contre les Normands : « Consolez-vous, compa- « gnons, dit-il, Dieu m'a envoyé ici. » Alors il prit son bouclier et sa lance et poussa son cheval avec courage. Entonnant son cantique saint, tous chantaient *Kyrie eleison*. Le combat commença. Chacun combattit en héros. Mais pas un comme Louis. Il renversait les uns, il perçait les autres. Il servait aux païens un breuvage amer. La puissance de Dieu soit louée! La victoire fut à Louis. »

Charles le Gros (884). — Les deux frères moururent à quelque temps l'un de l'autre, et les grands, au lieu de reconnaître pour chef un autre frère de ces vaillants guerriers, *Charles le Simple*, appelèrent au trône **Charles le Gros**, déjà empereur et roi de Germanie, qui réunit ainsi une dernière fois tout l'héritage de Charlemagne, mais sans avoir le cœur de le défendre (884).

5. Le siège de Paris (885-886). — Une nombreuse flottille normande portant trente mille hommes, et conduite par les rois Godefried et Sigefried, remonta de nouveau, en 885, le cours de la Seine. Déterminés cette fois à pénétrer en Bourgogne, les Normands comptaient sans la résistance de Lutèce (Paris[1]).

« Lutèce, dit le moine Abbon qui a chanté, dans un poëme enthousiaste, le siège soutenu par cette ville, Lutèce, établie sur le milieu du cours de la Seine et au centre du riche royaume des Francs, tu t'es proclamée toi-même la grande ville en disant : « Je suis la cité qui, comme une « reine, brille au-dessus de toutes les autres. » Tu frappes en effet les regards par un port plus beau qu'aucun autre. Quiconque porte un œil d'envie sur les richesses des Francs te redoute; une île charmante te possède; le fleuve entoure tes murailles, il t'enveloppe de ses deux bras : des deux côtés des ponts et au delà du fleuve, des tours protectrices te gardent. » Ces tours, les remparts qu'on avait élevés, arrêtèrent les barbares.

La défense fut héroïque et les Parisiens, animés par l'évêque **Gozlin**, par le vaillant **Eudes**, le digne fils de Robert le Fort repoussèrent tous les assauts. Une crue

1. Paris était encore renfermé dans l'île qui a gardé le nom de la Cité.

subite de la Seine emporta une partie du Petit-Pont, et douze hommes restèrent isolés dans la tour. Ils tinrent tête un jour entier à l'armée barbare et furent massacrés. Les Normands avaient voulu effrayer l'un de ces braves, *Hérivée*, et lui demandèrent une rançon : « Non, s'écrie Hérivée, l'argent ne prolongera pas mes jours. » Et il les força à le tuer. Après les rigueurs de l'hiver, les assiégés eurent à endurer la famine, et se virent ravagés par la peste. Gozlin se prodigua, visitant les malades et les exhortant toutes les fois qu'il n'était pas au combat. Il fut une des premières victimes du fléau et mourut au mois d'avril 886.

Eudes, se dévouant pour le salut de tous, s'échappa de Paris pour aller demander du secours à l'empereur Charles le Gros. Il revint bientôt, ramenant quelques troupes et dut se frayer un passage, de haute lutte, en culbutant toute une bande de Normands pour pouvoir traverser leur camp.

Au mois de novembre, Charles le Gros se montra enfin sur les hauteurs de Montmartre avec une nombreuse armée; mais, au lieu de combattre, il acheta à prix d'argent la retraite des Normands. Ceux-ci voulurent alors ravager la Bourgogne. Indignés, les Parisiens refusèrent de les laisser passer. Les pirates tirèrent leurs barques sur le rivage, les transportèrent à grand'peine et les remirent à flot au-dessus de la ville (nov. 886). La résistance de *Sens*, qui se prolongea six mois, les empêcha de s'enfoncer dans la Bourgogne. Leur armée se dispersa et la grande expédition se réduisit aux proportions d'une course ordinaire.

6. Dissolution définitive de l'empire de Charlemagne (887). — La lâcheté de Charles le Gros, qui contrastait avec le courage des Parisiens, indigna tout l'empire. Tous les peuples renoncèrent, comme de concert, à son obéissance; il se trouva absolument délaissé à la diète de **Tribur**[1] (887), sans un denier pour vivre, et il serait mort de misère si l'archevêque de Mayence ne l'avait pas recueilli.

Alors on vit non plus trois États, mais sept et davantage, si l'on veut compter tous les pays qui demeurèrent indépendants.

Toutefois la grande division du traité de Verdun subsistait : trois peuples, trois nationalités distinctes se mainte-

1. Bourg de la Hesse-Darmstadt, près de la rive droite du Rhin.

naient : la **France**, l'**Allemagne**, l'**Italie**. Entre ces trois États, nous voyons une foule de petits royaumes qui disparaîtront, car ils ne sont en réalité que des morceaux de ces trois grandes divisions : *Bourgogne en deçà du Jura*, *Bourgogne au delà du Jura*, *Aquitaine*, *Lorraine*, *Navarre*, etc.

7. Le roi Eudes (887-898). — Eudes, comte de Paris, venait de se signaler par son courage à l'admiration de tous : on le choisit pour commander à la Gaule, devenue la France. Mais sur cette vieille terre des Francs où la famille de Charlemagne était encore vénérée, il faudra un siècle de luttes avant l'établissement de la nouvelle dynastie. Eudes justifia encore le choix qu'on avait fait de lui par une nouvelle victoire remportée sur les Normands, dans la forêt de *Montfaucon* (en Argonne) (888). Malgré ses services, on lui opposa un fils de Louis II, le Bègue, un frère des vainqueurs de Saucourt, **Charles le Simple**, et après quelques années de guerre, les deux rivaux s'entendirent (895). Charles obtint quelques domaines et, à la mort d'Eudes, lui succéda comme roi (898). On voit donc pendant quelque temps *alterner* les *Carolingiens* et la famille des nouveaux ducs des Francs.

8. Charles le Simple (898-922) ; le duché de Normandie (912). — Charles, pour arrêter les incursions des Normands, céda au chef d'une de ces bandes, *Roll* ou **Rollon**, une partie de la Neustrie, la vallée inférieure de la Seine[1]. Depuis longtemps déjà la prise de possession était un fait accompli et la vieille ville gallo-romaine de **Rouen** était leur capitale. Charles reconnut par un traité l'établissement des Normands et vint à **Saint-Clair** sur les bords de la rivière de l'**Epte**, pour recevoir l'hommage de Rollon, qui avait, en outre, promis de recevoir le baptême et devait épouser Gisèle, fille du roi.

Rollon, le redoutable aventurier, fut froissé dans son orgueil, lorsqu'on voulut l'astreindre aux cérémonies de l'hommage, et refusa de baiser le pied du roi. Il ordonna

1. La concession originelle comprit le pays entre la Manche, l'Epte, l'Eure, l'Aure, les frontières du Maine et de la Bretagne. Elle fut étendue plus tard. L'ancienne province de Normandie correspondait aux cinq départements de la Seine-Inférieure, de l'Eure, de l'Orne, du Calvados et de la Manche.

à un de ses compagnons de le faire pour lui; mais ce Normand, non moins fier, prit le pied du roi, sans se baisser, l'éleva à la hauteur de sa bouche et renversa Charles le Simple. Cette humiliation du roi franc ne rompit point la paix, et Roll consentit à prêter le serment de fidélité.

Le chef normand reçut le baptême, puis garantit sûreté à toutes gens qui voudraient s'établir sur sa terre : il la divisa au cordeau entre ses fidèles, la repeupla de ses soldats et des gens qui vinrent du dehors, assigna au peuple des droits et des lois perpétuelles, et contraignit chacun à les observer; il releva les églises ruinées, répara et augmenta les remparts et les fortifications des villes. Il établit une loi suivant laquelle tout homme qui prêtait assistance à un voleur était pendu comme le voleur lui-même.

Un jour, dit-on, qu'après la chasse il prenait son repas près d'une mare, dans une forêt voisine de Rouen, il suspendit ses bracelets d'or aux branches d'un chêne; les bracelets demeurèrent là, trois années durant, sans que personne osât y toucher. Ce bois en a conservé le nom de Rou-mare (la mare de Roll).

Avec la paix et l'ordre, la terre si grasse de Normandie donna de riches moissons et de plantureux herbages. Cette province devint en peu de temps l'une des plus populeuses, et les Normands, tournant vers le travail leur activité et leur amour du gain, entrèrent dans cette famille française qui se formait de tant d'éléments divers.

9. Captivité de Charles le Simple (922-929) ; règne de Raoul, duc de Bourgogne (923-936). — En démembrant lui-même son royaume, Charles le Simple s'ôtait le droit de refuser les mêmes avantages aux autres seigneurs qui réclamaient l'hérédité de leurs duchés, de leurs comtés. Un conseiller intime, un favori de Charles nommé Haganon et qui le poussait à résister à toutes ces exigences, devint bientôt l'objet de toutes les haines. Une ligue se forma donc contre lui, et Charles, abandonnant sa pauvre ville de Laon, son dernier refuge entre la Seine et la Meuse, se retira dans la Lorraine avec son fidèle Haganon (922).

Les seigneurs le remplacèrent alors par le frère d'Eudes, Robert, *duc des Francs*. Charles, avec l'appui des Lorrains, engagea la lutte et s'avança jusqu'à Soissons, où une bataille s'engagea. Robert y périt, mais Charles fut vaincu.

Les seigneurs francs choisirent alors pour leur roi le gendre de Robert, **Raoul**, duc de Bourgogne. Charles, abandonné de tout le monde, céda la Lorraine au roi de Germanie, Henri Ier, et chercha de tous côtés des secours sans en obtenir. Cependant le comte de Vermandois, *Herbert*, parut vouloir embrasser sa cause. Charles le Simple alla le trouver à Saint-Quentin, y reçut un pompeux accueil qui le remplit de joie, mais fut gardé à vue : il était prisonnier (923). Dès lors il ne fut plus qu'un jouet entre les mains de son geôlier, qui s'en servait comme d'un épouvantail pour arracher au roi Raoul les avantages qu'il voulait. Il mourut dans la tour du château de *Péronne* après une captivité de six années (929).

Raoul ne fut guère plus puissant que n'avait été son rival et mourut en 936.

10. Louis IV d'Outre-mer (936-954) et Hugues le Grand. — Son beau-frère, *Hugues le Grand*, fils du roi Robert, tué à Soissons, aurait pu prendre la couronne; elle ne lui parut guère désirable. Se contentant de son titre de duc des Francs, il imita la conduite des anciens maires du palais et rappela d'Angleterre, où sa mère, princesse anglo-saxonne, l'avait emmené, le fils de Charles le Simple, **Louis IV**, surnommé, à cause de cet exil, d'**Outre-Mer**. Mais Hugues eut soin de se faire donner le duché de Bourgogne.

Louis IV, toutefois, n'était point un de ces Mérovingiens étiolés qu'on reléguait au fond d'une forêt. Élevé virilement, il entendait être roi; mais il se débattait contre une situation qui devait rendre impuissants tous ses efforts. Hugues le Grand était comte de Paris, maître du pays entre Seine et Loire, maître de la Bourgogne; Herbert dominait dans le Vermandois. Les successeurs de Rollon étaient de vrais souverains en Normandie; les comtes de Flandre régnaient au nord. Il y avait un roi de Provence. La France méridionale ne reconnaissait plus la France du nord. Isolé sur sa fière montagne de Laon, dernier asile des Carolingiens, Louis IV ne pouvait rien. Il lutta, mais succomba.

Comme son père, il fut captif, et un an entier resta à la discrétion de celui même qui l'avait appelé au trône, Hugues le Grand. Il n'obtint sa délivrance qu'au prix de la ville de Laon, le dernier refuge de sa détresse.

Louis IV alors implora l'appui du roi de Germanie,

Otton Ier, qui, en 946, passa la Meuse et se dirigea sur la Marne avec Louis d'Outre-Mer. Hugues le Grand se prépara à la lutte, menaçant « de mettre en bataille plus de casques qu'Otton n'en avait jamais vu pendant sa vie. » Otton lui répliqua « qu'il lui montrerait plus de chapeaux de paille (coiffure grossière des Saxons faite d'épis de blé) que son père et lui n'en avaient jamais vu. » En dépit de cette bravade, Otton trouva trop haute la montagne de Laon. Il entra à Reims, poussa jusqu'en Normandie, arriva sous les murs de Rouen, ravageant le pays, mais ne pouvant s'emparer d'aucune place. Il retourna en Allemagne, n'ayant rendu à Louis d'Outre-Mer que la ville de Reims.

L'année suivante (947), Otton tint une diète ou plutôt un concile à *Ingelheim*. Louis IV y vint solennellement exposer les insultes qu'il avait reçues de Hugues. En le voyant au milieu des Germains implorer le secours des éternels ennemis des Francs, les populations se demandèrent si c'était là un roi franc. Louis IV d'ailleurs ne retira aucun profit de cette humiliation ; il fut obligé de se réconcilier avec Hugues, qui lui rendit la ville de Laon,

Louis IV mourut en 954 sans avoir pu, malgré dix-huit années de lutte, rétablir la puissance de la royauté carolingienne. Hugues le Grand, qui aurait pu prendre encore la couronne, ne le fit pas : il couronna **Lothaire**, fils de Louis IV, et mourut deux ans après (956).

11. Lothaire (954-986) et Hugues Capet. — La situation du nouveau roi en face du fils de Hugues le Grand, *Hugues Capet*, fut la même qu'avait été celle de son père en face du redoutable duc des Francs. Mais Lothaire ne suivit point la même politique à l'égard de l'Allemagne. Otton Ier était devenu trop puissant : il avait fait de la Lorraine, cette vieille terre des Francs austrasiens, une principauté germanique; il avait paru comme un maître en Italie; il avait relevé à son profit le titre d'empereur (962). Aussi Lothaire chercha-t-il à reconquérir les vallées de la Moselle et du Rhin, berceau de sa famille. En 978 il envahit brusquement la Lorraine et faillit surprendre Otton II dans Aix-la-Chapelle. Au sommet du palais un aigle de bronze regardait l'Allemagne, parce que ce pays était devenu le centre de l'empire. Lothaire le fit retourner et regarder la Gaule.

Mais le roi de France laissa à Otton le temps de rassembler

ses armées de Germanie et celui-ci, à son tour, envahit les domaines de Lothaire. Il ravagea la Champagne et l'Ile de France [1], et brûla la vieille métairie de Compiègne ; puis il arriva devant Paris, devant la ville que sa situation rendait le centre des pays du nord et qui, communiquant facilement avec les autres régions, devait être plus tard la capitale de la France. Cette fois Lothaire et Hugues luttaient ensemble contre l'étranger. Lothaire, réfugié dans la ville de son vassal, était appuyé par toutes les forces du comte de Paris, duc des Francs. Otton II recula devant l'appareil guerrier qu'on déploya sur les remparts et sur les tours ; un de ses géants fut renversé, dans un combat singulier, par le comte d'Anjou Geoffroi Grise-Gonelle [2]. Avant de partir, Otton II, bravade inutile, fit chanter par ses soldats un *alleluia* formidable, « de manière à faire tinter, disait-il, les oreilles des Parisiens. » Les Français serrèrent de près les Allemands dans leur retraite, et taillèrent en pièces leur arrière-garde au passage de l'Aisne.

Ce fut là le fait le plus important du règne de Lothaire qui, pendant le reste de sa vie, essaya vainement de secouer la tutelle de Hugues Capet. Il mourut jeune encore en 986, et Hugues couronna son fils, le jeune Louis.

12. Louis V (986-987) ; avènement de Hugues Capet (987). — Le jeune Louis était déjà épuisé par les débauches et son règne ne pouvait être long. Un accident de chasse vint encore l'abréger. En 987 Louis V, surnommé à tort le Fainéant puisqu'il n'eut le temps de rien faire, mourut et fut enseveli à Compiègne.

La couronne aurait dû être alors donnée à *Charles*, frère de Lothaire, oncle de Louis V et duc de la Basse-Lorraine. Mais Hugues Capet jugea l'heure venue de mettre fin à cette compétition entre les Carolingiens et sa famille. Les seigneurs du nord, les plus puissants dignitaires de l'Eglise décidèrent de proclamer Hugues. L'archevêque de Reims dit hautement : « Le royaume ne s'acquiert point par droit héréditaire et l'on ne doit élever à la royauté que celui qu'illustre non seulement la noblesse, mais la sagesse de

1. On commençait à appeler ainsi une partie du bassin de la Seine qui forme une véritable île de fertilité entre l'aride Champagne et la triste Bretagne.

2. Voir cours moyen, l'histoire de Geoffroi.

l'esprit. Choisissez Hugues, le duc illustre par ses actions,

Avènement de Hugues Capet.

par sa puissance, et vous trouverez en lui un protecteur non seulement de la chose publique, mais de la chose de

chacun. » Le *duc des Francs* devint ainsi *roi des Francs*, et fut couronné à *Noyon* le 1er juillet 987.

13. Définition de la Féodalité. — Les seigneurs s'inquiétaient fort peu de ce titre de roi donné à Hugues Capet, car tous étaient rois dans leurs domaines. On se trouvait alors en pleine féodalité.

La FÉODALITÉ est la forme de gouvernement qui, aux dixième, onzième, douzième siècles, *faisait de la plupart des grands propriétaires de véritables souverains* et qui s'était établie par suite de l'usage du système des *fiefs* (*féod*).

Les FIEFS, terres concédées par le roi *pour un temps*, étaient devenus *héréditaires*, et les propriétaires de fiefs avaient en outre usurpé les droits appartenant aux officiers du roi. A leur tour, les officiers du roi avaient obtenu l'*hérédité de leurs fonctions*, qui devinrent ainsi une autre sorte de *fiefs*. C'est ce que l'on va mieux comprendre en observant l'origine, la nature, les développements de la féodalité.

14. Origine de la féodalité : les fiefs ou bénéfices. — Au lieu de récompenser leurs guerriers par des armes ou des chevaux, comme ils l'avaient fait jusqu'au moment de leur entrée en Gaule, les rois francs donnèrent à ceux-ci des *terres*, qui dans le principe *ne devaient leur appartenir que pour un temps, à charge de services déterminés*, et pouvaient toujours leur être enlevées. Ces *bénéfices* (d'un mot latin qui signifie *bienfait*) faisaient retour au roi après la mort du propriétaire.

Cependant les leudes mérovingiens luttaient sans cesse pour garder les bénéfices, qui ne tardèrent pas à devenir héréditaires. Ces usurpations, arrêtées un moment par Charlemagne, devinrent si fréquentes et les descendants du grand empereur devinrent si pauvres, qu'à peine pouvaient-ils payer les leudes qui combattaient pour eux.

Toutefois, ce n'était pas là encore le *système féodal*. Ce qui l'a amené, c'est la confusion des deux sortes de propriétés qui existaient alors.

En effet, la propriété ordinaire subsistait, sous le nom d'*allodiale*. Les propriétaires d'*alleux* étaient ceux qui avaient reçu de leurs ancêtres un héritage libre de toute redevance, de toute obligation, et qui à l'origine n'avait pas

été un fief. Mais le propriétaire du *fief* ou bénéfice, fidèle du roi, était plus puissant que celui qui possédait l'*alleu*. Ce dernier, au milieu des invasions des Normands, se trouvait dans une telle misère, qu'ayant à peine de quoi se nourrir, il eut recours à des voisins plus riches qui seuls pouvaient le défendre. Le *petit propriétaire se recommanda au grand;* le propriétaire d'*alleu* au propriétaire du *bénéfice*.

Seulement, pour prix de la protection qui lui était accordée, le propriétaire d'alleu remettait ses biens aux mains du propriétaire du bénéfice, et les recevait de nouveau comme un don, comme un *bénéfice*.

C'est ainsi que s'établit peu à peu une *hiérarchie de propriétaires* dépendant tous les uns des autres.

Charles le Chauve, impuissant à maintenir l'ordre en Gaule, engagea, comme nous l'avons vu, tous les hommes libres à se choisir un *seigneur* (édit de Mersen). Il croyait ainsi rendre le seigneur responsable de tous les brigandages commis dans son territoire.

15. Le vassal; l'hommage. — L'homme libre devint donc *vassal*, c'est-à-dire dépendant du seigneur. Celui qui allait recevoir la terre, se mettait à genoux, la main dans la main de son seigneur, et déclarait qu'il *devenait son homme*, puis prêtait serment de *foi* ou de fidélité. On appelait cette cérémonie l'*hommage*. Après quoi le seigneur *investissait* de la terre, soit en lui remettant une motte gazonnée, un rameau d'arbre, ou, pour les grands fiefs, un étendard : c'était l'investiture.

16. Devoirs du suzerain et du vassal. — Ce n'était point une seule formalité d'hommage qui reliait le vassal à son seigneur, à son suzerain. Il y avait entre le protecteur et le protégé un véritable contrat. Le vassal était tenu de suivre son suzerain à la guerre, *devoir d'host*[1]; de l'assister en sa cour de justice, *devoir de justice;* de l'aider de son argent en des cas déterminés, *devoir d'aide*.

Le *service militaire*, imposé aux vassaux, était de *quarante* ou *soixante jours*. Ils devaient se munir d'armes et de vivres pour ce temps.

Quant aux *aides*, elles étaient dues principalement lorsque

1. *Hostis* en latin ennemi.

le seigneur était prisonnier, ou qu'il mariait sa fille ou qu'il armait son fils chevalier.

Le suzerain, en retour, devait protéger son vassal et le défendre contre ses ennemis.

17. Hérédité des fonctions publiques ; les grands vassaux. — Ce n'est pas tout encore ; un autre fait, indépendant de celui-ci, vint compléter l'ensemble du système : l'hérédité des fonctions publiques.

L'édit de *Kiersy-sur-Oise*, en 877, nous l'avons dit, commença à l'autoriser. A partir de ce moment, le comte exerça le pouvoir, non plus au nom du roi, mais *en son nom propre*. Ces officiers devinrent alors les chefs et les maîtres du pays, et vinrent dominer la hiérarchie des seigneurs et des vassaux, et y ajouter ainsi un degré de plus.

Ces ducs, ces comtes qui reçurent ou usurpèrent le pouvoir sur des provinces entières, telles que la *Champagne*, la *Flandre*, l'*Anjou*, la *Bourgogne*, l'*Aquitaine*, ne cessèrent pas pour cela de reconnaître le roi comme source première de leur autorité. Ils regardèrent leur province comme un bénéfice, se soumirent volontiers à la cérémonie de l'hommage, et devinrent non plus ses officiers, mais ses vassaux. On les appela, à cause de leur puissance, les *grands vassaux*.

Comme les vassaux d'un même seigneur étaient égaux entre eux (*pairs*[1]), ceux du roi formèrent dans la suite les *pairs* du royaume.

18. Les nobles ; les droits seigneuriaux. — La terre, au moyen âge, donnait la puissance : elle donnait aussi la noblesse. « Point de seigneur sans terre, point de terre sans seigneur. » La noblesse, à l'origine, fut donc attachée à la possession de la terre féodale, et héréditaire comme elle. Tous les propriétaires de fiefs formaient donc la classe des *nobles*.

Généralement, ces familles nobles tirèrent leur nom de leurs domaines. Pour que ces domaines, auxquels était attaché le titre nobiliaire, ne passent, par leur division, en

1. Du mot latin *pares*, égaux. La *pairie* devint plus tard une dignité conférée par les rois. Il y eut des ducs-pairies et les ducs et pairs jouirent de grands privilèges. Après la Révolution, le nom de pairs fut attribué aux membres de la Chambre haute qu'on appela *Chambre des pairs*, et qui était investie avec la Chambre des députés du pouvoir de faire les lois.

amener l'avilissement, l'antique usage du partage égal entre les enfants tomba. Sauf dans quelques provinces, l'usage prévalut de laisser, au détriment des autres enfants, la terre féodale à l'aîné des fils, chargé de continuer la grandeur de la maison. Ce fut l'origine du *droit d'aînesse*.

Les seigneurs et les nobles jouissaient d'un grand nombre de droits, souvent fort onéreux pour le pays : droit exclusif de *chasse*, de *garenne*[1]; droit de *bris* ou d'*épave* sur les côtes[2], d'*aubaine*[3]; le droit de *gîte*[4], le droit de *banalité*[5].

« Le seigneur, suivant les expressions fortes et pittoresques d'un vieil auteur, enferme les habitants sous portes et gonds, du ciel à la terre, l'oiseau dans l'air, le poisson dans l'eau. Il est seigneur dans toute l'étendue du ressort, sur cou et tête, vent et prairies. A lui les eaux et pacages, la forêt chenue, l'homme qui vient, la cloche qui sonne, le cri public et le droit de poursuite. » La terre est aux seigneurs, en effet, dit un autre auteur, par les terrages[6], les cens, etc. « Ils s'attribuent les eaux en s'attribuant les petites rivières et la banalité des moulins. L'air est à eux, puisqu'ils prennent en quelques lieux un droit pour la naissance d'un enfant, comme un tribut qu'il doit à l'instant qu'il respire l'air. Le feu même n'a pas échappé à la domination des seigneurs, qui prennent des redevances pour chaque habitant faisant feu et fumée. »

19. Les non-nobles; les degrés de servitude. — Bien au-dessous des propriétaires des terres *tenues noblement*, venaient les hommes libres propriétaires de terres *tenues*

1. Il consistait à ménager dans les forêts un lieu où l'on conservait le gibier.

2. Il livrait au seigneur les débris du naufrage. Un seigneur des côtes de Bretagne, le vicomte de Léon, disait en parlant d'un écueil : « J'ai là une pierre plus précieuse que celles qui ornent la couronne des rois. »

3. L'*aubain* était un étranger qui passait un an et un jour sur les terres d'un seigneur et devenait son homme. Le droit d'aubaine était donc un profit · de là l'expression encore usitée aujourd'hui : *La bonne aubaine.*

4. Droit pour le seigneur de se faire héberger par ses vassaux.

5. Le seigneur faisait établir un moulin, un four, un pressoir commun à toute une localité : il fallait s'en servir et payer pour s'en servir. C'est de là qu'est venu le sens du mot *banal*, dit encore aujourd'hui pour commun. Une *banalité* est une chose commune que tout le monde répète.

6. Droits perçus sur les terres.

en roture, c'est-à-dire dont les héritages étaient grevés de cens ou de rentes ; ils formaient la classe des *non-nobles* ou des *roturiers*. On ne leur demandait point la foi et l'hommage ; on n'avait pas besoin de leur promesse de fidélité : ce n'étaient point des égaux, des pairs, mais des sujets. Les non-nobles s'appelaient aussi *vilains*, parce que la plupart habitaient la campagne, les métairies, les anciennes *villas* romaines. Le mot vilain devint un terme général ; mais il désignait surtout les habitants auxquels était imposée quelque servitude, car il y avait des degrés dans la servitude.

1° Les *tenanciers* pouvaient léguer à leurs enfants le fruit de leur travail : ils n'avaient à acquitter, en dehors des redevances en nature et des rentes attachées à la terre, que la *taille seigneuriale* (l'impôt), les *corvées*, travaux obligatoires pour tous les habitants d'une seigneurie qui n'étaient ni nobles ni ecclésiastiques ; les droits de *banalité*, pour porter leur blé au moulin, leur pain au four, leur raisin au pressoir du seigneur.

2° Au-dessous des tenanciers se trouvaient les *mainmortables*. La personne du mainmortable était libre, mais ses biens ne l'étaient point. Suivant une expression énergique, « il vivait libre et mourait serf, » c'est-à-dire qu'à sa mort son héritage revenait au seigneur. Ses enfants ne recueillaient ses biens qu'en les rachetant ; c'était le droit de *mainmorte*[1].

Le bien du mainmortable n'étant pas libre, lui ne l'était de sa personne qu'à la condition de ne point quitter la seigneurie et de ne point se marier en dehors de la seigneurie. S'il allait s'établir dans une autre, son maître avait le droit de l'y aller chercher, le droit de *poursuite*. Le seigneur lui vendait le plus souvent le droit de se marier en dehors de la seigneurie (de se formarier) et percevait le tribut de *formariage*.

3° Mais le *serf* n'était libre ni de ses biens, ni de sa personne. Il était ce qu'on appelait *homme de corps*, la propriété absolue de son maître. Le serf et le champ ne faisaient qu'un : on les vendait ensemble ou séparément, suivant la volonté du seigneur. C'est pour cela qu'on disait

1. Ce mot vient, dit-on, de l'usage de couper la main droite du mort que l'on présentait au seigneur pour lui apprendre qu'il pouvait disposer des biens de son serf.

serf de la glèbe. C'était le bras qui poussait la charrue : il n'était ni plus ni moins que le bœuf qui la tirait. « Les serfs, dit un jurisconsulte du moyen âge, Beaumanoir, sont si sujets à leur seigneur, que leur sire peut prendre tout ce qu'ils ont et les tenir en prison toutes les fois qu'il lui plaît, soit à tort, soit à droit, car il n'est tenu à en répondre qu'à Dieu. »

Ruines du château de Couci.

Le serf entraîne sa famille dans la servitude : sa femme est serve, ses enfants naissent serfs. Leur maître les peut séparer les uns des autres. Mais c'est là l'abus. Le serf est d'un degré au-dessus de l'esclave antique : on lui laisse en général sa famille, sa cabane, et, peu à peu, la société devenant plus régulière, l'Eglise reprenant l'empire, les affranchissements diminueront le nombre des serfs.

20. Les châteaux et les fertés. — Cette société si singulière a laissé comme traces matérielles de son existence les ruines de ses châteaux Les *châteaux* dont le pays était

couvert, sont comme le signe visible de cette oppression qui pesait sur les villes et sur les campagnes, non seulement en France, mais dans tous les royaumes sortis du démembrement de l'empire de Charlemagne.

Les seigneurs habitaient les châteaux ou forteresses. Construits d'abord pour défendre le pays contre les Normands, les châteaux servirent ensuite aux seigneurs de refuges pour se rendre indépendants des rois et maîtres du territoire. Bâtis au bord des rivières, au sommet des collines ou des rochers, ils commandaient les routes importantes et pouvaient, grâce à leur étendue, renfermer une véritable armée.

Outre les *fossés*, une et quelquefois plusieurs enceintes successives et étagées défendaient le dernier refuge du seigneur, la maîtresse tour ou *donjon*, où il renfermait ses trésors[1]. Pour pénétrer dans le château, il fallait franchir le fossé sur un *pont mobile*, qu'on levait ou qu'on abaissait, le *pont-levis*, passer sous la grille de fer qui protégeait la porte et qu'on relevait en temps de paix ; la porte était resserrée entre deux tours.

Des tours garnissaient l'enceinte et présentaient, à leur sommet, comme une couronne de *créneaux*, pierres espacées destinées à abriter les archers, tout en leur permettant de faire usage de leurs armes dans les intervalles qui les séparaient. D'immenses souterrains servaient de caves, de magasins, de prison, d'asile en cas de prise de la forteresse. Quelquefois des murs englobaient dans le château des fermes et des champs. C'était donc à la fois pour les seigneurs de ces temps reculés leur palais, leur camp, leur ville capitale. Derrière ces murs énormes, construits avec des pierres d'une taille extraordinaire, les nobles bravaient les hommes, soutenaient de longs sièges ou s'oubliaient dans de longs festins au retour de leurs fructueuses expéditions. Le château fut souvent un repaire de guerriers pillards avant de devenir ce qu'il sera plus tard, le séjour de bons et généreux chevaliers.

21. Villes, villages, bourgs, faubourgs. — Beaucoup de châteaux s'appelaient *fertés* (ou forteresses), et ce mot est resté aux villes qui, groupées autour de ces forteresses,

1. Les donjons servirent souvent de prison, et jusqu'aux derniers temps le donjon de Vincennes a reçu des prisonniers.

firent plus tard corps avec elle : c'est là l'origine de tous les noms de lieux qui commencent par Ferté ou la Ferté[1], comme de ceux qui commencent par le nom Château.

Les non-nobles ou roturiers, les manants[2], ou, comme on disait, les *hommes levant et couchant* dans la seigneurie, c'est-à-dire n'en pouvant sortir sans la permission du maître, habitaient les anciennes cités et généralement les villes. Le mot de *ville*, qui dans l'origine ne désignait que des fermes, des métairies, désigna des agglomérations nombreuses et s'étendit par suite aux anciennes cités. Les agglomérations moins nombreuses, celles qui contenaient surtout les pauvres cabanes des serfs, furent les *villages*. Les *bourgs* furent des villages entourés d'une enceinte ; les *faubourgs*[3], les maisons bâties en dehors de cette enceinte, et dont les habitants, à la première alerte, se retiraient dans le bourg.

22. Misère de la société. — Peu de commerce et d'industrie dans les villes, qui toutes étaient tombées sous la domination soit d'un comte, soit d'un seigneur, soit d'un évêque, et dont les habitants étaient exploités comme les serfs ; les campagnes, souvent dévastées par les guerres continuelles ; des famines fréquentes, dont quelques-unes furent horribles ; la force et la violence substituées à la justice, dont on ne conservait plus que de vaines formules ; l'ignorance la plus profonde, sauf dans les monastères, voilà au neuvième et au dixième siècle l'état de la société. L'ordre n'était qu'apparent dans cette hiérarchie de propriétaires, toujours en lutte les uns contre les autres, et la plus dure oppression pesait sur les classes inférieures, dont le sort variait selon la bonté ou la brutalité de leurs maîtres.

23. Gerbert ; les arts. — Au milieu de ces ténèbres qui avaient envahi la société, l'Église cherchait à conserver au moins une faible lueur de science. Elle entretenait l'étude des lettres dans ses couvents. Elle produisait même quelques savants, et l'un des plus illustres de cette époque

1. La Ferté-Milon (Aisne), La Ferté-Macé (Orne), la Ferté-sous-Jouarre (Seine-et-Marne), La Ferté-Saint-Aubin (Loiret), la Ferté-Saint-Cyr (Loir-et-Cher), la Ferté-Bernard (Sarthe), etc., etc.

2. Le mot manant s'appliquait donc à des serfs, et c'est pour cela qu'il devint plus tard un terme de mépris.

3. Certains auteurs font venir aussi ce mot du terme allemand *pfahlburg*, enceinte de pieux.

fut GERBERT, né en Auvergne, simple moine d'Aurillac, et qui devint pape sous le nom de Sylvestre II[1]. Ce fut le premier pape français.

Gerbert connaissait l'algèbre, l'astronomie, la mécanique. On lui attribue, parce qu'il avait beaucoup étudié en Espagne, l'introduction en Europe des chiffres arabes. Il imagina aussi, dit-on, l'horloge à balancier. Ses connaissances étaient telles qu'on l'accusait de magie.

L'Eglise, d'ailleurs, dirigeait aussi la renaissance des arts. Si le peuple n'habitait que de grossières cabanes, et si les châteaux des seigneurs n'étaient encore que de lourds massifs de pierre, déjà s'élevaient de majestueuses et gracieuses églises. Encore deux siècles, et l'on construira les magnifiques cathédrales qui subsistent aujourd'hui.

RÉSUMÉ

1, 2. CHARLES LE CHAUVE (842-877), roi d'une France réduite, eut grand'peine à la défendre contre l'avidité des *comtes* et des *ducs* devenus peu à peu souverains et contre les invasions des pirates normands.

Lui-même favorisa le morcellement par l'édit de **Mersen** (847) qui prescrivait aux hommes libres de se choisir un seigneur et par l'édit de **Kiersy-sur-Oise** qui autorisait l'hérédité des charges de *comte*.

3, 4. Tandis que Charles le Chauve, si faible, ne songeait qu'à s'agrandir aux dépens de ses frères, puis de ses neveux, une famille se distinguait par son courage contre les pirates, c'était celle de *Robert le Fort*, comte d'Anjou. Robert, « qu'on a appelé le Macchabée de la France, » périt au combat de **Brissarthe** (865).

Après *Charles le Chauve*, vient *Louis II*, le *Bègue;* puis on voit régner conjointement les deux fils de Louis II, Louis III et *Carloman* qui remportent un succès signalé sur les Normands à *Saucourt-en-Vimeu* (880).

5, 6. Mais les Normands reparaissent toujours, et, en 885-886, assiègent la cité de Paris vaillamment défendue par son comte *Eudes* et son évêque *Gozlin*. Un an entier les Parisiens résistent. Le maître de la France et de tout l'ancien empire de Charlemagne, Charles le Gros, arrive à leur secours; mais il traite avec les Normands et achète, à prix d'argent, leur départ. La lâcheté de Charles indigne tous les peuples, qui l'abandonnent, et Charles est déposé à la diète de **Tribur** (887).

1. La ville d'Aurillac lui a élevé une statue qui fut exécutée par le célèbre David (d'Angers).

Le démembrement de l'empire de Charlemagne fut dès lors définitif et la France élut un de ses seigneurs, un de ses chefs nationaux **Eudes**, fils de Robert le Fort, et l'illustre défenseur de Paris.

7, 8, 9. Cependant les partisans de la dynastie carolingienne résistèrent encore à lutter pendant plus d'un siècle et à faire alterner les descendants de Charlemagne avec les ducs de France.

Ainsi, après *Eudes*, régna **Charles le Simple**, qui céda la vallée inférieure de la Seine aux Normands en 911. A Charles le Simple, qui mourut prisonnier du comte Herbert de Vermandois, succéda *Robert*, duc de France, puis *Raoul*, duc de Bourgogne.

10, 11, 12. Après Raoul de Bourgogne (923-936), son beau-frère **Hugues le Grand**, duc des Francs donne la couronne à un carolingien, *Louis IV*, d'Outre Mer, qui essaye en vain de secouer son joug en implorant l'appui d'Otton Ier, le puissant roi de Germanie. En 954 Hugues donna la couronne au fils de Louis IV, Lothaire, et mourut en 956, mais son fils **Hugues Capet** reprit sa politique. Après le règne de Lothaire, Hugues Capet couronna Louis V, mais en 987, à la mort de Louis V, il prit enfin la couronne et la fixa dans sa famille, dite des **Capétiens**.

13, 14, 15, 16, 17, 18, 19. Ce qui favorisa l'avénement des Capétiens, ce fut le morcellement de la France. Notre pays était alors divisé entre les possesseurs de **fiefs**, formant une véritable armée de souverains superposés les uns aux autres.

A la tête on voyait les **grands vassaux**, maîtres de provinces entières, puis venaient les moindres seigneurs, les *petits vassaux*, maîtres d'une ville ou quelquefois d'une simple localité.

Les suzerains et les vassaux étaient liés entre eux par des obligations réciproques : ceux qui n'entraient point dans cette hiérarchie, ne faisaient point partie de la *noblesse*. Les hommes libres voyaient encore au-dessous d'eux les *tenanciers*, les *main-mortables*, et tout à fait au bas de l'échelle les **serfs**.

20, 21, 23, 24. Les châteaux que les seigneurs avaient fait construire, servaient de refuge aux pillards, la guerre était partout, dans les campagnes, dans les villes, et c'est à peine si l'Église, au milieu de cette anarchie aux conséquences de laquelle elle n'avait pas échappé, pouvait conserver quelques lueurs de science, comme on le voit par l'exemple du pape français Gerbert.

SUJETS DE DEVOIRS ÉCRITS.

Le règne de Charles le Chauve.
Invasions des Normands. Le siège de Paris.
Origine et développement de la féodalité.
Les degrés de servitude dans le système féodal.
Les châteaux.

LES DERNIERS CAROLINGIENS ET LES ANCÊTRES DES CAPÉTIENS.

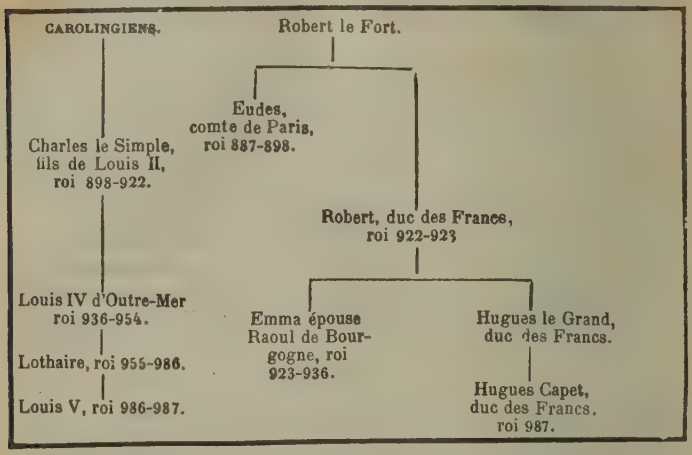
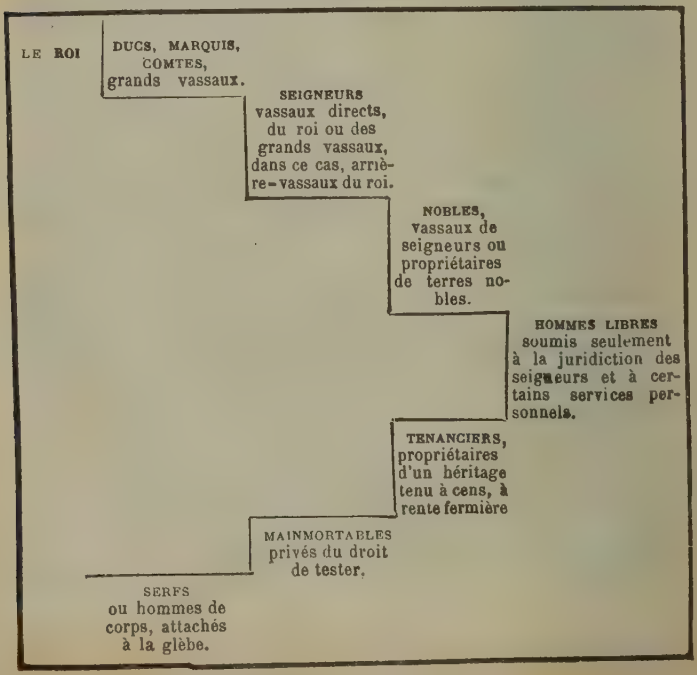


TABLEAU DE LA HIÉRARCHIE FÉODALE.



Questionnaire.

1, 2. Qu'est-ce qui empêcha Charles le Chauve de regagner les pays perdus au traité de Verdun? — Que stipula l'édit de Mersen? — Pour quelle raison ordonnait-on aux hommes libres de se choisir un seigneur? — Qu'étaient-ce que les comtes? — Que stipula l'édit de Kiesry-sur-Oise à leur égard?

3, 4. Décrire le caractère des invasions des Normands? — Quels succès furent remportés sur eux?

5, 6. Raconter le siège de Paris par les Normands? — Quels furent les plus illustres défenseurs de Paris? — Qui devint maître de la Gaule après la déposition de Charles le Gros?

7-9. La famille de Charlemagne parvint-elle à ressaisir la couronne? — Quelle partie du pays Charles le Simple céda-t-il aux Normands? — Comment finit-il?

10-12. Quelle famille alternait sur le trône avec celle de Charlemagne? — Où Hugues le Grand alla-t-il chercher un roi? — A quoi était réduit Louis d'Outre-Mer? — Contre qui eut-il à lutter? — Raconter l'invasion allemande de 878 — Raconter l'exploit de Geoffroy Grise-Gonelle. — En quelle année et où Hugues Capet se fit-il proclamer roi?

13-19. Qu'entendait-on par fief? — Définir les mots de société féodale, de suzerain, de vassal. — Qu'est-ce qui formait la classe des nobles? — Qu'est-ce qui amena l'établissement du droit d'aînesse? — Dire l'origine des châteaux. — Qu'entendait-on par *bourgs*, *villages*? — Quelle fut l'origine des *corvées* et des droits seigneuriaux? — Qu'entendait-on par *four banal*? — Qu'était-ce que la dîme? — Qu'étaient-ce que les serfs?

20-23. Pourquoi avait-on construit des châteaux? — A quoi servaient-ils? — Quel était l'état de la société dans ces temps barbares? — Quel pape eut la plus grande renommée de science à cette époque?

CHAPITRE V.

LES CAPÉTIENS DIRECTS.

(987-1328.)

I. LES PREMIERS CAPÉTIENS.

Sommaire : 1. Faiblesse des premiers Capétiens; Hugues Capet. — 2. L'an 1000. — 3. Le bon roi Robert (996-1030). — 4. Henri Ier (1031-1060); la trêve de Dieu (1041). — 5. Philippe Ier (1060-1108), activité des seigneurs; fondation du royaume de Portugal (1095-1140). — 6. Les aventuriers normands; le royaume des Deux-Siciles. — 7. Conquête de l'Angleterre par Guillaume de Normandie (1066). — 8. Conséquences de la conquête de l'Angleterre; lutte de Guillaume et du roi Philippe Ier. — 9. La première croisade; le concile de Clermont-Ferrand (1095). — 10. Les croisés en Asie; siège d'Antioche (1097-1098). — 11. Prise de Jérusalem (1099). — 12. Le royaume de Jérusalem. — 13. La chevalerie. — 14. L'affranchissement des communes. — 15. La maison commune; le beffroi.

1. Faiblesse des premiers Capétiens; Hugues Capet (987-996). — Au milieu de tous les petits rois qui, sous le nom de ducs, de comtes, de marquis, se partageaient la France, c'était à peine si on remarquait le véritable roi, Hugues Capet. Mais au moins par l'avènement de ce prince riche, le roi devenait l'égal des autres seigneurs, en attendant qu'il pût redevenir leur maître.

Quatre princes toutefois se succéderont sur le trône et plus d'un siècle s'écoulera (987-1108) avant que la royauté reprenne quelque ascendant.

Hugues cependant battit l'oncle du dernier roi, Charles de Lorraine, qui avait protesté contre son élection, et l'enferma dans la tour d'Orléans où ce prince s'éteignit l'année suivante. Hugues triompha aussi du comte de Poitiers, mais ne put dompter les Aquitains. Il écrivait à Adalbert, comte de Périgord, qui refusait d'obéir : « *Qui t'a fait comte? — Qui t'a fait roi?* » répondit l'autre. Hugues, pour affermir la couronne dans sa famille, fit sacrer de son vivant son fils *Robert*, qui lui succéda sans opposition en 996.

2. L'an 1000. — Le monde se préoccupait alors d'un passage bien autrement grave que celui d'un règne à un autre. La première période de mille ans écoulée depuis la naissance du Christ allait finir, et les malheurs de la terre étaient si affreux, la misère si horrible, qu'on y voyait un indice prochain de la fin des temps. Aussi, à mesure qu'on approchait de cette date redoutée, l'an 1000, l'inquiétude des peuples augmentait. On se désintéressait des choses de ce monde, on faisait pénitence et on ne se souciait plus ni d'acquérir, ni d'amasser, ni de construire. Beaucoup donnaient leurs biens aux églises et partaient en pèlerinage pour les lieux saints.

L'an 1000 arriva; le soleil se leva comme à l'habitude, et le monde ne périt point. On attendit encore avec anxiété le dernier jour de cette année lugubre. Ce dernier jour arriva et le monde ne finit point. Au printemps, les forêts reverdirent, les champs refleurirent. Le monde, comme soulagé d'un poids terrible, se sentit revivre. On se remit avec ardeur à travailler, à gagner, à bâtir, à nourrir de longs espoirs et de vastes pensées.

3. Le bon roi Robert (996-1031). — Ces événements avaient influé sur le caractère naturellement pieux du roi Robert (II). Ce prince fut plutôt un moine qu'un roi sur le trône. Il composa plusieurs hymnes sacrées qui furent adoptées par l'Eglise. « Il allait souvent, dit son historien, à l'église de Saint-Denis, revêtu de ses habits royaux et la couronne sur la tête; il y dirigeait le chant au milieu des moines. »

Robert était la charité même. Il donnait aux pauvres l'argent dont la reine ornait sa lance; il les nourrissait de sa

main, il les laissait approcher familièrement de sa table et lui dérober même les franges d'or de son manteau. Aussi demeura-t-il populaire sous le nom du bon roi Robert.

Ce prince si religieux et si pacifique cependant résista longtemps à l'Église et ne voulait point rompre son mariage avec Berthe sa parente. Il ne céda qu'après avoir encouru l'excommunication, après avoir vu jusqu'à ses serviteurs le fuir comme un pestiféré.

Son second mariage, qui aurait pu avoir des résultats politiques, n'en eut que de funestes pour son bonheur domestique. Robert avait épousé *Constance*, fille du duc des Aquitains, et rapproché ainsi la France du Nord de la France du Midi. Mais le caractère altier, l'humeur vive et inquiète de Constance contrastaient avec le caractère calme et grave de Robert. Les Aquitains affluèrent à la cour, et leur luxe, leurs modes étranges choquèrent les compagnons du roi.

La mobilité, la légèreté de la reine se retrouvèrent dans ses fils, qui se révoltèrent plusieurs fois contre leur père, et le bon roi Robert dut passer sa vie à rétablir la paix dans sa propre famille. Il eut aussi à soutenir une guerre de trois ans pour réunir à ses domaines le duché de Bourgogne devenu vacant (1016). Le premier, il ordonna en France des exécutions d'hérétiques : treize furent brûlés à Orléans (1022).

4. Henri Ier (1031-1060) ; la Trêve de Dieu (1041). — Le roi Robert avait fait couronner d'avance son fils aîné Henri Ier. Mais la reine Constance, qui préférait un autre de ses fils nommé Robert, l'excita à la révolte. Henri, pour se délivrer de ce rival, lui abandonna le duché de Bourgogne, et Robert fonda *la première maison de Bourgogne*, qui devait durer trois siècles.

Voulant éviter l'excommunication que son père avait encourue pour avoir épousé une parente, Henri envoya demander la main d'Anne, fille du grand-duc de Kief, un des premiers princes russes. Il régna trente ans, occupé uniquement soit de ses plaisirs, soit de quelques luttes contre les vassaux rebelles de ses domaines

Les guerres continuelles de château à château amenaient de tels ravages, que l'Église dut intervenir et fit adopter une convention appelée la *trêve de Dieu*. Du *mercredi soir* au *lundi matin* de chaque semaine, les jours de *grandes fêtes*

l'*Avent* et le *Carême* tout entiers, il était interdit de faire la guerre. Ceux qui rompaient la trêve étaient punis de l'amende et bannis du pays. Les guerres diminuèrent, mais ne cessèrent point.

5. Philippe Ier (1060-1108); activité des seigneurs : fondation du royaume de Portugal (1095-1140). — Il en fut de même sous le règne de Philippe Ier qui ne sortait de son indolence que pour ravager les terres de ses vassaux indociles ou piller les marchands sur les routes. Aussi ce prince fut-il averti plus d'une fois par le pape Grégoire VII et encourut-il l'excommunication lorsqu'il eut osé enlever au comte d'Anjou sa femme Bertrade. Philippe ne prit aucune part aux grands événements qui remplissent son règne et l'activité des seigneurs contrastait avec son inertie.

Des seigneurs français allèrent en Espagne prendre part à la lutte acharnée que les chrétiens de ce pays soutenaient contre les Arabes. Raymond, fils d'un comte de Toulouse, épousa la fille d'Alphonse VI, roi de Castille, et le sang français coula dès lors dans les veines des rois de Castille. Un arrière-petit-fils du roi Robert, *Henri de Bourgogne*, gagna par ses exploits une autre princesse de Castille et un comté sur les bords du fleuve le *Minho;* ce fut le comté de **Portugal** que l'épée de son fils arrondit jusqu'à en faire un royaume (1095-1140)

6. Les aventuriers normands; le royaume des Deux Siciles. — Mais ce furent surtout les Normands qui se signalèrent par leur hardiesse et leurs succès. Quarante pèlerins[1] normands, revenant de Palestine, arrivent à Salerne, dans l'Italie méridionale, au moment où cette ville allait succomber sous l'attaque des pirates sarrasins. Relever le courage des habitants, fondre sur les Sarrasins, les mettre en fuite, ce fut l'affaire d'un instant pour les pèlerins (1016). Ils s'établissent dès lors ou plutôt guerroient dans le pays. Le bruit de leurs aventures leur amène des compagnons, eux-mêmes Normands; ce sont les fils de Tancrède de Hauteville, avec une véritable colonie ou plutôt une armée. Ils chassent les Grecs qu'ils avaient d'abord secourus et se taillent un large comté dans la Pouille et la Calabre. A

1. On appelait *pèlerins* ceux qui faisaient par piété le voyage de la Terre Sainte. Ils partaient après avoir pris solennellement le *bourdon* ou bâton et l'*escarcelle* ou la bourse.

ces domaines ils ajoutèrent bientôt la Sicile et formèrent un royaume connu plus tard sous le nom de royaume des Deux-Siciles[1].

7. Conquête de l'Angleterre par Guillaume de Normandie (1066). — Ce que ses sujets faisaient au hasard et en petit, le duc Guillaume de Normandie, non moins âpre au gain, voulut le faire en grand. A la mort de son parent le roi saxon Édouard III, il réclama la couronne d'Angleterre qui venait d'être donnée à un noble saxon, Harald.

Des aventuriers de tous pays accoururent en foule sous les étendards du duc de Normandie qui promettait à tous argent et domaines. Ils passèrent la Manche sur quatre cents navires et un millier de bateaux. Débarqués en Angleterre, ils enfoncèrent, après un combat acharné, l'armée anglo-saxonne près de **Hastings** (1066). Harald périt. Guillaume demeura le maître, entra à Londres, puis partagea l'Angleterre à ses compagnons, ayant soin de garder pour lui la meilleure part.

Les usages, la langue des Normands, autant dire des Français, furent introduits dans la Grande-Bretagne où la race saxonne se vit dépouillée, opprimée, sans être cependant anéantie, car elle devait, au bout de quelques siècles, reprendre l'ascendant.

8. Conséquences de la conquête de l'Angleterre; lutte de Guillaume et du roi Philippe Ier. — Guillaume, roi d'Angleterre et duc de Normandie, fut plus puissant que son seigneur le roi de France. Philippe Ier, malgré son apathie, s'effraya; il soutint ceux qui se révoltaient contre Guillaume, entre autres son fils aîné Robert. Guillaume était d'une corpulence remarquable. Philippe le raillait, dit-on, l'accusant de ne pouvoir se remuer. Le Conquérant instruit de ces moqueries, répondit qu'il se présenterait bientôt devant Paris avec dix mille lances. Il y serait venu, car il avait déjà brûlé **Mantes**, lorsqu'il y tomba malade et mourut (1087); on l'enterra à l'abbaye de St-Etienne de de Caen.

9. La première Croisade; le concile de Clermont-Ferrand (1095). — Vers la même époque, l'Europe entière

1. Non pas qu'il y eût deux Sicile, mais le royaume de Naples et le royaume de Sicile ayant été réuni, on voulut affirmer cette union par une expression générale.

Konieh
Tarse
Adana
D'ARMENIE
Edesse
Fl. Sarabus
d'Alexandrette
C. Rhosus
Antioche
1098
Fl. Oronte
PRINCIPAUTÉ D'ANTIOCHE
COMTÉ D'ÉDESSE
Euphrate
C. St André
Portibelet
Zibel
Batt
CHYPRE
Famagouste
Nicosie
Margat
Merqueb
Tortose
Tripoli
Limasse
Liban
COMTÉ DE TRIPOLI
Gibbel
Barut
Sajette
Damas
Sidon
Tyr
Fl. Jourdain
Acre
1187
P. de Tibériade
Ch. des Pelerins
Cesarée
Beisan
Safet
Arsuf
Naplouse
Joppé
Rama
Jérusalem
1099
Ibelin
Ascalon
Gazare
M. Morte
ROYAUME DE JERUSALEM
Darum
Berria
ROYAUME DE JÉRUSALEM
et principautés Françaises
en Syrie

se souleva et se précipita sur l'Asie. Jérusalem, la ville sainte, venait de tomber entre les mains des Turcomans, et les pèlerins avaient à subir mille outrages.

L'un d'eux, un simple moine, **Pierre l'Ermite**, s'en alla raconter partout les maux des chrétiens. Monté sur une mule, il parcourut la France, excitant le peuple à marcher à la délivrance de ses frères et du tombeau du Christ. Le pape **Urbain II**, qui était Français, réunit à **Clermont-Ferrand** un concile où se rendirent non-seulement les évêques, mais la plupart des seigneurs (1095). Pierre l'Ermite raconta de nouveau ce qu'il avait vu, puis Urbain II exhorta les Français à cesser leurs guerres fratricides et à satisfaire leur humeur aventureuse en partant pour la Terre Sainte. « Dieu le veut! Dieu le veut! » répondirent des milliers de voix et une foule nombreuse de hauts barons vint recevoir, avec le peuple, la *croix d'étoffe rouge* que les pèlerins s'engageaient à porter sur leurs habits tant que leur voyage ne serait pas accompli : de là le nom de *croisés* donné à ceux qui s'armèrent pour la Terre Sainte, et celui de *croisades* à ces expéditions qui, pendant deux siècles, vont remuer le monde chrétien.

Le peuple, les pauvres, étaient les plus impatients : ignorant la distance à laquelle se trouvait Jérusalem, ils se mirent en marche et les femmes, les enfants, à chaque ville nouvelle, demandaient : « Est-ce donc là Jérusalem? » *Gauthier sans Avoir* et *Pierre l'Ermite* guidaient cette multitude désordonnée qui ravageait les pays où elle passait et commençait la croisade en massacrant les Juifs. Elle arriva bien décimée à Constantinople. L'empereur d'Orient se hâta de la jeter en Asie où elle périt massacrée par les Turcs dans la plaine de Nicée.

10. Les croisés en Asie; siége d'Antioche (1097-1098). — La véritable armée des croisés partit enfin, conduite par les chefs les plus vaillants, composée des plus riches seigneurs qui emmenaient avec eux leurs vassaux. La discipline y régnait et on savait quels obstacles on rencontrerait. Les Français du nord avaient pour chef **Godefroy**, duc de Bouillon, les Français du midi, *Raymond de Toulouse*, les Normands d'Italie, *Bohémond* et son cousin *Tancrède*.

Tous se réunirent à Constantinople où l'empereur s'effraya bien vite de ces fiers batailleurs qu'il avait appelés

à son secours. Leur multitude, leur air farouche sous des armures de mailles de fer, leur parole menaçante et hautaine effrayèrent les Grecs, surtout lorsqu'ils les virent contempler, avec admiration et envie, les dômes magnifiques, les palais de Constantinople. En face de pareils et de si nombreux alliés, l'empereur Alexis trembla sur son trône.

Heureusement pour lui, les croisés alors « n'aspiraient qu'au Seigneur. » Ils traversèrent le Bosphore [1] et arrivèrent enfin en Asie, dans les plaines de Nicée couvertes des ossements de leurs imprudents devanciers. Après une bataille sanglante, ils s'emparèrent de la ville de **Nicée** (1097); une grande armée turque fut encore battue quelques semaines après à **Dorylée**, dès lors, les Turcs laissèrent combattre pour eux, la faim, la misère, l'intempérie des vents, l'ardeur brûlante du soleil; jusqu'en Syrie, chaque pas fut marqué par des cadavres.

Là se trouvait la puissante et riche **Antioche** dont le siége dura huit mois. Les croisés, éprouvés par les maladies, la famine, se décourageaient. Les intrigues de l'habile Normand *Bohémond* parvinrent cependant à rendre les chrétiens maîtres de la ville. A peine y sont-ils qu'une grande armée turque arrive; les croisés se précipitent contre elle précédés de la sainte lance qu'on venait de retrouver; la foi a redoublé leur courage et les Turcs sont mis en pleine déroute (1098).

11. Prise de Jérusalem (1099). — Victorieuse à la bataille d'Antioche, l'armée des croisés s'avance sur Jérusalem. Lorsqu'elle aperçut enfin la Ville sainte le même cri : *Jérusalem!* sortit de toutes les bouches et de tous les cœurs poussé par soixante mille hommes qui seuls survivaient à ces trois années d'épreuves (1099).

Les croisés avaient appris des Grecs l'usage des anciens engins : ils construisirent des machines pour faire le siége de Jérusalem, qui dura six semaines. Ils firent rouler au pied des murailles de hautes tours surmontées de ponts-levis qui devaient s'abattre sur les parapets. Mais les Égyptiens, alors maîtres de Jérusalem, ont épié leurs travaux; à leurs machines ils opposent d'autres machines; les traits, les flammes volent des deux parts, et les assié-

1. Nom ancien du détroit de Constantinople.

gés, par d'audacieuses sorties, portent l'incendie jusqu'aux tours qui les menacent. Un vendredi, le 14 juillet 1099, les croisés commençaient à se décourager, quand le bruit se répandit que plusieurs de leurs chefs, morts pendant le siége, se montraient au fort de la mêlée. En même temps on aperçut au sommet du mont des Oliviers, un cavalier inconnu qui agitait un bouclier étincelant. On crut à des secours miraculeux, on redoubla d'ardeur, on jeta enfin les ponts-levis sur les murailles, on pénétra dans la ville, on ouvrit les portes, toute l'armée y fit irruption. Un horrible carnage suivit la victoire : « on chevauchait dans le sang jusqu'au poitrail des chevaux. »

12. Le royaume de Jérusalem. — Godefroy qui s'était tenu éloigné de ce massacre, s'en alla pieds nus et sans armes au tombeau du Christ. Sa piété et sa douceur firent impression sur les autres chefs qui, enfin, imitèrent l'exemple de ce véritable chevalier chrétien du moyen âge. Ce fut **Godefroy de Bouillon** que les croisés nommèrent *roi de Jérusalem;* mais il ne voulut accepter que le titre d'avoué ou défenseur, *baron du Saint-Sépulcre*, « refusant de porter couronne d'or là où, dit-il, le Roi des rois avait porté couronne d'épines. »

Trois semaines après, la brillante victoire d'*Ascalon* sur une grande armée du kalife d'Égypte consolida le nouveau royaume et ne laissa plus aux musulmans « d'autre asile que le dos de leurs chameaux agiles, ou les entrailles des vautours », dit un poëte arabe.

13. La Chevalerie. — Si la croisade servait à plusieurs nations pour satisfaire leur cupidité, chez la plupart elle développait les bons instincts, la générosité de l'âme. Les divers peuples de l'Europe, sur la terre ennemie, au milieu de communes souffrances, s'aperçurent qu'ils étaient frères; les seigneurs se rapprochèrent de leurs vassaux, de leurs vilains mêmes qui partageaient leurs périls et leur foi.

Le sentiment chrétien, d'ailleurs, mêlé aux traditions germaniques de l'honneur et du courage, avait produit la *chevalerie*, sorte de confrérie dont les nobles s'enorgueillissaient de faire seuls partie, mais qui leur imposait de sérieux devoirs. Le jeune noble recevait une éducation conforme aux idées du temps. Dès qu'il était sorti de l'enfance, on l'envoyait dans un château voisin ou dans le château du

suzerain. C'est là qu'il apprenait le métier des armes. Il passait par tous les degrés : *damoisel* ou petit seigneur, *valet* ou petit serviteur. Il remplissait des fonctions domestiques qui étaient honorées au lieu d'être méprisées, et que des fils de rois ne dédaignaient point de remplir. Il devait verser à boire dans les festins et « très-mignonnement se contenir. » — *Écuyer*, il accompagnait son seigneur aux batailles, où il apprenait en le voyant faire. Pour que son éducation fût complète, il fallut qu'à la souplesse et à la force du corps, à l'adresse et à la bravoure du combattant, il joignît des qualités d'esprit et de cœur : l'*attrempance*, douceur de l'âme, facilité d'obéissance ; la *cointise*, ou bonne grâce; la *courtoisie;* la *féauté* ou fidélité; la *prud'homie* ou sagesse, réflexion, prudence.

A vingt et un ans, on l'armait *chevalier*. Une nuit entière il veillait dans une chapelle ; il entrait au bain ; puis on le revêtait d'une robe blanche. Enfin au milieu d'une cérémonie religieuse on lui donnait ses armes : un seigneur le frappait du plat de son épée en invoquant le nom de Dieu et disant : « Je te fais chevalier. »

Les chevaliers devaient se protéger mutuellement, défendre l'Église, la veuve et l'orphelin, se garder de tout crime, de toute bassesse.

La chevalerie fut encore rehaussée par la création de deux ordres spéciaux de chevaliers pour la défense de la Terre Sainte : l'ordre militaire des **Hospitaliers** (1100) devenus plus tard les chevaliers de Rhodes, puis de Malte, et l'ordre des **Templiers** (1118). Moines guerriers, ils protégeaient les pèlerins, que les Hospitaliers recueillaient en outre et soignaient. Ils rendirent de grands services en Palestine.

14. L'affranchissement des communes.— La croisade avait éloigné une foule de seigneurs, ébranlé la société féodale et favorisé le mouvement communal. Les villes longtemps asservies cherchèrent de toute part à secouer le joug qui les accablait : c'est ce qu'on nomme l'*affranchissement des communes*.

Déjà dans les villes les ouvriers du même métier s'étaient rapprochés pour se soutenir les uns les autres; ils avaient, sous la protection d'un saint qu'ils choisissaient comme patron, formé des *corporations*. Ces corporations

résistèrent souvent aux exigences des seigneurs, et enfin, quand les circonstances le permirent, s'entendirent soit pour conquérir, soit pour acheter la liberté de la ville. Leur association forma la *commune*[1].

Dès le règne de Philippe Ier les villes du **Mans** (1066), de **Cambrai** (1076), s'étaient révoltées. Bientôt les villes de **Noyon** (1108), de **Beauvais** et de **Saint-Quentin** s'affranchirent également et obtinrent de leur évêque ou de leur comte une **charte** qui réglait leur condition nouvelle.

A **Amiens**, à **Beauvais**, et surtout à **Laon** où l'évêque Gaudry périt massacré et où la cathédrale fut brûlée. Les libertés communales furent gagnées, perdues, regagnées, au prix de bien du sang versé et de bien des souffrances.

Les habitants de ces villes s'organisaient en association perpétuelle, en *commune*, sous des magistrats appelés ou *jurés*[1] ou *échevins*[2], ou *maires*. Les **membres de la commune** 1° *jouissaient de l'entière propriété de leurs biens;* 2° *ne pouvaient être traduits en justice que devant leurs magistrats;* 3° *élisaient leurs magistrats;* 4° *ne payaient que l'impôt réparti par leurs magistrats;* 5° *n'avaient plus de rapports directs avec le seigneur que par l'intermédiaire de leurs magistrats, eux seuls gardaient leurs remparts et leurs tours. Eux seuls discutaient et réglaient les affaires de leur cité.* Liés par un serment et par un dévouement mutuels, tous s'intéressaient à chacun, et chacun était tenu de se sacrifier pour tous.

15. La maison commune, le beffroi. — Comme signes matériels de cette liberté communale les villes affranchies avaient: un *sceau* particulier qui marquait tous les actes écrits intéressant la communauté; un *coffre commun* où se versaient les sommes perçues sur les citoyens et destinées à payer soit la redevance seigneuriale, soit les dépenses de la communauté; souvent une *bannière* sous laquelle se rangeaient les hommes de la *milice communale;* une *maison commune* ou maison de ville aujourd'hui hôtel de ville, mairie), où siégeaient les jurés

1. Ceux qui étaient choisis parmi les membres de la commune et qui *juraient* de bien s'acquitter de leur charge. On appelait ainsi *jurés*, au moyen âge, les gardes du métier qui étaient chargés de défendre la corporation, de recevoir les apprentis, les maîtres.

2 De l'ancien nom de *scabini*, juges.

Toute le beffroi. Le beffroi de la ville de Béthune.

de la commune, les magistrats chargés de délibérer sur les affaires ; enfin la *cloche* qui appelait les gens de la commune à l'assemblée, au vote, au secours des maisons incendiées, des remparts menacés, et qui tous les soirs sonnait le *couvre-feu*, c'est-à-dire l'heure où il fallait éteindre lumière et foyer pour éviter les accidents pendant la nuit.

Cette cloche fut d'abord celle de l'église. Mais comme le seigneur était souvent un évêque en guerre avec la commune, les bourgeois voulurent avoir une cloche à eux ; ils ajoutèrent un clocher à la maison de ville, et ornèrent ce clocher comme celui de l'église, l'élevant, l'embellissant de plus en plus suivant leur richesse. Ce clocher fut le beffroi [1], et on y plaçait des *guetteurs* chargés d'observer la campagne, de signaler l'ennemi ou les incendies. La tour du beffroi existe encore dans un certain nombre de villes, surtout dans le nord de la France ; le *guetteur* y veille toujours pour donner l'alarme en cas d'incendie, pour sonner le *tocsin* (toque-seing, frappe-signal).

Ainsi affranchies et organisées les villes formaient de petits États, de petites républiques au sein des seigneuries. Ayant les mêmes ennemis que le roi, c'est-à-dire les seigneurs, elles feront souvent cause commune avec lui ; et le roi sera tantôt leur protecteur, tantôt leur adversaire, suivant l'intérêt du moment.

RÉSUMÉ

1, 2, 3, 4. Les premiers Capétiens : *Hugues* (987-996) ; *Robert* (996-1031) ; *Henri Ier* (1031-1060) ; *Philippe Ier* (1060-1108), étaient à peine aussi puissants que les seigneurs. En dehors de la terreur inspirée par l'approche de l'*an mil* qu'on croyait être la dernière année du monde, aucun grand événement ne marqua ces règnes. Le bon roi Robert, malgré sa piété, et le roi Philippe Ier encoururent tous deux l'excommunication pour avoir contracté des mariages illicites. Henri Ier céda le duché de Bourgogne à son frère Robert, qui fonda une nouvelle maison féodale. Enfin le désordre de la société était tel que l'Église dut intervenir et limiter au moins le mal par la *Trêve de Dieu* (1041).

1. On donnait ce nom primitivement à une machine de guerre en forme de tour, couverte de peaux humides, et dont on se servait pour approcher des murailles d'une ville et les saper à couvert. Ce nom ne fut donné que par analogie aux tours ou clochers des maisons de ville.

5, 6. Si les rois demeuraient impuissants et inertes, les seigneurs déployaient une activité qui valut à quelques-uns des royaumes. Henri de Bourgogne fonda (1095), au delà des Pyrénées, un comté qui devint le royaume de *Portugal*. Les trois fils de Tancrède de Hauteville gagnèrent en Italie des domaines (1016-1055) qui devinrent le royaume des Deux-Siciles.

7, 8. Guillaume, duc de Normandie, fit sur les Saxons la conquête de l'Angleterre. Vainqueur à la bataille d'*Hastings* (1066), il partagea le pays entre ses compagnons. Cette magnifique conquête le rendait plus puissant que son suzerain Philippe Ier. Une première guerre, interrompue par la mort de Guillaume (1087) marque le commencement de la rivalité de la France et de l'Angleterre.

9, 10, 11, 12. Mais l'Europe s'émut bien davantage en apprenant la prise de Jérusalem par une horde farouche de Turcs. Les prédications de **Pierre l'Ermite** excitèrent un enthousiasme inouï et le pape **Urbain II**, au concile de **Clermont-Ferrand** (1095), fit décider la guerre sainte, la **croisade**. Portant sur leurs habits une croix d'étoffe rouge, princes et seigneurs, nobles et paysans partirent en foule. Les croisés prirent en Asie Mineure la ville de **Nicée**, gagnèrent la bataille de **Dorylée**, (1097) s'emparèrent de la puissante cité d'**Antioche**, et enfin, en 1099, de Jérusalem. *Godefroy de Bouillon*, l'un des principaux chefs de l'expédition, devint roi de Jérusalem.

13, 14, 15. Le mouvement de la croisade aida aux progrès de la *chevalerie*, sorte de confrérie formée entre les nobles, ayant pour règle le sentiment de l'honneur et la protection des faibles.

En même temps les villes s'*affranchissaient* et s'organisaient en *communes*, c'est-à-dire s'administraient elles-mêmes, ayant leurs magistrats, leur milice, leurs élections; grand progrès des idées de *liberté*.

SUJETS DE DEVOIRS ÉCRITS.

L'an mil.

Le roi Robert.

La conquête de l'Angleterre par les Normands et ses conséquences pour la France.

Raconter les principaux faits de la première croisade.

Expliquer ce qu'on entendait par la chevalerie.

Expliquer ce qu'on entend par l'affranchissement des communes.

Questionnaire.

1-4. — Quelle était la situation des premiers Capétiens au milieu des seigneurs : quelles paroles adressées à Hugues Capet la caractérisent? — Quel était le caractère du roi Robert? — Pourquoi encourut-il l'excommunication? — Qui épousa-t-il en dernier lieu? — Quelle maison féodale fut fondée sous Henri 1er? — Qu'entendait-on par la trêve de Dieu, pourquoi fut-elle établie?

5, 6. — Parlez de Philippe 1er. — Quel prince fonda le comté de Portugal? — Quel fut le royaume fondé par des Normands en Italie?

7, 8. — A qui Guillaume de Normandie enleva-t-il la couronne d'Angleterre? — A quelle bataille fut-il vainqueur? — Que fit-il du pays conquis? — Quelles furent les conséquences de cette conquête de Guillaume pour la France?

9-12. — Quels furent les prédicateurs de la première croisade? où fut-elle décidée. — Quels furent les chefs de la croisade des pauvres? — Quels furent les chefs de l'armée des seigneurs? — Par où passèrent les croisés? — Nommez les principaux siéges qu'ils firent? — Quelle belle parole répondit Godefroy de Bouillon quand on lui offrit la couronne de roi?

13-15. — Quels sentiments la croisade développa-t-elle chez les seigneurs? — Qu'était-ce que la chevalerie? — Comment se faisait l'éducation du jeune noble? — Par quels degrés devait-il passer avant d'être armé chevalier? — Quels étaient les devoirs des chevaliers? — Quel mouvement favorisa la croisade? — Comment les ouvriers s'étaient-ils groupés dans les villes? — Qu'amenèrent leurs associations? — Quels furent les premières villes de commune? — Quels étaient les droits des membres de la commune? — Quels étaient les signes matériels de la liberté communale? — Qu'entendez-vous par beffroi?

II. PROGRÈS DU POUVOIR ROYAL. PHILIPPE AUGUSTE.

Sommaire. — 1. Louis VI le Gros (1108-1137); le domaine royal. — 2. Luttes contre l'Angleterre et contre l'Allemagne, l'oriflamme. — 3. Louis VI et la Flandre. — 4. Louis VII le Jeune (1137-1180). — 5. Prédication de la deuxième croisade (1146;) Saint Bernard. — 6. Louis VII en Asie Mineure et en Palestine (1147-1149). — 7. L'abbé Suger.— 8. Divorce de Louis VII et d'Éléonore de Guyenne. — 9. Le roi Philippe Auguste (1180-1223). — 10. Philippe Auguste et les barons. — 11. Philippe Auguste et Henri II. — 12. La troisième croisade (1189); la dîme saladine.— 13. Philippe Auguste et Richard Cœur de Lion en Orient. — 14. Guerre entre Philippe Auguste et Richard Cœur de Lion (1194-1199). — 15. Philippe Auguste et Jean sans Terre; condamnation de Jean (1204). — 16. Ligue du comte de Flandre, du roi d'Angleterre et de l'empereur d'Allemagne contre le roi de France; le sentiment national. — 17. La bataille de Bouvines (1214). — 18. Le retour de Bouvines. — 19. Louis, fils de Philippe, appelé en Angleterre. — (1216-1217). — 20. Quatrième croisade (1202-1204); prise de Constantinople par les Français et les Vénitiens; empire français en Orient. — 21. La croisade contre les Albigeois (1208); Simon de Montfort. — 22. Mort de Philippe Auguste (1223). — 23. Administration de Philippe Auguste. — 24. Louis VIII dit le Lion (1223-1226.)

1. Louis VI le Gros (1108-1137) ; le domaine royal. — *Louis VI* qui dans l'histoire a gardé, à cause de sa corpulence le surnom de *Gros*, aurait dû conserver plutôt, celui qu'on lui avait donné d'*Éveillé*.

Non-seulement le roi de France, à cette époque, n'était plus obéi des grands vassaux devenus indépendants, mais il ne l'était même point comme seigneur dans ses do-

Gravé par Erhard

maines. Pour sortir de sa capitale il avait à traverser d'épaisses forêts, où s'élevaient des châteaux habités par les plus turbulents de ses vassaux : Bouchard de *Montmorency*, les sires de *Montlhéry*, les comtes de *Corbeil*, de *Melun*, de *Mantes*, etc.

Le château de *Montlhéry*, très-fortifié, commandait la route de Paris à Orléans, et les ruines imposantes d'une de ses tours dominent encore un immense horizon. Philippe Ier était parvenu à se faire céder ce redoutable château. « Garde

bien cette tour, avait-il dit à son fils; je me suis enveilli à la combattre et à l'assaillir. » Louis VI la garda bien et en prit d'autres d'où les barons guettaient les voyageurs comme une proie. Le château du *Puiset*, « repaire de loups dévorants », terreur de l'Orléanais, fut rasé.

Grand justicier du pays, protecteur des églises et des opprimés, Louis VI, malgré les chemins impraticables, à travers les forêts et les ravins, suant, soufflant, poursuivait et frappait les pillards. Il faisait ainsi de la royauté le recours suprême du faible contre le fort.

2. Louis VI et les communes. — Luttes contre l'Angleterre et l'Allemagne; l'oriflamme. — Louis VI cependant fut à tort surnommé le *père des communes*. Il les favorisait sans doute quelquefois dans les terres des seigneurs, mais il intervint contre la commune de Laon, (1112) et n'en voulut jamais dans ses domaines.

Louis VI luttait aussi hors de son domaine, et les ducs de Normandie, rois d'Angleterre, lui paraissaient trop puissants. Aussi soutenait-il *Guillaume Cliton*, neveu de Henri Ier d'Angleterre, qui réclamait la Normandie. Dans la bataille qu'il livra à Henri à **Brenneville**, près des Andelys (1119), Louis courut risque d'être pris; il fut contraint de prendre la fuite, mais ne perdit dans cet engagement que trois chevaliers, car les seigneurs se couvraient d'armures de fer impénétrables.

Le roi d'Angleterre excita l'empereur d'Allemagne Henri V à envahir la France. Louis VI, dans ce pressant danger, appela non-seulement ses barons, mais les *milices communales*. Il alla à l'abbaye de Saint-Denis prendre sur l'autel la bannière du *comté de Vexin*[1], pour lequel il était vassal de Saint-Denis. Cette bannière de soie couleur de feu, fendue par le bas, attachée à une pique dorée, devint la bannière royale. Lorsqu'elle flottait en avant de l'armée, aux rayons du soleil, elle semblait une flamme d'or agitée par la brise : de là son nom d'*oriflamme*. Ce fut notre premier étendard national.

L'armée se réunit à Reims, si nombreuse qu'on eût dit « des nuées de sauterelles ». A la nouvelle de ce grand rassemblement et de l'ardeur qui l'animait, l'empereur Henri V

1. Le Vexin français comprenait les territoires de Pontoise, de Chaumont, de Magny (départements de l'Oise et de Seine-et-Oise).

se hâta de se retirer. Cette première manifestation du sentiment national valait donc une victoire (1124).

3. Louis VI et la Flandre. — Louis VI aurait voulu dédommager *Guillaume Cliton* auquel il n'avait pu faire obtenir la Normandie. Le comte de Flandre, *Charles le Bon*, ayant été assassiné en 1127, Louis intervint comme suzerain et donna la Flandre à Cliton. mais les Flamands se révoltèrent, et Guillaume Cliton périt dans un combat contre le rival qu'on lui avait suscité.

Dans le Midi, Louis VI défendit l'évêque de Clermont contre le comte d'Auvergne (1121), et montra au delà de la Loire la bannière royale qu'on n'y avait pas vue depuis longtemps.

Il avait même fait mieux, en cherchant à préparer la réunion des plus belles provinces du Midi au domaine royal. En effet, il avait négocié le mariage de son fils Louis le Jeune[1] (couronné déjà en 1131) avec Éléonore, fille du duc d'Aquitaine et héritière du comté de *Poitiers*, du *Limousin*, de la *Guienne*. Louis le Jeune était allé chercher cette riche héritière, lorsque Louis VI mourut sans avoir le temps de bénir ce mariage, qui promettait d'être si utile et qui devait être si funeste.

4. Louis VII le Jeune (1137-1180). — Louis VII, le Jeune[1], ou Louis *Flores* (*le Fleuri*), avait la bravoure de son père, non sa décision et son habileté. Grâce à son mariage, il se trouvait le plus puissant des seigneurs et ne sut point profiter de sa force. Une croisade, une lutte contre le roi d'Angleterre, dont par sa faute il accrut les domaines, remplissent son long règne, qui retarde au lieu de les activer, les progrès de la royauté.

5. Prédication de la deuxième croisade (1146). Saint Bernard. — Dans une guerre contre le comte de Champagne, Louis avait fait brûler la petite ville de Vitry[2]. Le feu gagna l'église, où treize cents personnes périrent d'une mort affreuse (1142). Touché de repentir, le roi jura d'expier cette cruauté par un voyage en Terre Sainte.

1. Il était ainsi appelé parce qu'il était le second fils de Louis VI, et ne devint l'héritier du trône que par la mort de son frère aîné, qui périt des suites d'une chute de cheval, en 1129.

2. Vitry-en-Perthois, ou Vitry-le-Brûlé, à 4 kilomètres de Vitry-le-François.

Les colonies chrétiennes fondées en Palestine et en Syrie par les premiers croisés ne purent subsister longtemps, car la plupart des guerriers étaient retournés en Europe, et la division, la rivalité avaient éclaté entre les nouveaux seigneurs que la crainte des Turcs aurait dû, au moins, tenir unis. Les Musulmans reprirent l'avantage. La principauté d'Edesse tomba entre leurs mains (1144), et trente mille chrétiens furent massacrés dans la ville d'Édesse. Cette nouvelle ranima l'indignation et le zèle des chrétiens d'Occident. Le pape Eugène II confia à saint Bernard la prédication d'une nouvelle croisade.

Saint Bernard[1], élevé dans le monastère de *Cîteaux*[2], fondateur de l'abbaye de *Clairvaux*[3], le docteur le plus renommé du moyen âge, était devenu, malgré son amour de la retraite, l'arbitre des rois et des papes. Il avait une rare éloquence. Épuisé par les jeûnes et les privations du désert, n'étant plus animé que d'un souffle, il persuadait d'avance par la vue avant de prendre la parole. Sa voix était forte dans un corps frêle, sa prononciation claire, et il mettait toujours ses discours à la portée de ses auditeurs. Saint Bernard vint donc à **Vézelay**[4], où existait une abbaye célèbre et où Louis VII avait convoqué une grande assemblée. Il parla, et les barons touchés prirent la croix. Louis VII donna l'exemple avec la reine Éléonore (1146). Saint Bernard se rendit ensuite en Allemagne, et prêchant devant des populations dont il ne savait pas la langue, il les persuada par la seule éloquence de ses gestes. L'empereur *Conrad III* et un grand nombre de seigneurs allemands résolurent d'aller à la croisade.

6. Louis VII en Asie Mineure et en Palestine. (1147-1149). — L'armée allemande partit la première (1147); imprudente et, de plus, trahie par les Grecs, elle ne tarda pas à être détruite. Conrad ne put rejoindre qu'avec cinq ou six mille hommes le roi de France, qui courut lui-même de grands dangers.

1. Né en 1091, à Fontaine-lès-Dijon, mort en 1153.
2. Aujourd'hui commune de Saint-Nicolas-les-Cîteaux (Côte-d'Or).
3. Dans le département de l'Aube, sur l'Aube, commune de Ville-sous-La-Ferté. Clairvaux, Cîteaux sont aujourd'hui des maisons de détention.
4. Vézelay, aujourd'hui chef-lieu de canton (Yonne), 15 kilomètres ouest d'Avallon.

En effet, l'armée des barons français, après avoir d'abord suivi les côtes sinueuses de l'Asie Mineure, avait trouvé le chemin trop long et s'était engagée dans les montagnes de l'intérieur. Les Turcs assaillirent les croisés, et grâce à l'imprudence de l'avant-garde, mirent en déroute une partie de l'armée. Le roi, emporté par son ardeur, se vit bientôt isolé de ses barons, environné d'une foule d'ennemis qui essayaient de l'accabler, mais ne le connaissaient pas. Louis VII gravit un rocher à l'aide des branches d'un arbre et tint tête aux ennemis dont les flèches ne pouvaient entamer sa solide armure. Sa résistance lassa les Turcs, et la nuit lui permit de sortir de sa petite citadelle pour aller rejoindre l'armée. Après une marche fatigante et marquée par de nombreux combats, les croisés arrivèrent à Satalie, ville maritime. Le roi s'y embarqua pour se rendre à Antioche, tandis que la foule des pèlerins se dirigea vers cette ville par terre non sans de vives souffrances.

Le prince d'Antioche, Raymond, essaya d'employer à son profit cette armée qui traversait ses Etats et de retenir le roi et la reine Eléonore, sa nièce, par des fêtes. Mais Louis VII, malgré Éléonore, qui se plaisait à ces fêtes, quitta brusquement Antioche pour accomplir son pèlerinage. Avec l'empereur Conrad, il mit le siége devant Damas, une des plus célèbres villes de l'Orient, mais ne put en prendre que les magnifiques jardins (1148). Le siége de Damas fut levé, et, l'année suivante, Louis VII retourna en France, mécontent de tous et ayant mécontenté tout le monde (1149).

7. L'abbé Suger. — Louis VII était revenu dans son royaume sur les instances du sage conseiller auquel il avait laissé la régence, l'abbé de Saint-Denis, *Suger*, dont l'histoire doit tenir dans nos annales plus de place que celle de bien des rois.

Suger, pauvre enfant que ses parents avaient abandonné à la porte du monastère de Saint-Denis, et que les religieux avaient recueilli, était devenu l'ami du jeune fils de Philippe Ier, qui étudiait à Saint-Denis. Dès lors il ne quitta plus Louis VI et l'accompagnait dans ses expéditions, payant bravement de sa personne.

Bientôt il fut élu abbé de Saint-Denis par les religieux mêmes qui l'avaient nourri. Sous son habile administration, l'abbaye prospéra; il en étendit les bâtiments, en orna l'église avec richesse. Il *affranchit du servage* la

population de la ville et de la campagne de Saint-Denis. Dirigeant à la fois son monastère et le palais, moine et ministre, aussi simple aux conseils du roi que dans sa cellule, il suffisait à tous les devoirs. Toujours travaillant ou lisant, il se délassait en racontant aux moines, ses familiers, soit sa propre histoire, soit celle des hommes avec lesquels il avait vécu. Il connaissait si bien les choses du passé qu'on ne pouvait lui citer le nom d'un des rois des Francs, qu'il ne racontât les faits de son règne. Lui-même a écrit l'histoire du roi Louis VI, qu'il affectionnait.

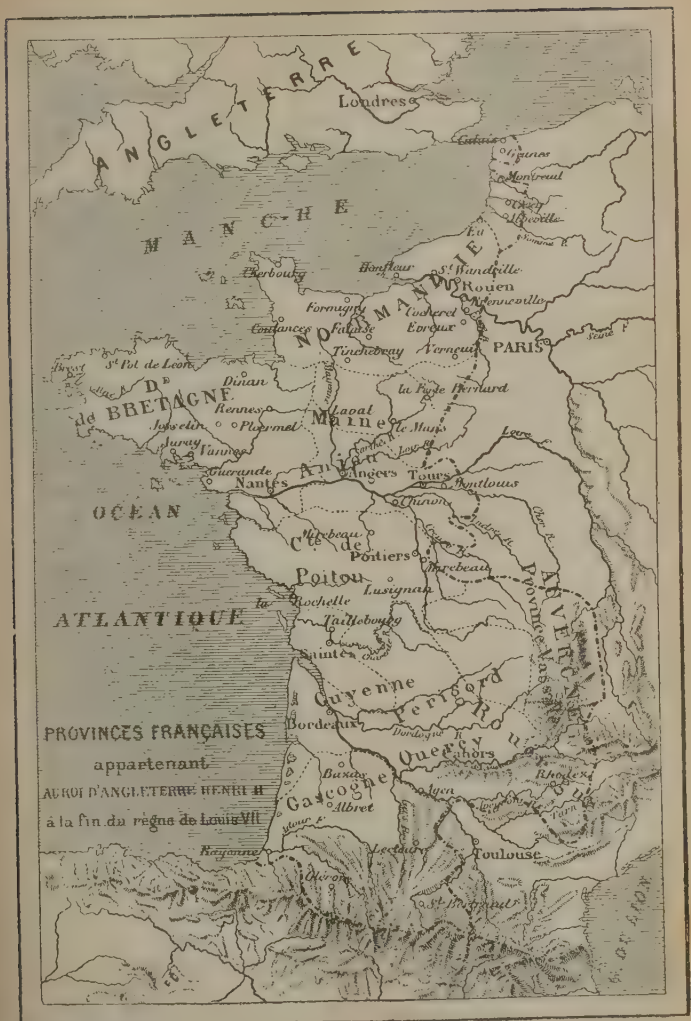
Suger avait élevé le fils de Louis VI, Louis VII, et demeura en quelque sorte son premier ministre. Louis VII, partant pour la seconde croisade, ne voulut pas confier la régence à d'autres qu'à l'abbé de Saint-Denis. Suger refusa cet honneur tant qu'il put et ne céda qu'aux ordres du pape.

Le roi fut à peine parti que les brigandages recommencèrent partout. Suger les réprima avec fermeté, ne craignant point de conduire lui-même ses guerriers, et le prestige de son nom était tel que de tous les côtés on venait à son aide : tout le monde lui obéissait sans jalousie, les plus puissants seigneurs comme les plus riches prélats. Malgré cette autorité dont il jouissait, Suger ne cessait de rappeler le roi en France, et lui enseignait ses véritables devoirs : « Les perturbateurs du repos public reviennent, lui écrivait-il, tandis que vous demeurez dans une terre étrangère. A quoi pensez-vous, seigneur, de laisser ainsi à la merci des loups les brebis qui vous sont confiées ? »

A son retour, Louis VII, honorant Suger encore plus qu'il n'avait fait auparavant, lui décerna le beau nom de *Père de la Patrie*, mais le zélé ministre mourut quelque temps après (1152).

8. Divorce de Louis VII et d'Éléonore de Guyenne (1152).— Suger, du moins, n'eut pas la douleur de voir le roi, malgré les conseils qu'il lui avait donnés, répudier la reine Éléonore.

Éléonore ainsi renvoyée donna sa main et ses riches domaines à *Henri Plantagenet*, comte d'Anjou, duc de Normandie et héritier de la couronne d'Angleterre (1152). Henri obtint cette couronne en 1154; puis conquit la Bretagne. Il se trouva donc maître de l'Angleterre et d'une



Gravé par Erhard

moitié de la France[1]. Toutefois Louis VII demeurait son suzerain et les lois féodales forçaient Henri II à le respecter. Celui-ci n'osa continuer le siége de Toulouse parce que Louis était parvenu à se jeter dans la place.

Louis trouva dans les passions mêmes et dans les fils de Henri II des alliés pour contre-balancer sa puissance. Henri II voulait détruire les priviléges du clergé anglais et entra en lutte avec l'archevêque de Cantorbéry, *Thomas Becket*, qu'il força de s'exiler. Thomas Becket reçut asile en France où habitait aussi le pape *Alexandre III* qui posa la première pierre de *Notre-Dame* de Paris, en 1163. Thomas, après quelques années, fut rétabli dans son archevêché et la paix semblait conclue, lorsque des chevaliers normands, voulant servir leur maître, allèrent massacrer le prélat au pied de l'autel (1170). Ce meurtre souleva une indignation générale contre Henri II : Thomas Becket fut placé au rang des saints et le roi dut faire amende honorable devant son tombeau. La reine Éléonore, aussi violente que son époux, soulevait ses fils contre lui. Louis VII n'eut qu'à soutenir cette race perverse qui tourmenta jusqu'à la fin le pervers Henri II. Il mourut cependant avant son rival, en 1180.

9. Le roi Philippe Auguste (1180-1223). — Louis VII, quelque temps avant de mourir, avait fait sacrer à Reims, en présence des *pairs*[2] du royaume, le fils qui lui était né de sa dernière femme, Alix de Champagne, *Philippe*. Ce jeune prince, dont la naissance avait été vivement désirée, reçut tout d'abord le surnom de *Dieudonné*, mais il a mérité et gardé dans l'histoire le nom d'*Auguste*[3]. Actif, résolu, il reprit, avec plus de grandeur, les projets de son aïeul

1. Henri possédait le *Maine*, l'*Anjou*, la *Touraine*, héritage de son père, la *Normandie*, héritage de sa mère, Mathilde, la *Guyenne*, le *Poitou*, la *Saintonge* et l'*Aunis*, le *Périgord* et l'*Angoumois*, du fait de sa femme Éléonore. Il devint *roi d'Angleterre* comme héritier de sa mère Mathilde et comme petit-fils du roi Henri I^er^.

2. Les pairs étaient d'abord les vassaux immédiats du roi, ceux qui constituaient sa cour de justice. Ce nom vient du latin *pares*, égaux. A l'époque de Philippe Auguste la désignation de pairs se restreignit aux grands vassaux, et leur nombre ne dépassa point *douze*, six pairs laïques, six ecclésiastiques.

3. Certains auteurs expliquent ce surnom par le mois d'Auguste (août) qui fut le mois de la naissance de Philippe. Il est plus vraisemblable que ce nom était synonyme, pour le temps, d'*empereur* et fut donné à Philippe à cause de l'éclat de son règne.

Louis VI. Quoique arrivé au trône dans des circonstances difficiles et à peine âgé de quinze ans, il sut résister aux barons indociles comme à son puissant vassal d'Angleterre, étendre ses domaines, les organiser, et il compte parmi les plus grands rois.

Filleul du comte de Flandre, le jeune Philippe épousa la nièce de son parrain, *Isabelle de Hainaut*, issue, dit-on, du sang de Charlemagne. Il confondait ainsi les droits de l'ancienne et de la nouvelle dynastie. Mais il ne tarda pas à secouer la tutelle du comte de Flandre, lui disputa un riche héritage l'*Amiénois*[1], le *Vermandois*[2] et réunit plus tard, à la couronne avec ces provinces, *l'Artois*, dot de la reine Isabelle de Hainaut.

10. Philippe Auguste et les barons. — Jaloux de la puissance du nouveau roi, un grand nombre de barons s'unirent au comte de Flandre, au duc de Bourgogne, aux comtes de Blois et de Sancerre. Mais Philippe résista à cette ligue et força ses ennemis, qui s'étaient approchés de Paris, à reculer et à traiter (1185). En même temps, Philippe soucieux d'accomplir sa mission royale, réprima les brigandages des *Cottereaux* qui pillaient les églises, les monastères, répandaient la terreur dans les campagnes. Mais Philippe obéissant aux passions de l'époque, persécuta les Juifs, devenus trop nombreux et trop riches (1182).

11. Philippe Auguste et Henri II.—Philippe avait continué à soutenir les fils de Henri II soulevés contre leur père, de même que Henri II avait soutenu les barons révoltés contre Philippe.

L'un des fils de Henri, *Richard*, était devenu l'ami de Philippe, mangeait à sa table, couchait dans son lit et combattait avec lui contre le roi Henri. La guerre devint acharnée en 1186 et 1187 et ruina surtout le pays autour d'*Issoudun* et de *Château-Raoul*[2], mais de grands événements accomplis en Orient forcèrent les princes à suspendre leurs querelles. Les deux rois de France et d'Angleterre se rencontrèrent sous un orme près de *Gisors*, conclurent une trêve et prirent la croix (1188). Loin de partir pour la Terre Sainte, ils recommencèrent la guerre, et Henri II, fatigué, affligé de lutter ainsi contre ses propres enfants, signa un

1. Comté qui comprenait *Amiens, Doullens, Picquigny, Rubempré*
2. Châteauroux, chef-lieu du département de l'Indre.

traité humiliant[1] et mourut (1189) en s'écriant : « Maudit soit le jour où je suis né, malédiction sur mes fils ! »

12. La troisième croisade (1189); la dîme Saladine. — Le grand événement qui avait rappelé vers l'Orient l'attention de l'Europe, c'était la bataille de *Tibériade* (1187) gagnée par le fameux sultan *Saladin*. Le dernier roi de Jérusalem *Gui de Lusignan* avait été fait prisonnier, le bois de la vraie croix était tombé aux mains des infidèles; Jérusalem, la cité sainte, reconquise au prix de tant de sang chrétien, avait dû se rendre à Saladin. *Guillaume*, archevêque de Tyr vint raconter les malheurs de la Terre Sainte et excita un enthousiasme qui rappelait celui de la première croisade. Philippe Auguste réunit une grande assemblée à Paris, où il fut décidé que tous ceux qui ne pourraient prendre la croix, donneraient un dixième de leurs revenus. On donna à cette *dîme* le nom de *saladine*, parce qu'elle avait pour but de fournir des ressources à l'expédition contre Saladin.

13. Philippe Auguste et Richard Cœur de Lion en Orient. — Richard, l'ami de Philippe, étant devenu roi d'Angleterre après la mort de Henri II, se prépara à accompagner Philippe à la croisade (1190). Tous deux, abandonnant l'ancienne route, prirent la voie de mer. Richard s'embarqua à Marseille, Philippe à Gênes. Les deux rois se rejoignirent en Sicile, où ils passèrent l'hiver. Mais là ces deux amis se brouillèrent, et leur vraie nature se montra. Richard, bouillant, querelleur, hautain, ne tarda pas à blesser Philippe, plus calme, mais aussi plus avisé. Philippe se hâta de se rendre directement en Palestine où les croisés assiégeaient *Ptolémaïs* (Saint-Jean-d'Acre). Richard était allé guerroyer dans *l'île de Chypre* et avait enlevé aux Grecs cette île qu'il donna à Gui de Lusignan pour le consoler de la perte de son royaume.

Une grande armée allemande aurait dû venir rejoindre les rois de France et d'Angleterre; mais le célèbre empereur *Frédéric Barberousse*, qui l'avait conduite jusqu'au milieu de l'Asie Mineure, s'était noyé dans le *Sélef*. Des débris seuls de son armée se firent jour jusqu'à Ptolémaïs.

Le siége de cette ville dura plus de deux ans. Plusieurs grandes batailles, des centaines de combats furent livrés

1. A *Azay-sur-Cher* (Indre-et-Loire).

sous ses murs. Ptolémaïs succomba à la fin sous l'effort de ce redoutable armement (1191).

Philippe comprenait que sa présence dans son royaume lui rapporterait plus de profits que cette stérile croisade. Il partit en 1192, laissant Richard batailler contre les Sarrasins. « Celui-ci revenait toujours de la mêlée hérissé de flèches, semblable à une pelote couverte d'aiguilles. » Longtemps les Musulmans parlèrent de ses exploits. Lorsqu'un cheval, effrayé par quelque buisson, se cabrait, son maître lui disait : « Crois-tu donc que ce soit l'ombre du roi Richard? » Le roi anglais ne put néanmoins reprendre Jérusalem. Il quitta la Terre Sainte après avoir conclu avec Saladin un traité qui laissait aux chrétiens les villes maritimes depuis Tyr jusqu'à Jaffa et leur permettait le pèlerinage à Jérusalem. Richard, au retour de la Palestine, fut obligé de traverser le duché d'Autriche, dont il avait insulté le souverain en jetant sa bannière dans les fossés de Saint-Jean-d'Acre. Reconnu, arrêté, livré à l'empereur d'Allemagne Henri VI, il subit quatorze mois de captivité. Un fidèle trouvère, Blondel, après de longs voyages, découvrit sa prison en chantant près de sa tour ses airs favoris. Les barons et le peuple anglais rachetèrent leur roi, au prix de 150 000 marcs d'argent (1194).

14. Guerre entre Philippe et Richard Cœur de Lion (1194-1199). — Pendant l'absence de Richard, Philippe s'était allié avec son frère Jean sans Terre pour aider celui-ci à prendre la couronne d'Angleterre : il avait même offert de l'argent à l'empereur pour qu'il gardât son prisonnier.

Devenu libre, Richard se réconcilia avec son frère, mais voulut se venger du roi de France (1194). Une guerre de cinq ans n'aboutit qu'à d'inutiles ravages. Philippe essuya quelques défaites, notamment à *Fréteval* [1], où il perdit son trésor et ses archives (1194), puis à Gisors (1197); le pont de *Gisors* s'étant brisé sous les pieds des fuyards, le roi Philippe, avec vingt chevaliers tout armés, fut précipité dans la rivière d'Epte [2]. La plupart périrent; on dégagea Philippe avec difficulté, et Richard, annonçant cette nou-

1. Près de Vendôme.
2. L'Epte, petit affluent de la Seine qui passe à Gournay, Gisors et se jette dans la Seine en amont de Vernon (Eure).

velle à ses sujets d'Angleterre, put se vanter d'avoir forcé le roi de France à boire des eaux de la rivière d'Epte (1195).

Richard était incapable de repos et, de plus, fort avide. Or, on lui avait dit que le vicomte de Limoges cachait un trésor dans le château de **Chalus** : il y courut, croyant prendre le château et le trésor; il y périt frappé d'une flèche (1199).

15. Philippe Auguste et Jean sans Terre; condamnation de Jean (1204). — Philippe Auguste, délivré de Richard Cœur de Lion, rival redoutable, sut profiter de la lâcheté du nouveau roi d'Angleterre, *Jean sans Terre*.

Jean, frère de Richard, n'avait aucun droit à la couronne, qui devait revenir à son neveu *Arthur de Bretagne*. Lui-même poignarda son neveu dans une barque, près de Rouen, et le jeta dans la Seine (1203).

Philippe Auguste cita aussitôt le meurtrier, son vassal, devant sa *cour* pour y être jugé par ses *pairs* (ses égaux). Jean se garda bien de venir. La cour du roi prononça alors la confiscation des provinces françaises pour lesquelles il devait l'hommage à Philippe, et celui-ci envahit la Normandie. Le roi s'empara du château *Gaillard* et assiégea Rouen (1204). Les bourgeois, serrés de près, envoyèrent à Londres une députation : celle-ci trouva le roi jouant aux échecs. « Je ne puis rien pour vous, » dit-il, et il continua sa partie. Rouen capitula.

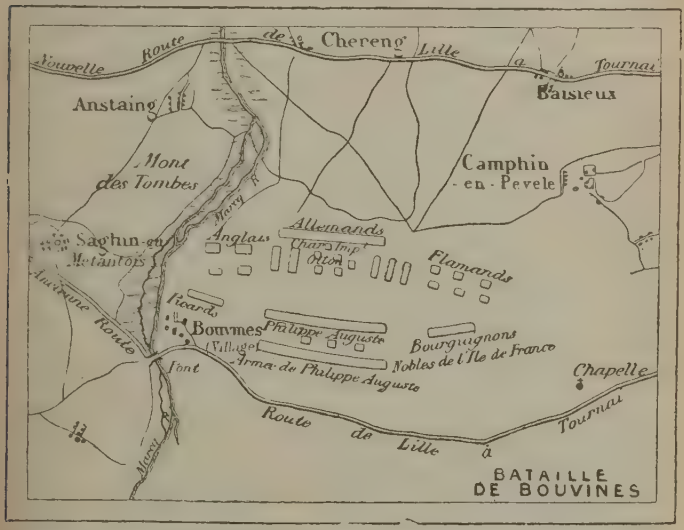
Après la Normandie, Philippe réunit au domaine royal l'*Anjou*, le *Maine*, la *Touraine*, le *Poitou*, et reconstitua ainsi la puissance des anciens rois francs.

16. Ligue du comte de Flandre, du roi d'Angleterre, de l'empereur d'Allemagne contre le roi de France; le sentiment national. — Jean sans Terre n'avait point cependant renoncé à l'espoir de ressaisir ses domaines perdus. Il profita des difficultés que suscitait au roi Philippe la révolte du comte de Flandre *Fernand*[1]. Une guerre acharnée s'était engagée entre Fernand et Philippe : celui-ci même, dans l'irritation que lui causait la révolte de son vassal, s'était écrié : « Par tous les saints de France, la France deviendra Flandre ou la Flandre deviendra France ! » Les Français s'emparèrent de plusieurs villes. La cité de Lille prise et reprise devint la proie des flammes.

1. Fernand de Portugal, qui avait épousé l'héritière de la Flandre

Mais bientôt Philippe apprit qu'une vaste ligue se formait contre lui entre le comte de Flandre, le roi d'Angleterre, l'empereur d'Allemagne Otton IV, même le comte de Hollande. Un des plus puissants vassaux de Philippe, *Renaud* de Dammartin, comte de Boulogne, se joignait à eux. Philippe savait aussi qu'un grand nombre de seigneurs n'attendaient que le résultat de la guerre pour l'abandonner et se rendre indépendants comme aux jours de Hugues Capet.

Bien que l'extrême division des royaumes, la multitude des seigneuries eussent, en quelque sorte, détruit l'idée gé-



nérale de *patrie*, cette idée survivait encore. Le sentiment national endormi se réveilla. Les milices des communes surtout répondirent avec empressement à l'appel que leur adressait le roi Philippe, pour la défense du pays contre les étrangers et contre les seigneurs rebelles. Philippe envoya son fils Louis pour arrêter la marche des Anglais dans l'Anjou, et tandis que ce prince battait Jean sans Terre à la *Roche-aux-Moines*[1], lui-même marchait vers le nord contre la grande armée des confédérés.

1. Château sur la route de Nantes à Angers.

17. La bataille de Bouvines (1214).— Les deux armées ne tardèrent pas à se trouver en présence entre Tournai et Lille. Le matin de la bataille, le roi Philippe assista à une messe dans une petite chapelle près du pont de *Bouvines*[1], et mangea une soupe au pain et au vin avec ses barons en souvenance des douze apôtres qui burent et mangèrent avec Jésus-Christ.

« S'il y en a parmi vous qui pense à quelque mauvaise trahison, dit-il, qu'il ne s'approche point. — Tous les barons s'approchèrent avec une si grande presse qu'ils ne purent tous arriver jusqu'à la coupe du roi. Philippe leur dit : « Seigneurs, je vous prie tous que vous gardiez bien aujourd'hui mon corps, mon honneur et le vôtre. Et si vous voyez que la couronne soit mieux tenue par l'un de vous que par moi, je la céderai volontiers. » Les barons, vivement émus, lui répondirent : « Sire, pour Dieu, merci ! nous ne voulons d'autre roi que vous ! »

L'armée avait à passer une petite rivière[2]. Le roi, fatigué et accablé par la chaleur, car on était au mois de juillet de l'an 1214, se reposait sous l'ombre d'un frêne, lorsqu'on l'avertit de l'approche de l'ennemi. Aussitôt le roi se leva, se fit armer et monta à cheval d'un air tout joyeux comme s'il eût été convié à quelque fête. On criait de toutes parts dans la plaine : « *Aux armes ! barons, aux armes !* » les trompettes sonnaient et les corps de bataille qui avaient déjà passé le pont, retournaient en arrière.

Sur le front de l'armée allemande, le char impérial se dressait portant un dragon énorme et au-dessus un aigle aux ailes dorées ; tout le char resplendissait d'or et reflétait les rayons du soleil.

La bataille s'engagea par une attaque des milices communales contre les Flamands. La mêlée devint tellement épaisse, ceux qui frappaient et étaient frappés se touchaient de si près, qu'à peine pouvaient-ils trouver la place d'allonger le bras pour porter des coups plus vigoureux. Les Flamands plièrent à la fin, leur comte Fernand blessé fut fait prisonnier.

Au centre le roi Philippe voulait atteindre l'empereur Otton, mais lui-même se voit enveloppé. Les Allemands

1. A 12 kilomètres sud-est de Lille.
2. La Marque qui passe à Bouvines.

Bataille de Bouvines.

dirigèrent contre lui leurs lances armées d'un crochet. Ils ne pouvaient cependant faire incliner son corps ni à droite ni à gauche, ni le désarçonner : il allait s'ouvrant toujours un chemin et tuant beaucoup d'hommes autour de lui, lorsqu'un soldat plus audacieux que les autres, perça les mailles de sa cuirasse entre la poitrine et la tête. Le roi voulut alors se dégager en se retirant, mais il tomba de la hauteur de tout son corps et fut renversé par terre la tête en avant. Désespéré, le chevalier qui tenait la bannière royale, Galon de Montigny, la levait et l'abaissait en signe de détresse. Ainsi avertis, les chevaliers, les milices des communes s'empressèrent d'aller à lui. Le roi, dégagé, s'élança sur son cheval, tout bouillant de fureur et se vengea sur tous les ennemis qui se trouvèrent à portée de sa main.

L'empereur Otton se croyait vainqueur et brandissait une hache redoutable. Si Philippe n'a pu l'atteindre, Guillaume des Barres saura bien arriver jusqu'à lui : il ouvre des sillons si larges qu'un char à deux roues pourrait passer où il a passé. Un autre guerrier qui l'accompagne porte à Otton un coup vigoureux dans le milieu de la poitrine, mais l'empereur a, comme Philippe, une armure impénétrable. Le cheval frappé mortellement, se cabre, dégage et entraîne violemment son maître hors de la foule ; mais bientôt il tombe et Otton roule avec lui dans la poussière. Un chevalier allemand donne à l'empereur son cheval et cherche à arrêter Guillaume des Barres qui le poursuit ; déjà l'agile chevalier saisit l'empereur, au-dessus de ses larges épaules ; il enfonce sa main vigoureuse entre le casque et le cou ; mais une foule de chevaliers allemands arrivent au secours d'Otton. Ils assaillent Guillaume et, ne pouvant triompher de lui tant qu'il est à cheval, tuent le cheval ; ils parviennent ainsi à délivrer des mains opiniâtres de Guillaume l'empereur Otton, qui, délivré par eux, prend de nouveau la fuite. Le char impérial fut mis en pièce ; la victoire était décidée.

A l'aile gauche, cependant, au milieu des Anglais, le comte de Boulogne ne cessait de combattre. Un homme, voyant qu'on ne pouvait s'en emparer, s'avança, souleva de sa main gauche le filet de fer qui enveloppait le ventre du cheval, et de sa main droite enfonça son glaive dans le ventre du cheval. Alors un des amis du comte, Arnoul d'Oudenarde, voulut l'emmener ; il refusa et s'obstina à

combattre. Mais le cheval chancelle, les coups redoublent et renversent à la fois le cheval et le cavalier. Entouré aussitôt, le comte de Boulogne eût été massacré si l'un des principaux chefs de l'armée ne fût venu écarter les hommes d'armes et ordonner de conduire le prisonnier au roi. Philippe le fit enfermer dans la tour de Péronne.

18. Le retour de Bouvines.—Le retour de Philippe Auguste fut un vrai triomphe. « Qui pourrait dire, ajoute la chronique, la très-grande joie et la très-grande fête que tout le peuple fit au roi, alors qu'il s'en retourna en France dans la victoire? Qui pourrait raconter les joyeux applaudissements, les hymnes de triomphe, les églises, les rues, les maisons des bonnes villes parées de riches étoffes, les chemins jonchés de fleurs et de rameaux d'arbres verts, les habitants, hommes et femmes, jeunes et vieux accourant de toutes parts, les paysans et les moissonneurs, leurs faucilles sur le cou, se précipitant en foule vers les chemins pour voir dans les fers ce Fernand, dont peu auparavant ils redoutaient les armes? Ils se moquaient de lui en disant qu'il ne pouvait plus regimber, ni lever le talon contre son maître[1]. Toute la route se passa ainsi jusqu'à Paris. Les bourgeois de cette ville et la multitude des écoliers de l'Université allèrent au-devant du roi; ils firent une fête sans égale, et le jour ne suffisant pas, ils festoyèrent la nuit avec de nombreuses lumières. Le peuple sentait donc bien l'importance de cette victoire que nous pouvons appeler la première *victoire nationale*.

19. Louis, fils de Philippe, appelé en Angleterre (1216-1217). — La guerre cependant continua contre le roi Jean. Celui-ci avait vu ses barons se soulever contre lui et imposer des limites à son autorité par la *grande Charte* (1215) qu'il ne tarda pas à violer. Les barons anglais appelèrent alors le jeune fils de Philippe, *Louis*, qui descendit en Angleterre (1216). Il aurait peut-être recueilli la couronne d'Angleterre sans la mort de Jean qui laissait pour successeur un enfant, Henri III. Les barons anglais espéraient plus de liberté sous l'autorité d'un enfant et le

1. Altérant son nom de Fernand et jouant sur le mot *Ferrand* qui, dans la vieille langue, voulait dire cheval de couleur baie, ils disaient que deux *ferrands* emportaient un troisième *ferrand* et que *Ferrand* était enferré.

proclamèrent roi. Louis, abandonné, battu à *Lincoln*, se vit obligé de revenir en France (1217).

20. Quatrième croisade (1202-1204) ; prise de Constantinople par les Français et les Vénitiens ; un empire français en Orient. — En dehors de la lutte terrible soutenue contre l'Angleterre et contre l'Allemagne, deux grands événements marquent encore le règne de Philippe Auguste. Mais ce prince, préoccupé de faire face aux périls qui le menaçaient, demeura étranger à ces événements dont l'un au moins fut glorieux pour la noblesse française.

Foulques, curé de Neuilly sur-Marne, envoyé en France, pour prêcher une nouvelle croisade, en 1201, avait réussi à gagner une foule de princes et de chevaliers qui célébraient un tournoi en Champagne. Ils partirent sous la conduite de **Beaudoin IX**, comte de Flandres, et s'adressèrent à la république marchande de *Venise* pour obtenir des vaisseaux. Comme ils n'avaient pas assez d'or pour payer, les Vénitiens leur demandèrent de s'acquitter en les aidant à prendre la ville de Zara en Dalmatie. La ville fut prise. Le pape pressa alors les croisés d'accomplir leur pèlerinage ; mais ceux-ci, sollicités par le jeune *Alexis Comnène*, voulurent rétablir son père *Isaac l'Ange* sur le trône de Constantinople. Ce ne fut ni long ni difficile (1203). Toutefois les vainqueurs, mécontents, ne tardèrent pas à profiter d'une nouvelle révolution pour conquérir à leur profit **Constantinople** et l'empire grec qu'ils partagèrent en principautés (1204). Beaudoin, comte de Flandre, fut proclamé empereur.

Villehardouin, maréchal de Champagne et notre premier chroniqueur en langue française, a raconté avec une naïve originalité cette merveilleuse expédition. L'empire fondé par les seigneurs français ne dura pas soixante ans : il s'écroula en 1261 ; mais la langue et le souvenir des Francs se maintinrent longtemps dans les principautés détachées de cet empire. Longtemps la langue française fut parlée dans les villes de la Macédoine et de la Grèce.

21. La croisade contre les Albigeois (1208) ; Simon de Montfort. — Les croisades étant entreprises contre les ennemis de la foi, le pape Innocent III en fit prêcher une contre les populations du midi de la France qui s'étaient séparées de l'Église. Ces populations jouissaient d'une civilisation avancée. D'un esprit vif et hardi, elles s'étaient laissé séduire par des doctrines bizarres, semblables à celles

des anciens *manichéens*[1], qui supposaient le monde soumis à deux principes : le dieu du bien et le dieu du mal. On sait peu de chose sur ces doctrines, et ces hérétiques du midi ne sont désignés que par le nom d'**Albigeois**, du nom de la ville d'Albi où un concile les condamna. Les prédications des moines de Cîteaux et d'un Espagnol, *Dominique*[2], n'avaient pu arrêter cette révolte contre l'Église : une croisade fut prêchée contre les Albigeois (1208).

Sous la conduite d'un comte des environs de Paris, **Simon de Montfort**, et d'un légat du Saint-Siège, **Arnaud**, les seigneurs du Nord se précipitèrent avec fureur contre les populations riches et légères du Midi qui les détestaient. La ville de *Béziers* fut saccagée, incendiée, « tellement qu'il n'y resta chose vivante au monde (1209). » Le vicomte Roger, obligé de capituler dans *Carcassonne*, ne tarda pas à mourir empoisonné. Le comte de Toulouse, *Raymond VI*, fut excommunié et dépouillé de ses Etats qui passèrent, ainsi que ceux du vicomte de Béziers, à Simon de Montfort. Le roi Pierre II d'Aragon était venu au secours du comte de Toulouse : vaincu à **Muret**, il périt dans la bataille (1213) et le Midi terrifié parut soumis.

Philippe Auguste, occupé de sa lutte contre Jean sans Terre et contre les Allemands, prévoyait que ces victoires des seigneurs du nord tourneraient à son profit et qu'il serait temps d'intervenir lorsqu'il n'y aurait qu'à en recueillir le fruit. Bientôt en effet le Midi se souleva de nouveau[3]. Toulouse chassa ses oppresseurs et soutint un siége héroïque contre Simon de Montfort qui périt frappé d'une pierre au front (1218).

Amaury, son fils, ne pouvant réprimer les révoltes, implora l'aide du roi de France. Philippe Auguste laissa son fils Louis aller le rejoindre avec une petite armée. Amaury, de plus en plus découragé, offrit à Philippe de lui céder

1. Ce mot vient du nom d'une secte analogue en Perse, qui avait été formée par *Manès* ou *Manichée* au troisième siècle de l'ère chrétienne

2. Saint Dominique fonda l'ordre des *Frères prêcheurs* ou Dominicains, qui fut reconnu au concile de Latran 1276, en même temps que l'ordre des Franciscains ou frères mendiants fondé par saint François d'Assise.

3. Les rigueurs d'un tribunal nouveau établi en 1216, pour punir les hérétiques, l'*Inquisition*, contribuèrent à exciter les haines des populations.

les terres conquises par son père. Philippe les refusa, mais Louis, proclamé roi en 1223, les accepta.

22. Mort de Philippe Auguste (1223). — Philippe en effet était mort en 1223, à *Mantes*, après un règne glorieux. Il avait dépouillé son plus redoutable vassal, le roi d'Angleterre, de plusieurs riches provinces, il en avait promené un autre vaincu et enchaîné dans les rues de Paris. Le domaine royal avait été agrandi de l'**Amiénois**, du **Vermandois**, de l'**Artois**, de la **Normandie**, du **Maine**, de l'**Anjou**. La France était déjà presque constituée et la royauté dominait tous les seigneurs.

Il avait malheureusement, comme plusieurs de ses ancêtres, donné de fâcheux exemples du mépris des lois morales et encouru l'excommunication pour avoir répudié *Ingeburge*, princesse de Danemark, aussitôt après son mariage, et épousé Agnès de Méranie.

23. Administration de Philippe Auguste. — Philippe Auguste voulut avoir des officiers qu'il pût changer et révoquer à son gré. Il divisa ses vastes domaines en *soixante-treize* PRÉVÔTÉS. Les *prévôts jugeaient les roturiers* et *veillaient au maintien de l'ordre public*. Au-dessus des prévôtés, Philippe établit *quatre* grandes divisions ou *bailliages*. Les *baillis*, représentants du roi, *convoquaient les nobles pour la guerre*, les *surveillaient* pendant la paix et *prononçaient sur les querelles* qui s'élevaient entre eux.

Le roi entoura Paris d'une *ceinture de murailles*, percée de treize portes et défendue par un fossé. Il fit construire le château fort du *Louvre* et continuer avec activité les travaux de la *cathédrale*.

« Un jour, dit l'historien Rigord, que le roi, occupé de ses grandes affaires, se promenait dans son palais, il s'approcha des fenêtres où il se plaçait quelquefois pour se distraire par la vue du cours de la Seine. Des voitures traversaient alors la cité, et remuant la boue, en firent sortir une odeur insupportable. Le roi ne put y tenir. Alors il conçut un projet très-difficile, mais très-nécessaire. Il convoqua les bourgeois et le prévôt de la ville, et par son autorité royale, leur ordonna de *paver*, avec de fortes et dures pierres, toutes les rues et voies de la cité. » Philippe fit aussi construire des *halles*. Le roi commençait à songer un peu plus au bien-être des populations.

Il songeait aussi à la science. Philippe Auguste fonda

l'*Étude de Paris*[1] qui prit plus tard le nom d'*Université* : de grands priviléges y attirèrent de nombreux écoliers, souvent affamés, souvent querelleurs, débauchés, mais dont il sortira toute une génération de maîtres et de docteurs.

24. Louis VIII dit le Lion (1223-1226). — Les progrès de la royauté étaient tels que Philippe Auguste s'était dispensé de faire couronner d'avance son fils Louis. Ce jeune prince fut reconnu sans opposition, mais ne régna que trois années.

Louis VIII fit deux expéditions très-importantes : l'une contre les *Anglais*, l'autre contre les *Albigeois*. Continuant l'œuvre de son père, il enleva au roi d'Angleterre, Henri III, le Poitou, l'Aunis et la Saintonge, et s'empara de la forte ville de *la Rochelle* (1224). Les seigneurs du Limousin et du Périgord lui firent hommage et les Anglais ne gardèrent que la Guyenne.

Du vivant de son père, Louis avait pris part à la croisade contre les Albigeois et, devenu roi, il eût un intérêt direct à recommencer cette croisade. Amauri, fils de Simon de Montfort, n'avait pu conserver le *comté de Toulouse* et le cédait au roi de France. Louis se dirigea vers le midi, s'empara, après un long siége, d'*Avignon*, qui fermait le passage du Rhône, et entra en Languedoc où il fit reconnaître son autorité. Mais il tomba malade, dut revenir et mourut près de *Montpensier* en Auvergne (1226).

RÉSUMÉ

1, 2, 3. Le roi *Louis VI le Gros* (1108-1137) mit de l'ordre dans ses domaines, dompta les sires de Montmorency, de Corbeil, de Melun ; détruisit le château du Puiset et rendit libres

1. L'école de Paris avait vu briller, sous le règne de Louis VI et de Louis VII un illustre docteur, Abélard, le disciple d'un maître célèbre aussi, Guillaume de Champeaux. Abélard savait par sa grâce et son esprit tempérer l'autorité de la science et attirait en foule la jeunesse à ses leçons sur la montagne Sainte-Geneviève. Abélard (1070-1142) vit ses opinions, libres et hardies pour l'époque, condamnées par les conciles de Soissons et de Sens, mais il se soumit plus tard. Son nom est inséparable de celui d'Héloïse, son élève et son épouse, dont il fut ensuite cruellement séparé. Héloïse a laissé des lettres où se révèlent sa science et son culte pour le savant docteur. On a transporté le tombeau d'Héloïse et d'Abélard au Père-Lachaise à Paris, où la foule vient encore honorer leur souvenir populaire.

1. Louis ne fut pas surnommé le Lion à cause de son courage, mais à cause d'une prophétie qui avait annoncé que le *Lion pacifique* mour-

les routes de Paris. Il soutint contre le roi d'Angleterre une guerre malheureuse et fut battu à Brenneville (1119) ; mais il réunit une armée nombreuse contre l'empereur d'Allemagne, Henri V, qui renonça alors à envahir la France (1124). Il intervint en Flandre, en Auvergne, et mourut après avoir assuré le mariage de son fils Louis avec l'héritière de l'Aquitaine.

4, 5, 6, 7, 8. *Louis VII* (1131-7180) se mit à la tête de la seconde croisade qu'avait prêchée en 1146 saint Bernard. Cette croisade (1147-1149) fut stérile, mais le royaume demeura en paix, grâce à la fermeté de l'abbé de Saint-Denis, *Suger*, auquel Louis avait confié la régence. Suger mourut en 1152, et le roi, n'étant plus conseillé par lui, fit rompre son union avec Éléonore de Guyenne. Il perdit ainsi sa riche dot qui passa à *Henri Plantagenet*, comte d'Anjou et bientôt roi d'Angleterre, duc de Normandie.

Louis VII essaya alors de lutter contre la puissance que lui-même avait élevée. Il soutint contre Henri II l'archevêque de Cantorbery, *Thomas Becket*, et favorisa les guerres des fils du roi d'Angleterre contre leur père.

9, 10, 11. Heureusement le fils de Louis VII, *Philippe-Auguste* (1180-1223), répara ses fautes. Il acquit d'abord les comtés de *Vermandais*, de *Valois*, d'*Artois* et se fit craindre es barons. Il continua la lutte contre l'Angleterre.

12, 13. Henri II étant mort, ce fut son fils Richard qui lui succéda. Richard était l'ami de Philippe. Tous deux entreprirent la troisième croisade (1189), mais ils se brouillèrent en Orient. Après la prise de Ptolémaïs, Philippe-Auguste se hâta de revenir en France (1191).

14. Il profita de l'absence de Richard, resté en Palestine, puis, à son retour, retenu en captivité en Allemagne, pour aider Jean sans Terre à usurper la couronne. Richard délivré fit une guerre acharnée à Philippe, mais mourut en 1199.

15, 16. Le frère de Richard, Jean sans Terre, se souilla d'un crime odieux ; il poignarda son neveu Arthur de Bretagne. Philippe le cita à comparaître devant sa cour, qui le condamna à perdre ses domaines ; le roi envahit la *Normandie*, le *Maine*, l'*Anjou*, la *Touraine* et s'empara de ces riches provinces (1204).

17, 18. Une coalition se forma entre le roi d'Angleterre, l'empereur d'Allemagne, Otton IV, le comte de Flandre, le comte de Boulogne. Mais la victoire de *Bouvines* sauva Philippe et la royauté française (1214).

19. Les barons anglais se soulevèrent contre Jean sans Terre et appelèrent le fils de Philippe, Louis. Mais l'expédition de ce prince ne réussit pas (1216-1217).

rait à Montpensier. Louis VIII parut alors ce lion pacifique et les historiens lui laissèrent un surnom dont on s'étonne à bon droit.

20. Philippe Auguste, uniquement préoccupé de ses intérêts, demeura étranger à la quatrième croisade qui eut pour résultat la *conquête de Constantinople* (1204) et la fondation d'un empire latin en Orient.

21. Il ne prit non plus aucune part à la sanglante croisade dirigée contre les Albigeois, par Simon de Montfort. *Simon de Montfort* devint *comte de Toulouse*, mais ne put garder sa conquête et périt en 1218.

22, 23. Philippe Auguste créa l'*administration royale*, en organisant les *prévôtés* et les *bailliages*. Il fit agrandir l'enceinte de Paris et paver les rues. Il commença le *Louvre* et encouragea l'Ecole de Paris, berceau de l'*Université*.

24. Son fils, Louis VIII (1223-1226), continua la guerre contre les Anglais et fit une expédition contre les Albigeois pour recueillir les domaines que lui avait cédés Amaury, fils de Simon de Montfort. Il prépara la réunion du midi au nord de la France.

SUJETS DE DEVOIRS ÉCRITS.

Montrer comment Louis VI le Gros a relevé le pouvoir royal.
Rôle de Suger sous les règnes de Louis VI et de Louis VII.
La croisade de Louis VII.
Expliquer les conséquences du divorce de Louis VII.
Philippe Auguste et Richard Cœur de Lion.
Raconter la bataille de Bouvines et expliquer pourquoi elle a été considérée comme une victoire nationale.
Raconter les croisades auxquelles ne prit point part Philippe Auguste.
Administration de Philippe Auguste.

Questionnaire.

1-3. Quelle était la situation de Louis VI dans ses domaines? — Quels ennemis l'entouraient? — Quelle fut sa politique? — Quelles guerres fit-il au dehors? — Qu'était-ce que l'oriflamme? — Quel mariage avait préparé Louis VI pour son fils?

4-8. Quels sont les principaux faits du règne de Louis VII? — Qui prêcha la deuxième croisade? — Quels furent les résultats de cette croisade? — Quelles ont été les conséquences du divorce de Louis VII? — Quelles provinces Henri Plantagenet, roi d'Angleterre, posséda-t-il en France? — Qui aida Louis VII à résister au roi d'Angleterre?

9-11. Qui répara les fautes de Louis VII? — Quels furent les premiers actes de Philippe Auguste?

12, 13. Quels furent les premiers rapports de Philippe et de Richard Cœur de Lion? — Dans quelles circonstances fut entreprise la troisième croisade? — Quels en furent les résultats? — Quelle fut la conduite de Philippe?

14. Quel fut le sort de Richard? — Où se passa la dernière guerre entre Philippe et Richard? — Où et comment mourut Richard?

15, 16. De quel crime odieux.

se souilla Jean sans Terre? — Devant quel tribunal fut-il cité? — Que signifie le mot de pair? — De quelles provinces s'empara Philippe? — Quelle coalition se forma contre le roi de France? — Quels sentiments ce danger éveilla-t-il en France?

17, 18. Racontez quelques particularités de la bataille et du retour de Bouvines.

19. Pourquoi le fils de Philippe, Louis, alla-t-il en Angleterre? — A quoi aboutit son expédition?

20. Par qui fut prêchée la quatrième croisade? — Comment fut-elle détournée de son but? — Quels en furent les résultats? — Qui devint empereur de Constantinople? — Qui a raconté cette expédition?

21. Qu'entendait-on par hérésie des Albigeois? — Qui fut le principal chef de la croisade dirigée contre les Albigeois? — Quelles furent les villes prises et saccagées? — Qui porta secours au comte de Toulouse? — Comment périt Simon de Montfort?

22, 23. Où mourut Philippe Auguste? — Quelles sont les provinces qu'il avait réunies à la couronne? — Qu'entendait-on par prévôts, par baillis? — Que fit le roi Philippe Auguste pour la ville de Paris?

24. Quels sont les principaux événements du règne de Louis VIII? — Quelle province Amaury de Montfort lui avait-il cédée? — Où mourut Louis VIII?

III. SAINT LOUIS ET PHILIPPE LE BEL.

1. Régence de Blanche de Castille (1226-1236). — 2. Fin de la guerre des Albigeois; traité de Meaux (1229). — 3. Règne personnel de Saint Louis (1236-1270); — 4. Saint Louis à Taillebourg (1242). — 5. La croisade d'Égypte (1249-1254); prise de Damiette (1249); bataille de Mansourah (1250). — 6. Captivité de Louis IX (1250). — 7. Seconde régence de Blanche de Castille (1249-1252). — 8. Retour de saint Louis (1254); principes de son administration. — 9. Ordonnances sur les baillis et les prévôts. — 10. Ordonnances contre les guerres privées et contre le duel judiciaire; appels et cas royaux — 11. Histoire d'Enguerrand de Coucy. — 12. Les enquêteurs royaux; la monnaie royale. — 13. La prévôté de Paris; Étienne Boileau. — 14. Fondations et monuments; la Sainte-Chapelle. — 15. Éclat des arts et des lettres au treizième siècle. — 16. Saint Louis et le roi d'Angleterre Henri III; traité d'Abbeville (1259); saint Louis arbitre (1264). — 17. Huitième croisade; mort de saint Louis devant Tunis (25 août 1270). — 18. Résultats des croisades. — 19. — Philippe le Hardi (1270-1285); réunion du Languedoc au domaine royal. — 20. Les Vêpres Siciliennes; guerre avec l'Aragon. — 21. Philippe le Bel (1285-1314). — 22. Saisie de la Guyenne (1294). — 23. Conquête de la Flandre; victoire de Furnes (1297). — 24. Paix de Montreuil avec l'Angleterre (1299); mariage d'Isabelle de France avec le fils d'Edouard. — 25. Les Matines de Bruges; désastre de Courtrai (1302)). — 26. Bataille de Mons-en-Pevèle (1304); acquisition de la Flandre française et de Lille. — 27. Lutte de Philippe le Bel contre Boniface VIII (1301-1303). — 28. Les premiers Etats-Généraux (10 avril 1302). — 92. L'attentat d'Anagni; mort de Boniface VIII (1303). — 30. La papauté à Avignon (1305). — 31. Ruine de l'ordre des Templiers (1307-1311). — 32. Résultats du règne de Philippe le Bel; administra-

tion de Philippe le Bel; le Parlement; la Chambre des comptes; le grand Conseil; les États-Généraux. — 33. Parallèle entre saint Louis et Philippe le Bel. — 34. Les fils de Philippe le Bel; Louis X le Hutin (1314-1316). — 35. Première application de la loi salique (1316) Philippe V le Long (1316-1322). — 36. Charles IV le Bel (1322-1328) deuxième application de la loi salique.

1. Régence de Blanche de Castille (1226-1236). — Louis VIII en mourant laissait cinq jeunes fils et deux filles. L'aîné, Louis qui fut reconnu roi sous le nom de *Louis IX*, était né à Poissy en 1215 : il n'avait donc encore que onze ans. Aucune loi ne réglait la grave question de la minorité des rois et de la régence. Ce fut en vertu des coutumes féodales que le jeune Louis demeura sous la tutelle de sa mère *Blanche de Castille*.

Blanche de Castille, comme son nom l'indique, était une princesse d'Espagne, fille du roi Alphonse VIII de Castille[1]. Pieuse, mais ferme et résolue, elle portait vraiment, comme dit un auteur du temps, « un courage d'homme dans un cœur de femme ». Modèle des épouses du vivant de Louis VIII, elle devait remplir d'une manière admirable envers son fils ses devoirs de mère Régente du royaume, elle agit en roi.

Les barons voyant un roi enfant à la garde d'une femme étrangère qui n'avait en France ni parents, ni alliances, crurent pouvoir profiter de l'occasion pour reconquérir les droits qu'ils avaient perdus. Blanche, avec l'appui de *Thibault*, comte de Champagne, qu'elle sut gagner à sa cause, résista aux plus puissants seigneurs. Elle se fit un autre allié en délivrant de la tour du Louvre le vaincu de Bouvines, le comte de Flandre, *Fernand*. Elle fit rude guerre au comte de Bretagne, *Pierre Mauclerc*, l'âme de toutes les ligues, s'empara de la ville de *Bellesme*, dans le Perche (1228), et força deux fois ce comte orgueilleux à demander la paix (1231-1234). Loin de compromettre l'autorité royale, elle l'avait affermie et étendue.

2. Fin de la guerre des Albigeois; traité de Meaux 1229). — Blanche, en même temps, avait terminé la guerre sanglante des Albigeois. Une armée royale parcourut le Languedoc jusqu'à ce que le comte de Toulouse, Raymond VII, eût fait sa soumission.

1. Par sa mère, elle descendait d'Éléonore de Guyenne et de Henri II d'Angleterre.

La reine laissa à Raymond le comté de Toulouse et la plupart de ses dépendances, mais à la condition que Raymond donnerait la main de sa fille, son unique héritière, à un frère du roi, *Alphonse*, comte de Poitiers. Dans le cas où il n'y aurait pas d'enfant de ce mariage, les domaines de cette ancienne maison de Toulouse devaient revenir à la couronne. Le **traité de Meaux** (1229), qui pacifiait le Midi, était donc encore avantageux à la royauté qui recueillait le fruit de cette guerre des Albigeois sans s'être souillée des cruautés qui en ont rendu le souvenir si néfaste.

Blanche de Castille fit épouser (1234) à son fils *Marguerite de Provence*, et l'un des frères du roi Charles d'Anjou devait épouser une sœur de Marguerite, *Béatrix*, à laquelle était destiné l'héritage de Provence. Ce beau pays se rapprochait donc de la France; Blanche ne négligeait aucune occasion de préparer l'agrandissement du royaume. Elle avait acheté aussi à Thibault de Champagne, devenu roi de Navarre, les comtés de *Chartres* et de *Blois*.

3. Règne personnel de saint Louis (1236-1270). — Blanche exerça le pouvoir jusqu'à l'année 1236 où commence le règne personnel de Louis IX. Louis IX en effet atteignait alors sa *vingt et unième année*, et il n'y avait pas, comme on en fixera plus tard, *un âge particulier pour la majorité des rois*. Mais Blanche n'en conserva pas moins sur son fils une autorité réelle qu'elle faisait quelquefois durement sentir. Louis IX fut à la fois le modèle de l'homme et du prince. Rien n'est plus simple que sa vie, rien de plus grand que son règne. Il vivait en homme droit et juste : il gouverna de même. Le meilleur moyen de réussir dans le monde, c'est encore d'être réellement ce qu'on veut paraître, et il n'y a point de plus grande force que la vertu.

Nul n'avait à un plus haut degré que saint Louis le sentiment de l'honneur de sa couronne, qu'il défendit aussi bien contre le pape que contre l'empereur d'Allemagne. L'empereur Frédéric II avait fait prisonniers les prélats français qui se rendaient à Rome à un concile et refusait de les délivrer (1241). Saint Louis parla haut : « Nous avons, à la connaissance de tous, écrivit-il, repoussé les légats de l'Eglise lorsqu'ils ont voulu obtenir notre concours contre vous; ils n'ont rien pu tirer de notre royaume contre Votre Majesté. Que Votre Impériale Prudence y réfléchisse donc et qu'elle ne veuille pas rejeter notre demande pour n'écou-

ter que sa puissance et sa volonté, car le royaume de *France n'est pas à ce point affaibli qu'il se laisse presser par vos éperons.* » Frédéric II réfléchit et délivra les prélats prisonniers.

4. Saint Louis à Taillebourg (1242). — Louis IX savait joindre l'action à la parole. Un des plus puissants seigneurs, *Hugues le Brun*, comte de la Marche se révolta. Henri III d'Angleterre le soutint comme il avait soutenu le comte de Bretagne. Mais Louis IX parut bientôt avec une armée sur les bords de la Charente, entra dans la ville de **Taillebourg**, franchit hardiment le pont et se jeta sur les Anglais campés sur la rive gauche (1242). « Pour un homme, dit Joinville, que le roi avait quand il fut passé devant les Anglais, les Anglais en avaient bien vingt. » Néanmoins, effrayés, les Anglais s'enfuirent jusqu'à **Saintes**. Les Français les poursuivirent, les atteignirent près de la ville, les battirent et s'emparèrent de la ville. Le roi d'Angleterre, auquel on avait fait espérer des succès faciles, se retira furieux en Guyenne, et le comte de la Marche vint s'humilier devant Louis IX. « Il s'en vint, dit Joinville, en la prison du roi et amena en sa prison sa femme et ses enfants. »

5. La croisade d'Égypte (1249-1254); prise de Damiette (1249); bataille de Mansourah (1250). — Mais, tombé malade en 1244, Louis IX fit vœu d'aller en Terre Sainte, où les chrétiens avaient essuyé de sanglants désastres. En vain sa pieuse mère, ses conseillers, des évêques cherchèrent à l'en dissuader, lui représentant l'intérêt de son royaume, sa faible santé. Louis resta inébranlable et renouvela en pleine convalescence le vœu qu'il avait fait pendant la fièvre.

Il se rendit à *Aigues-Mortes*[1] d'où il se dirigea par des canaux vers la mer, puis il s'embarqua pour l'Égypte, que l'on regardait justement comme le centre de la puissance musulmane[2]. Le 29 mai 1249 on arriva devant **Damiette**; quand Louis vit l'armée des Sarrasins rangée en bataille

1. Il faut renoncer à cette supposition que la mer se serait, depuis plusieurs siècles, retirée d'Aigues-Mortes. Cette ville était, au temps de saint Louis, à la même distance de la mer qu'aujourd'hui.

2. Depuis Saladin, c'était l'Égypte qui dominait la Palestine et la Syrie. Les sultans d'Égypte avaient dû surtout leurs conquêtes à une redoutable milice, les *mamelouckes*, recrutés parmi les esclaves qu'on faisait venir des pays voisins du Caucase.

sur le rivage et l'oriflamme à terre en face d'eux, « il n'attendit pas que son vaisseau fût près du rivage; il se jeta en la mer ayant de l'eau jusqu'aux épaules et s'en alla aux païens l'épée au poing. » Son exemple entraîna tous ses chevaliers, et la ville tomba en leur pouvoir.

Arrivée trop tard à Damiette, l'armée des croisés fut obligée d'y séjourner, car le Nil déborde périodiquement de juin à octobre. Les Musulmans reprirent courage et ne craignirent plus de venir attaquer le camp français.

Enfin on se décide à marcher en avant (1250) : à prix d'or, on obtient la découverte d'un gué devant **Mansourah**, où s'était retirée l'armée musulmane. *Robert d'Artois*, frère de Louis, qui est à l'avant-garde, ne veut pas attendre le gros de l'armée; ses reproches piquants entraînent, malgré leur expérience, les chevaliers du Temple et de l'Hôpital. Robert se jette avec sa poignée de chevaliers dans Mansourah; les ennemis ferment les portes de la ville et les chevaliers français succombent presque tous. A la nouvelle du danger de Robert, arrive le roi avec le gros de l'armée. Louis se jette au milieu de la mêlée. A le voir, dit Joinville, « dépassant des épaules ceux qui l'entouraient, frappant de tous côtés, on eût pu croire un saint Michel ou un saint Georges; à lui seul, il se dégage de six Turcs qui ont saisi la bride de son cheval. » Malgré ces prodiges de valeur, il ne peut pénétrer dans la ville ni sauver le comte d'Artois. La bataille avait été acharnée, mais stérile.

6. Captivité de Louis IX (1250). — L'armée ne pouvait plus avancer, il fallait donc reculer. Une épidémie, causée par la chaleur du climat, par la multitude des cadavres et une nourriture malsaine, vint s'ajouter encore à la fatigue et aux dangers des combats. Le roi, malade lui-même, était si faible qu'il fallut s'arrêter dans un village et le coucher. Survinrent bientôt les musulmans; malgré les efforts de ses braves chevaliers Geoffroy de Sargines, Gautier de Châtillon, Louis fut fait prisonnier.

La fermeté que Louis déploya dans les fers, frappa les musulmans, habitués à regarder la résignation comme la première des vertus. Les émirs qui approchaient le roi lui disaient: « Une chose nous confond: c'est que vous, que nous regardions comme notre prisonnier et notre esclave, vous vous montriez en toutes choses et vous nous traitiez comme si vous nous teniez vous-même dans les fers. »

Si l'on en croit Joinville, les mamelouks, qui venaient d'égorger leur roi et de faire une révolution, songèrent même à offrir le trône à « ce prince franc, le plus fier chrétien qu'on eût javais vu en Orient ». Enfin, on convint qu'il rendrait Damiette pour sa rançon et environ un million pour celle de ses gens.

Délivré, Louis IX demeura encore quatre ans, s'occupant à réorganiser le petit royaume chrétien et à mettre en bon état de défense les villes de Césarée, Ascalon, Saint-Jean-d'Acre.

7. Seconde régence de Blanche de Castille (1249-1252); les pastoureaux. — Blanche de Castille, pendant la croisade, avait repris la régence; mais bientôt la nouvelle des malheurs du roi et de l'armée avait excité quelques désordres. On vit des bandes de paysans se former demandant à aller délivrer le roi, puis répandant la terreur par leurs pillages, partout où ils passaient. On les appela les *pastoureaux*[1]. Blanche, par sa modération et sa fermeté, réussit à dissiper ces bandes d'hommes égarés. Mais elle mourut en 1252, et le roi dut dès lors songer au retour.

8. Retour de saint Louis (1254); principes de son administration. — En vue de l'île de Chypre, son vaisseau ayant heurté un écueil fut sur le point de sombrer; on supplia instamment le roi de passer sur un autre vaisseau avec sa femme et ses enfants. « Non, dit le roi, si je quitte ce navire, les cinq cents personnes qui aiment autant leur vie que moi la mienne, voudront descendre et resteront dans l'île de Chypre; j'aime mieux mettre mon corps, ma femme et mes enfants en la main de Dieu que de faire un si grand dommage à tant de gens. »

De retour en France, saint Louis, qui a regardé ses malheurs comme un châtiment du Ciel, redouble d'activité pour l'administration de son royaume et de zèle pour la justice. Lui-même, comme on le sait, soit dans le jardin de son palais à Paris, soit sous l'ombrage d'un chêne à *Vincennes*, aimait à rendre paternellement la justice. C'est cet *amour de la justice* qui le caractérise et qui inspire ses actes, ses ordonnances, ses institutions.

9. Ordonnances sur les baillis et les prévôts. — Par ses ordonnances, il prescrivit aux baillis, vicomtes, prévôts de *faire droit à chacun, aux pauvres comme aux riches.*

1. Pasteurs ou bergers.

Tous devaient jurer de ne recevoir aucun présent et s'abstenir des jeux de dés et des tavernes[1]. Tous, après avoir quitté leur office, devaient rester quarante jours au pays où ils exerçaient leur charge pour répondre aux accusations qui seraient portées contre eux.

10. Ordonnances contre les guerres privées et contre le duel judiciaire ; appels et cas royaux. — Saint Louis interdit les *guerres privées*, c'est-à-dire les guerres que se faisaient sans cesse les seigneurs et renouvela la *quarantaine le roi*, établie, dit-on, par Philippe Auguste. Il abolit également le *duel judiciaire*, ce reste de la barbarie qui mettait l'innocent à la discrétion du plus fort.

Les baillis reçurent les plaintes et les appels de ceux qui avaient à souffrir de l'injustice des seigneurs : ils multiplièrent les **cas royaux**, c'est-à-dire qu'ils évoquaient à leur tribunal toutes les causes qui touchaient soit aux droits du roi, soit aux personnes protégées par le roi.

11. Établissement du Parlement de Paris (1254). — Les *appels* étaient portés d'abord devant les *baillis*, officiers du roi, puis, si besoin était, devant la *Cour du Roi*. Cette Cour commença à résider le plus souvent à Paris, à tenir des registres de ses arrêts, et le premier remonte à l'année 1254. Elle devint cette grande institution qui joue un rôle si important sous l'ancienne monarchie : *le* **Parlement** *de Paris*. Des hommes savants, les *légistes*[2], dominèrent de plus en plus cette assemblée, qui devint le *grand tribunal* du royaume devant la justice duquel devaient s'incliner les plus puissants seigneurs.

12. Histoire d'Enguerrand de Coucy. — Trois jeunes gens d'une famille flamande avaient été envoyés à l'abbaye de Saint-Nicolas-au-Bois, près de Laon. Un jour, en chassant, ces jeunes gens entrèrent, sans s'en douter, dans les domaines du sire de Coucy, *Enguerrand*, qui les fit pendre sans plus d'examen et sans pitié pour leur jeunesse. Un cri d'indignation retentit partout et saint Louis évoqua la cause

1. Les tavernes étaient les maisons où l'on donnait à boire du vin, ce que nous appellerions aujourd'hui les *cabarets*. On recommandait de fuir les tavernes comme aujourd'hui on recommande de ne pas aller au cabaret où l'on perd le goût du travail, de l'économie, et trop souvent même sa dignité d'homme.

2. Hommes versés dans l'étude des lois, ce que nous nommerions aujourd'hui *jurisconsultes*.

à sa cour. En vain les plus grands seigneurs auxquels Enguerrand était allié, essayèrent de le soustraire à la justice royale. Saint Louis fit enfermer Enguerrand au Louvre. Un chevalier dit alors aux barons : « Maintenant, le roi ferait bien de vous pendre tous. » Le roi ayant su ces paroles fit venir le chevalier : « Comment est-ce que vous dites que je dois faire pendre mes barons? Certainement je ne les ferai pas pendre, mais je les châtierai s'ils méfont. » Un arrêt sévère fut rendu contre Enguerrand, que le roi condamna à de nombreuses expiations et priva de son droit de justice.

13. Les Enquêteurs royaux; la monnaie royale. — Saint Louis, renouvelant une des plus sages mesures de Charlemagne, envoyait dans le pays des *enquesteurs*, chargés de surveiller les officiers royaux, de les révoquer même si ces officiers avaient mal agi.

En 1262, le roi assura à la monnaie royale un grand avantage, celui d'être reçue partout, tandis que celle des seigneurs ne pouvait avoir cours que dans leurs terres[1]. La *monnaie royale* se répandit donc dans le royaume tout entier et personne ne put faire de monnaie semblable.

On a conservé un recueil de lois et de règlements, rédigé probablement sur l'ordre de saint Louis par quelques légistes de sa cour et que l'on connaît sous le nom d'*Establissements*. Mais il ne faut point voir dans ce recueil un véritable code rédigé méthodiquement. Ces Establissements ne renferment même pas toute la législation de saint Louis et ne sont que la réunion de quelques ordonnances[2].

Il est certain également qu'une ordonnance appelée *Pragmatique sanction*[3] et relative aux rapports de l'Église de France avec le Saint-Siége, ne saurait être attribuée à saint Louis. Toutefois, le pieux roi se montra aussi énergique dans le maintien des droits de la royauté vis-à-vis du clergé que zélé dans la défense de la religion. Il se servait, suivant trop l'esprit de l'époque, de son pouvoir pour punir par des supplices les crimes religieux, mais il résistait aux prétentions du Saint-Siége, qui s'efforçait d'empiéter sur les droits de la royauté dans les affaires ecclésiastiques.

14. La prévôté de Paris; Étienne Boileau. — La

1. Quatre-vingts seigneurs encore battaient monnaie.
2. Le mot établissement est synonyme du mot ordonnance.
3. Il est bien démontré aujourd'hui que cette Pragmatique est une pièce apocryphe et fabriquée plus tard pour les discussions religieuses.

prévôté (l'administration) de Paris était alors vendue aux bourgeois de Paris, et celui qui l'achetait soutenait tous ses parents dans leurs excès. Le roi ne voulut plus que la prévôté fût vendue ; le prévôt devint un officier payé comme les autres et saint Louis choisit pour cette charge *Étienne Boileau* qui faisait bonne justice et raide. La sévérité d'Étienne Boileau eut bientôt fait disparaître les malfaiteurs, les larrons, les meurtriers : ni parenté, ni or, ni argent ne les pouvaient garantir. Étienne Boileau fit recueillir les règlements des corporations d'ouvriers et publia ce qu'on appelle le *Livre des Métiers*, par lequel nous pouvons nous rendre compte aujourd'hui du nombre considérable de métiers exercés alors dans la ville de Paris.

15. Fondations et monuments ; la Sainte-Chapelle. — Dès le temps de son enfance, dit Joinville, le roi eut pitié des pauvres et des malades : chaque jour, plus de deux cents pauvres étaient nourris en sa maison, et souvent le roi les servait, leur coupait la viande et, au départ, leur donnait de l'argent de sa propre main. Il fit édifier pour les malades plusieurs maisons-Dieu : la Maison-Dieu de Paris, celles de Pontoise, de Compiègne, de Vernon. A Paris, il fonda en 1260 la maison des *Quinze-Vingts*[1] pour trois cents pauvres aveugles, institution qui a traversé les siècles et subsiste encore aujourd'hui.

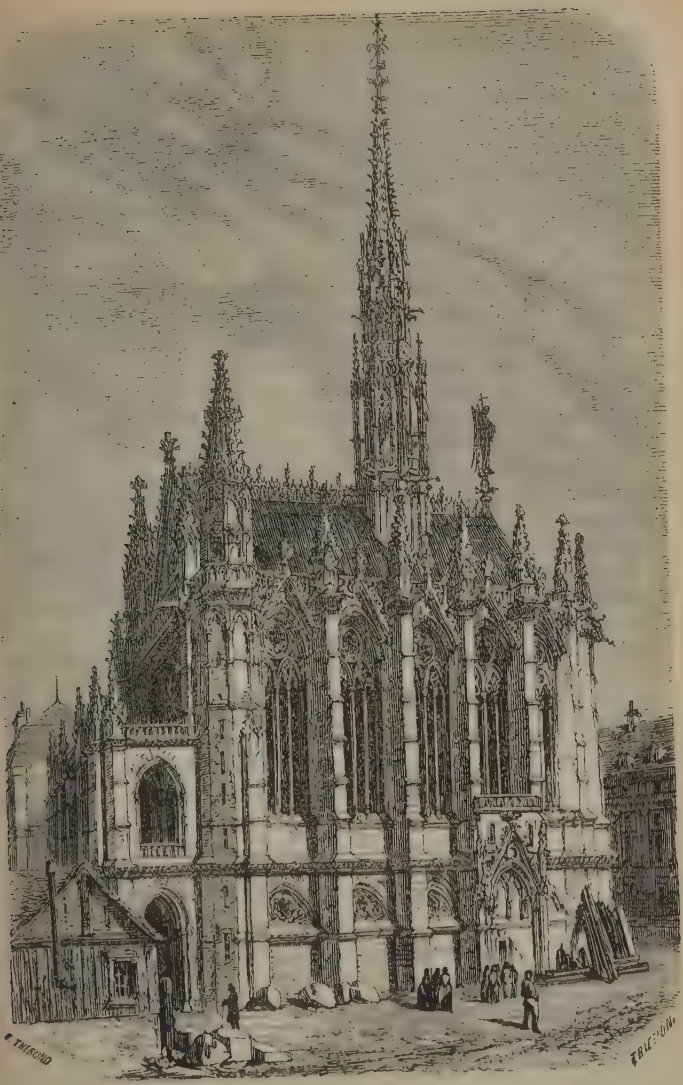
Le palais de la Cité (aujourd'hui le Palais de Justice), fut agrandi et saint Louis y fit construire, en forme de châsse, une chapelle destinée à la conservation de la *couronne d'épines* que le pieux roi avait acquise des Vénitiens. Cette chapelle est un des plus gracieux monuments de l'époque et fait encore aujourd'hui l'un des ornements de Paris.

Un aumônier et conseiller de saint Louis, *Robert de Sorbon*, fonda un collége pour de pauvres étudiants en théologie, et ce collége prit plus tard le nom de *collége de Sorbonne*[2]

16 Éclat des lettres et des arts au treizième siècle. — Le treizième siècle a été, pour la France surtout, une époque de progrès actif et sérieux, de gloire et de gran-

1. Quinze fois vingt, trois cents.

2. Ce collége fut agrandi du collége Duplessis, et reconstruit par Richelieu. Après la Révolution, il devint comme le centre de l'instruction publique en France. Là sont les bureaux du vice-recteur de l'Académie de Paris, là siégent les Facultés de théologie, des lettres, des sciences; là se font les grandes cérémonies universitaires.



La Sainte-Chapelle.

deur. L'Université de Paris dotée de grands priviléges par Philippe Auguste, comptait de quinze à vingt mille élèves. D'éminents docteurs étrangers *Albert le Grand*, saint *Thomas d'Aquin*, y vinrent étudier.

Une architecture nouvelle se développait, hardie et riche en même temps : elle remplaçait la ligne géométrique des Romains, par l'*ogive* et par la variété des lignes [1] : elle dépassait les monuments romains par la masse qui n'ôtait rien à l'élégance. Notre pays s'ornait de ces cathédrales qui étonnent notre imagination [2].

17. Saint Louis et le roi d'Angleterre Henri III ; traité d'Abbeville (1259) ; Saint Louis arbitre (1264). — Au dehors comme au dedans, saint Louis cherchait la paix, et sa maxime favorite était : « Bénis soient les apaiseurs. » Après sa croisade, il termina de vieilles querelles avec l'Aragon, par le traité de *Barcelone* (1258), puis il voulut mettre fin à la longue rivalité de la France et de l'Angleterre et ne craignit point, pour atteindre ce but, de rendre à Henri III une partie des conquêtes faites par ses prédécesseurs. Il rendit au roi d'Angleterre, sous la condition de l'hommage, le *Limousin*, le *Quercy* et le *Périgord* par le traité d'Abbeville (1259) ; le roi d'Angleterre renonça définitivement au duché de *Normandie*, aux comtés d'*Anjou*, du *Maine*, de *Poitou*.

Les conseillers de saint Louis, très-opposés à cette paix, lui disaient : « Sire, il nous semble que si vous ne croyez point avoir droit à ces provinces, vous avez tort de ne pas les rendre toutes, et si vous croyez y avoir droit, il nous semble que vous perdez tout ce que vous rendez. » Le roi leur répondit : « Je suis certain que les devanciers du roi d'Angleterre ont perdu tout droit sur ces provinces, mais

1. Les Romains avaient adopté pour soutenir les voûtes, l'arcade *semi-circulaire*, le *plein-cintre* et au moyen âge on conserva pour les églises cette architecture dite *romane*. Au XIII^e^ siècle, on adopta l'*arc brisé*, l'ogive qui était moins lourde et qui se prêta mieux aux variétés des dessins. Cette architecture nouvelle improprement et on ne sait pourquoi appelée gothique, fut l'*architecture ogivale* qui domine au XIII^e^, au XIV^e^ et au XV^e^ siècle.

2. A cette époque se construisaient Notre-Dame de Paris, Notre-Dame d'Amiens (le type le plus complet et le plus pur du treizième siècle et la plus vaste de nos basiliques), Notre-Dame de Reims (prodige de magnificence), les cathédrales de Saint-Denis, de Bourges, de Sens, d'Angers, de Troyes, de Tours, de Rouen, de Toul, de Metz, etc., et une foule d'églises moins grandes, mais aussi riches et aussi majestueuses.

la terre que je rends au roi d'Angleterre, je ne la lui donne pas parce que j'y suis tenu, mais pour mettre amour entre mes enfants et les siens qui sont cousins germains[1]. Et il me semble que je ne perds rien puisque le roi d'Angleterre entre en mon hommage. »

Cette modération de saint Louis encouragea les barons anglais à le prendre comme arbitre, dans une grande lutte qu'ils soutenaient contre leur roi (1264). Saint Louis prononça en faveur de Henri III, dans une assemblée solennelle à Amiens, mais en stipulant le maintien de la *Grande Charte*, fondement des libertés anglaises.

18. Huitième croisade ; mort de saint Louis devant Tunis (25 août 1270). — Pendant seize années, saint Louis s'efforça ainsi et réussit à maintenir son royaume en paix à l'extérieur et à l'intérieur. Mais il se reprochait toujours la mauvaise issue de sa première croisade ; il voulut faire encore une tentative en faveur des chrétiens d'Orient. Épuisé par les austérités, par l'âge, les maladies, il se croisa encore en 1267, mais ne partit qu'en 1270.

Sur les conseils intéressés de Charles d'Anjou, son frère devenu roi de Sicile[2], saint Louis se dirigea sur *Tunis*[3] d'où sortaient de hardis pirates qui désolaient les côtes du royaume de Naples et de la Sicile. Les chevaliers français descendirent donc en Afrique : ils avaient à peine eu le temps de se mesurer avec l'ennemi que la peste les décima.

Le roi lui-même fut atteint : sentant sa fin approcher, il voulut, par humilité, qu'on le couchât sur un lit de cendres et expira le 25 août 1270. Le camp était dans la désolation lorsqu'on entendit le son de joyeuses trompettes : c'était la flotte de Charles d'Anjou qui arrivait ignorant les malheurs de l'armée. Charles d'Anjou rendit les derniers devoirs au saint roi, livra quelques combats aux Musulmans et imposa un tribut au roi de Tunis.

1. Henri III avait épousé une sœur de la reine de France.

2. Charles d'Anjou avait accepté la couronne de Naples et de Sicile que le pape lui avait donnée ; il avait conquis ce royaume (1266) et fait périr sur l'échafaud le jeune prince allemand Conradin qui était venu réclamer son héritage (1268).

3. Tunis, au fond d'un vaste golfe formé par la mer Méditerranée, se trouve près de l'emplacement de *Carthage*, cette ville marchande si célèbre, dans l'antiquité, par sa lutte contre Rome. La Tunisie borde maintenant à l'est notre colonie d'Algérie. En 1841, la France a élevé une chapelle près de l'endroit où mourut saint Louis.

19. Résultats des Croisades. — Les croisades de saint Louis furent les dernières de ces expéditions qui avaient si longtemps mis aux prises l'Europe et l'Asie. La Palestine n'avait été délivrée que pour un temps, mais les expéditions avaient eu au moins quelques résultats heureux.

D'abord les peuples d'Europe connurent mieux les peuples de l'Orient; admirèrent ses productions, son industrie. La marine et le commerce se développèrent. Des cultures nouvelles, celle du mûrier, du maïs, furent importées en Europe, ainsi que les étoffes de lin, de soie. De l'Orient aussi vint l'usage des moulins à vent.

Les croisades eurent également de graves résultats pour le développement intérieur de la nation française. Beaucoup de seigneurs turbulents partirent et ne revinrent pas : beaucoup vendirent leurs châteaux et se ruinèrent. Le peuple des campagnes respira.

De plus, en France on se faisait la guerre, en Terre Sainte on s'unissait contre les Musulmans, on sentait la nécessité de la discipline. Nobles et roturiers avaient combattu et souffert ensemble : des souvenirs communs, des souffrances communes diminuèrent la distance qui séparait le peuple des nobles. Les hommes de chaque nation, sur la terre étrangère, se groupèrent plus étroitement. Loin de la patrie, pour ainsi dire, la patrie se reforma.

La France acquit, dans ces expéditions, une renommée éclatante. Elle avait donné le signal et l'exemple : le royaume de Jérusalem avait été un royaume franc ; les ordres militaires avaient été fondés par des Français. Des Français avaient régné à Chypre, à Constantinople, en Grèce, avaient combattu en Egypte et devant Tunis. « Vous ne connaissez pas les Francs », disait un sultan à ses soldats, « leur courage est divin ou diabolique; ils se précipitent sur leurs ennemis comme des lions poussés par la faim. » Les Orientaux confondirent même tous les peuples de l'Occident sous le nom de Francs et ils désignent encore aujourd'hui par ce nom les Européens [1].

1. Pendant les croisades se développa l'usage des *armoiries* qui existaient déjà, mais qui devenaient de plus en plus utiles pour distinguer les principaux seigneurs. Chaque seigneur eut donc ses *armes* ou emblèmes qui aidaient ses vassaux à le reconnaître dans le combat. L'usage des *noms de famille* se généralisa aussi, car jusqu'alors on n'employait guère que les noms de baptême.

TABLEAU DES CROISADES FRANÇAISES.

	PREMIÈRE CROISADE.	DEUXIÈME CROISADE.	TROISIÈME CROISADE.	QUATRIÈME CROISADE.	CINQUIÈME[2] CROISADE.	SEPTIÈME[1] CROISADE.	HUITIÈME CROISADE.
DATES.	**1095-1099.**	**1147-1149.**	**1189-1191.**	**1202-1204.**	**1217-1221.**	**1248-1254.**	**1270.**
PRÉDICATEURS.	Pierre l'Ermite; Le pape français Urbain II.	Saint Bernard.	Guillaume, archevêque de Tyr.	Foulques de Neuilly; Le pape Innocent III.	Innocent III; Honorius III.		
CHEFS.	Godefroy de Bouillon; Eustache de Boulogne; Hugues de Vermandois; Raymond de Toulouse; Robert de Normandie; Bohémond, Tancrède chefs des Normands d'Italie.	Louis VII, roi de France, et Conrad III, empereur d'Allemagne.	Philippe Auguste; Richard Cœur de Lion; l'empereur Frédéric Barberousse.	Beaudouin comte de Flandre; Boniface marquis de Montferrat; Dandolo, doge de Venise.	Jean de Brienne; André II, roi de Hongrie.	Louis IX.	Louis IX.
ITINÉRAIRE.	Allemagne, Hongrie, Empire grec, Asie Mineure.	Allemagne, Hongrie, Empire grec, Asie Mineure.	Méditerranée, Sicile, île de Chypre.	Italie, mer Adriatique, Archipel, Empire grec.	Méditerranée, Syrie, Egypte.	Méditerranée île de Chypre, Egypte.	Méditerranée, Afrique.
FAITS PRINCIPAUX.	Prise de Nicée bataille de Dorylée (1097); siége d'Antioche (1097-98); bataille d'Antioche; siége et prise de Jérusalem (1099).	Siége de Damas (1149).	Siége de Ptolémaïs ou St-Jean-d'Acre (1189-1191).	Prise de Constantinople. Fondation d'un empire franc (1204).	Prise de Damiette, (1218) Désastre de l'armée.	Prise de Damiette, (1249). Bataille de Mansourah, (1250). Retraite désastreuse. Captivité de Louis IX.	Combats sous Tunis. Mort de saint Louis (1270).

1. La sixième fut dirigée par l'empereur d'Allemagne, Frédéric II. C'est la seule à laquelle la France n'ait pas pris part.

20. Philippe III le Hardi (1270-1285) ; réunion du Languedoc au domaine royal — Ce fut sur la plage brûlante de Tunis, au milieu d'une armée en deuil, devant un ennemi menaçant, que le fils aîné de saint Louis, *Philippe*, prit la couronne : sa fermeté dans le péril lui fit donner le nom de *Hardi* qu'il ne justifia point dans son règne presque insignifiant de quinze ans.

Philippe, avec le cercueil de son père, ramenait d'Afrique les cercueils de sa propre femme et de son fils, d'un de ses frères, d'un de ses beaux-frères. Son oncle, Alphonse de Poitiers, comte de Toulouse, mourut aussi au retour de l'expédition, et Philippe alors, suivant le traité de Meaux, recueillit les riches possessions des comtes de Toulouse : le *Languedoc*, le *Rouergue*, l'*Agénois*. La France du midi était enfin jointe à la France du nord, et la langue d'oc se soumettait à la langue d'oïl.

Le Comtat Venaissin (Carpentras et Avignon) faisaient retour non au domaine royal, mais au Saint-Siége, qui eut dès lors en France des possessions conservées par lui jusqu'en 1790.

21. Les Vêpres Siciliennes (1282) ; guerre avec l'Aragon. — A peine devenu, par l'héritage du Languedoc, le voisin de l'Espagne, Philippe le Hardi inaugura la série de nos guerres avec ce pays. Il soutint d'abord les prétentions de princes, ses neveux, au trône de *Castille*[1], mais sans résultat (1276). Une seconde expédition fut dirigée contre le royaume d'*Aragon* pour venger l'outrage sanglant fait aux Français en Sicile.

Les Français, nous l'avons dit, étaient devenus maîtres de la Sicile et du royaume de Naples conquis par Charles d'Anjou, frère de saint Louis, oncle de Philippe le Hardi. Or les Siciliens supportaient avec impatience le joug des Français qui par leurs exigences, leur tyrannie, excitèrent la colère de ces peuples prompts à s'enflammer. Le lundi de Pâques 1282, à Palerme, au milieu d'une fête, les insolences de quelques Français amenèrent une rixe, puis une émeute, et les Siciliens se jetant sur tous les Français qu'ils purent saisir, les massacrèrent sans pitié. C'était à l'heure des

1. L'Espagne était encore divisée en plusieurs royaumes : royaume de Castille, royaume de Navarre, royaume d'Aragon, sans compter les royaumes arabes.

vêpres, aussi appela-t-on ce massacre épouvantable les *Vêpres Siciliennes*. L'île entière se souleva, les Siciliens, guidés par Jean de Procida, appelèrent le roi d'Aragon don Pèdre (Pierre) III. Celui-ci arriva avec une flotte qui détruisit celle de Charles d'Anjou On dit que Charles, contemplant du haut d'une colline, le désastre de sa flotte, et ne pouvant la secourir, mordait de rage son sceptre. La Sicile fut perdue pour lui.

Mais la noblesse française tout entière frémit d'indignation à la nouvelle du massacre de Palerme. Philippe le Hardi partit avec une nombreuse armée (1284) pour venger sur l'Aragon les nombreuses victimes de la Sicile. Il passa les Pyrénées, prit quelques places, puis son armée fut arrêtée par les pluies et les maladies : lui-même, obligé de revenir, mourut à Perpignan (1285).

22. Philippe IV le Bel (1285-1314). — Son fils Philippe IV, dit le Bel, n'avait encore que dix-sept ans, mais il était plein de vigueur et si fort qu'appuyant les mains sur l'épaule de deux chevaliers, il les contraignait à plier. Il dut son surnom à la beauté remarquable de son visage. Froid, impassible, rusé, souvent cruel, il fit faire de grands progrès à la royauté, mais les peuples l'ont maudit de son temps, et l'histoire ne saurait l'appeler grand, car rien n'est grand que l'honnête.

Philippe le Bel, époux de l'héritière de la *Champagne* et de la *Navarre*, rattacha, par son avénement, ces deux provinces au royaume : la Navarre devait en être encore séparée, mais l'acquisition des plaines de la Champagne était définitive.

23. Saisie de la Guyenne (1294). — Philippe le Bel se débarrassa presque tout de suite des guerres stériles qu'on lui avait léguées avec l'Espagne[1]. Il convoitait surtout la *Guyenne* au midi, la *Flandre* au nord. Il tint un moment ces deux provinces entre ses mains, mais ne sut point les garder.

La Guyenne appartenait au roi d'Angleterre, *Édouard Ier*. Une querelle de matelots anglais et normands ayant éclaté dans le port de Bayonne fournit à Philippe un prétexte pour confisquer la province (1294). Une guerre survint qui fut, on peut le dire, le commencement d'une nouvelle période

1. Traités de *Tarascon* et d'*Anagni* (1291-1295) qui abandonnent la Sicile à la maison d'Aragon et assurent le royaume de Naples à la maison d'Anjou.

de rivalité entre la France et l'Angleterre. Philippe, pour retenir Édouard dans son île, soutenait contre lui les Écossais[1]. Édouard s'unissait à tous les ennemis de Philippe, surtout au comte de Flandre.

24. Conquête de la Flandre ; victoire de Furnes (1297). Les riches cités flamandes s'étaient soulevées contre leur comte, Gui de Dampierre. Philippe, en politique astucieux, soutint les villes, intimida le comte, qui cherchait à s'allier avec le roi d'Angleterre, l'attira à Paris et l'enferma à la tour du Louvre (1295). Renvoyé dans sa terre, après avoir fait toutes les soumissions qu'on lui demandait, Gui ne songea qu'à se venger. Philippe le Bel marcha contre lui et mit le siége devant *Lille*. Le comte Robert d'Artois[2] remporta sur l'armée flamande une victoire à **Furnes**[3] (1297). Lille se rendit. En vain le roi Édouard descendit-il en Flandre : il ne put arrêter les progrès des Français, et bientôt il ne demanda pas mieux que de traiter.

25. Paix de Montreuil avec l'Angleterre (1299) ; mariage d'Isabelle de France avec le fils d'Édouard. — Philippe le Bel, satisfait de tenir la Flandre, rendit la Guyenne à Édouard. La paix de *Montreuil*[4] (1299) fut cimentée par un double mariage : celui du roi Édouard Ier avec la sœur du roi de France et celui du fils d'Édouard avec *Isabelle*, fille de Philippe. Qui aurait pu penser, à cette époque où Philippe le Bel était père de trois fils florissants de jeunesse, que ce mariage, conclu pour rapprocher les deux pays, serait la cause indirecte d'une terrible guerre en donnant aux rois d'Angleterre des droits à la couronne de France?

26. Les Matines de Bruges ; désastre de Courtrai (1302) perte de la Flandre. — Philippe, maître de la Flandre, aurait pu conserver cette province industrieuse. Lorsque le roi et la reine visitèrent le pays, ils furent émerveillés de sa richesse. En voyant le luxe des dames flamandes, la reine Jeanne de Navarre s'écria avec dépit : « J'avais cru jusqu'à

1. Édouard Ier voulait soumettre l'Écosse et compléter l'unité de l'Angleterre, mais des siècles devaient s'écouler avant que cette unité s'accomplît.

2. C'était le fils de ce Robert d'Artois, frère de saint Louis qui avait péri à la bataille de Mansourah. Il avait hérité de la vaillance, mais aussi de la témérité de son père.

3. Furnes, ville de Belgique, province de la Flandre occidentale.

4. Montreuil-sur-Mer (Pas-de-Calais).

présent que j'étais seule reine ; mais j'en vois plus de six cents. » On exploita sans mesure ce beau pays et ces riches bourgeois. Mais la tyrannie du gouverneur Jacques de Châtillon amena un terrible soulèvement de la ville de *Bruges*. Un matin, les Français furent surpris encore endormis et massacrés au nombre de *trois mille*. Le souvenir encore récent des Vêpres Siciliennes fit donner un nom analogue à ce massacre épouvantable qu'on appela les *Matines de Bruges* (21 mars 1302).

Toute la chevalerie française s'arma pour châtier les Flamands. Elle s'avança sans précaution contre ces foulons, ces tisserands qu'elle méprisait, et s'aventura dans un terrain coupé de canaux et de fossés, près de **Courtrai** (1302). Le connétable Raoul de Nesle, aussi brave qu'expérimenté, conseillait en vain au comte *Robert d'Artois*, le vainqueur de Furnes, de différer le combat. Celui-ci, faisant allusion au mariage d'une des filles de Raoul avec un fils du comte de Flandre, lui répondit insolemment : « Avez-vous peur de ces loups, ou bien seriez-vous de leur bande? — Cher sire, répondit le connétable, si vous voulez seulement me suivre au milieu des ennemis, je vous mènerai si avant que vous n'en reviendrez plus. » Tous deux s'élancèrent et aucun ne revint. Les chevaliers se précipitant à leur suite tombèrent dans le canal de la Lys et dans les fossés. Les Flamands n'eurent qu'à frapper avec leurs longues lances les chevaliers qui venaient s'abattre les uns sur les autres : ils ramassèrent une quantité immense d'éperons d'or et des trophées dont ils ornèrent l'église de Courtrai.

27. Bataille de Mons-en-Pevèle (1304); acquisition de la Flandre française et de Lille. — Deux ans entiers se passèrent avant que Philippe pût venger le désastre de Courtrai. Encore faillit-il le renouveler, car la même imprévoyance présidait à la direction de l'armée. Le camp français établi près de Mons-en-Pevèle fut, à la chute du jour, assailli par les Flamands, la tente du roi même fut forcée, et, sans le calme de Philippe, tout était perdu. Ce prince froid et énergique rallia ses chevaliers. De toutes parts retentit le cri : « le roi se combat! le roi se combat! » Les Flamands durent céder à la valeur française et, quoique chèrement achetée, la victoire de Mons-en-Pevèle releva l'honneur de Philippe (18 août 1304).

Les Flamands, toutefois, revinrent plus nombreux, lors-

qu'ils virent Philippe s'arrêter au siége de Lille. « Mais il pleut donc des Flamands! » s'écria le roi. Et il traita, rendant la Flandre au fils de Gui, Robert de Béthune, et gardant pour lui la Flandre française, *Douai*, *Lille*, *Béthune*, mais ces acquisitions étaient loin encore d'être définitives pour la France.

28. Lutte de Philippe le Bel contre Boniface VIII (1301-1303). — Ce qui avait empêché si longtemps Philippe de terminer cette guerre de Flandre, c'était la lutte qu'il avait engagée en même temps contre le pape **Boniface VIII.**

Les papes n'avaient cessé de prétendre à la supériorité sur les rois, et Boniface VIII avait manifesté une ambition qui blessait l'orgueil de Philippe. De plus, le roi de France, ayant toujours besoin d'argent, levait des subsides sur le clergé, et la cour de Rome, qui tirait des églises de France de beaux revenus, s'opposait, autant qu'elle le pouvait, aux exigences royales. En 1301, Boniface envoya à la cour de France un légat, *Bernard de Saisset*, évêque de Pamiers, originaire du Languedoc, violent et emporté. Son attitude hautaine et menaçante irrita le roi, qui le fit saisir et l'accusa de trahison. Boniface alors réclama la liberté de l'évêque, de son légat, et lança une bulle où il parlait en maître : « Écoute, mon fils, disait-il[1], les conseils d'un père tendre. *Ne te laisse pas persuader que tu n'as pas de supérieur sur la terre* et que tu n'es pas soumis au souverain chef de la hiérarchie ecclésiastique; car celui qui a de telles opinions est insensé, et, s'il persiste dans cette erreur, il cesse de faire partie du troupeau. » Puis, las de réclamer Bernard, Boniface convoqua pour le 1er novembre 1302 le clergé français à Rome, afin de travailler avec lui « à la correction du roi et au gouvernement de la France. » Philippe répandit dans le pays une fausse bulle où il supprimait les vérités qui lui étaient dites, et la fit solennellement brûler.

29. Les premiers États-Généraux (10 avril 1302). — Au concile annoncé, il voulut opposer une manifestation

1. En latin : *Ausculta, fili ;* c'est par ces deux premiers mots qu'on désigne la bulle. On dit donc la bulle *Ausculta fili*. Ce mot de bulle, appliqué à certaines lettres ou ordonnances des papes, vient, dit-on, du mot *bulla*, sceau en plomb qui y était attaché et en attestait l'authenticité.

immédiate. Il convoqua un Parlement complet, tel qu'on n'en avait point vu et première image, depuis les anciens Champs de Mai, de la nation entière. Comtes et prélats, barons et abbés, chevaliers, puis, là était la nouveauté, maires des villes, députés des communes, se réunirent à Paris, le 10 avril 1302, dans la cathédrale de Notre-Dame. Cette assemblée se divisa en trois groupes : les *nobles*, le *clergé*, les *députés des communes* qui formaient ainsi le troisième Ordre ou État, le *tiers-état*, comme on dira plus tard. Les trois Ordres, les trois États ou, comme on s'habitua à dire les *Etats-Généraux*, firent cause commune avec le roi et le soutinrent contre Boniface.

30. L'attentat d'Anagni ; mort de Boniface VIII (1303). — Cependant quarante-six évêques français s'étaient rendus au concile de Rome. Philippe confisqua leurs biens et attaqua directement la personne de Boniface qu'il fit déclarer indigne d'occuper le Siége apostolique. Boniface se réjouit du désastre de Courtrai, s'unit à tous les ennemis de Philippe et s'apprêta à le déclarer déchu du trône. Philippe le prévint. Un de ses fidèles légistes[1], *Guillaume de Nogaret*, se rendit en Italie et, avec un baron romain, *Sciarra Colonna*, un des ennemis les plus acharnés de Boniface, leva une armée d'aventuriers. Le pape, qui prétendait régenter les rois, n'était point même le maître à Rome : il avait été obligé de se réfugier à *Anagni*, sa ville natale. La petite ville d'Anagni est tout à coup envahie, et les soldats de Colonna arrivent jusqu'au palais du pape (7 septembre). Boniface, âgé de 86 ans, brave le danger avec calme et noblesse. il revêt ses ornements pontificaux et se montre dans tout l'appareil de sa dignité. Sciarra Colonna néanmoins appesantit sur son épaule sa main gantée de fer, l'insulte et le maltraite. Guillaume de Nogaret modère Colonna en faisant valoir bien haut à Boniface la protection de son maître, le roi de France ; mais le pape qui ne veut point céder aux demandes de Guillaume demeure prisonnier ; pendant trois jours, les aventuriers pillent le palais et la ville jusqu'à ce que les habitants, voyant leur petit nombre, les chassent.

1. Il ne faudrait point croire qu'il y eût une classe spéciale de légistes. Nous donnons ce nom aux hommes qui étaient recherchés pour leur science du droit et qui, chevaliers ou dignitaires d'église, servaient, en francisant les lois romaines, la politique du roi jaloux d'être absolu non-seulement en fait, mais en droit.

Boniface fut délivré, mais à quelques mois de là il mourait de douleur (1303).

31. La papauté à Avignon (1305). — Après le court pontificat de Benoît XI, Philippe le Bel parvint à faire élire une de ses créatures, l'archevêque de Bordeaux, *Bertrand de Got*, qui prit le nom de *Clément V*. Clément V, au lieu d'aller à Rome, s'établit à **Avignon**, ville appartenant, nous l'avons dit, au Saint-Siége. Il se trouvait ainsi dans le domaine de l'Église, mais à la discrétion du roi de France.

Ses successeurs demeurèrent également à Avignon, jusqu'en 1378 et la royauté domina absolument le Saint-Siége : presque tous français, les cardinaux nommaient un pape français. On appela cette période de l'histoire des papes, *la captivité de Babylone*, parce qu'elle dura soixante-dix ans comme la captivité des Juifs.

32. Ruine de l'Ordre des Templiers (1307-1311). — Un des premiers effets de la soumission de la papauté à Philippe le Bel, fut la ruine de l'Ordre fameux des Templiers dont Philippe craignait la puissance et enviait les richesses. Le roi fit répandre les bruits les plus odieux contre les Templiers qu'on accusait de corruption. Mais le pape hésitait à accueillir les accusations portées contre ces chevaliers-religieux, plus soldats sans doute que religieux, mais innocents des crimes qu'on leur imputait. Pour forcer la décision du pontife, le roi ordonna, le 13 octobre 1307, d'arrêter en même temps les Templiers dans toute la France. Leurs biens furent saisis. Une procédure inique s'instruisit; des aveux mensongers furent arrachés aux Templiers par la torture. En 1309, cinquante-quatre chevaliers furent condamnés au feu et brûlés près de la porte Saint-Antoine, à Paris. Les chevaliers qui échappaient au bûcher étaient condamnés à la captivité.

Clément V, sollicité aussi de condamner la mémoire de Boniface VIII, avait su éviter ce scandale, mais il fut obligé de prononcer *au concile général de Vienne*[1] (1311) *l'abolition de l'Ordre des Templiers*. Le Saint-Siége et le roi se partagèrent les dépouilles et chaque prince en fit autant dans ses domaines.

Le grand maître de l'Ordre et trois autres dignitaires, dont on réservait le jugement au pape, restaient pourtant

1. Aujourd'hui chef-lieu d'arrondissement de l'Isère.

dans les prisons du roi. Clément V nomma une commission qui condamna **Jacques de Molay** et ses compagnons à la captivité perpétuelle. Ce n'était point l'affaire du roi. Les dignitaires ayant rétracté les aveux qu'on leur avait arrachés, Philippe les déclara *relaps*[1] et les condamna au feu.

A l'extrémité de l'île de la Cité et du palais du roi (à l'endroit où se trouve aujourd'hui la statue de Henri IV), on éleva à la hâte un bûcher où montèrent, pleins de calme et de dignité, Jacques de Molay et le commandeur de Normandie. Au milieu des flammes, on les entendit protester de leur innocence dont le peuple demeura convaincu (4 mars 1314). On raconta qu'ils avaient cité leurs juges devant le tribunal de Dieu.

La prompte mort de Clément V, qui mourut quarante jours après, et de Philippe le Bel, qui mourut dans la force de l'âge[2] à Fontainebleau, au mois de novembre 1314, frappa vivement les imaginations populaires et donna sans doute naissance à cette légende dramatique.

33. Résultats du règne de Philippe le Bel; administration. — Si Philippe le Bel a laissé une sombre renommée, son règne n'en est pas moins un des plus importants de l'histoire de France par ses résultats.

Le royaume avait été agrandi de la *Champagne* et, pour un temps, de la *Flandre* française. Philippe occupa encore et rattacha définitivement au royaume la célèbre ville de **Lyon**, depuis longtemps demeurée indépendante sous le gouvernement de ses archevêques[3] (1313).

Du règne de Philippe le Bel, datent, on peut le dire, les institutions principales de l'ancienne France : c'est ce prince qui les développa ou les créa à peu près telles qu'elles devaient subsister jusqu'en 1789. Le **Parlement** qui avait déjà été rendu régulier sous saint Louis fut fixé à Paris, organisé, divisé en plusieurs Chambres, l'une recevant les

1. D'un mot latin qui signifie retomber. Hérétique relaps veut donc dire hérétique qui retombe dans ses erreurs après les avoir abjurées.
2. Il n'avait que quarante-six ans.
3. Lyon, après le démembrement de l'empire de Charlemagne, avait fait partie du royaume de Provence ou d'Arles; puis ce royaume s'étant démembré, Lyon avait fini par ne plus reconnaître que l'autorité de son archevêque. Mais les bourgeois étaient toujours en lutte avec le Chapitre, et les rois de France en profitèrent pour intervenir et, finalement, pour rattacher Lyon, ancienne capitale des Gaules, à la France.

requêtes ou plaintes, l'autre faisant *les enquêtes*[1], puis la *Grand'Chambre* qui prononçait les jugements.

Du Parlement[2] on vit se détacher peu à peu, le **Grand Conseil**, plus particulièrement chargé d'assister le roi dans les délibérations politiques ; puis la **Chambre des Comptes** où les baillis et les officiers royaux venaient *rendre compte* de l'argent qu'ils recevaient et qu'ils dépensaient[3].

Philippe avait réuni, pour la première fois en 1302, les **États-Généraux**. Il les réunit encore en 1308 pour autoser sa persécution contre les Templiers. Les *États-Généraux*, représentation exacte de la *nation*, auraient dû se réunir périodiquement et contrôler la royauté. Mais ils ne seront jamais convoqués que dans les moments de crise et la royauté s'en servira le moins possible jusqu'au jour où la nation trop longtemps opprimée fera entendre, en 1789, sa voix souveraine.

Philippe le Bel avait besoin de beaucoup d'argent pour combattre ou pour corrompre ses ennemis. Aussi organisa-t-il le premier une véritable administration financière et nomma-t-il un trésorier ou surintendant des finances, *Enguerrand de Marigny*, sur la tête duquel devaient retomber toutes les colères excitées par les accroissements d'impôts. Philippe établit un impôt du *centième*, puis du *cinquantième* de la valeur des biens ; ce fut ce qu'on appela la *maltôte*[4] (mauvaise taille, mauvais impôt). Il établit aussi la *gabelle* ou impôt sur le sel et un impôt sur la vente des denrées. Ces impôts levés arbitrairement, sans mesure, soulevèrent bien des révoltes, et Philippe avait recours alors à une pratique déloyale qui sera suivie par ses successeurs : il *altérait les monnaies*. Il faisait souvent refondre la monnaie d'or et d'argent, en diminuait le *titre*[5] et en augmentait la valeur. De sorte que les pièces de mon-

1. Ce que nous appelons dans notre langage actuel l'*instruction* d'une affaire, la recherche de la vérité.

2. Nous n'avons plus rien dans notre administration judiciaire qui répond à l'ancien Parlement. C'était à la fois une Cour d'appel suprême, une Cour de cassation, un tribunal administratif. Ce fut aussi, comme nous le verrons plus loin, un corps politique.

3. Aujourd'hui, la révision suprême des recettes et des dépenses est confiée à la Cour des Comptes.

4. Les collecteurs furent appelés *maltotiers*, et ce terme devint encore un terme de mépris.

5. Le *titre* est la quantité d'or fin ou d'argent fin qui se trouve dans la monnaie.

naie n'avaient point leur valeur réelle et le roi profitait de la différence. Aussi Philippe le Bel a-t-il mérité le surnom de *faux-monnayeur*.

34. Parallèle entre saint Louis et Philippe le Bel.— Philippe le Bel fut donc un prince bien différent de son aïeul saint Louis.

Louis IX, en effet, était un homme droit, loyal, esclave de sa conscience. Une et simple comme sa vie, sa politique reposait sur un principe inébranlable, la justice. Il accrut la puissance royale par la seule pratique de l'équité, et soumit les plus fiers barons à la loi morale parce qu'il la défendait avec l'autorité de ses vertus. Sur le front de ce roi vraiment chrétien la couronne prit un éclat nouveau qui se conserva à travers les siècles, même sur des têtes indignes.

Philippe le Bel ne chercha à réussir que par la force ou par la ruse. Il avait sans doute de grands desseins, il obtint de sérieux résultats, mais il se déshonora par ses violences envers Boniface VIII, par ses cruautés envers les Templiers, par l'oppression qu'il fit peser sur le peuple. S'il assura à la royauté des ressources nouvelles, il la rendit absolue, tyrannique.

Louis IX fut un saint et un roi; Philippe le Bel ne fut qu'un roi et encore de sombre renommée. Le premier, par sa vertu seule réussit autant et plus que le second par ses intrigues et ses violences. Louis IX fut béni, Philippe maudit dans les siècles.

35 Les fils de Philippe le Bel; Louis X le Hutin (1314-1316). — Philippe le Bel laissait trois fils qui se succédèrent tous trois sur le trône dans l'espace de quatorze ans et avec lesquels s'éteignit la famille des Capétiens directs.

A l'avénement de **Louis X le Hutin** (le Querelleur), les nobles firent abolir un grand nombre des lois de Philippe le Bel et se firent rendre une partie de leurs priviléges.

Ceux qui avaient été les agents de Philippe furent poursuivis, emprisonnés, et le plus célèbre, comme aussi le plus riche d'entre eux, *Enguerrand de Marigny*, le surintendant des finances, fut pendu au gibet de Montfaucon[1].

1. Ce gibet était situé au delà des faubourgs Saint-Martin et du Temple. Il se composait de 16 gros piliers qui avaient chacun dix ou douze mètres de hauteur.

Louis X marque pourtant son règne si court par une belle ordonnance sur l'affranchissement des serfs. « Comme, selon le droit de nature, disait le roi, *chacun doit être franc* et que beaucoup de personnes de notre commun peuple sont en liens de servitude ; nous, considérant que notre royaume est dit et nommé le royaume des *Francs*, nous ordonnons que telles servitudes soient ramenées à *franchise*, et nous voulons que les autres seigneurs qui ont *hommes de corps* prennent exemple de nous pour les ramener à franchise. » L'exemple fut suivi, les campagnes, plus libres, se peuplèrent et le tiers-état prit plus d'importance.

36. Première application de la loi salique (1316) ; Philippe V le Long (1316-1322). — Louis X mourut en 1316. Il laissait une fille, et la reine donna quelque temps après le jour à un fils qui ne vécut point. *Philippe*, frère de Louis X, fut alors proclamé roi en vertu d'une vieille loi des Francs, qui déclarait les filles incapables de succéder à la *terre salique*.

Dans le droit féodal, les filles héritaient pourtant et les mariages faisaient, à chaque instant, changer les domaines de famille. La maison royale avait elle-même acquis beaucoup de domaines par le droit des femmes. Mais la royauté française était déjà élevée si haut, les légistes avaient, par leurs doctrines, tellement exalté l'autorité royale qu'il ne parut point possible, selon l'expression du temps « que la couronne tombât en quenouille. » Sans doute, des femmes avaient exercé la régence et devaient l'exercer encore plus tard. Mais les légistes voulurent que la couronne de France fût considérée comme supérieure à toutes les autres, que la Maison de France pût gagner des domaines par des mariages sans en perdre et ne fût point exposée à se confondre avec une famille étrangère.

L'avénement de Philippe le Long avait donc soulevé et résolu une question importante, et la plus importante en réalité de son règne. Ce prince, toutefois, rendit de sages ordonnances sur l'*administration*, les *finances*, la *justice*. Il donna plus d'autorité au Conseil du Roi ou *Conseil d'Etat*. Il accorda à des roturiers des *lettres de noblesse* et aux bourgeois le droit de s'organiser militairement.

37. Charles IV le Bel (1322-1328) ; seconde application de la loi salique. — Philippe avait exclu du trône sa nièce, *Jeanne d'Evreux*. La même loi fut appliquée à sa succes-

sion et comme il ne laissait que des filles, son frère *Charles IV*, dit le Bel, se fit proclamer roi. Charles donna un grand exemple en faisant pendre un seigneur puissant, le baron de l'*Ile Jourdain*[1], coupable de crimes nombreux et qui, neveu du pape, se croyait assuré de l'impunité. Charles ne régna que six ans et mourut en 1328, ne laissant qu'une fille. Il allait falloir appliquer pour la troisième fois la loi salique, et cette nouvelle application allait donner lieu à une guerre terrible.

RÉSUMÉ.

1, 2. Louis IX (1226-1270), mineur, resta jusqu'en 1236 sous la tutelle de sa mère, Blanche de Castille, qui défendit avec énergie la royauté menacée par les ligues des seigneurs. Blanche affermit l'autorité de son fils, termina la guerre des Albigeois par le traité de *Meaux* (1229), et, par la sévère éducation donnée à Louis IX en fit un roi vraiment saint.

3, 4, 5, 6, 7. Louis IX fit respecter les droits de sa couronne par l'empereur d'Allemagne, Frédéric II. Il triompha à *Taillebourg* et à *Saintes* du *comte de la Marche* révolté et soutenu par Henri III d'Angleterre (1242). Puis il entreprit la *sixième croisade* (1248), s'empara de *Damiette*, (1249), livra la bataille indécise de *Mansourah* (1250), fut obligé de reculer et fut fait prisonnier avec son armée. Délivré il alla en Palestine où il demeura jusqu'en 1254. Pendant son absence, Blanche, une seconde fois régente, délivre le pays des *pastoureaux*.

8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 16. Le règne de saint Louis est surtout remarquable par le soin avec lequel il organisa l'administration, surtout la justice par ses ordonnances sur les baillis, les prévôts, la régularité des sessions du *Parlement*, l'abolition des *guerres privées*, du *duel judiciaire*, l'établissement des *appels* et *cas royaux*, des *enquêteurs*, etc., le livre des *Métiers de Paris* d'Étienne Boileau — Saint Louis fit de nombreuses fondations et son siècle fut une époque de renaissance pour les arts.

17, 18, 19. Saint Louis chercha à terminer la rivalité entre la France et l'Angleterre par le traité d'Abbeville en 1259, en 1264 il prononça comme arbitre entre les barons et le roi d'Angleterre. Enfin en 1270 il partit pour la septième et dernière croisade et mourut sous les murs de Tunis.

20, 21. *Philippe le Hardi*, fils de saint Louis (1270-1285), recueille un riche héritage, le *Languedoc*, et ne fait rien que deux stériles expéditions en Espagne, dont l'une avait pour but de

1. Chef-lieu de canton du Gers.

vengerl'affreux massacre fait des Français à Palerme en 1282, et connu sous le nom de *Vêpres Siciliennes*.

22, 23, 24, 25, 26. *Philippe le Bel* (1285-1314) cherche à agrandir le royaume en saisissant la Guyenne qu'il est obligé de rendre en 1299 à Edouard Ier d'Angleterre, et la Flandre où, vainqueur à *Furnes* (1297), il provoque un terrible soulèvement. Les Français sont massacrés à *Bruges* (1302), battus à *Courtrai* (1302), mais triomphent à *Mons-en-Puèle* (1304). Une partie de la Flandre, avec Lille, reste à Philippe le Bel.

27, 28, 29, 30, 31. Le principal événement du règne de ce prince est sa lutte avec le pape *Boniface VIII*, à l'occasion de laquelle il convoque les *Etats-Généraux* (1302). Boniface VIII outragé par des agents de Philippe à Anagni, meurt en 1303 et Philippe fait arriver au trône pontifical une de ses créatures, *Clément V*, qui transporte le Saint-Siége à Avignon.

32, 33, 34. Philippe arracha à Clément V la suppression de *l'Ordre des Templiers* dont il confisqua les biens (1307) et beaucoup de Templiers périrent dans les supplices. De son règne datent de grandes institutions : le *Parlement*, le *Grand-Conseil*, la *Chambre des Comptes*. Mais il créa d'odieux impôts, entre autres la *gabelle* et *altéra les monnaies*.

35, 36, 37. Ses trois fils régnèrent et moururent l'un après l'autre dans l'espace de quatorze ans (1314-1328). *Louis X* affranchit les *serfs* du domaine royal. *Philippe V le Long* rendit de sages ordonnances. Mais apres le règne de *CharlesIV le Bel*, la famille des Capétiens directs étant éteinte, une troisième application de la loi salique amena la guerre de Cent Ans.

DEVOIRS ÉCRITS.

La régence de Blanche de Castille.
La première croisade de saint Louis.
Expliquer comment saint Louis organisa la justice.
La mort de saint Louis.
Les résultats généraux des croisades.
Les Vêpres Siciliennes.
La bataille de Courtrai.
Les premiers États-Généraux.
Administration de Philippe le Bel.
Parallèle de saint Louis et de Philippe le Bel.
Définir la loi salique et en énumérer les différentes applications jusqu'en 1328.

Questionnaire.

1, 2. Quels furent les services rendus à Louis IX par sa mère? — Quel fut l'appui de Blanche de Castille? — Quelle était l'importance du traité de Meaux?

3-7. A quel âge Louis IX régna-t-il personnellement? Quelle fut son attitude vis-à-vis de l'empereur d'Allemagne? — Quelle révolte eut-il à combattre? — Où fut-il vainqueur? — Dans quelles circonstances fit-il le vœu d'aller à la croisade. — Donner les dates des principaux faits de cette croisade? — Que se passa-t-il en France pendant l'absence de Louis IX.

8-16. Quel était le principe qui inspira Louis IX dans sa politique intérieure? — Expliquer ses réformes principales. — Qu'était ce que le Parlement? — Qu'entend-on par cas royaux? par enquesteurs? — Que faut-il entendre par Etablissements *de saint Louis?* — Quelles sont les principales fondations de saint Louis? — Par quoi est remarquable le treizième siècle?

17-19. Expliquer le traité d'Abbeville avec Henri III. — Comment se termine le règne de Louis IX?

20-21. Quel héritage recueillit Philippe le Hardi; en vertu de quel traité? — Qu'entend-on par Vêpres Siciliennes? — Où mourut Philippe le Hardi?

22-26. Quelles sont les premières guerres de Philippe le Bel? — Dire les alternatives de succès et de revers qu'il éprouva en Flandre.

27-31. Quelle fut la cause de la rivalité de Philippe le Bel avec Boniface VIII? — Quel événement important amena-t-elle? — De quoi se composaient les Etats-Généraux? — Comment finit la lutte avec le pape? — Où le Saint-Siége fut-il transporté?

32-34. Quelle fut la conduite de Philippe le Bel vis-à-vis des Templiers? — Quelles sont les grandes institutions qui datent de son règne? — Quel fut le caractère de son administration financière? — Quel surnom mérita-t-il?

35-37. Quels furent les fils de Philippe le Bel? — Par quel supplice fut marqué le règne de Louis X et par quelle ordonnance célèbre fut-il signalé? — Expliquer ce qu'on entend par la loi salique.

Tableau des Capétiens directs.

Hugues Capet	987-996
Robert II le Pieux	996-1031
Henri I^er^	1031-1060
Philippe I^er^	1060-1108
Louis VI le Gros	1108-1137
Louis VII le Jeune	1137-1180
Philippe II Auguste	1180-1223
Louis VIII	1223-1226
Louis IX	1226-1270
Philippe III le Hardi	1270-1285
Philippe IV le Bel	1285-1314

Louis X le Hutin, 1314-1316.	**Philippe V**, 1316-1322.	**Charles IV**, 1322-1328.	**Isabelle**, épouse Édouard II, roi d'Angleterre.

CHAPITRE VI.

LA GUERRE DE CENT ANS.

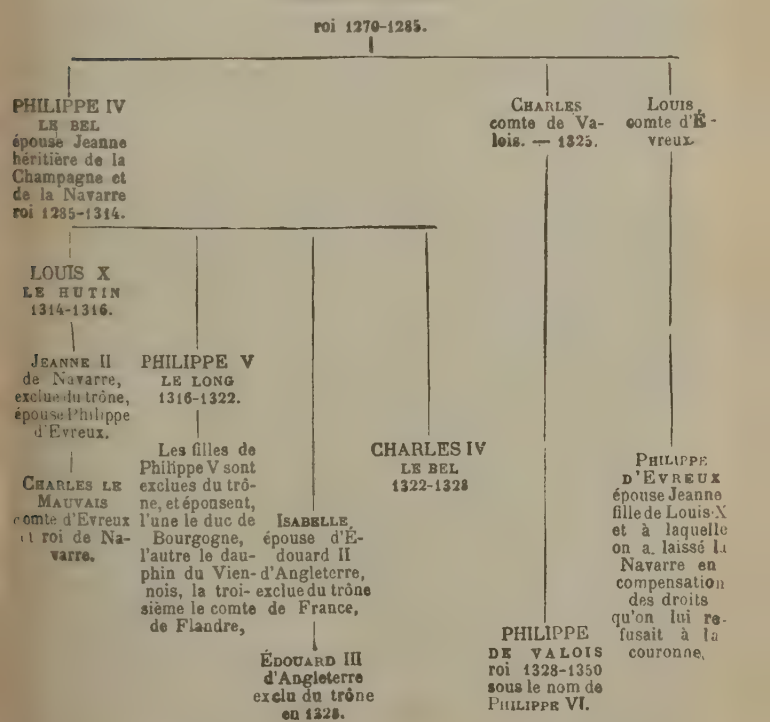
(1328-1453.)

PREMIÈRE INVASION ANGLAISE
PREMIÈRE DÉLIVRANCE.

SOMMAIRE. — 1. Troisième Application de la loi salique; avénement de Philippe de Valois (1328); causes de la guerre de Cent Ans. — 2. Philippe VI de Valois et la Flandre; bataille de Cassel (1328); Jacques Artewelde (1336). - 3. Combat naval de l'Écluse (1340). — 4. La succession de Bretagne (1341); guerre dite des deux Jeanne. — 5. Invasion de la Normandie par Édouard III (1346). — 6. Bataille de Crécy (26 août 1346). — 7. Siége de Calais (1347); Eustache de Saint-Pierre. — 8. La peste noire (1348). — 9. Les impôts; la gabelle. — 10. Acquisition du Dauphiné (1343-1349) et de Montpellier. — 11. Jean II dit le Bon (1350-1364) — 12. Guerre de Bretagne, combat des Trente (1352). — 13. Invasion du centre de la France par le prince de Galles; bataille de Poitiers (1356), — 14. Étienne Marcel; les États-Généraux de 1356. — 15 La Jacquerie; meurtre d'Étienne Marcel (1358). — 16. Le réveil du sentiment national; Le Grand Ferré. — 17. Traité de Brétigny (1360). — 18. Ringois à Abbeville (1360); sentiments français des provinces cédées. — 19. Création de la seconde maison de Bourgogne (1363); mort de Jean le Bon (1364). — 20. Charles V (1364-1380). — 21. Du Guesclin. — 22. Bataille de Cocherel (1364). — 23. Bataille d'Auray (1364); traité de Guérande (1365); fin de la guerre de Bretagne. — 24. Les grandes Compagnies; Du Guesclin en Espagne (1366). — 25. Intervention des Anglais en Espagne; bataille de Navarette (1367); captivité de Du Guesclin. — 26. Guerre contre les Anglais (1369-1380); Du Guesclin, connétable de France (1370); bataille de Pont-Valain (1371). — 27. Dernières invasions des Anglais (1373-1376). — 28. Mort de Du Guesclin. — 29. Administration de Charles V.

4. Troisième application de la loi salique; avènement de Philippe de Valois (1328); causes de la guerre de cent ans. — L'extinction de la branche des Capétiens directs donna lieu à une troisième application de la loi salique, bien plus importante que les deux premières et dont les conséquences devaient être graves.

Edouard III, roi d'Angleterre, petit-fils de Philippe le Bel par sa mère Isabelle et neveu des trois derniers rois, aurait dû, selon le droit féodal, hériter de la couronne de France. Mais on lui opposa le fils de Charles de Valois, Philippe, neveu de Philippe le Bel et cousin seulement des trois derniers rois, comme l'indique le tableau suivant. :



La question n'était plus, cette fois, de savoir si un oncle devait être préféré à sa nièce, mais si *un prince étranger serait préféré à un prince français*. La **loi salique**, jusqu'alors contestable, devint une **loi nationale**.

Les barons proclamèrent donc roi en 1328 un vrai descendant de Hugues Capet, **Philippe de Valois**, qui allait être la tige de la seconde branche des Capétiens.

Ce fut la cause directe de la guerre de Cent ans.

Mais la *rivalité de la France* et de *l'Angleterre* datait du jour où un duc de Normandie était devenu, par la conquête de cette grande île, plus puissant que son suzerain. Jusqu'alors cependant le roi anglais luttait pour disputer quelques provinces à son suzerain : c'était une *lutte féodale*. Dorénavant il va disputer au roi de France sa couronne même : ce sera une guerre de *rois*.

Puis les succès des armées anglaises, leurs ravages dans les provinces françaises irriteront les populations : la guerre deviendra celle de deux *peuples;* pour les Anglais une guerre de conquête, pour les Français une **guerre nationale**.

2. Philippe VI de Valois et la Flandre ; bataille de Cassel (1328) ; Jacques Artewelde (1336).—Edouard III (né en 1312) était mineur : il reconnut d'abord les droits de son rival et vint, sous les voûtes admirables de la cathédrale d'Amiens, rendre l'hommage à Philippe VI pour sa province de *Guyenne* (1329).

Mais l'hostilité des deux rois ne tarda pas à éclater et, avant de se mesurer, ils se firent une guerre indirecte en Flandre et en Bretagne.

En Flandre les villes ne cessaient de se révolter contre leur comte français. Philippe de Valois avait même inauguré son règne en allant les combattre et en gagnant sur les Flamands la bataille de **Cassel**[1] (1328). Le comte de Flandre, Louis de Nevers, protégé par les Français, se vengea de ses sujets en supprimant leurs priviléges et Philippe de Valois disposa de plus en plus les Flamands, en tuant leur industrie, à se jeter dans les bras du roi d'Angleterre.

En effet la Flandre tirait la principale source de sa pros-

1. Aujourd'hui chef-lieu de canton du département du Nord, arr. d'Hazebrouck.

périté de ses nombreux *métiers à tisser les étoffes* qui faisaient la fortune de Gand, de Bruges, d'Ypres, etc. Or pour tisser des draps il faut de la laine et la laine venait de l'Angleterre qui, fertile en prairies, élevait beaucoup de moutons. Philippe VI voulant ruiner le commerce des Anglais crut faire un coup de maître en ordonnant au comte Louis d'arrêter en Flandre tous les marchands anglais comme il venait de les faire arrêter en France. Mais les Flamands n'eurent plus de laines, partant ils ne pouvaient plus tisser de draps. Aussi se soulevèrent-ils une seconde fois et mirent à leur tête un riche bourgeois de Gand le brasseur **Jacques Artewelde** (1336).

Celui-ci comprenant que les Flamands ne pourraient résister seuls aux Français, appela à leur aide Edouard III. Or les Flamands craignaient encore de combattre leur suzerain Philippe. Artewelde excita alors Edouard à prendre le titre de *roi de France*, de sorte que les Flamands paraissaient combattre pour le bon droit. Un prince de la famille royale, *Robert d'Artois*, qui, accusé de plusieurs crimes, s'était réfugié auprès d'Edouard, l'excitait encore à disputer la couronne à Philippe.

3. Combat naval de l'Ecluse (1340). — Une première invasion d'Edouard III, dans le nord de la France, n'ayant point réussi (1339), l'année suivante le roi Edouard fit voile d'Angleterre avec une flotte nombreuse pour aborder au port flamand de l'**Ecluse**[1]. La flotte française, plus nombreuse mais mal dirigée, essaya de barrer le passage à Edouard ; elle fut complétement battue et détruite (1340). Les deux rois conclurent une trêve qui était à peine signée lorsqu'un nouveau théâtre s'ouvrit pour leur rivalité.

4. La succession de Bretagne (1341) ; guerre dite des deux Jeanne. — Depuis Philippe Auguste, une maison française régnait sur la Bretagne Le duc Jean III mourut en 1341, ne laissant point de fils : il avait reconnu pour son héritière sa nièce **Jeanne de Penthièvre** qui avait épousé un prince français, parent de Philippe, **Charles de Blois.** Mais un frère de Jean III, **Jean de Montfort,** réclama le duché de Bretagne et demanda du secours au roi Edouard. Charles de Blois fut aidé du roi Philippe.

1. L'Ecluse, *Sluys,* ville et port de Hollande (Zélande) au sud de Middelbourg.

Dès le début de la guerre Jean de Montfort fut pris à Nantes. Sa femme, la comtesse de Montfort[1], présentant son jeune enfant aux seigneurs bretons, les excita à la résistance. Elle-même défendit et sauva la ville d'*Hennebont*[2], excitant l'admiration des chevaliers « par ses belles entreprises et son énergie » (1342). Jean de Montfort s'échappa en vain (1345) de la tour du Louvre : il mourut presque aussitôt et son héroïque veuve soutint seule le poids de la lutte. Le prétendant français *Charles de Blois* fut à son tour fait prisonnier à la bataille de la *Roche-Derrien*[3] (1347), et sa femme, *Jeanne de Penthièvre*, imitant la comtesse de Montfort continua la lutte qui devint réellement dès lors la *guerre des deux Jeanne*.

5. Invasion de la Normandie par Édouard III (1346). — Cependant Philippe et Edouard allaient se prendre corps à corps. Le roi de France ayant, durant une trêve, attiré à Paris des seigneurs normands et bretons, les fit arrêter et en fit décapiter quinze, sans forme de procès, comme alliés du roi d'Angleterre. Un des seigneurs prisonniers, *Godefroy d'Harcourt*, s'échappa, se réfugia auprès d'Edouard et l'excita à envahir la France, s'offrant de le guider en Normandie.

Edouard III aborda à l'extrémité de la presqu'île du Cotentin (1346), ravagea tout le pays, fit route vers *Caen*, où ses troupes ramassèrent un riche butin, puis se dirigea vers *Louviers*, *Vernon*, et vint camper à *Poissy* à six lieues de Paris. Des bandes anglaises vinrent même incendier les villages des environs de Paris.

6. Bataille de Crécy (26 août 1346). — Philippe réunit des forces imposantes. Edouard envisagea alors les dangers de sa position au cœur d'un pays ennemi et rétrograda.

Philippe se met à sa poursuite. Il va l'atteindre sur les bords de la *Somme*. Tous les gués de cette rivière sont gardés, mais Édouard force celui de *Blanquetaque*[4].

1. Elle s'appelait Marguerite de Flandre, mais on lui donne généralement le nom de son mari et on l'appelle Jeanne de Montfort, par opposition à Jeanne de Penthièvre.
2. Chef-lieu de canton du Morbihan, sur le Blavet.
3. Chef-lieu de canton des Côtes-du-Nord.
4. Près de Saint-Valery-sur-Somme.

Lui-même se jetant dans la rivière, conduit ses hommes d'armes contre les défenseurs du passage. Toutefois cette lutte opiniâtre lui fait comprendre qu'il ne peut se dérober davantage à son ennemi. Il s'arrête près du village de *Crécy* (aujourd'hui dans le département de la Somme). Prenant position sur une colline, il fait faire, près d'un bois, un grand parc avec les charrettes de l'armée; y enferme ses chevaux et ordonne à ses hommes d'armes de demeurer à pied. Ses archers se placent les uns sur les chariots, les autres dessous, cherchant tous à se bien couvrir.

Cependant le roi de France, parti d'Abbeville, chevauchait, bannières déployées, au milieu d'une foule de seigneurs montés sur de beaux chevaux et richement parés. Ils arrivaient confusément, pleins d'orgueil, se disputant à qui le premier verrait l'ennemi. Les archers génois engagèrent le combat avec leurs *arbalètes à manivelle*[1]; les Anglais, bien abrités, les accablèrent d'une grêle de flèches; puis, ce qu'on n'avait point vu encore, firent un grand bruit avec des *bombardes*[2] ou *canons* qui lançaient des bombes de fer au moyen du feu. Effrayés, les Génois se replièrent, mais la chevalerie française leur passa sur le corps et vint se heurter contre l'armée ennemie. Édouard, du haut d'un moulin qu'on montre encore à Crécy, voyait les seigneurs français arriver tout désordonnés, entremêlés, s'étouffer les uns les autres ou périr sous les flèches de ses archers, sous les coups terribles des grandes épées de ses hommes d'armes. On arracha Philippe du champ de bataille et on l'entraîna au château de *Broye*. « Qui est là? »

1. L'arbalète fut apportée d'Asie, au commencement du douzième siècle: c'était une combinaison de l'arc avec un pied en bois qui permettait d'ajuster avec plus de précision et de lancer les flèches avec plus de force. On se servait pour bander l'arbalète d'un instrument en fer appelé *cranquin*, d'où les troupes armées de l'arbalète reçurent le nom de *cranquiniers*. Les flèches se nommaient *carreaux* ou *carrelets*.

2. Le bruit que faisait la détonation de la poudre fit nommer ces redoutables machines *bombardes;* dans le principe elles étaient sans affût et immobiles. Quelquefois elles se nommaient pierriers parce qu'elles lançaient des boulets de pierre. — Plus tard on les appela *canons* ou *couleuvrines* à cause de la ressemblance de ces tubes avec une canne ou une couleuvre. On avait commencé à employer des bombardes à Florence, en Italie, dès l'année 1326.

crièrent les sentinelles du haut des tours. « Ouvrez, dit-il, « c'est l'infortuné roi de France. »

Le lendemain du combat, les soldats des communes de Rouen et de Beauvais arrivaient au secours du roi; ne sachant rien de la bataille, ils tombèrent par un épais brouillard au milieu des Anglais, et 7000 périrent encore.

7. Siége de Calais (1347); Eustache de Saint-Pierre. —Édouard III alla aussitôt mettre le siége devant Calais; il fut retenu devant la ville plus de dix mois, mais pour montrer sa ferme résolution de s'emparer de la place, il traça autour d'elle non plus seulement un camp, mais une véritable ville de bois.

Philippe essaya en vain de secourir la place; il ne put approcher et l'héroïque gouverneur, *Jean de Vienne*, dut enfin capituler (1347). Édouard III voulait d'abord que la ville se rendît à discrétion; il exigea ensuite que six bourgeois vinssent en chemise, la corde au cou, lui apporter les clefs de la place. *Eustache de Saint-Pierre* se dévoua avec *Jean d'Aire*, *Jacques* et *Pierre de Vissant* et deux autres notables bourgeois: ils ne durent la vie qu'aux prières de la reine d'Angleterre[1].

Édouard chassa tous les habitants de Calais et repeupla la ville avec des familles anglaises Il faut ajouter qu'Eustache de Saint-Pierre, sans doute par reconnaissance pour la reine qui lui avait sauvé la vie, se soumit à Édouard III et recouvra ses biens dont plus tard ses héritiers ne voulurent pas.

8. La peste noire (1348). — La guerre s'arrêta, mais presque aussitôt (1348) un terrible fléau qui avait déjà ravagé l'Europe, s'abattit sur la France: c'était la *peste noire*, sortie probablement du fond de l'Asie. On n'avait jamais entendu, jamais vu, jamais lu que, dans les temps passés, une telle multitude de gens eussent péri : le mal qu'on nommait *épidémie* semblait se propager à la fois par la contagion réelle et par l'imagination. « La tierce partie du monde en mourut, dit un chroniqueur. » Le peuple, dans sa fureur, soupçonnant les juifs d'avoir empoisonné les puits et les fontaines, fit de ces malheureux un massacre épouvantable.

1. Voir cours moyen.

9. Les impôts; la gabelle. — Cette dépopulation effrayante venant après la guerre rendit plus lourd le poids des impôts ; le prix de toutes choses augmenta. Philippe, prodigue, fastueux, s'était vu déjà obligé de renouveler les exactions de Philippe le Bel. C'est lui qui régularisa la *gabelle*, monopole du sel; il ordonna en 1343 que *nul ne pourrait vendre du sel s'il ne l'avait acheté au grenier du roi ou gabelle.* Il mit aussi un autre impôt, une autre gabelle sur les denrées, sur les *boissons*, ce qui ne l'empêcha point de recourir aux *altérations de monnaies.*

10. Acquisition du Dauphiné (1343-1349) et de Montpellier. — Au milieu même des fureurs de la guerre et de la peste, la royauté continuait ses agrandissements. Le fils de Philippe avait négocié avec le dauphin du Viennois, *Humbert II*, prince dégoûté du monde, un traité qui faisait passer ses domaines dans la famille royale[1] et qui fut exécuté en 1349. Pour la première fois, depuis le fatal traité de Verdun, notre pays touchait, en un point, à sa limite naturelle des Alpes.

Il se rouvrait aussi le libre accès de la Méditerranée par l'acquisition de la *seigneurie de Montpellier.* Cette grande cité commerçante, sans être un port[2], industrieuse, rivale de Marseille et des riches républiques italiennes, était aussi une ville savante, dotée d'une université et d'un célèbre collége de médecine.

11. Jean II dit le Bon (1350-1364). — Jean II dit le Bon, fut un prince dur pour les nobles et sans pitié pour

1. Le Dauphiné avait fait partie des différents royaumes de Bourgogne. Mais lorsque le royaume d'Arles se démembra, la plupart des seigneurs cantonnés dans les Alpes se rendirent indépendants. Les plus puissants, les comtes de Vienne ou d'Albon réunirent un grand nombre de fiefs : ils portaient et on ne sait trop pourquoi le titre de *Dauphins du Viennois.* Le Dauphiné peuplé d'une race fière et belliqueuse qui a donné beaucoup d'illustrations à la France, entre autres Bayard, comprenait les départements actuels de l'Isère, des Hautes-Alpes, et une partie de celui de la Drôme.

D'après le traité le Dauphiné devait être toujours donné à un des princes de la maison royale : il devint l'apanage ordinaire des *fils aînés* des rois qui portèrent dès lors le titre de *dauphins.* Le mot *dauphin* en vint donc à signifier dans la maison royale de France le plus proche héritier du trône.

2. Montpellier est à huit kilomètres de la mer avec laquelle elle communique par le *Lez.* Aigues-Mortes, Maguelonne, Cette lui servaient de ports.

le peuple. Brave, mais prodigue, dépensant des sommes folles en fêtes, il maintint les taxes créées par son père et altéra les monnaies avec une impudence plus grande encore que Philippe le Bel.

Il montra le même mépris pour la justice que pour la bonne administration des finances : sans aucune forme de procès il fit décapiter le connétable *Raoul de Nesle* dans la cour de son propre hôtel. Puis il donna la charge de connétable à un étranger, *Charles de Lacerda*, venu d'Espagne. Ce favori ayant péri assassiné (1354), Jean fit semblant de pardonner aux seigneurs coupables de ce meurtre, les surprit à Rouen au milieu d'un festin que leur donnait son propre fils, Charles de Normandie, et les fit décapiter, sauf Charles le Mauvais, roi de Navarre, prince du sang royal, qui fut retenu prisonnier (1356).

Un des parents de ces seigneurs, *Godefroy d'Harcourt*, celui-là même qui avait déjà guidé Edouard III en Normandie, excita de nouveau Edouard à envahir la France. La guerre avec l'Angleterre, qui avait déjà recommencé depuis quelques années, prit une fureur nouvelle.

12. Guerre de Bretagne; combat des Trente (1352). — A vrai dire, elle n'avait pas cessé en Bretagne où le parti anglais et le parti français se livraient des combats fameux. Durant une trêve, le sire de Beaumanoir, capitaine de Josselin[1] envoya défier Bembro, gouverneur anglais de Ploërmel. Trente chevaliers bretons et trente chevaliers anglais se réunirent dans la lande de Mi-Voie et combattirent jusqu'à ce qu'ils fussent tous morts ou blessés. Beaumanoir, blessé, mourant de soif, demandait à boire. « Bois ton sang, Beaumanoir », s'écria un de ses compagnons, Geoffroy Dubois, et ce mot est demeuré historique. Bembro tomba mort; les Anglais furent obligés de s'avouer vaincus; mais aucun des chevaliers ne sortit de cette terrible lutte sans être couvert de blessures[2].

13. Invasion du centre de la France par le prince de Galles; bataille de Poitiers (1356). — De la Bre-

1. *Ploërmel*, chef-lieu d'arrondissement, *Josselin*, chef-lieu de canton du département du Morbihan.

2. Voir, pour ce combat des Trente et une foule d'épisodes de la guerre de Cent ans que nous ne pouvons reproduire ici, notre livre : *le Patriotisme en France.*

tagne la guerre s'était étendue à la Normandie, puis à toute la France. Le fils d'Edouard III, le prince de Galles, surnommé le *prince Noir*, à cause de la couleur de son armure, avait amené dans la province anglaise de Guyenne, une armée considérable. Il envahit le Rouergue[1], l'Auvergne, le Limousin, passa dans le Berri, pillant et ravageant et se dirigea vers la Loire. Le roi Jean se hâta de se diriger vers la Loire avec toute sa chevalerie et le prince de Galles apprenant que les passages de la Loire étaient gardés, se mit en retraite par la Touraine et le Poitou. Mais Jean ayant franchi la Loire, l'Indre, la Creuse, la Vienne, arriva à Poitiers avant le prince de Galles auquel toute retraite fut fermée.

Jean avait une armée double de celle des Anglais. Il pouvait les envelopper, les bloquer, les prendre par la famine. Le prince de Galles se croyait déjà perdu et négociait. Le roi se croyait déjà vainqueur et se montrait intraitable. Le prince Noir résolut de combattre et s'établit solidement sur un terrain accidenté, aux champs de *Maupertuis*[2].

A la bataille de Crécy, on avait vu la force de l'infanterie ; on résolut maladroitement, dans l'armée de Jean, d'en improviser une ; les seigneurs descendirent de cheval et raccourcirent le bois de leurs lances à cinq pieds ; on ne garda que 300 hommes d'armes à cheval et on les chargea de déloger le prince de Galles. Un chemin creux, tortueux, conduisait au camp des Anglais : la cavalerie française s'y engage, mais les chevaux, percés par les flèches des Anglais, renversent leurs cavaliers qui sont bientôt égorgés par les fantassins anglais. Alors la cavalerie anglaise en réserve, guidée par le prince Noir, fond sur les seigneurs français qui sont restés à pied au milieu de la plaine avec le roi. Le corps d'armée du dauphin Charles est rompu et l'héritier de la couronne reçoit du roi l'ordre de quitter le champ de bataille[3]. Quoique la journée soit si compromise, le roi reste à la tête de son corps d'armée ; secondé par son plus jeune fils, Philippe le Hardi, il fait merveille, une

1. Pays de Rodez.
2. Aujourd'hui ferme de la Cardinerie, à 12 kilomètres au sud-est de Poitiers.
3. C'est un fait qui paraît aujourd'hui avéré.

hache à la main : « Père, gardez-vous à droite, criait le jeune homme ; père, gardez-vous à gauche. » Mais entouré, pressé de tous côtés, Jean est bien obligé de se rendre avec plus de 2000 seigneurs. (19 septembre 1356).

14. Étienne Marcel ; les États généraux de 1356. —Les habitants de Paris, croyant voir bientôt arriver l'ennemi, se mirent en état de défense et, sous la direction de leur énergique prévôt des marchands, *Étienne Marcel*, improvisèrent fortifications, artillerie, milice.

Le jeune dauphin, *Charles*, investi de la régence pendant la captivité de son père, convoqua les **États généraux.** Ceux-ci, qui avaient déjà, en 1355, réclamé des réformes, se réunirent pleins de patriotisme et de haine contre les Anglais, mais aussi de défiance contre la royauté dont ils se voyaient obligés de payer les témérités et les folies (1356-57).

Les députés de la bourgeoisie avaient pour chef *Étienne Marcel* qui se sentait soutenu, dans ses demandes de réformes, par le chef des députés du clergé, *Robert le Coq*, évêque de Laon, et par un noble, *Jean de Pecquigny*. Peu nombreux d'ailleurs et honteux de la défaite que venaient d'essuyer les seigneurs à Poitiers, les nobles n'essayèrent point de disputer l'influence aux députés du clergé et des villes. Les États généraux, après de longs débats avec le dauphin, le forcèrent à éloigner vingt-deux officiers que le peuple accusait de ses maux, obtinrent la faculté de se *réunir deux fois* par an et élurent une *commission* de *trente-six membres* chargée d'assister, c'est-à-dire de gouverner le dauphin. C'était une révolution analogue à celle qui avait réussi à fonder, il y avait déjà un siècle, au delà de la Manche, la puissance du *Parlement anglais*.

Mais, en France, l'*accord n'existait pas entre les diverses classes*. De plus, occupées de leurs propres maux, trop éloignées, trop ignorantes, les provinces, loin de soutenir les décisions des États, maudissaient au contraire leurs députés qui avaient voté de lourds impôts. Paris luttait donc seul contre la royauté et perdit sa cause par des violences.

Étienne Marcel, pour vaincre la résistance du dauphin aux demandes qu'on lui faisait, avait déjà délivré le roi de Navarre. Il conduisit au palais de la cité (le 22 février 1358) des bandes forcenées, et ce jeune prince vit avec

épouvante massacrer sous ses yeux deux de ses conseillers, les *maréchaux de Normandie* et de *Champagne*. Le régent tremblait pour sa propre vie. Etienne Marcel le rassura en le coiffant de son *chaperon bleu* et *rouge*, coiffure que les Parisiens avaient adoptée. Mais Charles ne fut pas plus tôt délivré qu'il s'enfuit de Paris avec beaucoup d'habitants, et commença la guerre civile.

15. La Jacquerie ; meurtre d'Etienne Marcel (1358). — Au même moment, des bandes d'aventuriers, soldats anglais, soldats du roi de Navarre, soldats du dauphin parcouraient les campagnes, arrêtant les vivres, pillant et ravageant. Le poids de ces horribles guerres tombait sur le paysan dont rien ne défendait ni la cabane, ni la récolte. La misère était au comble. Et il fallait payer les tailles, payer les rançons des prisonniers de Poitiers. Les nobles, relâchés sous condition, accouraient pour arracher à leurs tenanciers les sommes promises aux Anglais. Toutes les colères amassées dans le cœur des paysans éclatèrent à la fois. Plus de dix mille se révoltèrent dans le *Beauvaisis*, se précipitèrent sur les châteaux, pillèrent à leur tour, tuèrent et satisfirent, par d'affreuses cruautés, leur soif de vengeance[1]. On les appela les *Jacques*[2], et le nom de *jacquerie* est resté celui de toute guerre sauvage.

Etienne Marcel, qui n'avait plus le choix des alliés, fit cause commune avec les *Jacques*. Mais ceux-ci, dispersés, traqués par les nobles, massacrés en foule, ne purent lui être d'aucun secours.

Sachant qu'il n'avait aucune grâce à attendre du dauphin, il se retourna vers Charles le Mauvais auquel il proposa la couronne. Marcel se préparait à ouvrir une des portes de la ville aux hommes du roi de Navarre allié des Anglais, lorsqu'un de ses compagnons Jean Maillard résolut de prévenir sa trahison. Marcel se trouvait près de la porte Saint-Antoine vers minuit. — Étienne, Étienne, lui cria Jean Maillard, que faites-vous ici à cette heure? — Jean, que vous importe de le savoir? — Je vous le montre, dit Jean Maillard à ceux qui le suivaient, il tient

1. Leurs ravages s'étendirent dans les pays d'Amiens, de Laon, la Brie et l'Ile-de-France.

2. Le prénom de Jacques était très-répandu dans les campagnes.

les clefs des portes en ses mains pour trahir la ville! — Jean, vous mentez. — C'est vous qui mentez, répondit Jean Maillard, et se précipitant sur lui il le frappa d'une hache. » Marcel tomba et fut achevé par les compagnons de Maillard (1358).

Le Dauphin rappelé par une partie de la bourgeoisie que les projets de Marcel avaient effrayée, rentra dans la capitale et la maîtrisa par de nombreuses exécutions.

16. Le réveil du sentiment national ; le Grand Ferré. — Jean avait conclu avec Édouard III le traité de Londres qui lui abandonnait la meilleure moitié de la France. Le dauphin Charles ne voulut pas le sanctionner et la guerre recommença. Charles appliqua un système qui devait lui valoir d'importants succès ; il défendit de livrer bataille (1359). Édouard III parcourut l'Artois, la Champagne, la Brie, le Gâtinais, le Maine sans rencontrer une armée. Il faisait pourtant d'affreux ravages. Mais les paysans osaient souvent regarder en face ces hommes bardés de fer; la plus acharnée de toutes les résistances, la résistance locale commençait. Près de Compiègne, un paysan d'une taille gigantesque, surnommé le *Grand Ferré*, était l'épouvante des Anglais campés à Creil. Dans un combat, jouant de la hache avec une dextérité et une force extraordinaires, il abattit quarante-cinq ennemis. Or il tombe malade; les Anglais l'apprennent et envoient douze d'entre eux pour l'assassiner. La femme du moribond veille à ses côtés, elle les aperçoit : « Ah! mon pauvre Grand Ferré, s'écria-t-elle, voilà les Anglais qui viennent pour te tuer. » Il s'élance de son lit, saisit sa hache, tombe sur les assassins, et sur douze en tue cinq : les sept autres prennent la fuite. Le héros boit encore de l'eau froide et se couche, cette fois pour ne plus se relever.

17. Traité de Brétigny (1360). — Harcelées par les Français, les troupes anglaises se fondirent peu à peu et Édouard III découragé signa la paix (1360). Par le traité de **Brétigny**[1], Jean lui céda les duchés de *Gascogne* et de *Guyenne*, avec l'*Agénois*, le *Rouergue*, le *Quercy*[2], le *Pé-*

1. Hameau dépendant du bourg de Sours, a deux lieues de Chartres.
2. Pays des *Cadurques*, ancienne population gauloise, aujourd'hui département du Lot. Les noms des autres provinces dérivent aussi des noms des anciens peuples gaulois.

igord, le *Poitou*, la *Saintonge*, la *Rochelle*, l'*Angoumois*, le *Limousin*, *Calais*, *Guines* et le *Ponthieu*, c'est-à-ire plus de *seize* de nos départements actuels. Le roi put alors revenir en France au prix de nos plus belles provinces et d'une rançon de trois millions d'écus d'or.

18. Ringois à Abbeville (1360); sentiments français des provinces cédées. — Les provinces cédées à l'Angleterre protestèrent en vain de leur attachement à la France. Les habitants de la Rochelle disaient : « *Nous avouerons « les Anglais des lèvres, mais nos cœurs ne changeront « pas.* » Strasbourg et Metz répètent aujourd'hui devant les Allemands la même parole.

A Abbeville, un riche bourgeois, nommé *Ringois*, fut pris, à la suite d'une émeute, et le commandant anglais lui offrit la liberté sous la seule condition de prêter à Edouard III le serment de fidélité. Ringois refusa. Conduit à Douvres[1], il refusa encore une seconde fois. On le fit alors monter sur le sommet d'une tour dont la plate-forme dominait la mer, et, pour la troisième fois, on lui dit d'opter : le serment ou la mort. Pour la troisième fois Ringois refusa : il fut précipité dans les flots.

19. Création de la seconde maison de Bourgogne (1363); mort de Jean le Bon (1364). — Comme si le royaume n'était pas assez appauvri, Jean céda en 1363 à son plus jeune fils, PHILIPPE LE HARDI, le **duché de Bourgogne**, qui avait fait retour à la couronne par l'extinction de la première maison capétienne[2]. Il créait ainsi une seconde maison qui, malgré sa parenté si proche avec la dynastie capétienne, sera bien redoutable aux rois de France.

Il avait déjà donné l'**Anjou** à un autre de ses fils *Louis*, le **Berri** et l'**Auvergne** à un autre, *Jean*, et reconstituait ainsi, avec des *apanages*, une nouvelle féodalité, dite *princière* ou apanagiste. Il **démembrait de nouveau cette France que les Capétiens avaient reconstituée.**

Jean avait laissé, en Angleterre, comme otage, jusqu'à entier payement de sa rançon, un autre de ses fils, le duc

1. Port d'Angleterre.
2. La première maison ducale de Bourgogne commença en 1032 avec Robert de France, frère du roi Henri I^er^ et finit en 1361 avec Philippe de Rouvres.

d'Anjou. Le duc s'évada. Jean, indigné, alla se constituer de nouveau prisonnier et mourut à Londres, quelque temps après, au milieu des fêtes que lui donnait son vainqueur Édouard III (1364).

20. Charles V (1364-1380).— Heureusement pour la France, au roi téméraire et borné succède un prince mûri avant l'âge par l'expérience, froid, intelligent, *Charles V*, que l'histoire appelle si justement le *Sage*.

Charles n'est point batailleur. Sa santé débile le rend incapable de manier la lance : par nécessité il est sobre, modéré ; il vit renfermé dans ses châteaux où il s'entoure de savants et où il amasse de beaux livres. Si le corps maladif est condamné à l'inertie, l'esprit vit, pense, médite, et Charles a déjà trouvé l'homme qui suppléera à son bras engourdi.

21. Du Guesclin.— Cet homme, c'est Bertrand Du Guesclin. Né en 1321, près de Rennes, fameux dès son enfance par son caractère batailleur, trapu, vigoureux, hardi, Bertrand s'était distingué entre tous les vaillants chevaliers de la Bretagne. Il avait déployé autant d'adresse que de bravoure à la défense de *Rennes* (1357) et de *Dinan* (1359). *Il donnait à la guerre un nouveau caractère et voulait que l'intelligence y eût autant de part que la force.* Fécond en ruses, habile aux surprises, il avait l'instinct de l'art militaire tout en conservant l'audace et l'intrépidité des anciens chevaliers.

22. Bataille de Cocherel (1364).— Charles V avait à combattre trois ennemis : 1° le *roi de Navarre*, Charles le Mauvais, toujours ambitieux et toujours allié des Anglais ; 2° les *grandes compagnies*, bandes de routiers, de brigands de toute nation qui infestaient le pays ; 3° les *Anglais*.

Du Guesclin commença par détruire les *Navarrais* qui tenaient pour ainsi dire le roi bloqué dans Paris. Il s'empara de *Meulan*, de *Mantes* et vainquit près de **Cocherel**[1] (1364) les principales bandes navarraises commandées par le *captal* (ou chef) *de Buch*[2]. Ce furent là les « nobles étrennes » de la royauté de Charles V, car ce prince apprit cette victoire la veille du jour où il devait être sacré à Reims.

1. Département de l'Eure (arrondissement d'Evreux).

2. Une subdivision du territoire de Bordeaux avait pour chef-lieu la *Teste de Buch* et les seigneurs de ce pays prenaient le titre de *captal*.

23. Bataille d'Auray (1364); traité de Guérande (1365); fin de la guerre de Bretagne. — Charles tenait aussi à se délivrer de la guerre de Bretagne, qui traînait depuis vingt-trois ans. Mais Du Guesclin y fut moins heureux: il perdit la bataille d'**Auray**[1] où il tomba entre les mains de l'ennemi. Toutefois, le prétendant français, Charles de Blois, ayant péri dans le combat, la guerre se trouva terminée. Le traité de *Guérande*[2] abandonna le duché de Bretagne à Jean II de Montfort et la veuve de Charles de Blois garda le comté de Penthièvre (1365). Charles V racheta Du Guesclin et l'employa à la plus difficile des entreprises.

24. Les Grandes Compagnies; Du Guesclin en Espagne (1366). — La guerre avait duré si longtemps en France qu'elle était devenue un métier. Toutes les bandes de mercenaires, allemands, anglais, italiens qui se louaient soit à un parti, soit à un autre, continuèrent, après la paix de Brétigny, de vivre aux dépens du pays. Ces aventuriers, organisés en *compagnies*, obéissant à des chefs renommés pour leur hardiesse, étaient assez forts pour résister à toutes les attaques. En 1361, ils battirent les troupes conduites contre eux par Jacques de Bourbon à *Brignais*[3]. Ils allaient et venaient, pillant, rançonnant les villages déjà dévastés par les Anglais. Ils ne semblaient nullement décidés à quitter un si beau pays que le pays de France: ils l'appelaient même « *leur chambre* ».

Charles V chargea Du Guesclin de délivrer le pays de ces bandes de *routiers*, de *brigands*, de *tard-venus*, comme ils s'appelaient. Pour les décider à quitter la France, il fallait les mener batailler. Or le roi avait précisément à venger la sœur de sa femme, la pieuse *Blanche de Bourbon* qu'un roi de Castille, don Pèdre le Cruel, avait épousée, puis mise à mort. La fin tragique de Blanche de Bourbon avait excité partout une vive indignation, et le peuple de Castille, fatigué de la tyrannie de don Pèdre, voulait le remplacer par son frère *Henri de Transtamare*. Du Guesclin proposa à Charles de conduire les grandes Compagnies en

1. Auray, chef-lieu de canton du Morbihan.
2. Guérande, chef-lieu de canton de la Loire-Inférieure
3. Près de Lyon.

Espagne, de venger la reine Blanche, et de mettre sur le trône de Castille Henri de Transtamarre, qui serait un allié de la France.

Bertrand alla donc trouver les chefs des grandes Compagnies avec lesquels il eut une entrevue à Châlon-sur-Saône, buvant, mangeant, riant avec eux. Il leur fit de magnifiques promesses et déclara qu'il se mettrait à leur tête s'ils voulaient le suivre en Espagne. Fiers de combattre sous les ordres d'un chef aussi renommé que Bertrand, ils le suivirent. « Quand toute la France vit leurs talons, » suivant l'énergique expression d'un vieil auteur, elle commença de respirer, s'estimant bien heureuse de se voir délivrée de ces hôtes fâcheux qui l'avaient presque mise à deux doigts de sa perte, et donna mille bénédictions à du Guesclin.

Ce torrent des grandes Compagnies s'écoula par la vallée de la Saône, puis du Rhône, car les aventuriers voulaient passer par Avignon pour forcer le pape à leur donner une grosse somme. L'arrivée de ces rudes soldats en Espagne hâta la chute de don Pèdre, qui fut remplacé par Henri de Transtamarre (1366).

25. Intervention des Anglais en Espagne ; bataille de Navarette (1367) ; captivité de Du Guesclin —Il suffisait que Henri fût l'allié des Français pour que les Anglais intervinssent à leur tour en faveur de don Pèdre,

Henri de Transtamarre ne suivit pas docilement les conseils de Du Guesclin et la bataille de *Navarette* (1367) fut un désastre pour Henri. Du Guesclin, qui s'obstinait à combattre quand l'armée était en fuite, fut fait prisonnier. Don Pèdre le Cruel redevint roi de Castille.

Du Guesclin emmené à Bordeaux, où le prince Noir tenait sa cour, y demeura longtemps prisonnier. Le prince ne voulait point le mettre à rançon. A la fin, cependant, piqué d'honneur par les propos de ses courtisans, il fit venir Bertrand. Le prince de Galles lui demanda comment il se portait : « Sire, lui répondit Bertrand, j'irai mieux quand il vous plaira : il y a longtemps que j'entends les souris et les rats, mais non le chant des oiseaux. »

Le prince lui dit qu'il ne tenait qu'à lui de sortir de prison sur l'heure, s'il voulait faire serment de ne jamais porter les armes contre lui pour la France. Bertrand protesta alors qu'il aimait mieux finir ses jours dans la captivité car, dès

sa plus tendre jeunesse, il *s'était dévoué tout entier au service du roi de France.* Enfin, le prince de Galles lui dit de fixer lui même sa rançon et Du Guesclin la fixa hardiment à cent mille florins d'or. Comme le prince étonné se récriait, Bertrand réduisit la somme à soixante mille, disant que le roi de France en paierait bien la moitié et Henri de Transtamarre l'autre. «D'ailleurs, ajouta-t-il, il n'y a ni femme ni fille sachant filer en mon pays qui ne voulût gagner avec sa quenouille de quoi me tirer de prison.» Émerveillé de tant de fierté, le prince de Galles le laissa partir pour aller chercher sa rançon.

Mais, au retour, avant d'arriver à Bordeaux, Bertrand avait déjà tout dépensé pour racheter tous les malheureux compagnons qu'il rencontrait sur les chemins et qui revenaient se constituer prisonniers. Il arriva donc à Bordeaux les mains vides, puis des gens du roi de France vinrent payer la rançon, et le généreux Bertrand fut libre.

Aussitôt il courut en Espagne. Le prince de Galles avait éprouvé l'ingratitude de don Pèdre et cessait de le soutenir. Don Pèdre fut vaincu à la bataille de *Montiel* (1369), tué après le combat, et Henri fut rétabli sur le trône de Castille. La France gagna un allié dont le secours ne lui fut pas inutile, car la flotte castillane devait aider la flotte française dans la guerre qui allait recommencer avec les Anglais.

26. Guerre contre les Anglais (1369-1380); Du Guesclin connétable de France (1370); bataille de Pontvalain (1371). — Charles V alors était prêt à se mesurer avec le roi d'Angleterre. Il avait réparé les fortifications des villes, reformé des troupes, tout en diminuant les impôts. Il avait des alliés : le roi d'Écosse, le roi de Castille. Il entretenait des intelligences dans la Guyenne, où il suscitait des difficultés à Edouard III.

Jugeant l'heure arrivée, il cita Edouard devant son Parlement pour répondre aux plaintes des seigneurs de Guyenne, puis confisqua la province, et osa envoyer un varlet de ses cuisines défier le roi d'Angleterre, déjà vieux, et dont le fils, le redoutable prince Noir, était malade. Les Anglais répondirent au défi par une nouvelle invasion (1369). Ils trouvèrent partout les villes bien fermées ; une armée française les accompagnait en leur coupant les vivres, sans se compromettre. « Il n'y eut jamais roi de France qui moins s'armast, disait Edouard, et jamais roi

de France qui me donnast tant à faire. » En 1370 cependant le prince Noir réussit à reprendre **Limoges** qui avait chassé les Anglais et où il ordonna de faire un affreux massacre.

Du Guesclin s'était hâté de revenir d'Espagne, et, malgré sa modestie, avait été obligé de recevoir l'épée de *connétable*. « Messire Bertrand, lui dit le roi, je n'ai ni frère, ni cousin, ni comte, ni baron en mon royaume qui ne vous obéisse ; si quelqu'un s'y refusait, il me courroucerait tellement qu'il s'en apercevrait. »

Du Guesclin frappe un grand coup. Un chef anglais, campé à *Pontvalain*[1], lui envoie un héraut pour le défier. Du Guesclin fait boire le héraut et l'enivre, puis part tout de suite. La pluie tombe, le vent souffle, les chemins sont défoncés, c'est une vraie nuit de tempête, n'importe ; Bertrand entraîne les siens qui murmurent, leur fait faire douze lieues et surprend les Anglais qui sont battus. Puis Du Guesclin profite habilement de sa victoire, s'empare des places fortes presque en courant, bat les divisions dispersées des Anglais, et si un château résiste, le réduit bien vite, grâce à ses canons. Le pays fut rapidement nettoyé ; la France respira (1371).

En 1372 la ville de la Rochelle se tourna française. Poitiers ouvrit ses portes aux Français et la victoire de *Chizé*[2] gagnée encore par du Guesclin acheva la délivrance du Poitou (1373).

27. Dernières invasions des Anglais (1373-1376). — Deux fois encore, les Anglais envahirent la France (1373 et 1376) ; mais leur itinéraire, peu varié, ne leur présentait plus que les ruines qu'ils avaient faites ; devant eux se dressaient toujours les mêmes villes bien gardées, auprès desquelles ils rôdaient pleins de colère, mais impuissants. « En 1373, les Anglais, dit Froissart, eurent plusieurs disettes de vivres et en l'hiver de grandes froidures. » Leurs armées se retirèrent, semblables à ces inondations qui ravagent les campagnes, puis les rendent aux laboureurs, dont le travail répare les pertes.

En 1377 le prince Noir, depuis longtemps malade, mourut, et quelques mois après le vieux roi Edouard III lui-

1. Chef-lieu de canton de la Sarthe.
2. Département des Deux-Sèvres.

même descendait au tombeau après avoir perdu tous les résultats de ses victoires. Charles V profita de cette mort pour achever la conquête des provinces cédées par le traité de Brétigny; en 1380, les Anglais ne possédaient plus en France que *Bayonne*, *Bordeaux* et *Calais*.

28. Mort de Du Guesclin (1380). — Du Guesclin, dans les derniers temps, obligé par Charles V de combattre contre la Bretagne, son pays natal, obéit, puis renvoya au roi l'épée de connétable.

Charles comprit sa faute et se réconcilia avec Bertrand, qu'il chargea de pacifier le *Languedoc* et l'*Auvergne*. Du Guesclin assiégeait la ville de **Châteauneuf de Randon**[1] lorsqu'il tomba gravement malade. Le gouverneur avait promis de rendre la place s'il n'était pas secouru au bout de six jours. Informé de la maladie qui tenait le connétable alité : « Eh bien, dit-il, j'irai déposer moi-même entre ses mains les clefs d'une ville dont il est le vainqueur, et que je n'aurais rendue à nul autre qu'à lui. » Le chef anglais sortit de la ville, suivi de toute la garnison portant l'arme haute et enseignes déployées : il se dirigea vers la tente du connétable, où l'on introduisit le gouverneur et ses officiers. A l'aspect du héros, les Anglais, émus, ne purent eux-mêmes retenir leurs larmes; le gouverneur s'inclina, et déposant les clefs sur la couche funèbre, il dit : « Voici les clefs de la ville dont le roi d'Angleterre m'a confié la défense, je les rends au plus preux chevalier qui ait vécu depuis cent ans passés. »

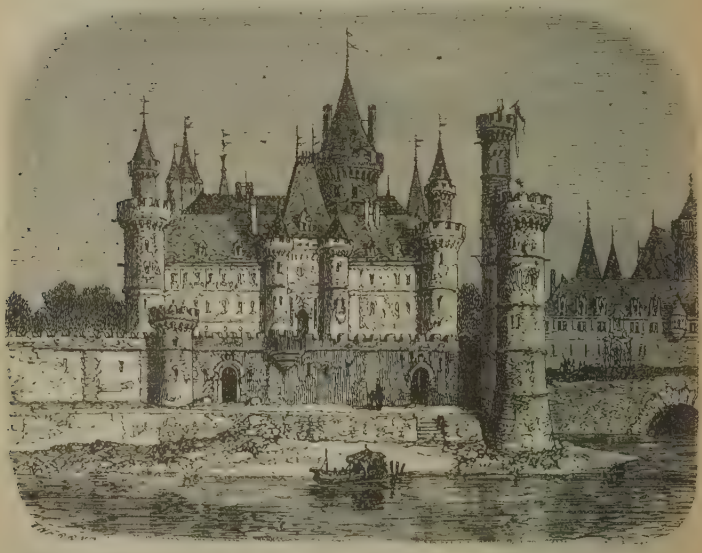
Charles V fit un plus bel éloge de Du Guesclin : il ordonna de l'enterrer parmi les rois, dans les caveaux de Saint-Denis, où lui-même ne tarda pas à le rejoindre (1380).

29. Administration de Charles V. — Charles V non-seulement délivra le royaume des Anglais, mais sa vigilante administration répara, autant que possible, les maux de la guerre. Il mit de l'ordre dans les finances, institua des officiers pour répartir et recevoir l'impôt, les **généraux pour le fait des finances**, et au dessous les **élus**; établit définitivement les **aides**, impôt sur les objets de consommation qui frappait aussi bien le noble que le

1. Châteauneuf de Randon, département de la Lozère.

bourgeois[1]. Il rendit le **Parlement permanent** et fixa la majorité des rois de France à *treize* ans révolus.

Il fit de grands travaux à Paris, commença la *Bastille*, continua le *Louvre* de Philippe-Auguste, éleva l'*hôtel Saint-Pol*. Savant, il aimait les lettres et forma une *bibliothèque* de plus de neuf cents volumes.



Le Louvre sous Charles V.

L'historien de ce temps, c'est le chroniqueur *Jehan Froissart*[2], qui dans son style naïf, pittoresque, énergique, reproduit le mouvement et le feu des batailles, la splendeur des fêtes et des banquets.

1. Ce que nous appelons les impôts indirects.
2. Né à Valenciennes en 1333, mort vers 1410

RÉSUMÉ.

1. Les prétentions du roi d'Angleterre, Edouard III, au trône de France furent la *cause directe*, immédiate, de la guerre de Cent ans. La rivalité déjà ancienne des rois de France et d'Angleterre cessa d'être une lutte féodale et devint la lutte de deux peuples.

2, 3. Cette guerre commença indirectement, en Flandre d'abord, où *Philippe VI de Valois* soutenait le comte, Louis de Nevers, contre ses sujets révoltés. Vainqueur des Flamands à *Cassel* dès le début de son règne (1328), Philippe excita un nouveau soulèvement de ce peuple par ses mesures tyranniques à l'égard du commerce des laines. Les Flamands mirent à leur tête (1336) *Jacques Artewelde* qui appela Edouard III à leur secours et l'excita à prendre le titre de *roi de France*. La flotte française fut battue par la flotte anglaise près du port de l'*Ecluse* (1340).

4. En Bretagne une guerre de succession (1341) fournit encore aux deux rivaux, Edouard et Philippe, une occasion pour se mesurer. Edouard soutint *Jean de Montfort*, Philippe *Charles de Blois*

5, 6, 7. La lutte directe commença en 1346 par une invasion d'Edouard en Normandie. Philippe força le roi d'Angleterre à évacuer cette province, mais il perdit la grande bataille de **Crécy** et ne put empêcher ensuite la prise de **Calais** (1347).

8, 9, 10. Un fléau redoutable, la *peste noire* (1348), vint ajouter aux malheurs de la guerre, et assombrir encore le triste règne de Philippe de Valois. Ce règne avait été marqué par l'accroissement des impôts et de la *gabelle*. Toutefois Philippe avait acquis le *Dauphiné* et la seigneurie de *Montpellier*.

11, 12. *Jean II*, bien à tort surnommé *le Bon*, se montra vindicatif et cruel. Par des exécutions sommaires il mécontenta les seigneurs, par ses prodigalités et l'altération des monnaies, il s'aliéna le peuple.

13. Obligé de résister à une nouvelle invasion des Anglais, il essuya une défaite sanglante à **Poitiers** (1356) et fut lui-même fait prisonnier.

14. Alors on vit presque une révolution s'accomplir. Les *Etats généraux* convoqués (1356) par le Dauphin, cherchèrent, soutenus par l'énergique prévôt de Paris, Etienne Marcel, à s'emparer du gouvernement.

15. Mais les Parisiens mal soutenus par les provinces, compromirent leur cause par des excès. Puis une révolte des paysans, qui commença dans le Beauvaisis, la *Jacquerie* (1358) vint épouvanter le pays et Etienne Marcel fut réduit à s'allier aux Jacques. Cette alliance discrédita sa cause et Etienne Marcel périt, massacré

par Jean Maillard, au moment où il se préparait à ouvrir les portes aux troupes de Charles le Mauvais (1358). Le Dauphin rentra dans Paris.

16, 17, 18. Cependant les Anglais fatigués des résistances qu'ils rencontraient dans les campagnes, signèrent le *traité de* **Brétigny** (1360), par lequel le roi Jean cédait à Edouard la *Gascogne*, la *Guyenne* et leurs dépendances, l'*Agénois*, le *Rouergue*, le *Quercy*, le *Périgord*, le *Poitou*, la *Saintonge*, la *Rochelle*, l'*Angoumois*, le *Limousin*. De plus, Edouard conservait *Calais* et le Ponthieu. Les provinces cédées protestèrent en vain de leur attachement à la France.

19. Jean, délivré, ne tarda pas à retourner en Angleterre se constituer prisonnier, parce qu'un de ses fils, envoyé comme ôtage, s'était enfui. Il avait du reste en reconstituant pour ses fils les *duchés de Bourgogne*, d'*Anjou*, de *Berri*, rétabli une nouvelle féodalité dite *princière* ou *apanagiste*.

20, 21, 22, 23. *Charles V*, dit *le Sage*, répara les folies de Jean le Bon et le breton Bertrand Du Guesclin qu'il prit à son service, délivra d'abord le pays des bandes du roi de Navarre, à la journée de *Cocherel* (1364). Envoyé ensuite au secours de Charles de Blois en Bretagne, il perdit la bataille d'*Auray*, où Charles fut tué (1364). Cette mort terminait la querelle et Jean II de Montfort fut reconnu duc de Bretagne (traité de *Guérande*, 1365).

24, 25. Les bandes navarraises, anglaises, les aventuriers de toute nation pour lesquels la guerre était un métier, continuaient sous le nom de *grandes compagnies*, à ravager le pays. Du Guesclin les emmena en Espagne où il rétablit sur le trône de Castille un prince ami de la France, *Henri de Transtamare* (1366). Le frère de Henri, *don Pèdre le Cruel*, invoqua le secours des Anglais qui gagnèrent la bataille de *Navarette* où Du Guesclin fut fait prisonnier (1367).

Racheté après une longue captivité, Du Guesclin courut de nouveau en Espagne où il battit don Pèdre à la journée de *Montiel* (1369). Henri de Transtamare fut rétabli sur le trône de Castille.

26, 27, 28. De 1370 à 1380, Du Guesclin combattit avec succès les Anglais qui recommençaient leurs invasions en France. Il les battit à *Pontvalain* (1370), à *Chizé* (1373) et reconquit le Maine, le Poitou. Inaugurant avec Olivier de Clisson un nouveau système de guerre, évitant les grandes actions, il finit par délivrer le pays et quand il mourut devant *Châteauneuf-Randon* (1380), les Anglais ne possédaient plus en France que Bayonne, Bordeaux et Calais.

29. Charles V (mort en 1380), avait contribué à ces résultats par son administration sage et soucieuse des intérêts publics. Il avait créé des *officiers de finances*, régularisé les *aides* (im-

pôts indirects), rendu le *Parlement permanent*, etc. C'était un prince ami des livres et qui commença la *Bibliothèque royale.*

SUJETS DE DEVOIRS ÉCRITS.

Expliquer les causes de la guerre de Cent ans.
Quels furent les rapports de Philippe VI avec les Flamands.
Comment la guerre de succession de Bretagne commença-t-elle et quand finit-elle?
Racontez la bataille de Crécy.
Racontez la bataille de Poitiers.
Histoire d'Etienne Marcel.
Racontez l'histoire du grand Ferré et celle de Ringois.
Du Guesclin et les grandes Compagnies.
Du Guesclin et le prince Noir.
Racontez la mort de Du Guesclin.
Caractère et administration de Charles V.

Questionnaire.

1. Quelle fut la cause directe de la guerre de Cent ans? — De quelle époque datait la rivalité de la France et de l'Angleterre? — Quel fut le caractère de la nouvelle lutte? — Quelle était la descendance de Philippe de Valois, celle d'Édouard III?

2, 3. De quelle façon indirecte la guerre s'engagea-t-elle? — Où Philippe VI gagna-t-il une bataille sur les Flamands? — Quand les Flamands se révoltèrent-ils de nouveau? — Qui mirent-ils à leur tête? — Que conseilla Jacques d'Arteweldeà Édouard III?

4. Par qui était disputée la succession de Bretagne? — Quels étaient les droits et les soutiens de chacun des deux prétendants? — Pourquoi cette guerre s'appela-t-elle guerre des deux Jeanne?

5-7. Comment la lutte devint-elle directe entre Philippe et Édouard? — Qui excita Édouard à envahir la Normandie? — Où se livra la grande bataille entre Philippe et Édouard, en quelle année? — Quelle arme nouvelle y fut employée par les Anglais? — Quelle fut la cause de la défaite des Français? — Quelle ville fut ensuite assiégée et prise par Édouard? — Quels citoyens se dévouèrent pour sauver les habitants de Calais?

8-10. Quel fléau vint ravager la France à la fin du règne de Philippe VI? Quels impôts établit Philippe de Valois? — Quelles furent les acquisitions faites sous ce prince?

11, 12. Quel était le caractère de Jean II le Bon? — Quelles furent ses violences? — Quel fait d'armes avait marqué la guerre en Bretagne?

13. Par quelle partie de la France eut lieu la nouvelle invasion des Anglais? — Où l'armée française atteignit-elle les Anglais? — Quelles furent les dispositions prises par le roi Jean? — Quel fut le sort du roi Jean?

14. Qu'arriva-t-il après la bataille de Poitiers? — Quels furent les chefs des différents Ordres aux États généraux? — Que demandèrent les États généraux? — Qu'est-ce qui rendit inutiles les décisions des États? — Que fit Etienne Marcel pour intimider le dauphin?

15 Qu'entend-on par la Jacquerie? — Quel fut le sort d'Étienne Marcel?

16-18. Racontez les principaux épisodes qui marquent le réveil du sentiment national à cette époque? — Quelles provinces furent cédées aux Anglais par le traité de Brétigny? — Donnez les dates des grands événements du règne de Jean le Bon?

19. Quelle fut la faute commise par ce roi après sa délivrance? — Quelles maisons princières établit-il?

20-23. Pourquoi Charles V a-t-il mérité le surnom de Sage? — Contre quels ennemis avait-il à lutter? — Quels furent les services de Du Guesclin? — A quels combats fut-il vainqueur? — Auxquels fut-il défait? — Combien de fois tomba-t-il entre les mains des ennemis?

24, 25. Qui rétablit-il sur le trône de Castille?

26-28. Quel était son système de guerre? — Comment finit la guerre de succession de Bretagne? — Combien d'invasions firent les Anglais de 1370 à 1380? — Que leur restait-il en France en 1380?

29. Quels sont les principaux actes de l'administration de Charles V? — Quel est l'historien de cette époque?

II. DEUXIÈME INVASION ANGLAISE. DEUXIÈME DÉLIVRANCE. JEANNE D'ARC.

SOMMAIRE. — 1. Minorité de Charles VI (1380-1388); les Maillotins. — 2. La bataille de Roosebecque en Flandre et ses conséquences à Paris (1382). — 3. Charles VI gouverne par lui-même (1388-1392); les marmousets. — 4. Histoire d'Olivier de Clisson. — 5. La folie de Charles VI. — 6. Le duc Louis d'Orléans et le duc Jean de Bourgogne. — 7. Meurtre du duc d'Orléans (1407). — 8. Valentine de Milan. — 9. Les Armagnacs. — 10. Les Bourguignons; les Cabochiens. — 11. Invasion de la Normandie par Henri V d'Angleterre; bataille d'Azincourt (1415). — 12. Guerre civile et guerre étrangère. — 13. Héroïque défense des habitants de Caen (1417) et de Rouen (1418). — 14. Rentrée des Bourguignons à Paris (1418); massacres dans les prisons. — 15. L'entrevue du pont de Montereau; meurtre de Jean sans Peur (1419). — 16. Le traité de Troyes (1420). — 17. La France anglaise et la France française. — Henri VI et Charles VII (1422). — 18. Défaites de Crevant et de Verneuil (1423-1424); siége d'Orléans (1429). — 19. Jeanne d'Arc; son enfance. — 20. Jeanne d'Arc à Orléans; délivrance de la ville (8 mai 1429). — 21. Victoire de Patay (18 juin 1429). — 22. Sacre de Charles VII à Reims (17 juillet 1429). — 23. Jeanne d'Arc devant Paris. — 24. Prise de Jeanne d'Arc à Compiègne (13 mai 1430). — 25. La captivité et le procès de Jeanne. — 26. Mort de Jeanne d'Arc (30 mai 1431). — 27. La paix d'Arras (1435); fin de la querelle des Armagnacs et des Bourguignons. — 28 Rentrée de Charles VII dans Paris (1436). — 29. La taille permanente; États d'Orléans (1439). — 30. Compagnies d'ordonnance; organisation de la cavalerie française. — 32. Les frères Jean et Jacques Bureau; création de l'artillerie. — 33. Organisation des finances; Jacques Cœur. — 34. Conquête de la Normandie; entrée de Charles VII à Rouen (1449); bataille de Formigny (1450). — 35. Conquête de la Guyenne (1450-1453); bataille de Castillon (1453). — 36. Résultats de la guerre de Cent ans. — 37. Fin du règne de Charles VII; condamnation de Jacques Cœur; révolte du Dauphin.

1. Minorité de Charles VI (1380-1388) ; les maillotins. — Charles V laissait pour héritier un enfant de douze ans, Charles VI. Les oncles du roi, les *ducs d'Anjou*, de *Berri*, de *Bourgogne* gouvernèrent au nom du jeune prince ; mais l'un s'empara d'un trésor amassé en secret par le sage Charles V et tous, avides, hautains, excitèrent bientôt contre eux la colère du peuple.

Le premier jour de l'an 1382, un héraut à cheval se présente aux halles ; il raconte qu'on a volé quelques plats d'or dans le palais et promet une bonne récompense à ceux qui les rapporteraient ; puis lorsqu'il voit le peuple occupé de cette nouvelle, il crie que le lendemain on commencera à lever de nouveau des taxes qui avaient été abolies, et s'enfuit au plus vite. Les Parisiens surpris se regardent et ne bougent point. Mais le lendemain les collecteurs[1] de l'impôt se présentent : l'un d'eux exige la taxe d'une pauvre femme qui vendait du cresson. On s'ameute, le collecteur est renversé et tué. On court à l'Hôtel de ville où l'on prend des lances, des épées, surtout des *maillets de plomb* qui avaient été fabriqués jadis pour être distribués aux défenseurs des remparts. De là le nom de **Maillotins** donné aux révoltés, qui massacrèrent les percepteurs des taxes, ouvrirent les prisons et répandirent partout la terreur. A Rouen, à Amiens, à Compiègne, à Reims, à Sens, des troubles semblables attestaient combien la population des villes était irritée.

2. La bataille de Roosebecque en Flandre et ses conséquences à Paris (1382). — Les riches cités de la Flandre avaient donné l'exemple de ces soulèvements et avaient triomphé de leur comte. Le peuple de Gand avait choisi pour chef **Philippe Artewelde**, fils du célèbre Jacques Artewelde qui, sous le règne de Philippe de Valois, avait été d'abord l'idole, puis la victime des Flamands. Or le duc de Bourgogne, l'un des régents de France, avait épousé la fille du comte de Flandre : il prit la défense de son beau-père, et les seigneurs français ne demandèrent pas mieux que de marcher contre les Gantois, contre ces artisans qui humiliaient la noblesse. Le jeune Charles VI,

1. Nom donné à ceux qui faisaient payer les taxes ; ce mot vient d'un mot latin qui signifie : recueillir. Ce mot est employé quelquefois comme adjectif : un tuyau collecteur, un tuyau qui réunit les eaux de plusieurs autres tuyaux.

heureux de partir en guerre, suivit ses oncles et l'armée rencontra les Gantois près du village de **Roosebecque**[1] (27 novembre 1382). Les Flamands s'étaient réunis en un seul bataillon afin d'enfoncer par leur masse les rangs des chevaliers. Ils s'étaient même, pour ne former qu'un seul corps, liés les uns aux autres. Les chevaliers français guidés par le connétable *Olivier de Clisson*, ancien compagnon de Du Guesclin, enveloppèrent les Flamands. Puis ils resserrèrent le cercle, si bien que les Flamands entourés d'ennemis, attachés entre eux et pouvant à peine se mouvoir, tombèrent les uns sur les autres : la plupart périrent étouffés et leur chef Philippe Artewelde resta parmi les morts.

Raffermie par cette victoire, la noblesse revint fière et désireuse de se venger des Parisiens qui avaient souhaité le triomphe des Gantois. Charles VI entra dans sa capitale comme dans une ville conquise. Deux des plus notables bourgeois, Nicolas le Flamand, et le vénérable Jean Desmarets, furent, au mépris de toute justice, décapités aux halles avec plusieurs autres bourgeois.

3. Charles VI gouverne par lui-même ; les marmousets (1388-1392). — En l'année 1388, le roi qui avait été, trois ans auparavant, marié à une princesse allemande *Isabeau de Bavière*, remercia ses oncles de leurs services. Il reprit les ministres de son père Charles V, gens de petite noblesse que les princes appelèrent dédaigneusemen les *marmousets*[2]. Le pays respira et quelques priviléges furent rendus aux villes, quelques améliorations apportées à l'administration ; mais ce temps meilleur dura peu.

4. Histoire d'Olivier de Clisson. — L'homme le plus influent auprès de Charles VI était le connétable Olivier de Clisson[3]. Né en Bretagne, comme Du Guesclin, il avait longtemps pris part à la guerre de succession de Bretagne au service de Jean de Montfort. Il avait eu un œil crevé à la bataille d'Auray ; mais il n'en détestait pas moins les Anglais avec lesquels il avait combattu. Aussi avait-il répondu à l'appel de Charles V et était-il devenu l'ami de Du Guesclin après avoir été son adversaire en Bretagne. Clisson

1. Aujourd'hui en Belgique près d'Ypres.
2. Petit garçon.
3. Clisson, ville et château à 6 kilomètres de Nantes (Loire-Inférieure).

et Du Guesclin, dès lors inséparables, travaillèrent avec une égale ardeur à la délivrance de la France. Aussi Clisson avait-il hérité de l'épée de connétable après la mort de son ami et ses services, sa victoire de Roosebecque, sa fortune immense en faisaient un des hommes les plus puissants du royaume.

Or Clisson était devenu l'ennemi du duc de Bretagne qu'il avait servi dans sa jeunesse et celui-ci l'avait même attiré dans un guet-apens. L'ayant invité, après une réconciliation apparente, à visiter un château nouvellement construit, il l'avait enfermé dans une tour. Mais Charles avait exigé la mise en liberté de son connétable. Le duc de Bretagne ne renonça point à ses projets contre Olivier de Clisson et encouragea un de ses ennemis, *Pierre de Craon*. Ce seigneur avait été chassé de la cour par le connétable et voulait se venger. Dans la nuit du 14 juin 1392, il épia le passage de Clisson qui revenait d'une fête à l'hôtel Saint-Pol, où habitait le roi, l'assaillit avec une troupe de brigands et le laissa pour mort. Mais Clisson survécut. Pierre de Craon se réfugia auprès du duc de Bretagne. Charles VI irrité réclama le criminel. Le duc refusa de le livrer, et le roi qui avait beaucoup d'affection pour Clisson, se prépara à marcher contre le duc de Bretagne.

5. La folie de Charles VI. — Bien que malade, Charles VI se met en marche au plus fort de l'été (1392). Au Mans il est déjà arrêté par la fièvre; mais il veut poursuivre sa route. Le 5 août 1392 il traverse la forêt du Mans. Un homme sort des broussailles et prenant la bride du cheval dit au roi : « Arrête, noble roi, tu es trahi. » Charles fut vivement frappé de cette apparition; puis quand on arriva dans la plaine, les rayons brûlants du soleil l'accablèrent. Tout à coup, un bruit de fer se fait entendre; un page endormi a laissé tomber sa lance sur le casque de son camarade. Aussitôt le roi, hors de lui, tire son épée, se précipite sur ses pages, sur son propre frère le duc d'Orléans, tue quatre hommes d'armes, frappe autour de lui jusqu'à ce que son épée se brise et c'est à grand'peine qu'on arrive à le maîtriser. Sa fureur tombe, mais il ne reconnaît plus personne, il est fou!

Tout le reste de sa vie il demeura, sauf quelques rares instants, dénué de raison, et pour le distraire de sa mélancolie on inventa, dit-on, les *cartes à jouer* : le peuple,

saisi de pitié, l'appellera Charles le *Bien-aimé*, et on ne pourra le rendre responsable de la détresse affreuse dans laquelle les rivalités des princes et l'invasion étrangère vont plonger la France.

6. Le duc Louis d'Orléans et le duc Jean de Bourgogne. — Les sages ministres qu'avait pris Charles VI, furent non-seulement renvoyés mais persécutés. Le peuple fut de nouveau opprimé et obligé de payer les dépenses de princes prodigues qui se ruinaient en fêtes.

Parmi ces princes se distinguait le frère du roi, *Louis duc d'Orléans*, beau cavalier et beau danseur, frivole, débauché, arrogant et dur pour le peuple. C'est lui qui gouverne, d'accord avec la reine *Isabeau de Bavière*, femme sans cœur et sans conscience, occupée de plaisirs, de toilettes, s'appliquant à introduire en France les modes les plus ridicules et les plus déshonnêtes, et profitant de son pouvoir pour envoyer en Allemagne des chevaux chargés d'or. En vain des prédicateurs hardis accusent-ils le duc d'Orléans « de se vêtir de la substance, des larmes et du sang du malheureux peuple », le désordre continue et celui qui va vouloir l'arrêter, l'aggravera en déchaînant la guerre civile : c'est le duc de Bourgogne.

Philippe le Hardi avait considérablement accru la puissance de la maison de Bourgogne qu'il avait fondée. Il avait ajouté à ses états la *Flandre* et le *Hainaut*. Son fils, *Jean, comte de Nevers*, avait conduit les chevaliers français à une dernière croisade contre les Turcs; mais les Français avaient été vaincus par le sultan des Turcs, *Bajazet*, à la journée de *Nicopolis* (1396); Jean de Nevers fait prisonnier n'avait été excepté du massacre général qu'en raison de sa naissance. Bajazet, suivant la tradition, aurait dit qu'il prévoyait que ce jeune prince ambitieux causerait beaucoup de maux aux Francs.

Jean de Nevers succéda à son père Philippe en 1404. Ambitieux et fourbe, il voulut tout de suite disputer le pouvoir à son cousin, Louis d'Orléans. Voyant qu'il ne pourrait le lui enlever par la force, il eut recours a la ruse et au crime.

7. Meurtre du duc d'Orléans (1407). — Le duc de Bourgogne feignit de se réconcilier avec le duc d'Orléans. Le dimanche, 20 novembre 1407, les deux princes entendent la messe et communient ensemble. Le 23 no-

Valet du Jeu de cartes de Charles VI.

vembre le duc d'Orléans revenait dans la soirée, peu accompagné, de l'hôtel de la reine, près de la porte Barbette, et passait dans la rue Vieille du Temple. Il chevauchait gaiement sur sa mule lorsqu'il est assailli par une bande d'assassins. « Je suis le duc d'Orléans, s'écrie le malheureux prince. — C'est ce que nous cherchons, répondent les meurtriers. » Il est renversé et massacré. Un de ses jeunes pages qui a en vain essayé de le défendre tombe à côté de lui. Un homme de haute taille sort d'une maison voisine, coiffé d'un grand chaperon rabattu sur ses yeux; il s'approche du corps sanglant et mutilé du duc d'Orléans, l'examine à la lueur d'un falot de paille et s'adressant aux meurtriers : « Éteignez tout, leur dit-il, allons-nous en; il est mort. » C'était le duc de Bourgogne lui-même. Il cache les meurtriers et pousse l'audace jusqu'à venir verser des larmes hypocrites au convoi funèbre de sa victime. Mais bientôt, se voyant sur le point d'être découvert, il avoue son crime : « C'est moi qui ai tout fait, dit-il à son oncle le duc de Berry, le diable m'a poussé. » Il s'enfuit, se met en sûreté dans ses états, et alors il n'avoue plus seulement son crime, il s'en vante.

8. Valentine de Milan. — Cependant on avait pu voir, dans une litière tendue de deuil, la veuve du duc d'Orléans, *Valentine Visconti*, fille d'un duc de Milan, venir demander justice au roi. Les conseillers de Charles VI avaient été touchés, mais Jean de Bourgogne était le plus fort : en écrasant à la journée d'*Hasbain* une révolte des Liégeois, il avait gagné le surnom de *sans peur* (1408). Il revint triomphant avec une imposante armée à Paris. Valentine se retira dans son château de Blois dont elle avait fait tendre les salles de draperies funèbres et là, selon les paroles d'un chroniqueur, elle expira à la fin de l'année 1408 « de courroux et de deuil ».

9. Les Armagnacs. — La vengeance que la veuve n'a pu obtenir, les fils du duc d'Orléans vont la poursuivre. Charles d'Orléans, l'aîné, a épousé la fille du comte *Bernard d'Armagnac* (1410), c'est le comte d'Armagnac qui devient le chef du parti d'Orléans, et lui donne son nom. Autour de Bernard d'Armagnac et de Charles d'Orléans se range presque toute la noblesse. Une *écharpe blanche* portée au bras gauche devient le signe de ralliement du parti des Armagnacs et leur cri de guerre : « *Orléans!* »

10. Les Bourguignons ; les Cabochiens. — Le duc de Bourgogne s'appuyait sur les vassaux de ses nombreux domaines et sur Paris. Afin de mieux se concilier les Parisiens il leur avait rendu leurs priviléges, leurs armes. Il flattait les corps de métiers et surtout la redoutable corporation des bouchers qui bientôt dominèrent la ville, avec leurs chefs, Tybert, Legoix, *Caboche*. Ces bouchers et leurs valets, les écorcheurs, se font les instruments des vengeances du parti qui bientôt est flétri du nom de *Cabochien*.

Au milieu de la terreur qui pesait sur Paris, les notables bourgeois, les docteurs de l'Université essayèrent pourtant d'introduire de sérieuses réformes dans l'administration du royaume. Mais la *grande ordonnance* qui fut publiée en 1413, demeura lettre morte.

Les excès des Cabochiens déterminèrent la plupart des Parisiens à se tourner *Armagnacs*. Les chefs du parti d'Orléans rentrèrent dans la capitale et se livrèrent contre les *Bourguignons* à de cruelles représailles (1413).

11. Invasion de la Normandie par Henri V d'Angleterre ; bataille d'Azincourt (1415). — Un homme épiait l'heure favorable pour profiter de ces divisions des Français : c'était Henri V d'Angleterre. Il descendit en Normandie avec une armée, s'empara d'Harfleur et en chassa les habitants, qui s'éloignèrent en pleurant de leurs demeures.

Les chefs du parti Armagnac, maîtres du roi et du gouvernement, se décidèrent alors à marcher contre les Anglais. A leur appel la noblesse accourut, mais insouciante et indisciplinée comme aux jours de Crécy et de Poitiers. Fiers de leur nombre imposant, car ils avaient réuni plus de cent mille hommes, les Français se croyaient certains d'écraser la petite armée des Anglais qui battait en retraite, cherchant à gagner Calais. Le pays que ceux-ci avaient à traverser, se soulevait et les Picards barrèrent le chemin à l'armée de Henri V près d'*Azincourt*[1]. L'armée française, commandée par le connétable d'Albret, arriva, et le 25 octobre 1415, le combat s'engagea dans un terrain détrempé par les pluies d'automne.

1. Aujourd'hui dans le département du Pas-de-Calais, à trois lieues de Hesdin, à neuf de Calais.

Selon leur habitude les Anglais se postèrent derrière leurs archers. Une nuée de flèches s'abattit sur les rangs des chevaliers français obligés de baisser la tête pour que les traits n'entrassent point dans la visière de leurs casques. Les Français s'étaient rangés en escadrons si serrés qu'ils ne pouvaient lever leurs bras pour frapper sur leurs ennemis ». Leurs lourds chevaux enfonçaient dans les terres fraîchement labourées et les chevaliers ne pouvaient atteindre les ennemis avec leurs lances qu'ils avaient coupées par le milieu afin de pouvoir s'approcher plus près des Anglais. L'avant-garde rompue jeta le désordre dans le corps de bataille. Ce que voyant, les Anglais jetant bas leurs arcs, prirent leurs épées, leurs haches, leurs maillets, se jetèrent au milieu des Français, frappant, abattant tout ce qui se trouvait devant eux. Beaucoup de seigneurs se rendirent à eux. Or voici qu'une troupe française, faisant un détour, attaque les bagages des Anglais. Le roi Henri V effrayé ordonne de ne plus faire de prisonniers et de massacrer tous ceux qui s'étaient rendus. Lorsqu'il fut revenu de l'émotion causée par cette alerte, il commanda de cesser le massacre, mais une foule de seigneurs avaient péri. Sur le champ de bataille, le roi anglais, pour relever encore sa victoire, s'écria : « qu'il avait été l'instrument de Dieu choisi pour punir les péchés des Français. » Paroles qui devaient être, au milieu de nos malheurs de 1870, répétées par un autre vainqueur, et qui dissimulaient sous une fausse pitié la joie d'un monarque ambitieux.

12. Guerre civile et guerre étrangère. — Le chef du parti Armagnac, le duc Charles d'Orléans, avait été fait prisonnier à la bataille d'Azincourt, et envoyé en Angleterre, mais son parti subsista. Son beau-père le comte Bernard d'Armagnac, reçut l'épée de connétable, garda le pauvre Charles VI en sa puissance, exila à Tours la reine Isabeau de Bavière et maintint sa domination à Paris jusqu'à l'année 1418.

Le duc Jean de Bourgogne avait espéré que la victoire du roi anglais serait aussi la sienne : il cherchait à rentrer à Paris, mais n'avait pu que délivrer la reine au nom de laquelle il gouvernait une partie de la France. Ainsi la guerre civile continuait avec la guerre étrangère. Les villes se partageaient entre les Armagnacs et les Bourgui-

gnons, tandis que Henri poursuivait la conquête de la Normandie.

13. Héroïque défense des habitants de Caen (1417) et de Rouen (1418). — La Normandie cependant luttait avec une héroïque constance contre les Anglais. A Caen (1417) la plupart des maisons furent ruinées par un bombardement de seize jours : lors du dernier assaut, le massacre fut épouvantable et aux abords du Vieux-Marché le sang s'écoulait par les rues en longs ruisseaux. Vingt-cinq mille bourgeois ou artisans de Caen ne voulurent point accepter les conditions imposées par le vainqueur et partirent en longues files n'emportant avec eux que les vêtements dont ils étaient couverts. Ils allèrent abriter leur misère dans les villes restées françaises.

Rouen soutint à son tour, en 1418, un siége mémorable. La famine ne put abattre le courage des habitants qui se nourrirent de viande de cheval, puis de la chair d'animaux immondes. Lorsque Henri V voulut leur imposer de trop dures conditions, ils prirent la résolution d'ouvrir eux-mêmes une brèche dans les murs et de sortir en masse. Henri V s'effraya et s'adoucit, mais il exigea des otages, comme autrefois Edouard III à Calais. On lui livra le chanoine De Livet, Jourdain, capitaine des canonniers, Alain Blanchart, capitaine des arbalétriers, c'est-à-dire les héros de la défense. Le roi anglais accepta des rançons de la plupart des otages; mais *Alain Blanchard* qui avait encouru surtout la haine de Henri V, fut mis à mort. « Je n'ai pas de biens, disait-il, mais si j'avais de quoi payer une rançon, je ne voudrais pas racheter les Anglais de leur déshonneur. » Il était fier de mourir pour sa patrie.

14. Rentrée des Bourguignons à Paris (1418); massacres dans les prisons. — Cette patrie pour laquelle tant de braves gens souffraient et succombaient, était plus que jamais déchirée par les factions. Les Armagnacs n'avaient pu se maintenir à Paris où un capitaine bourguignon, le sire de l'Ile Adam, avait surpris une porte et introduit ses hommes d'armes. Les chefs armagnacs avaient à peine eu le temps de s'enfuir et d'emmener le dauphin que le prévôt, Tanneguy Duchâtel, avait enveloppé dans une couverture (1418). Les partisans des Bourguignons se vengèrent des Armagnacs par d'affreux massacres : ils entassèrent leurs victimes dans les prisons, puis les égorgèrent et le

connétable d'Armagnac fut du nombre. Et celui qui alors détestait un homme à Paris, n'avait qu'à dire : « Voici un Armagnac », les écorcheurs le mettaient à mort sans s'informer davantage. Lorsque le duc de Bourgogne rentra à Paris, il dut donner la main au roi de la populace, au bourreau Capeluche.

Le duc cependant arrête ces excès et ne tarde pas à faire exécuter Capeluche lui-même. Devenu maître du gouvernement, il est aussi incapable que les Armagnacs d'arrêter les progrès des Anglais; il ne secourt pas la ville de Rouen. Il voudrait alors se rapprocher de ses ennemis, se réconcilier avec les Armagnacs; mais ceux-ci nourrissent contre lui une de ces haines qui ne pardonnent point, et un nouveau crime commis pour venger celui de 1407, va raviver les fureurs de la guerre civile et livrer encore une fois la France aux étrangers.

15. L'entrevue du pont de Montereau ; meurtre de Jean sans Peur (1419). — Jean sans Peur avait accepté une entrevue avec le dauphin, jeune fils de Charles VI, et sous le nom duquel combattaient les Armagnacs. Il vint donc au pont de *Montereau-faut-Yonne*[1], où l'on avait élevé un pavillon. Franchissant les barrières qu'on referma aussitôt derrière lui, il alla s'agenouiller devant le dauphin; mais l'entretien était à peine commencé que Tanneguy Duchâtel frappait le duc de sa hache au visage; les autres seigneurs l'achevèrent tandis qu'on emmenait le dauphin épouvanté.

Un siècle plus tard, le roi François Ier visitant à Dijon les tombeaux des ducs de Bourgogne, voulut voir le crâne de Jean sans Peur. Comme il s'étonnait de la largeur de la plaie que la hache de Tanneguy Duchâtel avait faite au crâne : « Sire, lui dit le moine qui le lui montrait, c'est par ce trou que les Anglais sont entrés en France. »

16. Le traité de Troyes (1420). — Ce moine disait vrai. Le fils du duc de Bourgogne, *Philippe le Bon*, animé du désir de la vengeance, se jeta dans les bras des Anglais. Le *parti bourguignon se tourna anglais* et le roi Henri V n'eut que faire de batailler puisque les seigneurs bourgui-

1. Seine-et-Marne, ville ainsi nommée parce qu'elle est située au confluent de l'Yonne et de la Seine, là où l'Yonne fault, c'est-à-dire manque, du latin *fallit*.

gnons lui livraient le royaume. Épouse sans vertu, mère sans cœur, la reine Isabeau de Bavière renia son fils, le dauphin, parce que ce jeune prince avait été compromis par ses conseillers dans le meurtre du pont de Montereau. Au mépris des lois naturelles et de la loi salique, elle voulut assurer l'héritage du royaume à sa fille *Catherine* qu'elle donnait en mariage au roi d'Angleterre *Henri V*. Par un honteux marché, le **traité de Troyes** (1420), Isabeau de Bavière livrait « avec la fille de sa chair et de son sang, » la France aux Anglais.

17. La France anglaise et la France française; Henri VI et Charles VII (1422). — Le roi Henri V ne jouit pas longtemps de ce comble de fortune : il mourut, dès l'année 1422, à l'âge de quarante ans, au château de Vincennes laissant de son mariage avec Catherine de France un enfant en bas âge. Quelques mois après s'éteignait, à l'hôtel Saint-Pol, le pauvre Charles VI, témoin inconscient de tant de crimes et de tant de malheurs.

Lorsqu'on eut descendu Charles dans le caveau de Saint-Denis, on entendit alors le héraut d'armes, proclamant Henri VI crier : « Dieu donne bonne vie à Henri, par la grâce de Dieu, roi de France et d'Angleterre, notre souverain seigneur ! » La conquête semblait consommée. Plus de la moitié de la France, le cœur même du pays, l'Ile de France, la capitale, Paris; la cité du sacre, Reims, reconnaissaient l'autorité d'un roi étranger.

Toutefois, au fond du Berry, au château de *Méhun-sur-Yèvre*, quelques seigneurs armagnacs proclamaient roi le dauphin Charles, sous le nom de *Charles VII*. Ce jeune prince ne régnait que sur quelques provinces du Centre et du Midi (*Touraine*, *Orléanais*, *Berry*, *Auvergne*, *Dauphiné*) ; sa capitale était à *Bourges*, et on l'appelait par dérision le *roi de Bourges*. Frivole, paresseux, ne pensant qu'aux fêtes et aux plaisirs quoique son trésor fût vide, il ne paraissait point l'homme capable de conserver ce débris de royaume, à plus forte raison de reconquérir les provinces perdues.

18. Défaites de Crevant et de Verneuil (1423 et 1424), siége d'Orléans (1428-1429). — En vain des capitaines hardis tels que le comte de *Dunois*[1], fils illégitime du duc d'Orléans, *la Hire*, *Poton de Xaintrailles*, le breton *Arthur de Richemont* auquel Charles a donné l'épée de

connétable, essaient de disputer le reste du pays aux Anglais: ils n'éprouvent que des revers. Les Français sont battus près de *Crevant*[1] (1423), près de *Verneuil*[2] (1424). Enfin, les Anglais viennent, à l'automne de l'année 1428, mettre le siége devant la ville d'Orléans.

Placé au sommet de la courbe que dessine la Loire, Orléans est la clef des provinces du centre. Qu'il tombe entre les mains des Anglais, ceux-ci se répandent dans le Berri, poursuivent Charles dans son dernier asile: c'en est fait de la France. Aussi les Anglais élèvent-ils devant Orléans de véritables forteresses en bois, des *bastilles*. Ils ont occupé toutes les villes voisines; ils bloquent la cité qui se défend vaillamment, mais qui ne tardera pas à succomber si un puissant secours ne la délivre.

19. Jeanne d'Arc; son enfance. — Dans les cœurs pourtant vivait un doux espoir que la France ne périrait point. Sur le point de devenir à tout jamais anglaise, la vieille terre des Francs tressaillit, et il se produisit alors une de ces merveilles auxquelles on hésiterait à croire si elle n'était attestée par des documents irrécusables, par le témoignage de tout un peuple, par l'aveu même de nos ennemis.

Aux confins de la Champagne et de la Lorraine, dans le village de *Domremy*[3] près de la Meuse, vivait une pauvre famille de laboureurs, celle de *Jacques d'Arc*, qui comptait cinq enfants, trois garçons et deux filles. L'aînée des filles, *Jeanne* ou *Jeannette*, se montra de bonne heure rêveuse et était à peine âgée de neuf ans, lorsqu'en 1421 la guerre vint troubler sa tranquille enfance; elle fut obligée de fuir sa cabane à plusieurs reprises pour se réfugier dans des châteaux voisins avec ses compatriotes. Au retour, la ruine, qu'on trouvait partout, exalta peu à peu son âme compatissante. A l'âge de treize ans (1425), pendant qu'elle se trouvait dans le jardinet de son père, lequel touchait à l'église, il lui sembla entendre une voix « belle et douce » qui lui prescrivait d'aller « en France » délivrer le royaume. Ces voix de l'archange Michel, de sainte Catherine et de sainte Marguerite la pressaient, mais Jeanne

1. Ou Cravant, à 15 kilomètres sud-est d'Auxerre (Yonne).
2. Verneuil, chef-lieu de canton (Eure).
3. Aujourd'hui dans le département des Vosges.

hésitait : « Je ne suis qu'une pauvre fille, je ne saurais chevaucher ni conduire les hommes d'armes; parfois elle pleurait, regrettant, disait-elle encore, que ses frères du paradis ne l'eussent pas emportée avec eux.

Le péril d'Orléans mit fin à cinq ans de combats intérieurs chez la jeune fille : elle alla, conduite par son oncle, trouver le capitaine de Vaucouleurs Robert de Baudricourt. Celui-ci voulait la renvoyer « bien souffletée» à ses parents ; Jeanne insiste : « Menez-moi vers le roi, il le faut ! Il faut que j'y sois avant la mi-carême, dussé-je, pour m'y rendre, user mes jambes jusqu'aux genoux. »

Ce rôle, que Jeanne se disait appelée à remplir, répondait à une prédiction qui courait alors parmi le pauvre peuple désespéré : « La France, perdue par une femme (Isabeau de Bavière) sera regagnée par une jeune fille lorraine. » Aussi l'enthousiasme de ses compatriotes entraîna le sire de Baudricourt; on se cotisa pour acheter à Jeanne un cheval et des habits d'homme; le capitaine fournit l'épée, et elle partit (février 1429) avec six hommes d'armes. La jeune héroïne de dix-huit ans avait environ cent cinquante lieues à parcourir sur un territoire désolé par la guerre, couvert de forteresses, et où l'ennemi dominait en grande partie : infatigable, tout le temps elle se tint à cheval comme un homme de guerre; calme, elle rassurait son escorte : « Ne craignez rien ; Dieu fait ma route, c'est pour cela que je suis née. » Elle mit vingt jours à franchir cet espace.

Arrivée à *Chinon*, où se tenait la cour, elle obtint, après trois jours d'attente, de voir le roi; Jeanne le reconnut, dit-on, bien qu'il se fût caché sous un simple habit et mêlé aux courtisans : « Gentil dauphin, le Roi des cieux vous mande par moi, que vous serez sacré et couronné dans la ville de Reims. » Les évêques, les plus éminents docteurs de l'Université de Poitiers interrogèrent cette fille des champs qui les étonna par ses réponses, et le roi, cédant enfin, laissa Jeanne partir avec une petite troupe pour Orléans.

20. Jeanne d'Arc à Orléans, délivrance de la ville (8 mai 1429). — Jeanne entra dans Orléans où elle fut reçue avec enthousiasme (20 avril 1429) : « Comme s'ils eussent vu Dieu descendre parmi eux, les habitants se sentaient réconfortés, dit un journal du siége, par la vertu divine qu'on leur avait dit être en cette simple jeune fille. » Sous son in-

fluence, un grand changement s'opéra dans l'armée ; Jeanne rétablit la discipline, réveillait la foi, le patriotisme. Guidant les guerriers, se jetant, son étendard à la main, au plus fort de la mêlée, elle prend en quelques jours plusieurs bastilles aux Anglais étonnés de trembler devant une femme.

Le 7 mai, malgré l'avis des capitaines, elle sort en annonçant qu'elle rentrerait victorieuse à Orléans par les Tournelles (la plus forte bastide) et le pont de la Loire. Le combat est des plus acharnés ; les Français commencent à mollir ; Jeanne saisit une échelle pour monter à l'assaut ; un carreau d'arbalète l'atteint, et elle tombe dans le fossé ; à la vue de son sang, elle pleure, mais arrache elle-même le trait de la plaie ; pendant ce temps, les capitaines, hostiles au mouvement, avaient ordonné la retraite, alors Jeanne s'élance, obtient qu'on attende encore, et bientôt, courant vers la bastide, elle entraîne les soldats : « Tout est vôtre, entrez-y ! » La garnison anglaise fut prise ou tuée ; et le dimanche 8 mai, on vit les Anglais sortir de leurs retranchements. Peuple et soldats d'Orléans voulaient marcher contre eux, Jeanne les arrête : « s'ils veulent partir, laissez-les aller et ne les tuez pas, leur partement me suffit. » En effet, le siége d'Orléans était abandonné par les Anglais, et depuis cette époque Orléans en a fidèlement gardé le souvenir par une fête annuelle (1429).

21. Victoire de Patay (18 juin 1429). — Les Anglais étaient terrifiés ; et leur effroi explique la rapidité des conquêtes de Jeanne. Elle reprit *Jargeau*, *Beaugency*, *Meung*, et remporta à *Patay*, en bataille rangée, une grande victoire (18 juin).

Le peuple qui la comprenait si bien, criait avec elle « Reims ! Reims ! » A *Troyes*, dans la ville même où avait été signé le traité de 1420 le sentiment populaire, après quelques hésitations, lui ouvrit les portes ; *Châlons* fit également sa soumission.

22. Sacre de Charles VII à Reims (17 juillet 1429). On arriva enfin à *Reims*, la seconde étape de la mission de Jeanne. Là encore l'enthousiasme populaire força le gouverneur bourguignon à quitter la place ; le chancelier de France, Regnauld de Chartres, put reprendre son siége archiépiscopal, et sacrer dans la cathédrale son jeune maître. L'héroïne était debout, près de l'autel, tenant en main cet étendard qui, après avoir été « *à la peine, méri-*

tait bien, disait-elle plus tard, d'*être à l'honneur.* » A côté des grands seigneurs elle représentait le peuple de France, ou plutôt elle était l'âme visible de la patrie (17 juillet 1429).

23. Jeanne d'Arc devant Paris. — Forte du sentiment national, Jeanne d'Arc voulait toujours aller en avant. Elle insiste et presse vainement; elle a contre elle la ja-

Gravé par Erhard

lousie des capitaines qui se voient éclipsés par la « grande pastoure ». Impatiente des lenteurs et des obstacles qu'on lui suscite, elle se décide à la fin d'août à venir attaquer Paris; mais rien n'était préparé, ni fascines, ni échelles. Jeanne fut blessée en donnant l'assaut à la porte Saint-Honoré[1]; elle n'en persistait pas moins à rester, disant que

1. C'est à peu près aujourd'hui la place qui est devant le Théâtre-Français, et à laquelle on a donné le nom si mérité de place Jeanne-d'Arc.

la ville allait être prise ; on l'entraîna de force et le siége fut levé. A partir de ce moment elle n'a plus que « des éclairs de succès » suivis d'un terrible revers.

24. Prise de Jeanne d'Arc à Compiègne (23 mai 1430). — Compiègne, en août 1429, s'était donné avec élan à Charles VII, mais le duc de Bourgogne vint l'assiéger en mai 1430. Comme secours, le conseil du roi y envoya 70 hommes d'armes ; à la vue de ce renfort, les assiégés s'adressèrent à Jeanne qui avait déjà passé plusieurs fois par leur ville. Le jour même de son arrivée (24 mai), Jeanne fit une sortie et fut repoussée ; le désordre se mit parmi ses soldats qui rentrèrent en toute hâte dans la ville ; aussi quand Jeanne qui soutenait la retraite, se présenta à son tour, elle trouva le pont levé et la herse baissée. Pendant quelque temps avec la poignée de braves qui l'entouraient et parmi lesquels se trouvaient son frère Pierre, son écuyer d'Aulon et Xaintrailles, Jeanne se défendit comme une lionne ; à toute demande de se rendre elle répondait : « J'ai baillé ma foi à autre qu'à vous, et je lui tiendrai mon serment ; » elle fut prise néanmoins et livrée au comte Jean de Luxembourg ; celui-ci la vendit aux Anglais (nov. 1430).

25. La captivité et le procès de Jeanne. — Jeanne fut renfermée à Rouen dans le vieux château construit autrefois par Philippe-Auguste ; on lui mit des fers aux pieds et aux mains, et la nuit on les attachait à son lit. Pierre Cauchon, évêque de Beauvais et tout dévoué aux Anglais, aidé du vicaire de l'Inquisition, Jean Lemaître, prépara les éléments d'un procès de sorcellerie en bonne forme. Les juges furent déconcertés souvent par des réponses héroïques, naïves et subtiles tout à la fois. « Jeanne, lui disaient-ils, croyez-vous être en état de grâce ? — Si je n'y suis pas, Dieu veuille m'y mettre ; si j'y suis, Dieu veuille m'y maintenir ! — N'avez-vous pas dit que les étendards faits par les gens d'armes à la ressemblance du vôtre leur portaient bonheur ? — Non, je disais seulement : « Entrez hardiment parmi les Anglais, et j'y entrais moi-même. » Mais elle déclara qu'elle n'avait jamais tué personne. « Pourquoi cet étendard fut-il porté à l'église de Reims, au sacre, plutôt que celui des autres capitaines ? — Il avait été à la peine, c'était bien raison qu'il fût à l'honneur. — Quelle était la pensée des gens qui vous baisaient les mains, les pieds et les vêtements ? — Les pauvres gens venaient volontiers à moi, parce que je

ne leur faisais point de déplaisir; je les soutenais et dé-

Mort de Jeanne d'Arc.

fendais selon mon pouvoir. — Croyez-vous avoir bien fait de partir sans la permission de vos père et mère? Ne doit-

on pas honorer père et mère ?— Ils m'ont pardonné. — Dieu hait-il les Anglais ? — De l'amour ou de la haine que Dieu a pour les Anglais, je n'en sais rien; mais je sais bien qu'ils seront mis hors de France, sauf ceux qui y périront. »

Les juges lui firent signer une sorte de confession de ses prétendues erreurs. La pauvre fille signa sans se rendre compte de ce qu'on demandait d'elle, et les juges d'Église la condamnèrent à la prison perpétuelle au pain et à l'eau.

26. Mort de Jeanne d'Arc (30 mai 1431). — Ce n'était pas le compte des Anglais : Des cris de colère se firent entendre et des pierres furent lancées contre les juges. — « Nous saurons bien la reprendre, » dit alors Cauchon, et comme Jeanne demandait qu'on la conduisît dans les prisons de l'Église, Cauchon se contenta de dire : « Menez-la où vous l'avez prise. »

Le dimanche matin suivant, Jeanne, au lieu des habits de femme qu'elle portait, ne trouva plus que ses anciens habits d'homme qu'il lui était défendu de reprendre; elle s'en revêtit. C'était tout ce qu'on voulait : les juges vinrent constater le délit et la condamnèrent comme relapse (retombant dans sa faute), à être brûlée vive. Jeanne avait vingt ans. Par un sentiment naturel, elle regretta la vie, sa jeunesse, les espérances qu'elle avait formées.

Elle espérait encore, en secret, être délivrée par Charles; quand elle arriva sur la place du Vieux-Marché elle pleura en disant : « O Rouen, dois-je donc mourir ici ? » Apercevant alors son juge Cauchon, elle lui adressa ces mots suprêmes qui résument ce procès célèbre : « Évêque, je meurs par vous.... Si vous m'eussiez mise aux prisons d'Église, ceci ne fût pas advenu, c'est pourquoi j'appelle de tous devant Dieu. » Elle était vêtue d'une longue robe et coiffée d'une mitre sur laquelle on lisait : « *Hérétique*, *relapse*, *apostate*, *idolâtre*. » Sa contenance digne causa, dit-on, des remords à ses persécuteurs. Jeanne demanda une croix; un Anglais lui en fit une avec un bâton; mais elle en voulait une de l'église voisine : le bon huissier Massieu et un dominicain, Isambart de la Pierre, firent tant qu'on lui apporta celle de la paroisse Saint-Sauveur. Comme elle embrassait cette croix, et qu'elle écoutait les exhortations d'Isambart, les soldats anglais impatients s'écrièrent : « Comment, prêtres, nous ferez-nous dîner ici? » et deux sergents la

saisissant la livrèrent au bourreau en lui disant: « Fais ton office. » Le feu venait d'être mis au bûcher, déjà la flamme montait; Jeanne s'oubliant pour ne penser qu'au frère Isambart qui l'exhortait toujours, lui dit de descendre et de lui tenir haute devant les yeux la croix de Saint-Sauveur.

Quelques Anglais seuls riaient ou tâchaient de rire. Un d'eux, des plus furieux, avait juré de mettre un fagot au bûcher; Jeanne expirait au moment où il le mit, il se trouva mal; ses camarades le menèrent à une taverne pour le faire boire et reprendre ses esprits; mais il ne pouvait se remettre: « J'ai vu, » disait-il hors de lui-même, « j'ai vu de sa bouche, avec le dernier soupir, s'envoler une « colombe. » Un secrétaire du roi d'Angleterre disait tout haut en revenant: « Nous sommes perdus; nous avons brûlé une sainte[1]. »

27. La paix d'Arras (1435); fin de la querelle des Armagnacs et des Bourguignons. — Jeanne avait donné l'élan et rompu le charme de la mauvaise fortune. La science des capitaines, les habiles négociations, les sages mesures du roi Charles VII, qui s'aidait un peu lui-même après avoir été si aidé du ciel, vont achever la délivrance du pays[2].

Ce qui avait surtout favorisé le succès de l'étranger, c'était la guerre civile, l'alliance du duc de Bourgogne avec les Anglais. Charles VII fit toutes les concessions possibles pour regagner Philippe le Bon, et au prix de quelques villes des bords de la Somme[3], des comtés de Mâcon et d'Auxerre, il se réconcilia avec le fils de Jean sans Peur, par le **traité d'Arras (1435)** qui *mettait fin à la sanglante rivalité des Armagnacs et des Bourguignons.*

1. Michelet, *Hist. de France*, t. V, pag. 166-176.

2. Vers la fin de sa vie Charles VII, songeant que l'arrêt de Rouen était aussi flétrissant pour lui que pour Jeanne d'Arc, résolut de le faire annuler (1455). Les amies de Jeanne d'Arc, ses compagnons d'armes, son page, son écuyer, son confesseur, les dominicains qui l'avaient aidée à sa dernière heure, Isambart de la Pierre et Martin Ladvenu, enfin un honnête greffier Manchon, vinrent faire de nouvelles dépositions; le 7 juin 1456, à Rouen, fut rendu solennellement un arrêt qui réformait l'arrêt du 30 mai 1431, depuis longtemps d'ailleurs réformé par la justice et la reconnaissance populaires.

3. Saint-Quentin, Péronne, Corbie, Amiens, Abbeville. Ces villes, d'ailleurs, pouvaient, d'après une clause du traité, être rachetées par le roi.

28. Rentrée de Charles VII dans Paris (1436). — Dès que Paris n'eut plus de raison de se dire *bourguignon*, il sentit combien il était honteux de demeurer aux mains des Anglais. Les plus notables bourgeois, sous l'inspiration de Michel Laillier, se concertèrent et, au péril de leur vie, ouvrirent les portes aux troupes du connétable de Richemont. La garnison anglaise s'enferma dans la Bastille Saint-Antoine, puis obtint la liberté de se retirer. Le roi Charles VII fit une entrée triomphale dans sa capitale en 1437, mais n'y resta guère, car il préférait les châteaux du Berry et de la Touraine à cette ville dont il avait été, au bruit des armes, enlevé tout tremblant dans sa jeunesse. Il n'y vint même pas pour réconforter les habitants victimes d'une famine et d'une peste affreuses en 1438. Ce furent des magistrats, *Adam de Cambrai*, *Simon Charles* et le prévôt de Paris, *de Lore*, qui prodiguèrent aux Parisiens les secours et en même temps les défendirent contre les incursions des bandes anglaises.

29. La taille permanente; États d'Orléans (1439); la Praguerie (1440). — Comme au temps de Charles V, des compagnies de brigands, *d'écorcheurs*, infestaient le pays. Charles VII convoqua les États-Généraux à *Orléans* et se fit accorder une **taille permanente** destinée à entretenir des troupes *permanentes* qui devaient rétablir l'ordre et la sécurité. L'ordonnance qui assurait cette ressource à la royauté lui donnait du même coup une force redoutable contre les seigneurs turbulents et *malheureusement aussi dispensait le prince d'avoir recours aux États Généraux.* On ne vit que la sécurité, et, comme il arrive toujours en France, on sacrifia la liberté.

Les seigneurs mécontents se soulevèrent. Mais la royauté triompha facilement de cette révolte qu'on appela la *Praguerie*[1] (1440). Puis Charles VII, ayant conclu une trêve avec l'Angleterre, se délivra des écorcheurs en les envoyant combattre en Suisse et en Lorraine. Enfin il résolut d'enrôler les plus braves de ces rudes guerriers, de les discipliner.

30. Compagnies d'ordonnance; organisation de la cavalerie française (1445). — Le roi, par une ordonnance de

1. A cause de révoltes dont on parlait beaucoup alors et qui avaient eu lieu en Bohême, capitale *Prague*.

1445, forma quinze compagnies de *six cents hommes à cheval* chacune. Ces hommes devaient être payés régulièrement : les capitaines des compagnies ne devaient enrôler que des soldats honnêtes et veiller à ce que leurs hommes ne fissent ni dommages, ni violences aux marchands et aux laboureurs. On leur assigna des places pour tenir garnison, et tous ceux qui n'étaient point compris dans ces compagnies durent cesser leur métier de gens de guerre et de pillards. Le roi eut donc une *cavalerie permanente*, capable de protéger le pays, et prête à se porter partout où il l'ordonnerait. Cela n'empêchera point le roi de convoquer encore sa noblesse pour les grandes expéditions, mais bientôt cette *noblesse se fera une gloire de servir dans les compagnies d'ordonnance*, et ces compagnies deviendront le véritable noyau de l'armée ou, pour parler plus exactement, de la cavalerie française.

31. Les francs-archers ; création de l'infanterie française (1448). — Mais c'était l'infanterie qui avait assuré la victoire aux Anglais. Le roi Charles VII voulut aussi avoir ses archers non plus italiens mais français. En 1448, il enjoignit de choisir dans chaque paroisse l'homme le plus adroit à tirer de l'arc ou de l'arbalète : cet homme devait s'équiper à ses dépens, moyennant quoi il était déclaré *franc* et quitte de la taille. De là le nom de *francs-archers* donné à ces fantassins qui, au nombre de seize mille[1], composaient une force respectable. Mais cette première création de l'infanterie française ne devait pas avoir le même succès que l'organisation de la cavalerie ; mal exercés, trop peu souvent réunis, les francs-archers ne rendront pas de services signalés, et les rois auront encore longtemps recours aux troupes étrangères.

32. Les frères Jean et Jacques Bureau ; création de l'artillerie. — Une autre force, la plus redoutable des armées modernes, se développa à la même époque et contribua au succès de Charles VII. Depuis que les Anglais s'étaient servis de *bombardes* à la bataille de Crécy, on avait singulièrement perfectionné les *canons* (tubes en métal) avec lesquels on lançait des boulets de pierre, puis de fer. Comme pour toutes les découvertes importantes, on ne peut donner la date précise de la découverte de la *pou-*

1. On comptait à ce moment dans le royaume seize mille paroisses.

dre à canon. La connaissance du mélange explosible de salpêtre, de soufre et de charbon nous vint probablement de l'Orient par l'intermédiaire des Arabes [1]. Cette puissance de projection donnait aux hommes un instrument terrible de destruction qu'on n'employait encore, au temps de Charles VII, que dans les siéges. Charles VII, qui eut plus que tout autre prince le bonheur d'être *bien servi*, disposa d'une artillerie nombreuse organisée par les frères *Jean* et *Jacques Bureau*. Jean Bureau non-seulement avait des canonniers mais aussi des *mineurs* qui creusaient des galeries souterraines, et avec de la poudre allaient ébranler les murs des villes assiégées. On appelait ces mineurs les *francs-taupins* (les taupes).

33. Organisation des finances; Jacques Cœur. — Cavalerie, infanterie, artillerie, voilà donc l'armée moderne déjà ébauchée. Mais tout cela coûtait beaucoup d'argent : il fallait une administration financière, sûre, régulière. Charles VII assura la rentrée des impôts en améliorant l'institution des *receveurs généraux des aides*, et en faisant un *office royal* de la charge des *élus* institué par les États de 1356, et en établissant pour les procès relatifs aux impôts la *cour des aides*.

Il fut servi encore, dans l'administration des finances, par un homme célèbre, *Jacques Cœur*. C'était le fils d'un pelletier de Bourges : il avait entrepris le commerce maritime avec l'Orient, et la Méditerranée était sillonnée par ses vaisseaux. Charles VII l'attacha à sa personne comme *argentier* (ou économe), écouta ses sages conseils, le chargea de missions importantes et Jacques Cœur, plein de dévouement, mit plus d'une fois sa fortune à la disposition du roi.

34. Conquête de la Normandie; entrée de Charles VII à Rouen (1449); bataille de Formigny (1450). — Charles VII était donc bien préparé à reprendre la guerre avec les Anglais. Avec ses compagnies d'ordonnance, ses francs-archers, ses canons et aussi le concours de sa noblesse, il résolut d'enlever aux Anglais les dernières provinces qui leur restaient en France: la Normandie et la Guyenne. C'était

1. On a beaucoup, mais sans preuve, attribué l'invention de la poudre à canon à un célèbre moine anglais du XIII^e^ siècle, *Roger Bacon*, ou à un moine allemand *Schwartz*.

l'argent qui manquait le plus. Mais Jacques Cœur dit au roi : « Sire, ce que j'ai est vôtre », et il avança l'argent pour la solde de l'armée.

La Normandie qui avait si longtemps protesté contre la domination anglaise accueillit les Français comme des libé-

Jacques Cœur.

rateurs; Rouen se souleva et ouvrit ses portes à Charles VII qui y fit son entrée triomphale ayant à ses côtés Jacques Cœur (1449). Les Anglais envoyèrent cependant une armée qui débarqua à Cherbourg et se dirigea sur Caen, mais elle fut défaite, près du village de *Formigny* (1450), par les Français, qui recueillirent le fruit d'une discipline jusqu'a-

lors inconnue. Avranches, Bayeux, Caen se rendirent, et la prise de Cherbourg acheva enfin la délivrance de la Normandie, moins pourtant les îles situées le long du Cotentin [1] qui encore aujourd'hui appartiennent à l'Angleterre.

35. Conquête de la Guyenne (1451-1453); bataille de Castillon (1453). — La conquête de la Guyenne ne fut ni moins rapide, ni moins brillante. Dès le mois de mai 1451 le comte de Dunois entrait à *Bordeaux*. Mais cette ville perdait beaucoup à l'interruption subite de son commerce de vins avec l'Angleterre, et Charles VII ayant voulu trop brusquement lever des impôts en Guyenne, un soulèvement éclata, une armée anglaise débarqua. La victoire de *Castillon* (1453), due encore à la discipline et aussi aux canons de Jean Bureau, dissipa le danger; les Anglais furent rompus, leur chef le plus illustre, le vieux lord *Talbot*, périt frappé d'un boulet. La ville de Bordeaux se soumit de nouveau et la Guyenne redevint à jamais française.

36. Résultats de la guerre de Cent ans. — La France se redressait dans toute sa force, à juste titre fière d'avoir prouvé qu'elle était une nation *indépendante* et non la vassale de l'Angleterre.

Trempée par le malheur, elle avait appris, ce qui ne l'empêchera pas de l'oublier encore, ce que coûtent les divisions intestines et combien elles facilitent l'invasion étrangère. Mais enfin toutes ses provinces, éprouvées les unes après les autres, ont fait cause commune contre l'Anglais; elles sentent qu'elles appartiennent à un même pays; *un grand pas est fait vers l'unité*; *le patriotisme s'est éveillé*.

La royauté a été le lien commun des provinces. Les seigneurs, habitués à se grouper autour du roi, se révolteront encore, mais ne pourront plus, malgré quelques tentatives, démembrer le pays.

Le peuple a fait entendre sa voix dans les États-Généraux: il a souffert plus que les autres classes, mais *il a prouvé qu'il fallait compter avec lui*.

Enfin, la nation sort de cette longue tourmente, mieux organisée et si forte qu'elle va à son tour se rendre redoutable à ses voisins.

1. Ces îles dites anglo-normandes (Jersey, Guernesey, Aurigny) appartenaient au duché de Normandie et avaient été réunies à l'Angleterre dès le règne de Henri I^er^ (d'Angleterre).

37. Fin du règne de Charles VII ; condamnation de Jacques Cœur ; révolte du Dauphin. — Charles VII, bien qu'occupé de terminer la guerre de Cent ans, avait réglé, en 1438, les affaires de l'Église de France dans un concile national tenu à Bourges. Une *pragmatique*[1] *sanction*, adoptée dans cette assemblée, rendit aux églises françaises une certaine liberté et diminua les droits que les papes percevaient sur les bénéfices ecclésiastiques. Elle approuva certaines résolutions du concile de Bâle, limitant l'autorité du Saint-Siége, et ses clauses contribuèrent à formuler ce qu'on appela les libertés de l'*Eglise gallicane*.

Le roi ordonna aussi que les diverses *Coutumes* du pays fussent écrites et mises d'accord : il fit commencer cette rédaction qui préparait l'*unité des lois*. Il créa deux *Parlements* nouveaux, le parlement de *Toulouse* (1447) et celui de *Grenoble*, institué par le Dauphin dans son apanage.

Malheureusement Charles VII se signala par un nouveau trait d'ingratitude. Lui qui avait déjà abandonné Jeanne d'Arc, sacrifia Jacques Cœur aux rancunes et aux convoitises des courtisans. Jacques Cœur prisonnier ne put même faire venir des témoins qui auraient pu le justifier d'infâmes calomnies. Ses biens furent confisqués et lui-même fut banni du royaume. Il mourut (1456) dans une île de la Grèce en essayant de secourir les Grecs contre les Turcs, qui maîtres de Constantinople depuis 1453, devenaient de plus en plus redoutables à l'Europe.

Ingrat envers les autres, Charles VII devait, par un juste retour des choses d'ici-bas, être victime de l'ingratitude. Son fils, le dauphin *Louis*, fut le tourment de ses dernières années. Il s'était déjà joint aux seigneurs révoltés lors de la Praguerie de 1440 : il fut l'âme d'une nouvelle révolte en 1455. Mais Charles VII châtia sévèrement la rébellion, et la noblesse désorganisée comprit qu'elle avait un maître. Il enferma le duc d'Alençon dans une prison, bannit le comte d'Armagnac, et le dauphin alla chercher un refuge auprès du puissant duc de Bourgogne. Le roi, affligé par ces troubles, découragé, malgré ses succès, défiant à l'égard de son fils qu'il croyait capable de le faire empoisonner, tomba malade et mourut agité de vaines terreurs (22 juillet 1461).

1. D'un mot grec employé pour désigner ce qui concernait les affaires, les lois. Les légistes s'appelaient les pragmaticiens.

RESUME.

1, 2. — Charles VI était trop jeune pour régner par lui-même. Ses oncles, les ducs de Bourgogne, d'Anjou, de Berri, prirent le pouvoir. Leurs exactions amenèrent des révoltes, entre autres celle dite des maillotins à Paris (1382). En Flandre, les Gantois s'étaient soulevés contre leur comte et avaient pris pour chef Philippe Artewelde. Les oncles de Charles VI emmenèrent le jeune roi contre les Flamands qui furent vaincus à la journée de *Roosebecque*. Vainqueurs des Flamands, les princes se vengèrent cruellement des Parisiens.

3, 4, 5. — Charles VI gouverna quelque temps par lui-même 1388-1392) et reprit les sages ministres de son père que les princes appelaient dédaigneusement les *marmousets*. Mais le connétable *Olivier de Clisson* ayant été victime d'un guet-apens que lui avait dressé Pierre de Craon, celui-ci s'enfuit chez le duc de Bretagne qui le prit sous sa protection. Charles VI marcha alors contre le duc de Bretagne, mais il fut atteint de folie (1392).

6, 7, 8, 9, 10. — Les oncles du roi et son frère Louis d'Orléans prirent le pouvoir. Louis d'Orléans vit bientôt s'élever contre lui son cousin Jean de Nevers, devenu duc de Bourgogne en 1404. En 1407, Jean de Bourgogne fit assassiner son ennemi et Valentine de Milan, veuve du duc d'Orléans, réclama en vain justice. Le fils de la victime, Charles d'Orléans, ayant épousé la fille du comte Bernard d'Armagnac, celui-ci devint le chef du parti d'Orléans, appelé dès lors le parti Armagnac. Le parti Bourguignon domina bientôt à Paris, grâce à l'appui de la corporation des bouchers désignés sous le nom d'un de leurs chefs, les Cabochiens.

11, 12, 13. — Le roi d'Angleterre, Henri V, profita de cette guerre civile pour descendre en Normandie. L'armée française, conduite par les chefs Armagnacs, marcha contre lui, et Henri V cherchant à gagner Calais, fut atteint à **Azincourt**, où les Français essuyèrent un affreux désastre (1415).

Henri V put alors recommencer la conquête de la Normandie, où les habitants de Caen et de Rouen lui opposèrent une résistance héroïque (1417-1418).

14, 15, 16. — Les Armagnacs ne firent rien pour sauver ces villes et perdirent eux-mêmes Paris où les Bourguignons rentrèrent en 1418, et où eurent lieu d'épouvantables massacres. En 1419 les Armagnacs qui avaient le Dauphin au milieu d'eux feignirent de vouloir se réconcilier avec le duc de Bourgogne et l'attirèrent à une entrevue au pont de Montereau où ils le tuèrent (1417).

Le fils de Jean sans Peur, Philippe le Bon, se jeta alors dans

les bras des Anglais. La reine Isabeau de Bavière d'accord avec lui, voulut déshériter le dauphin Charles et signa avec le roi Henri V le traité de *Troyes*, par lequel elle lui donnait sa fille en mariage et lui livrait le royaume.

17, 18. — Henri V et Charles VI moururent la même année (1422). A Paris on proclama le fils de Henri V, Henri VI, dans le Berri le dauphin Charles, sous le nom de Charles VII. Il y eut un roi de Paris et un roi de Bourges. Les troupes de Charles VII essuyèrent défaites sur défaites, à Crevant, à Verneuil (1423, 1424). Bientôt Orléans fut assiégé (1428).

19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26. — C'est alors que parut Jeanne d'Arc. Elle vint trouver Charles VII à Chinon, obtint une armée, et alla délivrer Orléans (mai 1429). Elle battit les Anglais à *Patay*, puis emmena Charles VII, par Troyes et Châlons, à Reims, où le roi fut sacré (juillet 1429). Mal secondée, elle échoua devant Paris, et, tandis que Charles retombait dans l'indolence, elle continua de guerroyer. Prise à Compiègne (1430), par les Bourguignons, elle fut vendue aux Anglais, emmenée à Rouen, jugée comme sorcière et hérétique, et brûlée en 1431.

27, 28. — Mais l'élan qu'elle avait donné continua. Charles VII mit fin à la guerre civile en se réconciliant avec le duc de Bourgogne par le traité d'Arras (1435). Il rentra dans Paris en 1436.

29, 30, 31, 32, 33. — Dans la seconde partie de son règne, Charles VII réorganisa le pays. Par la *taille permanente* que lui accordèrent les États généraux d'Orléans (1439) il s'assura des ressources qui lui permirent de créer des *compagnies d'ordonnance* avec les bandes d'aventuriers, de créer la milice des *francs archers* et de faire fabriquer un matériel d'artillerie. Jacques Cœur mit de l'ordre dans les finances.

34, 35, 36, 37. — Charles résolut alors d'en finir avec les Anglais. Il reconquit la Normandie, prit Rouen (1449) et gagna la bataille de *Formigny* (1450). Il reconquit la Guyenne et la victoire de *Castillon* (1453) acheva la délivrance du pays.

Charles eut à triompher aussi de la *Praguerie* ou révolte des seigneurs que le dauphin lui-même dirigeait (1440 et 1455). Il n'en persévéra pas moins dans ses travaux, fit publier la *pragmatique sanction* de Bourges, créa les parlements de Toulouse et de Grenoble et ordonna la rédaction des *coutumes*. Mais il faut lui reprocher son ingratitude envers Jeanne d'Arc et envers Jacques Cœur qui, dépouillé de ses biens, mourut en exil (1456).

SUJETS DE DEVOIRS ÉCRITS.

Exposer les troubles qui agitèrent la France pendant la minorité de Charles VI.
Histoire d'Olivier de Clisson.

Quand commença et quand finit la rivalité des Armagnacs et des Bourguignons.
Valentine de Milan.
Bataille d'Azincourt.
Histoire de Jean sans Peur.

Rôle de Philippe le Bon dans la guerre de Cent ans.

Apprécier la portée du traité de Troyes.
Enfance de Jeanne d'Arc, sa mission jusqu'à la délivrance d'Orléans.
Sacre de Charles VII à Reims.
Captivité, procès et mort de Jeanne d'Arc.
Principales institutions de Charles VII.
Conquête de la Normandie et de la Guyenne.
Histoire de Jacques Cœur.
Résultats de la guerre de Cent ans.

Questionnaire.

1, 2. A quel âge Charles VI monta-t-il sur le trône ? — Quand régna-t-il par lui-même ? — Quand devint-il fou ? — Quels princes gouvernèrent pendant sa minorité ? — Qu'entend-on par maillotins ? — Pourquoi les princes français marchèrent-ils contre les Flamands ? — Où et comment ceux-ci furent-ils vaincus ? — Que devint Artewelde ? — Quelles furent les conséquences de la bataille de Rosebecque ?

3-5. Qu'entend-on par les marmousets ? — Qu'était-ce qu'Olivier de Clisson ? — Pourquoi Charles VI marchait il contre le duc de Bretagne ? — Que lui arriva-t-il dans la forêt du Mans ?

6-10. Quelles furent les conséquences de la folie du roi ? — Qu'était-ce que Louis d'Orléans ? — Quelle fut sa destinée ? — Où Jean de Nevers avait-il conduit une croisade ? — A quelle bataille avait-il été vaincu ? — Quand devint-il duc de Bourgogne ? — Comment fit-il périr le duc d'Orléans ? — Où gagna-t-il le surnom de *sans Peur* ? — Pourquoi le parti d'Orléans s'appela-t-il le parti Armagnac ? — Sur qui s'appuya le parti bourguignon ?

11-13. Quelles conséquences eut cette guerre civile ? — Comment les Français perdirent-ils la bataille d'Azincourt ? — Quel parti fut responsable de la perte de cette bataille ? — Quelles villes de Normandie résistèrent héroïquement à Henri V ? — Racontez le beau trait d'Alain Blanchard.

14-16. En quelle année les Bourguignons rentrèrent-ils à Paris ? — Par quoi signalèrent ils cette rentrée ? — Comment se vengèrent les Armagnacs ? — Quelle fut la conséquence de l'attentat de Montereau ? — Pourquoi Isabeau de Bavière déshéritait-elle

son fils? — Quel traité signa-t-elle avec Henri V?

17, 18. Quand moururent Henri V et Charles VI? — Où fut proclamé roi Charles VII? — Qui fut proclamé à Paris? — Quelles défaites essuyèrent les troupes de Charles VII?

19-26. Où est née Jeanne d'Arc? — Où alla-t-elle trouver le roi? — Racontez la délivrance d'Orléans? — Quelle bataille gagna-t-elle? — Par quelles villes passa-t-elle pour aller à Reims? — Où échoua-t-elle? — Comment fut-elle prise? — Citez quelques-unes de ses réponses à ses juges? — Quand et comment mourut-elle?

27, 28. Quel traité signa Charles VII avec Philippe le Bon? — Quelles furent les stipulations du traité d'Arras? — Quelles en furent les conséquences? —

29-33. Qu'entend-on par *taille permanente*? — Comment Charles VII se délivra-t-il des écorcheurs? — Qu'entend-on par compagnies d'ordonnance? — Qu'était-ce que les francs archers? — Qui organisa l'artillerie? — Qui organisa les finances?

34-37. En quelle année Charles VII rentra-t-il à Rouen? — Quelles furent les deux dernières batailles de la guerre de Cent ans? — Quels furent les résultats de cette guerre? Qu'entend-on par la pragmatique sanction de Bourges? — Quels parlements institua Charles VII? — Qu'entend-on par la Praguerie? — Comment mourut Jacques Cœur? — Comment mourut Charles VII?

Tableau de la guerre de Cent ans.

	DATES.	REVERS.	SUCCÈS.	TRAITÉS.
PREMIÈRE PÉRIODE.	1340	*L'Ecluse.*		
	1346	**Crécy.**		
	1356	**Poitiers.**		
	1360	.....	Du Guesclin,	**Brétigny.**
	1364	.....	**Cocherel.**	
	1364	*Auray.*		
	1367	*Navarette.*		
	1369	....	*Montiel.*	
	1370	.....	**Pontvallain.**	
DEUXIÈME PÉRIODE.	1415	**Azincourt.**		
	1420	.....	....	**Troyes.**
	1423	*Cravant.*		
	1424	*Verneuil.*		
	1429		Jeanne d'Arc, **Orléans, Patay.**	
	1429		**Reims.**	
	1430	Jeanne, prise à *Compiègne*,		
	1431	brûlée à *Rouen.*		
	1435	....	.....	Arras.
	1450	.....	**Formigny**	
	1453	....	**Castillon.**	

CHAPITRE VII.

TRIOMPHE DU POUVOIR ROYAL SUR LA FÉODALITÉ. LOUIS XI.

(1453-1494.)

Sommaire. — 1. Importance des institutions de Charles VII pour la royauté française. — 2. Louis XI; son caractère. — 3. La féodalité apanagiste. — 4. Charles le Téméraire. — 5. La ligue du Bien public; bataille de Montlhéry (1465); traités de Conflans et de Saint-Maur. — 6. L'entrevue de Péronne; Louis XI captif (1468). — 7. Assemblée des notables à Tours (1470); troisième ligue; mort du duc de Guienne (1472). — 8. Le siége de Beauvais; Jeanne Hachette (1472). — 9. Invasion des Anglais; traité de Pecquigny (1475). — 10. Vengeances de Louis XI; ruine des grandes maisons féodales. — 11. Défaites de Charles le Téméraire; sa mort (1477). — 12. La succession de Bourgogne (1477-1482) : traité d'Arras (1482). — 13. La succession d'Anjou (1483). — 14. Mort de Louis XI (1483). — 15. Administration de Louis XI. — 16. Anne de Beaujeu; les États Généraux de 1484. — 17. La guerre folle (1485-1488); bataille de St-Aubin du Cormier. — 18. Mariage d'Anne de Bretagne avec Charles VIII; réunion du duché de Bretagne à la couronne (1491). — 19. Comparaison entre Anne de Beaujeu et Blanche de Castille.

1. Importance des institutions de Charles VII pour la royauté française. — Grâce aux institutions de Charles VII, la royauté française avait une cavalerie, une infanterie prêtes à marcher, à son appel, contre les ennemis intérieurs et extérieurs, une artillerie qui pouvait faire tomber les murailles des forteresses féodales, des finances mieux réglées qui lui assuraient des ressources désormais permanentes. Le roi n'était plus un simple seigneur, mal obéi; sa justice, servie par une armée de baillis, de prévôts et par le Parlement, s'imposait aux nobles comme au peuple; les communes turbulentes étaient presque toutes devenues des villes royales, c'est-à-dire administrées par

un prévôt du roi. Les États généraux, rarement convoqués, n'osaient plus mettre de frein à l'autorité de jour en jour plus absolue du prince, et cette autorité va encore être accrue par le nouveau roi, Louis XI, qui livre à la féodalité ce qu'on peut appeler le dernier combat.

2. Louis XI (1461-1483); son caractère. — Prince d'un caractère à part, Louis XI ne ressemble à aucun autre, pas même à Philippe le Bel, car celui-ci, malgré son esprit de ruse, demeurait un guerrier du moyen âge. Pacifique de son naturel comme Charles V, Louis XI n'eut point sa sagesse, sa prudence, sa bonté à l'égard du peuple. Il dépouilla le faste des anciens rois : humble, « de petite mine, » vêtu d'un pourpoint d'étoffe commune, coiffé d'un méchant chapeau, il s'entourait de petites gens, non pas même des plus honnêtes; se montrait souple, délié, fourbe et sacrifiait tout pour arriver à son but. Méfiant, il voulait tout voir, tout savoir, tout faire par lui-même. Il interrogeait et écoutait soigneusement les conseillers, mais décidait seul. Aussi disait-on de lui : « Son cheval porte son conseil. » Dépourvu de conscience, mais superstitieux, il attachait à son chapeau des images de plomb ou d'étain, qu'il prenait et baisait à tout propos, quelque part qu'il se trouvât, si soudainement quelquefois qu'on l'aurait pris pour un insensé.

Ce qui relève ce prince, si peu estimable au point de vue moral, c'est qu'il employa toute son intelligence à *fortifier le pouvoir royal*, *à ruiner les grandes maisons féodales*, *à agrandir le royaume :* « Je n'ai d'autre paradis en mon imagination, disait-il, que la France arrondie. » Enfin, on ne peut lui refuser les mérites d'un roi quoiqu'il n'en eût point les nobles vertus

3. La féodalité apanagiste. — Une première fois détruite, la féodalité avait été reformée par les rois eux-mêmes, qui avaient distribué à leurs enfants, aux princes de leur maison, de magnifiques seigneuries : c'était la féodalité dite *apanagiste*. Ainsi s'étaient constituées la maison de *Bourbon* [1], la maison d'*Anjou*, la maison d'*Orléans* [2], la maison d'*Alençon* [3], et, au-dessus de toutes les autres, la

1. Qui dominait dans le Bourbonnais, l'Auvergne, le Forez, le Beaujolais, etc.
2. Orléans, Blois, Dreux, Coucy, etc.
3. Le Perche, Alençon.

maison de *Bourgogne*, si redoutable qu'elle va vouloir se détacher de la France. Si on ajoute à ces maisons, celle de *Bretagne*, puis, dans le midi, celles de *Foix*, d'*Armagnac*, d'*Albret*, de *Saint-Pol* dans la Picardie, on comprendra que l'unité de la France n'était pas encore assurée Louis XI aura l'honneur de la rendre certaine.

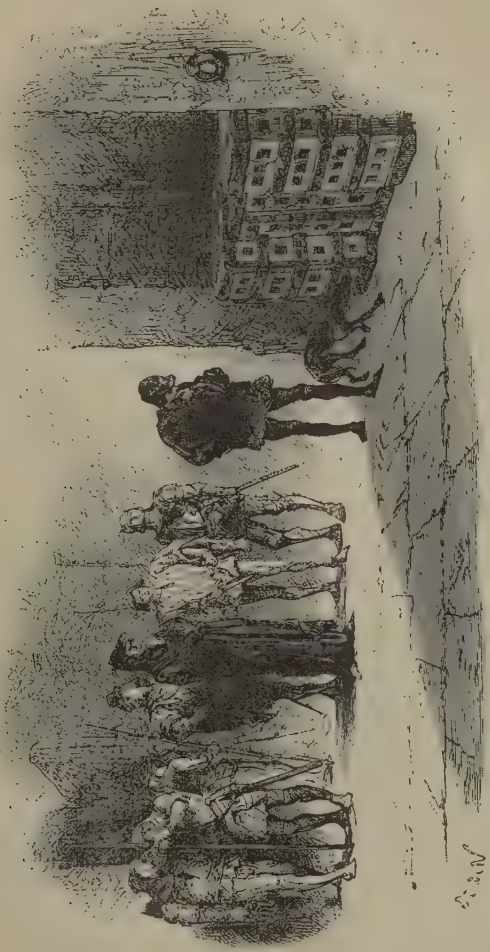
4. Charles le Téméraire. — La plus redoutable de ces maisons féodales était celle de Bourgogne. *Philippe le Bon* avait un fils ambitieux, *Charles*, comte de Charolais, et qu'on appela de bonne heure *Charles le Téméraire*. C'était un rude jouteur, fort de bras, fort de jambes, d'une taille gigantesque. Il aimait la pompe et la magnificence, étalait l'or, l'argent, les pierres précieuses. Orgueilleux de sa puissance, il n'a plus le sentiment national; issu du sang royal de France, il n'est point Français et dit avec une ironie cruelle : « J'aime tant la France qu'au lieu d'un roi, j'en voudrais six. »

5. La ligue du Bien public; bataille de Montlhéry (1465); traités de Conflans et de Saint-Maur. — En 1465. le duc Philippe le Bon tomba malade, et dès lors son fils, le comte de Charolais, gouverna réellement la *Bourgogne* et les *Flandres*. Son premier acte fut de nouer contre le roi une ligue redoutable où entrèrent le duc de Berry, le propre frère de Louis XI, le duc de Bretagne, le duc de Bourbon, le comte d'Armagnac, le duc de Nemours, etc. Trop pressé d'exécuter ses plans, Louis les compromit en les dévoilant et, par ses réformes précipitées, mécontenta tout le monde. Aussi les princes ne manquèrent-ils point de se déclarer armés pour la défense du *bien public*, se croyant déjà obligés d'emprunter le masque de l'intérêt général pour déguiser leur cupidité.

Une bataille indécise se livra entre les coalisés et l'armée royale à **Montlhéry**, près Paris (1465). Des deux côtés on se crut vainqueur et des deux côtés il y eut des fuyards. Louis XI se hâta de rentrer dans sa capitale, la mit en défense, caressa les bourgeois auxquels il rendit leurs priviléges et entama des négociations avec ses ennemis. Avec des concessions et de l'argent, il détacha peu à peu de la ligue les principaux seigneurs; les traités de **Conflans** et de **Saint-Maur**[1] furent de vrais marchés (1465).

1. Près du confluent de la Marne et de la Seine.

6. L'entrevue de Péronne ; Louis XI captif (1468). — Délivré, Louis XI ne songea plus qu'à reprendre ce qu'il



Louis XI.

avait donné. Il avait cédé la Normandie à son frère, le duc de Berry, il sut la reconquérir : le comte de Charolais,

occupé en Flandre contre les Liégeois et la ville de Dinan, ne put l'en empêcher.

Charles le Téméraire forma une nouvelle ligue avec son beau frère, Edouard IV d'York, roi d'Angleterre, et le duc de Bretagne (1467). Louis XI se hâta de battre le duc de Bretagne et de traiter avec lui à *Ancenis*, puis il essaya avec Charles de ses combats familiers, les combats de la ruse ; cette fois, il y fut pris.

Humble en paroles et en habit, il s'en va trouver à Peronne son bon frère de Bourgogne, afin de régler plus vite leur différend. Mais il avait envoyé des émissaires dans les villes flamandes ; voilà que Liége se soulève et chasse son évêque, parent de Charles le Téméraire. Le duc, irrité, roule dans sa tête des projets violents et fait enfermer Louis XI dans le château qu'il lui a donné pour demeure. C'est le château où est mort Charles le Simple. Louis XI s'effraye et s'humilie. Il met en pratique la maxime : « Quand orgueil chemine devant, honte et dommage le suivent de bien près. » Il gagne un des conseillers de Charles le Téméraire, Philippe de Commines, et désarme son ennemi par un traité onéreux qu'il ne lui coûte guère de jurer, se promettant bien de ne pas l'observer. Il marche ensuite avec Charles le Téméraire contre les Liégeois et bataille contre les pauvres gens qui criaient : « Vive France! » Il leur répondait avec Charles : « Vive Bourgogne ! » (1468).

Louis revint honteux, mais n entendit point raillerie et fit saisir toutes les pies auxquelles les malins Parisiens avaient appris le nom de Péronne. Il fit enfermer dans une cage de fer le cardinal La Balue qui l'avait trahi.

Au lieu de la Champagne, il donna à son frère trop turbulent la *Guyenne* à l'extrémité du royaume.

7. Assemblée des notables à Tours (1470) ; troisième ligue ; mort du duc de Guienne (1472). — Quand il eut pris toutes ses mesures, Louis XI assembla les **notables**[1] à Tours et fit annuler le traité de Péronne. Les villes de la Somme, *Saint-Quentin*, *Roye*, *Montdidier*,

1. Les rois, pour éluder la convocation des États généraux représentant le pays tout entier, commençaient déjà à s'entourer d'un simulacre d'États, en ne réunissant que des nobles, de notables bourgeois dont ils connaissaient le dévouement. Ces assemblées servaient leur politique sans pouvoir devenir gênantes pour l'autorité royale.

Amiens, barrières importantes du royaume au nord, déjà rachetées au duc de Bourgogne, perdues de nouveau, furent saisies sans coup férir (1470).

Une nouvelle ligue se forme. Le duc de Guienne, le frère du roi, en est le chef. Charles le Téméraire s'apprête à la soutenir, et compte sur l'appui de son beau-frère, Édouard IV d'Angleterre. Cette fois, on est résolu à partager le royaume. Louis XI retarde par ses négociations le commencement de la lutte : bientôt son frère tombe malade, puis meurt si à propos qu'on soupçonne le roi de l'avoir empoisonné (1472). Louis se hâte de saisir la Guyenne. Il est tranquille au midi, et les seigneurs n'ont plus de prétendant à lui opposer.

8. Le siége de Beauvais ; Jeanne Hachette (1472). — Charles éclate en reproches, l'accuse d'empoisonnement, ébranle une armée formidable, met à feu et à sang *Nesle*, entre dans *Roye* et tente de s'emparer, par un coup de main, de *Beauvais*, où il n'y a pas de troupes.

Il enlève d'abord un faubourg et ordonne l'assaut ; mais les bourgeois résistent héroïquement ; leurs femmes accourent et les secondent. Les plus hardis Bourguignons escaladent la muraille et y plantent leur étendard ; une jeune fille, *Jeanne Laisné* (on la nomma depuis *Jeanne Hachette*), s'élance une hache à la main, arrache l'étendard et le porte en triomphe, tandis que les citoyens culbutent les assaillants. Charles mit fin à ce combat et fut obligé d'assiéger la ville qu'il avait cru surprendre ; le douzième jour, il commanda un nouvel assaut, ses efforts échouèrent. Après une semaine d'hésitation, il se jeta sur la Normandie qu'il dévasta cruellement.

Il comptait y rallier le duc de Bretagne, mais Louis contint ce dernier par ses armes, par ses négociations, par une trêve. Charles lui-même signa la trêve de *Senlis*, par laquelle se terminèrent les guerres qu'il soutint en personne contre la France.

9. Invasion des Anglais ; traité de Pecquigny (1475). — Charles, nous l'avons dit, se *préoccupait de former un royaume* de ses États dispersés. Il acquérait plusieurs comtés dans la Gueldre[1], la Lorraine, l'Alsace ; il demandait la couronne royale à l'empereur d'Allemagne, Frédé-

1. Province de Hollande.

ric III, qui se joua de lui. Tandis que Charles poursuit cette couronne qui le fuit toujours, et use ses forces contre la petite ville de **Neuss**, près de Cologne, Louis XI lui enlève tout ce qu'il peut et s'empare des villes de Picardie.

Charles le Téméraire appelle à son aide Édouard d'Angleterre qui descend à Calais avec une armée magnifique ; mais Charles ne l'ayant pas rejoint, Édouard se lassa et ne put résister à l'or de Louis XI qui alla même jusqu'à traiter à table ouverte les soldats anglais dans Amiens. Le roi d'Angleterre signa la paix de **Pecquigny** (1475), et Charles le Téméraire, quand il arriva, fut bien obligé de traiter aussi. Il avait en tête deux expéditions nouvelles, l'une contre la Lorraine, l'autre contre les Suisses, et Louis s'empressa de le laisser courir à sa perte.

10. Vengeances de Louis XI; ruine des grandes maisons féodales.— Louis XI eut dès lors la liberté de se venger de tous ceux qui l'avaient trahi, de ruiner les familles qui lui portaient ombrage.

Le *duc d'Alençon*, enfermé par Charles VII pour ses crimes, avait été délivré par Louis XI, et ne lui avait témoigné sa reconnaissance qu'en se joignant à ses ennemis ; il fut condamné, en 1473, à la peine capitale ; on lui fit grâce, mais il mourut en prison ainsi que son fils René.

Le *comte d'Armagnac*, Jacques V[1], souillé de plus de crimes encore que le duc d'Alençon, avait été également délivré par Louis XI, et n'en avait pas moins pris part à toutes les ligues. En 1473, Louis le fit assiéger dans *Lectoure*, où le comte périt massacré.

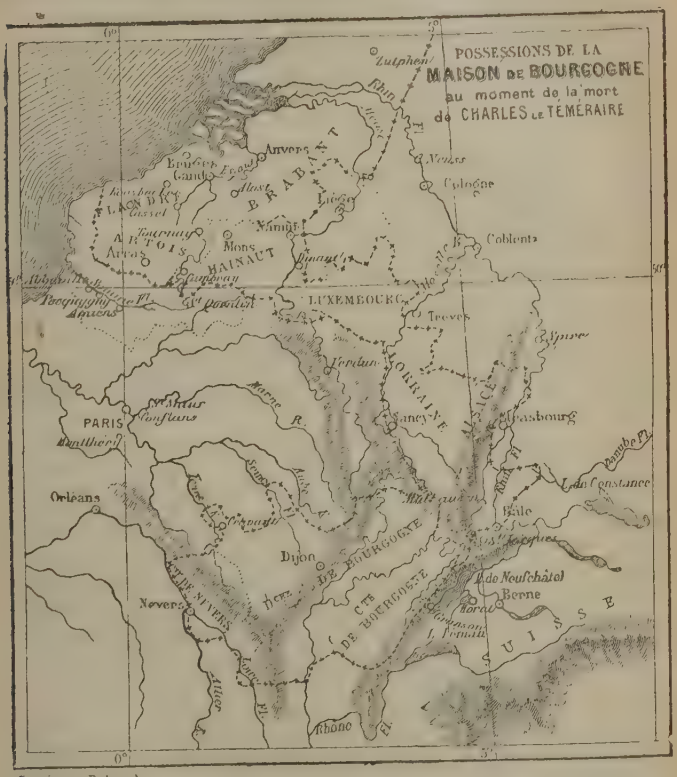
Le comte de *Saint-Pol*[2] avait joué double jeu entre le roi et le duc de Bourgogne, se vendant tour à tour à l'un et à l'autre. Louis XI, qui lui avait donné l'épée de connétable, découvrit ses trahisons ; Charles le Téméraire, aussi indigné, le livra, et Saint-Pol fut décapité en place de Grève (1475).

Enfin un autre prince de la famille d'Armagnac, *Jacques, duc de Nemours*, qui devait sa fortune à Louis XI, avait plusieurs fois violé ses serments de fidélité. Le roi le fit prendre, torturer, puis décapiter aux Halles (1477).

1. Petit-fils du fameux connétable d'Armagnac massacré à Paris en 1418.

2. Saint-Pol-en-Ternois, chef-lieu d'arrondissement du Pas-de-Calais.

Ces exécutions et bien d'autres, accomplies en secret par le prévôt *Tristan l'Ermite* que Louis XI appelait « son compère, » valurent au roi de vastes domaines. On ne redoutait rien tant que les cages de fer où l'on emprisonnait ceux qui encouraient la disgrâce du roi, et on ap-



Gravé par Erhard

pelait par ironie, les *fillettes du roi* des chaînes pesantes qu'on leur mettait aux pieds.

Louis XI avait acquis également le **Roussillon**, que le roi d'Aragon lui avait engagé pour 200,000 écus et qu'il avait voulu ressaisir sans rendre l'argent, mais une armée française s'empara de *Perpignan*, et conserva le gage à défaut des écus (1474).

11. Défaites de Charles le Téméraire ; sa mort (1477). — Louis XI en même temps observait avec joie les folles expéditions de Charles le Téméraire.

Charles avait réussi à enlever la *Lorraine* au duc René· loin de s'en contenter, il voulut conquérir la **Suisse**. Pays pauvre, montagneux, mais peuplé d'une race énergique, la Suisse, qui avait secoué le joug de l'Autriche, n'était guère disposée à subir celui du prince qu'on appelait déjà le *grand-duc d'Occident :* elle se demandait pourquoi le fastueux Charles, qui marchait contre elle avec tout l'appareil d'un empereur, s'attaquait à ses montagnes. « Il y a plus d'or et d'argent, disaient au duc de Bourgogne des députés suisses, dans vos éperons et les brides de vos chevaux que vous n'en trouverez dans tout notre pays. » Charles, qui comptait recevoir la *Provence*, voulait la Suisse pour coudre tant d'États et dominer sans interruption de la mer du Nord à la mer Méditerranée. Il *voulait reformer l'ancienne part de Lothaire*, la Lotharingie. De plus, les Suisses avaient aidé dans leur révolte les Alsaciens qui, opprimés par un gouverneur nommé Hagenbach, l'avaient mis à mort.

Le grand-duc d'Occident s'avança avec son imprudence habituelle contre « ces vachers des Alpes » qu'il méprisait. Ceux-ci descendirent de leurs montagnes, furieux, et ayant hâte de venger la garnison de *Granson* [1] que Charles avait fait noyer, bien qu'elle se fût rendue sur sa parole. *Granson! Granson!* répétaient les Suisses pour s'exciter, en même temps que mugissaient deux trompes d'une monstrueuse grandeur, reçues, dit-on, de Charlemagne, appelées l'une le *taureau d'Uri* [2], l'autre la vache *d'Unterwalden*. Les Bourguignons, au lieu d'attendre les Suisses en plaine, allèrent à leur rencontre. Charles essuya une défaite complète (8 mars 1476) : son camp, sa tente, sa chapelle, ses trésors tombèrent entre les mains des Suisses, peu capables d'apprécier leur bonne fortune : on mesura l'argent à pleins chapeaux : le plus beau diamant du duc

1. Près du lac de Neufchâtel.

2. Uri et Unterwalden étaient, avec le canton de *Schwitz* (qui a donné son nom à la Confédération) les premiers cantons qui s'étaient ligués pour s'affranchir de la tyrannie des archiducs d'Autriche en 1307. Guillaume Tell était du canton d'Uri.

fut donné pour un écu: on se partagea la vaisselle d'or comme du cuivre.

Charles ne prit que le temps de rassembler une nouvelle armée et revint plein de rage, jurant d'exterminer les Suisses Ce fut son armée qui périt exterminée à *Morat*[1] (10 juin). Les montagnards ne s'embarrassèrent point de prisonniers: ils tuèrent tout ce qui se trouva sous leurs piques, et avec les ossements des Bourguignons élevèrent un hideux monument de leur victoire. Longtemps on répéta dans les montagnes de l'Helvétie ce dicton populaire: *Cruel comme à Morat.*

La Lorraine profita de ce désastre pour se soulever. Le jeune René rentra dans *Nancy.* Charles exaspéré par tant de revers, devenait d'une humeur de plus en plus farouche, laissant croître sa barbe, ne parlant plus, sans cesse en proie au délire. Une poignée d'hommes lui restait à peine. Il n'en vint pas moins, avec une furie aveugle, mettre le siége devant Nancy, en plein hiver (janvier 1477). Dès les premières attaques, ses troupes furent dispersées. Charles lui-même disparut: on retrouva quelques jours après, non loin du champ de bataille, sur le bord d'un marais glacé, son cadavre nu et mutilé. Telle fut la triste fin du puissant duc d'Occident dont l'audace avait laisé une telle impression que longtemps le pays refusa de croire à sa mort et que les légendes annonçaient son prochain retour. Mais le grand-duc d'Occident était bien mort, et avec lui tout un monde, le monde féodal.

12. La succession de Bourgogne (1477-1482); traité d'Arras (1482). — Louis XI ne cacha point sa joie lorsqu'il se vit délivré de son puissant ennemi. Charles ne laissait qu'une fille non mariée. Le roi crut l'occasion favorable pour mettre la main sur tous les États de la maison de Bourgogne: mais il s'y prit mal. Employant tour à tour la force et la ruse, négociant et faisant marcher ses troupes, il parlait de faire épouser la princesse *Marie*, âgée de vingt ans, au dauphin, qui en avait huit, et réclamait telle province, tel comté, au nom de droits féodaux; il mécontenta ainsi les populations, traitées cruellement par ses soldats, et effraya les Flamands. Il inspira, par ses trahisons, une telle indignation à la jeune Marie qu'elle se tourna com-

1. Sur le petit lac du même nom, voisin du lac de Neufchâtel.

plétement du côté de l'Allemagne et épousa l'archiduc *Maximilien d'Autriche.*

Louis ne put s'emparer que de la *Bourgogne.* La Bourgogne se composait de deux parties: le *duché* et la *comté*[1]. La comté qu'on appelait aussi la *Franche-Comté*, avait été réunie par des mariages au duché. Louis XI mit d'abord la main sur les deux provinces, mais il ne put garder que le duché et la Franche-Comté resta à Marie de Bourgogne, par conséquent à Maximilien. Moins pressé, plus habile, il eût peut-être réussi à rattacher au royaume tout l'héritage de Charles le Téméraire, et fait rentrer la France dans le cadre naturel de l'ancienne Gaule. Il aurait du moins empêché une partie des États de son rival de passer entre les mains d'une maison, encore pauvre sans doute, mais appelée à devenir bientôt la plus riche de l'Europe, placée désormais sur notre frontière du nord et si dangereuse pour nous, **qu'une rivalité de trois siècles va s'engager.**

Ce ne fut même point sans guerre que Louis XI demeura possesseur d'une moitié de l'héritage de Charles le Téméraire. Il lui fallut lutter contre Maximilien d'Autriche, qui gagna sur les Français la bataille de *Guinegate*[2] (1479). L'Artois, en même temps, s'était soulevé. Louis XI s'empara de la ville d'*Arras* et la traita avec la dernière cruauté. Il remplaça les habitants par des étrangers et changea son nom en celui de *Franchise.* Toutefois les embarras que les révoltes des Flamands causaient à Maximilien, la mort prématurée de sa femme, Marie de Bourgogne, déterminèrent ce prince à signer le **traité d'Arras** (1482).

Le roi de France garda l'**Artois**, les villes de la **Somme** et le **duché** de **Bourgogne.** Les Pays-Bas demeurèrent au fils de Maximilien et de Marie, *Philippe le Beau*, qui, **héritier de l'Autriche**, devait épouser l'**héritière d'Espagne** et préparer la puissance de son fils Charles-Quint.

13. La succession d'Anjou (1483). Louis XI avait, à moins de frais et avec moins de peine, après la mort du bon roi René d'Anjou, recueilli la riche succession de la maison d'Anjou. Le neveu de René qui ne lui avait survécu que d'une année, légua ses domaines à Louis XI qui

1. On dit indifféremment le ou la comté.
2. Guinegate et mieux Enguinegate, village du Pas-de-Calais, 20 kil. au nord-ouest de Saint-Omer.

réunit à la couronne (1481)[1] le **Maine**, l'**Anjou**, la **Provence** (1481); belles provinces qui complétaient presque l'unité de la France.

14. Mort de Louis XI (1483).—Ce roi qui gagnait de si riches domaines, passa les dernières années de sa vie au château de Plessis-les-Tours, bien fortifié. « Tout à l'environ, dit son célèbre historien Commines, il fit faire un treillis de gros barreaux de fer et planter dedans la muraille des broches de fer ayant plusieurs pointes. Quarante arbalétriers se tenaient près des fossés, ayant commission de tirer sur tout homme qui en approcherait de nuit. Il changeait souvent de varlet de chambre et de tous autres gens, disant que la nature se réjouit en choses nouvelles. Pour compagnie tenait un homme ou deux auprès de lui, gens de petite condition et assez mal renommés. Il semblait, à le voir, mieux homme mort que vif, tant estait maigre. Il faisait d'âpres punitions, pour être crainct et de peur de perdre l'obéissance. Il faisait plus parler de lui parmi le royaume qu'il ne fit jamais, et le faisait de peur qu'on ne le tînt pour mort. »

Louis craignait tant de mourir qu'il s'adressait aux hommes, aux saints et à Dieu pour obtenir la prolongation de sa vie. Il distribuait ses libéralités entre son médecin Coictier auquel il donnait dix mille écus par mois et les églises qu'il dotait magnifiquement. Il faisait venir des reliques de Rome et manda saint François de Paule devant lequel il se jeta à genoux, le priant d'allonger sa vie. « Le tout n'y fit rien, ajoute Commines, et fallait qu'il passât par où les autres sont passés ». Il mourut le 30 août 1483.

15. Administration de Louis XI. — Louis XI avait développé l'administration déjà organisée par son père; il entretenait une nombreuse armée dans laquelle on comptait beaucoup d'étrangers mercenaires.

Pour étendre son action sur les provinces les plus re-

1. Le petit-fils de René, René II, de Vaudemont gardait la *Lorraine* qui échappait encore à la France. — Cette seconde maison d'Anjou remontait à Louis d'Anjou, deuxième fils de Jean le Bon. Cette maison n'avait pas perdu de vue le royaume de Naples, conquis par la première, et ses droits furent encore confirmés par l'adoption que fit de Louis III d'Anjou la reine Jeanne II de Naples. Ce sont ces droits dont la royauté française hérite et qui amèneront les longues guerres d'Italie.

culées, il créa les *postes* qui ne servirent d'abord qu'à transmettre les ordres du roi.

Deux parlements nouveaux furent établis à **Bordeaux** et à **Dijon** et donnaient satisfaction aux habitants de la Guyenne et de la Bourgogne en rapprochant d'eux la justice souveraine.

Louis XI encouragea le commerce en améliorant les routes, en attirant les marchands étrangers: sous son règne, des ouvriers de Venise, de Gênes, de Florence, fondèrent à Tours les premières manufactures de soieries.

Il favorisa l'établissement de *l'imprimerie* à Paris (1469), et autorisa trois élèves de Jean Fust, l'associé de Gutemberg, à organiser la première presse française dans le collège de *Sorbonne*.

Celui qu'on peut regarder comme le premier poëte vraiment français [1], *Villon*, date de Louis XI, et un des familiers de ce roi terrible était *Philippe de Commines*, qui, le premier, à cause de l'élévation de ses idées, a mérité chez nous le nom d'*historien* [2], car Villehardoin, Joinville, Froissart, malgré leur mérite et le charme de leurs récits, n'étaient que des chroniqueurs.

16. Anne de Beaujeu; les Etats généraux de 1484. — Louis XI laissait un fils âgé de treize ans, c'est-à-dire majeur d'après la loi de Charles V. Mais élevé dans une sorte de captivité, au château d'Amboise (car son père, mauvais fils, avait eu peur à son tour de ses enfants), tenu dans l'ignorance, faible encore de santé, il n'était pas capable de gouverner. Louis XI en avait donné la tutelle à sa fille aînée, *Anne*, mariée au sire de Beaujeu, princesse intelligente, ferme, qui avait les qualités de son père, sans ses vices.

1. François Villon (1431-1484). On a peu de détails précis sur sa vie qui fut celle d'un aventurier. Ses poésies, ballades, sonnets, contrastent singulièrement avec sa vie, car Villon fut plus d'une fois sur le point de se voir attaché à la potence.

2. L'historien est celui qui raconte les faits, qui les groupe avec art de manière à en faire ressortir la leçon morale. La *chronique* n'est qu'un résumé des faits sans lien, sans ordre, sans idée générale. L'histoire n'est réellement une science que si on peut tirer profit de ses enseignements. Un résumé sec, un amalgame de noms et de dates, ce n'est pas de l'histoire, de même qu'un squelette n'est pas un corps. Philippe de Commines vécut de 1445 à 1509. Ses *Mémoires* sont le plus précieux monument que nous ayons pour le règne de Louis XI et celui de Charles VIII.

Les seigneurs crurent l'occasion favorable pour détruire l'œuvre de Louis XI, et les sinistres conseillers du roi, Olivier le Daim, Jean Doyat, André Coictier, furent les deux premiers mis à mort, et l'autre banni. Tous ceux qui avaient eu à souffrir du gouvernement de Louis XI relevèrent la tête, et le désordre allait recommencer.

Anne convoqua les *États Généraux* : ce fut la réunion la plus complète qu'on eût encore vue, car les paysans furent admis à nommer des électeurs qui devaient choisir les députés. Anne sut faire régler la question de régence de manière à écarter *Louis, duc d'Orléans*, prince alors jeune et frivole. *Sans avoir le titre de régente*, et en faisant le plus souvent présider le conseil par le jeune roi, elle gouverna réellement avec une sagesse, une énergie qui lui ont mérité une grande place dans l'histoire.

Mais les États Généraux se montrèrent hardis dans leurs réclamations. *Philippe Pot*, député de la noblesse de Bourgogne, parla hautement de la *souveraineté du peuple* et fit entendre un langage nouveau qui parut dangereux aux princes. Aussi, dès que les États eurent voté les subsides qu'on leur demandait, on les renvoya.

17. La guerre folle (1485-1488) ; bataille de Saint-Aubin-du-Cormier. — Le duc Louis d'Orléans s'aperçut bientôt qu'il avait été joué et que le gouvernement appartenait à Madame de Beaujeu. Il intrigua avec les seigneurs qui voulaient ressaisir leurs privilèges perdus et prit les armes, une première fois en 1485, puis une seconde en 1487. On appela cette guerre la *guerre folle*, car la royauté était déjà trop puissante pour que ces révoltes pussent réussir, surtout lorsqu'une femme aussi habile et aussi ferme que la dame de Beaujeu tenait le pouvoir.

La lutte n'en fut pas moins sérieuse, d'autant plus que Louis d'Orléans s'était ligué avec le *duc de Bretagne*. Dernier état féodal vraiment indépendant, la Bretagne devenait l'unique appui des seigneurs mécontents. Anne poussa vivement la guerre contre les Bretons. Louis et ses alliés furent battus à *Saint-Aubin-du-Cormier*[1], par un jeune capitaine, *La Trémoille* (1488). Fait prisonnier Louis d'Orléans fut enfermé dans la tour de Bourges.

18. Mariage d'Anne de Bretagne avec Charles VIII

1. Chef-lieu de canton, Ille-et-Vilaine, près de Fougères.

Réunion du duché de Bretagne à la couronne (1491). — C'était la Bretagne qui, en réalité, avait été vaincue, et son indépendance touchait à sa fin. Le duc François le sentait bien et mourut de chagrin après avoir signé un traité onéreux à *Sablé*.

Anne profita du trouble ou la mort du duc François jetait la Bretagne, car il ne laissait qu'une fille, pour opérer la réunion de cette province au royaume. Les Français s'emparèrent des principales villes. La jeune princesse, Anne de Bretagne, avait promis d'épouser Maximilien d'Autriche, veuf de Marie de Bourgogne. Mais Maximilien tarda à venir. Charles VIII, au contraire, arriva en Bretagne, négocia, et bientôt Anne consentit à épouser le roi (1491). La Bretagne fut ainsi réunie au royaume. L'unité de la France, déjà si avancée, se complétait du côté de l'Ouest : les grandes maisons féodales cessaient de lutter contre la royauté et formaient au contraire avec elle un faisceau que le temps rendra indissoluble.

19. Comparaison entre Anne de Beaujeu et Blanche de Castille. — La princesse qui, dans notre histoire, ressemble à Madame de Beaujeu, c'est Blanche de Castille. Toutes deux gouvernent le royaume, l'une au nom de son fils, l'autre au nom de son frère. Toutes deux résistent aux tentatives des seigneurs ligués pour affaiblir la royauté. Toutes deux concluent des traités importants et préparent la réunion à la couronne de deux grandes provinces : Blanche, le *Languedoc*, Anne, la *Bretagne*.

Toutes deux possèdent également, avec la sagesse politique, les qualités morales. Blanche de Castille est le modèle de la mère, Anne celui de la sœur dévouée. Une seule différence se remarque dans leur caractère : Blanche, impérieuse, ne cessa d'exercer une grande influence sur son fils Louis IX, même lorsque celui-ci fut en âge de gouverner. Anne, lorsqu'elle eut sauvé l'Etat en péril et qu'elle vit son frère capable de commander, se retira pour se renfermer dans l'exercice de ses devoirs domestiques. Grand exemple de modestie, mais bien préjudiciable à Charles VIII, qui aurait eu besoin, toute sa vie, des conseils de sa sœur si sage, et qui, émancipé, va se lancer dans de folles aventures.

RÉSUMÉ.

1, 2, 3. Louis XI succède à Charles VII en 1461, et par ses réformes précipitées met tout le monde contre lui. La ligue, dite du *Bien public*, fait courir à Louis XI un réel danger, mais la bataille indécise de Montlhéry (1465), les traités de *Conflans* et de *Saint-Maur* délivrent le roi qui abandonne aux seigneurs tout ce qu'ils demandent.

4, 5, 6. Charles le Téméraire devient duc de Bourgogne en 1467 et forme contre Louis XI une nouvelle ligue. Le roi croit pouvoir la déjouer comme la première en négociant avec son adversaire. Il va le trouver à *Péronne* (1468); mais la nouvelle d'une révolte survenue à Liége et excitée par les émissaires de Louis irrite le duc, qui retient le roi prisonnier et ne le délivre qu'après lui avoir arraché un traité onéreux.

7. Louis XI fait annuler, en 1470, le traité de Péronne par une *assemblée de notables* à Tours, et cherche à recouvrer ce qu'il a perdu. Une troisième ligue se forme contre lui et les seigneurs veulent démembrer le royaume. Mais le frère de Louis XI, le duc de Guyenne, chef de la ligue, meurt à propos (1472).

8, 9. Charles le Téméraire accuse Louis XI d'avoir fait empoisonner son frère et entre en Picardie où il commet d'atroces cruautés. Il échoue au siége de Beauvais où se distingue l'héroïne Jeanne Hachette. Il avait compté sur son allié Edouard IV, roi d'Angleterre, mais celui-ci ne vint pas. Lorsque Edouard se décida en 1475 à descendre en France, Charles était occupé à d'autres expéditions. Aussi Louis XI n'eut-il pas de peine à décider le roi d'Angleterre à signer le traité de *Pecquigny* (1475).

10. Louis XI eut dès lors la liberté de se venger de tous ceux qui l'avaient trahi. Il avait déjà fait enfermer le duc d'Alençon, massacrer dans Lectoure le comte d'Armagnac. Il fit décapiter le connétable de Saint-Pol (1475), le duc de Nemours (1477).

11. Pendant ce temps Charles conquérait la Lorraine et entrait en guerre contre les Suisses. Vaincu d'abord à *Granson* (1476), il fut encore complétement battu à *Morat*. Puis furieux, il se retourna contre la Lorraine qui s'était soulevée et vint mettre, en plein hiver, le siége devant Nancy. Il y périt (1477).

12, 13. Louis XI essaya de recueillir toute la succession de Bourgogne, mais il ne réussit qu'en partie. Après une courte guerre, marquée par la bataille de *Guinegate*, Louis XI signa avec Maximilien d'Autriche, veuf de Marie de Bourgogne, le traité d'Arras (1482) qui laissait à la France l'Artois, les villes de la Somme et le duché de Bourgogne.

Louis XI recueillit aussi la succession d'Anjou (Maine, Anjou, Provence, 1481). Il avait acquis également le Roussillon.

14, 15. Louis XI mourut en 1483 après un règne signalé par

une notable extension du domaine royal et surtout de l'autorité royale. Il créa les *postes*, établit les parlements de *Bordeaux* et de *Dijon*, encouragea le *commerce*, l'*industrie*, favorisa l'établissement de l'imprimerie à Paris (1469). Sous son règne deux écrivains attestent que la vraie langue française se forma : le poëte *Villon* et l'historien *Commines*.

16, 17, 18, 19. Anne de Beaujeu, fille de Louis XI, sut limiter la réaction qui s'opéra contre le gouvernement de Louis XI et, gouvernant pendant la minorité du jeune Charles VIII, réunit en 1484 les *États généraux*. Elle arrêta également les tentatives folles de révolte faites par Louis d'Orléans, et Louis, battu à la journée de *Saint-Aubin du Cormier* (1488), fut enfermé à la tour de Bourges.

La Bretagne avait soutenu Louis d'Orléans. Anne de Beaujeu profita de sa victoire pour détruire l'indépendance de ce dernier Etat féodal. Après la mort du duc François II, elle occupa la province et fit épouser l'héritière par Charles VIII (1491). La Bretagne fut dès lors réunie à la couronne de France.

SUJETS DE DEVOIRS ÉCRITS.

Caractères opposés de Louis XI et de Charles le Téméraire.
La ligue du bien public.
L'entrevue de Péronne.
Raconter le siége de Beauvais.
Ambition de Charles le Téméraire; ses projets, sa mort.
Conséquences de la mort de Charles le Téméraire.
Enumérer les provinces acquises par Louis XI, et dire dans quelles circonstances ces différentes provinces furent réunies à la couronne.
Mort de Louis XI.
Dans quelles circonstances furent assemblés les Etats de 1484.
Services rendus par Anne de Beaujeu. Comparer sa régence avec celle de Blanche de Castille.

Questionnaire.

3. Quelles étaient les principales maisons féodales à l'avènement de Louis XI? — Quels furent les chefs de la ligue du Bien public? — Qui gagna la bataille de Montlhéry? — Quel fut le caractère des traités de Conflans et de Saint-Maur?

4-6. Quand et comment s'organisa la seconde ligue contre Louis XI? — Que fit-il pour la déjouer? — Comment Louis XI fut-il pris à ses propres pièges? — Comment se tira-t-il du mauvais pas de Péronne? — Par qui fit-il annuler le traité de Péronne?

7. Quel fut le chef de la troisième ligue contre Louis XI? — Qu'est-ce qui survint à propos pour la rompre?

8, 9. De quoi Charles le Témé-

raire accusa-t-il Louis XI? — Quelle fut sa conduite en Picardie? — Quel était son allié? — En quelle année Édouard IV d'Angleterre débarqua-t-il en France? Quel fut le résultat de cette invasion?

10. Quelles furent les vengeances de Louis XI? Quels étaient les projets de Charles le Téméraire?

11. Quelle conquête fit-il? — Pourquoi marchait-il contre les Suisses? — Où périt-il? — Quelle fut la cause morale de sa perte?

12, 13. Que devint la succession de Bourgogne? — Quelles furent les stipulations du traité d'Arras?

14, 15. Dans quel château s'enfermait Louis XI? — Quelles précautions prenait-il pour assurer sa vie? — En quelle année mourut-il? — Quelles provinces a-t-il réunies à la couronne? — Quelle fut son administration?

16-19. Qui succéda à Louis XI? — Quel était le caractère d'Anne de Beaujeu? — Par quoi furent remarquables les États généraux de 1484? — Qui se révolta contre Anne de Beaujeu? — Où fut battu Louis d'Orléans? — Qui l'appuyait? — Quelles furent les conséquences de la bataille de Saint-Aubin-du-Cormier pour la Bretagne? — Quelle ressemblance y a-t-il entre Anne de Beaujeu et Blanche de Castille? — Quelle différence?

CHAPITRE VIII.

LES GUERRES D'ITALIE.

(1494-1515.)

Sommaire. — 1. Changements importants dans le monde; les temps modernes. — 2. Projets et fautes de Charles VIII. — 3. État de l'Italie. — 4. Voyage de Charles VIII à Naples (1494-1495). — 5. Bataille de Fornoue (juillet (1495) — 6. Branche des Valois-Orléans; Louis XII (1498-1515). —7 Conquête du Milanais. (1500) — 8. Conquête et partage du royaume de Naples. (1500 1501). — 9. Les grands capitaines français : Bayard, La Palisse, Louis d'Ars. — 10. Traités de Blois, (1503-1504). — 11. États généraux de Tours (1506). — 12. Guerres contre Gênes et contre Venise; bataille d'Agnadel (1509). — 12. Ligues contre Louis XII (1510-1513) — 13. Victoires et mort de Gaston de Foix (1512). — 14. Défaites des Français à Novare et à Guinegate (1513); perte de l'Italie. — 15. Primoguet et le vaisseau la Belle Cordelière. — 16. Administration de Louis XII. — 17. François Ier; hardi passage des Alpes. — 18. Grande victoire de Marignan (1515). — 19. Résultats de la victoire de Marignan.

1. Changements importants dans le monde; les temps modernes. — A cette époque, à la fin du quinzième siècle, de grands changements s'opéraient dans le monde. L'esprit humain s'ouvrait à de nouvelles idées et la science se répandait avec une facilité inouïe, grâce à la découverte de l'**imprimerie** (1436-1455). Les savants grecs, chassés de **Constantinople** par les Turcs, (1453) venaient chercher un asile en Occident et apportaient avec eux leurs livres précieux. Les Portugais, se lançant dans la voie des découvertes maritimes, révélaient au monde l'*Afrique méridionale* et trouvaient sous la conduite de *Vasco de Gama* (1497) une nouvelle route pour aller aux *Indes*. Un Génois, **Christophe Colomb**, avec trois petits vaisseaux fournis par la reine de Castille, naviguait vers l'ouest, traversait l'Océan Atlantique (1492) et découvrait les *Antilles*, c'est-à-dire les îles voisines d'un continent ignoré, l'**Amérique**.

Ainsi les hommes apprenaient que la terre était plus vaste, plus riche qu'ils ne l'avaient rêvée. L'ignorance diminuait, la soif d'apprendre, de connaître, s'emparait des peuples, et l'imprimerie permettait, en multipliant les livres, de satisfaire cette soif de connaître qui amènera d'immenses progrès dans la société. Des temps nouveaux, les temps modernes commençaient, et ils durent encore.

2. Projets et fautes de Charles VIII. — En France, ce besoin d'activité va malheureusement être détourné vers d'inutiles expéditions. Maître d'un royaume pacifié et agrandi, n'ayant guère lu que des romans de chevalerie, Charles VIII voulut égaler les exploits imaginaires des héros fabuleux dont il avait, tout enfant, dévoré les histoires. Comme *héritier de la maison d'Anjou*, il pouvait réclamer, en Italie, le royaume de *Naples*, mais son ambition ne voyait dans le voyage de Naples qu'une première étape : de là il lui serait facile de franchir la mer, de délivrer *Constantinople* du joug des Turcs, de gagner ainsi la couronne impériale, puis de rétablir le royaume chrétien de *Jérusalem*.

Pour ne point être contrarié par ses voisins dans l'accomplissement d'un si beau rêve et se croyant déjà possesseur de si brillantes couronnes, il ne regarda pas aux sacrifices, faisant fi de quelques provinces puisqu'il allait gagner des empires[1]. Il acheta l'inaction de Henri VII d'Angleterre à beaux deniers comptants[1]; il abandonna le *Roussillon* à Ferdinand le Catholique[2], la *Franche-Comté* et *l'Artois* à Maximilien d'Autriche[3].

Il renonçait à de précieuses conquêtes de son père pour suivre les chimères d'une vaine ambition. Il lâchait la proie pour l'ombre.

1. *Traité d'Étaples* (1492). (Étaples, chef-lieu de canton du Pas-de-Calais.)

2. *Traité de Narbonne* (1492). (Narbonne, chef-lieu d'arrondissement du département de l'Aude.)

3. *Traité de Senlis* (1493.) (Senlis, chef-lieu d'arrondissement du département de l'Oise.) Charles VIII n'avait point la possession de l'Artois et de la Franche-Comté. Mais ces deux provinces, d'après le traité d'Arras, devaient former la *dot* de *Marguerite d'Autriche*, qu'on élevait à la cour de France pour être la femme de Charles VIII. Charles renvoya Marguerite d'Autriche, encore enfant, et perdit la dot. Mais son mariage lui assurait la Bretagne. La Franche-Comté et l'Artois n'en étaient pas moins pour longtemps distraites de leur cadre naturel la France.

3. État de l'Italie. — Tandis que les autres pays de l'Europe arrivaient à une sorte d'*unité*, l'Italie était demeurée divisée. Morcelée en principautés et républiques ennemies les unes des autres : **royaume de Naples** au midi; **domaines de l'Eglise** entourés de nombreuses seigneuries, **grand duché de Toscane** au centre; **duché de Milan**, républiques de **Venise** et de **Gênes** au nord, l'Italie plutôt que de laisser grandir l'un ou l'autre de ces Etats et achever l'unité, appelait l'étranger. Elle n'écouta point les prédictions du moine florentin Savonarole qui s'écriait : « O Italie, ô Rome, je vais vous livrer aux mains d'un peuple qui vous effacera d'entre les peuples. Les barbares vont venir, affamés comme les lions. »

4. Voyage de Charles VIII à Naples (1494-1495). — Ces barbares c'étaient les Français, encore grossiers, ignorants, et qui devaient épouvanter les populations molles, élégantes de l'Italie. Les guerres étaient pourtant fréquentes en ce pays, mais les mercenaires qui se battaient tantôt pour un parti, tantôt pour un autre, craignaient de se faire du mal. On se blessait à fleur de peau. Aussi l'effroi fut-il extrême lorsqu'on annonça la venue de vrais batailleurs qui frappaient de grands coups, et faisaient aussi bon marché de la vie des autres que de la leur.

Le voyage fut donc aisé et partout le chemin ouvert à Charles VIII (1494). Il entra à *Milan*, à *Florence*, à *Rome*, bravant et triomphant. Les troupes de son adversaire, le roi Ferdinand de Naples, s'enfuirent au premier choc à *San Germano*. Les seigneurs français n'avaient qu'à envoyer leurs maréchaux des logis et fourriers marquer les logis comme il leur plaisait.

Charles entra à Naples (février 1495) vêtu en habit impérial, portant le globe du monde, et sur sa tête une riche couronne d'or, comme s'il eût été déjà empereur de Constantinople. Une pluie de fleurs, des acclamations enthousiastes témoignèrent de l'allégresse des Napolitains aussi prompte à s'enflammer qu'à s'éteindre. Charles ne pensa plus qu'aux fêtes. Il distribua héritières et héritages à ses barons, ne s'inquiétant nullement de mécontenter, de dépouiller ceux qui l'avaient appelé et songeaient déjà à le renvoyer.

5. Bataille de Fornoue (juillet 1495). — Les princes italiens effrayés d'avoir un maître que pourtant ils avaient

désiré, s'unirent, appuyés par Ferdinand le Catholique, Maximilien d'Autriche, Henri VII d'Angleterre. Ceux que Charles avait si bien payés, gardaient les gages qu'ils avaient reçus et rompaient leurs traités. **Les succés de la France excitaient la première jalousie et la première coalition européenne.**

Le célèbre historien Philippe de Commines, ambassadeur à Venise, démêla tous les fils de cette trame qui se nouait dans la ville où il résidait. Il avertit Charles, et celui-ci partit avant que la route lui fût fermée. Laissant

Gravé par Erhard

des troupes pour défendre sa conquête, il remonta vers le nord, rallia les garnisons laissées dans les places, et arriva enfin au pied de l'Apennin, qu'il lui fallait repasser, au col de Pontremoli. Mais le chemin paraissait impraticable; le seigneur de la *Trémoille*, le vainqueur de Saint-Aubin du Cormier, exhorta tout le monde à mettre la main à l'œuvre. Il quitta son armure, se mit à pousser les chariots, à porter les gros boulets de fer; son exemple animant l'armée, toute l'artillerie fut traînée au delà des montagnes avec les munitions et fut bien utile à la bataille de Fornoue.

Charles VIII, en effet, au débouché des montagnes, ren-

contra sur les bords du Taro, près de **Fornovo** (Fornoue), quarante mille confédérés Milanais et Vénitiens. Charles commandait à peine à neuf mille hommes : il n'en ordonna pas moins de forcer le passage. Le roi trouvait enfin à se signaler par ces exploits qu'il avait rêvés. « Il semblait en ce jour, dit Commines, que ce jeune homme fût tout autre que sa nature, ni sa taille, ni sa complexion ne portait. Plus de quatre mille ennemis restèrent sur le champ de bataille. Cette victoire pouvait rendre à Charles l'Italie; il n'en profita que pour s'ouvrir une retraite (juillet 1495).

Les troupes laissées dans le royaume de Naples avec *Gilbert de Montpensier* se virent bientôt obligées de capituler dans *Atella*. D'Aubigny, d'abord vainqueur à *Seminara*, essaya de prolonger la lutte, mais s'estima bientôt heureux de pouvoir conclure une capitulation qui lui permettait de revenir en France.

Charles VIII prépara une autre expédition, mais ne put l'entreprendre. Il se heurta le front, un jour, dans son château d'Amboise, en passant dans une galerie sombre, et en mourut (1498).

6. Branche des Valois-Orléans; Louis XII (1498-1515). — Charles VIII n'ayant point d'enfants, le trône fut donné à **Louis d'Orléans**, ce prince qui avait mérité la leçon de Saint-Aubin-du-Cormier et qui, devenu roi, ne garda point rancune à son vainqueur. « *Le roi de France, disait-il, ne venge point les injures du duc d'Orléans.* » Louis était le petit-fils du duc d'Orléans, de ce frère de Charles VI, qui avait péri assassiné en 1407. Avec lui *commença* et *finit* la branche des Valois-Orléans.

Louis XII se montra sur le trône plus sage qu'on ne l'aurait cru d'après les témérités de sa jeunesse. Il se hâta d'épouser la veuve de Charles VIII, *Anne de Bretagne*, et retint ainsi attaché au royaume le beau duché dont elle était souveraine.

7. Conquête du Milanais (1500). — Malheureusement il convoitait aussi l'Italie et voulait, avec les droits de la maison d'Anjou sur le royaume de Naples, faire valoir ceux qu'il avait hérités de son aïeule *Valentine Visconti* sur le *Milanais*.

Trivulce, Italien au service de la France, conquit rapidement le Milanais, puis le perdit grâce à sa mauvaise ad-

ministration, puis le regagna par sa bravoure (1500). Le duc de Milan, *Ludovic le More*, fut enfermé en France au château de *Loches*[1]. Les Français eurent dès lors un point d'appui pour marcher sur Naples.

8. Conquête et partage du royaume de Naples (1500-1501). Presque certain d'une conquête facile, Louis XII la compromit en la voulant rendre plus aisée : il signa avec Ferdinand le Catholique le traité de *Grenade*[2] et partagea d'avance avec lui le royaume.

Ferdinand, parent du roi de Naples, Frédéric, trompa ce jeune prince, espérant bien tromper ensuite son allié et prendre tout le pays dont il avait accepté la moitié. Le fameux *Gonzalve de Cordoue*, un des plus braves, mais aussi un des plus fourbes capitaines de son temps, entra comme ami dans le royaume de Naples, puis s'y déclara le maître (1501). Les Français accoururent. On partagea.

Bientôt une querelle s'engagea sur les limites des provinces et la guerre commença. Pour empêcher le roi de France d'envoyer des renforts, Ferdinand négocia, fit conclure un traité par son gendre, Philippe le Beau, qui alla trouver Louis XII; puis, lorsqu'il sut ses troupes augmentées, refusa de ratifier le traité. Louis XII se plaignit d'avoir été trompé. « C'est la deuxième fois, » ajoutait-il. — « C'est la dixième, » répondit Ferdinand, qui se jouait impudemment de la simplicité du roi de France.

9 Les grands capitaines français ; La Palisse ; Louis d'Ars ; le chevalier Bayard. — Les Espagnols, ayant reçu des renforts, pressèrent vivement les Français. *D'Aubigny* perdit la bataille de *Seminara*[3] (1503), où il fut pris.

La Palisse dont les Espagnols ne riaient pas[4], s'illustra par des exploits dignes de ceux qu'accomplissait son émule le chevalier Bayard.

Louis d'Armagnac, duc de Nemours, qui commandait,

1. Chef-lieu d'arrondissement d'Indre-et-Loire, sur l'Indre.

2. Grenade, chef-lieu de l'Andalousie, en Espagne, ville récemment enlevée aux Maures (1492), par Ferdinand le Catholique et Isabelle.

3. Ville de la province de Calabre ultérieure, à 4 kilomètres de la mer Méditerranée. Sous Charles VIII, les Français y avaient remporté, en 1495, un succès sur le même Gonzalve de Cordoue, qui, cette fois, battit d'Aubigny.

4. C'est au XVII[e] siècle qu'un écrivain, la Monnoye, par un jeu d'esprit bien puéril, composa la chanson du sire de la Palisse, qui a jeté du ridicule sur un des plus glorieux noms de notre histoire.

le fils de ce duc de Nemours que Louis XI avait fait décapiter et qui ne pensait qu'à faire oublier, à force d'héroïsme, les fautes de son père, voulait différer d'engager une action sérieuse près de *Cérignoles*[1] (1503). Mais le seigneur d'Aligre l'accusa d'être trop froid et peu entendu au devoir d'un général. Louis d'Armagnac s'écria: « Oui, vraiment, vous aurez la bataille, puisque vous la voulez tant; mais j'ai bien peur que ce brave qui parle tant bataille, se fie plus à la vitesse de son cheval qu'au fer de sa lance. » Et là-dessus il partit, combattit vaillamment et tomba mort dès le commencement de l'action.

L'armée, privée de son général, fut défaite et dut se retirer derrière le *Garigliano*. L'armée espagnole la suivit. Un matin on entend un grand bruit : ce sont les ennemis qui attaquent. **Bayard** s'arme au premier tumulte. C'était un chevalier du Dauphiné[2] qui s'était déjà distingué au combat de Fornoue, puis dans le royaume de Naples et dont les exploits rappelaient ceux de l'ancienne chevalerie[3]. Il voit une troupe de deux cents cavaliers s'avancer vers un pont dont la prise compromettait le salut de l'armée tout entière; il se jette au-devant tout seul, en disant à ses compagnons d'aller chercher du secours. Semblable à un lion furieux, il met sa lance en arrêt et donne dans la troupe qui était déjà sur le pont. Vivement assailli il s'accule à la barrière du pont, de peur qu'on ne l'attaque par derrière, et avec son épée il se défend si bien que les Espagnols ne croyaient point que ce fût un homme. Les secours eurent le temps d'arriver; Bayard put poursuivre l'ennemi. Mais celui-ci reçut des renforts, fit volte-face, et le hardi capitaine fut pris. Ses compagnons cependant restèrent vainqueurs, le délivrèrent et

1. Cerignola, ville de la Capitanate.

2. Pierre du Terrail, seigneur de Bayard, né en 1476 au château de Bayard (près d'Allevard) (Isère).

3. Il fit prisonnier un seigneur espagnol, don *Alonzo de Sotomayor* et le laissa libre sur parole dans le château où il se trouvait. Alonzo s'enfuit. Bayard le reprit, et, cette fois, l'enferma. Alonzo paya sa rançon; puis, délivré, se plaignit des mauvais traitements qu'il aurait reçus Bayard, à cette nouvelle, démentit l'Espagnol, et, bien que malade, le provoqua à un duel. Le combat fut terrible et coûta la vie à Alonzo. A quelque temps de là, nouveau combat de treize Français contre treize Espagnols. Bayard fut encore le héros de ce combat dont l'honneur nous resta comme celui du combat des Trente.

Gravé par Erhard

revinrent tout joyeux d'avoir » recouvré leur vrai guidon d'honneur. »

Malgré ces exploits, le royaume de Naples était perdu, sauf les deux villes de *Gaëte* et de *Venouse*. Le vaillant capitaine *Louis d'Ars* défendit Venouse toute une année, quoiqu'il ne pût espérer aucun secours. Encore ne voulut-il céder que sur l'ordre de son maître (1504). Alors il partit, traversa toute l'Italie avec ses troupes en appareil de guerre et rentra en France, ramenant tout son monde.

10. Les traités de Blois (1504-1505). — Découragé par les malheurs pourtant si glorieux de ses armées, malade, Louis XII se laissa entraîner par de timides conseils, surtout ceux d'Anne de Bretagne, et signa avec ses ennemis trois traités, à **Blois**, qui ruinaient ses espérances.

Il conservait sans doute le Milanais moyennant une somme d'argent payée à l'empereur Maximilien, mais il promettait la main de sa fille, *Claude de France*, à Charles d'Autriche à la fois petit-fils de l'empereur d'Allemagne et du roi d'Espagne Ferdinand. Claude devait recevoir en dot avec le Milanais les duchés de *Bretagne* et de *Bourgogne*. La France eût été réellement démembrée.

Un autre traité, plus raisonnable, sacrifiait les prétentions du roi sur Naples et accordait à Ferdinand, veuf d'Isabelle de Castille, la main d'une nièce de Louis XII, *Germaine de Foix*.

11. Etats-Généraux de Tours (1506). — Louis XII ayant compris ses fautes, *convoqua* pour les réparer les *États-généraux* à *Tours* (1506). Là, répondant aux vœux qui lui étaient exprimés, il promit de marier sa fille non à Charles d'Autriche, mais à un prince du sang royal de France, *François d'Angoulême*, son héritier.

Le peuple reconnaissant et qui d'ailleurs avait peu à souffrir des guerres lointaines où les seigneurs seuls étaient occupés, décerna à Louis XII, par l'organe des députés des Etats, le beau titre de *Père du peuple* qu'il méritait si bien par son zèle pour l'ordre intérieur et la paix du royaume.

12. Guerres contre Gênes et contre Venise; bataille d'Agnadel (1509). — Louis XII avait sagement renoncé à Naples. Il pouvait demeurer tranquille possesseur de Milan et de Gênes. Une révolte ayant éclaté dans cette dernière ville, Louis XII la réprima et se montra plein de clémence

Mort de Gaston de Foix.

après la victoire. « Le roi des abeilles, disait-il, ne se sert pas de son aiguillon. »

Louis XII commit alors une faute insigne : il se tourna contre les Vénitiens, ses alliés naturels, et s'unit à leurs ennemis qui étaient les siens, Maximilien, le pape Jules II, Ferdinand le Catholique : ce fut la *ligue de Cambrai*.

Toujours le premier prêt, il défit les Vénitiens à la journée d'**Agnadel** (1509). Dès qu'il eut satisfait les vengeances et les cupidités dont il avait été l'instrument, la même ligue se retourna contre lui.

13. Ligues contre Louis XII ; Victoires et mort de Gaston de Foix (1512). — Le pape Jules II en fut l'âme. Se réconciliant avec les Vénitiens auxquels il avait enlevé quelques places, il entraîna dans son parti les Suisses, dont Louis avait refusé d'augmenter les subsides, et proclama hautement son projet de chasser de l'Italie ceux qu'il appelait les barbares, c'est-à-dire les Français. Ferdinand le Catholique, Henri VIII, d'Angleterre, entrèrent dans la **sainte ligue** (1511-1512). Tandis que Louis XII assemblait un concile pour demander s'il pouvait faire la guerre au pape, Jules II assiége lui même la ville de *Mirandole*[1] et y entre par la brèche. Mais ses progrès sont arrêtés par un jeune et héroïque général de vingt-deux ans, *Gaston de Foix*, neveu de Louis XII[2], qui descend en Italie à la tête des Français (1512).

Gaston n'avait que vingt-deux ans, mais était doué du génie de la guerre. Par des marches rapides et des coups terribles il sauve la grande ville de *Bologne*[3] assiégée et s'empare aussitôt de *Brescia*[4] que venaient de perdre les Français. C'était, après Milan, la place la plus importante que les Français eussent en Italie. A l'assaut, Bayard, qui avait réclamé le poste le plus dangereux, fut grièvement blessé. Soigné dans une maison que sa présence sauva du pillage, il donna de nouvelles preuves de la générosité de son caractère et se vit à peine sur pied qu'il voulut re-

1. A 28 kilomètres nord-est de Modène.

2. Marie d'Orléans, sœur de Louis XII, avait épousé Jean de Foix, vicomte de Narbonne. Gaston, le héros de Bologne, de Brescia, de Ravenne, était né de ce mariage.

3. Bologne que souvent l'on place à tort dans la Romagne, rentrait plutôt dans l'Émilie. Archevêché, université célèbre.

4. Ville de Lombardie, chef-lieu de la province du même nom.

joindre Gaston, déjà arrivé sous les murs de *Ravenne*[1] (avril 1512).

Là s'engagea une terrible bataille entre les Français et l'armée espagnole. Gaston est vainqueur, mais son ardeur l'entraîne trop loin à la poursuite des ennemis. Il est enveloppé et tué. Bayard exprima les sentiments de tous en écrivant : « Si le roi a gagné la bataille, je vous jure que les pauvres gentilshommes l'ont bien perdue. De tous les deuils aucun ne fut pareil à celui qu'on mène en notre camp. Si ce gentil prince eût vécu âge d'homme il eût fait des choses que jamais prince ne fit. »

14. Défaites des Français à Novare et à Guinegate (1513) ; perte de l'Italie. — Avec lui tomba la fortune des Français. *Léon X*, successeur de Jules II, renouvela la sainte ligue à **Malines**[2] (1513) ; Louis XII perdit l'Italie à la journée de **Novare**[3], où les Suisses défirent l'armée de la Trémoille. La France elle-même fut envahie, les Anglais gagnèrent au nord la bataille de **Guinegate**. La déroute fut telle qu'on appela cette journée la *journée des Eperons*. *Bayard* qui ne savait pas jouer des éperons fut pris Les Suisses s'avancèrent jusqu'à Dijon ; les Espagnols pénétrèrent dans le royaume de Navarre.

Louis XII eut l'habileté de traiter séparément avec chacun de ses ennemis, mais abandonna le roi de Navarre et *perdit l'Italie* (1514). Devenu veuf d'Anne de Bretagne, il épousa la princesse *Marie*, sœur du roi d'Angleterre, et mourut quelques mois après (1515).

15. Primoguet et le vaisseau la Belle Cordelière. — A cette époque, notre marine naissante eut sa part de mérite, et les marins français commençaient à montrer combien ils avaient à cœur de maintenir l'honneur du pavillon. En 1513, *Prégent* avec quatre galères protégeait les côtes de la France contre les courses des Anglais. *Hervé de Primoguet* montait un navire d'un nouveau modèle que la reine de France, Anne de Bretagne, avait fait construire et

1. Ancienne capitale de l'exarchat de Ravenne. Cette ville faisait partie de la Romagne. Elle n'est qu'à quelques kilomètres de l'Adriatique.

2. Ville des Pays-Bas, appartenant alors à Maximilien, aujourd'hui ville de Belgique, province d'Anvers.

3. Une des places les plus importantes entre Turin et Milan.

armer à grands frais, et qui portait le nom de la *Belle-Cordelière*. Les vaisseaux anglais s'acharnèrent sur ce navire nouveau qui paraissait alors une merveille : ils lui jetèrent des feux d'artifice qui l'eurent bientôt embrasé. Matelots et soldats cherchèrent à se sauver, mais Primoguet refusa de quitter le navire que la reine lui avait confié. Il se dirigea droit sur le vaisseau amiral anglais, y jeta ses grappins d'abordage, lui communiqua l'incendie et sauta avec lui, trait d'héroïsme qui se renouvellera maintes fois dans nos annales maritimes.

16. Administration de Louis XII. — Sans ces guerres stériles, la prospérité dont une sage administration faisait jouir la France, aurait été plus grande et plus durable. Louis XII ne leva point la taxe extraordinaire perçue par les rois comme *droits de joyeux avènement;* il *abrégea la durée des procès* et chercha à mettre un terme à la corruption des juges. Il *veilla à la sûreté des routes*, se montra *économe des deniers publics*, disant : « J'aime mieux voir les courtisans rire de mon avarice que le peuple pleurer de mes dépenses. » « Il y a longtemps, disait-on, qu'il ne courut en France si bon temps qu'il fait à présent. »

La population avait augmenté ; un grand nombre de terres incultes avaient été défrichées et de nombreux villages s'étaient élevés. Les meubles, disait un contemporain, les habillements sont plus somptueux que jamais, le revenu des bénéfices, des terres et seigneuries s'est accru de beaucoup ; et pour un gros et riche négociant que l'on trouvait du temps du roi Louis XI, à Paris, à Rouen et à Lyon on en trouve aujourd'hui plus de cinquante. »

Le roi fut aidé dans cette sage administration par son ministre, le cardinal Georges d'Amboise, également aimé du peuple[1].

17. François Ier ; hardi passage des Alpes (1515). — A Louis XII succéda son cousin François d'Angoulême, auquel il avait marié sa fille Claude. Ce jeune roi de vingt et un ans débuta par un coup d'éclat. Pour réparer les revers de Louis XII, il réunit une armée que son ardeur animait et escalada les Alpes. Il résolut de passer par le col de l'Ar-

1. Né en 1460 au château de Chaumont près d'Amboise. Il devint archevêque de Narbonne, puis de Rouen, cardinal. Ce fut un protecteur éclairé des arts : il mourut en 1510.

Primoguet et le vaisseau « la belle Cordelière ».

gentière et des gorges sauvages, où nul marchand, nul contrebandier, n'avait imprimé ses pas. Piétro Navarro, qui était l'inventeur des mines, lui traça une route à force de poudre, faisant sauter des blocs énormes. Le plus hasardeux était, sur les rapides glissades, au-dessus des précipices, de s'accrocher et d'enfoncer les premiers pieux sur lesquels on devait jeter des ponts; d'établir le long des abîmes des galeries en bois, puis de hisser et de rouler soixante-douze gros canons de bronze. Souvent on était obligé, avec des câbles, de descendre les canons au fond de l'abîme pour les remonter de l'autre côté avec un art infini.

Deux mille cinq cents lances, dix mille Basques, vingt-deux mille lansquenets passèrent ainsi.

18. Grande victoire de Marignan (1515). — Le général ennemi, Colonna, averti de l'arrivée des Français, ne voulait pas y croire : « Ont-ils volé par-dessus les montagnes? » disait-il en raillant. Une heure après, Bayard, la Palisse, le faisaient prisonnier au milieu de son dîner. Les Suisses qui attendaient les Français vers d'autres passages des Alpes se replièrent sur Milan. Les Français les y suivirent et une bataille mémorable s'engagea près du village de **Marignan**[1] (ou Melegnano).

Les Suisses, au nombre d'environ trente mille hommes, sortirent de Milan pour attaquer l'armée française, n'ayant avec eux que dix petites pièces d'artillerie. Pour être plus libres de leurs mouvements, ils avaient ôté leurs bonnets et leurs souliers. Courant droit à l'artillerie, ils s'avancent malgré le feu des canons; des files entières tombent; les rangs se resserrent et les bataillons suisses avancent toujours. François Ier, à la tête de ses gens d'armes, les chargea plus de trente fois. Il s'élança si avant dans la mêlée que le haut de la visière de son casque fut percé d'un coup de pique. La nuit ne mit pas fin au combat qui continua à la clarté d'une lune souvent voilée de nuages. Vers minuit on s'arrêta et les deux armées étaient tellement mêlées l'une dans l'autre que le roi dut faire éteindre les feux pour qu'on ne connût point sa position; lui-même se coucha sur l'affût d'un canon à deux pas des ennemis. Il n'avait depuis longtemps ni mangé, ni bu; on lui alla chercher

1. Sur le Lambro à 15 kilomètres sud-est de Milan. Le maréchal Baraguay d'Hilliers battit un corps d'armée autrichien le 8 juin 1859.

de l'eau toute pleine de sang qui lui fit beaucoup de mal. Bayard s'était égaré et dut ramper, se glissant derrière les vignes[1], pour regagner le camp français.

Au point du jour, le lendemain, la lutte recommença vive et acharnée. Mais les Suisses s'avançant par masses donnaient plus de prise à l'artillerie qui ouvrait dans leurs rangs de larges brèches. Puis une grande clameur annonça l'arrivée des *Vénitiens*, alliés des Français. Alors les Suisses se retirèrent laissant un grand nombre des leurs sur le champ de bataille.

François Ier, vainqueur, voulut être armé chevalier par Bayard, qui s'était encore distingué par son courage à cette journée que l'on a appelée une *bataille de géants*. C'était l'honneur le plus insigne que le roi pût faire au vaillant capitaine.

19. Résultats de la victoire de Marignan. — La brillante victoire de Marignan eut des résultats immédiats en dehors de la renommée qu'elle valut, dans toute l'Europe, à François Ier, qu'on appela dès lors « le roi chevalier. » Le Milanais fut reconquis en une seule journée. Les Suisses, qui s'intitulaient jusque-là « les dompteurs des princes », conclurent avec François Ier une *paix perpétuelle*[2] qui fut fidèlement observée. Les rois de France recrutèrent dès lors chez ce peuple de vaillants soldats.

Le pape Léon X, effrayé, devint également l'allié de François Ier avec lequel il signa un traité dit **Concordat** (1516). Ce concordat terminait les différends des rois de France avec les papes et accordait au roi la nomination aux évêchés et aux abbayes, réservant au pape l'investiture canonique[3].

Enfin le roi François Ier, quoique n'ayant gagné que le Milanais, était en réalité le maître de l'Italie, moins le royaume de Naples. Les guerres d'Italie eussent été terminées si une puissance nouvelle qui venait de se former n'eût contraint François Ier à les recommencer et à défendre l'Europe entière contre l'ambition de Charles-Quint.

1. Les vignes en Italie sont hautes et s'entrelacent aux arbres.
2. Traité de Genève (1515) et de Fribourg (1516).
3. C'est-à-dire que le pape confirmait le choix du roi et donnait à l'élu les droits attachés à sa dignité spirituelle.

RÉSUMÉ.

1. A la fin du quinzième siècle, de grands changements s'accomplissent dans le monde. L'*Imprimerie* a été découverte ; les Grecs chassés de Constantinople par les Turcs, apportent leurs livres en Occident et réveillent l'ardeur pour l'étude. *Christophe Colomb* découvre l'*Amérique* (1492). L'horizon de l'homme s'étend : l'époque moderne commence.

2. En France, le besoin d'activité qui agite tous les peuples, se détourne vers de stériles expéditions. Charles VIII veut s'emparer du *royaume de Naples* en Italie et abandonne les conquêtes de son père (Artois, Franche-Comté, Roussillon) pour satisfaire une chimérique ambition

3, 4, 5. L'Italie, divisée en principautés et républiques ennemies les unes des autres, n'offre aucune résistance à Charles qui la traverse du nord au sud en 1494 et entre à Naples (1495). Mais tandis qu'il s'oubliait au milieu des fêtes, la première ligue européenne se formait contre lui : il dut se hâter de revenir et fut forcé de s'ouvrir un passage les armes à la main à la journée de *Fornoue* (1495). Charles revint en France et mourut en 1498 avant d'avoir pu rassembler une nouvelle armée pour recommencer la guerre.

6, 7. Son cousin *Louis XII*, qui lui succéda et qui épousa sa veuve Anne de Bretagne, continua les guerres d'Italie et s'empara, à deux reprises, du *Milanais* (1500).

8, 9. Ensuite, pour mieux s'assurer le royaume de Naples, il le partagea d'avance avec le roi d'Espagne qui le convoitait aussi. Mais Ferdinand le Catholique trompa Louis XII, et, malgré la vaillance des grands capitaines français Bayard, la Palisse, Louis d'Ars, le royaume de Naples fut perdu pour les Français battus à *Séminara*, à *Cérignoles* (1503).

10, 11. Découragé et malade, Louis XII signa les *traités de Blois* (1504-1505) qui eussent été funestes à la France, si le roi, revenu à une plus sage politique, ne les eût fait annuler par les États généraux de Tours (1506). Ces États donnèrent à Louis XII le beau nom de Père du peuple.

12, 13. Mais Louis XII commit la faute de s'allier avec ses ennemis contre les Vénitiens, ses seuls alliés possibles en Italie. Il battit les Vénitiens à *Agnadel* (1509), mais la ligue qu'il avait formée contre Venise, se retourna contre lui, ayant pour chef le pape Jules II ; ce fut la sainte ligue (1511-1512). Les Français, assaillis de toutes parts en Italie, résistèrent, et un jeune prince, neveu de Louis XII, *Gaston de Foix*, s'illustra par les victoires de *Bologne*, de *Brescia*, de *Ravenne* (1512), mais périt à cette dernière, enseveli dans son triomphe.

14. Le pape Léon X successeur de Jules II, reforma la ligue de

Malines (1513) et les Français perdirent contre les Suisses la journée de *Novare*; au nord ils perdirent la bataille de *Guinegate*. La France fut envahie de tous côtés et Louis XII se hâta de traiter avec ses ennemis. Il mourut en 1515.

15. Dans cette guerre la marine française s'était signalée et l'héroïsme de Primoguet ouvre brillamment nos annales maritimes.

16. Sans ces guerres, le règne de Louis XII eût été bien plus heureux. La sagesse, la justice de son administration accrurent la prospérité du pays, et le peuple associait, dans sa reconnaissance, au nom du roi, le nom de son ministre le cardinal Georges d'Amboise.

17, 18, 19. Le successeur de Louis XII, François Ier, son cousin, voulut tout de suite réparer les malheurs qui avaient attristé les dernières années du règne. Il franchit hardiment les Alpes, força les Suisses qui gardaient les passages, à se replier sur Milan (1515), et remporta une victoire décisive à la journée de Marignan. D'un seul coup le Milanais fut reconquis.

Les Suisses signèrent avec François Ier une paix perpétuelle et le pape Léon X signa un *Concordat* (1516) qui réglait les longues querelles des rois de France avec le Saint-Siége.

SUJETS DE DEVOIRS ÉCRITS

La première guerre d'Italie.

Rapports de Louis XII et de Ferdinand le Catholique jusqu'aux traités de Blois.

Louis XII et les Vénitiens.

Exploits des grands capitaines français pendant le règne de Louis XII.

Gaston de Foix.

Pourquoi Louis XII fut-il surnommé le Père de la Patrie?

La bataille de Marignan.

Part que prit Bayard aux guerres d'Italie sous Louis XII et au début du règne de François Ier.

Questionnaire.

1. Quels changements importants se produisent dans le monde à la fin du quinzième siècle?

2. Quelles provinces abandonna Charles VIII pour se rendre libre de partir en Italie?

3-5. Quel était l'état de l'Italie au moment de l'expédition des Français? — Comment s'opéra le voyage de Charles VIII? — Quelle ligue se forma contre lui? — Qui la lui révéla? — Où Charles VIII livra-t-il bataille aux confédérés? — En quelle année? — Quand et comment mourut-il?

6, 7. Quel fut le successeur de Charles VIII? — Qui épousa Louis XII? — A quel titre Louis XII ré-

clamait-il le Milanais? — Qui fit la conquête de cette province?

8, 9. Comment Louis XII s'y prit-il pour obtenir le royaume de Naples? — Comment fut-il trompé par Ferdinand le Catholique? — Quels grands capitaines se distinguèrent durant les guerres de Louis XII? — Où furent battus les Français? — Où se dévoua Bayard? — Quelle fut la belle conduite de Louis d'Ars?

10, 11. Quels traités funestes Louis XII signa-t-il? — En quoi ces traités étaient-ils funestes? — L'étaient-ils tous également? — Où Louis XII fit-il annuler les traités de Blois? — Quel titre lui décernèrent les États-Généraux?

12, 13. Quelle faute commit Louis XII à l'égard des Vénitiens? — Où les battit-il? — Qu'arriva-t-il de la ligue qu'il avait formée contre eux? — Quel était le chef de la Sainte-Ligue? — Quelle ville assiégea le pape Jules II? — Quelles victoires remporta Gaston de Foix? — Quelle fut la mort de Gaston?

14. Quels désastres suivirent cette mort? — Quels dangers menaçaient la France à la fin du règne de Louis XII? — Qui épousa-t-il et quand mourut-il?

15. Quelle part prit la marine française aux dernières guerres?

16. Pourquoi Louis XII a-t-il mérité d'être appelé père du peuple? — Quel fut le sort du royaume sous son administration? — Quel fut son principal ministre?

17-19. Qui succéda à Louis XII? — Par où François Ier passa-t-il pour pénétrer en Italie? Qui lui fit sa route à travers les Alpes? — Jusqu'où les Suisses reculèrent-ils? — Racontez les diverses péripéties de la bataille de Marignan? — Quels en furent les résultats? — Quelle paix fut conclue avec les Suisses? Avec le pape Léon X

Tableau des guerres d'Italie de 1494 à 1515.

RÈGNES.	ENNEMIS.	ÉVÉNEMENTS ET BATAILLES.	RÉSULTATS.
Charles VIII. (1483-1498)	Ligue des Milanais, des Vénitiens, Maximilien, Ferdinand le Catholique, Henri VII d'Angleterre.	Combat de *San Germano*, qui ouvre le royaume de Naples. Bataille de **Fornovo** (1495), qui ouvre la retraite.	Royaume de Naples perdu.
Louis XII. (1498-1515)	Maximilien, Ferdinand le Catholique, Henri VIII.	Conquête du *Milanais* (1500). Partage du *royaume de Naples*. Défaites de **Seminara**, de **Cérignoles** (1503). Traités de Blois (1504).	Louis XII ne garde que le Milanais.
	Venise.	Bataille d'**Agnadel** (1509).	Perte du Milanais et de l'Italie.
	Venise, Maximilien, Ferdinand, la *Sainte Ligue*, Henri VIII. Les Suisses, Jules II, puis Léon X (1513).	Victoires de Gaston de Foix à **Bologne**, **Brescia**, **Ravenne** (1512). Mort de Gaston de Foix. Défaites de **Novare**, de **Guinegate** (1513).	
François Ier. (1515)	Léon X, les Suisses, Henri VIII.	Victoire de **Marignan** (1515).	Reprise du Milanais. **Paix perpétuelle** avec les Suisses. Concordat.

CHAPITRE IX.

I. L'ÉQUILIBRE EUROPÉEN. — FRANÇOIS Ier ET CHARLES-QUINT.

(1515-1559.)

Sommaire. — 1. La branche des Valois-Orléans-Angoulême; le roi François Ier, (1515-1547). — 2. L'équilibre européen. — 3. Charles d'Autriche; réunion des principautés autrichiennes et de l'Espagne (1519); Charles, empereur d'Allemagne (1519). — 4. Dangers résultant pour la France de la puissance de Charles-Quint. — 5. Avantages de François Ier. — 6. Le camp du Drap d'Or (1520). — 7. Première guerre contre Charles-Quint (1521-1526); trahison du connétable de Bourbon (1523); mort de Bayard (1524). — 8. Bataille de Pavie (1525). — 9. Captivité de François Ier (1525-1526). — 10. Deuxième guerre contre Charles-Quint; prise et sac de Rome (1527); chute de l'indépendance italienne; paix de Cambrai (1529). — 11. Alliance de François Ier avec les Turcs. — 12. Troisième guerre contre Charles-Quint (1536-1538). — 13. Quatrième guerre (1542-1544); la revanche de Pavie; Cérisoles (1544); paix de Crespy (1544). — 14. Administration de François Ier. — 15. Henri II (1548-1559); conquête des Trois Évêchés (1552). — 16. Défense de Metz par François de Guise (1552). — 17. Abdication de Charles-Quint (1556); Philippe II, roi d'Espagne. — 18. Bataille de Saint-Quentin (10 août 1557). — 19. Prise de Calais (1558). — 20. Traité de Cateau-Cambrésis (1559). — 21. Résultats des guerres d'Italie. — 22 Éclat des lettres et des arts; la Renaissance.

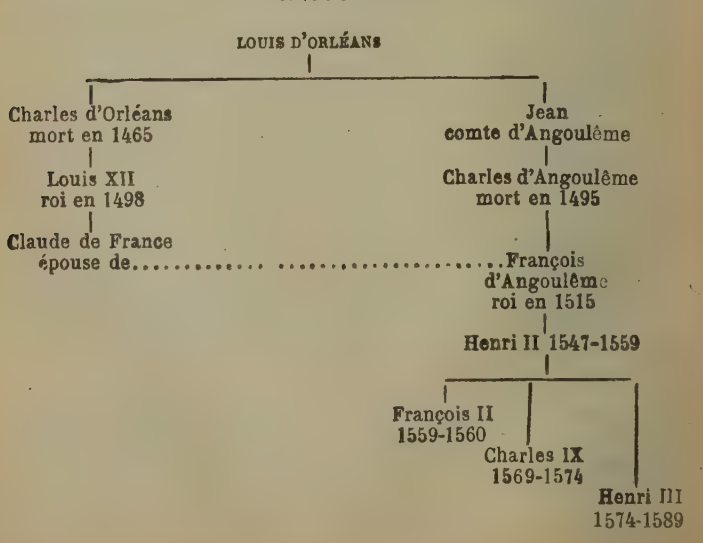
1. La branche des Valois-Orléans-Angoulême; le roi François Ier (1515-1547). — Le vainqueur de Marignan descendait comme le roi Louis XII, dont il était le cousin et le gendre, de Louis d'Orléans, frère de Charles VI. Héritier du comté d'Angoulême, il réunit, en arrivant au

trône, ce riche comté à la couronne et commença la branche des *Valois-Orléans-Angoulême*[1].

Grand de taille, beau de visage, brave et spirituel, ami des lettres et des plaisirs, il était le roi qui convenait aux gentilshommes de ce temps. Son règne de trente-deux ans est un des plus remplis de notre histoire, et, malgré bien des revers, l'un des plus brillants. Les guerres furent presque continuelles, mais nécessaires, et, en dépit de ces guerres, le pays se transforma, grâce au progrès des arts qui trouvèrent en François Ier un protecteur intelligent et généreux.

2. L'équilibre européen. — L'Europe, au moyen âge, avait vu se constituer les monarchies de France, d'Angleterre, d'Espagne, l'empire d'Allemagne. Celui-ci n'avait pu étendre sur les autres pays sa domination, et les puissances différentes, en s'associant contre les plus ambitieuses, avaient pu maintenir l'équilibre. Or, un enchaînement de circonstances amena la réunion des principautés autri-

1. BRANCHE DES VALOIS-ORLÉANS ET DES VALOIS-ORLÉANS-ANGOULÊME.



chiennes, de l'Espagne et de l'empire d'Allemagne entre les mains d'un seul homme. L'Europe fut menacée de tomber sous le joug d'un seul maître ; l'*équilibre européen* était rompu en faveur de la maison d'Autriche et c'est pour le rétablir que François Ier combattit toute sa vie.

3. Charles d'Autriche ; réunion des principautés autrichiennes et de l'Espagne (1516) ; Charles empereur d'Allemagne (1519).—Déjà à la fin du règne de Louis XI, un prince de la maison d'Autriche[1], *Maximilien*, avait gagné par son mariage avec Marie de Bourgogne les Pays-Bas. Son fils, *Philippe le Beau*, épousa la fille de Ferdinand et d'Isabelle, et acquit ainsi des droits à la couronne d'Espagne. Philippe mourut en 1504, laissant deux fils, *Charles* et *Ferdinand*. Charles, l'aîné, rejeton de familles puissantes qui avaient doublé leur puissance par d'heureuses alliances, recueillit le fruit de tant de mariages et plaça sur sa tête toutes les couronnes ducales et royales que ses parents s'étaient mutuellement apportées en dot.

Maître des *Pays-Bas*, il devint, à la mort de Ferdinand le Catholique, son aïeul maternel, **roi d'Espagne** (1516), et à la mort de Maximilien, son aïeul paternel (1519), pos-

1. L'Autriche ne fut à l'origine, qu'un duché, puis un archiduché situé dans la vallée moyenne du Danube, avec la ville de *Vienne* pour capitale. Sans cesse agrandi, il fut souvent uni à la couronne impériale. Les empereurs allemands étaient électifs, mais la puissance des princes de la maison d'Autriche avait fini par rendre la couronne impériale comme héréditaire dans leur maison, quoique les formalités de l'élection fussent toujours observées.

MAISON D'AUTRICHE :	Pays-Bas. principautés Autrichiennes empire Allemand.	Maximilien empereur d'Allemagne 1493-1519.	Philippe le Beau fils de Maximilien et de Marie de Bourgogne.	Charles d'Autriche empereur sous le nom de Charles-Quint[1]
MAISON D'ESPAGNE : 2°	Espagne. royaume de Naples Amérique.	Ferdinand le Catholique et Isabelle.	épouse Jeanne la Folle fille de Ferdinand et d'Isabelle.	

1. Ou Charles V. En latin Carolus Quintus, dont on a fait Charles-Quint. En Espagne il était Charles.

sesseur des **duchés autrichiens**. François Ier essaya en vain de lui disputer la couronne impériale. Les électeurs allemands lui préférèrent le descendant de princes allemands et Charles, au-dessus de toutes ses couronnes, plaça encore la **couronne impériale** allemande. Et comme si ce n'était pas assez, le royaume d'Espagne qu'il venait de recevoir avec le **royaume de Naples**, commençait à s'étendre au delà des mers. Les Espagnols, en Amérique, faisaient la conquête du **Mexique et du Pérou**, dont les mines d'or allaient lui fournir des ressources presque inépuisables.

4. Dangers résultant pour la France de la puissance de Charles-Quint. — Cette immense monarchie enveloppait la France de tous les côtés.

Au nord, Charles possédait avec le Brabant, l'**Artois**, par lequel il arrivait tout de suite en Picardie, à une trentaine de lieues de Paris. Il possédait le Hainaut, le Luxembourg qui lui ouvraient une seconde route à travers la Champagne. Il tenait à l'est la Franche-Comté, c'est-à-dire le Jura, qui domine la Bourgogne. Empereur, il pouvait encore du côté de l'est jeter sur notre pays toutes les forces de l'Allemagne. Roi d'Espagne et maître du Roussillon, il pouvait envahir le midi de la France. Roi de Naples, il tenait en échec notre puissance en Italie. La maison d'Autriche devenait donc un danger pour la maison de France, et une *rivalité* qui devait durer plusieurs siècles s'engagea entre ces deux maisons.

5. Avantages de François Ier. — Ce qui permit à François Ier de soutenir la lutte sans trop de désavantage c'est que son royaume déjà unifié présentait une masse compacte. La noblesse, domptée et disciplinée, suivait avec ardeur un roi qu'elle aimait. Le sentiment national, déjà fort, grandit au milieu des épreuves et des périls. Il était déjà trop tard pour qu'un ennemi, même aussi redoutable que Charles-Quint, pût démembrer la France.

D'ailleurs Charles n'était pas aussi puissant qu'il le paraissait. Malgré son titre d'empereur, il avait peu d'autorité en Allemagne où allaient éclater des guerres religieuses. Ses Etats, nombreux, mais trop divers, et trop éloignés les uns des autres, lui causaient beaucoup d'embarras qui le détournaient sans cesse de sa grande lutte contre François Ier. Il avait plus de troupes, mais était

moins obéi. A force de vouloir être le maître partout il finissait par ne l'être plus nulle part.

6. **Le Camp du Drap d'Or (1520).** — Charles d'Autriche avait, en 1516, conclu un traité d'amitié avec François Ier à *Noyon*[1]. Mais son élection à l'empire irrita et effraya le roi de France. Celui-ci alors chercha d'abord à s'allier avec le roi d'Angleterre *Henri VIII* (monté sur le trône en 1507), contre le nouvel empereur qui enveloppait et serrait la France de tous côtés. Il reçut le roi d'Angleterre entre Guines et Ardres, dans un camp magnifique qu'on appela le *Camp du Drap d'Or*, à cause de la richesse des étoffes et du luxe que déploya la cour de François Ier. Ce luxe même blessa l'orgueil de Henri VIII. Charles-Quint, plus humble et plus adroit, alla trouver Henri en Angleterre et s'assura l'alliance pour laquelle François Ier avait fait tant de sacrifices.

7. **Première guerre contre Charles-Quint (1521-1526); trahison du connétable de Bourbon (1523); mort de Bayard (1524).** — Les guerres d'Italie, prenant dès lors un autre caractère, eurent pour objet d'enlever ce pays à la domination du puissant empereur d'Allemagne, mais n'y réussirent pas. De plus la lutte s'engagea sur d'autres frontières, aux Pyrénées et au Nord.

Les Impériaux envahirent la Champagne (1521); Bayard la sauva, et la France avec elle, par sa courageuse défense de **Mézières**. Mais, l'année suivante, en Italie, Lautrec, qui ne pouvait payer ses Suisses, fut entraîné par eux à l'attaque de la **Bicoque**[1] et fut battu (1522).

François Ier allait descendre au delà des Alpes pour réparer ce revers, lorsqu'il apprit qu'un des plus riches seigneurs de France, issu du sang royal, le *connétable de Bourbon*, ambitieux mécontent, avait conclu un traité avec Charles-Quint et Henri VIII pour démembrer la France (1523).

Se voyant découvert, le connétable s'enfuit, et les ennemis pénétrèrent en Guyenne, en Franche-Comté, en Champagne; heureusement ils furent vite repoussés. Mais un favori, l'amiral Bonnivet, reçut le commande-

1. La Bicoque, Bicocca, village de la Lombardie au nord-est de Milan.

ment de l'armée d'Italie et fut vaincu à **Biagrasso**[1] (1524).

Dans la retraite qu'il opéra, attaqué au passage de la Sésia, il fut encore battu à Romagnano et, blessé, donna le commandement à Bayard. Le chevalier sans peur et sans reproche se tenait à l'arrière-garde, et fut atteint d'un coup d'arquebuse. On l'assit au pied d'un arbre. Le bon chevalier, se sentant mourir, planta son épée devant lui et en baisa la poignée, qui figurait une croix. Les ennemis accoururent, lui tendirent un pavillon, le couchèrent sur un lit de camp. Le connétable de Bourbon lui-même survint et plaignit le bon chevalier. Celui-ci répondit: « *Il n'y a point de pitié à avoir de moi, car je meurs en homme de bien; mais j'ai pitié de vous, qui servez contre votre prince, votre patrie et votre serment.* » Bayard mourut quelques heures après (1524).

8. Bataille de Pavie (1525). — Les Impériaux avaient vivement poursuivi l'armée française et envahi la Provence. Ils se heurtèrent contre **Marseille**, qui résista quarante jours au connétable de Bourbon ; les femmes mêmes travaillèrent aux remparts dont une partie reçut le nom de *tranchée des dames*. François Ier accourut. Les Impériaux se retirèrent en toute hâte.

François les poursuivit au delà des Alpes et s'empara de *Milan*, assiégea **Pavie**[2] et eut le tort d'envoyer une partie de ses troupes conquérir le royaume de Naples. C'était s'affaiblir. Pavie tint bon. Les Impériaux accoururent avec des forces supérieures. On proposait à François Ier de se retirer. L'orgueil le poussa à suivre le conseil de l'amiral Bonnivet qui parlait au contraire de combattre. Le roi commit encore la faute de se jeter, avec ses chevaliers, devant son artillerie qu'il rendit inutile. Les meilleurs capitaines, la Trémoille, la Palisse, Louis d'Ars, dont on avait négligé les conseils, combattaient sans espoir et tombaient autour du roi qu'ils ne voulaient pas abandonner. L'amiral Bonnivet, comprenant la faute qu'il avait commise, chercha et trouva la mort. François ne tarda pas à être entouré d'en

1. Ou Abiattegrasso, village de Lombardie à 16 kilomètres nord-ouest de Milan.

2. Ville très-ancienne de l'Italie, sur le Tessin. Elle fut la capitale des rois lombards.

nemis. Il fit des prodiges de valeur, mais son cheval blessé tomba et lui dessous. Le roi était bien reconnaissable au luxe de son armure et au panache blanc qui ornait son casque. On lui cria de se rendre au connétable de Bourbon. François, entendant le nom d'un traître, refusa et dit d'appeler l'autre chef de l'armée, Charles de Lannoi. Il se rendit à lui, mais ne s'en vit pas moins dépouillé de son armure par une soldatesque avide. Le soir, le roi écrivit à sa mère une longue lettre, dans laquelle il disait : « De toutes choses ne m'est demeuré que l'honneur et la vie qui est sauve. » On en a fait le mot : « Tout est perdu, fors l'honneur » (24 février 1525).

9. Captivité de François Ier (1525-1526). — François fut conduit d'Italie en Espagne et enfermé, à Madrid, dans un donjon haut, étroit et sombre. Charles-Quint posait des conditions qui n'allaient à rien moins qu'à démembrer le royaume. François refusait de céder. Bientôt il tomba malade. L'empereur vint le visiter, car il ne craignait rien tant que de perdre son prisonnier, et permit à la sœur du roi, Marguerite de Valois, de venir le soigner.

Charles-Quint qui avait paru, devant le danger du roi, s'adoucir et s'humaniser, retrouva son inflexibilité. François Ier tenta en vain de l'effrayer en annonçant son intention d'abdiquer en faveur du dauphin. Il ne put obtenir aucun changement aux conditions. Vaincu par tant d'épreuves, il résolut de tout accorder, sauf à ne pas tout remplir. Il protesta secrètement contre la violence qui lui était faite et signa le traité de **Madrid**, par lequel *il renonçait à toute possession en Italie*, à toute prétention sur la *Flandre*, l'*Artois;* rendait même la *Bourgogne* au descendant de Charles le Téméraire; *rétablissait Bourbon dans ses biens* et épousait la sœur de Charles-Quint, *Eléonore de Portugal* (14 janvier 1526). On le conduisit à la frontière de France et, sur les bords de la Bidassoa, on l'échangea contre ses deux fils, qu'on devait garder comme otages. Lorsqu'on l'eut ramené sur la rive française, il s'élança vivement sur son cheval et s'écria : « Maintenant je suis roi, je suis roi encore ! »

10. Deuxième guerre contre Charles-Quint; prise et sac de Rome (1527); chute de l'indépendance italienne; paix de Cambrai (1529). — La captivité de François Ier émut l'Europe. Le salut de la France devenait le

salut de tous : car si elle succombait, l'Europe entière tombait sous la domination de la maison d'Autriche. Henri VIII, ce roi d'Angleterre qui avait conspiré avec Charles-Quint le démembrement de notre pays, sentit son imprudence et la répara en prenant la défense de François Ier et de l'Italie. Tous les États italiens se réunirent, jurant de ne point se laisser asservir. François Ier, délivré, adhéra à cette ligue, dite *ligue de Cognac* et rompit le traité de Madrid. Une *assemblée* de notables à *Cognac*[1] déclara que le roi ne *pouvait aliéner aucune province du royaume*. Les États de Bourgogne soutinrent *qu'eux seuls avaient le droit de disposer de leur pays* et qu'ils entendaient *maintenir leur union avec la France*. Le roi, jusque-là si jaloux de son honneur, ne croyait pas manquer à sa parole de chevalier qu'il n'avait pas donnée librement.

Au moins aurait-il dû pousser énergiquement la guerre et appuyer ses alliés. Tandis qu'il négociait avec tout le monde, l'Italie, incapable d'un effort unanime et viril, succombait. Des bandes d'aventuriers mal payés par Charles-Quint, des *lansquenets* se précipitèrent de l'Allemagne sur l'Italie où la guerre allait leur permettre le pillage. Le duc de Bourbon les suivait plutôt qu'il ne les commandait. Les États italiens, effrayés par le sac de Milan, demandaient à traiter, les soldats voulaient batailler et piller. Le pape négociait et les lansquenets criaient sans cesse : « Rome! Rome! » Clément VII acheta la retraite des troupes impériales, mais celles-ci avançaient toujours, proférant leurs menaces odieuses. Rome cependant résista. Le duc de Bourbon fut tué en montant à l'assaut. Ses soldats, excités par cette mort, n'en combattirent qu'avec plus d'acharnement et s'emparèrent de la ville (6 mai 1527).

Rome, livrée aux Impériaux, fut mise à sac pendant huit jours. Les églises qui avaient servi d'inutiles refuges à des populations épouvantées, étaient assaillies par les lansquenets, presque tous luthériens[2], qui s'emparaient des vases précieux et des riches ornements. Les basiliques de

1. Chef-lieu d'arrondissement de la Charente.

2. La réforme prêchée par Luther en Allemagne depuis 1517 avait déjà fait de grands progrès; mais ces lansquenets, gens sans foi ni loi, s'inquiétaient peu des doctrines de Luther; ils ne songeaient qu'à satisfaire leurs passions et leur haine contre le catholicisme.

Saint-Pierre et de Saint-Paul, la chapelle du pape servaient d'écurie aux chevaux. Clément VII demeura prisonnier de ces bandes farouches. Charles-Quint, à la nouvelle du sac de Rome, ordonna de prier pour la délivrance du pontife, prisonnier de ses soldats!

François Ier resserra son alliance avec Henri VIII et envoya en Italie une armée pour venger des désastres qu'il aurait pu empêcher. A l'approche des troupes de *Lautrec*, les brigands qui occupaient Rome depuis neuf mois se retirèrent dans le royaume de Naples. Les Français les y poursuivirent et conquirent en peu de temps tout le pays. Lautrec mit le siége devant *Naples;* le Génois **André Doria** bloquait la ville avec sa flotte. Le manque d'argent, la peste arrêtèrent les succès; André Doria, blessé dans ses intérêts et dans son patriotisme par la maladroite politique de François à l'égard de Gênes, sa patrie, fit défection, et changea les succès en désastre. Lautrec mourut; quelques débris de son armée regagnèrent à grand'peine le nord de l'Italie (1528), puis une autre armée fut détruite à *Landriano* (1529) en Lombardie.

François Ier épuisé conclut avec Charles-Quint la paix de Cambrai, dite **Paix des Dames**, parce qu'elle fut négociée par la mère du roi, *Louise de Savoie*, et la tante de Charles-Quint. Le roi de France conservait la Bourgogne et payait deux millions d'écus d'or pour sa rançon. Ses fils lui étaient rendus. Le mariage du roi avec Eléonore devait s'accomplir. Les conditions les plus onéreuses du traité de Madrid tombaient, mais l'Italie entière fut soumise à Charles-Quint. Celui-ci se fit couronner à Bologne (1531) empereur d'Allemagne et roi d'Italie. Pendant trois siècles la Péninsule subira la domination de la maison d'Autriche; elle n'existera plus comme nation.

11. Alliance de François Ier avec les Turcs. — François Ier comprit l'utilité que pouvait avoir pour sa cause une alliance avec le sultan des Turcs *Soliman* le *Magnifique*. Il entra en relations avec lui comme il négociait avec les protestants d'Allemagne. Le souverain du pays d'où était parti le mouvement des croisades, en venait à faire cause commune avec les Turcs, tandis que son rival renouvelait au contraire les croisades. Charles-Quint, en effet, accordait aux chevaliers de Rhodes l'*île de Malte*, les soutenait dans leur guerre contre les infidèles, dirigeait contre Tunis

une expédition brillante et heureuse (1535). François Ier donnait le premier l'exemple de *séparer la religion et la politique*. Mais ce qu'il faisait à l'extérieur, lui répugnait à l'intérieur : dans son royaume il envoyait les protestants au bûcher, pour montrer, par l'inconséquence la plus odieuse, son attachement au catholicisme.

12. Troisième guerre contre Charles-Quint (1536-1538) ; les légions provinciales, dévastation de la Provence. — Malgré toutes ces intrigues et ces alliances hostiles contre Charles-Quint, François Ier maintint la paix de Cambrai pendant six ans. Les succès de son rival l'irritèrent. Charles revenait de Tunis béni par vingt mille chrétiens qu'il avait délivrés. François, prenant pour prétexte la mort d'un de ses agents, *Merveille*, tué par le duc de Milan, recommença la guerre. Il voulait cette fois s'emparer de la *Savoie* et du *Piémont* (1536). Ce pays tomba en son pouvoir presque sans coup férir.

Las des mercenaires, le roi essaya d'organiser une armée réellement française ; il créa des **légions provinciales** dans les provinces frontières. « Au premier remuement de guerre, dit Montluc en ses Mémoires, le roi François dressa des légionnaires, qui fut une très-belle invention, si elle eût été bien suivie ; car c'est le vrai moyen d'avoir toujours une bonne armée sur pied, comme faisaient les Romains. »

Charles-Quint, cependant, refoula les troupes françaises laissées en Piémont et envahit la *Provence*. Mais les villes ne se laissèrent point prendre et le maréchal de Montmorency dévasta lui-même les campagnes, où les Impériaux ne purent vivre. Sacrifice douloureux auquel tout le pays consentit et qui prouva aux Impériaux le patriotisme des habitants.

L'armée allemande, qui avait envahi la Picardie, n'avait pas été plus heureuse. L'allié de François Ier, Soliman, avait envahi la Hongrie. Charles-Quint consentit à une trêve négociée par le pape, puis signée à Nice (1538). Les deux rivaux la confirmèrent à l'entrevue d'Aigues-Mortes.

13. Quatrième guerre (1542-1544) ; la revanche de Pavie ; Cérisoles (1544) ; paix de Crespy (1544). — L'année suivante, l'empereur traversa la France pour aller châtier la ville de *Gand* révoltée. Le roi crut le gagner par des fêtes splendides que Charles paya en faisant de vagues promesses : car il craignait que son ancien prisonnier ne le

retînt captif à son tour. Arrivé dans ses États et vainqueur des Gantois, il renia ses promesses à l'égard du Milanais qu'il devait donner à un fils du roi. Ce manque de foi et l'assassinat d'un agent français envoyé à Soliman, amenèrent le renouvellement des hostilités. Charles venait d'essuyer un désastre en tentant une expédition contre Alger (1541). Une tempête avait détruit sa flotte. L'occasion semblait propice.

François mit cinq armées sur pied et attaqua par toutes les frontières. De plus une flotte ottomane se joignit à la flotte française et vint bombarder la ville de *Nice* (1544). Cette union des lis[1] et du croissant excita une vive indignation, et Charles-Quint put, en excitant ses peuples, appeler la France « l'ennemie domestique de l'Europe. » Henri VIII, qui allait sans cesse de l'un à l'autre parti, se tourna contre nous et prépara un débarquement en France. La guerre traînait, car nos armées, depuis Pavie, se défiaient des grandes batailles. Cependant le comte d'Enghien envoya Montluc demander au roi l'autorisation d'engager, en Italie, une vive action qui eut un plein succès à Cérisoles. L'infanterie française enfonça une armée espagnole bien supérieure en nombre (avril 1544); ce fut la revanche de Pavie.

Mais on se vit aussitôt obligé de rappeler cette armée pour défendre la Picardie et la Champagne. Charles-Quint s'avança jusqu'à *Château-Thierry*. Les Parisiens fuyaient déjà : « Dieu, s'écriait le roi, tu me fais payer cher cette couronne que je croyais avoir reçue de ta main comme un don ! » La panique fut aussi vite calmée qu'elle avait été prompte. Charles ne put prendre Château-Thierry; Henri VIII ne faisait point de progrès dans le Boulonnais. L'empereur, rappelé en Allemagne par les troubles qu'y excitaient les protestants, s'estima heureux de signer la paix de Crespy, en Laonnais[2] (sept. 1544).

La France n'avait perdu à tant de guerres que l'Italie, et son attention venait d'être éveillée par les dangers qu'elle avait courus au nord. Elle songera désormais à se fortifier de ce côté.

Henri VIII s'était emparé de la ville de *Boulogne* et con-

1. Les fleurs de lis ont été depuis le douzième siècle jusqu'au dix-huitième les armes de la France. Le *croissant* de la lune figurait dans les armes de Constantinople.

2. Département de l'Aisne.

tinua la guerre encore deux années; enfin il signa le traité d'Arras (1546). L'année suivante, François Ier mourut, en 1547, au château de *Rambouillet*, après avoir, en réalité, sauvé l'Europe de la domination de Charles-Quint.

14. Administration de François Ier. — François Ier fut un roi fidèlement obéi, il abusait même de cette soumission et répondait aux députés du Parlement qui lui faisaient des remontrances : « Je suis le roi, je veux être obéi. » Il ne convoqua point les *Etats généraux*, les remplaçant par des assemblées de notables et signa ses ordonnances de la formule : « *Car tel est notre bon plaisir.* » Mais il porta des coups sensibles à l'autorité qui restait aux seigneurs en plaçant les juges seigneuriaux sous la surveillance des juges royaux (édit de *Crémieu*[1], 1536). Par l'édit de *Villers-Cotterets*[2], il limita la juridiction des tribunaux ecclésiastiques ; il substitua le français au latin dans la rédaction des actes notariés, et ordonna aux curés de tenir un registre des naissances, des mariages, des décès. Ce fut le commencement de l'*état civil*.

François Ier avait réglé les questions religieuses par le *Concordat* de 1516. Il tenta l'organisation de *légions provinciales*, essai d'armée nationale, mais qui ne tint pas.

Les guerres, jointes à son amour du faste et du luxe, l'entraînèrent à des dépenses considérables ; il donna le funeste exemple de confondre le *trésor du prince* avec le *trésor public*, afin d'y puiser plus facilement. Les impôts, sous son règne, furent très-lourds, les tailles augmentées, la *dette publique* commencée, et le roi établit les premières *rentes perpétuelles* sur l'Hôtel de Ville.

De plus, entrant dans une voie mauvaise, il créa des charges d'administration, des *offices* qu'il vendait pour se procurer de l'argent. Il vendit même les charges de conseillers au parlement, et fit passer en pratique le grave abus de la *vénalité* des *charges*, qui amena bientôt la création d'une noblesse dite *de robe* à côté de la *noblesse d'epée*. Il eut le tort d'abandonner à la vengeance de sa mère, Louise de Savoie, le surintendant **Semblançay**[3], qui fut pendu au gibet de Montfaucon (1527).

1. Chef-lieu de canton (Isère).
2. Chef-lieu de canton (Aisne).
3. Jacques de Beaune, baron de Semblançay (Indre-et-Loire), s'attira la haine de Louise de Savoie, parce que, réprimandé par le roi pour

Dans les Alpes vivait, obscure et pauvre, la population des *Vaudois*, qui professait des doctrines hérétiques : la laissa exterminer (1545). Il avait été pourtant clément envers les habitants de la Rochelle qui s'étaient soulevés.

François Ier rebâtit la ville de Vitry, appelée dès lors *Vitry-le-François*, et le *Havre de Grâce*, destiné à devenir un de nos ports les plus commerçants.

Sous son règne, **Jacques Cartier** découvrit le **Canada** (1535), où nous devions fonder une colonie. Enfin, n'oublions pas que François Ier a jeté sur ses fautes et sur ses malheurs un voile brillant, l'éclat des lettres et des arts qu'il a encouragés et qui ont popularisé sa mémoire.

15. Henri II (1547-1559); Conquête des Trois Évêchés (1552). — Le fils de François Ier, *Henri II*, hérita de son goût pour les plaisirs, mais non pour la guerre. Il se vit forcé néanmoins de soutenir la rivalité engagée entre les maisons de France et d'Autriche. Henri II *s'allia aux protestants d'Allemagne*, bien qu'il persécutât ceux de son royaume. Il profita des graves embarras que suscitaient alors à Charles-Quint les guerres religieuses pour reprendre les hostilités : cette fois, on chercha à s'étendre dans une bonne direction vers l'est. Une belle armée parut à l'improviste devant **Metz** et s'en empara. **Toul** et **Verdun** tombèrent également entre nos mains : on appelait ces villes les **Trois Evêchés** (1552). La Lorraine, le Luxembourg furent occupés.

16. Défense de Metz par François de Guise (1552). — Irrité de cette agression des Français, Charles-Quint se hâta de régler les affaires d'Allemagne et fit les plus grandes concessions aux protestants. Puis, se retournant aussitôt contre Henri II, il voulut lui enlever les Trois-Evêchés. Avec une armée de soixante mille hommes, une artillerie formidable pour le temps, cent pièces de canon, il vint mettre le siége devant la ville de *Metz*. Le duc **François de Guise** s'illustra en la défendant.

n'avoir pas, en 1522, envoyé à Lautrec l'argent destiné à payer les Suisses, il avait déclaré qu'il avait été forcé de remettre cet argent à Louise de Savoie qui se l'était approprié. Les accusations portées contre Semblançay furent plus tard reconnues fausses, et son fils fut rétabli dans ses biens.

Les habitants l'aidaient à l'envi et supportèrent avec la plus grande résignation la destruction des faubourgs et des maisons élevées dans la campagne. Le duc avait fait entrer pour plus d'une année de vivres dans la place et les mesurait avec la plus sévère économie. Malgré toute leur artillerie, les Impériaux ne se trouvèrent pas en état, au bout de deux mois, de tenter un assaut. Les pluies de l'automne arrivèrent, puis les froids de l'hiver. Charles-Quint s'obstinait; mais il perdait tant de monde qu'il se vit enfin, la rage dans le cœur, obligé de renoncer à son entreprise. Les ennemis se retirèrent au mois de janvier et les habitants de Metz, en visitant les camps abandonnés, purent juger de l'étendue de leur victoire, tant il y avait d'hommes morts. Une infinité de malades délaissés se lamentaient dans les tentes. Le duc de Guise envoya recueillir les malades, ordonnant de les nourrir et de les guérir, et relevant ainsi sa victoire par une humanité encore rare à cette époque (janvier 1553).

Les Impériaux se tournèrent alors vers le nord, s'emparèrent de *Térouanne* et récompensèrent l'humanité française en ruinant la malheureuse ville, qui ne s'est jamais relevée. Charles-Quint essuya cependant un nouvel échec devant **Renty** (1554), et, deux ans après, signa une trêve à *Vaucelles*, près de Cambrai (1556).

17. Abdication de Charles-Quint (1556); Philippe II roi d'Espagne. — Charles, vieilli, bien qu'il n'eût que cinquante-six ans; lassé de tant de guerres dont celles qu'il soutenait contre la France n'étaient point les plus acharnées; affligé des revers des dernières années, dégoûté d'une grandeur qui ne lui avait pas laissé un jour de repos, triste au milieu de sa toute-puissance, Charles renonça au fardeau de l'empire et brisa lui-même sa monarchie.

Il laissa à son frère *Ferdinand* l'Allemagne, et les possessions de la maison d'Autriche; à son fils **Philippe II**, l'Espagne, les Pays-Bas et le nouveau monde (1556). Il déposa toutes ses couronnes, croyant déposer tous ses soucis, et se retira dans une vallée pittoresque de l'Espagne, près du monastère de Juste, où il mourut en 1558.

En ne recevant point la couronne impériale, ni l'Autriche, Philippe II parut tout de suite plutôt délivré d'un embarras qu'affaibli dans sa puissance. Ses États moins

nombreux étaient moins dispersés ; son autorité moins étendue, mais mieux assise ; de plus il avait épousé la reine d'Angleterre, *Marie Tudor*. Pour la France il devenait plus dangereux que Charles-Quint lui-même : car il donnait moins de prise, et il pouvait envahir la France par trois de nos frontières, le nord, la frontière d'Espagne et celle d'Italie.

18. Bataille de Saint-Quentin (**10 août 1557**). — Henri II s'allia contre le nouveau roi d'Espagne avec le pape Paul IV, pontife énergique, animé du désir de rendre à l'Italie son indépendance.

François de Guise, qui avait des prétentions au royaume de Naples, descendit en Italie, mais sans réussir à sauver le pape contraint à la soumission par le général de Philippe II, le terrible *duc d'Albe*. Son armée et sa présence eussent été plus nécessaires en France. Philippe II avait envahi la Picardie ; sa femme, Marie Tudor, nous avait, malgré les Anglais, déclaré la guerre.

L'armée espagnole, conduite par le duc de Savoie, Philibert-Emmanuel, arriva, par des marches habiles et rapides jusqu'à Saint-Quentin. L'amiral Coligny eut à peine le temps de se jeter dans la place avec sept cents hommes. Le connétable de Montmorency s'avança alors avec une armée de vingt-cinq à trente mille hommes, pour faire entrer dans la place un secours à travers des marais qui n'étaient point gardés. Mais l'armée espagnole attaqua les Français qui furent enveloppés, criblés de boulets. Le connétable fut fait prisonnier. Jamais défaite ne fut plus cruelle ; Charles-Quint, dans sa retraite, en tressaillit. « *Mon fils est-il à Paris?* » dit-il au courrier de Philippe, et sur sa réponse négative, il baissa tristement la tête sans ajouter un seul mot.

Le vainqueur s'obstinait au siége de Saint-Quentin, où *Coligny* se défendit encore dix-sept jours, refusa de capituler, reçut intrépidement l'assaut et fut fait prisonnier. C'était pour les Espagnols le seul fruit de cette grande victoire.

19. Prise de Calais (**1558**). — Paris, d'abord consterné, revint de sa première surprise et s'arma. La noblesse entière accourut ; Guise arriva d'Italie, on voulait lui donner le titre de vice-roi ; toutefois on se borna à le nommer lieutenant général des armées du royaume. Aus-

sitôt, il rassemble des troupes à Compiègne, et, pour débuter par un coup d'éclat, il les conduit sur les côtes de la Manche ; il ne restait plus aux Anglais que **Calais**, cette forteresse dont ils se servaient depuis deux cent dix ans pour affaiblir, troubler et rançonner la France. En huit jours ce dernier boulevard leur fut enlevé (8 janvier 1558). La prise de Calais excita en France la joie la plus vive et fit oublier la honte de Saint-Quentin. Marie Tudor en ressentit un tel chagrin qu'elle en mourut peut-être. « Si on ouvrait mon cœur, disait-elle dans son agonie, on y trouverait le nom de Calais profondément gravé » (1558). Cette mort enlevait à Philippe II l'assistance de l'Angleterre.

20. Traité de Cateau-Cambrésis (1559). — La paix fut signée à **Cateau-Cambrésis**[1], paix heureuse en *ce qu'elle mit fin aux guerres dites d'Italie* (1559), avantageuse en ce qu'elle nous laissait les conquêtes de Henri II, les *Trois Evêchés* et *Calais*[2], mais désavantageuse en ce qu'elle nous ôtait la Savoie et les principales places du Piémont. La cession de la Savoie était surtout très-impolitique.

La paix fut consacrée par un double mariage. *Philippe II*, veuf de Marie Tudor, épousa *Élisabeth*, fille de Henri II, et le duc de Savoie, *Philibert-Emmanuel*, auquel on venait de restituer ses Etats, épousa *Marguerite*, sœur de Henri. Les fêtes qui célébrèrent cette double union furent attristées par un malheur. Henri II lutta dans un tournoi avec ses chevaliers : en combattant contre son capitaine des gardes, *Montgommery*, il fut blessé au visage et mourut onze jours après. Il laissait la France calme et forte, mais les guerres étrangères sont à peine finies que les guerres civiles vont éclater.

21. Résultats des guerres d'Italie. — Désastreuses pour l'Italie, comme pour la France, les guerres d'Italie eurent néanmoins, ainsi que les croisades, d'heureux ré-

1. Chef-lieu de canton du département du Nord.

2. La paix de Cateau-Cambrésis ne mentionnait pas les Trois Évêchés, puisque Philippe II n'avait pas qualité pour céder un pays qui n'avait pas appartenu à l'Espagne ; c'était une terre d'empire. Mais la fin de la lutte nous assurait la libre possession de ce pays que les Allemands ne songeaient plus à réclamer depuis qu'il avait si énergiquement prouvé qu'il voulait être français.

sultats pour les progrès matériels et intellectuels de notre pays.

Mort de Henri II.

Par un de ces retours si fréquents dans l'histoire, les

vaincus instruisirent les vainqueurs. Rois, seigneurs, chevaliers, vilains ne s'étaient point promenés sans fruit de Milan à Venise, de Gênes à Florence, de Florence à Rome, de Rome à Naples : ils n'avaient pas admiré en vain la riche culture des campagnes, les élégants édifices des villes, la splendeur des églises, l'industrie qui rendait la vie facile et agréable, le commerce qui répandait partout les marchandises précieuses. Charles VIII, tout ébloui de son voyage à travers la Péninsule, s'empressa de ramener en France des architectes, des ouvriers de toute sorte. Sous le règne de Louis XII, les Français commencèrent à imiter les ouvriers italiens et élevèrent d'élégants châteaux. Les industries de luxe, orfévrerie, ciselure, soierie se perfectionnèrent. Le travail de la soie enrichit la Touraine ; on fabriqua de magnifiques draps d'or. A Châtellerault on montait richement des couteaux très-finement travaillés.

22. Éclat des lettres et des arts ; la Renaissance. — Les lettres, les arts, cultivés avec ardeur au delà des Alpes et encouragés par le pape *Léon X* dont le nom fut donné à ce beau siècle ; l'esprit italien, si ouvert et si riche, agirent sur l'esprit français, notre *pays renaquit à la vie intellectuelle :* de là le nom charmant de *Renaissance* si bien mérité par le seizième siècle.

L'*imprimerie* était venue à propos donner le moyen de multiplier les livres et de les mettre à la portée de toutes les bourses. En 1436, **Jean Gutenberg**, de Mayence, établi à Strasbourg, créa les *caractères mobiles*. Il s'associa ensuite *Schœffer* et le banquier *Fust*, et tous trois perfectionnèrent la fonte des caractères. Le premier ouvrage sorti de leurs presses, en 1455 fut la *Bible*. Grâce à cette belle découverte, la science, autrefois renfermée dans un petit cercle d'élus, se répandait partout et de nouveaux horizons s'ouvraient.

En France, les savants, occupés jusqu'alors de vaines disputes, se précipitèrent avec ardeur vers l'antiquité retrouvée. La Sorbonne, qui dominait au moyen âge, vit en 1531 s'élever un établissement rival, fondé par François Ier pour l'étude de l'*hébreu*, du *grec*, de la *médecine*, des *mathématiques*, de la *philosophie*. Ce fut le **Collége de France**. L'érudition commença ses grands travaux, et la langue pittoresque, mais inégale, des trouvères et des chroni-

queurs, se retrempa aux sources pures et vivifiantes des muses grecques et latines. **Ronsard** [1] alla même jusqu'à parler français « en grec et en latin » et gâta une régénération nécessaire. Mais le poëte **Clément Marot**[2], puis **Rabelais** (1483-1553)[3], plus tard **Amyot**[4] (1513-1593) et **Montaigne**, philosophe moraliste (1533-1592), conservèrent la naïveté, la malice et la vieille langue de nos pères. François Ier enrichit de livres nombreux la Bibliothèque royale, alors à Fontainebleau.

Dans les arts, l'Italie brilla d'un éclat incomparable avec *Michel-Ange*, *Raphaël*, le peintre inimitable, *Léonard de Vinci*, etc. François Ier attira auprès de lui les peintres *Léonard de Vinci*, qu'il assista, suivant une légende plus que douteuse, à son lit de mort, à Amboise; le *Rosso*, le *Primatice*, *André del Sarto;* le célèbre sculpteur Benvenuto Cellini. Il les employa à orner le magnifique château de *Fontainebleau*, les châteaux de Saint-Germain et de *Chambord*[5]. Les grands seigneurs rivalisèrent avec le roi et on vit s'élever les élégants châteaux d'Anet, d'Écouen[6], de Chenonceaux[7], de Rambouillet, de Semblançay[8].

Les artistes français devinrent bientôt les émules des artistes italiens, du moins pour l'architecture. **Pierre Lescot**, né à Paris en 1510, mort en 1571, donna en 1541 les dessins du vieux **Louvre**. La façade de l'Horloge, seule partie de son ouvrage qui subsiste encore, est un chef-d'œuvre. **Philibert Delorme** (1518-1570), né à Lyon, étudia longtemps en Italie et revint enfin travailler pour François Ier, pour Henri II. Il prit part aux constructions de Fontainebleau : il donna le plan de plusieurs châteaux, entre autres, de celui d'*Anet*[9]. Enfin il bâtit pour Catherine de

1. Ronsard, 1524-1585.
2. Clément Marot, 1495-1554.
3. Auteur des fameux romans satiriques *Gargantua* et *Pantagruel*.
4. Il traduisit les vies des grands hommes de l'antiquité par Plutarque.
5. Loir-et-Cher.
6. Seine-et-Oise, 18 kilomètres nord. Une succursale de la maison de la Légion d'honneur y est établie.
7. Indre-et-Loire.
8. Indre-et-Loire.
9. Eure-et-Loir. Ce château n'existe plus, mais le portail a été transporté dans la cour de l'école des Beaux-Arts à Paris.

Médicis le château des *Tuileries*, qui devait se borner au gracieux pavillon du milieu[1].

Le sculpteur **Jean Goujon** (1510-1572) orna de ses sculptures le *Louvre*, que construisit Pierre Lescot, et un grand nombre de châteaux. Alliant la force à la grâce, il a mérité d'être regardé comme le maître de la sculpture en France. C'est à son ciseau que l'on doit les gracieuses figures qui encadrent la *fontaine des Innocents* à Paris. Il forma un élève également célèbre, *Bullant*, à la fois sculpteur et architecte. Il eut un émule et un ami dans **Germain Pilon** (1515-1590), auquel on doit d'admirables mausolées, entre autres le tombeau de Henri II.

Jean Cousin (1500-1590) fut non-seulement sculpteur éminent, mais un des maîtres de la peinture française : il eut le secret de la *peinture sur verre* et a laissé de magnifiques vitraux. Le musée du Louvre possède de lui un tableau justement renommé : le *Jugement dernier :* c'est l'un des premiers succès de la peinture française qui ne fleurit qu'au dix-septième siècle.

RÉSUMÉ.

1, 2, 3, 4, 5. François Ier, cousin de Louis XII, avait commencé la branche des Valois Orléans-Angoulême. Son règne fut rempli par des guerres presque continuelles, qui eurent pour but de rétablir l'équilibre européen, rompu par la puissance de la maison d'Autriche. La maison d'Autriche et la maison d'Espagne se trouvaient réunies en la personne de Charles d'Autriche qui, de plus, se fit élire empereur d'Allemagne (1519).

François Ier entreprit de lutter contre ce prince dont les Etats enserraient la France de tous les côtés.

6, 7, 8, 9. On distingue dans cette longue lutte *quatre périodes :* la première (1521-1526) fut marquée par la défense de *Mézières*, au nord (1521) où se distingua encore Bayard, par la défaite de *Lautrec* à la journée de la Bicoque (1522), par la défection du connétable de Bourbon (1523), par la défaite de l'amiral Bonnivet à *Biagrasso* et la mort de Bayard (1524). Le connétable de Bourbon envahit la *Provence*, mais échoua au siége de *Marseille*. François Ier arriva alors, poursuivit les impériaux en Italie, entreprit le siége de *Pavie*, mais perdit une bataille décisive (1525),

1. Ce pavillon, qui avait échappé à l'incendie de 1871, a été lui-même démoli, comme le reste du palais.

où il fut fait prisonnier. Emmené à Madrid, il dut, après une année de captivité, signer le traité onéreux de Madrid (1526).

10. La seconde guerre (1527-1529) fut d'abord indirecte. François Ier avait conclu la *ligue de Cognac* avec Henri VIII d'Angleterre et les États italiens. Mais il ne fit rien pour sauver ces États envahis par les Impériaux. Il fallut l'odieux sac de Rome (1527) pour le décider à envoyer une armée en Italie, sous les ordres de *Lautrec*. Cette armée fit évacuer Rome par les lansquenets et marcha sur *Naples* dont elle fit le siége. Mais la défection du Génois André Doria et de sa flotte compromit la campagne. Lautrec mourut de la peste; et la défaite d'une autre armée à *Landriano* décida François Ier à signer la *paix de Cambrai* (ou des Dames) (1529).

11, 12. Pour se fortifier contre Charles-Quint, François Ier ne craignit pas de s'allier aux Turcs. Dans sa 3e guerre (1536-1538), il s'empara de la *Savoie;* mais Charles-Quint survint et envahit la *Provence*, que les Français ruinèrent pour l'empêcher de tomber aux mains des Impériaux. La trêve de *Nice* suspendit les hostilités en 1538.

13. François laissa son rival traverser le royaume pour aller châtier la ville de *Gand* révoltée; mais Charles-Quint ayant éludé ses promesses, une quatrième guerre commença (1542-1544). Elle fut plus heureuse pour nos armes en Italie, où la victoire de *Cérisoles* (1544), gagnée par le comte d'Enghien, fut une revanche de Pavie. Mais la France fut envahie et Charles-Quint pénétra jusqu'à Château-Thierry. François Ier signa le traité de *Crespy* (1544) et avec Henri VIII, qui avait pris Boulogne, le traité d'Ardres (1546).

14. François Ier mourut en 1547. Son règne fut remarquable par le progrès de l'autorité royale et de l'administration. Mais il vendit les charges de judicature, aggrava les impôts et eut le tort de sacrifier à la vengeance de sa mère, Louise de Savoie, le surintendant des finances, *Semblançay*. Il laissa aussi exterminer les Vaudois, dans les Alpes.

15, 16. Son fils Henri II s'allia aux protestants d'Allemagne et conquit les *Trois Evêchés*, Metz, Toul et Verdun (1552). Charles-Quint, irrité, vint mettre le siége devant Metz, que le duc François de Guise défendit avec énergie (1552). Vaincu de nouveau à *Renty* (1554), Charles-Quint signa une trêve à *Vaucelles* (1556).

17, 18. Charles-Quint abdiqua la même année; mais son fils, Philippe II, n'en restait pas moins redoutable, quoiqu'il n'eût plus ni l'Autriche ni l'Allemagne. La guerre recommença, en Italie d'abord, où le duc de Guise ne put l'emporter sur le duc d'Albe. Mais la France était de nouveau envahie et la bataille de *Saint-Quentin*, perdue par le connétable de Montmorency (1557), fut un désastre.

19, 20. Pour le réparer, on rappela Guise d'Italie. Le duc de

Guise s'empara de Calais, la dernière ville que les Anglais eussent en France, et la reine d'Angleterre, Marie Tudor, femme de Philippe II, en mourut de chagrin (1558). La paix de *Cateau-Cambrésis* (1559) termina les guerres d'Italie et la première période de la rivalité de la France et de la maison d'Autriche.

21, 22. Ces guerres stériles, au point de vue politique, furent fécondes pour l'industrie, le commerce et surtout pour l'esprit français, qui se forma au contact de l'esprit italien.

Ce fut l'époque de la *Renaissance*. L'imprimerie, découverte par Jean Gutenberg (1436-1455), permit de répandre les livres et la science. Des poètes se distinguèrent en France: *Ronsard*, *Clément Marot*. Le pays s'honora d'illustres écrivains en prose: *Rabelais*, *Amyot*, *Montaigne*.

François Ier avait fondé le *Collége de France*, pour encourager l'érudition. Il attira à sa cour de nombreux artistes italiens qui décorèrent ses châteaux de Fontainebleau et de Chambord. Des artistes français devinrent les dignes élèves des artistes italiens: les architectes *Pierre Lescot*, *Philibert Delorme*; les sculpteurs *Jean Goujon*, *Germain Pilon*; le peintre *Jean Cousin*.

SUJETS DE DEVOIRS ÉCRITS.

Puissance de Charles-Quint : dangers qu'elle faisait courir à la France.

Histoire du connétable de Bourbon.

Histoire de Bayard depuis le commencement du règne de Louis XII jusqu'à sa mort.

Pavie et Cérisoles[1].

Histoire de la Trémoille[2].

Rôle de Henri VIII dans les guerres de François Ier et de Charles-Quint.

Exploits de François de Guise.

Apprécier l'importance du traité de Cateau-Cambrésis.

Résultats des guerres d'Italie.

La Renaissance.

Questionnaire.

1-5. Expliquer en vertu de quelle parenté François Ier succède à Louis XII. — Quelle branche commença-t-il? — Combien de rois devait compter cette nouvelle branche?

1. C'est-à-dire raconter la bataille de Pavie; passer tout de suite, en résumant les autres faits, à la victoire de Cérisoles, et opposer ainsi la revanche à la défaite.

2. La reprendre depuis le règne de Charles VIII.

Qu'est-ce qui avait rompu l'équilibre européen? — Comment s'était formée la puissance de la maison d'Autriche? — Quels héritages avait recueillis Charles-Quint? — Quelle était la situation des divers domaines de Charles-Quint vis-à-vis de la France? — Quels dangers résultaient pour la France de cette situation? — Par quels avantages François Ier compensait-il l'infériorité de ses forces?

6-9. Quelle couronne disputa d'abord François Ier à Charles d'Autriche? — Quel allié essaya-t-il de se concilier contre Charles-Quint? — Comment s'y prit-il pour gagner l'alliance de Henri VIII? réussit-il? Quels sont les principaux faits de la première guerre de François Ier et de Charles-Quint? — Où s'illustra Bayard? — Où mouru-til? — Quelles paroles adressa-t-il au connétable de Bourbon? — Pourquoi le connétable de Bourbon avait-il fait défection? — Quelle province envahit-il avec les Impériaux? — Par quoi fut remarquable le siége de Marseille? — Raconter les principales circonstances de la bataille de Pavie; quelle faute commit le roi? — Où fut-il emmené prisonnier? — A quelles conditions racheta-t-il sa liberté?

10. Quelle ligue François Ier forma-t-il contre Charles-Quint? — Où commença la seconde guerre? — Quelle ville en fut victime? — Quel pape fut prisonnier des troupes de Charles-Quint? — Quelle ville assiégea Lautrec? — Qui empêcha le succès de la campagne? — Comment se termina la guerre? — Pourquoi la paix de Cambrai fut-elle appelée la paix Ddes ames?

11, 12. Quel fut le principal théâtre de la troisième guerre contre Charles-Quint? — Quel sacrifice firent les Français pour sauver la Provence? — Quelle trêve suspendit les hostilités?

13. Quand et pourquoi commença la quatrième guerre contre Charles-Quint? — Où les Français prirent-ils leur revanche de Pavie? — Par où la France fut-elle envahie? — Jusqu'où s'avança Charles-Quint? — Quels traités mirent fin à la guerre contre Charles-Quint et contre Henri VIII?

14. Quel fut le caractère de l'autorité de François Ier? — Quels sont les principaux actes de son administration? — Qui découvrit le Canada? — Quelle ville fonda François Ier? — Quelle ville reconstruisit-il?

15, 16. Quelle alliance conclut Henri II contre Charles-Quint? — Quel en fut le résultat? — Qui défendit la ville de Metz contre Charles-Quint? — Où fut encore défait Charles-Quint?

17, 18. Qui succéda à Charles-Quint? — Qui Philippe II avait-il épousé? — Quelle victoire remportèrent les troupes de Philippe II sur François Ier? — Qui arrêta l'élan des vainqueurs?

19, 20. Qui rappela-t-on d'Italie? — Quel coup décisif porta François de Guise aux Anglais? — Quel traité termina la guerre contre Philippe II? — Par quelles alliances fut confirmé ce traité?

21, 22. Quels furent les résultats des guerres d'Italie, particulièrement pour l'industrie et le commerce? — Qu'entend-on par la Renaissance? — Où s'épanouit-elle d'abord? — Quelle découverte vint favoriser l'étude? — Quel établissement fonda François Ier? — Quels poëtes, quels écrivains brillèrent à cette époque? — Quels artistes italiens François Ier attira-t-il à sa cour? — Quels artistes français devinrent les émules des artistes italiens? — Qui donna les dessins du vieux Louvre? — Qui construisit les Tuileries? — Quels furent les plus éminents sculpteurs? — les peintres les plus renommés?

CHAPITRE X.

LES GUERRES DE RELIGION.

(1559-1598.)

Sommaire. — 1. La Réforme. — 2. — La Réforme en France ; Calvin. — 3. Premières persécutions. — 4. François II et Marie Stuart (1559-1560) ; la maison de Guise et la maison de Bourbon. — 5. Conjuration d'Amboise (1560) ; mort de François II (1560). — 6. Charles IX (1560-1574) ; régence de Catherine de Médicis (1560-1563). — 7. Le chancelier Michel de l'Hôpital. — 8. Etats généraux d'Orléans (1560-1561). — 9. Massacre de Vassy (1562) ; première guerre civile (1562-1563). — 10. Bataille de Dreux (1562) ; mort de François de Guise ; paix d'Amboise (1563). — 11. Deuxième et troisième guerres civiles (1567-1570) ; batailles de Saint-Denis (1567), de Jarnac (1569). — 12. La Saint-Barthélemy (24 août 1572) ; quatrième guerre civile (1572-1573). — 13. Henri III (1574-1589). — 14. Henri de Guise, le Balafré ; la Ligue (1576). — 15. Question de succession au trône (1584) ; Henri de Guise et Henri de Navarre. — 16. La guerre des trois Henri ; bataille de Coutras (1587). — 17. Journée des barricades (12 mai 1588) ; Henri de Guise maître de Paris. — 18. Seconds états de Blois (1588) ; assassinat du duc de Guise (23 déc. 1588). — 19. Fureurs de la Ligue ; assassinat de Henri III (1589). — 20. Henri de Navarre, roi de France ; victoires d'Arques (1589) et d'Ivry (1590). — 21. Siége de Paris (1590). — 22. Les états généraux de Paris (1593). — 23. Abjuration de Henri IV (1593) ; son entrée à Paris (mars 1594). — 24. La Satire Ménippée. — 25. Guerre contre l'Espagne ; combat de Fontaine-Française (1595). — 26. Edit de Nantes ; traité de Vervins (1598).

1. La Réforme. — Au commencement du seizième siècle, un moine allemand, **Luther**, s'était séparé de l'Eglise romaine (1517) et avait converti à sa doctrine une grande partie de l'Allemagne. Il niait l'autorité du pape, des conciles, rejetait la plupart des sacrements, les cérémonies catholiques, et donnait aux fidèles la Bible et l'Evangile

comme seuls guides de la foi. Luther ne se présentait point comme le créateur d'une religion nouvelle, mais comme le *réformateur* de l'ancienne. On appela ses disciples les *réformés*, puis les *protestants*[1].

2. La Reforme en France ; Calvin. — Les doctrines de Luther se répandirent en France, surtout parmi les hommes lettrés, les magistrats, les bourgeois. **Jean Calvin**, né à Noyon en 1509, alla plus loin que Luther dans ses théories religieuses. Il nia la *présence réelle* de Jésus-Christ dans le sacrement de l'Eucharistie et proscrivit le culte des saints. Obligé de quitter la France en 1533, il publia à Bâle son livre de l'*Institution chrétienne*. Il se retira ensuite à Genève et, jusqu'à sa mort (1564), gouverna cette ville par la simple influence religieuse avec toute l'autorité d'un maître absolu.

3. Premières persécutions. — François Ier, allié des protestants d'Allemagne, par politique, n'en persécuta pas moins les protestants de son royaume. Henri II, plus rigoureux encore, publia, en 1559, l'*édit d'Ecouen*, qui prononçait la peine de mort contre les dissidents. Le roi se rendit lui-même au parlement, où deux magistrats, *Dufaure* et *Anne Dubourg*, parlèrent en faveur des réformés : il ordonna de les arrêter. Quelque temps après la mort de Henri II, Dubourg fut brûlé en place de Grève. Persécuté, le parti réformé grandit et gagna une moitié de la noblesse. La rivalité des deux familles puissantes, les Guises et les Bourbons, contribua encore à précipiter le royaume dans les guerres civiles religieuses.

4. François II et Marie Stuart (1559-1560) ; la maison de Guise et la maison de Bourbon. — Henri II avait eu de sa femme, Catherine de Médicis, quatre fils, de complexion débile, qui devaient mourir sans laisser d'héritiers. Trois de ces princes régnèrent successivement, derniers souverains de la famille des Valois, qui s'éteignit avec eux.

L'aîné, **François II**, âgé de seize ans à la mort de son père, était déjà marié à la fille de la reine d'Écosse, **Marie Stuart**, princesse d'une rare beauté, gracieuse et spirituelle.

1. Parce qu'ils avaient protesté contre les décisions d'une assemblée ou diète tenue à Spire, en 1529.

Marie Stuart dominait son époux, dont l'intelligence était à peine éveillée : elle-même subissait l'ascendant de ses deux oncles, le duc François de Guise et le cardinal de Lorraine, auteurs de sa fortune, les vrais maîtres du royaume[1].

Mais une maison issue du sang royal de France, la maison de Bourbon, supportait avec peine la hauteur des *princes lorrains* (comme on appelait les Guises). Princes du sang royal, les seigneurs de cette maison voyaient avec dépit s'élever une famille qu'ils traitaient d'étrangère,

1. Cette famille des Guises s'était élevée, par ses glorieux services, au plus haut point de puissance. François de Guise avait défendu Metz, repris Calais. Renommé pour le plus habile capitaine de l'époque, il semblait le roi.

FAMILLE DES GUISES.

René II (de la maison de Vaudemont) duc de Lorraine[1].

CLAUDE de Lorraine
3e fils de René, sert dans les armées du roi François 1er qui le crée DUC DE GUISE[2].

MARIE DE LORRAINE
épouse le roi Jacques V d'Écosse.

MARIE STUART
épouse le roi François II; puis retourne en Écosse, périt en Angleterre sur l'échafaud en 1587.

FRANÇOIS DE GUISE, 1519-1563.

CHARLES, cardinal de Lorraine.

HENRI DE GUISE le Balafré.

CHARLES, duc de MAYENNE, chef de la Ligue après Henri de Guise.

malgré les services qu'elle avait rendus à la France. Aussi le *prince de Condé*, l'un des membres les plus actifs de la maison de Bourbon[1], ne tarda-t-il pas à se mettre du côté des protestants, parce que les Guises soutenaient les catholiques. Le frère de Condé, Antoine de Bourbon, demeurait pourtant catholique et un autre de ses frères devint cardinal.

1. MAISON DE BOURBON.

ROBERT DE CLERMONT[1]
sixième fils de Saint-Louis
épouse l'héritière
de la seigneurie de Bourbon[2].

- PIERRE Ier, petit-fils de Robert, chef de la branche aînée éteinte avec le CONNÉTABLE de BOURBON, mort en 1527.
- JACQUES, comte de la MARCHE, petit-fils de Robert et chef de la branche cadette.
  - De ce seigneur, descend CHARLES de VENDÔME créé duc de Vendôme par François Ier et devenu chef unique de la maison de Bourbon en 1527.
    - ANTOINE de BOURBON. 1518-1562, épouse Jeanne d'Albret et devient ROI DE NAVARRE.
      - HENRI de BÉARN ou de Navarre, roi de France en 1589 sous le nom de Henri IV.
    - LOUIS Ier, PRINCE DE CONDÉ, tué à Jarnac, 1569,
      - HENRI Ier de Condé, dont le petit-fils sera le GRAND CONDÉ sous le règne de Louis XIV.
    - CHARLES, cardinal de Bourbon fut pendant quelque temps regardé comme roi par les ligueurs.

1. Clermont-en Beauvaisis, chef-lieu d'arrondissement (Oise).
2. Bourbon-l'Archambault, chef-lieu de canton (Allier).

5. Conjuration d'Amboise (1560); mort de François II. — Le prince de Condé ne tarda pas à devenir le chef secret des gentilshommes mécontents et des protestants auxquels on donnait aussi un nom étranger, celui de *huguenots*[1]. Une conspiration fut ourdie pour enlever le jeune roi François II et le soustraire à l'influence des Guises.

Le complot fut découvert. *La Renaudie*, qui marchait sur le château d'Amboise, fut tué; on arrêta un grand nombre de conjurés, et des exécutions sanglantes auxquelles la cour assistait comme à un spectacle, ravivèrent les haines. Les Guises firent arrêter Condé; son procès fut instruit, mais suspendu bientôt par la mort de François II (5 décembre 1560).

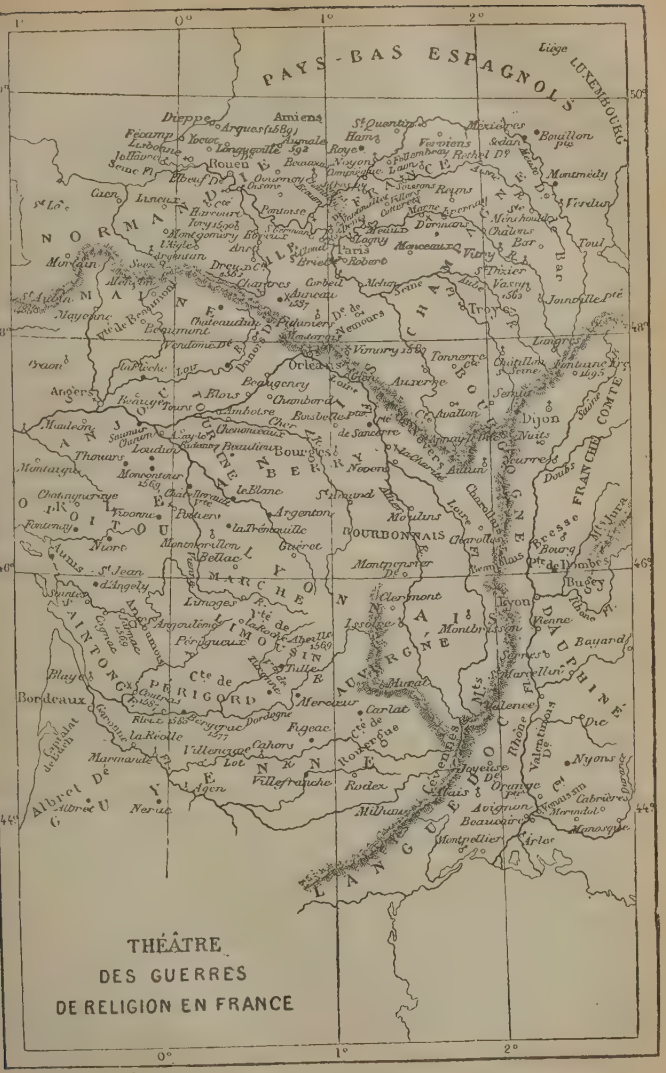
La reine Marie Stuart, obligée de retourner en Écosse, quitta avec peine la France pour aller régner dans ses pauvres montagnes, où l'attendaient de si grands malheurs. A bord du navire qui l'emportait loin d'une terre où elle n'avait connu que les joies de la puissance et des plaisirs, elle répétait : « Adieu, France ! adieu, chère France, je ne vous verrai jamais plus. »

6. Charles IX (1560-1574); régence de Catherine de Médicis (1560-1563). — La mort de François II donnait le trône à Charles IX, âgé de dix ans et demi, et la puissance à sa mère, **Catherine de Médicis**, Italienne rusée et ambitieuse.

La régente s'appliqua surtout à ne laisser prendre l'avantage ni aux Guises, ni aux Bourbons. Elle s'appuyait tantôt sur les uns, tantôt sur les autres, aujourd'hui sur les catholiques, le lendemain sur les protestants, et ne reculait point devant le crime pour assurer ses succès. « Chacun, dit un contemporain, d'Aubigné, admirait de voir une femme étrangère se jouer d'un tel royaume et d'un tel peuple que les Français, mener à la chaîne de si grands princes; mais c'était qu'elle se savait escrimer de leurs ambitions, bien ménager les espérances et les craintes, trancher du couteau les divisions, et employer pour soi les forces qu'elle devait craindre. »

7. Le chancelier Michel de l'Hôpital. — Elle laissa

1. Ce nom venait d'un des partis de Genève, les *eidgenossen* ou confédérés.



Gravé par Erhard

d'abord en charge le chancelier de l'Hôpital, « un autre Caton le censeur, dit Brantôme, et qui savait bien censurer et corriger le monde corrompu. Il en avait du moins toute l'apparence, avec sa grande barbe blanche, son visage pâle, sa façon grave, qu'on eût dit, à le voir, que c'était un vrai portrait de saint Jérôme. » L'Hôpital ne voulait point de persécutions contre les hérétiques. « Qu'est besoin, disait-il, de tant de bûchers et de tortures? Garnis de vertus et munis de bonnes mœurs, résistez à l'hérésie. » Il disait encore : « Otons ces mots diaboliques, noms de partis et de séditions, luthériens, huguenots, papistes, ne changeons le nom de chrétiens! »

8. États généraux d'Orléans (1560-1561). — Les États généraux, convoqués avant la mort de François II, ne s'étaient réunis qu'au lendemain de cette mort à Orléans. Ils se prolongèrent jusqu'en 1561 et leurs *cahiers* témoignèrent d'un progrès vraiment étonnant de l'esprit public. Après s'être occupés de la régence maintenue entre les mains de Catherine de Médicis, puis des finances, ils discutèrent la question religieuse, demandèrent les réformes que rendait nécessaires dans l'Église le progrès croissant du calvinisme, enfin ils sollicitèrent des *réformes politiques*. Michel de l'Hôpital, ouvert aux idées généreuses, accéda à ces désirs de réforme et fit rendre la belle **Ordonnance d'Orléans** qui réorganisait l'administration, la législation, la justice du royaume et la discipline ecclésiastique. Mais les demandes des États, renouvelées dans une seconde assemblée à *Pontoise*, allaient plus loin. Aucune assemblée n'avait encore réclamé avec autant de force les principes qui devaient triompher en 1789. Les États d'Orléans et de Pontoise de 1561 réclamaient hautement l'adoption d'un *gouvernement représentatif*, et leurs cahiers sont un des monuments les plus remarquables de la sagesse de nos pères. Par malheur toutes leurs grandes idées allaient être englouties dans l'affreuse tempête des guerres civiles et leur application retardée de deux siècles.

La division de la France en deux camps, les catholiques et les protestants, s'accentuait tous les jours. Une tentative d'accommodement eut lieu au colloque de Poissy[1], entre les théologiens protestants et les théologiens

1. Seine-et-Oise.

catholiques. Elle n'aboutit point, car les passions étaient trop excitées; de tous côtés s'élevaient des réclamations contre le chancelier qui, par l'*édit de janvier* 1562, avait autorisé le culte calviniste dans les campagnes. François de Guise avait conclu avec le connétable de *Montmorency* et le maréchal de *Saint-André* une alliance connue sous le nom de *triumvirat*, dont le but apparent était le maintien de la religion catholique, mais dont le but réel était de dominer la régente. Attristé, Michel de l'Hôpital sentait qu'il ne pourrait lutter contre l'ardeur des partis. « Je leur pardonnerais, disait-il, d'être si impatients, s'ils devaient gagner au change; mais quand je regarde tout autour de moi, je serais bien tenté de leur répondre comme un bon vieil homme d'évêque qui portait comme moi une longue barbe blanche, et qui la montrant, s'écriait : « *Quand la neige sera fondue, il n'y aura plus que de la boue.* »

9. Massacre de Vassy (1562); première guerre civile (1562-1563). — Au mois de mars 1562, un dimanche, le duc de Guise passait par Vassy[1], en Champagne. Comme il assistait à la messe, on entendit les chants des protestants, réunis dans une grange voisine. Une rixe s'engagea entre les huguenots et les gens du duc, qu'une pierre atteignit même à la joue. Soixante protestants furent tués et deux cents blessés. Ce fut le signal de la guerre civile.

Les calvinistes mirent à leur tête le **prince de Condé** et soulevèrent un grand nombre de villes, où l'on se battit de maison à maison, comme dans les campagnes on se battait de château à château. Les catholiques détruisirent les prêches, les protestants dévalisèrent les églises; c'est de cette époque que date la mutilation des cathédrales, dont les magnifiques statues furent brisées. Un chef catholique, *Montluc*, multipliait les pendaisons. « On pouvait connaître où j'avais passé, disait-il, par les arbres : sur les chemins on trouvait les enseignes. » Un protestant, le *baron des Adrets*, ayant pris la ville de Montbrison, força les défenseurs à se précipiter du haut d'une tour sur les piques de ses soldats. Un de ces malheureux hésita. « Comment! dit le baron, tu en fais deux fois? — Ah! monsieur, répondit l'autre, je vous le donne en dix! » Le baron charmé lui fit grâce, mais ce n'était pas sa coutume.

1. Chef-lieu d'arrondissement, Haute-Marne.

Les catholiques comptaient pour les soutenir sur le roi d'Espagne, Philippe II; les protestants demandèrent le secours de la reine d'Angleterre Elisabeth, à laquelle ils livrèrent *Le Havre.*

10. Bataille de Dreux (1562); mort de François de Guise; paix d'Amboise (1563). — L'armée catholique, commandée par le duc de Guise, s'empara de *Rouen*, sous les murs de laquelle périt *Antoine de Bourbon*, roi de Navarre, frère du prince de Condé, mais qui était demeuré catholique[1]. Protestants et catholiques se rencontrèrent pour la première fois, en bataille rangée, près de la ville de **Dreux**[2]. Guise fut vainqueur et fit prisonnier le prince de Condé; puis il alla mettre le siége devant **Orléans**. Il allait enlever cette ville, lorsqu'un fanatique *Poltrot de Méré*, s'étant placé en embuscade, lui tira un coup de pistolet et le tua (1563). Déjà au siége de Rouen, Guise avait été menacé : il avait pardonné à son assassin, lui disant : « Je veux vous montrer combien la religion que je tiens est plus douce que celle dont vous faites profession: la vôtre vous a conseillé de me tuer sans m'ouïr, n'ayant reçu de moi aucune offense, et la mienne me commande de vous pardonner, tout convaincu que vous êtes de m'avoir voulu tuer sans raison. »

La mort du duc de Guise amena la **paix d'Amboise** (1563). Catholiques et protestants, un moment réconciliés, allèrent reprendre ensemble le Havre sur les Anglais.

Catherine de Médicis profita de cette trêve pour faire reconnaître son jeune fils Charles IX *majeur* (1563) et le promener dans les provinces. Mais en réalité elle garda le pouvoir sous le nom de son fils âgé de treize ans, et, comme elle commençait à trouver les chefs protestants trop puissants, elle inclina du côté des catholiques. Elle eut à *Bayonne* une conférence avec le duc d'Albe, le plus inflexible serviteur de la politique violente de Philippe II, et les conseils que Catherine de Médicis en reçut, ne devaient pas tarder à porter leurs fruits.

Le sage Michel de l'Hôpital consacrait ces années de paix à la rédaction d'ordonnances utiles et mémorables.

1. Jeanne d'Albret, sa veuve, était protestante et éleva dans la religion réformée son fils Henri de Béarn, qui fut plus tard Henri IV.
2. Chef-lieu d'arrondissement (Eure-et-Loir).

En 1563, il avait créé, à Paris, le premier tribunal de commerce, faisant juger les affaires commerciales par les *consuls* des commerçants. En 1566 il fit rendre la célèbre ordonnance de *Moulins* qui est demeurée une des bases de la législation française jusqu'en 1789. Mais le bruit des armes va encore étouffer la voix des hommes de travail et de paix.

11. Deuxième et troisième guerres civiles (1567-1570); batailles de Saint-Denis (1567), de Jarnac (1569). — Les réformés inquiets des projets qu'on tramait contre eux, avaient essayé de surprendre la cour à Meaux. Le jeune Charles IX leur échappa et une seconde guerre civile commença. Le connétable de Montmorency, chef des catholiques, engagea la bataille de **Saint-Denis** (1567), qui fut favorable aux catholiques; Catherine s'estima doublement victorieuse parce que le connétable avait péri et que cette mort la délivrait d'un personnage incommode. Aussi elle traita à *Longjumeau*.

Cette paix, comme toutes celles que négociait Catherine de Médicis, était trompeuse. La disgrâce de Michel de l'Hôpital, en 1568, annonça que Catherine revenait de nouveau aux mesures de rigueur contre les protestants. Une troisième guerre commença, plus acharnée que les deux premières.

Les protestants furent encore vaincus à **Jarnac** (1569)[1], par l'armée royale que commandait le duc d'Anjou[2]. Le prince de Condé rendait son épée lorsque Montesquiou, capitaine des gardes du duc d'Anjou, le tua d'un coup de pistolet.

Jeanne d'Albret, reine de Navarre, présenta alors aux réformés, à la Rochelle, son jeune fils **Henri de Béarn**, qu'ils acclamèrent pour leur chef : c'était celui qui devait s'appeler un jour Henri IV.

L'amiral *Coligny* remporta un avantage sur les catholiques à *la Roche l'Abeille*[3], mais les protestants furent encore défaits à **Moncontour**[4] (1569). La guerre n'aboutis-

1. Chef-lieu de canton du département de la Charente.
2. Henri, frère de Charles IX, plus tard le roi Henri III. En réalité l'armée était commandée par le maréchal de Tavannes.
3. Haute-Vienne, à 8 kil. nord de Saint-Yrieix.
4. Chef-lieu de canton (Vienne), à 18 kilomètres sud-ouest de Loudun.

sait à rien. Catherine accorda aux réformés la paix de **Saint-Germain** (1570) avec des concessions trop larges pour être sincères[1]. Elle méditait un coup perfide.

12. La Saint-Barthélemy (24 août 1572) ; quatrième guerre civile (1572-1573). — Catherine de Médicis flatta les protestants ; Charles IX, qui avait alors vingt et un ans, témoignait à l'amiral Coligny une amitié plus sincère, mais qui ne fut point ferme. On décida le mariage de la sœur du roi, *Marguerite*, avec *Henri de Navarre*, et beaucoup de huguenots vinrent à Paris pour les fêtes (18 août 1572). Ils semblaient les maîtres.

Les Guises et les catholiques s'indignaient de jour en jour. Le 24 août, fête de *saint Barthélemy*, à deux heures du matin, la cloche de Saint-Germain l'Auxerrois sonne, et le tocsin des autres églises lui répond. Des bandes armées s'élancent dans les rues, aux cris de *Mort aux huguenots!* Un affreux massacre souille Paris. Coligny est assassiné dans son hôtel, et Henri de Guise vient insulter à son cadavre qu'il abandonne ensuite aux fureurs de la populace. On tue jusque dans le Louvre. Un savant, *Ramus*, périt victime de la jalousie de ses rivaux, car les vengeances particulières avaient contribué à rendre la tuerie plus horrible.

Les jours suivants, il y eut encore des meurtres, et l'exemple de Paris fut imité par les provinces. Quelques gouverneurs cependant, Longueville, Charni, Saint-Héren, le vicomte d'Orte, à Bayonne, refusèrent d'ordonner les massacres.

Un moment frappés de stupeur, les protestants ne tardèrent pas à se lever en masse ; l'armée royale ne put prendre *la Rochelle*, et Charles IX fut obligé de signer la paix dite de **la Rochelle** (1573). L'année suivante il mourait au milieu des plus violentes convulsions ; dans son délire, troublé par de sombres visions, il n'apercevait que des meurtres et du sang (1574).

13. Henri III (1574-1589). — Le frère de Charles IX, Henri, duc d'Anjou, le vainqueur de Jarnac et de Moncontour, avait été appelé par les Polonais qui l'avaient pris pour roi. Lorsqu'il sut, à Varsovie, qu'il venait d'hériter de la

1. Cette paix fut appelée boiteuse et mal assise, parce qu'elle avait été négociée par un ministre boiteux et le seigneur de Malassise.

couronne de France, il se hâta d'abandonner la triste Pologne. En attendant son arrivée, sa mère, Catherine de Médicis, dont il était le fils préféré, gouverna comme régente; mais les défauts, les vices de Henri III ne devaient pas tarder à compromettre l'autorité royale.

Prince hypocrite et débauché, frivole et cruel, Henri III, se composait une cour de seigneurs dissolus ou aimait à s'entourer, comme un enfant capricieux, de petits chiens, de perroquets, de singes. Il aimait à se farder le visage comme une femme et on se demandait « si l'on voyait un roi-femme ou un homme-reine ». Perfide comme sa mère, mais moins intelligent et plus faible, il allait des catholiques aux protestants, des protestants aux catholiques, mais ne tarda pas à être méprisé des uns comme des autres.

14. Henri de Guise le Balafré; la Ligue (1576). — Quoiqu'un parti composé des hommes les plus modérés, le parti des **politiques**, essayât de calmer les haines religieuses, une cinquième guerre avait recommencé. On vit le duc d'Alençon, le propre frère du roi, chef des politiques, se ranger du côté des protestants. L'inertie de Henri III fit contraste avec l'activité de Henri de Guise, fils du célèbre duc François. Avec l'armée catholique Guise battit à **Dormans**[1] une armée allemande qui venait au secours des protestants: il reçut une blessure au visage qui lui valut le surnom de *Balafré* (1575). Guise devint dès lors l'espoir des catholique

En effet, le roi ayant consenti à traiter avec son frère, le duc d'Alençon, auquel on donna le duché d'Anjou, et avec les protestants auxquels on rendit leurs anciennes libertés et des places de sûreté, les catholiques s'indignèrent de cette paix dite de *Beaulieu*[2]. Ne comptant plus que sur eux-mêmes, ils s'associèrent : une première union, ou *ligue*, formée par les catholiques de *Péronne*, sous la direction de leur gouverneur d'Humières, fut imitée de proche en proche ; alors s'organisa une vaste *ligue* qualifiée de *sainte* par ses membres, et qui devait, pendant *vingt-deux ans* (1576-1598), troubler le royaume. D'abord formée pour

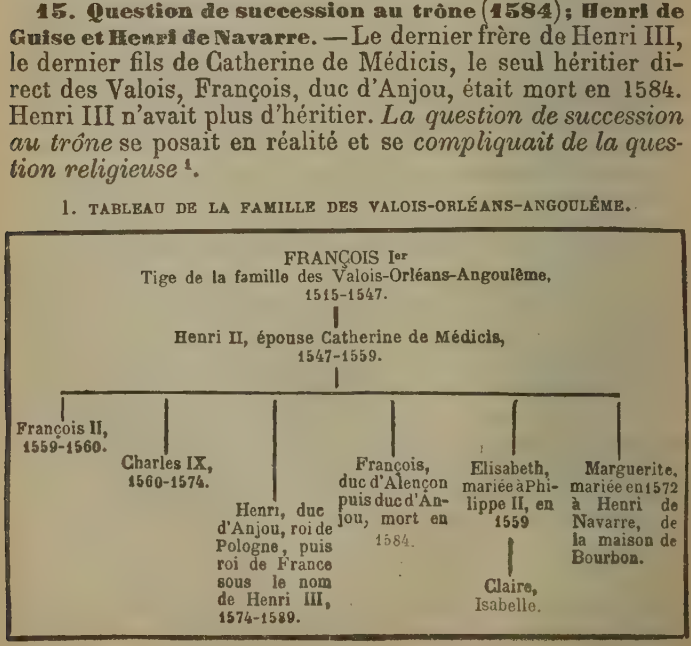
1. Chef-lieu de canton (Marne).
2. On l'appelle aussi paix de *Loches*, et encore paix de *Monsieur*, parce qu'elle fut négociée par le frère du roi. On commençait alors à donner ce titre au frère du roi.

le maintien de la foi religieuse, la *Ligue* eut ensuite pour but de *remplacer, avec l'appui des Espagnols, la famille des Valois par celle des Guises* et, dans ses dernières convulsions, ne fut plus capable de contenir les passions populaires qu'elle avait excitées.

Les Etats généraux réunis à *Blois* en 1576 démontrèrent la puissance des ligueurs qui avaient triomphé dans les élections, et le roi, ne sachant comment tenir tête à une association si dangereuse faite en dehors de lui et contre lui, s'en déclara le chef. Mais personne ne prit au sérieux cette déclaration, qui obligea le roi à suivre les ligueurs dans une *sixième guerre* qu'il termina bientôt par la paix de *Bergerac* (1577), puis dans une *septième* (1580-1581) où Henri de Béarn se distingua par sa valeur à la prise de *Cahors* et que suspendit la paix de *Fleix* (château en Périgord). Henri de Guise, qui jouait toujours le premier rôle dans ces guerres, demeura le vrai maître de la Ligue, puis *devint le rival direct de Henri III.*

15. Question de succession au trône (1584); Henri de Guise et Henri de Navarre. — Le dernier frère de Henri III, le dernier fils de Catherine de Médicis, le seul héritier direct des Valois, François, duc d'Anjou, était mort en 1584. Henri III n'avait plus d'héritier. *La question de succession au trône* se posait en réalité et se *compliquait de la question religieuse* [1].

1. TABLEAU DE LA FAMILLE DES VALOIS-ORLÉANS-ANGOULÊME.



Le véritable héritier était *Henri*, prince de Béarn, roi de Navarre. Chef de la maison de Bourbon, il descendait en droite ligne de *Robert de Clermont*, sixième fils de saint Louis. Elevé dans les montagnes des Pyrénées, sans mollesse, sans délicatesse, habitué, tout enfant, à escalader les rochers, il avait été cependant instruit solidement et nourri des grands exemples qu'offre l'étude de l'histoire. Tendre objet de la sollicitude de sa mère, Jeanne d'Albret, dont le caractère était viril, il avait manifesté de bonne heure des qualités sérieuses que relevait sa bonne humeur. Dès l'âge de quinze ans il était devenu le chef du parti réformé, il avait pris part à tous les combats, où son brillant courage s'était manifesté. Son mariage avec la sœur de Charles IX l'avait seul sauvé lors du massacre de la Saint-Barthélemy, dont ses noces avaient été le prélude perfide. Prisonnier de son beau-frère, il n'avait pas tardé à s'échapper et à rejeter la religion catholique, qu'on l'avait contraint d'embrasser. Vif, ardent, gai, il se faisait aimer de tous ceux qui l'approchaient : sur son visage ouvert et riant on lisait, en même temps que l'énergie, la loyauté et la générosité. On ne pouvait donc que désirer un tel roi, mais il était protestant.

Les catholiques s'indignèrent à la pensée qu'ils seraient gouvernés par un prince hérétique : ils craignirent que les protestants, grâce à Henri de Navarre, ne devinssent les maîtres de l'État et, au mépris des vieilles traditions d'hérédité, lui opposèrent leur chef Henri de Guise. Les ligueurs conclurent avec Philippe II d'Espagne le traité de *Joinville* (1584), qui leur assurait son appui.

Pour mieux colorer l'usurpation que Guise méditait, on répandit le bruit que les Guises descendaient de Charlemagne : ils auraient eu ainsi plus de droits à la couronne que les Valois eux-mêmes. Rien n'était moins prouvé; mais la lutte entre les catholiques et les protestants devenait, à ce moment, plus acharnée que jamais dans l'Europe entière. En Angleterre, la malheureuse Marie Stuart, reine d'Ecosse, mourait sur l'échafaud (1587), victime de la haine de la reine Elisabeth. A Paris, les *chefs des seize quartiers* se réunissaient pour donner à la Ligue une violente impulsion.

16. La guerre des trois Henri ; bataille de Coutras. (1587). — Henri III aurait bien voulu reconnaître le roi

de Navarre comme son héritier, mais la Ligue le lui défendait, et il fut encore obligé de combattre Henri de Navarre, qu'il préférait, d'accord avec Henri de Guise qu'il détestait. Ce fut la guerre des *trois Henri*[1] (1586-1587) (la huitième des guerres civiles).

Elle tourna contre Henri III. En effet, son armée commandée par un favori, le duc de Joyeuse, fut complétement battue par les protestants à la journée de **Coutras** (1587). Henri de Navarre commandait les protestants. Avant l'action, il dit aux princes de Condé et de Soissons qui l'accompagnaient : « Cousins, je ne vous dis autre chose, sinon que vous êtes du sang de Bourbon, vive Dieu ! je vous montrerai que je suis votre aîné ! — Et nous, répondirent ceux-ci, que vous avez de bons cadets ! » Cette victoire de Coutras accrut la renommée de Henri de Navarre, tandis que Henri de Guise ajoutait aussi à la sienne, battant une armée allemande qui venait au secours des huguenots. Henri III, toujours occupé de futilités ou d'intrigues, ne sortit de cette guerre que plus méprisé.

17. Journée des Barricades (12 mai 1588) ; Henri de Guise maître de Paris. — Se sentant de plus en plus faible, Henri III s'entoura de troupes, particulièrement de Suisses. Il défendit au duc de Guise de venir à Paris. Guise y vint triomphant. La capitale se souleva en sa faveur et se hérissa de barricades (12 mai 1588). Guise menaça le roi jusque dans le Louvre, demandant la lieutenance générale du royaume. La reine mère, Catherine de Médicis, intervint alors pour sauver son fils, négocia avec Henri de Guise, et pendant ce temps Henri III put fuir. Guise demeura maître de Paris.

Le roi ayant quitté la capitale, les magistrats cessèrent leurs audiences, ne pouvant rendre la justice au nom d'un pouvoir insurrectionnel. Guise alla trouver le président du Parlement, *Achille de Harlay*, pour lui ordonner de ne point suspendre le cours de la justice. Mais le magistrat répondit : « C'est grand'pitié quand le valet chasse le maître ; au reste, mon âme est à Dieu, mon cœur est au roi, mon corps entre les mains des méchants ! » — « J'ai assisté, disait

1. Ce nom devrait en réalité être appliqué à toutes les guerres de Henri III, où nous voyons sans cesse en présence les trois Henri.

Guise, à bien des batailles, je n'ai jamais été étonné comme à l'abord de ce personnage. »

18. Seconds États de Blois (1588); assassinat du duc de Guise (23 décembre 1588). — Henri III s'était réfugié à Blois. Il y convoqua, pour la seconde fois, les *États généraux*. Pour la seconde fois, ces États furent composés de ligueurs, plus acharnés encore qu'en 1576. Aussi Henri de Guise, se sentant appuyé, ne craignit-il pas de venir à Blois; il protestait de sa soumission, mais il comptait que l'assemblée lui donnerait le pouvoir. Réduit par ses fautes à cette extrémité, Henri III, avec la lâcheté qui le caractérisait, fit bon accueil à son rival et médita un crime.

On voulut mettre Henri de Guise en défiance à l'égard des projets du roi. « Il n'oserait, » répliqua-t-il. Le roi osa. Le 23 décembre au matin, le duc venu au conseil, fut massacré par les *quarante-cinq*, garde particulière de Henri III. Celui-ci alla avec joie annoncer la nouvelle à Catherine de Médicis, dont les leçons avaient bien profité, et qui alors se mourait. « Je suis redevenu roi de France, s'écria-t-il, ayant fait tuer le roi de Paris. — Ce n'est pas tout de tailler, mon fils, répondit la rusée Italienne, il faut recoudre. » Henri n'eut ni l'habileté ni le temps de suivre cette dernière recommandation.

19. Fureurs de la Ligue; assassinat de Henri III (1589). — Les ligueurs, furieux de la mort de leur chef, ne voulurent plus reconnaître Henri III comme leur souverain. Les *Seize*[1] dominèrent Paris à l'aide de la populace déchaînée, et la Ligue se jeta dans les bras du roi d'Espagne Philippe II. Celui-ci entrevoyait la chance de gagner le trône pour sa fille *Claire-Isabelle*, petite-fille de Henri II. Henri III, de son côté, s'était jeté dans les bras des protestants. Henri de Navarre accourt défendre le pouvoir royal. « Pour regagner votre royaume, dit le Béarnais, il faut passer par les ponts de Paris. » Le siège de la capitale est décidé. Royalistes et protestants s'établissent sur les hauteurs de *Saint-Cloud*. Mais un moine, *Jacques Clément*, pénétra dans le camp, demanda à parler au roi, lui donna une lettre et, tandis qu'il la lisait, le poignarda (31 juillet

1. Les chefs des seize quartiers de la ville. Par abréviation on disait les *Seize*.

1589). Le misérable fut massacré par les gardes. Quelques heures après, Henri III expirait.

20. Henri de Navarre, roi de France ; victoires d'Arques (1589) et d'Ivry (1590). — En mourant, il avait commandé à tous ses officiers de reconnaître pour son successeur Henri de Navarre. Beaucoup de seigneurs catholiques, « enfonçant leurs chapeaux ou les jetant par terre, fermant le poing, murmurent qu'ils se rendront à toutes sortes de personnes plutôt que de souffrir un roi huguenot ». Un grand nombre l'abandonnent; il faut renoncer à l'attaque de Paris.

La Ligue reconnaissait alors pour chef le *duc de Mayenne*, frère du duc de Guise, et choisit pour roi le vieux cardinal de Bourbon. Elle s'appuyait sur les secours de l'Espagne. Henri IV s'appuya sur l'Angleterre protestante et la reine Elisabeth, qui redoutait l'ambition de Philippe II.

Henri se trouvait dans une situation presque désespérée : peu de soldats et point d'argent. « Je suis fort proche des ennemis, écrivait-il à Sully, et je n'ai quasi pas un cheval sur lequel je puisse combattre, ni un harnais complet que je puisse endosser : mes chemises sont toutes déchirées, mes pourpoints troués au coude, ma marmite est souvent renversée, et depuis deux jours je dîne et je soupe chez les uns et les autres; mes pourvoyeurs disent n'avoir plus moyen de rien fournir pour ma table, d'autant qu'il y a plus de six mois qu'ils n'ont reçu d'argent. » Bientôt la petite armée royaliste est refoulée par l'armée des ligueurs et acculée à Dieppe. Mayenne dit tout haut qu'il va jeter ses ennemis à la mer. Henri tient bon pourtant. Dans les mois de septembre et d'octobre, il fait une admirable campagne : il défend énergiquement le château d'**Arques** assiégé par une armée entière (16-23 sept. 1589). A certaine attaque, la confusion fut si grande, le péril si pressant, qu'Henri demanda « s'il ne se trouverait pas cinquante gentilshommes pour mourir avec leur roi ». Une petite armée anglaise débarqua fort à propos à Dieppe, et Henri put reprendre l'offensive. Mayenne recula.

L'année suivante, une bataille tourna encore à l'avantage de Henri, à **Ivry**, sur l'Eure (1590). En face d'une armée ennemie bien plus nombreuse, on parlait au Béarnais d'assurer sa retraite : « Point d'autre retraite, dit-il, que le champ de bataille ! » Puis, après une courte prière, mettant

son casque en tête, il accompagna d'un sourire ces paroles : « Compagnons, Dieu est pour nous; voici ses ennemis et les nôtres; voici votre roi! à eux! *Si vos cornettes vous manquent, ralliez-vous à mon panache blanc, vous le trouverez au chemin de la victoire et de l'honneur*[1]. » Le combat fut rude; un instant ses troupes cédèrent; Henri courut en avant: « Tournez visage, leur crie-t-il; si vous ne voulez combattre, regardez-moi mourir » ; et il se précipita au plus épais des ennemis. Enfin la victoire est remportée : alors ce « bon Français » qui appelait la guerre civile « un mal bien douloureux », s'écria : « Quartier aux Français ! main basse sur les étrangers ! »

21. Siège de Paris (1590). — Vainqueur, le Béarnais se dirigea vers Paris et fit le blocus de la ville, comptant sur la famine; elle fut bientôt au comble. Après avoir épuisé l'avoine au lieu de farine, puis l'herbe, on se jeta sur les animaux, même les plus immondes; on fit du pain avec la poudre des ossements du cimetière des Innocents; le Louvre était devenu une boucherie où les lansquenets égorgèrent de petits enfants; une mère mangea le sien. 50 000 personnes, dit la *Satire Ménippée*, périrent en trois mois[1]. Henri ne put cependant s'emparer de Paris; un habile général de Philippe II, Alexandre *Farnèse*, duc de Parme, vint au secours de la Ligue, et, par une nuit de brouillards, se rendit maître de *Lagny-sur-Marne*, d'où il envoya à la ville une flottille de munitions et de vivres. Henri perdait ainsi le résultat de quatre mois de siège.

Henri courut alors assiéger Rouen, puis alla attaquer le duc de Parme à *Aumale*[2] : enveloppé par l'ennemi, il voulut, au lieu de se mettre en sûreté, rester le dernier à l'action. Sans le dévouement des siens, qui, émerveillés de cette bravoure, se faisaient tuer pour un roi toujours prêt à se faire tuer pour les autres, Henri aurait été prisonnier ou aurait succombé. Cette témérité, répréhensible chez d'autres, servait la cause de Henri et resserrait les liens qui

1. Il ne faut pas accepter légèrement le Henri IV légendaire. Le roi consentit seulement à donner la permission d'amener des provisions pour les malades de l'Hôtel-Dieu. C'est probablement ce qui a donné lieu à la légende du roi voulant prendre Paris par la famine et y laissant entrer des vivres

2. Seine-Inférieure.

l'attachaient à ses compagnons. Sa gaieté aussi les entraînait. Maître d'*Yvetot* (petite seigneurie dont le sire avait jadis porté le titre de roi), il se réjouissait d'un succès qui, disait-il, en attendant le royaume de France, le faisait *roi d'Yvetot*.

22. Les États de la Ligue (1593). — Cependant, à Paris, Mayenne n'était plus le maître. Les Seize, animés, contre les nobles et la royauté, des passions populaires, lui disputaient l'influence; ils soulevaient la multitude et firent pendre quatre conseillers du parlement, dévoués à Mayenne. Mayenne usa de rigueur : il fit saisir et décapiter quatre des Seize, cassa leur conseil et rendit le pouvoir aux modérés. Sous son influence et surtout sous l'influence espagnole, se réunirent des *États généraux*, vain simulacre des anciennes assemblées (1593); ils devaient élire un roi, le cardinal de Bourbon étant mort. Mayenne et Philippe II se contrariaient dans leur ambition. L'un voulait la couronne pour lui-même, l'autre pour sa fille. Bientôt régna dans les Etats une telle confusion qu'on ne put aboutir à rien. Pendant ce temps, Henri IV agissait.

23. Abjuration de Henri IV (1593); son entrée à Paris (mars 1594). — Le Béarnais comprenait enfin que sa conversion seule pourrait amener l'apaisement des esprits. Après des conférences tenues à *Suresnes*, où Henri IV consentit à se laisser instruire dans la religion catholique, il se présenta à *Saint-Denis* pour faire son abjuration (1593), bien qu'il lui en coutât beaucoup de se séparer de ses anciens amis. Il se fit ensuite couronner dans la magnifique cathédrale de *Chartres* (février 1594). Les choses changèrent de face aussitôt, et les gouverneurs de provinces se montrèrent disposés à traiter. Il est vrai qu'il lui fallut les payer, et s'il n'eut plus à conquérir, il eut à acheter son royaume. Brissac lui livra Paris où Henri entra (mars 1594), accueilli avec joie par le peuple qui, n'ayant plus contre lui de cause de haine, ne voyait que ses qualités. La garnison espagnole sortit le même jour. Villars-Brancas vendit Rouen et la Normandie. Le fils de Henri de Guise céda ses places en Champagne pour une bonne rançon.

L'absolution que le pape Clément VIII donna enfin à Henri IV (1595), détermina le reste des ligueurs à se soumettre.

Cathédrale de Chartres.

24. La Satire Ménippée. — La hardiesse revenait aux honnêtes gens, et des écrivains spirituels achevèrent d'accabler la Ligue sous le coup de leurs railleries. La Satire Ménippée[1] parodia la Ligue et les prétendus États de 1593. Dans les harangues qu'on supposait avoir été prononcées, les principaux personnages faisaient eux-mêmes, en se vantant naïvement, la satire de leur conduite intéressée, égoïste et perfide. Puis les auteurs faisaient parler l'orateur du tiers-état, l'interprète des bourgeois et du peuple, *d'Aubray*, qui s'élève à la plus haute éloquence, en rappelant les hontes et les misères de la Ligue. Avec des accents indignés, d'Aubray reproche aux ligueurs leur alliance avec l'Espagne et démontre que Henri IV est le vrai roi national. Ce pamphlet acheva d'assurer le triomphe du bon sens. La Ligue, devenue ridicule, ne s'en releva point.

25. Guerre contre l'Espagne ; combat de Fontaine-Française (1595). — Mais l'Espagne n'avait point renoncé à la lutte. Il suffisait d'un coup de poignard pour remettre tout en question, et Henri n'avait échappé que par miracle au poignard de *Jean Châtel*. Les Espagnols étaient maîtres de la Bourgogne. Henri délivra cette province par le combat de *Fontaine-Française*[2] (1595). Le duc de Mayenne fit alors sa soumission. On raconte que Henri, lors de sa première entrevue avec Mayenne à *Monceau-en-Brie*, le fit marcher à grands pas dans le jardin; le duc gros et puissant n'en pouvait plus : « Touchez là, mon cousin, dit en riant Henri IV, voilà le seul mal que vous recevrez jamais de moi. »

Sans se décourager, les Espagnols, venant cette fois des Pays-Bas, entrèrent en Picardie et surprirent **Amiens** (1597). A cette nouvelle, Henri IV s'écrie : « Allons, c'est assez faire le roi de France, il est temps de faire le roi de Navarre. » Puis il part et, après une lutte longue et acharnée, reprend Amiens. La Picardie est pacifiée. La Bretagne se soumet ensuite avec le dernier des chefs ligueurs, le duc de Mercœur.

26. Édit de Nantes ; traité de Vervins (1598). —

1. Composée par Gillot, Leroy, Rapin, Pithou. Cette satire était ainsi appelée parce qu'elle était rédigée sur le modèle des satires d'un philosophe de l'antiquité, *Ménippe*.
2. Chef-lieu de canton, Côte d'Or.

RÈGNES.	ÉVÉNEMENTS.			
—	PARTI CATHOLIQUE.			PARTI PROTESTANT.
	CHEFS.			CHEFS.
François II. 1559-1560.	François de Guise.	1560. Conjuration d'Amboise.		La Renaudie.
	François de Guise Connétable de Montmorency.	*Première guerre* 1562-63.	Massacre de Vassy, 1562; prise de Rouen, bataille de Dreux, 1562; siège d'Orléans, mort de François de Guise, 1563.	Le Prince de Condé.
		Paix d'Amboise. ... 1563.		
Charles IX. 1560-1574.		*Deuxième guerre*.. 1567.	Bataille de Saint-Denis.	
		Paix de Lonjumeau. 1568.		
	Duc d'Anjou.	*Troisième guerre*.. 1568.	Batailles de Jarnac, de la Roche-Abeille, de Montcontour.	Henri de Béarn.
		Paix de Saint-Germain..... 1570.		L'amiral Coligny.
		Quatrième guerre. 1572.	Massacre de la Saint-Barthélemy, siège de la Rochelle.	
	Henri de Guise.	Paix de la Rochelle. 1573.		
		Cinquième guerre. 1575.	Combat de Dormans.	
		Paix de Loches.... 1576.		
Henri III. 1574-1589.	Duc d'Alençon, devenu duc d'Anjou.	*Sixième guerre*... 1577.		
		Paix de Bergerac... 1577.		
		Septième guerre... 1580.	Prise de Cahors.	
	Henri de Guise.	Paix de Fleix..... 1581.		
		Huitième guerre.. 1586.	Bataille de Coutras, 1587; journée des Barricades, 1588; meurtre du duc de Guise, meurtre de Henri III, 1589.	
Henri IV.	Le duc de Mayenne.	Édit de Nantes.... 1598.	Batailles d'Arques, 1589, d'Ivry, 1590, de Fontaine-Française, 1595.	Henri de Béarn.

Henri IV termina à la fois la guerre civile et la guerre étrangère, l'une par l'édit de Nantes, l'autre par le traité de Vervins. L'**édit de Nantes** (13 avril 1598) assura aux calvinistes la *liberté de leur culte* dans les villes où il était établi, ouvrit aux réformés comme aux catholiques, les écoles et les fonctions publiques. Il leur accordait des *places de sûreté*, des *chambres mi-parties de protestants et de catholiques* dans les *parlements*, et le droit de tenir des *assemblées*. Cet édit, qui proclamait la tolérance religieuse, était en avance sur les idées du temps.

Quelques jours après, Henri IV signait avec Philippe II mourant, le traité de **Vervins** (2 mai 1598), qui remit en vigueur celui de Cateau-Cambrésis. L'Espagne n'avait rien gagné à fomenter les troubles de la France.

RÉSUMÉ.

1, 2, 3, 4. Le règne si court de François II ne rappelle que le souvenir de la reine *Marie Stuart*, mais vit commencer la rivalité de la famille des *Guises*, toute-puissante, et de la *maison de Bourbon*. Cette rivalité s'ajoutant aux divisions religieuses provoquées par les progrès de la Réforme de Luther et de Calvin, va amener le commencement des *Guerres civiles religieuses* qui troubleront la France près de quarante ans.

5. La *Conjuration d'Amboise* fut comme le prélude de ces guerres : les protestants échouèrent dans leur tentative de soustraire le roi à la domination des Guises ; la *Renaudie*, chef des conjurés, fut tué, des exécutions sanglantes inspirèrent une vive terreur et le *prince de Condé* fut lui-même arrêté. La mort de François II le sauva du dernier supplice (1560).

6, 7, 8. Régente, durant trois années, pendant la minorité de son fils Charles IX, Catherine de Médicis gouverna en réalité pendant tout le règne de ce prince (1560-1574). Elle laissa en charge *Michel de l'Hôpital* et essaya de retarder les guerres religieuses en ménageant les protestants et en soutenant les princes de Bourbon contre les Guises. Mais ni les *États généraux d'Orléans* (1560-1561), ni le *colloque de Poissy*, ni l'édit de janvier 1562, favorable aux protestants, ne purent calmer les passions.

9, 10. La *première guerre civile* (1562-1563), commencée par le massacre de *Vassy*, fut marquée par le siège de *Rouen*, où périt Antoine de Bourbon, la victoire de François de Guise à *Dreux*, (1562) le siège d'*Orléans* et la mort de Guise assassiné par Poltrot de Méré. La paix d'*Amboise* la termina (1563).

11. Les belles ordonnances de Michel de l'Hôpital et ses ten-

tatives pour affermir la paix ne purent empêcher une *deuxième guerre* d'éclater en 1567. Les catholiques gagnèrent la bataille de *Saint-Denis* où périt le connétable de Montmorency, et Catherine de Médicis signa la paix de *Longjumeau*

La disgrâce de l'Hôpital en 1568 annonça que Catherine se rejetait complètement du côté des catholiques, et la troisième guerre fut plus acharnée que les deux autres. A la bataille de *Jarnac*, Condé fut tué en trahison (1569), et, malgré un succès de Coligny à la *Roche-Abeille*, les protestants désespérèrent de leur cause après la défaite de *Montcontour* (1569). Ils obtinrent cependant une paix avantageuse à *Saint-Germain* (1570).

12. Mais cette paix n'était qu'un piège. Le mariage du chef des protestants, Henri de Béarn, avec la sœur de Charles IX, accrut leur confiance, et en 1572 l'affreux massacre de la *Saint-Barthélemy* manifesta les vrais sentiments de Catherine. Les protestants reprirent les armes, se défendirent avec vigueur dans la *Rochelle* et obtinrent la paix de la *Rochelle* (1573).

13, 14. Le successeur de Charles IX, Henri III (1574-1589), par sa faiblesse et sa perfidie, souleva à la fois contre lui les catholiques et les protestants. Le chef des catholiques était *Henri de Guise*, et son succès à *Dormans*, dans la cinquième guerre, accrut son autorité (1575). La paix de *Beaulieu*, avantageuse aux protestants, indigna les catholiques qui formèrent alors une association redoutable, la *sainte Ligue* (1576). Les Ligueurs dominèrent aux *États de Blois* de 1576; aussi leur influence amena-t-elle une sixième guerre que termina la paix de *Bergerac* (1577), puis une septième, suspendue par la paix de *Fleix* (1581).

15. La mort du duc d'Anjou, frère de Henri III, en 1584, vint poser la question de succession au trône. Henri de Béarn était l'héritier légitime, mais les catholiques le repoussaient comme hérétique. Henri de Guise put alors espérer d'arriver au trône et se prépara à renverser Henri III.

16, 17, 18, 19. Alors commença la huitième guerre civile, qui devait durer de 1586 à 1598. Henri de Béarn fut d'abord vainqueur à la journée de *Coutras* (1587), mais Henri de Guise battit une armée allemande et bientôt se trouva le maître de Paris, qui se souleva en sa faveur, (journée des barricades, 12 mai 1588). Henri III s'enfuit de sa capitale et convoqua de nouveau les États à Blois. Guise osa y paraître. Henri III s'en délivra par un guet-apens et le fit massacrer.

Alors les ligueurs se jetèrent dans les bras de l'Espagne, et Henri III périt lui-même assassiné en 1589.

20, 21, 22, 23, 24. Henri de Navarre devenait roi, mais la Ligue refusa de le reconnaître. Il dut conquérir son royaume. Vainqueur aux journées d'Arques (1589), d'Ivry (1590), il ne put prendre Paris, qu'il assiégea en 1590, et dut reculer en Normandie. A Paris les violences des ligueurs, surtout du conseil

des Seize, les efforts de prétendus Etats généraux pour donner la couronne à une fille de Philippe II, avancèrent les affaires de Henri IV, qui se décida enfin, après les conférences de *Suresnes*, à abjurer la religion protestante (1593). Paris lui ouvrit ses portes (1594), et la Satire Ménippée fit justice du fanatisme antipatriotique des Ligueurs.

25, 26. Henri entreprit alors de soumettre les provinces qui résistaient encore; délivra la Bourgogne des Espagnols par la victoire de *Fontaine-Française* (1595); reçut la soumission de Mayenne et des principaux chefs ligueurs; reprit aux Espagnols *Amiens* dont ils s'étaient emparés (1597) et, par le *traité de Vervins* (1598), termina la guerre avec l'Espagne. *L'édit de Nantes* avait, un mois auparavant, mis fin aux luttes religieuses en accordant la liberté de leur culte aux réformés.

SUJETS DE DEVOIRS ÉCRITS.

François de Guise sous les règnes de François II et de Charles IX.

Caractère et rôle de Catherine de Médicis.

Caractère de Michel de l'Hôpital.

Principales batailles des guerres de religion sous le règne de Charles IX.

Jeunesse de Henri de Béarn; son rôle dans les guerres de religion jusqu'à son avènement en 1589.

L'amiral de Coligny; sa mort.

Henri de Guise le Balafré; son rôle, son ambition, sa mort.

Origine et but de la Ligue; son histoire jusqu'en 1594. *Les principaux traités de paix conclus pendant les guerres de religion; l'édit de Nantes.*

Le règne de Henri IV de 1589 *à* 1598.

Questionnaire.

1-4. Qu'entend-on par la Réforme? — Quand commencèrent les progrès du protestantisme? — Quel roi succéda à Henri II? — Qui François II avait-il épousé? — Quelle était alors la famille la plus puissante? — Quelle était la famille rivale des Guises? — De qui descendaient les Bourbons?

5. Quel fut le chef apparent de la conspiration d'Amboise? — Quel en était le chef secret? — Quel en fut le dénouement? — Qu'est-ce qui sauva le prince de Condé? —

6-8. Quel était le caractère de Catherine de Médicis? — Quelles étaient les maximes de Michel de l'Hôpital? — Où furent convoqués les Etats-Généraux? — Quelle ordonnance en fut le résultat? — Qu'entend-on par le Colloque de Poissy? — Par l'édit de janvier 1562?

9, 10. Comment commença la première guerre civile? — Quels chefs se firent remarquer de chaque

côté? — Lesquels y périrent? — Quelle bataille la signala, quelle paix la termina? — Quelles ordonnances furent rendues dans l'intervalle de la première et de la seconde guerre civile?

11. Citer les principales batailles de la deuxième et de la troisième guerre civile? — Quels chefs périrent dans l'une et dans l'autre? — Qui succéda à Condé comme chef des protestants? — Quelle était la mère d'Henri de Béarn? — Où avait péri son père?

12. Par quelle paix Catherine de Médicis trompa-t-elle les protestants? — Qui fit-elle épouser à Henri de Béarn? — Comment mourut l'amiral de Coligny? — Quels gouverneurs refusèrent d'imiter dans les provinces les massacres de la Saint-Barthélemy? — Dans quelle ville les protestants soutinrent-ils un long siège? — Comment mourut Charles IX?

13, 14. Où était Henri III à la mort de Charles IX? — Quel était son caractère? — Qu'entend-on par les Politiques? — Où Henri de Guise mérita-t-il son surnom de Balafré? — Après quelle paix s'organisa la Ligue? — Où commença-t-elle? — Quel était le but de cette Ligue? — Où s'affirma la puissance des ligueurs?

15. Qu'est-ce qui vint compliquer la question religieuse en 1584? — Quels étaient les droits de Henri de Béarn à la couronne? — Quelles étaient les prétentions de Henri de Guise?

16-19. Quelle était l'attitude de Henri III? — A quelle bataille Henri de Béarn montra-t-il sa valeur? — Quelles furent les paroles qu'il adressa à ses cousins? — Qu'entend-on par la journée des Barricades? — Quelles en furent les conséquences? — Citez les belles paroles d'Achille de Harlay au duc de Guise? — En quelle année se tinrent les premiers et les seconds Etats de Blois? — Comment mourut Henri de Guise? — Comment et dans quelle circonstance mourut Henri III? — Qu'entendait-on par le conseil des Seize? — A qui les ligueurs voulaient-ils donner la couronne?

20-24. Quelles batailles relevèrent la fortune de Henri IV? — Quels sont les mots historiques de Henri IV à la bataille d'Ivry? — Quel était son adversaire? — En quelle année Henri IV fit-il le siège de Paris? — Qui le força à lever le siège? Par quels excès les ligueurs se déconsidéraient-ils? — Que fit Henri IV pour enlever à ses ennemis tout grief contre lui? — Où abjura-t-il? — Qui lui livra Paris? — Qui lui livra Rouen? — Qu'entend-on par la satire Ménippée?

25, 26. Par quel combat Henri IV délivra-t-il la Bourgogne des Espagnols? — Quelle ville de Picardie surprirent les Espagnols? — Que dit Henri IV en apprenant cette nouvelle? — Quel traité termina la lutte avec l'Espagne? — Quel édit termina la guerre religieuse? — Quelles étaient les clauses de l'édit de Nantes?

CHAPITRE XI.

LA MAISON DE BOURBON. LA MONARCHIE ABSOLUE.

(1598-1661.)

I. RÈGNE DE HENRI IV DEPUIS 1598.

SOMMAIRE. — 1. Henri IV. — 2. Sully; les finances. — 3. Agriculture et industrie. — 4. Travaux publics; embellissements de Paris; les Lettres. — 5. Guerre avec le duc de Savoie; acquisition de la Bresse (1601). — 6. Projets de Henri IV. — 7. Complots et attentats; mort de Henri IV (1610).

1. Henri IV. — La France, délivrée de l'anarchie, grâce à Henri IV, allait, grâce à lui, respirer, réparer ses désastres, retrouver santé, force et richesse.

Henri IV était fin sans être dissimulé, impérieux sans dureté, bon sans faiblesse. Loyal dans les négociations autant que brave dans l'action; hardi, aventureux, s'il ne s'agissait que de lui, sage quand il y allait de l'intérêt du pays. Il savait inspirer le dévouement, parce qu'il l'appréciait. Avant d'entrer à Paris, des députés que la ville lui avait envoyés purent à peine l'aborder, tant ses officiers se pressaient familièrement autour de lui : « Ils me pressent bien autrement, dit Henri, les jours de bataille. » — « Pends-toi, brave Crillon, écrivait-il à un de ses meilleurs capitaines, nous avons combattu à Arques et tu n'y étais pas. » C'est le roi qui, sur le trône, laissa le mieux parler les inspirations de son cœur, qu'il avait excellent, et c'est le roi qui écouta le mieux la froide raison.

Quand il allait par le pays, il s'arrêtait pour parler au peuple. « Les rois, disait-il, tenaient à déshonneur de savoir combien valait un écu; et moi je voudrais savoir ce que vaut

un liard, combien de peine ont ces pauvres gens pour l'acquérir, afin qu'ils ne fussent chargés que selon leur portée. » Henri voulait, suivant une parole devenue proverbiale, que le paysan pût *mettre la poule au pot* tous les dimanches. Il disait à un ambassadeur, étonné du changement qu'il y avait dans cette France qu'il avait vue si malheureuse : « C'est qu'alors le père de famille n'y était pas : aujourd'hui qu'il a le soin de ses enfants, tout prospère. »

Henri IV.

2. Sully; les finances. — Henri IV fut admirablement secondé par un ministre qui n'avait ni ses goûts, ni sa bonne humeur, **Sully**, duc de Rosny[1]. Homme froid, austère, Sully était demeuré huguenot, mais avait conseillé à Henri de se convertir; économe pour lui autant que pour les autres, franc jusqu'à la hardiesse, il était dévoué jusqu'au sacrifice, et avait été criblé de blessures à Ivry. Sully était honnête jusqu'à la dureté, infatigable au travail, sévère pour tout le monde, peu aimé, si ce n'est du roi qu'il contrariait souvent, mais qu'il dirigeait bien.

Les finances se trouvaient dans l'état le plus déplorable : plusieurs impôts étaient perçus par les seigneurs, par les étrangers . de l'argent levé pour le Trésor à peine la moitié y arrivait et les populations souffraient de charges accablantes.

Sully, nommé *surintendant des finances*, assura par une *comptabilité* exacte et rigoureuse la rentrée des impôts, veilla avec attention sur les dépenses, fit rendre gorge à ceux qui avaient pillé l'Etat et parvint, grâce à ses économies, à *acquitter pour cent quarante-sept millions de dettes*, à racheter pour huit millions de rentes et à *diminuer la taille*.

1. Rosny, village de Seine-et-Oise, sur la rive gauche de la Seine à 7 kilomètres ouest de Mantes.

Pour se créer des ressources, il établit la **Paulette**[1], impôt annuel *moyennant lequel les magistrats acquéraient le droit de transmettre leurs offices à leurs héritiers*, mesure peu louable qui changeait en propriétés les fonctions judiciaires.

3. Agriculture et industrie. — Sully savait bien que la meilleure ressource était la prospérité du pays. Il favorisa l'agriculture[2]. « *Labourage et pâturage, écrivait-il, sont les deux mamelles qui nourrissent la France, les vraies mines et trésors du Pérou.* » Des ordonnances sévères mirent les campagnes à l'abri des exactions, des pillages. Sully permit de vendre des grains à l'étranger, ce qui stimula les paysans à produire du blé. **Olivier de Serres**[3] donna de bons conseils dans son beau livre le *Théâtre de l'Agriculture.*

Sully n'aimait pas le luxe et aurait voulu que le pays n'imitât point les industries étrangères. Henri IV, qui savait accepter mais aussi rectifier les idées de son ministre, ne l'écouta point : il encouragea la culture du *mûrier* et l'élève des *vers à soie.* Il fit planter des mûriers jusque dans le jardin des Tuileries. Il attira des ouvriers étrangers qu'il logea dans la galerie du Louvre, et favorisa la fondation de manufactures de fils d'or, de tapisseries, de verreries, etc.

4. Travaux publics ; embellissements de Paris ; les lettres. — Des *routes* furent percées et plantées d'arbres ; il reste encore dans nos campagnes de vieux ormes qu'on appelle des *Rosnis.* Des ponts furent jetés sur nos fleuves.

Des *canaux* furent projetés pour unir ces fleuves : on en

1. Ainsi appelée du nom de Ch. Paulet, qui suggéra cet expédient (1604).

2. Nos jardins et nos basses-cours doivent au seizième siècle une foule d'importations aussi agréables qu'utiles; on peut citer le dindon, le canard de Barbarie et la pintade parmi les oiseaux de basse-cour, et l'artichaut parmi les légumes. Le marronnier d'Inde et le robinier, improprement appelé acacia, ont été introduits au commencement du dix-septième siècle. Le *tabac* et la *betterave* s'étaient naturalisés dès le seizième. Olivier de Serres remarque que la betterave « rend, en cuisant, un jus semblable à sirop de sucre. » Il fallut deux siècles pour qu'on tirât les conséquences de cette observation. Olivier de Serres recommande vivement le maïs et le houblon, encore très nouveaux chez nous et peu en usage (H. Martin, *Hist. de France*, tome X, p. 456).

3. Né à Villeneuve de Berg (Ardèche) (1539-1619).

termina un, le canal de **Briare**, qui joint la Loire à la Seine.

La marine marchande se développa, et le roi signa avec la Turquie un *traité* qui mettait le commerce chrétien dans le Levant sous la protection du pavillon français.

Les Français allèrent en même temps explorer les côtes de l'Amérique septentrionale. **Champlain**, gentilhomme de Saintonge, fonda en 1604 une colonie au *Canada*.

Henri IV reprit les embellissements de Paris : il ajouta deux pavillons aux Tuileries et continua la grande galerie du Louvre qu'il voulait unir au château de Catherine de Médicis. Il termina l'élégante façade de l'*Hôtel-de-Ville* qui avait été commencé par François Ier. Il acheva le *Pont-Neuf* où on a placé sa statue. Henri fit aussi beaucoup travailler au château de Fontainebleau.

Il aimait les lettres autant que les arts. **Malherbe** [1], qui fixa les règles de notre poésie, le satirique **Regnier** [2], écrivaient sous son règne. La *satire Ménippée* pamphlet dirigé contre la Ligue avait été une œuvre littéraire autant que politique. Henri IV lui-même se montrait dans ses lettres, un véritable écrivain.

5. Guerre avec le duc de Savoie ; acquisition de la Bresse (1601).— A partir de 1598, la France avait joui d'une paix complète qui n'avait nullement été troublée par une courte guerre contre le duc de Savoie (1600-1601). Vaincu, le duc de Savoie céda à Henri IV, par le traité de Lyon, le **Bugey** et la **Bresse**, pays utiles à la sûreté de nos frontières [3]. Henri IV disait aux Bressans que, puisqu'ils

1. **François de Malherbe**, né à Caen (1555), mort en 1628. Malherbe ne fut pas seulement un poète, mais le régulateur de la poésie française. Boileau a dit de lui avec raison :

Enfin, Malherbe vint et le premier en France
Fit sentir dans les vers une juste cadence,
D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir
Et réduisit la Muse aux règles du devoir.

2. **Mathurin Régnier**, né à Chartres en 1573, mort en 1613, un des poètes qui eurent alors le plus de bon sens : il excella dans la satire et railla les ridicules de son temps, on peut dire de tous les temps, en vers énergiques.

3. La *Bresse*, ville principale *Bourg*, pays situé entre la Saône et l'Ain, fait aujourd'hui partie du département de l'Ain.

Le *Bugey*, ville principale *Belley*, était situé entre l'Ain et le Rhône, et fait aujourd'hui partie du département de l'Ain.

parlaient « naturellement français », ils devaient lui appartenir. « Je veux bien, ajoutait-il, que la langue espagnole demeure à l'Espagnol, l'allemande à l'Allemand, mais *toute la française doit être à moi.* »

6. Projets de Henri IV. — Puissant au dehors, Henri IV avait conçu un plan pour réorganiser l'Europe d'après les traditions historiques de chaque pays. L'Europe aurait compté six royaumes héréditaires : *France*, *Espagne*, *Angleterre*, *Suède*, *Danemark* et *Lombardie*; cinq royaumes électifs : *Pologne*, *Hongrie*, *Bohême*, *Empire*, *États de l'Eglise*; quatre républiques : *Venise*, *Gênes* réunie à *Florence*, *Suisse* et *Pays-Bas*. Un *conseil suprême* de députés de tous les États aurait veillé à empêcher les guerres.

Une lutte qui devait durer trente ans commençait alors au delà du Rhin et allait fournir à Henri IV l'occasion d'arrêter l'ambition de la maison d'Autriche qui voulait constituer avec l'Allemagne un empire redoutable pour la France. Il faisait déjà ses préparatifs. L'Europe frémissait dans l'attente de grands événements, lorsqu'un crime à jamais déplorable changea les destinées de la France.

7. Complots et attentats ; mort de Henri IV (1610). — Henri IV était aimé du peuple, mais détesté des factions. Des conspirations s'ourdirent contre lui : il dut faire décapiter (1602) un de ses anciens compagnons, le *maréchal de Biron*, auquel il avait déjà pardonné un premier complot.

Le roi, en 1610, eut comme un pressentiment de sa fin prochaine. Il retarda à grand'peine son entrée en campagne pour faire couronner la reine *Marie de Médicis* qu'il avait épousée en 1600. « Vous ne me connaissez pas, vous autres, disait-il aux seigneurs, mais je mourrai un de ces jours, et, quand vous m'aurez perdu, vous connaîtrez lors ce que je valais, et la différence qu'il y a de moi aux autres hommes. » Le 14 mai il voulut sortir pour aller voir Sully, malade à l'Arsenal. Il monta dans un carrosse ouvert, avec le duc d'Epernon et quelques seigneurs. Un embarras de voitures arrêta le carrosse dans la rue de la Ferronnerie et l'isola des gentilshommes qui suivaient à cheval. Un fanatique, nommé Ravaillac, saisit l'occasion, s'approcha et frappa le roi de deux coups de couteau. Henri expira sur-le-champ. Aucun événement ne pouvait être plus funeste à la France que la perte de ce roi national et populaire.

RÉSUMÉ.

1, 2. Henri IV rappela par sa bonté celle de Louis XII et de saint Louis. On aimait à répéter dans les campagnes les mots partis du cœur qui prouvaient sa sollicitude pour le peuple. Un grand ministre l'aida dans sa tâche, *Sully*, compagnon de ses guerres et financier intègre. Sully remit de l'ordre dans les finances, trouva le moyen de diminuer les tailles qui pesaient sur les paysans et d'accroître les revenus: mais il rétablit la vénalité des charges judiciaires, par l'édit de la *Paulette*.

3. Sully favorisa surtout l'agriculture, protégea les paysans contre les pillages des gens de guerre, permit de vendre des grains à l'étranger.

Il aimait moins l'industrie, mais Henri IV tenait à ce qu'elle se développât et encouragea l'établissement de manufactures d'étoffes, de soieries, logea des ouvriers italiens dans la galerie du Louvre, fit planter des mûriers jusque dans le jardin des Tuileries.

4. Les travaux publics reçurent une impulsion qu'on n'avait jamais connue: routes, ponts, canaux (entre autres celui de Briare), embellissements de Paris, tous ces travaux étaient menés de front.

5, 6, 7. Cette partie du règne de Henri IV ne fut marquée que par une courte guerre contre le duc de Savoie, qui aboutit à l'acquisition de la Bresse et du Bugey (traité de Lyon, 1601). Malgré tous ces services, Henri IV n'en était pas moins en butte aux conspirations: il dut réprimer celle du maréchal de Biron (1602). Mais il périt assassiné, le 14 mai 1610, par un fanatique, Ravaillac.

SUJETS DE DEVOIRS

Bonté de Henri IV.
Caractère et services de Sully.
Résumer les résultats de l'administration de Henri IV.
Les projets de Henri IV relativement à l'organisation de l'Europe
Mort de Henri IV.

Questionnaire.

1, 2. Citer les mots qui rendaient Henri IV populaire? — Qu'était-ce que Sully? — En quoi ses idées et son caractère différaient-ils des idées et du caractère de Henri IV? — Quels services rendit-il pour les finances? Qu'entendez-vous par la Paulette?

3. Que fit Sully pour l'agriculture? — Quel livre fut publié à cette époque sur l'agriculture? — Que fit Henri IV pour l'industrie?

4. Citer les travaux publics entrepris, le canal creusé, les monuments de Paris construits à cette époque, la colonie fondée en Amérique? Citer les écrivains les plus illustres du règne de Henri IV.

5-6. Quelle guerre eut à soutenir Henri IV dans la seconde partie de son règne? — Quel en fut le résultat? — Quelle parole disait-il aux Bressans? — Quels projets formait-il pour la réorganisation de l'Europe? — Quel complot eut-il à punir? — Dans quelles circonstances mourut Henri IV?

II. LOUIS XIII (1610-1643). MINISTÈRE DE RICHELIEU.

SOMMAIRE. — 1. Louis XIII (1610-1643); régence de Marie de Médicis; Concini. — 2. États généraux de 1614. — 3. Mort de Concini (1617); Albert de Luynes. — 4. Avènement du cardinal de Richelieu au ministère; ses plans (1624). — 5. Richelieu et les grands; supplice de Chalais (1626) et de Boutteville (1627). — 6. Richelieu et les protestants; siège de la Rochelle (1628); paix d'Alais (1629). — 7. Guerre de Mantoue; victoire du Pas de Suze (1629). — 8. La journée des Dupes (1630). — 9. Révolte et supplice de Henri de Montmorency (1632); conspiration et supplice de Cinq-Mars (1642). — 10. Administration intérieure; création des intendants (1635). — 11. Politique extérieure de Richelieu; guerre de Trente ans, période française (1635). — 12. Invasion de la France (1636). — 13. Acquisition de l'Alsace (1638). — 14. Conquête de l'Artois; prise d'Arras (1640). — 15. Conquête du Roussillon; prise de Perpignan (1642). — 16. Mort de Richelieu (1642). — Mort de Louis XIII (14 mai 1643); victoire du duc d'Enghien à Rocroy (19 mai 1643). — 17. Turenne et Condé en Allemagne; victoires de Fribourg (1644) et de Nordlingen (1645). — 18. Victoire de Condé à Lens; traités de Westphalie (1648).

1. Louis XIII (1610-1643); régence de Marie de Médicis; Concini. — Le coup terrible qui venait de priver la France d'un roi guerrier et habile, jetait la couronne sur la tête d'un enfant de neuf ans, *Louis XIII*. La reine **Marie de Médicis** se fit donner la régence par le **Parlement** que le duc d'Épernon essaya d'effrayer en venant dans l'assemblée l'épée à la main, mais qui ne demandait qu'à se mêler de la politique.

2. États généraux de 1614. — Marie de Médicis

n'était point femme à comprendre, encore moins à continuer le gouvernement de Henri IV. Elle disgracia Sully et accorda toute sa faveur à un Florentin, **Concini**, qui la dominait par sa femme, *Leonora Galigaï*. Les seigneurs se firent distribuer des pensions, gaspillèrent l'épargne laissée par Henri IV dans les caves de la Bastille, puis se révoltèrent pour obtenir davantage (1614).

Ils demandèrent la convocation des *États généraux*; on les réunit. Depuis l'époque où Philippe-le-Bel les avait rassemblés pour la première fois en 1302, on ne les avait réunis que douze fois dans l'espace de trois cents ans. Dans cette assemblée, le tiers état s'éleva avec force contre l'avidité de la noblesse. « La noblesse, osa dire le député Savaron, s'est retirée elle-même de l'honneur ; elle sert le roi à prix d'argent. » La lutte devint très ardente entre les gentilshommes et le tiers état qui les irrita en les appelant ses frères aînés. Les seigneurs se plaignirent vivement de l'orgueil de ces « valets », qui se prétendaient égaux à leurs maîtres. Les progrès du tiers état s'affirmèrent, ses réclamations furent sérieuses dans les États généraux, qu'on renvoya brusquement avec quelques promesses ; **ce furent les derniers avant les États de 1789.**

Les seigneurs prirent de nouveau les armes parce qu'ils étaient mécontents du mariage du jeune roi avec une infante d'Espagne, *Anne d'Autriche*. Mais Marie de Médicis acheta la paix à *Loudun*[1] (1616), et quand ils eurent reçu de grosses pensions, ils crurent avoir assez fait pour le pauvre peuple. Concini leur donnait l'exemple : marquis d'Ancre[2], maréchal de France, il amassait une fortune scandaleuse.

3. Mort de Concini (1617); Albert de Luynes. — Majeur depuis 1614, le jeune roi Louis XIII ne paraissait pas pressé de prendre le pouvoir. D'un caractère peu gai, timide, ayant toujours l'air ennuyé, il n'était distrait que par l'exercice du cheval, le maniement des armes et les plaisirs de la chasse. Il se prit d'amitié pour un pauvre gentilhomme, **Albert de Luynes**, qui excellait à dresser les oiseaux de proie pour la chasse appelée la volerie. On avait créé pour lui une charge de « maître des oiseaux du roi. »

1. Chef-lieu d'arrondissement du département de la Vienne.
2. Ancre, bourg de la Somme, dont le nom fut changé en celui d'*Albert* après la transmission du marquisat à Albert de Luynes.

Or ce gentilhomme, peu à peu, profita de son intimité avec Louis XIII pour éveiller dans l'âme de ce jeune homme tenu en tutelle le désir de régner. Il lui représenta que le vrai roi c'était Concini, et qu'il fallait se défaire de cet étranger si insolent. Le capitaine des gardes, *Vitry*, ayant reçu des ordres, arrêta le maréchal d'Ancre lorsqu'il se présenta au Louvre et le tua d'un coup de pistolet. « Maintenant je suis roi ! », s'écria Louis XIII. Léonora Galigaï fut conduite au supplice comme sorcière. La reine mère dut se retirer à Blois (1617).

De Luynes remplaça Concini, devint duc et pair, et Louis XIII ne fut pas plus roi qu'auparavant. Les seigneurs se révoltèrent deux fois pour soutenir la cause de Marie de Médicis : ces guerres ne furent marquées que par la rencontre des **Ponts-de-Cé**[1] (1620).

Les protestants, toujours en défiance contre les catholiques, avaient partagé le pays où ils dominaient, en provinces, en cercles, et, avec leurs assemblées régulières, leurs places de sûreté, tendaient, à la faveur des troubles civils, à *former un Etat dans l'Etat.*

Il y avait là un réveil de la féodalité, sous ombre de religion. De Luynes, qui s'était fait donner l'épée de connétable, conduisit le roi et l'armée dans le Midi, où se trouvaient réunies les forces des protestants. Mais, inexpérimenté, il échoua au siège de *Montauban* et mourut avant la fin de la guerre (1621). Le roi imposa l'année suivante aux réformés la paix de *Montpellier*, qui ne leur laissait d'autres places fortes que Montauban et la Rochelle (1622).

4. Avènement du cardinal de Richelieu au ministère ; ses plans (1624). — Un conseiller de Marie de Médicis, revenu en faveur avec elle, l'évêque de Luçon[2], **Armand du Plessis de Richelieu**, avait obtenu le chapeau de cardinal et l'entrée au conseil (1624).

Altier, mais habile, il se détacha bientôt de la reine-mère et s'imposa à Louis XIII sous le nom duquel il régna véritablement. Le roi ne l'aimait point, mais sentait la différence qu'il y avait de lui aux intrigants qui n'avaient en vue que leur propre fortune. Jamais prince plus timide ne

1. Chef-lieu de canton (Maine-et-Loire), 7 kil. sud-est d'Angers.
2. Luçon, chef-lieu de canton de la Vendée.

soutint plus fermement un ministre énergique en paraissant toujours prêt à l'abandonner. Aussi Richelieu ne craignit-il pas de faire tomber de hautes têtes, à la vérité presque toutes justement.

Richelieu se proposa trois choses bien distinctes et qu'il mena de front : 1° *détruire l'organisation des protestants comme parti politique ;* 2° *forcer les grands seigneurs à l'obéissance ;* 3° *reprendre au dehors les plans de Henri IV* et relever l'influence de la France.

5. Richelieu et les grands ; supplice de Chalais (1626) et de Bouteville (1627). — Richelieu débuta en enlevant aux Espagnols une petite vallée du Tyrol, *la Valteline*, par laquelle l'Espagne et l'Autriche essayaient de se donner la main en Italie. « Le roi a changé de conseil, écrivait-il à un ambassadeur, et le ministère de maxime. On enverra une armée dans la Valteline. » Ce pays fut rendu aux Suisses.

Le grand air du cardinal, son amour de la domination lui avaient tout de suite aliéné les courtisans. Groupés autour de la reine-mère, jalouse de son ancienne créature, de la jeune reine *Anne d'Autriche*, du frère de Louis XIII, l'étourdi et inconstant *Gaston d'Orléans*, les courtisans et quelques seigneurs trament des complots et menacent Richelieu dans son pouvoir, dans sa vie même. Richelieu se montra impitoyable. Le jeune *comte de Chalais* fut exécuté à Nantes avec des circonstances horribles : les amis du comte avaient fait sauver le bourreau ; un prisonnier se chargea de l'exécution avec un mauvais couperet de tonnelier. La tête de l'infortuné Chalais ne tomba qu'au vingt-sixième coup (1626).

L'année suivante, le cardinal donna encore un terrible exemple. Un édit avait défendu le duel, qui causait alors la mort de beaucoup de gentilshommes. Le comte de *Bouteville*, duelliste obstiné, brava l'édit et se battit, au grand jour, en pleine place Royale [1], assisté du comte de Chapelles, contre deux autres seigneurs dont l'un fut tué ; Richelieu, malgré les instances des plus puissantes familles, fit décapiter Bouteville et le comte de Chapelles (1627), montrant que nul seigneur n'était au-dessus de la loi.

1. Aujourd'hui la place des Vosges.

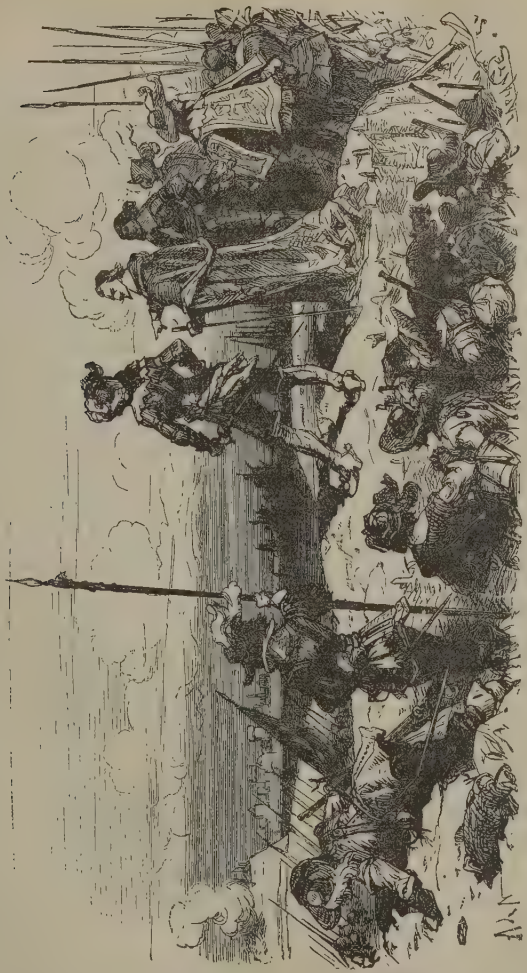
6. Richelieu et les protestants; siège de la Rochelle (1628); paix d'Alais (1629). — Se sentant plus libre, il voulut achever rapidement la soumission des protestants contre lesquels une première expédition en 1625 avait été sans résultat. **La Rochelle**, leur place forte et leur port de mer, semblait la capitale d'une nouvelle Hollande.

Richelieu vint l'assiéger avec le roi. On ne pouvait réduire la Rochelle tant que son port serait ouvert aux flottes anglaises; il fallait le fermer et dompter la mer. Le cardinal de Richelieu commanda de construire une digue dans la mer d'environ 4700 pieds de long. On le voyait diriger lui-même les travaux comme aurait pu le faire un ingénieur expérimenté. Les flots soulevés par la tempête renversèrent l'ouvrage. Richelieu le fit recommencer. Cependant la Rochelle, sans secours, sans vivres, tenait par son seul courage. La mère et la sœur du duc de Rohan, souffrant comme les autres la plus dure disette, encourageaient les citoyens. Des malheureux, prêts à expirer de faim, déploraient leur état devant le maire *Guiton*, qui répondait : « Quand il ne restera plus qu'un seul homme, il faudra qu'il ferme les portes. » L'espérance renaît dans la ville à la vue de la flotte anglaise qui paraît enfin. Mais la flotte ne peut percer la digue. Quarante pièces de canon, établies sur un fort de bois, dans la mer, écartaient les vaisseaux. Louis XIII se montrait sur ce fort exposé à toute l'artillerie de la flotte ennemie, dont tous les efforts furent inutiles. La famine vainquit enfin le courage des Rochelois, et, après une année entière de résistance, ils furent obligés de se rendre (28 octobre 1628), malgré le poignard du maire qui restait toujours sur la table de l'hôtel de ville, pour percer quiconque parlerait de capituler. Les fortifications de la Rochelle furent rasées.

Le duc de Rohan tint encore la campagne avec l'armée protestante dans les provinces du Midi, mais ne tarda pas à consentir à la paix d'**Alais** (1629). **Les protestants cessèrent d'être un parti politique,** et Richelieu les laissa pratiquer leur culte en liberté.

7. Guerre de Mantoue; victoire du Pas de Suze (1629). — Richelieu se retourne aussitôt contre l'Italie, où il veut établir comme duc de Mantoue un prince français, le duc de Nevers. Louis XIII, toujours conduit par le cardinal, force au milieu des Alpes, dans une brillante action, le

défilé qu'on appelle le pas de Suze que défendaient les



Le Cardinal de Richelieu au siège de La Rochelle.

troupes du duc de Savoie (1629). L'année suivante, le maréchal de Montmorency gagne, par sa valeur impétueuse,

la bataille de **Veillane**[1] (1630). Casal[2], assiégé par les Espagnols, fut secouru, et la paix signée, grâce à l'intervention d'un envoyé du pape, *Jules Mazarin*. Le duc de Nevers obtenait le duché de Mantoue et la France gardait Pignerol.

8. La journée des Dupes (1630). — Durant cette guerre, dite de Mantoue, Louis XIII avait dû abandonner l'armée : il était tombé malade et on crut à Lyon qu'il allait mourir. Les ennemis du cardinal, assidus auprès du roi, reprirent de l'empire sur lui, et quand ils le virent rétabli le pressèrent de renvoyer un ministre trop puissant. Richelieu, en effet, avait des villes, des gardes. Son faste effaçait la dignité du trône ; tout l'extérieur royal l'accompagnait, et toute l'autorité résidait en lui. Louis XIII, de retour à Paris, céda aux instances de sa mère, de sa femme, de son frère et des courtisans. Il promit de renvoyer Richelieu. La cabale triomphait et la foule des courtisans se pressait joyeuse dans les salons du Luxembourg[3], palais que s'était fait construire Marie de Médicis. Richelieu désespérait. Cependant il alla trouver le roi dans sa petite maison de chasse de Versailles, et un court entretien rétablit son crédit et son prestige. Ses ennemis, trop prompts à se réjouir, furent tout honteux. Ce jour-là a gardé le nom de *journée des Dupes*.

La reine-mère, Marie de Médicis, fut reléguée à Compiègne ; elle s'enfuit de là en Belgique où, quelques années après, elle mourut dans l'abandon et la misère. Le garde des sceaux Marillac fut emprisonné ; son frère, le maréchal de *Marillac*, jugé comme coupable de concussions, périt deux ans plus tard sur l'échafaud.

9. Révolte et supplice de Henri de Montmorency (1632) ; conspiration et supplice de Cinq-Mars (1642). — Malgré ces leçons, le frère du roi, Gaston d'Orléans, ne cessait d'exciter ses amis contre le cardinal. Il entraîna dans son parti le maréchal *de Montmorency*, gouverneur du Languedoc. Montmorency lève une armée. Gaston court

1. Veillane ou Aviglina, bourg du Piémont à 24 kilomètres ouest de Turin.
2. Casal, sur la rive droite du Pô, ville forte du Piémont.
3. Appelé ainsi parce qu'il avait été bâti sur l'emplacement d'un hôtel qui avait appartenu à un duc de Luxembourg.

le rejoindre. Mais dans une courte action, à *Castelnaudary*, les révoltés furent vaincus. Gaston s'enfuit. Montmorency, blessé, fut pris. Le cardinal, décidé à frapper les esprits par un grand exemple, fit juger par le parlement de Toulouse le plus puissant des seigneurs et tomber sur l'échafaud une des plus illustres têtes de la noblesse (1632). Henri de Montmorency mourut avec une véritable grandeur d'âme : avant de marcher au supplice, il avait légué au cardinal de Richelieu un célèbre tableau qu'il possédait.

Le cardinal ne se départit de sa sévérité pour personne. Le duc de Lorraine vit son duché occupé militairement (1634). Le comte de Soissons, qui s'était révolté avec l'appui du duc de Bouillon, avait triomphé des troupes royales au combat de la *Marfée* (1641), mais il avait été tué et le duc de Bouillon se hâta de demander la paix qu'il obtint aux plus dures conditions.

Richelieu avait placé auprès du roi comme grand-écuyer un jeune seigneur, *Cinq-Mars*, pour mieux être informé de ce qui se passait à la cour. Léger et frivole, Cinq-Mars crut pouvoir aspirer aux plus hautes dignités et se laissa entraîner par les ennemis de Richelieu. Il trahit celui qui l'avait élevé, participa aux complots formés contre le cardinal, complots favorisés par les Espagnols auxquels Richelieu faisait alors subir de grandes pertes (1642). Richelieu eut connaissance d'un traité secret signé par Cinq-Mars avec l'Espagne, et le roi alors livra son favori à la vengeance du cardinal. On vit Richelieu qui était alors dans le Midi, revenir à Lyon en remontant le Rhône et traînant dans un bateau qui suivait le sien, Cinq-Mars et de Thou, fils d'un célèbre historien, coupable seulement de n'avoir pas révélé les projets de son ami. Cinq-Mars et de Thou furent traduits devant une commission composée de juges dévoués, et décapités à Lyon, malgré leur jeunesse. Le sort du malheureux de Thou excita une vive pitié, car il était victime de sa loyale amitié.

10. Administration intérieure; création des intendants (1635). — Richelieu, par ces supplices multipliés, effraya la noblesse et la courba sous sa main de fer. Pour rendre l'autorité royale absolue, il réduisit le Parlement au silence ; par une ordonnance de 1626 il prescrivit la *démolition des forteresses féodales;* en 1635 il créa les *intendants*, qui enlevèrent aux gouverneurs de province

tout leur pouvoir et les réduisirent à un rôle de parade.

Il avait appliqué son génie et sa puissante volonté à relever la *marine* française ; il organisa aussi l'*armée*, abolit la charge trop indépendante de *connétable*, pourvut à l'entretien des troupes par des taxes spéciales, et l'armée comprit non plus des bandes, mais *vingt-neuf régiments*, désignés par les noms des provinces ou les noms des colonels auxquels ils appartenaient.

On lui doit aussi de grandes améliorations intérieures, de beaux établissements, l'installation de l'**Académie française**, chargée de régler la langue et le goût littéraire (1635) ; l'**Imprimerie royale**, le **Jardin des Plantes**. Il construisit la *Sorbonne* où se trouve son tombeau, dû au ciseau de Girardon, le *Palais-Cardinal* devenu le *Palais-Royal*.

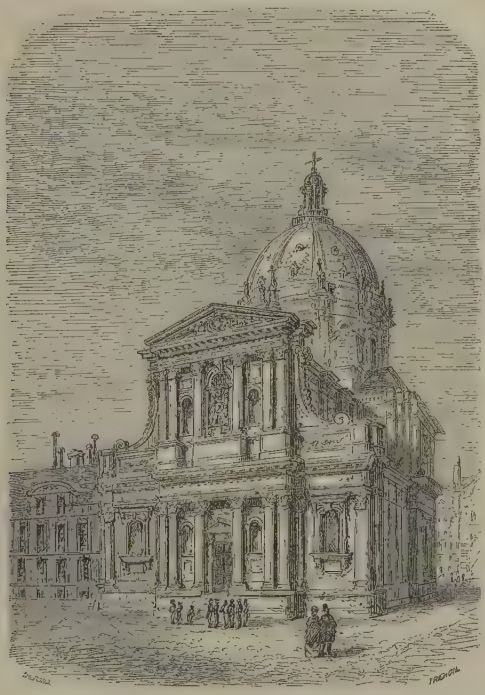
Richelieu pensionnait des savants et des écrivains, entre autres **Corneille**, qu'il voulait égaler et dont il se montra jaloux. Le siècle de Louis XIV commençait déjà. *Balzac* et *Voiture* donnaient l'un plus de gravité, l'autre plus d'élégance à la langue. La *marquise de Rambouillet* réunissait chez elle de beaux esprits et tenait ce qu'on appela des *ruelles*. A Port-Royal[1], de pieux solitaires cultivaient les lettres aussi bien que la vertu. **Descartes**[2] renouvelait la philosophie en publiant le discours de la *Méthode* (1637). Pierre Corneille, né à Rouen en 1606, faisait, en 1636, représenter à Paris sa belle tragédie du *Cid*, qu'on accueillit avec enthousiasme. En 1639 et 1640, Corneille écrivit encore *Horace*, *Cinna*, *Polyeucte*, trois chefs-d'œuvre.

A cette époque et comme contraste du terrible cardinal, vivait **saint Vincent de Paul**, l'apôtre de la charité. Né à Dax (Landes), berger dans son enfance, puis instruit et devenu prêtre, il gagna la faveur d'une famille puissante, celle d'Emmanuel de Gondi, général des galères. Il fut nommé

1. L'abbaye de Port-Royal était située près de Chevreuse (Seine-et-Oise) à 25 kilomètres sud-ouest de Paris. Elle fut détruite par ordre de Louis XIV en 1709.

2. René Descartes, né à la Haye en Touraine en 1596, philosophe et savant, retrouva par la seule force de la méditation les lois du raisonnement philosophique et formula cet axiôme : « *Je pense, donc je suis.* » Il se servit de cette première vérité pour établir l'existence de l'âme. Il mourut en Suède où l'avait appelé la reine Christine (1649).

aumônier général des galères, et adoucit par tous les moyens les souffrances des malheureux confiés à ses soins. En 1636 il institua la confrérie des *filles* ou *sœurs de la charité*. En 1638, il créa et étendit à toute la France la belle œuvre des *enfants trouvés*, dont il confia la direction aux sœurs de la charité. On a justement appelé Vincent de Paul du noble nom d'*intendant de la Providence*



Eglise de la Sorbonne.

11. Politique extérieure de Richelieu; guerre de Trente ans; période française (1635). — Si, à l'intérieur, Richelieu déploya une trop grande énergie et prépara le gouvernement absolu de Louis XIV, on ne peut que louer sa fermeté au dehors. « Jusqu'où allait la Gaule, disait-il, jusque-là doit aller la France. » Ce ne fut pas sa faute s'il ne réalisa pas cette parole.

Déjà il était intervenu avec succès dans les affaires d'Italie. Il intervint ensuite en Allemagne où une grande guerre, dite de *Trente ans*, avait commencé en 1618. Cette guerre était entreprise par les protestants et les princes de l'Allemagne du Nord pour affaiblir la maison d'Autriche qui, possédant la couronne impériale, voulait appesantir sa domination sur l'Allemagne entière. Déjà les peuples de la Bohême et l'*Électeur palatin*[1] qu'ils avaient appelé ; déjà le roi de Danemark, qui avait pris en main la cause des protestants du Nord, s'étaient brisés en essayant de lutter, pour la liberté religieuse et pour la liberté allemande, contre la maison d'Autriche[2]. En 1631, Richelieu lança contre l'empereur le fameux roi de Suède[3] **Gustave-Adolphe**, un des plus grands capitaines de l'époque. Gustave-Adolphe entraîna les protestants à sa suite, et étonna l'Allemagne par la rapidité de ses coups. Il battit les Impériaux à *Leipzig* (1631), soumit en courant les principautés de l'Ouest, entra en Bavière, revint en Saxe et se mesura enfin avec le redoutable Wallenstein, général de l'empereur. Il fut vainqueur à *Lutzen*, mais périt dans le combat (1632). Après sa mort, les Suédois sont défaits à Nordlingen (1634), et l'empereur semble encore une fois le maître de l'Allemagne frémissante.

Richelieu alors (1635) jette dans la balance l'épée de la France. La lutte s'étend, car *l'Espagne* et l'*Autriche*, en s'alliant, *ont reconstitué la puissance de Charles-Quint*. Le cardinal combat deux maisons catholiques, avec l'aide des protestants d'Allemagne, de la Suède protestante, de la Hollande protestante. La religion disparaît même aux yeux d'un prince de l'Église, tant la séparation de la religion et de la politique devient chaque jour plus nécessaire.

12. Invasion de la France (1636).— La guerre se fait sur toutes nos frontières, au nord, sur le Rhin, en Italie, aux Pyrénées. Les généraux suédois Tortenson, Banner, combattaient et triomphaient pour nous en Allemagne. Ils

1. Palatin, nom d'une ancienne dignité et qui s'applique aussi au pays gouverné par le prince investi du titre : le Palatinat dans la vallée du Rhin.

2. De là le nom donné aux deux premières périodes de la guerre de Trente ans, *période palatine*, *période danoise*.

3. De là le nom de la 3e période : *période suédoise*.

avaient de dignes émules dans les généraux français **Châtillon, Rantzau, d'Harcourt, Guébriant, Fabert.** Tous avaient de redoutables adversaires dans les Impériaux *Galas* et *Piccolomini.*

Un moment, en 1636, les Espagnols avaient pénétré en Picardie, enlevé la ville de **Corbie** et jeté la panique dans la capitale. Richelieu, d'abord troublé, se ranima, suivit les conseils de son confident, le *Père Joseph*, et parut à l'hôtel de ville, où les volontaires affluaient pour se faire inscrire.

Louis XIII ne s'était pas laissé abattre : suivi du cardinal, il se porta vivement avec l'armée vers le Nord et reprit Corbie. *Verdun-sur-Saône*, *Saint-Jean-de-Losne* opposèrent aux Impériaux une héroïque résistance et sauvèrent, par leur patriotisme, la Bourgogne.

13. Acquisition de l'Alsace (1639). — Richelieu avait acheté les services d'un des plus vaillants lieutenants de Gustave-Adolphe, **Bernard**, duc de Saxe-Weimar, en lui promettant la souveraineté des pays qu'il conquerrait dans la vallée du Rhin. Bernard soumit l'**Alsace**[1] (1638) et périt en 1639 ; son armée et sa conquête revinrent, d'après les conventions, à la France qui atteignait ainsi sa limite naturelle du Rhin.

14. Conquête de l'Artois ; prise d'Arras (1640). — D'un autre côté, Richelieu travaillait à enlever à l'Espagne un pays qui avait déjà été une première fois réuni à la France sous Louis XI, l'*Artois*. Une armée conduite par les maréchaux de Châtillon et de la Meilleraye vint mettre le siège devant la ville d'*Arras* réputée imprenable. Une armée espagnole s'avança pour faire lever le siège et les deux maréchaux, indécis, demandèrent au cardinal s'il leur fallait sortir de leurs lignes et livrer bataille. Le cardinal répondit que « le roi, en leur confiant le commandement de ses armées, les avait crus capables, qu'ils étaient libres ou non de sortir de leurs lignes, mais qu'ils répondaient sur leur tête de la prise de la ville. » Arras fut pris (1640).

En même temps une armée française, en Italie, s'emparait de *Turin* et ramenait la maison de Savoie dans l'alliance française.

Les Suédois, toujours fidèles alliés de la France, et guidés

1. Illsass, vallée de l'Ill.

par de dignes élèves de Gustave-Adolphe ne cessaient en Allemagne de tenir en échec les armées impériales. Le comte de *Guébriant*, auquel Richelieu avait donné le commandement de l'armée léguée par le duc Bernard de Saxe-Weimar, profitait de ces succès pour faire d'habiles et glorieuses campagnes dans la vallée du Rhin. Il remporta, à *Kempen*[1], dans l'électorat de Cologne, une victoire qui lui valut le bâton de maréchal de France (1642).

15. Conquête du Roussillon; prise de Perpignan (1642). — La France était victorieuse partout. Sa flotte, conduite par un prélat guerrier, *Sourdis*, archevêque de Bordeaux, allait porter l'épouvante sur les côtes du royaume de Naples. Elle soutenait la **Catalogne** révoltée contre le roi d'Espagne Philippe IV et le **Portugal** qui, depuis 1640, cherchait à s'affranchir du joug espagnol[2].

Le soulèvement de la Catalogne et du Roussillon (1640) fournissait au cardinal de Richelieu l'occasion de refermer une autre porte de la France déjà fermée par Louis XI, mais rouverte par Charles VIII. Il s'appliqua à faire rentrer le Roussillon dans l'unité française et à reprendre ainsi les passages des Pyrénées orientales. Il se dirigea vers le Midi, quoique affaibli par la maladie, pour mettre avec le roi, le siège devant *Perpignan;* la ville, bloquée, affamée, se rendit après quelques mois de résistance (1642).

16. Mort de Richelieu (1642). — Ni le cardinal ni le roi, n'avaient pu attendre la fin du siège. Richelieu avait été obligé de demeurer à Tarascon et Louis XIII, malade lui-même, était reparti pour son château de Saint-Germain. La découverte de la conspiration de Cinq-Mars avait encore accru leurs embarras, mais le supplice du grand-écuyer inspira la terreur, et Richelieu revint à Paris, porté dans une immense litière sur les épaules de ses gardes ; on abattait des pans de murs pour livrer passage

1. Kempen, aujourd'hui ville des États prussiens (Province Rhénane). Malheureusement, Guébriant, un de nos grands hommes de guerre, périt l'année suivante, au siège de Rothweil (aujourd'hui ville de Wurtemberg).

2. Le Portugal avait été réuni à l'Espagne par Philippe II en 1580. Le duc de Bragance, descendant de l'ancienne famille royale, parvint à rendre au pays son indépendance et fut proclamé en 1640 roi sous le nom de Jean IV. C'est encore la maison de Bragance qui règne en Portugal et une ses branches qui règne au Brésil.

dans les villes à cette gigantesque chambre mobile où le cardinal ne cessait de travailler. Quelques semaines après sa rentrée à Paris, Richelieu mourait, (3 décembre 1642), haï de beaucoup, craint de tous, mais disant avec confiance au moment de paraître devant Dieu : « Je le prie qu'il me condamne si j'ai eu d'autre intention que le bien de la religion et de l'État. »

La renommée de Richelieu s'est accrue avec le temps. Si la postérité n'a pas approuvé son despotisme, elle n'a pu qu'admirer le génie d'un ministre qui laissait la France victorieuse et agrandie, d'un ministre patriote dont nous sentons plus vivement le mérite depuis que nous avons perdu cette Alsace gagnée par sa politique si profondément nationale.

17. Mort de Louis XIII (14 mai 1643); victoire du duc d'Enghien à Rocroy (19 mai 1643). — Quelques mois après Richelieu, mourait le roi Louis XIII (14 mai 1643), qui avait eu au moins le mérite de soutenir jusqu'au bout un ministre qu'il n'aimait point et dont il comprenait les grandes idées. Il avait appelé dans ses conseils pour succéder à Richelieu le cardinal Jules **Mazarin**. Anne d'Autriche, veuve de Louis XIII, et déclarée régente au nom de son jeune fils, Louis XIV, garda aussi Mazarin, l'élève et le digne successeur de Richelieu.

Cependant les Espagnols avaient été enhardis par ce changement de règne et s'applaudissaient de voir en France une régente, espagnole de naissance, un roi de cinq ans, un Italien pour premier ministre. Ils avaient repris l'offensive et, à l'extrémité nord de la Champagne, assiégeaient **Rocroy**[1]. Le jeune duc d'Enghien[2], héritier de la maison de Condé, avait été mis à la tête de l'armée du nord. Agé de vingt-deux ans, emporté par l'ardeur de la jeunesse, mais ayant le coup d'œil, l'inspiration des grands capitaines, il marcha droit à l'armée ennemie, au moment où celle-ci croyait les Français découragés par la nouvelle de la mort de Louis XIII. Malgré l'avis des plus vieux officiers, le duc d'Enghien livra bataille. Vainqueur à l'aile droite, il ne se préoccupe point d'un échec essuyé par l'aile gauche de son armée, continue sa marche, passe, avec une hardiesse sur-

1. Département des Ardennes.
2. Petit-fils du prince de Condé qui avait été tué à Jarnac.

prenante, derrière les lignes du centre espagnol, et attaque les ennemis par derrière, tandis que les Français de l'aile gauche, ranimés, marchaient à leur tour en avant. Le centre de l'armée espagnole, formé de vieilles bandes réputées invincibles, fut enveloppé, décimé et obligé de mettre bas les armes. Le général espagnol, le vieux comte de Fuentès, resta parmi les morts qui, au nombre de sept mille, couvraient le champ de bataille. Deux cents étendards étaient le trophée de cette victoire d'un général de vingt-deux ans, victoire saluée par la France entière comme un heureux présage pour le nouveau règne.

18. Turenne et Condé en Allemagne; victoires de Fribourg (1644) et de Nordlingen (1645). — Ce succès n'est que le premier anneau d'une chaîne de victoires qui immortalisent le jeune duc d'Enghien. Les Français venaient d'être rejetés hors de l'Allemagne. Condé repassa le Rhin et marcha contre les Impériaux avec le maréchal de **Turenne**[1]. Tous deux viennent attaquer l'armée ennemie retranchée sur les hauteurs de **Fribourg** (en Brisgau)[2] et commandée par le célèbre général bavarois *Merci*. Merci, qu'on ne pouvait jamais surprendre en défaut, avait accumulé autour de lui les redoutes, les abatis d'arbres. Trois jours durant, les assauts continuèrent. Enghien entraîna ses soldats par son ardeur, jeta même, dit-on, sa canne par dessus les palissades ennemies pour se forcer à l'aller reprendre, et emporta enfin la position (août 1644). Le résultat de cette victoire fut la prise des villes de *Philippsbourg*, de *Worms*, de *Mayence*.

Turenne conduit son armée très avant en Allemagne, un échec le force à reculer; Enghien arrive à son secours et remporte, avec lui, la victoire de **Nordlingen**[3], dans la vallée du Danube (1645). Merci y fut tué.

19. Victoire de Condé à Lens (1648); traités de Westphalie (1648). — Tandis que Turenne reste à la tête des armées d'Allemagne et, par de savantes campagnes, fait

1. H. de la Tour d'Auvergne, vicomte de Turenne. C'était le frère du duc de Bouillon, prince de Sedan, qui avait pris part aux complots contre Richelieu. Mais Turenne était resté fidèle à Louis XIII et avait fait apprécier dans les combats sa science militaire qui lui avait valu la dignité de maréchal de France. Il était né en 1611 à Sedan.

2. Aujourd'hui, ville du grand-duché de Bade.

3. Ville de Bavière.

admirer la profondeur de ses calculs et de sa science, Condé est envoyé en Flandre, puis en Espagne et enfin, en 1648, reparaît en Artois, où une bataille décisive s'engagea près de **Lens**[1]. « Amis, dit le duc d'Enghien à ses soldats, souvenez-vous de *Rocroy*, de *Fribourg* et de *Nordlingen!* » La victoire fut complète (1648).

Menacé dans ses États autrichiens, n'espérant plus rien de l'appui des Espagnols écrasés à Lens, l'empereur d'Allemagne signa la paix dite de **Westphalie**, parce qu'elle fut négociée en ce pays, à *Munster*.

Ce traité de Westphalie, ou plutôt les nombreux traités réunis sous ce seul nom, donnaient satisfaction à la France et à ses alliés. Ils proclamaient la tolérance religieuse en Allemagne, fortifiaient la maison de Brandebourg dans le nord comme contre-poids à la maison d'Autriche. Ils assuraient à la Suède des territoires sur le continent. Ils maintenaient la souveraineté des divers États de l'empire allemand.

L'empereur renonçait à toute revendication sur les **Trois-Évêchés** acquis à la France depuis 1552, sur l'**Alsace** où la ville de Strasbourg restait toutefois encore ville libre.

La France avait donc fait un pas de plus vers ses limites naturelles. Elle avait arrêté l'essor de la maison d'Autriche et défendu la liberté des princes allemands. **Elle avait rétabli l'équilibre européen** et travaillé autant pour l'intérêt général que pour le sien propre : là est sa gloire. Ces traités consacraient les résultats de la politique de Richelieu, admirablement continuée par le cardinal Mazarin.

L'Espagne refusa d'accéder au traité de Westphalie. Elle comptait sur une guerre civile qu'elle savait près d'éclater en France, mais cette guerre ne la sauvera pas.

RÉSUMÉ

1, 2. Henri IV étant mort, sa veuve *Marie de Médicis* fut déclarée *régente* par le *Parlement* (1610). Marie donna toute sa faveur à un Italien, *Concini*, dont la fortune scandaleuse excita les révoltes des seigneurs. Réunis en 1614, les *États-Généraux*

1. Chef-lieu de canton, Pas-de-Calais, arrondissement de Béthune.

ne purent réformer le royaume et ne devaient plus être rappelés jusqu'en 1789. Les seigneurs se révoltèrent encore, et Marie acheta la paix à *Loudun* (1616).

3. La chute de Concini, tué en 1617, marqua la fin de la régence de Marie de Médicis. Louis XIII toutefois ne régna que de nom et le pouvoir passa à *Albert de Luynes* qui se fit nommer connétable, mais mourut bientôt en combattant les protestants soulevés dans le Midi (1621).

4, 5. En 1624 arriva enfin au ministère le cardinal de Richelieu, qui rendit au gouvernement toute sa vigueur. Richelieu règne en réalité sous le nom de Louis XIII et jusqu'à sa mort en 1642. Il a un plan bien net à l'extérieur comme à l'intérieur. L'occupation de la *Valteline* en Italie intimida les Espagnols, et le supplice du *comte de Chalais* (1626), de *Bouteville* (1627) démontrèrent aux grands qu'ils ne pourraient plus se mettre au-dessus des lois.

6. Richelieu fit une rude guerre aux protestants qui essayaient de former un État dans l'État: il assiégea et prit *la Rochelle* en dépit des flottes anglaises qui essayaient de la secourir (1628) et par la paix d'*Alais* (1629) ruina le parti protestant comme parti politique.

7. Richelieu ne perdait pas de vue les intérêts de la France au dehors; une guerre rapide et heureuse dite de Mantoue, établit comme duc de Mantoue un prince français (1629-1630), mais le cardinal n'était pas encore libre de poursuivre ses plans parce qu'à l'intérieur il avait toujours à se défendre contre les intrigues et les complots des grands.

8, 9. Sur le point de succomber, il se releva en 1630; la journée dite des Dupes raffermit son pouvoir: il fit exiler la reine mère Marie de Médicis, et exécuter le maréchal de Marillac. En 1632 il donna encore un terrible exemple en faisant décapiter, à Toulouse, le maréchal *Henri de Montmorency*, qui s'était révolté avec le frère du roi Gaston d'Orléans et qui avait été fait prisonnier au combat de Castelnaudary. En 1642 le supplice de *Cinq-Mars* et de *Thou* acheva d'épouvanter la noblesse.

10. Richelieu avait porté en outre un rude coup à la puissance des nobles, en ordonnant la démolition des châteaux (1626), en créant les *intendants*.

On lui doit aussi une foule d'établissements utiles qui durent encore: il pensionnait les savants, les poètes; *Corneille* donnait alors ses plus belles tragédies.

11, 12. Richelieu se préoccupait surtout, à l'extérieur, d'abaisser la maison d'Autriche. Il intervint dans la guerre dite de Trente ans, en Allemagne, parce que commencée en 1618, elle ne finit qu'en 1648. Déjà l'Autriche avait triomphé successivement de l'Électeur palatin, puis du roi de Danemark qui s'étaient mis à la tête des princes protestants. Richelieu avait

ensuite excité et soudoyé le roi de Suède, *Gustave-Adolphe*. Ce prince, après de rapides succès, périt enseveli dans son triomphe à Lutzen (1632). Alors Richelieu intervint directement et la période française commença (1635).

Les Espagnols alliés de l'Autriche envahirent le Nord de la France et reprirent Corbie (1636). Mais le patriotisme se réveilla, les volontaires affluèrent. Corbie fut repris. Verdun-sur Saône, Saint-Jean de Losne firent une résistance héroïque.

13, 14, 15. La suite de la guerre n'est qu'une série de victoires. Un des élèves de Gustave-Adolphe, Bernard de Saxe-Weimar, passé au service de la France, conquiert l'*Alsace* qui à sa mort nous revient (1639). La ville d'*Arras* est prise après un long siège (1640). En 1642, le Roussillon est soumis.

16. Richelieu meurt cette même année. Louis XIII le suit de près au tombeau (1643). Mais lorsque les Espagnols croient qu'ils vont profiter du trouble causé par cette mort, le jeune duc d'Enghien gagne la victoire de *Rocroy* (1643).

17. 18, 19. Avec Turenne, Condé gagne encore, en 1644, la victoire de *Fribourg*, puis celle de *Nordlingen* (1645). Turenne s'avance dans l'intérieur de l'Allemagne, et enfin la victoire de Condé à *Lens*, en Artois, (1648) détermina l'Autriche à signer la paix de Westphalie, glorieuse pour la France qui devenait pour ainsi dire l'arbitre de l'Europe.

Sujets de devoirs écrits.

Grandeur et chute de Concini.
Marie de Médicis, sa régence, son rôle pendant le règne de son fils.
Albert de Luynes.
Les desseins du cardinal de Richelieu.
Richelieu et les protestants.
Richelieu et les grands.
Résumer la politique extérieure de Richelieu.
Les victoires de Condé et de Turenne.
Résultats des traités de Westphalie.

Questionnaire.

1, 2. Comment Marie de Médicis fut-elle déclarée régente? — A qui donna-t-elle sa faveur? — Quand furent réunis les États-Généraux? que remarqua-t-on à ces États? Entre qui la lutte s'y engagea-t-elle?

3. Comment Albert de Luynes gagna-t-il la faveur de Louis XIII? — Comment fut renversé Concini?

— Que devint Marie de Médicis? — Que faisaient les protestants? — Devant quelle ville de Luynes mit-il le siège? — Quand mourut-il?

4, 5. Qu'était-ce que Richelieu? — Quels furent ses projets? — Par quoi débuta-t-il? — Quels complots eut-il à réprimer d'abord? — Quels seigneurs fit-il exécuter?

6. Quelle ville était devenue la place forte des protestants? — Contre quels obstacles Richelieu eut-il à lutter au siège de la Rochelle? — Quelle paix termina la guerre contre les protestants?

7. Qu'entendez-vous par guerre de Mantoue? — Quelles victoires la marquèrent? — Qui négocia la paix?

8, 9. Qu'entendez-vous par journée des Dupes? — Quelles en furent les victimes? — Qui excita une nouvelle révolte? — Où fut vaincu Henri de Montmorency? — Comment mourut-il? — Quels seigneurs furent encore punis du dernier supplice en 1642?

10. Quels sont les principaux traits de l'administration intérieure de Richelieu? — Quels établissements lui doit-on? — Quels écrivains vivaient alors? — Quelles tragédies donna alors Corneille? — Qu'était-ce que saint Vincent de Paul? — Quelles sont ses institutions?

11, 12 Qu'appelle-t-on guerre de Trente ans? — Où périt Gustave-Adolphe? — En quelle année Richelieu intervint-il? — Comment débuta la guerre? — Quelles villes firent une résistance héroïque à l'ennemi? — Quels sont les généraux français qui s'illustrent dans cette guerre?

13 15. Qui nous a conquis l'Alsace? — Quelles furent les autres conquêtes faites sous le ministère de Richelieu?

16. Quand moururent Richelieu et Louis XIII? — Dans quelles circonstances fut engagée et gagnée la bataille de Rocroy?

17-19. Quelles sont les autres victoires de Condé? — Auxquelles de ces victoires prit part Turenne? — Quelles furent les principales clauses de la paix de Westphalie? — La guerre était-elle terminée par cette paix?

III. MINORITÉ DE LOUIS XIV. — RÉGENCE D'ANNE D'AUTRICHE. — MINISTÈRE DE MAZARIN. 1643-1661.

SOMMAIRE. — 1. Régence d'Anne d'Autriche; le cardinal Mazarin. — 2. Embarras financiers; rôle du Parlement de Paris. — 3. La journée des Barricades (26 août 1648); la Fronde. — 4. Combats de Bléneau (1652) et de la porte Saint-Antoine (1652); soumission du Parlement et fin de la vieille Fronde. — 5. Mazarin et l'Espagne; bataille des Dunes (1658); traité des Pyrénées (1659). — 6. Mort de Mazarin (1661).

1. Régence d'Anne d'Autriche; le cardinal Mazarin. — La régence d'Anne d'Autriche marquée par tant de succès à l'extérieur, n'était pas aussi heureuse à l'intérieur.

Tout avait d'abord paru sourire à la reine. Elle avait obtenu du Parlement la régence sans condition et fait casser le testament de Louis XIII qui lui imposait un conseil de régence. Les magistrats prirent acte de ce service qu'on

réclamait d'eux pour la seconde fois comme d'un second hommage à leur puissance.

La noblesse se groupait toute joyeuse autour de la reine qui avait été l'ennemie de Richelieu. Mais Anne d'Autriche avait changé de sentiment en changeant de position et trompa les espérances du parti qui voulait réagir contre la politique du grand cardinal. Elle réprima même sévèrement les intrigues de quelques seigneurs qui voulaient faire les *importants* et avaient formé une *cabale*. Toutefois *Mazarin*, auquel Anne d'Autriche avait accordé sa confiance, ne ressemblait en rien à Richelieu qui « des marches du trône avait plutôt foudroyé que gouverné. » Doué de beaucoup d'esprit, actif, il était souple et patient. Sa devise était « le temps et moi. » Il faisait de nombreuses libéralités pour se faire pardonner son origine étrangère. La reine se montrait non moins prodigue et bientôt, selon un écrivain du temps, la langue parut réduite à ces mots qu'on entendait partout : « la reine est si bonne. »

2. Embarras financiers ; rôle du Parlement de Paris. — Mais ces libéralités épuisaient le trésor qui devait en outre suffire aux dépenses d'une grande guerre. Mazarin n'avait pas le génie d'ordre de Sully, et fut obligé d'aggraver les impôts, d'en rétablir d'anciens, tels que *l'édit du toisé*[1], *l'édit du tarif* qui frappait les marchandises entrant dans Paris. D'autres atteignirent le magistrats du Parlement qui, alors, prit fait et cause pour le peuple.

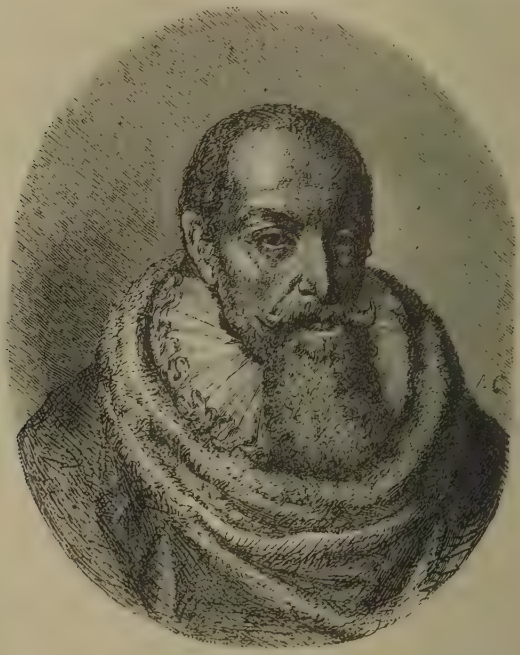
Le Parlement avait vu sa puissance politique grandir parce que les rois ne se souciaient point de convoquer les États-Généraux. Il avait, deux fois déjà, tranché la grave question de la régence. Il se considéra comme le vrai représentant de la nation tout entière, lui qui ne personnifiait en réalité que la *noblesse de robe*[2]. Voyant que ses remontrances n'aboutissaient point, il appela à faire cause commune avec lui la *Chambre des Comptes*, le *Grand Conseil*, la *Cour des aides* ; il rendit un *Arrêt d'union* qui faisait *de toutes ces Cours souveraines un corps puissant* et qui leur attri-

1. Un ancien édit défendait de bâtir, en dehors de la ville, dans une certaine zone. Mazarin fit *toiser*, mesurer les terrains qu'on avait pris pour bâtir et exigea des sommes proportionnées à l'étendue des constructions.

2. Nom qu'on donnait à la nouvelle noblesse formée par les magistrats et en opposition avec la noblesse d'épée, l'ancienne noblesse.

buait le droit de *rédiger une nouvelle règle fondamentale* de la monarchie.

3. La journée des Barricades (26 août 1648) ; la Fronde. — La victoire de Lens et la paix, en rendant les armées au gouvernement, lui rendirent l'audace. Mazarin fit arrêter, le jour même du *Te Deum* que l'on célébrait pour



Mathieu Molé.

ces succès, les plus opiniâtres membres du Parlement, entre autres le vieux *Broussel* (26 août 1648). A cette nouvelle, le peuple exaspéré court aux armes; plus de deux cents *barricades* s'élèvent aux alentours du Palais-Royal, aux cris de: « Broussel et liberté! » Fort de l'appui populaire, le Parlement, en robes rouges, se rend auprès de la régente, et par l'organe de son premier président, *Mathieu Molé*, demande l'élargissement de Broussel. Il n'obtient rien. Comme il revenait, le président est menacé par la populace: « Retourne, traître, lui dit-on, et si tu ne veux être

massacré toi et les tiens, ramène-nous Broussel ou Ma-

Une scène de la Fronde.

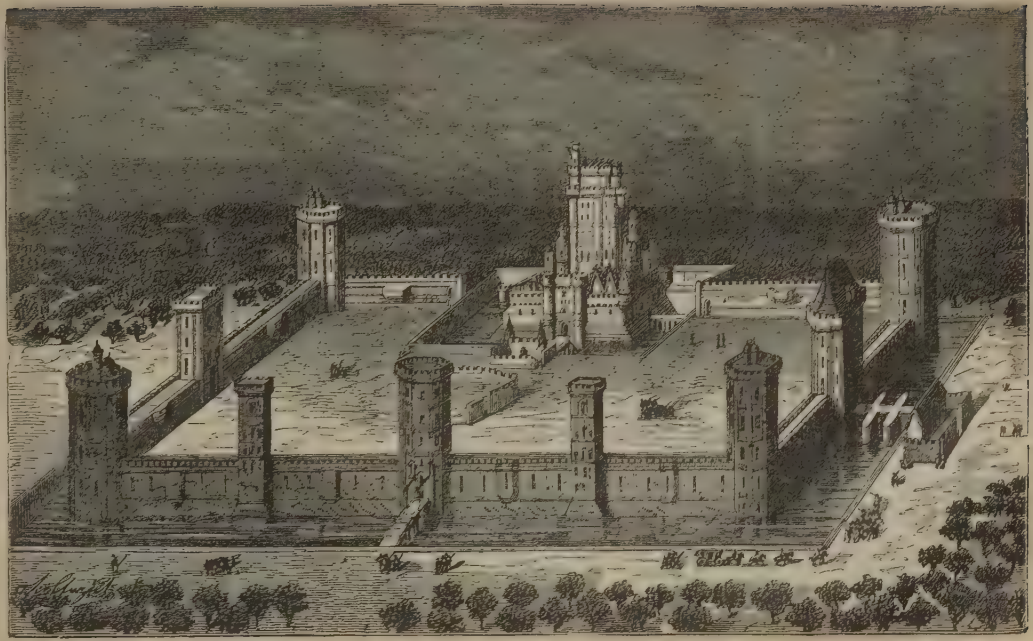
zarin en otage. — Quand vous m'aurez tué, répond noblement Mathieu Molé, il ne me faudra que six pieds de terre. »

Il retourna du même pas au Palais-Royal ; cette fois, grâce à l'émeute qui grandissait, il réussit. Paul de Gondi, cardinal de Retz, coadjuteur de l'archevêque de Paris, avait joué un des premiers rôles dans cette journée des Barricades où il avait tour à tour excité et calmé le peuple.

Au mois de janvier 1649, la régente s'enfuit de Paris à Saint-Germain, où la cour coucha presque sur la paille, en plein hiver. Une guerre peu sérieuse commença, à laquelle on donna le nom d'un jeu d'enfants, la *Fronde* : c'était une *guerrette*, guerre pour rire où les femmes eurent autant de part que les hommes. Des princesses en étaient les héroïnes et avaient leurs maréchales de camp coiffées de feutres empanachés. Les Parisiens sortaient en campagne ornés de plumes et de rubans. Ils fuyaient dès qu'ils rencontraient deux cents hommes de l'armée royale. Tout se tournait en raillerie. Les troupes parisiennes, qui revenaient toujours battues, étaient reçues avec des huées et des éclats de rire. Les cabarets étaient les tentes où l'on faisait les conseils de guerre au milieu des plaisanteries et des chansons. On se vengeait de Mazarin qu'on ne pouvait renverser, par des épigrammes, des pamphlets, connus dans l'histoire sous le nom de *Mazarinades*.

Le duc de Beaufort-Vendôme, petit-fils de Henri IV, prince populaire, mais d'un esprit borné, était publiquement l'objet des railleries de la cour et de la Fronde même. On ne parlait jamais de lui que sous le nom de *roi des Halles*. Les frondeurs avaient des chefs plus sérieux dans le duc de Longueville, les ducs de Bouillon, d'Elbœuf, de la Rochefoucaud, mais le prince de Condé resta fidèle à la cour et son arrivée à la tête de sept mille hommes décida les Parisiens à signer avec la régente la *convention de Rueil* qui ne fut qu'une trêve (mars 1649).

Arrestation de Condé (1650) ; alliance des seigneurs et du Parlement. Condé avait défendu la régence et Mazarin. Il voulut les dominer, on l'enferma à Vincennes, puis au Havre (1650). Sa famille, ses partisans s'allièrent au Parlement ; ce fut l'union de la *vieille Fronde* ou *Fronde parlementaire* avec la *jeune Fronde* ou fronde *féodale*. Il y avait en effet deux causes à cette guerre, un dernier réveil de la féodalité et un premier effort de la bourgeoisie, de la magistrature, pour limiter l'autorité royale. Plusieurs provinces suivirent le mouvement. Turenne lui même mar-



Le château de Vincennes au dix-septième siècle.

chait sur Paris avec une armée espagnole, mais il fut battu à *Réthel* et ne tarda pas à rentrer dans le devoir. Toutefois le danger était tel que Mazarin cédant à l'orage allà lui-même délivrer Condé et se retira à Cologne (1651).

4. Combats de Bléneau (1652) et de la porte Saint-Antoine (1652) ; soumission du Parlement et fin de la vieille Fronde. — L'union de la noblesse et des magistrats dura peu ; les intérêts étaient trop différents. Condé souleva la Guyenne et traita avec l'Espagne. La cour lui opposa Turenne, qu'elle avait ramené à elle.

Turenne sauva l'armée royale à *Bléneau*[1] (1652), et livra à Condé une bataille sanglante et indécise sous les murs de Paris, à la porte *Saint-Antoine* (2 juillet). L'armée de Condé avait été fort maltraitée, mais la fille du duc Gaston d'Orléans, *Mademoiselle de Montpensier*, alla elle-même à la Bastille faire tirer le canon contre l'armée royale.

Protégées ainsi, les troupes de Condé purent rentrer dans Paris où le prince laissa massacrer à l'Hôtel de Ville plusieurs partisans de Mazarin. Quelque temps après, le Parlement, de plus en plus ennemi des princes, se soumit ; la régente et Mazarin rentrèrent dans la capitale (oct. 1652). Ce fut la fin de la vieille Fronde ; le pouvoir royal gagna une force nouvelle ; le Parlement se vit plus que jamais écarté de la politique.

5. Mazarin et l'Espagne ; bataille des Dunes (1658) ; traité des Pyrénées (1659). — Condé, les princes de sa famille et les chefs de la jeune Fronde continuèrent la lutte, soutenus par l'Espagne. Mais le vainqueur de Rocroy perdit son bonheur au milieu des armées étrangères. Turenne délivra *Arras* (1654) et défit les Espagnols à la bataille des **Dunes**, près de Dunkerque (1658). Mazarin, pour mieux triompher, n'avait pas craint de s'allier à *Cromwell*, qui gouvernait l'Angleterre sous le nom de *protecteur*, après avoir fait tomber sur l'échafaud la tête du roi Charles Ier. L'Espagne demanda la paix.

Ce fut dans l'île des Faisans, située au milieu de la rivière de la Bidassoa qui sépare la France de l'Espagne, qu'eurent lieu, entre le cardinal Mazarin et don Louis de

1. Chef-lieu de canton de l'arrondissement de Joigny, sur le Loing (Yonne).

Haro, les conférences qui amenèrent le **traité des Pyrénées** (1659) et le *mariage du roi de France avec l'infante d'Espagne*.

Par le traité des Pyrénées, la France garda l'**Artois**, la **Cerdagne**, [1] le **Roussillon**. Une dot considérable était assurée à l'infante *Marie-Thérèse*; mais Mazarin subordonna au payement de la dot la renonciation que fit la princesse à ses droits à la couronne d'Espagne. Mazarin savait bien que l'Espagne ne pourrait point payer. Son but, en concluant ce mariage, était de préparer pour l'avenir la réunion des Pays-Bas, de la Franche-Comté et de l'Espagne à la France. Louis XIV ne perdra point de vue ces projets.

6. Mort de Mazarin (1661). — Mazarin survécut peu à ce glorieux traité. Il mourut le 16 mars 1661, à Vincennes, plein de puissance et laissant à Louis XIV une autorité affermie, un royaume agrandi. On ne peut lui reprocher que d'avoir mal géré les finances au détriment de l'Etat et à son profit personnel, car il laissa une fortune immense et scandaleuse.

Mazarin avait continué les traditions de Richelieu en pensionnant les gens de lettres: il créa une bibliothèque, la *Bibliothèque Mazarine*, et construisit le collége des *Quatre-Nations* (aujourd'hui le palais de l'Institut). Il avait pu dire avec raison que « si son langage n'était pas français, son cœur l'était. »

RÉSUMÉ

1, 2. La régence d'Anne d'Autriche n'avait pas été aussi heureuse à l'intérieur qu'à l'extérieur. Le cardinal Mazarin avait laissé s'accroître les embarras financiers: il dut aggraver les impôts, (édits du toisé, du tarif), et le Parlement, qui se croyait autorisé à représenter la nation, fit une vive opposition au ministre.

3. Une véritable guerre civile, la Fronde, commença en 1648. La régente s'enfuit de Paris où les magistrats du Parlement unis à de grands seigneurs dominèrent. La convention de *Rueil* (1649) ne fut qu'une trêve et les troubles recommencèrent lorsque Mazarin fit arrêter le prince de Condé qui pourtant avait dé-

1. La Cerdagne française, située sur le versant nord des Pyrénées orientales, avait pour chef-lieu Montlouis.

fendu la Cour (1650). Mazarin fut obligé de délivrer Condé et de quitter le royaume (1651).

4. Mais il ne tarda pas à revenir. Condé avait soulevé la Guyenne et traité avec l'Espagne. La cour lui opposa Turenne qui sauva l'armée royale à *Bléneau* et aurait gagné la bataille de la porte *Saint-Antoine* (1652) sans l'intervention de Mademoiselle de Montpensier qui fit tirer les canons de la Bastille sur les troupes royales. Mais le Parlement abandonna les princes et fit sa soumission (1652).

5, 6. Condé n'en continua pas moins la lutte, soutenu par l'Espagne. Turenne défit les Espagnols à la bataille des *Dunes* près de Dunkerque (1658) et le roi d'Espagne signa la paix des *Pyrénées* (1659), cimentée par le mariage du roi de France avec l'infante d'Espagne. Mazarin mourut en 1661, laissant la France agrandie de l'*Artois*, de l'*Alsace*, du *Roussillon*.

Sujets de devoirs écrits

Apprécier le caractère de Mazarin.
Le rôle du Parlement de Paris pendant la minorité de Louis XIV.
Le rôle du prince de Condé de 1648 *à* 1658.
Le rôle de Turenne dans la guerre de la Fronde.
Mathieu Molé et la journée des barricades.
Traité des Pyrénées ; ses avantages.
Résumer les résultats du ministère de Mazarin à l'intérieur et à l'extérieur.

Questionnaire.

1, 2. Quelle était la différence du caractère de Mazarin et de Richelieu? — Qui avait donné la régence à Anne d'Autriche? — Quelle importance prit alors le Parlement de Paris? — A quelles taxes s'opposait-il? — Avec quels corps s'unit-il pour réformer le royaume?

3. Comment Mazarin essaya-t-il de briser l'opposition du Parlement? — Y réussit-il? — Quelle guerre commença alors? d'où vient son nom de Fronde? — Quels en furent les chefs? Quel fut d'abord le rôle de Condé? celui de Turenne? — Que devint Mazarin? — Qu'entend-on par vieille Fronde et par jeune Fronde?

4. Comment les rôles de Turenne et de Condé se trouvèrent-ils renversés? — Quels combats furent livrés? — Qui est-ce qui empêcha Turenne de gagner la bataille de la porte Saint-Antoine? — Quand se soumit le Parlement?

5, 6. Avec qui la guerre continua-t-elle? — Quelle fut la principale bataille de la guerre avec l'Espagne? — Quelles furent les principales clauses du traité des Pyrénées? — Qui négocia ce traité? — Quels établissements doit-on à Mazarin?

CHAPITRE XII

LE RÈGNE PERSONNEL DE LOUIS XIV

(1661-1715).

I. PREMIÈRE PÉRIODE. SUCCÈS ET GRANDEUR DE LOUIS XIV. 1661-1678.

SOMMAIRE. — Division du règne de Louis XIV. — 2. Louis XIV; son caractère. — 3. La cour de Louis XIV. — 4. Ministres et grands hommes. — 5. Colbert (1661-1683); les finances. — 6. Agriculture; industrie. — 7. Commerce et marine. — 8. Travaux législatifs; arts et lettres. — 9. Mort de Colbert (1683). — 10. Louvois (1666-1691); organisation de l'armée. — 11. Vauban; les fortifications. — 12. Politique extérieure de Louis XIV; guerre de dévolution (1667-1668); traité d'Aix-la-Chapelle (1668). — 13. Guerre de Hollande (1672-1678); invasion de la Hollande par les Français (1672). — 14. Première grande coalition contre Louis XIV (1673); bataille de Senef (1674). — 15. Invasion de l'Alsace par les Impériaux (1674); sa délivrance par Turenne (1675). — 16. Mort de Turenne (27 juillet 1675). — 17. Guerre de sièges; prise de Valenciennes et de Cambrai (1677); de Gand (1678). — 18. Victoires navales (1676); Duquesne. — 19. Traités de Nimègue (1678). — 20. Gloire de Louis XIV. — 21. Le siècle de Louis XIV; les lettres. — 22. Les sciences. — 23. Les arts; les monuments.

1. Division du règne de Louis XIV. — Le long règne de Louis XIV se divise en deux périodes distinctes comme le cours de la vie humaine, le temps de la jeunesse et

celui de la vieillesse. De 1661 à 1678, du jour où il commence à régner seul jusqu'aux traités de Nimègue, Louis XIV jeune, heureux, fait des conquêtes et administre sagement le pays. Mais arrivée à un comble de prospérité inouïe, la France se trouve ensuite, par l'ambition et les fautes de son roi vieilli, précipitée dans des guerres qui faillirent amener sa ruine. C'est la seconde partie du règne, la décadence, de 1678 à 1715.

2. Louis XIV; son caractère. — A la mort du cardinal Mazarin les ministres vinrent trouver le jeune roi, alors âgé de vingt-trois ans, et lui demandèrent à qui ils devaient s'adresser pour les affaires : « A moi », répondit-il. Les conseillers de la reine-mère se regardèrent avec étonnement, ne croyant pas que cette résolution de se passer de premier ministre tiendrait plus de quelques jours. Louis XIV la maintint toute sa vie et fut lui-même son premier ministre, assidu au travail et absolu dans ses volontés.

Il plut tout d'abord par sa belle taille, la majesté de sa démarche, son grand air lorsqu'il passait à cheval devant les troupes, la politesse de ses manières qui devint une règle pour la cour.

A ces avantages physiques il joignait une grande application aux affaires, un esprit juste, une persévérance rare dans ses entreprises. Il avait au plus haut degré l'amour de l'ordre et de la règle, mais il aimait par-dessus tout la gloire.

Ses ministres, ses généraux, ses courtisans s'aperçurent bientôt de ce faible. Ils le louèrent à l'envi et le gâtèrent. Les louanges les plus grossières étaient bien reçues, et ceux qui voulurent lui plaire durent se résigner à n'avoir l'air de n'être rien que par sa faveur[1].

Regardant son autorité comme divine, Louis XIV se considérait comme représentant à lui seul la nation et disait : « *L'État c'est moi.* » De cet orgueil vinrent toutes les fautes qui le perdirent.

3 La cour de Louis XIV. — Nul ne tint une cour plus brillante, à Saint-Germain d'abord, au château de

1. Ce sont les expressions mêmes d'un contemporain, le duc de Saint-Simon, qui nous a laissé des Mémoires écrits sans doute avec passion, mais avec une verve et un esprit qui en font un des monuments de la langue française.

Versailles ensuite, qu'il fit bâtir pour avoir une résidence créée par lui, où tout lui parlât de sa grandeur et de sa puissance. Depuis les troubles de la Fronde il n'aimait point demeurer à Paris, bien qu'il prît à cœur d'embellir cette ville capitale. Il créa donc le château immense de Versailles, où les plus illustres seigneurs lui faisaient un brillant cortège dans les magnifiques galeries, dans les vastes jardins. Les privilégiés avaient l'honneur de voir le roi dîner, d'assister à son lever et à son coucher. Louis imaginait des distinctions, des costumes pour ceux qu'il voulait favoriser. Il savait donner du prix à ses regards, à ses sourires et réduisit ainsi toute la noblesse, jadis si remuante, à n'être plus que l'ornement de sa cour.

4. Ministres et grands hommes. — Louis eut le bonheur de rencontrer et le mérite d'apprécier des ministres d'un rare génie. *Colbert* rétablit les finances, développa notre industrie et notre commerce. *Louvois* organisa l'armée. *Vauban* fortifia les places et perfectionna l'art de prendre les villes. *Turenne*, *Condé* ne demandaient qu'à gagner de nouvelles victoires.

5. Colbert (1661-1683); les finances. — Mazarin avait dit au roi avant de mourir : « Sire, je vous dois tout, mais je crois m'acquitter en quelque sorte en vous donnant Colbert. »

Fils d'un marchand de draps de Reims, Colbert s'était élevé aux plus hauts emplois par son travail, par sa science du calcul. Ses yeux creux, ses sourcils épais et noirs lui faisaient une mine austère et presque sauvage. Mais il n'était dur que pour les fripons et pour les oisifs.

Ce fut lui qui dénonça à Louis XIV les pilleries du surintendant *Fouquet*, dont la fortune scandaleuse avait été amassée aux dépens du trésor royal. Fouquet osa même donner à Louis XIV, dans son château de Vaux[1], une fête dont la magnificence étonna le roi. Fouquet fut arrêté (1661), jugé, condamné au bannissement; mais le roi aggrava la peine en la changeant en détention perpétuelle[2].

Colbert débrouilla d'abord tous les embarras que les surintendants et les trésoriers avaient mis exprès dans les

1. Près de Melun (Seine-et-Marne).

2. Fouquet mourut dans la forteresse de Pignerol, en 1680, après dix-neuf ans de captivité.

affaires pour pêcher en eau trouble. Il créa ce qu'on appellerait aujourd'hui le *budget*, en dressant chaque année un *état de prévoyance* où il marquait les *revenus* et les *dépenses* probables. Il prêchait l'économie, non l'avarice. Il diminua les *tailles* qui pesaient sur le peuple et augmenta les revenus par sa sage et honnête administration. Il s'opposa, tant qu'il put, au système déplorable des *emprunts* qui favorisait trop les goûts de Louis XIV pour la dépense.

6. Agriculture; industrie. — Colbert avait dans ses attributions, non seulement les finances, mais l'agriculture, l'industrie, le commerce, la marine. Il s'appliqua autant que Sully à *soulager l'agriculture*[1] par la réduction de l'impôt des tailles, par la défense de saisir les bestiaux pour le payement des charges publiques, par la diminution du prix du sel. Il favorisa le développement de la population en accordant des exemptions de taille aux familles nombreuses. Il encouragea la culture du chanvre, du mûrier, et essaya même celle du coton.

Colbert peut être regardé comme le *créateur de notre industrie*. Les *draps* fins, qu'on tirait auparavant d'Angleterre et de Hollande, furent fabriqués à *Abbeville*, à *Sedan;* les manufactures *de soie*, perfectionnées, produisirent un commerce de plus de cinquante millions de ce temps-là. On commença dès 1666 à faire d'aussi belles *glaces* qu'à Venise, qui en avait toujours fourni toute l'Europe. Les tapis de Turquie et de Perse furent surpassés à la Savonnerie[2]. Le vaste enclos des *Gobelins*[3] était rempli alors de plus de huit cents ouvriers ; les meilleurs peintres dirigeaient l'ouvrage, ou sur leurs propres dessins, ou sur ceux des anciens maîtres d'Italie. Outre cette belle manufacture de tapisseries aux Gobelins, on en établit une autre à *Beauvais;* on releva celle d'Aubusson[4]. Pour les *dentelles*, on fit venir trente principales ouvrières de Venise et deux cents de Flandre, et on leur donna trente-six mille livres pour les encourager. Les riches étoffes, où la soie

1. C'est à tort qu'on a dit qu'il avait sacrifié l'agriculture à l'industrie.
2. A Chaillot, près Paris. Cette manufacture fut ensuite réunie à celle des Gobelins.
3. Faubourg Saint-Marceau, à Paris.
4. Chef-lieu d'arrondissement de la Creuse.

se mêle avec l'or et l'argent, se fabriquèrent à *Lyon*, à *Tours*. La suppression de dix-sept fêtes diminua le nombre trop considérable de jours de chômage.

Ajoutons cependant que Colbert, imbu des préjugés de son temps, voulut trop réglementer l'industrie. Il fit rendre des édits sur la longueur, la largeur, la qualité des étoffes. Les étoffes défectueuses devaient être détruites et le ministre n'hésita pas à faire brûler solennellement un habit du Dauphin fourni par un marchand qui s'était servi de drap étranger imitant le drap français.

7. Commerce et marine. — La France tirait jusqu'alors presque tout ce qui lui était nécessaire des pays étrangers. Colbert voulut que la France se suffît à elle-même.

Il éleva contre les marchandises étrangères des murailles de *tarifs*, et établit, pour le commerce extérieur, le **système protecteur**, ainsi appelé en ce qu'il *protège une industrie naissante* contre la concurrence de rivaux plus avancés.

Mais il chercha au contraire à faciliter le *commerce intérieur*. Les provinces réunies à la couronne avaient gardé, d'après les traités, leurs coutumes et aussi leurs *douanes*. Il fallait payer autant de droits de douanes qu'on traversait de provinces. Pour descendre ou remonter la Loire, il fallait acquitter vingt-huit droits de péage. Colbert songea à l'abolition de ces douanes intérieures qui rendaient nos provinces comme étrangères les unes aux autres. *Douze* provinces consentirent au changement et *n'eurent qu'une même ligne de douanes*.

Le percement, l'entretien des *routes* furent l'objet de l'active sollicitude de Colbert. On creusa le *canal d'Orléans :* plusieurs autres canaux furent étudiés, et le plus beau de tous commencé et terminé en quinze ans (1665-1680), le fameux **canal du Languedoc**, dû à l'habileté et au dévouement du célèbre ingénieur **Riquet**[1]. Ce canal

1. Riquet, né à Béziers, s'appelait aussi, par une ironie du sort, de Bonrepos, car personne ne se reposa moins que lui. Simple receveur des gabelles, il avait son habitation au pied de la Montagne-Noire, là où les travaux pouvaient être tentés. Il se mit à l'œuvre, prit ses mesures, dressa ses plans, s'essaya dans ses jardins aux conduites d'eau, au percement des collines. Colbert l'encouragea, mais les États du Languedoc ayant refusé de participer à la dépense, Riquet offrit alors d'exécuter à ses frais la première partie du canal (1667). Le célèbre ingénieur donna sa vie à son œuvre, puis, nouveau Moïse, il

réunissait la Garonne à l'Aude et opérait ainsi la jonction de la Méditerranée à l'Océan.

Colbert fit instituer aussi un *conseil de commerce* que Louis XIV présida régulièrement tous les quinze jours, déclara *Marseille* et *Dunkerque ports francs*, afin d'y attirer les étrangers.

Colbert eut le mérite de *relever notre puissance coloniale*[1], en rachetant plusieurs des Antilles. De hardis voyageurs, surtout *Robert Cavelier de la Salle*, venaient de découvrir et de nous donner la riche vallée du Mississipi, le roi des fleuves (1680). Un établissement fut fondé à l'embouchure du Mississipi, et le pays reçut, en l'honneur du roi, le nom de *Louisiane*.

Les progrès de la marine marchande amenèrent naturellement les progrès de la marine militaire. Les ports de *Brest* et de *Toulon* furent agrandis et, pour avoir des matelots, Colbert essaya en 1665 un système heureux. Tous les marins furent *inscrits* sur des listes et divisés en trois classes. Chaque classe servait, de trois années l'une, sur les bâtiments de l'État, et les matelots obtenaient certains avantages en retour de cette obligation qu'on leur imposait En 1668, une ordonnance établit définitivement le régime des classes pour toutes les provinces maritimes du royaume ; ce fut l'**inscription maritime**, *qui encore aujourd'hui assure le recrutement régulier de nos flottes*. Le cardinal de Richelieu avait eu 50 bâtiments de guerre, Colbert n'en trouva plus que 30. Sous sa vive impulsion, ce nombre remonta, en 1678, à 120 bâtiments, et à 176 l'année de sa mort, en 1683.

8. Travaux législatifs ; arts et lettres. — Il faut encore tenir compte à Colbert de la part qu'il prit aux travaux législatifs qui ont marqué le règne de Louis XIV. En 1667 fut publiée l'*Ordonnance civile qui demeura jusqu'à la Révolution le code de la France ;* puis l'*ordonnance d'in-*

mourut à Toulouse de fatigue, à l'entrée de sa terre promise, au moment où le canal tout entier allait être ouvert (1681). Une statue lui a été élevée à Toulouse en 1853.

2. La France possédait en Amérique le *Canada*, l'*Acadie*, *Terre-Neuve*, les îles de la *Martinique*, la *Grenade*, la Guadeloupe, Marie-Galande, Saint-Christophe, Saint Barthélemy et Saint-Martin, Sainte-Croix, la Tortue, la côte de Saint-Domingue, la Guyane ; en Afrique quelques établissements au Sénégal et dans l'île de Madagascar, les îles Bourbon et Maurice ; puis Surate en Asie.

struction criminelle (1670) qui réglait la procédure, mais laissait encore subsister trop de traces de la législation du moyen âge. Les ordonnances des *Eaux et Forêts*, du *Commerce*, de la *Marine*, témoignaient de l'active sollicitude de Colbert pour tous les intérêts du pays.

Il eut encore l'honneur d'être l'intermédiaire du roi pour ses générosités envers les gens de lettres et les artistes. Sur le modèle de l'Académie française il établit pour les érudits l'*Académie des inscriptions et belles-lettres* (1663), pour les savants l'*Académie des sciences* (1666), puis l'*Académie de musique* et l'*École de Rome* pour la peinture.

9. Mort de Colbert (1683). — Malgré tant de services, Colbert mourut (1683) disgracié du roi et triste de n'avoir pu l'empêcher de se jeter dans des dépenses exagérées. « Si j'avais fait pour Dieu ce que j'ai fait pour cet homme, disait-il, je serais sauvé dix fois. » Le peuple même, mécontent des derniers édits financiers dont Colbert n'était certes point coupable, voulait outrager les restes de ce grand ministre, trop dur et trop inflexible à la vérité pour être populaire. Il fallut enterrer la nuit le créateur de notre industrie, de notre commerce, de notre marine et de nos finances.

10. Louvois; organisation de l'armée. — Le ministre dont l'influence balançait celle de Colbert dans les conseils de Louis XIV et avait fini par l'emporter, c'était le marquis de *Louvois*. Fils de Michel le Tellier, secrétaire d'État de la guerre, puis chancelier, Louvois succéda à son père dans la charge de *ministre de la guerre* (1666) et ne négligea rien *pour organiser* l'*armée*.

Les régiments étaient recrutés, habillés, nourris par leurs chefs qui en étaient propriétaires et recevaient seulement du roi une somme déterminée. Des princes, de grands seigneurs, étaient ainsi *propriétaires de régiments* qui y restaient agglomérés en armée jusqu'à ce que la fin de la guerrre ou une nécessité d'économie les fît dissoudre. Les chefs de tout rang, capitaines, colonels, généraux, spéculaient sans honte; nulle mesure régulière n'assurait les subsistances, l'habillement, ni même l'armement; aucune règle ne déterminait l'avancement des officiers; la discipline très relâchée des troupes obligées de vivre de maraude, en faisait un vrai fléau pour le pays.

Louvois 1° obligea les propriétaires de régiments à les tenir complets, à veiller à leur subsistance, à leur habillement qui fut *uniforme* dans chaque régiment; de là l'origine de l'uniforme[1].

2° Il rétablit la *discipline* à laquelle furent soumis les officiers, de si haute naissance qu'ils fussent.

3° Les officiers généraux avancèrent, selon la durée des services, selon l'*ordre du tableau*[2]. Louvois rabaissait ainsi les gens qui se croyaient nés, comme le duc et pair Saint-Simon, pour commander aux autres et, en leur qualité de grands seigneurs, n'aimaient pas « à rouler pêle-mêle avec tout le monde ».

Enfin Louvois imposa la *marche au pas*, et commença à remplacer la pique et le mousquet par le *fusil* armé de la baïonnette. Il créa des *magasins de vivres* pour l'approvisionnement des armées en campagne, des *hôpitaux militaires*, et, sur les conseils de Louis XIV, fit construire le magnifique *Hôtel des Invalides*.

11. Vauban; les fortifications. — En même temps, Vauban fortifiait nos villes frontières. « Né le plus pauvre gentilhomme du royaume, » comme il le disait lui-même, Sébastien le Prestre, seigneur de Vauban, n'avait qu'une chaumière de paysan : une seule chambre, une grange et une écurie; on la montre encore dans le Morvan bourguignon[3]. Orphelin à l'âge de dix ans, il reçut quelques leçons du pauvre curé de son village pour lequel il travaillait en échange de l'abri qu'il avait reçu chez lui. Parmi les éléments que celui-ci enseigna à son intelligent élève, se trouva la pratique de l'arpentage qui peu à peu conduisit Vauban à s'occuper, tout seul, de fortifications.

A dix-sept ans, il s'engagea dans les troupes de Condé pendant la Fronde, et fut fait prisonnier. Mazarin, ayant entendu dire que le jeune soldat s'entendait en fortifications, le convertit facilement à la cause royale. On l'attacha comme aide à un homme médiocre qui passait pour le premier ingénieur du temps, et Vauban eut bientôt dépassé son maître.

1. Chaque régiment eut son uniforme particulier qui devint sa marque distinctive.

2. C'est-à-dire qu'on établit une liste d'ancienneté, un tableau d'avancement.

3. Vauban naquit en 1633 à St-Léger, auj. St-Léger-Vauban (Yonne).

Sa vie militaire est des mieux remplies : « Il a fait réparer 300 places fortes anciennes, en a fait construire 33 neuves ; il a conduit 53 sièges et s'est trouvé en personne à 143 engagements de vigueur. » Il porta l'art de la défense au degré de perfection où il avait aussi porté l'art de l'attaque, de sorte que dans l'armée il y avait deux dictons militaires : « *ville assiégée par Vauban, ville prise; ville fortifiée par Vauban, ville imprenable.* »

Vauban inaugura un nouveau système, celui des fortifications *rasantes*, presque au niveau du sol, présentant au boulet le moins de surface possible : système qui fait un si grand contraste avec les tours et les remparts pittoresques du moyen âge.

Vauban, pour lui-même hardi jusqu'à la témérité, ménageait le sang des autres. « Il vaut mieux, disait-il, brûler plus de poudre et verser moins de sang. » « Sire, disait-il encore, à Louis XIV, j'aime mieux conserver 100 soldats à Votre Majesté que d'en tuer 3000 aux ennemis »; et une autre fois : « Vous gagnerez un jour, mais vous perdrez 1000 hommes, ne le faites pas; » ou : « Vous perdrez tel homme qui vaut mieux que le fort, n'attaquez pas. » — C'était, nous dit Saint-Simon qui n'a pas habitude de flatter, « le plus honnête homme et le plus vertueux homme de son siècle, le plus simple, le plus vrai, le plus modeste. » C'était aussi un grand citoyen, dévoué à son pays, et pour lequel le sévère Saint-Simon créa le nom de *patriote*.

12. Politique extérieure de Louis XIV ; guerre de dévolution (1667-1668) ; traité d'Aix-la-Chapelle (1668).

Louis XIV montra tout de suite avec quelle vigueur il saurait faire respecter la France L'ambassadeur espagnol à Londres ayant voulu prendre le pas sur l'ambassadeur français, Louis XIV exigea de son beau-père, le roi d'Espagne, Philippe IV, une réparation éclatante (1662). A Rome, les gens de l'ambassadeur français ayant été insultés par les soldats de la garde corse, le pape Alexandre VII dut élever une pyramide rappelant l'offense et la satisfaction (1664).

Le roi aida la maison de Bragance à affermir l'indépendance du Portugal. D'un autre côté, il participa à la victoire de *Saint-Gothard* [1], qui sauva l'Autriche envahie par les Turcs. On le craignait partout.

1. Bourg de Hongrie.

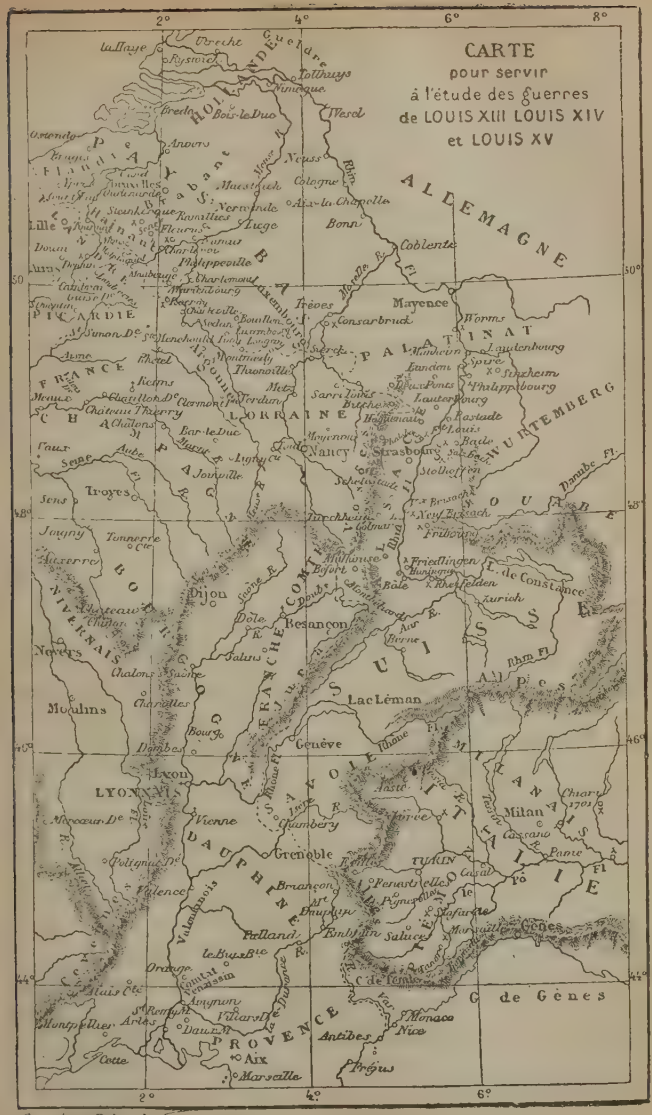
Louis XIV voulut tirer parti de sa puissance, et, à la mort du roi d'Espagne, Philippe IV (1665), réclama les Pays-Bas, au nom de sa femme Marie-Thérèse. S'autorisant d'une coutume de Brabant qui attribuait aux enfants du premier lit l'héritage de leur mère, il soutenait que Charles II, le nouveau roi d'Espagne, né d'un second mariage, n'avait aucun droit sur les provinces des Pays-Bas qui auraient dû appartenir à Marie-Thérèse dès la mort de sa mère. C'était ce qu'on appelait le *droit de dévolution*.

Son meilleur argument était sa belle armée de cinquante mille hommes commandée par *Turenne* et *Condé*; le roi n'eut qu'à se présenter en Flandre pour occuper **Lille** et toutes les villes les unes après les autres (1667). Pendant l'hiver, le roi et le prince de Condé parurent tout à coup en *Franche-Comté* (1668) et s'emparèrent de la province en moins de trois semaines. Mais Louis XIV s'arrêta quand il vit une **triple alliance** formée par la *Hollande*, l'*Angleterre*, la *Suède*, et alors signa le traité d'*Aix-la-Chapelle* (1668), qui ne lui laissa que ses principales conquêtes en Flandre : **Bergues, Douai, Lille.**

13. Guerre de Hollande (1672-1678); invasion de la Hollande par les Français (1672). — Irrité contre les Hollandais, qui avaient interrompu ses succès, Louis XIV était en outre blessé de leur fierté républicaine, et voyait en eux des rivaux de notre commerce. Excité par Louvois, il retourna contre eux leurs alliés, la Suède et l'Angleterre, puis envahit leur pays (1672).

L'armée française comptant près de cent mille hommes, descendit le cours du Rhin en tournant les provinces belges. Elle passa sur la rive droite, à Wesel, et arriva ainsi au point où le Rhin se divise en plusieurs branches. L'armée repassa à gué, à *Tolhuys*, le Rhin affaibli par cette division[1], et se trouva au cœur même de la Hollande. Presque toutes les villes surprises se rendirent sans résistance. Un officier écrivait à Turenne : « Si vous voulez m'envoyer cinquante chevaux, je pourrai prendre avec cela deux ou trois places. » Vaincus presque sans combat, les Hollandais demandent la paix.

1. Ce fut ce facile passage du Rhin que Boileau célébra avec un enthousiasme permis à la poésie, mais qui ne saurait faire illusion à l'histoire.


CARTE
pour servir
à l'étude des guerres
de LOUIS XIII LOUIS XIV
et LOUIS XV
ALLEMAGNE
HOLLANDE
PAYS BAS
FLANDRE
ARTOIS
PICARDIE
FRANCE
CHAMPAGNE
LORRAINE
ALSACE
FRANCHE COMTÉ
BOURGOGNE
NIVERNAIS
PALATINAT
WURTEMBERG
SUISSE
SAVOIE
PIEMONT
DAUPHINÉ
PROVENCE
ITALIE
Lac Léman
Mer Méditerranée
C de Gênes
Gravé par Erhard

Louis XIV s'obstine à leur imposer des conditions inacceptables. Le parti de la guerre l'emporte alors à La Haye; le premier magistrat du pays, le grand pensionnaire, *Jean de Witt*, est massacré avec son frère *Corneille de Witt;* on proclame *stathouder*[1] le jeune *Guillaume de Nassau*, prince d'Orange; on ouvre les écluses d'Amsterdam. Les campagnes qui, en Hollande, se trouvent au-dessous du niveau de la mer et que des digues protègent à grand'peine, sont envahies par les eaux et la flotte hollandaise vient se ranger autour d'Amsterdam. Les Français sont obligés de reculer devant l'inondation. Cette résolution patriotique des Hollandais sauva leur pays.

14. Première grande coalition contre Louis XIV (1673); bataille de Senef (1674). — Les principales puissances en effet vinrent au secours de la Hollande; le roi d'Espagne, l'empereur d'Allemagne conclurent avec les Hollandais la ligue de *la Haye.*

Alors Louis XIV, obligé de faire face à de nouveaux ennemis, renonce à la Hollande et ne garde que la place de *Maëstricht*, sur la Meuse. Mais l'Espagne lui offrant l'occasion de nouvelles conquêtes, il se jeta une seconde fois sur la *Franche-Comté.* Besançon fut pris en neuf jours et la province entière réduite en six semaines (1674).

Puis le prince de Condé alla tenir tête, dans les Pays-Bas, à Guillaume d'Orange, et lui livra une bataille sanglante, à *Senef*[2] (1674), où il demeura vainqueur grâce à sa ténacité et à son ardeur.

15. Invasion de l'Alsace par les Impériaux (1674); sa délivrance par Turenne (1675). — Turenne de son côté déployait, dans la vallée du Rhin, ce que l'art de la guerre peut avoir de plus grand et de plus habile. Il entra en Allemagne, mais se vit bientôt obligé de reculer devant une armée double de la sienne. Soixante dix mille Allemands pénétrèrent dans l'Alsace, cette province encore à peine rattachée à la France. Turenne repassa les Vosges par le col de Saverne et, l'hiver venant, s'établit en Lorraine.

Tranquilles, les ennemis se répandirent et se cantonnèrent en Alsace, mais Turenne n'abandonnait point la partie. Lorsqu'on le croyait immobile dans ses quartiers d'hiver,

1. Commandant en chef.
2. Ville de Belgique (Hainaut, à 20 kilomètres de Charleroi).

il envoya de petits détachements à travers des chemins affreux, le long des Vosges alors couvertes de neige ; comme un épais rideau, ces montagnes dissimulèrent sa marche, et au mois de janvier 1675 son armée déboucha dans la plaine d'Alsace par *Belfort*, à un moment et par un côté où l'ennemi était loin de l'attendre. Il culbuta les uns après les autres les corps dispersés des Impériaux, à *Mulhouse* d'abord, puis à *Turckeim*, près de Colmar, et les força à repasser le Rhin. *En quinze jours il avait délivré l'Alsace.*

Ce fut un cri de joie par toute la France, et Turenne retournant à Paris vit les populations courir à sa rencontre pour remercier le grand capitaine qui venait de sauver le pays d'une invasion.

16. Mort de Turenne (27 juillet 1675).—Mais au moment où ce savant homme de guerre nous était le plus nécessaire, il nous fut enlevé. Il avait continué ses succès et avait de nouveau pénétré en Allemagne. Au mois de juillet 1675, après d'habiles manœuvres, il était sur le point de livrer bataille aux Impériaux commandés par Montecuculli, digne émule de Turenne. Les deux armées s'observaient depuis huit jours. Le 27 juillet, Turenne prenait ses dernières dispositions pour attaquer le village de *Salzbach* ; il visitait les postes avancés, lorsque le lieutenant général Saint-Hilaire s'avança vers lui, le chapeau à la main, en le priant d'examiner une batterie nouvelle qu'il venait de faire placer. A ce moment un boulet emporte le bras de Saint-Hilaire et frappe Turenne qui tombe mort. Le fils de Saint-Hilaire se précipite en larmes sur son père qu'on soignait, mais celui-ci, s'inquiétant peu de lui-même, répondit: « Ce n'est pas moi, mon fils, c'est ce grand homme qu'il faut pleurer ». Le général ennemi, informé, ne put s'empêcher de dire : « Il est mort aujourd'hui un homme qui faisait honneur à l'homme ».

Les soldats désespérés s'écrièrent qu'ils avaient perdu leur père: les généraux devenus timides n'osèrent plus attaquer les ennemis et repassèrent le Rhin. En France le deuil fut universel et Louis XIV voulut que Turenne fût enterré à Saint-Denis comme le connétable Du Guesclin. « Ce fut, selon l'éloquente expression de Saint-Simon, la récompense de ses vertus militaires et de la mort qui le couronna par un coup de canon, à la tête de l'armée ».

17. Guerre de sièges ; prise de Valenciennes et de Cambrai (1677) ; de Gand (1678). — Les Français, privés de Turenne, avaient été obligés de se replier en deçà du Rhin. Le maréchal de Créqui fut également battu dans la vallée de la Moselle, et pris dans la ville de *Trèves*[1] malgré une défense héroïque. Il fallut envoyer le prince de Condé rétablir les affaires de ce côté; ce fut sa dernière campagne; après avoir refoulé l'ennemi, il se retira malade dans son domaine de *Chantilly*[2] où il vécut jusqu'en 1686, se reposant des combats par des entretiens littéraires avec les hommes illustres de l'époque.

Privé de ses plus grands capitaines, Turenne et Condé, Louis XIV ne se soucia plus de risquer des batailles et la guerre se borna à des sièges auxquels il aimait à paraître quand tout était calculé pour la prompte reddition de la ville. Avec Vauban et le maréchal de Luxembourg, digne élève de Condé, il s'empara de *Valenciennes*, de *Cambrai* (1677). Son frère, le duc d'Orléans, guidé par le maréchal de Luxembourg, assiégea Saint-Omer et gagna la victoire de *Cassel* (1677). Puis Louis XIV alla assister à la prise d'une des places les plus importantes des Pays-Bas, de la ville de *Gand* (1678), et ces succès de la France découragèrent les coalisés.

Victoires navales (1676) ; Duquesne. — D'ailleurs ces succès avaient été complétés par une série de victoires remportées par les flottes françaises dans la Méditerranée.

Les Siciliens révoltés contre l'Espagne avaient appelé les Français qui vinrent occuper Messine. Les Hollandais envoyèrent alors au secours des Espagnols leur fameux amiral *Ruyter*, mais celui-ci trouva bientôt un digne adversaire dans le chef d'escadre *Duquesne*, qui livra un glorieux combat près de l'île de *Stromboli* (1676), puis en vue d'*Agosta*, non loin de Syracuse. Ruyter fut mortellement blessé. Duquesne et Vivonne, puis le jeune *Tourville* qui débutait sous leurs auspices, écrasèrent enfin les flottes ennemies près de *Palerme*, et les Français demeurèrent maîtres de la mer (1676). Louis XIV s'honora en ordonnant que le navire qui rapportait en Hollande le corps de Ruyter fût accueilli dans les ports français et que les

1. Sur la Moselle.
2. Département de l'Oise.

honneurs militaires fussent rendus au vaillant amiral ennemi.

19. Traités de Nimègue (1678). — La coalition, voyant qu'elle ne pouvait abattre Louis XIV, amena l'Angleterre, effrayée d'ailleurs des progrès de notre marine, à se déclarer contre la France (janvier 1678). Mais alors le roi demanda la paix; un congrès se réunit à **Nimègue**, et les différentes puissances signèrent avec Louis XIV des traités, dits *traités* de *Nimègue*, qui lui laissaient ses conquêtes en **Flandre** et la **Franche-Comté**.

20. Gloire de Louis XIV. — Le roi, jeune encore, venait de gagner deux provinces et de braver l'Europe; il tenait une cour magnifique où se succédaient les fêtes, les carrousels, les divertissements. Flatté jusque dans ses vices, Louis XIV voyait les courtisans approuver ses scandales et honorer ses favorites, Mlle de la Vallière, Mme de Montespan. Paris, en souvenir de ses victoires, lui dressait des arcs de triomphe qui sont aujourd'hui la *porte Saint Denis* et la *porte Saint-Martin*. En 1686, le duc de la Feuillade lui éleva une statue sur la *place des Victoires* et, à la tête du régiment des gardes, se prosterna devant cette image comme devant une divinité.

21. Le siècle de Louis XIV; les lettres. — Louis XIV se montra protecteur si éclairé des lettres et des arts, qu'on a groupé autour de son nom tous les hommes de génie de son siècle, même ceux qui vécurent à peine sous son règne. Ainsi on rattache au siècle de Louis XIV, **Descartes**, le père de la philosophie[1], **Corneille**, le créateur de la tragédie française, qui appartiennent plutôt, comme nous l'avons vu, à l'époque de Richelieu.

Il en est de même pour **Pascal**, qui mourut jeune encore en 1662. Dès son enfance, Pascal[2] épouvantait son père de

1. La philosophie (amour de la sagesse) est la science qui s'occupe de l'âme, qui étudie ses diverses facultés, s'élève à la recherche des lois de la pensée, du raisonnement, et à celle des principes de nos actions. Cette science, toute abstraite, est l'effort de la raison humaine s'expliquant, par ses seules lumières, les rapports de l'homme avec la nature et son Créateur.

2. Blaise Pascal, né à Clermont (Puy-de-Dôme) en 1628, mort en 1662. Il avait demandé à son père de lui apprendre au moins les éléments des mathématiques. Pascal se mit à réfléchir seul sur ces premières notions. A l'heure des récréations, il se retirait dans une salle isolée, et là il s'appliquait à tracer des figures géométriques; il établissait des principes, en tirait des conséquences, et trouva ainsi les premières propositions de la géométrie jusqu'à la trente-deuxième d'Euclide.

la grandeur et de la puissance de son génie. A douze ans, seul et sans livres, il retrouvait les éléments de la géométrie dont on lui cachait les termes. Cet excès de travail épuisa promptement Pascal dont la vie ne fut qu'une suite de souffrances. A la science du mathématicien et du physicien il joignait l'esprit et l'éloquence. Il défendit ses maîtres de l'abbaye de Port-Royal, jansénistes[1], contre les jésuites, par une série de lettres, connues sous le nom de *Lettres provinciales*. Les meilleures comédies de Molière n'ont pas plus de sel que les premières lettres provinciales et Bossuet n'a rien de plus sublime que les dernières. Il voulait ensuite écrire un livre sur la religion et en a laissé de magnifiques débris réunis après sa mort sous le nom de *Pensées*.

Molière[2] avait déjà écrit plusieurs comédies à l'avènement de Louis XIV. Il dut beaucoup au roi, qui l'estimait particulièrement et fit représenter ses pièces malgré l'opposition de ceux dont le poète critiquait les travers ou flétrissait les vices. Il railla les femmes précieuses dans ses comédies des *Précieuses ridicules* et des *Femmes savantes*, il flétrit les avares dans sa pièce de l'*Avare* et démasqua les hypocrites dans son chef-d'œuvre, le *Tartuffe*. Un jour Louis XIV le fit asseoir à sa table, disant aux seigneurs : « Vous me voyez occupé à faire manger Molière, que les officiers de ma chambre ne trouvent pas d'assez bonne compagnie pour eux. »

Racine, [3] qui nous a laissé de si touchantes tragédies (*Andromaque*, *Britannicus*, *Phèdre*, *Esther*, *Athalie*), était historiographe [4] et lecteur du roi.

Le satirique **Boileau** [5] jouissait également de l'amitié de Louis XIV. Il tourna en ridicule les mauvais écrivains dans ses *Satires*, donna d'utiles conseils dans ses *Épîtres* et précisa les règles des divers genres de poésie dans son *Art poétique*.

Le grand prédicateur **Bossuet**[6], évêque de Meaux, le der-

1. Partisans des doctrines de Jansénius sur la grâce.
2. Jean-Baptiste Poquelin de Molière, né en 1622, mort en 1673. Il était le fils d'un valet de chambre tapissier du roi.
3. Né à la Ferté-Milon (Aisne) en 1639, mort en 1699.
4. C'est-à-dire chargé d'écrire l'histoire du règne ; cette histoire commencée avec Boileau a été brûlée.
5. Né en 1636, mort en 1711.
6. Bossuet (Jacques-Bénigne), né à Dijon en 1627, mort en 1704.

nier Père de l'Église, fut précepteur du dauphin. Il éleva jusqu'au sublime l'éloquence de la chaire dans ses ser-

Pascal trouvant seul les éléments de la geométrie.

mons, surtout dans ses *Oraisons funèbres*; il écrivit pour son élève le Dauphin le *Discours sur l'histoire universelle*.

Son émule, **Fénelon**[1], prédicateur plein d'onction, es-

1. Fénelon (François de Salignac de Lamotte), né en 1650 au château de Lamotte (Lot).

prit fleuri, fut précepteur du duc de Bourgogne, fils du dauphin, puis archevêque de Cambrai, mais tomba en disgrâce à cause de son livre, le *Télémaque*.

Le charmant fabuliste **La Fontaine** [1] déplaisait à Louis XIV, qui ne comprit point le génie du *bonhomme;* en revanche, *La Rochefoucauld* ne bougea point de ses antichambres pendant vingt ans. **Mme de Sévigné** [2] vécut hors de la cour ; mais ses lettres inimitables ne parlent guère que de la cour et en sont le miroir.

Citons enfin, pour compléter la liste des écrivains célèbres du règne de Louis XIV, **La Bruyère** [3], moraliste bien plus profond que La Rochefoucauld, et dont le livre des *Caractères* dépasse de beaucoup le livre des *Maximes*.

22. Les sciences. — Les sciences avaient alors réalisé de sérieux progrès. Descartes et Pascal avaient développé la *géométrie* et la *physique ;* l'abbé *Mariotte* avait découvert une grande loi physique ; Denis *Papin* [4] avait pensé à employer la vapeur d'eau comme force motrice. On construisit, à Paris, l'*Observatoire* pour les travaux de *Cassini*.

23. Les arts ; les monuments. — Le temps des grands écrivains fut aussi celui des habiles artistes. *Le Poussin* et *Lesueur*, les peintres les plus célèbres, disparurent au commencement du règne de Louis XIV, mais on eut après eux *Lebrun*, *Mignard*, le paysagiste *Claude le Lorrain*, *Philippe de Champagne*.

La sculpture se glorifia du *Puget* qui savait donner au marbre l'expression et la vie, de *Coysevox*, des deux *Coustou*, de *Girardon*.

Les architectes les plus en faveur furent les deux *Mansart*. *Claude Perrault* donna le dessin de la majestueuse *colonnade* du Louvre. Un Florentin, *Lulli*, excella dans la musique et fut, avec Quinault, le fondateur de l'opéra en France.

Rien n'égala le goût de Louis XIV pour les bâtiments, goût noble, mais ruineux, car ses constructions coûtèrent à la France 165 millions du temps, qui représentent 350 millions de nos jours. Encore ne parlons-nous que des palais du Louvre, de Versailles, de Marly, de Saint-

1. Né à Château-Thierry (Aisne) en 1621, mort en 1695.
2. Marie de Rabutin-Chantal, marquise de Sévigné (1616-1696).
3. Né en 1639, mort en 1696.
4. Né à Blois en 1647, mort en 1714.

Germain. Du moins on s'en peut consoler, puisque la plu-

Château de Versailles (état actuel).

part de ces constructions sont les plus éclatants témoi-

gnages des progrès de l'architecture. La *colonnade du Louvre* est une entrée de palais comme il y en a peu.

On doit aussi à Louis XIV l'achèvement du *Val-de-Grâce*, dont le dôme si élégant fut décoré à l'intérieur par *Mignard;* les *Invalides*, bâtis par *Libéral-Bruant*, la place des *Victoires*, la place *Vendôme*, une partie des Tuileries où *Levau* acheva le dôme du pavillon de l'Horloge. Levau travailla également au Louvre ; mais ce vieux palais de nos rois fut bien vite délaissé par Louis XIV, qui se complut dans sa création nouvelle de *Versailles* où il donna satisfaction à ses goûts pour la ligne droite, la régularité froide. Dans ce château, les peintres, Lebrun surtout, prodiguèrent à l'envi l'image de sa grandeur.

RÉSUMÉ.

1, 2, 3, 4. Le règne personnel de Louis XIV se divise en deux grandes périodes, la première de 1661 à 1678, période de grandeur et de gloire, la seconde de 1678 à 1715, période funeste et mêlée de revers.

Absolu dans ses volontés, Louis XIV personnifia en lui le gouvernement : il attirait à sa cour brillante les seigneurs empressés à lui plaire.

5, 6, 7, 8, 9. Parmi les grands ministres dont il sut se servir, *Colbert* se distingua par son habileté à *mettre l'ordre dans les finances*, à *ranimer l'agriculture*, à *créer l'industrie manufacturière*, à *stimuler le commerce*. Il écarta les marchandises étrangères par un système de tarifs qu'on appela le *système protecteur*, perça des routes, creusa des canaux, entre autres le canal du Languedoc. Colbert peut être regardé aussi comme le *créateur de notre marine* et de *notre puissance coloniale*. Il prit part aux travaux législatifs, l'*ordonnance civile*, l'*ordonnance criminelle*, et distribuait aux écrivains, aux savants, les libéralités de Louis XIV.

10. Louvois organisa l'armée, rétablit la discipline, régla l'avancement des officiers, l'habillement des troupes, leur armement, établit des magasins de vivres.

11. Vauban, ingénieur et général, inventa un système nouveau de fortifications : il excellait à prendre les places et à les défendre.

12. Par ses premiers actes vis-à-vis de l'Espagne, vis-à-vis du Saint-Siège, Louis XIV montra combien il saurait imposer le respect de la France. Puis, à la mort de son beau-père, il réclama, en vertu du *droit de dévolution*, les Pays-Bas espagnols, entra en Flandre, soumit *Lille* (1667), conquit en plein hiver la

Franche-Comté (1668) et ne s'arrêta que devant une *triple alliance* formée par la Hollande, l'Angleterre et la Suède. La paix d'Aix-la-Chapelle (1668) lui laissa ses principales conquêtes en Flandre.

13, 14, 15, 16, 17, 18, 19. Louis XIV ne pardonnait point aux Hollandais d'avoir arrêté le cours de ses victoires. Il envahit leur pays (1672) et en était déjà maître, lorsque les Hollandais, par une révolution, proclamèrent stathouder Guillaume d'Orange, ouvrirent les écluses et inondèrent leur pays.

Les autres puissances soutiennent la Hollande et forment (1673) la première grande coalition. Louis XIV fait alors une seconde fois la conquête de la Franche-Comté (1674), mais au nord, il faut la sanglante victoire de *Senef*, gagnée par Condé, pour contenir les ennemis (1674). Puis l'Alsace est envahie et il faut pour la délivrer une admirable campagne de Turenne (1675). Ce grand capitaine meurt la même année et la guerre se réduit alors à des sièges qui ont pour résultat la prise de Valenciennes, de Cambrai (1677). La victoire de *Cassel* (1677), la prise de Gand (1678), les succès de Duquesne et de la marine française dans la Méditerranée (combats de Stromboli, d'Agosta, de Palerme (1676) maintiennent l'avantage du côté de Louis XIV qui signe les traités glorieux de Nimègue et garde, avec la Flandre, la Franche-Comté (1678).

20, 21, 22, 23. La gloire de Louis XIV fut alors à son apogée. Elle était rehaussée par l'éclat dont brillaient les lettres, les sciences, les arts. D'illustres écrivains fixaient la langue française par des chefs-d'œuvre en tout genre, tragédie, comédie, philosophie, éloquence de la chaire. Les sciences commençaient les progrès qui devaient se poursuivre d'une manière si étonnante. Les arts, peinture, sculpture, architecture, arrivaient à un degré de perfection encore inconnu en France.

Sujets de devoirs écrits.

Portrait de Louis XIV; sa cour.
L'administration de Colbert,
Louvois et l'armée.
Vauban.
La guerre de Hollande.
Derniers exploits et mort de Turenne.
Les traités de Nimègue.
Qu'entend-on par siècle de Louis XIV?
Énumérer les poètes du siècle de Louis XIV et leurs principales œuvres.
Citer les peintres, les sculpteurs, les architectes du siècle de Louis XIV.

Questionnaire.

1-4. Comment divise t-on le règne de Louis XIV ? — Comment se révéla tout de suite le caractère de Louis XIV ? — Quelles étaient ses qualités ? — Qu'est-ce qui les gâta ? — Quelle idée Louis XIV se faisait-il de son autorité ? — Dans quels châteaux Louis XIV tint-il successivement sa cour ? — Quels grands ministres, quels grands hommes eut-il le bonheur de rencontrer ?

5-9. Qu'était-ce que Colbert ? — Quel surintendant avait amassé une fortune scandaleuse ? — Que devint Fouquet ? — Quels furent les services rendus par Colbert en ce qui concerne les finances, l'agriculture, l'industrie ? — Qu'entendez-vous par le système protecteur ? protecteur de quoi ? — Comment favorisait-il le commerce intérieur ? — Que fit-il pour nos colonies ? — Qu'entend-on par inscription maritime ? — Quels furent les travaux législatifs du règne de Louis XIV ? Quelles créations doit-on à Colbert pour l'encouragement des lettres, des sciences, des arts ? — Racontez la mort de Colbert.

10. Comment se trouvait composée l'armée ? — Que fit Louvois pour l'améliorer ? — Comment régla-t-il l'avancement des officiers ? — Que fit-il pour l'armement ? pour les vivres ?

11. Où naquit Vauban ? — Comment débuta-t-il ? — Quels furent ses services ? — Quel système de fortifications imagina-t-il ? — Que disait-on des villes qu'il assiégeait, ou qu'il défendait ? — Quelles étaient ses maximes ? — Quel mot flatteur créa pour lui Saint-Simon ?

12. Quels furent les premiers actes de la politique extérieure de Louis XIV ? — Qu'entend-on par droit de dévolution ? — Quels furent les résultats de la guerre de dévolution ? — Qui arrêta le cours du succès de Louis XIV ?

13-19. Quels étaient les griefs de Louis XIV contre les Hollandais ? — Quelle route prit l'armée française pour entrer en Hollande ? — Quelle révolution s'accomplit en Hollande ? — Quelles en furent les conséquences ? — Comment les Hollandais sauvèrent-ils leur pays ? — Quelles puissances vinrent au secours de la Hollande ? — Où Louis XIV reporta-t-il la guerre ? — Quelle bataille gagna Condé en 1674 ? — Quel danger courut l'Alsace ? — Comment et par qui fut elle délivrée ? — Racontez les principales circonstances de la mort de Turenne ? — A quoi se réduisit alors la guerre ? — Quelles villes furent assiégées et prises ? — Quels succès remporta notre marine dans la Méditerranée ? — A qui furent-ils dus ? — Quel était l'amiral ennemi adversaire de Duquesne ? — Quel traité termina la guerre de Hollande ?

20-23. Quels furent les monuments élevés à Paris en l'honneur des victoires de Louis XIV ? — Quels sont les écrivains qui appartiennent plutôt au siècle de Richelieu qu'à celui de Louis XIV ? — Comment Pascal révéla-t-il son génie pour les mathématiques ? — Citer les principaux écrivains du siècle de Louis XIV et leurs principales œuvres ? — Quels progrès firent les sciences à cette époque ? — Citer les principaux artistes, les monuments du siècle de Louis XIV ? — Pourquoi Louis XIV se plaisait-il dans son château de Versailles ?

II. DEUXIÈME PARTIE DU RÈGNE DE LOUIS XIV. FAUTES ET DÉCADENCE (1678-1715).

SOMMAIRE : 1 Les Chambres de réunion; conquêtes en pleine paix; réunion de Strasbourg à la France (1681). — 2. Bombardement d'Alger (1681-1683); de Gênes (1684). — 3. Différend avec le pape; déclaration de 1682. — 4. Révocation de l'édit de Nantes (1685). — 5. Conséquences de la révocation de l'édit de Nantes. — 6. Guerre de la Ligue d'Augsbourg (1688-1697). — 7. Tourville; combat de la Hougue (1692). — 8. Jean Bart, Duguay-Trouin. — 9. Le maréchal de Luxembourg aux Pays-Bas; batailles de Fleurus (1690), de Steinkerque (1692), de Neerwinden (1693) — 10. Catinat en Italie; bataille de Staffarde (1690); le duc de Savoie en Dauphiné; bataille de la Marsaille (1693). — 11. Paix de Ryswick (1697). — 12. La succession d'Espagne (1700). — 13. Fautes de Louis XIV; nouvelle coalition contre la France (1701). — 14. Situation de la France. — 15. Période de victoires (1701-1703). — 16. Révolte des Camisards (1702-1704); 17. Période de revers : défaites de Blenheim (1704); de Turin (1706); de Ramillies (1706); d'Oudenarde (1708). — 18. Invasion de la France; siège de Lille; le maréchal de Boufflers (1708). — L'hiver de 1709; bataille de Malplaquet (septembre 1709). — 20. Victoire de Villaviciosa en Espagne (1710). — 21. Morts dans la famille royale (1711-1712); victoire de Villars à Denain (1712).—22. Traités d'Utrecht (1713) et de Rastadt (1714).

1. Les Chambres de réunion; conquêtes en pleine paix; réunion de Strasbourg à la France. (1681). — Louis XIV avait agrandi et enrichi la France. Mais il effraya l'Europe par son ambition.

Interprétant à son profit certaines clauses du traité de Nimègue, il établit des *Chambres de réunion* pour rechercher les dépendances des pays qui lui avaient été cédés.

Louis XIV désirait surtout posséder **Strasbourg** demeuré ville libre au milieu de l'Alsace qui était devenue française. Le parti français, très puissant à Strasbourg, favorisa les desseins de Louis XIV et Strasbourg ouvrit ses portes sans qu'il fût besoin de tirer un coup de canon. (1681). Cette ville jadis romaine et franque rentrait dans la patrie française; il a fallu presque la détruire par les obus incendiaires, en 1870, pour l'en arracher.

2. Bombardement d'Alger (1681-1683); de Gênes (1684).—Pour châtier les pirates musulmans qui venaient des ports de l'Afrique infester les côtes d'Italie et de France, Louis XIV fit bombarder *Alger* deux fois (1661-1683). De nombreux chrétiens délivrés bénirent le nom du roi de France.

La ville de *Gênes*, en Italie, avait bravé la puissance de Louis XIV : elle fut également bombardée par Duquesne, le *doge*, le chef de la république qu'une loi empêchait de quitter la ville, dut venir à Versailles s'humilier devant le roi. Comme on lui montrait toutes les merveilles du palais, le fils de Colbert, Seignelay, lui demanda ce qu'il trouvait de plus curieux : « *c'est de m'y voir*, » répondit le doge (1684.)

3. Différend avec le pape ; déclaration de 1682. — Jaloux de ses prérogatives, le roi, à l'occasion d'un différend avec le pape Innocent XI, fit limiter les droits du Saint-Siége sur l'Eglise de France et formuler, par le clergé réuni sous la présidence de Bossuet, la *déclaration* de 1682, qui *résumait les théories de l'Eglise gallicane*[1] sur l'autorité du Saint-Siège.

4. Révocation de l'édit de Nantes (1685). — Louis XIV vieilli, malade, tombait sous l'influence de Mme de Maintenon, femme habile et insinuante, qu'il épousa secrètement après la mort de la reine Marie-Thérèse. Colbert était mort presque disgracié, et Louvois, l'homme impitoyable, poussait le roi aux violences.

Voulant rétablir l'unité de religion dans son royaume, Louis XIV entreprit de forcer les protestants à se convertir ; on logea chez eux des gens de guerre et comme les dragons se signalèrent par leurs excès, on donna le nom de *dragonnades* à cette persécution d'un nouveau genre. Grâce à ces *missionnaires bottés*, comme on appelait les soldats, grâce aux supplices affreux dont étaient menacés les dissidents, les conversions arrivèrent par milliers. Lorsque la terreur régna dans les pays protestants et qu'on eut obtenu des réformés la pratique apparente du catholicisme, Louis XIV porta le dernier coup en révoquant *l'édit de Nantes* (1685). L'exercice du culte protestant fut interdit, ses ministres furent bannis du royaume.

5. Conséquences de la révocation de l'édit de Nantes. — Malgré la surveillance rigoureuse exercée pour empêcher l'émigration et les supplices qui la punissaient, une

1. Les principales propositions de 1682 déclaraient que Dieu n'avait donné à saint Pierre et à ses successeurs aucune puissance ni directe ni indirecte sur les choses temporelles, et approuvaient les décrets du concile de Constance reconnaissant les conciles œcuméniques (universels) supérieurs au pape dans les questions spirituelles.

foule de calvinistes suivirent leurs pasteurs exilés et allèrent chercher au loin une terre où leur conscience fût libre. On calcule que trois cent mille réformés passèrent la frontière. Des provinces perdirent un tiers de leur population. *L'industrie française en fut profondément atteinte.*

Ce furent principalement la Hollande, l'Angleterre, la Prusse qui profitèrent de cette émigration. Londres eut tout un faubourg peuplé d'artisans français et la ville de *Berlin* leur dut les commencements de son industrie. Plus de douze mille soldats et six cents officiers portèrent à l'étranger, avec leur bravoure, un sentiment implacable de vengeance. Après deux siècles, on a vu dans la guerre de 1870-71, des corps de l'armée allemande commandés par des généraux au nom français, et qui n'étaient pas les moins acharnés contre notre malheureux pays.

6. Guerre de la ligue d'Augsbourg (1688-1697). — La révocation de l'édit de Nantes indigna les puissances protestantes ; l'ambition de Louis XIV, les conquêtes qu'il avait faites pendant la paix, avaient mécontenté les puissances catholiques. Une ligue déjà formée à *Augsbourg* en 1686 entre l'empereur Léopold, l'Espagne, la Hollande, même la Suède, se renouvela. Puis une révolution ayant éclaté en Angleterre, le roi *Jacques II*, catholique et allié de Louis XIV, fut renversé (1688) par *Guillaume d'Orange*, adversaire implacable de la France. Devenu roi d'Angleterre, sous le nom de Guillaume III, ce prince se fit le chef de la coalition formée contre Louis XIV.

Louis accepta la lutte sur terre et sur mer. Du côté du Rhin, pour tenir éloignés les ennemis, il ordonna une dévastation du Palatinat (1689). Les villes de Mannheim, de Spire, d'Heidelberg, furent livrés aux flammes : ces incendies, ces ravages, exécutés de sang-froid, ces maux incalculables causés à un pays naturellement fertile excitèrent un vif sentiment d'horreur contre les Français et les Allemands conçurent dès lors un sentiment de haine qui rendit les guerres plus acharnées.

7. Tourville ; combat de la Hougue (1692). — Louis XIV avait accueilli le roi détrôné Jacques II : il lui donna une armée et une flotte qui devait le transporter en Irlande.

Nos vaisseaux, commandés par Chateau-Renaud et l'illustre *Tourville*, triomphèrent des vaisseaux anglais aux

combats de *Bantry*[1] et de *Beachy-Head*[2] (1690). Mais Jacques, arrivé en Irlande, perdit une bataille sur les bords de la *Boyne*.

Louis réunit un nouvel armement. Tourville, pour ouvrir le passage, eut ordre de chercher l'ennemi, sans attendre l'escadre de la Méditerranée; avec quarante-quatre vaisseaux, il rencontre la flotte alliée qui en compte quatre-vingt-dix-neuf. Les instructions sont formelles; il faut combattre; Tourville montre l'ordre du roi, et tous les officiers s'apprêtent, sans aucune illusion, à faire leur devoir. On espérait seulement la défection d'une partie de la flotte anglaise mais aucun vaisseau ennemi ne tourna (29 mai 1692). Dans ces immenses batailles, on visait surtout à s'emparer du vaisseau amiral. Tourville, monté sur *le Soleil-Royal*, courut les plus grands dangers; avec son corps de bataille il lutta sans fléchir depuis dix heures du matin. A sept heures du soir, une division de vingt-cinq vaisseaux ennemis qu'on avait réussi jusque-là à paralyser, vint fondre sur le corps de bataille et mit Tourville entre deux feux. Les Français, malgré l'inégalité de leurs forces, firent éprouver aux ennemis des pertes plus grandes qu'ils n'avaient eu à en supporter eux-mêmes.

Mais Tourville ne pouvait le lendemain recommencer le combat : il se retira : l'ennemi le poursuivit; la plus grande partie de la flotte échappa; douze vaisseaux furent obligés de s'échouer dans la rade de la *Hougue*[3] et furent brûlés par leurs équipages; ce fut ce qu'on appela, en exagérant le mal, le désastre de la Hougue. L'expédition de Jacques II n'en était pas moins encore une fois manquée.

8. Jean Bart; Duguay-Trouin. — Tourville vengea dignement ce malheur, l'année suivante, par sa victoire de *Lagos*, sur les côtes de Portugal. Il défit l'escorte d'une riche flotte marchande et causa à l'ennemi un dommage de plus de trente-six millions (juin 1693). Toutefois on ne livra plus de grandes batailles navales.

La mer appartient dès lors à de hardis capitaines qui se conduisent eux-mêmes, n'écoutent que leur instinct et leur courage, tels que *Jean Bart* et *Duguay-Trouin*. Tous

1. Sur la côte d'Irlande.
2. Cap d'Angleterre, côte de la Manche, comté de Sussex.
3. Sur la côte orientale de la presqu'île du Cotentin (département de la Manche.)

deux fils d'armateurs, l'un de Dunkerque, l'autre de Saint-Malo, ils se font une prompte réputation par leurs courses infatigables et heureuses, leurs actions brillantes. Duguay-Trouin, avec son navire, soutient seul un combat acharné pendant douze heures contre six navires anglais. Jean Bart s'en va chercher, dans le nord, un convoi de blé vivement attendu de la France affamée; il le rencontre mais déjà pris et escorté de huit vaisseaux de guerre hollandais; avec six frégates, il attaque les huit vaisseaux, les bat, en prend trois et rentre triomphant avec le convoi de blé (1694). En 1696, quatorze vaisseaux bloquent Dunkerque pour empêcher Jean Bart de sortir: il sort néanmoins; il rencontre une flotte marchande hollandaise bien escortée, prend cinq vaisseaux et vingt-cinq bâtiments marchands; survient alors une flotte hollandaise, Jean Bart renvoie ses prisonniers sur les cinq vaisseaux dont il s'est rendu maître, et brûle les autres navires en présence des ennemis stupéfaits.

9. Le maréchal de Luxembourg aux Pays-Bas; batailles de Fleurus (1690), de Steinkerque (1692), de Nerwinden (1693). — Mais les actions décisives se livrèrent sur terre, aux Pays-Bas. Le maréchal duc de *Luxembourg*, négligent, paresseux, savait réparer ses fautes sur le champ de bataille même par des éclairs de génie. Il remporta une victoire signalée à **Fleurus**[1] (1690), prit *Mons* et *Namur* sous les yeux de Louis XIV et malgré l'armée de Guillaume d'Orange.

En 1692, surpris dans une position défectueuse à **Steinkerque**,[2] il change en quelques heures l'ordre de son armée, rétablit le combat et gagne la victoire.

Enfin en 1693 la sanglante bataille de **Nerwinden**[3] acheva de justifier la réputation qu'il avait acquise de *tapissier de Notre-Dame*, à cause des nombreux drapeaux qu'il y avait envoyés[4].

10. Catinat en Italie; bataille de Staffarde (1690); le duc de Savoie en Dauphiné; bataille de la Marsaille (1693). — Le maréchal *de Catinat*, l'un des meilleurs capitaines, et certes le plus modeste, le plus intègre, avait été

1. Ville de Belgique (Hainaut).
2. Bourg de Belgique (Hainaut).
3. Village de Belgique (province de Liège).
4. Luxembourg mourut malheureusement en 1695 avant la fin de la guerre qu'il avait soutenue avec tant d'honneur.

envoyé en Italie pour combattre le duc de Savoie qui, maître du Piémont, s'était joint aux ennemis de Louis XIV. Il remporta la victoire de **Staffarde**[1] (1690) et conquit le Piémont.

Mais les coalisés soutinrent le duc de Savoie : celui-ci força les Français à repasser les Alpes, lui-même envahit le Dauphiné. Toute la noblesse du pays se trouvait sur les frontières du nord, mais une jeune fille d'une des grandes familles de la contrée, *Philis de la Charce*, se mit à la tête des paysans, fit fortifier les passages et organisa si bien la résistance que le Dauphiné fut sauvé (1692).

Catinat reparut alors en Italie et remporta une victoire décisive à la **Marsaille**[2] (1693), et le duc de Savoie se retira un des premiers de la lutte (traité de Turin, 1696).

11. Paix de Ryswick (1697). — Les ennemis, aussi fatigués que Louis XIV de cette guerre sans pitié, consentirent à la paix qui fut signée au château de **Ryswick** en Hollande (1697).

La France conserva **Strasbourg**; mais restitua la Lorraine et les villes conquises aux Pays-Bas et en Italie. Louis XIV dut abaisser son orgueil au point de *reconnaître Guillaume III comme roi d'Angleterre*. De plus, il rendit aux Hollandais les avantages commerciaux que Colbert leur avait enlevés.

12. La succession d'Espagne (1700). — Ce qui avait hâté la conclusion de cette paix, c'était la prévision de la mort du roi d'Espagne, Charles II, toujours languissant. Charles II n'avait point d'hértier, et Louis XIV, fils d'une infante espagnole Anne d'Autriche, époux d'une infante espagnole, Marie Thérèse, songeait à réclamer la succession, malgré la renonciation faite par la reine lors du traité des Pyrénées.

L'empereur d'Allemagne *Léopold*, qui avait également épousé une infante espagnole, réclamait aussi cet héritage. Toutefois Marie-Thérèse étant l'aînée avait les droits les plus sérieux; on n'opposait à Louis qu'une renonciation nulle puisque la dot n'avait point été payée.

Louis XIV voulut d'abord, pour plus de sûreté, partager avec ses concurrents. Mais les Espagnols et Charles II lui-même s'indignèrent de ce démembrement projeté de la

1. Village du Piémont, près du Pô.
2. Marsaglia, Marsaille (Piémont).

monarchie. L'habileté des diplomates français obtint de Charles II un testament en faveur du *duc d'Anjou*, second fils du Dauphin, et petit-fils de Louis XIV.

Lorsque après la mort de Charles II (1er novembre 1700), on connut le testament, Louis XIV hésita longtemps à l'accepter, lié qu'il se trouvait par les traités de partage. Jamais délibération plus grave n'avait agité les conseils du roi. Enfin le mardi 16 novembre, Louis à son lever, fit entrer l'ambassadeur d'Espagne dans son cabinet où se trouvait le duc d'Anjou et lui dit de saluer son nouveau maître. Faisant alors ouvrir toutes grandes les portes de son cabinet et présentant son petit-fils aux seigneurs de la cour qui se pressaient dans la galerie, ce prince dit avec solennité « Messieurs, voilà le roi d'Espagne. » Puis, se tournant vers le duc d'Anjou, il le pria de se souvenir sur le trône d'Espagne qu'il était prince de France. L'ambassadeur espagnol fit observer que le voyage allait devenir aisé, « que les Pyrénées étaient fondues. » On en a fait le mot célèbre : « Il n'y a plus de Pyrénées. »

Les Espagnols accueillirent avec enthousiasme le jeune duc d'Anjou, qui fut proclamé sous le nom de *Philippe V*. L'Angleterre, la Hollande, dont l'opposition eût été la plus redoutable, le reconnurent. L'empereur Léopold seul armait.

13. Fautes de Louis XIV; nouvelle coalition contre la France (1701) — Louis XIV avait atteint son but et l'Europe mécontente se taisait ; mais par ses fautes, le roi provoqua une nouvelle coalition. Il viola le traité de Ryswick et de plus conserva au duc d'Anjou, malgré le testament, ses droits à la succession au trône de France. L'Europe entière se souleva contre Louis XIV qui faisait entrevoir l'union menaçante de la monarchie espagnole et du royaume de France.

Trois hommes célèbres dirigeaient cette coalition : le grand-pensionnaire de Hollande *Heinsius*, *Churchill*, duc de Marlborough, habile général qui gouvernait l'Angleterre en gouvernant la reine Anne par sa femme; le prince *Eugène de Savoie*, dont Louis XIV n'avait pas voulu faire un colonel, et qui s'était mis au service de l'Autriche.

14. Situation de la France. — Louis XIV survivait aux grands ministres, aux grands capitaines qui lui avaient assuré tant de succès. Il en était venu à croire que ses choix donnaient du génie et que ses ordres forçaient la victoire.

La révocation de l'édit de Nantes avait ruiné l'industrie. Tant de guerres avaient épuisé les finances. C'est dans ces conditions que Louis allait de nouveau entreprendre de lutter seul contre toute l'Europe.

15. Période de victoires (1701-1703). — Le commencement de cette longue guerre fut pourtant heureux. Le *duc de Vendôme* répara habilement les fautes que le maréchal de Villeroi avait commises en Italie et lutta avec avantage contre le prince Eugène de Savoie.

En Allemagne, Villars gagna la bataille de **Friedlingen**[1] (1702), à force d'élan et de bravoure. Quand il était simple officier, le roi disait de lui : « Dès qu'on tire en quelque endroit, il semble que ce petit garçon sorte de terre pour s'y trouver. »

Villars se joignit ensuite à l'électeur de Bavière pour marcher sur Vienne et gagna la bataille d'**Hochstett**[2] (1703). Dans la vallée du Rhin, Tallard remportait une autre victoire à **Spire** (1703) et écrivait à Louis XIV : « Votre armée a pris plus d'étendards et de drapeaux qu'elle n'a perdu de simples soldats. »

16. Révolte des Camisards (1702-1704). — Mais ce fut là le terme des succès de la France. Villars fut obligé d'aller dans les Cévennes étouffer une révolte de protestants qui menaçait de devenir redoutable. Poussés à bout par la persécution, les protestants des Cévennes méridionales et de la Lozère prirent les armes, conduits par un chef qui se fit bientôt une renommée, *Jean Cavalier*. Il fallut les talents et l'habileté de Villars pour mettre fin (1704) à cette guerre civile, dite des *Camisards*[3], qui venait s'ajouter à la guerre étrangère.

17. Période de revers : défaites de Blenheim (1704) ; de Turin (1706) ; de Ramillies (1706) ; d'Oudenarde (1708). — Tandis que Villars était occupé dans les Cévennes, les maréchaux Tallard et Marsin qui l'avaient remplacé à l'armée d'Allemagne, essuyaient une sanglante défaite à **Blenheim**, dans les plaines mêmes d'Hochstett (1704). Eugène et le duc de Marlborough réunis chassèrent les Français de l'Allemagne.

1. Bourg du grand duché de Bade, entre Fribourg et Huningue.
2. Ville de Bavière sur le Danube.
3. Ce mot vient, dit-on, de *camisade* attaque nocturne.

Puis la fortune tourna contre nous en Italie où le duc de la Feuillade et Marsin perdirent la bataille de **Turin** (1706). Il fallut sortir de l'Italie comme on était sorti de l'Allemagne

« Messieurs, voilà le roi d'Espagne. »

En Espagne, les Anglais s'étaient emparés de **Gibraltar** (1704), et en 1706 le roi Philippe V ne put empêcher son compétiteur l'archiduc d'entrer à Madrid.

Enfin, dans les Pays-Bas, le maréchal de Villeroi perdit

encore la bataille de **Ramillies** (1706), et, malgré son habileté, le duc de Vendôme ne fut pas plus heureux à la journée d'**Oudenarde** (1708). Il fallut sortir des Pays-Bas comme on était sorti d'Allemagne et d'Italie. La France était découverte.

18. Invasion de la France ; siège de Lille ; le maréchal de Boufflers (1708). — Ainsi, malgré quelques succès de Villars en 1707, la France était vaincue et ne tarda pas à être envahie. Les coalisés vinrent mettre le siège devant **Lille**. Le maréchal de Boufflers tint deux mois dans la ville, puis se retira dans la citadelle où il tint encore deux mois. A bout de munitions et de vivres, il ne livra la citadelle que sur un ordre écrit de la main du roi. Le prince Eugène rendit les plus grands honneurs à Boufflers qui demeura libre et fut créé par Louis XIV pair de France.

19. L'hiver de 1709 ; bataille de Malplaquet (septembre 1709). — Lille et la Flandre n'en étaient pas moins au pouvoir des coalisés. Des cavaliers ennemis se répandirent dans le nord de la France et poussèrent l'audace jusqu'à venir enlever, sur le pont de Sèvres, un officier du roi qu'ils prirent pour le dauphin.

L'hiver de 1709 fut horrible. « Une gelée, qui dura près de deux mois de la même force, avait dès ses premiers jours rendu les rivières solides jusqu'à leur embouchure, et les bords de la mer capables de porter des charrettes. Un faux dégel fondit les neiges, il fut suivi d'un subit renouvellement de gelée aussi forte que la précédente, trois autres semaines durant. Cette seconde gelée perdit tout. Les arbres fruitiers périrent, il ne resta plus ni noyers, ni oliviers, ni pommiers, ni vignes. On ne peut comprendre la désolation de cette ruine générale. Chacun resserra son vieux grain. Le pain enchérit outre mesure.... Les payements les plus inviolables commencèrent à s'altérer. En même temps les impôts haussés, multipliés, exigés avec les plus extrêmes rigueurs, achevèrent de dévaster la France. Grand nombre de gens qui, les années précédentes, soulageaient les pauvres, se trouvèrent réduits à subsister à grand'peine et beaucoup de ceux-là à recevoir l'aumône en secret. Il ne se peut dire combien d'autres briguèrent les hôpitaux, combien d'hôpitaux ruinés renvoyaient leurs pauvres à la charge publique, et combien d'honnêtes familles expiraient dans les greniers. Il ne se peut dire aussi combien tant de

misère échauffa le zèle et la charité, ni combien immenses furent les aumônes[1]. »

Louis XIV, courbant son orgueil devant tant de malheurs, demanda la paix. Les coalisés, le croyant réduit à toute extrémité, n'en devinrent que plus acharnés : ils voulurent le forcer à chasser lui-même Philippe V d'Espagne. « Mieux vaut faire la guerre à mes ennemis qu'à mes enfants, » répondit-il, et il releva la tête ; il écrivit à tous les gouverneurs, aux évêques, une lettre noble et patriotique. Le peuple comprit que Louis XIV ne luttait plus que pour l'honneur national. On oublia toutes les souffrances.

Les soldats de Villars n'avaient point de pain et ils étaient gais. « Quand des brigades marchent, écrivait Villars, il faut que les brigades qui ne marchent pas, jeûnent. On s'accoutume à tout. Je crois cependant que l'habitude de ne pas manger n'est pas bien facile à prendre. » Attaqués à **Malplaquet**[2] (sept. 1709), les soldats jetèrent le pain qu'on venait de leur distribuer, pour courir plus légèrement au combat. Ils furent vaincus, mais causèrent à l'ennemi plus de mal qu'ils n'en reçurent. L'espoir revint à la France.

20. Victoire de Villaviciosa en Espagne (1710). — Le salut vint de l'Espagne. Fidèles au petit-fils de Louis XIV, les Espagnols regardaient Philippe V comme leur roi national et trouvaient étrange que les souverains de l'Europe voulussent leur en imposer un autre. C'était leur affection qui avait permis à Philippe V de soutenir la lutte, et le maréchal de Berwick avait déjà rétabli ses affaires une première fois par la victoire d'**Almanza** en 1707. Mais en 1710 Philippe V s'était vu obligé une seconde fois de céder Madrid à l'archiduc Charles. Le peuple espagnol, loin de se laisser abattre, soutint la cause de Philippe qui rentra de nouveau à Madrid au bruit des acclamations. Guidé par le duc de Vendôme, le jeune prince triompha enfin de son adversaire et de l'armée anglaise à la journée de **Villaviciosa** (10 décembre 1710). Ce fut une victoire décisive qui affermit son trône, et le duc de Vendôme dit le soir au prince fatigué : « Je vais vous faire donner le plus beau lit sur lequel un roi ait couché. » Il fit apporter les drapeaux et les étendards pris à l'ennemi.

1. Mémoires du duc de Saint-Simon.
2. Village du département du Nord, à 28 kil. nord-ouest d'Avesnes.

Un changement considérable s'opérait aussi en Angleterre; cette puissance rappelait le duc de Marlborough [1], et se retirait de la lutte.

21. Morts dans la famille royale (1711-1712); victoire de Villars à Denain (1712). — Toutefois il restait encore à Louis XIV beaucoup d'ennemis à combattre, et des malheurs domestiques vinrent, en même temps que les malheurs de l'État, accabler le roi vieillissant.

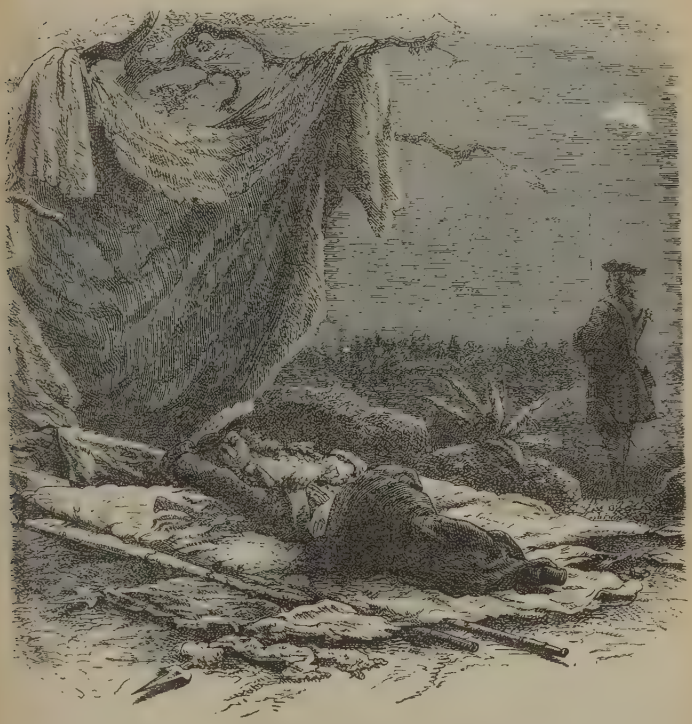
Le Dauphin mourut en 1711; le fils du dauphin, le duc de Bourgogne, l'élève de Fénelon, mourut avec sa femme en 1712. Puis le duc de Bretagne, le duc de Berry, furent également enlevés par la mort. Louis XIV se trouva presque isolé: il n'avait plus pour héritier qu'un arrière petit-fils âgé de cinq ans. Et à ce moment la France était ouverte aux ennemis qui assiégeaient Landrecies et appelaient leurs lignes « *le chemin de Paris* ».

Louis XIV confia à Villars sa dernière armée, il lui dit d'un ton pénétré: « Vous voyez mon état, monsieur le maréchal; il y a bien peu d'exemples de ce qui m'arrive et que l'on perde dans la même semaine son petit-fils, sa petite belle-fille, et leur fils, tous de très grande espérance et très tendrement aimés. Dieu me punit: je l'ai bien mérité. » Puis il ajouta: La « confiance que j'ai en vous est bien marquée, puisque je vous remets les forces et le salut de l'Etat. Je connais votre zèle et la valeur de mes troupes; mais enfin la fortune peut vous être contraire, s'il arrivait ce malheur à l'armée que vous commandez, quel serait votre sentiment sur le parti que j'aurais à prendre? » Villars n'osait répondre, balbutiait. Le roi reprit: « Pour moi, je sais que des armées aussi considérables ne sont jamais assez défaites pour que la plus grande partie de la mienne ne pût se retirer sur la Somme. Je compterais aller à Péronne ou à Saint-Quentin, y ramasser tout ce que j'aurais de troupes, faire un dernier effort avec vous et périr ensemble ou sauver l'Etat. » Noble parole qui en fait

1. Il ne faudrait pas croire que la chanson populaire qui a ridiculisé ce nom a été composée au sujet de ce redoutable général dont on ne songeait point à rire. C'était une vieille chanson, une complainte bouffonne sur le duc de Guise. Le nom de Marlborough fut substitué plus tard au nom de Guise, lorsqu'un parent du célèbre adversaire des Français eut échoué, en 1758, dans une descente en Bretagne, lors de la guerre de Sept-Ans.

oublier d'autres égoïstes ; il n'eut pas besoin de la tenir.

Villars, avec une heureuse audace, enleva un camp retranché à **Denain**[1] (1712). Ce fut une victoire complète, que suivit la conquête des places surprises par les ennemis. La France était sauvée.



Philippe V le soir de la bataille de Villaviciosa.

22. Traités d'Utrecht (1713) et de Rastadt (1714). — D'ailleurs l'Angleterre, nous l'avons dit, s'était retirée de la lutte. De plus le concurrent de Philippe V, l'archiduc Charles, était devenu empereur d'Allemagne en 1711. L'Europe n'avait plus de raison pour soutenir ses prétentions

1. Village du département du Nord à 9 kil. ouest de Valenciennes.

car il aurait reconstitué l'empire de Charles-Quint. Aussi la paix ne tarda-t-elle pas à être signée au congrès d'**Utrecht** (1713), puis avec l'empereur d'Allemagne à **Rastadt** (1714).

Philippe V renonçait formellement à ses droits à la couronne de France. A ce prix il gardait l'*Espagne* et ses *colonies*.

Mais on lui enlevait les *Pays-Bas* espagnols, le *Milanais*, le *royaume de Naples*, qui étaient donnés à la maison d'Autriche.

Il cédait le rocher de *Gibraltar*, c'est-à-dire la porte de la Méditerranée, à l'Angleterre qui le garde encore.

Il abandonnait la Sicile au duc de Savoie qui prenait le titre de *roi de Sicile* (échangé bientôt contre celui de roi de Sardaigne).

L'électeur de Brandebourg était reconnu *roi de Prusse*.

La France ne perdait aucune des conquêtes du règne de Louis XIV et voyait sa famille provigner en Espagne. Elle ne cédait à l'Angleterre que quelques colonies. Mais elle perdait ce que ses rivaux gagnaient. Les traités d'Utrecht détruisaient l'œuvre des traités de Westphalie. A la prépondérance de la France succédait celle de l'**Angleterre** toute puissante sur mer. De plus, une puissance nouvelle, bientôt redoutable, s'élevait en Allemagne : la **Prusse**.

Un an après ces traités, Louis XIV mourait (1715), laissant la France agrandie sans doute, mais épuisée : il lui avait donné un comble de prospérité suivi d'affreux malheurs, si bien que le jugement de la postérité varie selon qu'on regarde le bien qu'il a fait et le mal qu'il a causé.

TABLEAU D'ENSEMBLE DES GUERRES DE LOUIS XIV.

	GUERRES.	GÉNÉRAUX.	BATAILLES ET FAITS PRINCIPAUX	TRAITÉS ET RÉSULTATS
1°	De Dévolution 1667-1668	Condé. Turenne. Condé.	1667. Prise de Lille. 1668. Conquête de la Franche-Comté.	1668. — Traité d'Aix-la-Chapelle. Acquisition de la Flandre Française.
2°	De Hollande. 1672-1678	Condé. Turenne. Condé. Créqui. Turenne. L'amiral Duquesne.	1672. Invasion de la Hollande. 1674. Bataille de Sénef. Campagne d'Alsace. 1675. Combats de Mulhouse, Colmar, Turkeim. 1677. Bataille de Cassel. 1676. Succès maritimes. Agousta. Palerme.	1678. Traités de Nimègue. Acquisition de la Franche Comté.
3°	De la Ligue D'Augsbourg 1688-1697	Luxembourg. Catinat. L'amiral Tourville. Luxembourg. Id. Catinat.	1689. Dévastation du Palatinat. 1690. Bataille de la Boyne en Irlande. 1690. Bataille de Fleurus, Pays-Bas. 1690. Bataille de Staffarde en Italie. 1692. Bataille navale de la Hougue. 1692. Bataille de Steinkerque. 1693. Bataille de Neerwinde. aux Pays-Bas. 1693. Bataille de la Marsaille en Italie.	1697. Traité de Ryswick. La réunion de Strasbourg à la France est confirmée.
4°	De la succession D'Espagne. 1701-1714	Villars. Villars. Tallard. Marsin. La Féuillade. Villeroi. Vendôme. Villars. Berwick. Vendôme. Villars.	1702. Victoire de Friedlingen 1703. Victoire d'Hochstett et de Spire. 1704. Défaite de Blenheim ou d'Hochstett. 1706. Défaite de Turin. 1706. Défaite de Ramillies. 1708. Défaite d'Oudenarde. 1709. Défaite de Malplaquet. En Espagne : 1707. Victoire d'Almanza. 1710. Victoire de Villaviciosa. En France : 1712. Victoire de Denain.	Traités : d'Utrecht 1713 et de Rastadt. 1714. Un petit-fils de Louis XIV roi d'Espagne.

RÉSUMÉ

1, 2, 3. Louis XIV fit des conquêtes en pleine paix et réunit *Strasbourg* à la France (1681) ; il fit deux fois bombarder *Alger*, puis bombarder *Gênes* en 1684. En même temps il engageait une grave querelle avec le pape Innocent XI et faisait publier la déclaration de 1682 qui formulait les théories de l'Église gallicane.

4, 5. Puis Louis XIV, voulant rétablir l'unité de religion dans son royaume, révoqua l'*édit de Nantes* (1685); trois cent mille protestants quittèrent la France portant à l'étranger notre industrie et nos arts.

6, 7, 8. L'ambition et les violences du roi avaient déjà déterminé le commencement de la guerre dite de la ligue d'Augsbourg, lorsque la révolution de 1688 en Angleterre lui donna une impulsion nouvelle. Louis XIV en effet voulut rétablir sur le trône d'Angleterre Jacques II Stuart renversé par Guillaume d'Orange.

Jacques II fut battu en Hollande sur les bords de la *Boyne* (1690). Tourville avec la flotte française, soutint le magnifique combat dit de la *Hougue* en 1692, mais ne put de nouveau forcer le passage de la Manche et, dans la retraite, perdit douze vaisseaux. On ne livra plus de grandes batailles navales et la guerre maritime se réduisit à une guerre de courses où se distinguèrent Jean-Bart et Duguay-Trouin.

9, 10, 11. Louis XIV prit sa revanche sur terre. Luxembourg gagna, aux Pays-Bas, les victoires de **Fleurus** (1690) de **Steinkerque** (1692), de **Neerwinden** (1693). En Italie Catinat gagna les batailles de **Staffarde** (1690) et de la **Marsaille** (1693). Ces succès amenèrent la paix de *Ryswick* (1697).

12. Trois ans après cette paix qui ne fut qu'une trêve, la succession d'Espagne devint vacante par suite de la mort de Charles II. Un testament de ce prince appelait au trône un petit-fils de Louis XIV, le duc d'Anjou. Louis XIV accepta le testament et le duc d'Anjou fut proclamé roi d'Espagne sous le nom de Philippe V.

13, 14, 15. Bientôt Louis XIV, par ses fautes, provoqua une nouvelle coalition dirigée par trois hommes ennemis implacables du roi, Heinsius, le duc de Marlborough, le prince Eugène.

Louis XIV soutint la lutte qui débuta par une période de victoires, **Friedlingen** (1702), **Hochstedt** (1703), **Spire** (1703).

16, 17, 18, 19. Mais Villars ayant été rappelé en France pour étouffer la révolte des Camisards, nos armées furent défaites en Allemagne, à **Blenheim**. Il fallut sortir de l'Allemagne puis d'Italie, après la bataille de **Turin** (1706). Les défaites de

Ramillies (1706) d'**Oudenarde** (1708) nous firent perdre les Pays-Bas. La France fut envahie, **Lille** pris malgré la défense héroïque de Boufflers et, après l'affreux hiver de 1709, Villars perdit encore la bataille de **Malplaquet** (septembre 1709).

20, 21, 22. Heureusement Philippe V se maintenait en Espagne grâce aux victoires d'**Almanza** (1707) et de **Villaviciosa** (1710). Louis XIV auquel les alliés avaient voulu imposer de trop dures conditions, ne désespérait pas, malgré les deuils de famille qui l'accablaient. Il confia une nouvelle armée à Villars qui remporta une brillante victoire à **Denain** (1712) et délivra le nord de la France des troupes impériales.

L'Angleterre s'était déjà retirée de la lutte; les traités d'*Utrecht* et de *Rastadt* (1713) terminèrent la lutte (1714).

Sujets de devoirs écrits.

La révocation de l'édit de Nantes et ses conséquences.
Comment Strasbourg fut-il réuni à la France?
Tourville; la bataille de la Hougue.
Jean-Bart et Duguay-Trouin.
Le maréchal de Catinat.
Expliquer comment un petit-fils de Louis XIV fut appelé à la succession d'Espagne.
Le maréchal de Villars.
Situation de la France en 1709.
La bataille de Denain et ses conséquences.
Les traités d'Utrecht et de Rastadt.

Questionnaire.

1-3 Par quoi Louis XIV compromit-il la magnifique situation qu'il avait en 1678? — Qu'entend-on par Chambres de réunion? — Pourquoi et combien de fois fit-il bombarder Alger? — Comment agit-il à l'égard de Gênes? — Citer et expliquer le mot du doge de Gênes à Seignelay? — A quoi aboutit le différend de Louis XIV avec le Saint-Siège? — Que formulait la déclaration de 1682?

4, 5. Par qui avait été rendu l'édit de Nantes? — En quelle année fut-il révoqué? — D'où vient le mot de dragonnades? combien de protestants quittèrent la France? — Quelles furent les conséquences de cette émigration? — A quels pays profita-t-elle?

6-8. Quelle ligue avaient déjà formée les puissances pour arrêter l'ambition de Louis XIV? — Quelle révolution éclata en Angleterre? — Qui renversa Jacques II? — Que fit Louis XIV pour rétablir Jacques II sur le trône? — Où ce prince fut-il battu? — Quelles furent les victoires navales gagnées par les Français? — Comment s'engagea la bataille de la Hougue? — Qu'arriva-t-il après le combat?

— Quels marins se distinguèrent dans la guerre de courses? — Où était né Jean-Bart? — Où était né Duguay-Trouin?

9-11. Quelles victoires remporta le maréchal de Luxembourg? — Quelles victoires remporta le maréchal de Catinat? — Quel danger courut le Dauphiné? — Qui se mit à la tête des paysans? — Quel traité termina la guerre?

12. Pourquoi Louis XIV réclamait-il la succession d'Espagne? — Quel prince le testament de Charles II désigna-t-il pour héritier? — Comment Louis XIV annonça-t-il qu'il acceptait le testament?

13-15. Par quelles fautes Louis XIV provoqua-t-il une nouvelle coalition? — Quels étaient les chefs réels de cette coalition? — Comment débuta la guerre? — Qui gagna la bataille de Friedlingen? — Celle de Hochstett? — Celle de Spire?

16-19. Pourquoi Villars fut-il rappelé en France? — Qu'appelait-on Camisards? — Quel était leur chef? — Par quelle bataille les Français perdirent-ils leur situation en Allemagne? — Par quelle bataille perdirent-ils l'Italie? — Quelles défaites essuyèrent-ils aux Pays-Bas? — Quelles furent les conséquences de ces défaites? — Par qui fut défendu Lille? — Quelles souffrances amena l'hiver de 1709? — Quelles conditions les coalisés voulurent-ils imposer à Louis XIV? — Que répondit Louis XIV? — Quelle bataille perdit encore Villars?

20-22. D'où vint le salut? — Qu'était Philippe V pour les Espagnols? — Quelle victoire avait remportée pour lui le maréchal de Berwick? — Quelle victoire remporta encore pour lui le duc de Vendôme? — Que dit le soir le duc de Vendôme à Philippe V fatigué? — Quels deuils de famille accablèrent Louis XIV? — Comment les ennemis appelaient-ils leurs lignes devant Landrecies? — Rappelez les paroles que Louis XIV adressa à Villars? — Par quelle bataille Villars sauva-t-il le pays? — Quelles furent les clauses du des traités d'Utrech et de Rastadt? — En quelle année mourut Louis XIV? Quel jugement peut-on porter sur lui?

CHAPITRE XIII.

LE XVIII[e] SIÈCLE. — LOUIS XV ET LOUIS XVI.

(1715-1789.)

I. RÈGNE DE LOUIS XV (1715-1774).

SOMMAIRE. — 1. Régence du duc d'Orléans (1715-1723). — 2. Le système de Law; le crédit. — 3. Le papier-monnaie; la banque de Law (1716); la Compagnie des Indes (1717). — 4. Chute du système de Law (1726). — 5. Fin de la régence (1723). — 6. Le duc de Bourbon; mariage de Louis XV avec Marie Leczinska. — 7. Ministère du cardinal de Fleury (1726-1743); guerre de la succession de Pologne (1735). — 8. Traité de Vienne (1738); retour assuré de la Lorraine à la France. — 9. Guerre de la succession d'Autriche (1740-1748). — 10. Le royaume de Prusse (1701); le roi Frédéric II (1740); invasion de la Silésie. — 11. Les Français en Bohême; Maurice de Saxe; Chevert. — 12. Danger de l'Alsace et de la Lorraine; Louis XV à Metz. — 13. Les Français dans les Pays-Bas; victoire de Fontenoy (1745). — 14. Victoires de Raucoux (1746) et de Lawfeld (1747). — 15. Paix d'Aix-la-Chapelle (1748). — 16. La France aux Indes; La Bourdonnais; Dupleix. — 17. Guerre de Sept ans (1756-1763); prise de Port-Mahon (1756). — 18. Alliance de la France et de l'Autriche contre la Prusse. — 19. Bataille de Rosbach (1757). — 20. Le chevalier d'Assas (1761). — 21. Descente des Anglais en Bretagne; combat de Saint-Cast (1758). — 22. Montcalm au Canada (1759). — 23. Choiseul; le pacte de famille (1761); traité de Paris (1763). — 24. Ministère de Choiseul (1758-1770). — 15. Expulsion des jésuites (1762-1765). — 26. Le parlement de Paris et la royauté; disgrâce de Choiseul (1770). — 27. Le parlement Maupeou (1771). — Mort de Louis XV (1774). — 2[e] La littérature du dix-

huitième siècle ; les idées de réforme. — 29. Les sciences. — 30. Opposition entre les idées et les institutions; vices de l'ancien régime.

1. Régence du duc d'Orléans (1715-1723). — Une joie bruyante accompagna les funérailles du grand roi. « J'ai vu, dit Voltaire, de petites tentes dressées sur le chemin de Saint-Denis. On y buvait, on y chantait, on y riait. » La régence commença, temps resté fameux par la licence à laquelle s'abandonnèrent la cour et la noblesse ; le régent lui-même, le duc *Philippe d'Orléans*, neveu de Louis XIV, se dégrada au milieu des débauches.

Philippe d'Orléans fit casser le testament de Louis XIV par le Parlement et se fit donner la régence sans condition. Il prit bientôt pour conseiller son ancien précepteur, *Dubois*, homme fourbe et rempli de vices qui avait réussi à corrompre le cœur de son élève. Malgré les scandales de sa conduite, Dubois devint premier ministre et, qui plus est, archevêque de Cambrai et cardinal. Dubois était si avide qu'il recevait une pension de l'Angleterre.

Le duc d'Orléans, pour tenir en respect le roi d'Espagne Philippe V, qui voulait faire valoir ses droits au trône de France, s'allia contre lui avec l'*Angleterre* et la *Hollande*, ces ennemies si acharnées de la France sous Louis XIV. L'empereur d'Allemagne se joignit à cette coalition qu'on appela la *quadruple alliance*. Dubois, fin et habile, découvrit et réprima une conspiration ourdie en France par l'ambassadeur espagnol *Cellamare* et la duchesse du Maine. Une armée française s'avança au delà des Pyrénées et l'Espagne dut consentir à la paix (1720).

Pendant cette courte guerre, la France avait été visitée par un homme étrange, *Pierre le Grand*, qui voulait civiliser la Russie, encore barbare, et, demi-barbare lui-même, fonda un empire redoutable.

2. Le système de Law ; le crédit. — La grande difficulté était de trouver de l'argent pour payer les dettes de l'État. Le duc d'Orléans accorda sa confiance à un Écossais, Law [1], qui opéra une révolution financière et commerciale.

Le commerce le plus simple, le commerce primitif, c'est

1. On prononce, à tort, mais habituellement Lass au lieu de Lau.

l'échange d'une marchandise contre une autre marchandise, d'une valeur égale. Les métaux précieux ayant une grande valeur sans tenir beaucoup de place, on convint de les prendre comme équivalents de toutes les marchandises, L'*or* et *l'argent* purent donc *s'échanger* contre toutes les choses nécessaires et utiles à la vie. Ces métaux devinrent les signes garantis par l'État, avec lesquels on pouvait vendre et acheter, c'est-à-dire la *monnaie*.

Au moyen âge on commença à se servir de *lettres de change* Un négociant de Paris vendait une marchandise à un négociant de Bordeaux : la loi du commerce simple aurait voulu que le prix de cette marchandise fût envoyé à Paris. La lettre de change évitait cet envoi. Le vendeur faisait une lettre avec laquelle il payait lui-même ses créances et que l'acheteur acquittait quand elle lui était présentée à l'époque fixée. On avait *confiance* dans la probité de celui auquel on vendait, on lui faisait *crédit* et le papier signé avait autant de valeur que la monnaie

Or la découverte de l'Amérique jeta une grande quantité de numéraire dans la circulation ; elle activa aussi les relations commerciales, et, les voyages devenant plus lointains, le système des lettres de change se généralisa. Des *banques*[1] s'établirent qui faisaient aux négociants des *prêts d'argent* et qui acceptaient les lettres de change de tous pays moyennant un petit bénéfice. Les banques d'Amsterdam et de Hambourg étaient déjà remarquées, au dix-septième siècle. La banque d'Angleterre date de 1694.

3. Le papier-monnaie; la banque de Law (1716); la compagnie des Indes (1717). — Habitué de bonne heure aux pratiques de la banque, l'Ecossais Law résolut de généraliser l'usage du *papier* employé comme monnaie ou *papier-monnaie*. Le Régent lui permit d'essayer son système en France, et, pour payer les dettes de l'État, finit par risquer les finances du royaume dans cette tentative.

Law fonda une *banque* en 1716 au capital de 6 millions divisé en 1200 *actions*[2], elle *émettait des billets payables* à

1. Le mot banque vient d'un mot italien, *banco*, banc sur lequel s'asseyaient les changeurs italiens. Banqueroute vient de *banco rotto*, banc rompu.

2. Les actions étaient des titres constatant la somme versée par les soucripteurs et leur donnant un droit proportionnel aux bénéfices de l'entreprise.

vue en *espèces invariables* de poids et de titre. Aux époques où les monnaies subissaient des altérations considérables c'était un grand avantage. La banque *escomptait* d'ailleurs à un taux modéré et, par là, délivrait le commerce des usuriers. Elle fut déclarée *banque royale* (4 déc. 1718). Tout le monde se disputa ses billets si utiles pour les grandes transactions et aussi précieux que l'argent puisqu'on pouvait les échanger à volonté contre du numéraire. L'intérêt de l'argent baissa ; le commerce extérieur, les manufactures se relevèrent. Le crédit était fondé : en voulant l'étendre, Law le ruina.

Il créa une *Compagnie commerciale* (1717) qui devait exploiter d'abord les richesses de la vallée du Mississipi, qui absorba ensuite les autres Compagnies sous le nom général de *Compagnie des Indes* et qui de plus acheta le monopole de la perception des impôts. Les *actions*[1] de cette compagnie qui, disait-on, rapporteraient des profits considérables, se vendaient très cher ; des actions de 500 livres se vendaient dix fois, trente fois leur valeur. Le commerce des actions de la Compagnie des Indes établi depuis plusieurs mois dans la rue *Quincampoix* augmenta tellement, qu'on s'y portait toute la journée, et qu'il fallut placer des gardes aux deux bouts de cette rue, y mettre des tambours et des cloches pour avertir à sept heures du matin de l'ouverture de ce commerce et de la retraite à la nuit, enfin, redoubler les défenses d'y aller les dimanches et les fêtes. On se précipitait à changer terres et maisons en papier, et ce papier faisait que les moindres choses étaient devenues hors de prix. Toutes les têtes étaient tournées.

Le luxe, la corruption se donnèrent libre carrière. Des artisans, des laquais devinrent millionnaires et éclipsèrent de grands seigneurs. La société se trouva dans un tel désordre qu'il y eut des crimes excités par cette folle avidité.

1. On entendait par *actions* les parts qu'on pouvait prendre aux bénéfices de cette compagnie en participant à ses dépenses. Chaque personne donnant 500 livres avait droit à l'intérêt de son argent et à une part dans les bénéfices. Autant de fois on donnait 500 livres, autant on avait de parts, c'est-à-dire d'actions. Ceux qui avaient souscrit ainsi le capital de la compagnie étaient les *actionnaires* et les bénéfices se divisaient entre eux selon le nombre de leurs actions; de là l'expression de *dividende* au point de vue commercial

4. Chûte du système de Law (1720).— Mais Law émettait sans cesse des billets de la banque, pour satisfaire le public ; les *valeurs de papier* dépassèrent dix milliards alors que le *numéraire* en France n'allait pas au delà d'un milliard. La confiance s'ébranla, se perdit ; on se précipita pour réaliser son papier en espèces. Law essaya, soutenu par le régent, de lutter ; mais il ne tarda pas à être obligé d'avouer que la banque ne pouvait rembourser les billets. *Tous les porteurs de billets se trouvèrent n'avoir que du papier.* Ce fut une *banqueroute*, une ruine générale (1720). Law s'enfuit du royaume pour échapper à la vengeance populaire.

On avait joué avec une arme dangereuse mais on avait compris l'utilité, la réalité de la banque ; on *sentait que le papier pouvait circuler comme monnaie.* La vente des actions, qui facilitait pour les Compagnies la réunion de grands capitaux, continua plus sagement. Ce fut l'origine du marché de la **Bourse**, institué en 1724.

5 Fin de la Régence (1723). — Un terrible fléau, la peste, désola la Provence, où quatre-vingt-cinq mille personnes périrent (1720). L'admirable dévouement à Marseille de l'évêque **Belzunce**, du chevalier *Rose* et de plusieurs échevins, qui prodiguèrent mille fois leur vie pour sauver celle de leurs concitoyens, consola la France épouvantée de cette calamité.

Louis XV était à peine reconnu *majeur* en 1723 que le cardinal Dubois mourait et que le duc d'Orléans fut emporté lui même par une attaque d'apoplexie.

6. Le duc de Bourbon ; mariage de Louis XV avec Marie Leczinska. — Le plus proche des princes du sang, le *duc de Bourbon*, homme avide et sans mœurs, prit la place de premier ministre. Louis XV assistait au conseil, mais demeurait muet, froid, impassible.

Le duc de Bourbon faillit rejeter une seconde fois le pays dans la guerre, en renvoyant une infante d'Espagne, élevée à la cour et fiancée à Louis XV. Il répudiait la politique de Louis XIV et rompait cette union de la France et de l'Espagne qui nous avait coûté tant de batailles et de désastres. Le duc de Bourbon voulait faire épouser au roi une femme qui lui dût à lui-même son élévation et sa fortune. Un roi de Pologne détrôné, Stanislas Leczinski, vivait en France où on l'avait accueilli. Un

jour il entra dans la chambre où étaient sa femme et sa fille : « Mettons-nous à genoux, dit-il, et remercions Dieu. — Seriez-vous rappelé au trône de Pologne ? lui dit sa fille. — C'est bien mieux, vous êtes reine de France ! » La pieuse et douce Marie Leczinska devint en effet la femme de Louis XV, qui, à l'exemple de son aïeul, ne tarda pas à la délaisser pour des favorites, poussant le scandale bien plus loin que Louis XIV.

7 Ministère du cardinal de Fleury (1726-1743); guerre de la succession de Pologne (1735). — Le duc de Bourbon avait cru se donner un appui. Il n'en tomba pas moins, renversé par *Fleury*, ancien précepteur du roi, évêque de Fréjus et bientôt cardinal (1726). Fleury était âgé de soixante-treize ans et conserva jusqu'à près de quatre-vingt-dix ans une tête saine, libre et capable d'affaires.

Son administration fut moins contestée et moins enviée que celle de Richelieu et de Mazarin, dans les temps les plus heureux de leur ministère. On avait besoin de cette paix qu'il aimait : il laissa tranquillement la France réparer ses pertes et s'enrichir par un commerce immense, traitant l'État comme un corps puissant et robuste qui se rétablit de lui-même.

Fleury, si ami de l'économie et de la paix, ne put toutefois maintenir ni l'une ni l'autre.

Il fuyait la guerre : elle vint le chercher. Ne pouvant l'éviter, il la fit à demi et l'aggrava.

Auguste II, roi de Pologne, était mort. Le trône fut alors réclamé par *Stanislas Leckinski*, beau-père du roi ; le candidat de la noblesse polonaise, Stanislas, fut élu (1733). Les Russes et les Autrichiens lui opposèrent Auguste de Saxe. Stanislas se vit bientôt enfermé dans la ville de *Dantzick* et assiégé par les Russes. On ne pouvait laisser ainsi tomber le père d'une reine de France. Fleury céda à l'opinion, mais n'envoya que quinze cents hommes. Leur chef ne crut pas devoir affronter toute une armée russe. Il revint. Notre ambassadeur en Danemark, le *comte de Plélo* s'indigna de voir notre drapeau reculer. Il ramena les quinze cents hommes devant Dantzick. La plupart y périrent avec le comte de Plélo, les autres furent prisonniers ; mais l'honnneur était sauf. Les Russes venaient d'apprendre à connaître le fier courage français, la furie française.

Ne pouvant atteindre la Russie, le cardinal de Fleury se vengea sur l'Autriche; d'accord avec la maison de Savoie, à laquelle il promit le Milanais, d'accord avec l'Espagne à laquelle il promit le royaume de Naples, il envoya une armée en Italie. Le maréchal de Villars, après une brillante entrée en campagne, mourut à Turin. Le maréchal de Coigny, qui lui succéda, remporta les victoires de **Parme** (juin 1734) et de **Guastalla**, qui rendirent les Français maîtres du Milanais. Le comte de Montemar, à la tête des Espagnols, gagna la victoire de **Bitonto** et le royaume de Naples.

8. Traité de Vienne (1738) ; retour assuré de la Lorraine à la France. — Cette guerre releva notre influence et au traité de Vienne (1738), la France parut l'arbitre de l'Europe. Un infant d'Espagne obtint le royaume des *Deux-Siciles*. Le gendre de l'empereur Charles VI, François de Lorraine, obtint la *Toscane*, mais en retour il céda la **Lorraine** au roi Stanislas Leczinski, et *cette province*, à la mort de Stanislas, *devait revenir à la couronne de France*. Nos alliés étaient satisfaits; de plus, la France gagnait une province dont le retour était désormais assuré.

Malheureusement Fleury fut obligé en 1741 de s'engager dans la guerre dite de la succession d'Autriche, mais il ne vit que deux années de cette lutte longue et acharnée : il mourut en 1743, laissant la réputation d'un ministre timide sage, honnête, doux et économe, ce qui n'était pas un médiocre mérite après les scandales de la régence.

9. Guerre de la succession d'Autriche (1740-1748.) — La mort de l'empereur Charles VI avait, en 1740, fourni aux ennemis de la maison d'Autriche une occasion d'affaiblir encore cette maison toujours puissante en dépit des luttes qu'elle n'avait cessé de soutenir. Charles VI laissait ses nombreux états à sa fille *Marie Thérèse* qu'il avait par une *pragmatique sanction* déclarée et fait reconnaître d'avance comme son héritière par tous les souverains. Marie Thérèse avait épousé *François de Lorraine* devenu grand duc de Toscane et désirait naturellement faire choisir son époux comme empereur par les princes allemands. Non seulement elle n'y réussit pas mais elle eut encore à défendre ses États héréditaires contre ses voisins, surtout contre le roi de Prusse. Ce fut la

guerre dite de la succession d'Autriche qui troubla profondément l'Allemagne et commença la *grandeur de la Prusse.*

10. Le royaume de Prusse (1701); le roi Frédéric II (1740); invasion de la Silésie. — La Prusse n'existait comme royaume que depuis l'année 1701 où l'électeur margrave de Brandebourg, duc de Prusse, avait fait *changer son titre ducal en titre royal.* Ce nouveau royaume avait été reconnu par l'Europe, aux traités d'Utrecht en 1713, mais il ne présentait pas une masse compacte. Il comprenait trois groupes de provinces séparées les unes des autres : la *Prusse* voisine de la Russie[1], le *Brandebourg*[2] dans la vallée de l'Oder et du Havel, affluent de l'Elbe; enfin des territoires dans la vallée du Weser et du Rhin. Les rois de Prusse dominaient ainsi l'Allemagne du nord mais aspiraient à la posséder tout entière.

Le roi Frédéric Guillaume 1[er] s'appliqua de 1713 à 1740 constituer la puissance militaire du nouvel État : il n'épargnait aucune dépense pour recruter des hommes de haute taille qu'il soumettait à une discipline sévère et dont les mouvements, réglés avec la dernière précision, semblaient des mouvements d'automates. Il se montrait si jaloux de sa belle armée qu'il craignait de l'employer de peur de perdre quelques-uns de ses beaux hommes; mais son fils *Frédéric II* n'en fut pas si avare et son long règne de 1740 à 1786 se passa en guerres sanglantes qui affirmèrent la vitalité, la puissance de la Prusse et le génie militaire de son roi.

Frédéric II, le premier, profita de la mort de l'empereur Charles VI pour enlever à l'Autriche une riche et fertile province, la *Silésie* (1741). L'électeur de Bavière, de son côté, briguait la couronne impériale. Le cardinal de Fleury, malgré ses dispositions pacifiques, cédait à l'opinion qui réclamait la guerre contre la maison d'Autriche et envoya une armée en Allemagne pour soutenir l'électeur de Bavière et le roi de Prusse.

1. C'était un pays riverain de la Baltique, entre la Vistule et le Niémen, couvert de lacs et d'étangs, peu fertile et froid.

2. Sol plat et sablonneux, ce qui faisait surnommer par dérision l'électeur de Brandebourg l'archi-sablier de l'Allemagne.

11. Les Français en Bohême; Maurice de Saxe; Chevert. — Une armée française alla joindre les Bavarois dans la vallée du Danube, envahit l'Autriche et répandit la terreur jusque dans Vienne. Puis elle se rejeta sur la Bohême.

Dans cette armée on remarquait un fils naturel de l'électeur de Saxe, *Maurice*, prince aventureux, fougueux, né pour les combats, avide de gloire et de plaisirs. Il avait adopté la France pour patrie, et allait mériter par ses brillants services qu'elle s'honorât d'un tel fils adoptif. Toujours hardi il conseille de brusquer l'attaque de la ville de Prague capitale de la Bohême : il la dirige lui-même avec un brave colonel, d'obscure origine, un enfant du peuple, *Chevert*. Cet audacieux colonel fit venir les sergents de son régiment et leur dit : « Mes amis, vous êtes tous des braves, mais il me faut ici un brave à trois poils. Le voilà, ajouta-t-il en désignant l'un d'entre eux. Camarade, tu monteras le premier, je te suivrai. — Oui, mon colonel ; — en approchant du rempart, un factionnaire te criera : Qui vive?, tu ne répondras rien. — Oui mon colonel. — Il criera la même chose une seconde fois, tu ne répondras rien encore, rien non plus au troisième appel, mais tu avanceras toujours. Il tirera et te manquera ; tu tireras à ton tour et tu le tueras ; je serai là pour te soutenir. — Oui mon colonel. » Les échelles furent dressées, le sergent s'avança, le factionnaire fut tué, Chevert s'élança avec ses grenadiers, la ville fut prise (novembre 1741).

Presque abandonnée de tous, dépouillée d'une partie de ses Etats, Marie Thérèse fit appel à la générosité des Hongrois que ses ancêtres avaient opprimés ; mais animés de sentiments chevaleresques ils se dévouèrent pour une princesse malheureuse et s'écrièrent, réunis à la diète de Presbourg : « *Mourons pour notre roi Marie Thérèse* ! » La cavalerie hongroise se répandit dans toute la vallée du Danube et les Français se virent isolés dans la Bohême, puis enfermés dans Prague (1742).

Le maréchal de Belle-Isle fut obligé de quitter avec son armée Prague, où il ne laissa qu'une poignée d'hommes. En huit jours il ne fit que trente-huit lieues, car le froid était horrible et la route était jonchée de nos soldats morts de misère. Un jeune écrivain plein d'avenir, Vauvenargues, succomba aux fatigues de cette retraite désastreuse. De plus les Français, laissés dans Prague, semblaient perdus, sa-

crifiés. Mais Chevert les commandait. Il repoussa toutes les attaques et aux sommations de se rendre sans condition fit cette réponse : « Dites à votre général que s'il ne m'accorde pas les honneurs de la guerre, je mets le feu aux quatre coins de Prague et je m'ensevelis sous ses ruines! » Chevert obtint tout ce qu'il demanda et rejoignit l'armée avec ses troupes qui comptaient à peine quelques hommes valides (1742-1743).

Ce fut dans ces tristes conjonctures que mourut le cardinal Fleury. Notre allié l'électeur de Bavière était écrasé. Le roi de Prusse, Frédéric II, nous abandonnait et traitait avec Marie Thérèse qui lui cédait la Silésie. L'Angleterre entrait en lice contre nous, avec la Hollande. La guerre devenait générale, à la fois continentale et maritime.

12. Danger de l'Alsace et de la Lorraine; Louis XV à Metz. — Les Français avaient pu se maintenir en Allemagne où le maréchal de Noailles avait livré une sanglante mais stérile bataille à *Dettingen* contre les Anglais (1743). Louis XV alors résolut de faire la conquête des Pays-Bas qui appartenaient à l'Autriche depuis le traité d'Utrecht. Il s'avança dans la Flandre avec Maurice de Saxe, créé maréchal de France (1744) mais à ce moment, les troupes hongroises et croates qui avaient traversé l'Allemagne, débordèrent sur l'Alsace puis sur la Lorraine. Le roi Stanislas dut s'enfuir de Lunéville : c'était une véritable invasion.

Aussitôt Louis XV quitte la Flandre et part avec le maréchal de Noailles pour défendre les provinces de l'est. Tout à coup il tomba gravement malade à Metz (1744). Le peuple s'émut : on disait du roi dont l'énergie avait produit une vive impression : « s'il meurt, c'est pour avoir marché à notre secours. » On se répétait aussi le mot que Louis XV dit au maréchal de Noailles : « Allez et souvenez-vous que pendant qu'on portait Louis XIII au tombeau, le duc d'Enghien gagnait une bataille » Le roi se rétablit et c'est aux démonstrations du peuple qu'il dut le surnom de *Bien-Aimé*. Les alliés n'osèrent affronter l'armée française et se retirèrent. Le roi de Prusse *Frédéric II* qui s'était déjà retiré de la lutte, y rentra et la France reprit l'avantage.

13. Les Français dans les Pays-Bas ; victoire de Fontenoy (1745). — Louis XV retourna alors dans les

Pays-Bas et Maurice de Saxe put marcher en avant. Malade et ne pouvant monter à cheval, il conservait toute son ardeur et disait : «Il ne s'agit pas de vivre mais de partir. »

On mit le siège devant Tournai. Les Anglais et les Hollandais vinrent pour défendre cette place, il fallut se battre à **Fontenoy** [1].

Les Français étaient retranchés dans d'excellentes positions et appuyés au village de Fontenoy. On s'aborda. Un régiment des gardes anglaises et le royal-écossais parurent les premiers. A cinquante pas de distance, les officiers anglais saluèrent les Français en ôtant leurs chapeaux. Les officiers des gardes-françaises leur rendirent leur salut. Milord Charles Hay, capitaine aux gardes-anglaises, cria : « Messieurs des gardes-françaises, tirez. » Le comte d'Auteroche leur dit à voix haute : « Messieurs, nous ne tirons jamais les premiers ; tirez vous-mêmes [2]. » Les Anglais firent un feu roulant. Dix-neuf officiers des gardes tombèrent blessés à cette seule décharge, 95 soldats demeurèrent sur la place, 215 furent blessés, sans compter les ravages faits dans les régiments suisses. Le premier rang abattu, les autres terrifiés se dispersèrent. Le maréchal de Saxe, qui voyait de sang-froid combien l'affaire était périlleuse, et qui était porté dans une carriole d'osier, fit dire au roi qu'il le conjurait de se retirer avec le dauphin. « Oh ! je suis bien sûr qu'il fera ce qu'il faudra, répondit le roi, mais je resterai où je suis. »

Les Anglais avaient formé une colonne profonde qui s'avançait menaçante. En vain les régiments français cherchèrent à l'entamer. Le maréchal de Saxe en vit un dont les rangs entiers tombaient, et qui ne se dérangeait pas. « Comment se peut-il faire, s'écria-t-il, que de telles troupes ne soient pas victorieuses?» Si les Hollandais étaient venus donner la main aux Anglais, il n'y avait plus de ressource, plus de retraite même. Le maréchal de Saxe tente une dernière attaque : on braque des pièces de canon qui font de

1. Province de Hainaut à 7 kil. de Tournai.

2. On a trop critiqué cette réponse comme une bravade hors de saison. La vérité est que cette courtoisie affectée se trouvait d'accord avec les règlements militaires (de Louvois), qui commandaient aux troupes d'essuyer le premier feu de l'ennemi. Une troupe qui essuie sans fléchir le premier feu, a beaucoup de chances pour vaincre. Ici le feu fut si violent que les gardes françaises se rompirent.

larges trouées dans l'épaisse colonne anglaise; tous les régiments l'enveloppent, la maison du roi charge avec eux : la colonne s'entr'ouvre, est mise en pièces et la bataille est gagnée. Le maréchal de Saxe, au milieu de ce triomphe, se fit porter vers le roi; il retrouva un reste de force pour embrasser ses genoux et pour lui dire : « Sire, j'ai vécu; je ne souhaitais de vivre aujourd'hui que pour voir Votre Majesté victorieuse. Vous voyez, ajouta-t-il, à quoi tiennent les batailles. » Le roi le releva et l'embrassa.

La victoire de Fontenoy eut un grand retentissement et de belles conséquences : Tournai, Gand, Oudenarde, Bruges, Ostende capitulèrent et les Français en 1746, entrèrent à Bruxelles.

En même temps ils s'étaient rendus maîtres, au midi, du comté de Nice, du Piémont, du Milanais et, joints aux Espagnols ils avaient gagné la bataille de *Bassignano*. Mais la défaite essuyée par l'armée franco-espagnole à la journée de *Plaisance* (juin 1746), la mort de Philippe V d'Espagne nous firent perdre le fruit de toute cette campagne. La guerre ne fut plus que défensive au midi où l'on se borna à protéger contre les Sardes les villes de la Provence et les grands coups se frappèrent au Pays-Bas.

14. Victoires de Raucoux (1746) et de Lawfeld (1747). — C'était là qu'il fallait acheter la paix, car on ne luttait plus que pour l'obtenir. Frédéric II s'était de nouveau retiré de la lutte. Marie Thérèse avait fait donner la couronne impériale à son époux François de Lorraine. Un prétendant, Charles Stuart avait échoué dans une descente en Angleterre. La France restait seule contre l'Angleterre, l'Autriche et la Hollande.

Mais les victoires de Maurice de Saxe découragèrent les ennemis. Il s'empara de *Namur*, battit les alliés à **Raucoux**[1] (1746) et se trouva maître de la Belgique. Puis il entra en Hollande et ce pays terrifié rétablit le stathoudérat (sorte de dictature), comme en 1672. Louis XV vint joindre Maurice de Saxe. Créé maréchal-général, titre porté autrefois par Turenne et par Villars, Maurice justifia ce nouveau titre par la victoire de **Lawfeld**[2] (1747), et investit Maës-

1. Près de Liège.
2. Près de Maëstricht.

tricht tandis que son lieutenant, le comte de Lowendal, emportait d'assaut la place jugée imprenable de *Bergop-Zoom*[1].

15. Paix d'Aix-la-Chapelle (1748). — Après chacun de ces succès Louis XV demandait la paix : un congrès s'ouvrit donc à Aix-la-Chapelle et son œuvre fut facile, puisque Louis XV montrait un désintéressement dont personne ne devait lui savoir gré.

Nous aurions pu, pour tant de sacrifices, garder les Pays-Bas, puisque nous les tenions. Louis XV, par un orgueil absurde, voulut « traiter en *roi* et non en *marchand* » ; il rendit ses conquêtes et ne chercha à obtenir satisfaction que pour ses alliés. La maison d'Autriche conserva la couronne impériale et sa puissance. L'Angleterre poursuivit son œuvre de la conquête des mers.

16. La France aux Indes ; La Bourdonnais ; Dupleix. — L'Angleterre était principalement jalouse de nos colonies, qui n'avaient jamais connu une si grande prospérité. Aux Indes nous aurions conquis un immense empire si le gouvernement avait soutenu les entreprises intelligentes et hardies de *Dupleix*.

Sorti d'une famille de financiers et d'administrateurs, Dupleix devint, par l'influence de son père, un des directeurs de la compagnie des Indes et gouverneur général des possessions françaises en Asie. Il profita de la guerre de la succession d'Autriche pour étendre nos possessions et, intervenant dans les guerres que se faisaient les souverains indiens, établit l'influence française sur un vaste territoire.

D'autre part, Mahé de la Bourdonnais, gouverneur des îles de France et de Bourbon sur la côte orientale d'Afrique, avait créé la fortune de ces îles, où son nom est resté en vénération. Puis il poursuivit dans les mers des Indes les flottes anglaises et s'empara de la ville de Madras, sur la côte orientale de l'Hindoustan (1746). Malheureusement sa rivalité avec Dupleix empêcha les Français de tirer de ces victoires tout le fruit qu'on en pouvait attendre, et la Bourdonnais fut rappelé.

1. Maurice de Saxe reçut de la libéralité de Louis XV le magnifique château de Chambord, où il mourut en 1750. Il était né à Dresde en 1696.

Dupleix ne tarda pas à l'être aussi. La Compagnie française se lassait de ce gouverneur qui l'entraînait dans des dépenses pour « acquérir des royaumes, lorsqu'elle ne voulait que des dividendes. » Enfin le ministère anglais se plaignit impérieusement du génie ambitieux de cet homme qui troublait toute l'Asie; le déplorable gouvernement de Louis XV donna l'ordre à Dupleix de revenir, et cet homme quitta en pleurant cette presqu'île de l'Inde où il s'était élevé au rang des souverains, où il avait eu des médailles frappées en son nom et avait vu sortir de terre une cité appelée « la ville de la victoire de Dupleix » (1755). Avec lui disparut son œuvre; un jeune commis de la compagnie anglaise, devenu le général Clive, suivit ses plans, et, mieux compris, **donna à l'Angleterre un vaste empire de 160 millions d'hommes** qui aurait pu être le nôtre.

17. Guerre de Sept ans (1756-1763); prise de Port-Mahon (1756). — Les essais de colonisation dans l'Inde, la prospérité de notre marine favorisée par la paix, avaient au plus haut degré irrité les Anglais. Ils commencèrent les hostilités en capturant nos vaisseaux marchands dans toutes les parties du monde (1756). Ils n'eurent point d'abord à s'en féliciter. Une flotte portant une armée sortit de Toulon et se dirigea sur *l'île de Minorque*[1], appartenant aux Anglais. L'armée débarqua sous les ordres du *duc de Richelieu* et investit la forteresse de **Port-Mahon**. Une flotte anglaise, commandée par l'amiral *Bing*, vint combattre la flotte française et fut repoussée. La citadelle de Port-Mahon fut enlevée après un assaut glorieux. Aussi les Anglais, faisant retomber la responsabilité du désastre sur l'amiral, Bing, le firent-ils traduire devant un conseil de guerre et fusiller sur son propre vaisseau.

18. Alliance de la France et de l'Autriche contre la Prusse. — Comme si notre duel maritime avec l'Angleterre ne demandait pas toutes les ressources du pays, les ministres de Louis XV jetèrent la France dans une guerre continentale. *Après avoir soutenu la Prusse contre l'Autriche*, ils voulurent *aider l'Autriche à écraser la Prusse*. Ils renversaient tout le système des alliances et donnaient un allié aux Anglais. C'était surtout l'œuvre d'une favorite, Mme de Pompadour, qui avait pris un

1. L'une des îles Baléares.

grand ascendant sur l'esprit faible de Louis XV et qui avait été gagnée par les flatteries de l'impératrice Marie-Thérèse.

19. Bataille de Rosbach (1757). — Les Français furent vainqueurs dans le nord de l'Allemagne où ils combattaient les Anglais qui défendaient le *Hanovre*[1]. Le maréchal d'Estrées gagna la bataille d'*Hastembeck*[2]. Le maréchal de Richelieu, qui le remplaça, força une armée anglaise à capituler à *Closter-Seven*[3]; mais la capitulation ne tarda pas à être violée et cette armée s'échappa.

De son côté le roi de Prusse, Frédéric II, se défendait avec énergie et succès contre les Autrichiens, qui avaient les Russes pour alliés. Puis, manœuvrant avec une rapidité qui déconcertait ses adversaires, il se retourna contre les Français qui, joints à l'armée impériale allemande, marchaient contre lui. Il défit à la journée de **Rosbach**[4] (1757) l'armée franco-allemande. Les Français y étaient commandés par le prince de Soubise, général frivole dont les somptueux bagages tombèrent au pouvoir des Prussiens.

Un mauvais choix amena encore une défaite à **Crevelt**[5] (1758), où fut battu par le duc de Brunswick le prince de Clermont, abbé de Saint-Germain des Prés, qui s'entendait à la guerre comme un abbé et vivait en soldat. Quelques succès remportés par le duc de Broglie, vainqueur à *Bergen*[6], furent annulés par le désastre du maréchal de Contades à **Minden**[7] (1759).

20. Le chevalier d'Assas (1760). — Il serait pourtant injuste de croire que, si nos armées avaient décliné, le sentiment de l'honneur militaire, l'idée du devoir, l'esprit de sacrifice, ces principes de la grandeur d'une nation, avaient disparu. Les Français prirent leur revanche à *Clostercamp*, (1760) où se dévouèrent le chevalier d'Assas, capitaine au régiment d'Auvergne, et le sergent Dubois. Tous deux s'avançaient en reconnaissance, la nuit, dans un bois.

1. Le Hanovre appartenait au roi d'Angleterre. Le prince électeur de Hanovre, Georges I^er^, était devenu roi d'Angleterre en 1714.
2. Bourg du Hanovre.
3. Bourg du Hanovre non loin de Stade.
4. Village de Saxe près de Mersebourg.
5. Province Rhénane de Prusse, au nord de Dusseldorf.
6. Bourg de la Hesse, non loin de Francfort.
7. Ville de la Westphalie (Etats Prussiens) sur le Weser.

Ils tombent au milieu des ennemis. Sans se préoccuper de leur danger, ils crient aussitôt : « Tirez ! tirez ! ce sont les ennemis ! » et ils meurent tués à la fois par les balles de leurs soldats et des ennemis.

21. Descente des Anglais en Bretagne ; combat de Saint-Cast (**1758**). — Malgré les exploits isolés d'un grand nombre de nos commandants de vaisseaux, notre marine ne pouvait empêcher les Anglais de bloquer nos ports et d'insulter nos côtes. Après avoir en vain essayé de détruire *Saint-Malo*, ils incendièrent Cherbourg, puis essayèrent un débarquement en Bretagne. Ils allèrent descendre dans la baie de Saint-Brieuc, mais les habitants résistèrent. Une poignée d'hommes dirigée par un hardi Breton, *Rioust de Villaudrens*[1], arrêta l'armée anglaise au passage d'une rivière et donna le temps au gouverneur de la province, le duc d'Aiguillon, d'accourir. Les Anglais alors battirent en retraite, mais furent atteints et culbutés à Saint-Cast. Les Français poursuivirent les Anglais jusque dans les chaloupes où ils s'embarquaient.

22. Montcalm au Canada (**1759**). — Par delà les mers, sur des plages à peine connues de la mère patrie, les Français des colonies luttaient et succombaient, abandonnés par le honteux gouvernement de Louis XV. En Asie, Lally-Tollendal s'épuisait en efforts inutiles pour sauver, aux Indes, la ville de *Pondichéry* (1761).

En Amérique deux chefs intrépides, le *marquis de Vaudreuil* et *Montcalm*, combattirent avec succès d'abord ; mais en 1759 ils virent leurs troupes écrasées par des forces supérieures. Quelques milliers de soldats eussent sauvé le pays, ces soldats ne furent pas envoyés. Montcalm livra une dernière bataille devant *Québec*. La lutte fut sanglante, et le général anglais Wolf tomba frappé à mort. Entendant crier : « Ils fuient ! » — « Qui ? » s'écria-t-il. — On lui répondit : « Les Français. » — « Alors je meurs content », dit-il. Montcalm fut également blessé à mort. Il demanda au chirurgien qui sondait ses blessures, combien il avait de temps à vivre : « Quelques heures seulement. » — « Tant mieux, murmura-t-il, je ne verrai pas les Anglais à Québec. » Et il ajouta : « Ma consolation est d'avoir été vaincu par un ennemi aussi brave. »

1. Voir notre livre le *Patriotisme en France*, p. 230.

23. Choiseul ; le pacte de famille (1761) ; traité de Paris (1763). — Un homme habile et énergique mis à la tête des affaires, en 1758, le **duc de Choiseul**, essayait pourtant mais trop tard de donner une meilleure direction à la guerre. Il reprenait les traditions de Louis XIV, et, par le **Pacte de famille**, renouait l'alliance entre toutes les branches de la maison de Bourbon. Il décida l'Espagne à joindre sa flotte à la flotte française ; ce fut une occasion sans doute pour les Anglais de se jeter sur les colonies espagnoles, mais ils commencèrent à s'inquiéter. D'un autre côté ; Frédéric II sortait victorieux, quoique épuisé, de sa lutte contre l'Autriche. Les traités de **Paris** et d'*Hubertsbourg* terminèrent la guerre de Sept ans.

La France abandonnait à l'Angleterre l'*Acadie*, le *Canada* et tout le fleuve et golfe Saint-Laurent, puis plusieurs îles des Antilles et le *Sénégal* en Afrique. Le Canada devenait anglais. Mais il garde encore aujourd'hui les mœurs, les coutumes, la langue de la France, et donne un rare exemple, malgré plus d'un siècle écoulé, d'un fidèle souvenir de la mère patrie.

La France, en outre, abandonnait la *Louisiane* à l'Espagne et presque toutes nos possessions de l'Inde à l'Angleterre.

C'est de cette époque que date **l'immense empire colonial des Anglais.**

24. Ministère de Choiseul (1758-1770). — Après la paix de 1763, le duc de Choiseul, frappé de notre infériorité maritime, donna tous ses soins au **rétablissement de notre marine.** Pour augmenter nos forces, il conclut des alliances avec les autres États de manière à *grouper* les *marines secondaires* autour de la nôtre et à contrebalancer ainsi la redoutable marine anglaise.

Choiseul accomplit, en 1766, à la mort du roi Stanislas, **la réunion de la Lorraine à la France.** Réunion prévue au traité de Vienne (1738), mais qui, sans l'habileté de Choiseul, eût pu être contestée par les puissances toujours jalouses de la France.

Ce prévoyant ministre avait aussi les yeux ouverts sur nos intérêts dans la Méditerranée, et profita d'une occasion favorable pour acquérir des Génois **l'île de Corse** (1768), où devait naître, une année plus tard, Napoléon.

En même temps le duc de Choiseul protégeait la Pologne

et la Suède menacées par la Russie. Plus tard lorsque Choiseul eut été disgracié, Louis XV, apprenant l'inique partage de la Pologne opéré par la Prusse, la Russie et l'Autriche, s'écria : « Si Choiseul eût été là, cela ne se fût pas fait. »

25. Expulsion des jésuites (1762-1765). — A l'intérieur, Choiseul signala son administration par un coup hardi porté contre la société de Jésus. Instituée pour combattre le protestantisme, cette société fameuse s'était mêlée à la politique, s'occupait même de commerce. Milice puissante du Saint-Siège, elle s'efforçait de rattacher plus étroitement toutes les Églises à la cour de Rome et de dominer les gouvernements. Elle n'avait cessé de tenir, depuis Louis XIV, le gouvernement en tutelle et dirigeait la plupart des établissements d'instruction. Les Parlements qui se regardaient comme les défenseurs nés des libertés de la nation et des traditions de l'Église gallicane, n'avaient cessé de combattre les envahissements de la société de Jésus et ses théories favorables à l'autorité absolue des rois.

Encouragé par l'exemple du Portugal qui avait chassé les jésuites en 1759, s'armant de scandales qui avaient démontré l'avidité de cette compagnie, le Parlement de Paris condamna la société en 1762 et le duc de Choiseul fit rendre contre les jésuites un édit de bannissement (1765).

26. Le Parlement de Paris et la royauté ; disgrâce de Choiseul (1770). — Le Parlement de Paris, qui venait de triompher de ses éternels ennemis, ne devait pas tarder à être vaincu par la cour, et sa défaite amena la chute de Choiseul lui-même.

Esprit libéral, le duc de Choiseul respectait dans le Parlement un corps vénérable par sa haute antiquité, la science de ses membres, et le seul organe alors autorisé pour faire entendre des remontrances à la royauté. Mais le Parlement, qui se recrutait exclusivement dans une classe de la société, par l'hérédité des charges de juges, ne pouvait, comme il le fallait, représenter la nation. Les rois s'en servaient bien pour se passer des États généraux, mais le brisèrent lorsqu'il voulut sérieusement, à la fin du règne de Louis XV, jouer le rôle d'États généraux.

Le duc de Choiseul soutenait les Parlements, et, de plus, ne voulait point plier devant le crédit d'une nou-

velle favorite, Madame *Dubarry*. Il fut disgracié et exilé dans sa terre de *Chanteloup* près d'Amboise. Tout un cortège d'amis l'y accompagna, chose rare, car les grands comptent peu d'amis dans la mauvaise fortune.

27. Le Parlement Maupeou (1771); mort de Louis XV. (1774). — Louis XV, livré à d'indignes influences, descendu au dernier degré de la corruption, donna le pouvoir aux ennemis de Choiseul, surtout à *Maupeou*. Celui-ci fit une telle guerre au parlement qu'en 1771 plus de sept cents magistrats étaient en exil. Il voulut même changer sa constitution et forma un nouveau Parlement, mal composé, et qui ne tarda pas à être tourné en ridicule sous le nom de *Parlement Maupeou*.

En même temps les finances étaient gaspillées par l'abbé *Terray*, qui regardait le peuple « comme une éponge qu'il faut pressurer ». Au dehors, le gouvernement faible et impuissant laissait partager la Pologne par la Prusse, la Russie et l'Autriche (1772).

Cette honte, ces violences contre une magistrature séculaire, ces désordres, d'effrontées spéculations sur les blés auxquelles se mêlaient les courtisans, le roi même, dit-on, et qui étaient flétries sous le nom de *Pacte de famine*, tout cela excitait de vives colères. Déjà en 1757 un fanatique, Damiens, avait frappé le roi d'un petit couteau et avait été soumis à un supplice plus affreux encore que celui de Ravaillac. Mais Louis XV, confiant dans la force de son autorité, se rendormait insouciant et disait : « Tout cela durera bien autant que moi », et en répétant avec Madame Dubarry : « Après nous le déluge ! »

Louis XV mourut en effet en 1774, laissant le trône à son petit-fils Louis XVI, qui devait, quoique meilleur que lui, expier ses fautes et sa longue tyrannie.

28. La littérature du dix-huitième siècle ; les idées de réforme. — Si le gouvernement était usé et débile, la nation au contraire était pleine de vie. Nos écrivains dominaient réellement l'Europe, qui les admirait et les courtisait. Ils s'étaient donné la tâche d'améliorer la société et démasquaient les vices d'un gouvernement arriéré, d'une société demeurée féodale.

Voltaire remplit de sa vie et de ses œuvres le dix-huitième siècle (1694-1778). Il sema ses tragédies de maximes hardies que les spectateurs saisissaient au passage

et couvraient d'applaudissements. A vingt ans, enfermé à la Bastille, il sentit les inconvénients de cette société brillante aux plaisirs de laquelle il s'était abandonné. En Angleterre, il s'éprit d'un vif amour pour la liberté de l'esprit et de la parole. *Poète*, *historien*, *philosophe*, Voltaire excellait dans tous les genres. Il savait s'élever aux plus hautes pensées et nul n'était plus léger, plus mordant, plus incisif. Défenseur de la *tolérance*, il parla avec éloquence de l'*humanité* à un monde qui trop souvent en foulait aux pieds les droits les plus sacrés [1].

Montesquieu, né à la Brède, près de Bordeaux, en 1689, mort en 1755, homme pratique et modéré, sut, par des études immenses, réunir la profondeur à la finesse. Il ne se contenta pas de railler la société de son temps, il songea à l'améliorer. Son livre de l'*Esprit des lois* analysait les différentes formes de gouvernement et les législations diverses; il exaltait surtout le *gouvernement anglais*. Un de ses plus courts mais un de ses meilleurs livres expliquait les causes de la grandeur et de la décadence des Romains.

Mais le mal, chez nous, n'était pas seulement dans le gouvernement et les lois, il était encore dans la société; **Rousseau** (Jean-Jacques), né à Genève, en 1712, mort en 1778, s'attaqua à la fois au gouvernement et à la société. Étrange dans sa conduite et dans ses écrits, il voulait ramener la société à l'état de nature. C'était une idée fausse, mais qui le conduisit à proclamer quelques vérités trop oubliées. « L'homme est né libre »; tels furent les premiers mots par lesquels il commença le *Contrat social*. Ce livre, l'œuvre de Rousseau qui exerça la plus grande influence, démontrait les droits du peuple à la souveraineté et proclamait les principes républicains.

Derrière ces trois chefs marchaient les *encyclopédistes* [2], *Diderot*, *d'Alembert*, Helvétius, d'Holbach, Raynal.

1. Les œuvres de Voltaire qui sont devenues classiques, sont les tragédies de *Brutus*, d'*Alzire*, de *Mérope*, de *Zaïre*, son *Histoire de Charles XII, roi de Suède* et *le Siècle de Louis XIV*.

2. On appelait ainsi des hommes qui s'étaient réunis pour résumer toutes les connaissances de leur temps en un vaste recueil (une encyclopédie, mot qui vient du grec et qui signifie instruction universelle).

Une science se créait, qui s'occupait de tracer une voie régulière à l'activité humaine, et de formuler les lois de la richesse publique : la science de l'*économie politique*.

29. Les sciences. — Les sciences n'atteignirent, à vrai dire, leur complet développement qu'au dix-huitième et au dix-neuvième siècle.

On eut alors : pour les mathématiques, en France, *Lagrange*, *Clairaut*, d'*Alembert*, *Monge;* pour l'astronomie, *Laplace*, *Lalande*, *Lacaille*, *Bailly;* pour la physique *Réaumur*, qui construisit le thermomètre auquel il a donné son nom, *Montgolfier*, l'inventeur des ballons; pour la chimie, jusque-là presque inconnue : *Lavoisier*, qui décomposa l'eau et expliqua la combustion des corps, *Berthollet*, *Fourcroy;* pour l'histoire naturelle, *Buffon*, à la fois savant et élégant écrivain; le Suédois *Linné*, et *Laurent de Jussieu*.

En Amérique, Franklin faisait d'admirables expériences sur l'électricité et inventait le paratonnerre.

En Italie, *Galvani* et *Volta* trouvaient également les lois de l'électricité.

En Angleterre, *James Watt* était parvenu à donner aux mouvements de la machine à vapeur une précision mathématique.

L'amour de l'humanité conduisait l'abbé *de l'Épée* à se dévouer à l'instruction des sourds-muets, et *Valentin Haüy* à celle des aveugles. *Jenner* faisait faire un grand progrès à la médecine en découvrant la *vaccine*.

En même temps, les Hollandais, les Anglais, les Français continuaient d'explorer les mers et achevaient de découvrir la cinquième partie du monde, l'Océanie. On ne saurait calculer tout ce que les voyages de Dampier, de Wallis, de Carteret, de Cook, de *Bougainville* et de l'infortuné *la Pérouse* rapportèrent à la science de curieuses observations et de faits intéressants.

30. Vices de l'ancien régime. — Le peuple n'entendait parler que d'égalité des hommes, de liberté, de bonheur; il s'indigna profondément de souffrir de l'*inégalité des classes*, de l'*arbitraire du gouvernement*, de l'*injustice d'une législation mauvaise*, et enfin d'une misère générale qui allait sans cesse en augmentant.

Pour le gouvernement, il n'y avait point de constitution écrite; aussi le maréchal de Villeroi avait-il pu dire à

Louis XV, en lui montrant la foule dans le jardin des Tuileries: « Tout ce peuple, tout cela est à vous. »

Des *lettres de cachet*, ordres d'arrestation non motivés, signés par le ministre, permettaient d'enfermer ceux dont on voulait se débarrasser sans forme de procès.

Devant les tribunaux l'accusé n'avait aucune liberté pour se défendre et réfuter d'infâmes calomnies sous lesquelles des innocents succombaient. La torture était employée pour arracher des aveux, et le dernier supplice était accompagné de raffinements odieux de cruauté[1].

Les impôts, *affermés* à des traitants et perçus par leurs agents, donnaient lieu à des bénéfices énormes que les traitants partageaient avec les courtisans, les maîtresses du roi et le roi lui-même. De nombreux cas d'exemption empêchaient l'égale répartition de la taille. Une paroisse, même si elle se dépeuplait, devait toujours payer la même somme. Plus la population du bourg diminuait, plus l'impôt devenait accablant.

L'armée comptait toujours beaucoup de régiments étrangers et se recrutait fort mal, par voie d'enrôlements. La milice des provinces se formait par le tirage au sort, auquel les populations des campagnes ne pouvaient se résigner, surtout à cause des nombreuses exemptions qu'obtenaient la faveur et l'intrigue.

L'inégalité des diocèses donnait d'immenses revenus à certains titulaires et en réduisait d'autres à la pauvreté. Le clergé comptait alors 103 000 membres. Il percevait 125 millions de dîmes (206 millions d'aujourd'hui).

A mesure qu'on supportait plus difficilement les privilèges de la noblesse, la noblesse augmentait ; 4000 charges en 1789 conféraient la noblesse à ceux qui les acquéraient Le *droit d'aînesse*, réservant à l'aîné, dans les familles nobles, la presque totalité de l'héritage, forçait les cadets à prendre l'épée ou à se jeter dans l'Église.

1. Rien n'était plus cruel que le supplice de la roue. On étendait le condamné les jambes et les bras écartés sur une croix de Saint-André. Le bourreau lui brisait à coups de barre de fer les bras, les cuisses, les jambes et la poitrine. On l'attachait ensuite sur une petite roue de carrosse suspendue en l'air par un poteau. On ramenait les jambes brisées derrière le dos et on tournait la face du supplicié vers le ciel, afin qu'il expirât en cet état. Le 13 décembre 1742, un nommé Desmoulins resta vingt-quatre heures sur la roue sans pouvoir mourir. On alla enfin demander aux juges la permission de l'étrangler.

A cette époque où l'industrie et le commerce ne demandaient qu'à prendre l'essor, les corporations, jurandes, maîtrises, enchaînaient les ouvriers à leur métier et limitaient le nombre des patrons. La diversité des poids et mesures, les monopoles, les douanes intérieures, les péages, rendaient le commerce bien difficile.

L'agriculture était en pleine décadence : les servitudes dont la terre était grevée, le peu de garanties qu'on avait pour la conservation de sa propriété, le mauvais état des routes et des chemins, impraticables huit mois de l'année, décourageaient les paysans. Les grands seigneurs ne s'occupaient nullement de leurs terres. « Toutes les fois, écrivait un voyageur anglais, Arthur Young, que vous rencontrez les terres d'un grand seigneur, même quand il possède des millions, vous êtes sûr de les trouver en friche. Le prince de Soubise et le duc de Bouillon sont les deux plus grands propriétaires de France, et les seules marques que j'aie encore vues de leur grandeur sont des jachères, des landes et des déserts. »

La conséquence de tous ces abus, c'était la profonde misère du peuple. Le pain fut la grande affaire du dix-huitième siècle. C'est en demandant du pain que le peuple se souleva plusieurs fois, et ce cri sinistre: « Du pain! » fut le premier cri des émeutes terribles de la Révolution.

RÉSUMÉ

1. Louis XV étant enfant, la régence appartint à Philippe d'Orléans, neveu de Louis XIV, qui se signala par sa légèreté et sa corruption.

Son principal conseiller, Dubois, se fit le pensionnaire de l'Angleterre: il forma avec cette puissance, la Hollande, l'empereur d'Allemagne, la quadruple alliance contre l'Espagne et eut à réprimer une conspiration ourdie en France par l'ambassadeur espagnol Cellamare.

2, 3, 4. Le régent écouta les propositions d'un Écossais très versé dans les questions de banque et l'autorisa à fonder une banque devenue bientôt banque royale (1716). Mais Law ne se contenta pas d'émettre des *billets de banque*, de répandre en France le papier-monnaie, il voulut encore accaparer le commerce et la perception des impôts. Les actions de sa Compagnie atteignirent des prix fabuleux, et Law émettait sans cesse des billets pour satisfaire à toutes les demandes. La con-

fiance s'ébranla. On voulut réaliser les billets en espèces, mais Law ne put payer, fit banqueroute et se hâta de quitter le royaume (1720). Il n'en avait pas moins révélé la puissance du crédit.

5, 6. La Régence, dont le nom est devenu synonyme d'époque licencieuse, prit fin en 1723 et Philippe d'Orléans mourut quelque temps après. Louis XV choisit alors pour ministre le duc de Bourbon, qui lui fit épouser une princesse polonaise, Marie Leczinska.

7, 8. Le duc de Bourbon fut renversé par le cardinal de Fleury, qui gouverna avec sagesse de 1726 à 1743, mais fut malheureusement obligé de s'engager dans deux guerres.

La première avait pour but d'aider le roi Stanislas Leczinski, beau-père de Louis XV, à remonter sur le trône de Pologne. Le but ne fut pas atteint, mais l'Autriche paya pour la Russie. Les Français gagnèrent en Italie les victoires de *Parme* et de *Guastalla* (1734), les Espagnols celle de *Bitonto*, et le traité de Vienne (1738) assura la Lorraine à Stanislas Leczinski avec retour à la couronne de France.

9, 10, 11. Fleury ne vit que le commencement de la seconde guerre, qui fut plus grave. La Prusse, devenue royaume depuis 1701, voulait s'agrandir aux dépens de l'Autriche, et Frédéric II (1740-1786) profita de la mort de l'empereur Charles VI pour essayer d'enlever à Marie-Thérèse une partie de sa succession. Il s'unit à la France, à la Bavière et l'Autriche, fut menacée de se voir partagée. Frédéric II prit la Silésie, les Français conquirent la Bohême pour l'électeur de Bavière.

Marie-Thérèse fit appel au dévouement des Hongrois qui la sauvèrent. Il fallut abandonner la Bohême et Prague, où Chevert fit une héroïque défense (1742).

12, 13, 14, 15. Les armées de Marie-Thérèse reprirent l'avantage et menacèrent l'Alsace et la Lorraine. Louis XV avec le maréchal de Noailles se porta au secours de ces provinces, et tomba malade à Metz (1744). Mais l'approche des Français avait déterminé la retraite des troupes autrichiennes.

Louis XV rétabli va alors faire la conquête des Pays-Bas, avec *Maurice de Saxe*, qui gagna les brillantes victoires de **Fontenoy** (1745), de **Raucoux** (1746) et de **Lawfeld** (1747). La paix d'**Aix-la-Chapelle** termina cette lutte glorieuse, mais stérile pour nous : car Louis XV rendit toutes ses conquêtes.

16. Cette guerre avait eu son contre-coup aux Indes, où Dupleix et la Bourdonnais avaient remporté des succès sur les Anglais. Dupleix aurait même fondé un vaste empire colonial si le gouvernement de Louis XV ne l'eût pas rappelé en 1755.

17, 18, 19, 20, 21, 22. La jalousie qu'excitait en Angleterre le développement de nos colonies et de notre marine amena

la guerre de sept ans. Cette guerre se compliqua presque aussitôt d'une guerre contre la Prusse qu'on commençait à trouver trop forte.

Cette guerre débuta brillamment par la prise de **Port-Mahon**, dans l'île de Minorque (1756), et par la capitulation d'une armée anglaise à *Closter-Seven* (1757). Mais le désordre des armées amena bientôt les revers : défaite de **Rosbach** (1757), défaite de **Crevelt** (1758), défaite de **Minden** (1759).

Les Anglais essayèrent un débarquement en Bretagne, mais furent battus à **Saint-Cast** (1758). La victoire de *Clostercamp* (1760), le dévouement du chevalier d'Assas, relevèrent un peu les armes françaises. Mais les colonies étaient perdues et l'héroïsme de *Montcalm* ne put nous conserver le Canada.

23, 24, 25, 26, 27. Le duc de Choiseul, appelé aux affaires en 1758, fit conclure le *Pacte de famille* qui réunissait toutes les branches de la maison de Bourbon. Il termina la guerre de Sept ans par les douloureux traités de Paris et d'Huberstbourg (1763), puis s'appliqua à réorganiser la marine. Choiseul accomplit en 1766 la réunion de la Lorraine à la France (1766), acquit l'île de Corse (1768), s'efforça de protéger la Pologne.

Il expulsa de France l'ordre des Jésuites (1765), mais il ne voulait point frapper les Parlements alors en lutte contre l'autorité royale, et fut disgracié pour n'avoir pas voulu plier devant une favorite (1770).

Louis XV laissa le chancelier Maupeou briser le Parlement, et son gouvernement atteignait le comble de l'ignominie et de la tyrannie lorsqu'il mourut enfin (1774).

28, 29, 30. Les esprits étaient en mouvement. De grands écrivains, la gloire du dix-huitième siècle, avaient répandu des idées nouvelles : *Voltaire*, *Montesquieu*, *Rousseau*, puis toute une école de philosophes.

Les sciences de tout ordre se développaient, et le remarquable travail de l'esprit humain faisait mieux ressortir ce qu'il y avait d'arbitraire dans le *gouvernement absolu* du roi de France, dans l'organisation féodale de la justice, de l'armée, des finances, de l'industrie, du commerce. De toute part on sentait qu'il fallait replacer la société sur de nouvelles bases, celles de la raison et de la liberté.

Sujets de devoirs écrits.

Donner une idée du système de Law.
Le mariage de Louis XV et ses conséquences
Le ministère du cardinal de Fleury.
Histoire de Maurice de Saxe.
Raconter la bataille de Fontenoy.

La France et la Prusse pendant la guerre de la succession d'Autriche et la guerre de Sept ans.
Les différents traités du règne de Louis XV.
Quand et comment la Lorraine fut-elle réunie à la France.
Le ministère du duc de Choiseul.

Questionnaire.

1. Que se passa-t-il après la mort de Louis XIV? — A qui revenait le trône? — Qui exerça le pouvoir? — Qu'advint-il du testament de Louis XIV? — Quelle fut la conduite du régent vis-à-vis de l'Espagne? — Quelle conspiration eut-il à réprimer? — Quelle fut sa politique vis-à-vis de l'Angleterre?

2-4. Qu'entend-on par monnaie? — Comment se faisait, au début, le commerce entre les hommes? — Pourquoi a-t-on choisi l'or et l'argent pour monnaie? — Expliquez ce qu'on entend par lettre de change? ses avantages? — De quel pays était Law? que proposa-t-il au régent? — Que fonda-t-il? — Quel était l'avantage des billets de banque? — Quelle fut l'ambition de Law? — Que voulut-il réunir entre ses mains? — Quel fut le succès de sa Compagnie des Indes? — Quelle fut la cause de la ruine du système de Law? — Quelles furent les conséquences de cette catastrophe?

5, 6. Comment finit la régence? — Quel fléau ravagea Marseille à cette époque? — Qui devint premier ministre après la mort de Philippe d'Orléans? — Quel mariage le duc de Bourbon fit-il conclure au roi?

7, 8. Quel fut le successeur du duc de Bourbon? — Dates du ministère de Fleury; principaux événements; causes de la guerre de succession de Pologne. — Racontez le dévouement du comte de Plélo. — De quel côté se détourna la guerre? — Victoires des Français, des Espagnols.

9-11. Quelles sont les causes de la guerre de la succession d'Autriche? — Expliquez l'origine et le développement du royaume de Prusse. — Quelle province Frédéric II enleva-t-il à Marie-Thérèse? — Quelle part les Français prirent-ils à cette guerre? — Qui se distingua à l'assaut de Prague? — Qu'est-ce qui sauva Marie-Thérèse?

12-15. Quel danger menaça l'Alsace et la Lorraine? — Où Louis XV tomba-t-il malade? — Quelle émotion excita cette maladie?

Quelle conquête Louis XV fit-il avec Maurice de Saxe? — Parlez de Maurice de Saxe; son origine, ses victoires. Citez les principales circonstances de la bataille de Fontenoy. — Quelles victoires amenèrent la paix d'Aix-la-Chapelle? — Que se passa-t-il en Italie? — Quelle bataille les Français y perdirent-ils?

16. De quoi l'Angleterre était-elle principalement jalouse? — Qu'était-ce que Dupleix? — Qu'était-ce que Mahé de la Bourdonnais? — Quels étaient les services rendus par Dupleix? — Quelle politique avait-il suivie dans les Indes? — Pourquoi le rappela-t-on?

17-22. Comment débuta la guerre de Sept ans? — Quelle autre guerre vint la compliquer? — En quoi cette guerre fut-elle le contraire de la précédente? — Quelles furent les batailles perdues

par les Français? — Où les Français prirent-ils leur revanche? — Racontez le dévouement du chevalier d'Assas. — Sur quel point de la Bretagne les Anglais tentèrent-ils un débarquement? — Qu'advint-il de leur expédition? — Quel était le sort de nos colonies? — Qui défendait la ville de Pondichéry aux Indes? — Qui défendait le Canada? — Devant quelle ville fut livrée la principale bataille?

23-27. Qui essaya de donner une meilleure direction à la guerre de Sept ans? — Qu'entend-on par le Pacte de famille?— Quels traités terminèrent la guerre de Sept ans? — Qu'abandonnait la France à l'Angleterre? — Qu'est devenu le Canada? — Quels sont les services éminents du duc de Choiseul? — Quelle province réunit-il à la France? en exécution de quel traité? — Quelle île réunit-il aussi à la France? en quelle année? — Qu'était-ce que la Société de Jésus? — Que voulait-elle? — Qui la combattait? — Que devint-elle? — Que voulait le Parlement? — Pourquoi ne pouvait-il pas représenter la nation? — Pourquoi Choiseul fut-il disgracié? — Qu'entend-on par le Parlement Meaupou? — Quelle maxime professait l'abbé Terray? — Qu'entend-on par le Pacte de famine? — En quelle année mourut Louis XV?

28-30. Citez les principaux écrivains du dix-huitième siècle. — Dans quels genres brillait Voltaire? — Sur quoi portaient les études de Montesquieu? — Où était né Jean-Jacques Rousseau? — Lequel de ses livres exerça la plus grande influence? — Citez les principaux savants du dix-huitième siècle. — Qui se dévoua à l'instruction des sourds-muets? des aveugles? — Quels étaient les vices de l'ancien régime en ce qui regarde le gouvernement, la justice, les finances, les armées? — Qu'entendait-on par lettre de cachet? — Par droit d'aînesse? — Quelles étaient les entraves apportées à l'industrie et au commerce? Quelle était la situation de l'agriculture?

II. RÈGNE DE LOUIS XVI (DE 1774 A 1789.).

Sommaire. — 1. Louis XVI; Malesherbes; réformes et projets de Turgot (1774-1776). — 2. Guerre d'Amérique (1778-1783). — 3. La neutralité armée (1780); traité de Versailles (1783); 4. Necker. — 5. Calonne. — 6. Loménie de Brienne; retour de Necker; convocation des États généraux pour le mois de mai 1789.

1. Louis XVI; Malesherbes; réformes et projets de Turgot (1774-1776). — Louis XVI, monté sur le trône de France en 1774, avait un vague instinct des nécessités de son époque. Toutefois l'indécision de son caractère l'empêcha d'avoir une volonté assez forte pour réaliser ses excellentes intentions.

Il remit au peuple le don de joyeux avènement, diminua

quelques impôts et rappela le parlement. Il fit entrer au ministère deux hommes de bien, **Malesherbes** et **Turgot**; mais le ministre en faveur était le vieux et frivole Maurepas.

Malesherbes, ami des philosophes, avait, dès l'année 1771, demandé la convocation des États généraux. Il voulut rendre aux accusés la faculté d'être défendus, aux protestants la liberté de conscience, aux écrivains la liberté de la presse, à tous les Français la sûreté de leur personne. Il proposa l'abolition de la torture, le rétablissement de l'édit de Nantes, la suppression des lettres de cachet et celle de la censure. Il ne put malheureusement réaliser toutes ses idées et se retira bientôt devant les résistances qu'il rencontrait.

Turgot administrait depuis onze ans le Limousin avec une sagesse étonnante. Si tous les intendants l'eussent imité, la Révolution n'eût plus rien eu de menaçant. Il songeait à appliquer à toute la France les réformes qui lui avaient si bien réussi dans une province.

Il voulait proclamer la *liberté du commerce et de l'industrie*, et habituer la France à la *liberté politique*.

D'abord il supprima les *jurandes* et les *maîtrises* qui gênaient le travail des ouvriers, et ne permettaient qu'à un petit nombre de devenir patrons [1]. Dans le préambule de l'édit par lequel les corporations étaient abolies, il disait : « Dieu, en donnant à l'homme des besoins, en lui rendant nécessaire la ressource du travail, a fait du droit de travailler la propriété de tout homme, et cette propriété est la première, la plus sacrée et la plus imprescriptible de toutes. »

La *liberté du commerce des grains* lui paraissait le meilleur moyen de prévenir les disettes.

Il abolit la **corvée**, qui pesait surtout sur les paysans, supprima les *réquisitions pour les convois militaires*, améliora la navigation intérieure, substitua à des voitures lourdes et dispendieuses des voitures commodes et d'un prix moins élevé, les *turgotines*.

1. Pour être maître, patron, il fallait passer par une série d'épreuves et payer des droits onéreux ; c'était ce que l'on appelait la maîtrise Les jurés avaient la police de la corporation et leur charge, qu s'achetait aussi s'appelait jurande.

Il abaissa l'*intérêt* de l'argent, convaincu « que la baisse de l'intérêt c'est la mer qui se retire laissant à sec des plages que le travail de l'homme peut féconder. »

Ensuite Turgot, sur le modèle des États provinciaux, imagina un vaste système d'*assemblées provinciales* dans esquelles on ne tiendrait point compte de la distinction des trois Ordres. Les municipalités auraient envoyé des délégués à l'assemblée de l'arrondissement, les assemblées d'arrondissement auraient envoyé des délégués à l'assemblée de la province, enfin, les délégués des assemblées provinciales auraient formé la *grande municipalité du royaume.*

Mais Turgot se brisa contre les résistances que devait vaincre plus tard le mouvement de 1789. La noblesse et le clergé réclamèrent pour leurs privilèges. Le peuple même, accoutumé à être trompé, et qui souffrait toujours de la disette, se laissa exciter contre le ministre patriote. *Encore des mangeries !* disaient les laboureurs en entendant parler des nouvelles assemblées. Louis XVI qui avait pourtant dit : « Il n'y a que Turgot et moi qui aimions le peuple », céda aux clameurs des privilégiés, et renvoya Turgot le seul homme qui eût pu le conduire en des temps si difficiles.

2. Guerre d'Amérique (1778-1783). — La nation était si ardente qu'elle entraîna le gouvernement dans la guerre d'Amérique. Les colonies que l'Angleterre avait fondées au delà de l'Atlantique, s'étaient soulevées : en 1776, appliquant les maximes des philosophes français, elles proclamèrent les *droits imprescriptibles des peuples à la liberté* et se déclarèrent *indépendantes.* Puis, sous la présidence de *Washington*, elles fondèrent la confédération des **États-Unis**. *Franklin*, homme aussi savant que vertueux, qui a inventé le paratonnerre et travaillé à la délivrance de sa patrie, vint solliciter les secours de la France. Le marquis de *La Fayette* quitta sa jeune femme et fréta lui-même un navire qu'il chargea d'armes. Une foule de gentilshommes le suivirent. Louis XVI signa un traité avec les États-Unis (février 1778) et reconnut leur indépendance. La guerre s'étendit alors à toutes les mers et la vieille rivalité de la France et de l'Angleterre recommença.

Notre marine, que Choiseul avait relevée dans les der-

nières années du règne de Louis XV, soutint la lutte cette fois avec honneur et succès. Une première bataille navale, livrée en vue d'**Ouessant**, par le comte d'*Orvilliers*, à l'amiral anglais Keppel, révéla l'égalité de nos forces et de celles de l'Angleterre (juillet). Des combats singuliers, de véritables duels comme ceux des frégates la *Belle-Poule* contre l'*Aréthuse*, la *Surveillante* contre le *Québec*, rappelèrent les exploits des temps passés[1]. Le brave *Du Couëdic* se mit presque au rang de Jean Bart. *La Touche-Tréville*, *La Mothe-Piquet*, *Suffren* se révélaient comme chefs d'escadre et rappelaient Duguay-Trouin.

La flotte française du comte *d'Estaing* alla sur les côtes américaines prendre part aux opérations militaires et soutenir Washington qui délivra Philadelphie. Liée à notre politique par le *pacte de famille* et par ses intérêts, l'Espagne joignit sa marine à la nôtre (1779). Les Espagnols mirent le siège devant *Gibraltar*.

Mais les combats les plus acharnés se livrèrent dans la mer des *Antilles* où le comte de *Guichen* luttait contre l'amiral anglais Rodney (1780). Sur le continent américain la cause de l'indépendance fut un instant compromise et les Anglais reprirent l'avantage. Aussi un corps d'armée français, conduit par *Rochambeau*, fut-il accueilli avec enthousiasme.

3. La neutralité armée (1780) ; traité de Versailles (1783). — Lasses de la tyrannie de la Grande-Bretagne sur les mers, indignées des mesures qu'elle prenait pour empêcher la France et l'Espagne de recevoir des munitions navales, atteintes dans leur commerce, les puissances européennes s'unirent pour défendre les droits des neutres. L'impératrice de Russie, Catherine II, proposa un plan de **neutralité armée** (1780) pour soutenir les droits qu'avaient les puissances non belligérantes de faire librement leur commerce. Presque toute l'Europe se trouva liguée contre l'Angleterre.

Les Anglais alors se précipitèrent sur la marine hollandaise qui se trouvait le plus à leur portée, et Rodney se jeta sur les îles des Antilles qui appartenaient aux Hollandais. Une flotte française, commandée par le *comte de*

1. Voir pour tous ces combats que nous ne pouvons détailler ici notre livre : *le Patriotisme en France.*

Grasse, partit pour arrêter la fortune des Anglais. Son intervention fut décisive en faveur des Américains. En effet Washington, appuyé par Rochambeau et la Fayette, reprenait l'avantage : il bloquait le général Cornwallis, dans *York-Town*. La flotte du comte de Grasse survint et coupa toutes les communications avec la mer ; le général anglais fut alors réduit à capituler avec sept mille hommes et plusieurs vaisseaux (11 octobre 1781).

Aux Indes, le *bailli de Suffren* s'immortalisait (février-septembre 1782) par quatre victoires navales sur les flottes anglaises qui avaient perdu leur renom d'invincibles.

Cependant le comte de Grasse, attaqué par des forces supérieures perdit une bataille, près de l'île des *Saintes*, contre l'amiral Rodney (1782). Les troupes franco espagnoles avaient assiégé vainement le rocher de Gibraltar. Des deux côtés on était las de la guerre, qui, à cette époque de piraterie, désolait le commerce. L'indépendance des États-Unis était assurée. L'Angleterre la reconnut au **traité de Versailles** (1783).

La France par ce glorieux traité, recouvrait ses possessions aux Indes; aux Antilles, *Tabago*, *Sainte-Lucie*, les îlots de *Saint-Pierre et de Miquelon* et le droit de pêche à Terre-Neuve ; en Afrique, *Gorée* et le *Sénégal*. L'Espagne recouvra l'île de Minorque.

La France avait réparé ses pertes de la guerre de Sept ans, sauf le Canada. Elle avait montré que si elle voulait, elle pouvait, libre du côté de la terre, soutenir avec avantage une lutte maritime [1].

4. Necker. — La guerre d'Amérique, entreprise pour la liberté d'un peuple, avait, en France, excité les désirs de liberté; de plus elle avait coûté cher et accru le *déficit*. On n'avait pu suffire à tant de dépenses que grâce à l'habileté d'un banquier genevois, *Necker*, chargé des finances (1776-1781). Necker cependant ne pouvait rétablir l'équilibre

1. Washington, après avoir conquis à son pays l'indépendance, se retira modestement à Mount-Vernon, son domaine. Toutefois le peuple américain enleva encore Washington à ses paisibles occupations et le grand homme d'État dut pendant deux présidences successives et huit années difficiles, travailler à l'affermissement de l'Union qu'il avait fondée. Il aurait pu rester au pouvoir. En 1796, il se retira définitivement à Mount-Vernon, où il termina sa vie pure et honorable, digne d'être citée comme le modèle de l'abnégation unie à la grandeur du patriotisme et du désintéressement.

entre les recettes et les dépenses sans remédier aux abus, sans demander des réformes politiques. Il voulut porter la lumière dans l'administration des finances en publiant le *budget;* il fut disgracié (1781). Sa retraite mécontenta l'opinion déjà toute puissante.

5. Calonne. — La reine *Marie-Antoinette*, qui avait le tort d'être Autrichienne et de garder à la cour de France la fierté de sa maison, était déjà regardée comme l'âme du parti qui s'opposait aux réformes. Tout en se livrant aux plaisirs innocents d'imiter la vie de bergère dans sa riante métairie de Trianon, elle se mêlait du gouvernement. Elle fit donner le contrôle des finances à un dissipateur, *Calonne*, qui, pour faire croire l'État plus riche, dépensait beaucoup. A une demande de la reine, il répondait : « Si c'est possible, Madame, c'est fait ; si cela n'est pas possible, cela se fera. » Le moment vint où il fallut avouer qu'on ne pouvait aller plus loin.

6. Loménie de Brienne; retour de Necker; convocation des États généraux (1788). — Une *assemblée des notables* n'eut pas assez de patriotisme pour adopter une réforme hardie et sacrifier les privilèges de la noblesse (1787) Calonne céda la place à *Loménie de Brienne*, archevêque de Toulouse, qui se montra encore moins capable de remédier au mal, se rendit bientôt impopulaire et fut lui-même obligé de proposer au roi la convocation des **États généraux** (1788). Necker fut rappelé pour préparer leur réunion.

Depuis 175 ans que les États n'avaient pas été assemblés, le peuple avait grandi en richesse et en instruction. Aussi fut-on obligé de lui accorder un nombre double de représentants. Les *élections*, faites au commencement de l'année 1789, firent comprendre que la nation était déterminée à soutenir ses députés. La Révolution commençait, et, avec elle, un nouvel âge de la France et du monde.

RÉSUMÉ

1. Louis XVI monta sur le trône à l'âge de vingt ans (1774) et manifesta ses bonnes intentions en appelant au ministère deux hommes de bien, Malesherbes et Turgot.

Turgot surtout entreprit d'utiles réformes et voulait rendre libre le commerce, libre l'industrie ; diminuer les charges du peuple en supprimant beaucoup d'abus et de privilèges. Mais il fut obligé de se retirer (1776). Lui seul aurait pu prévenir la Révolution.

2, 3. La guerre d'Amérique (1778-1783), entreprise pour assurer l'indépendance des colonies anglaises, excita encore la fièvre de liberté. Cette guerre d'ailleurs fut glorieuse pour notre marine qui tint tête à la marine anglaise. Tandis que nos flottes, avec les d'Orvilliers, les de Guichen, les Lamothe-Piquet, les de Grasse, les Suffren, etc., livraient de brillants combats aux escadres anglaises, La Fayette et Rochambeau contribuaient sur terre à la victoire décisive des Américains.

L'Angleterre contre laquelle les autres puissances avaient formé une ligue dite de la *neutralité armée*, signa le *traité de Versailles* qui confirmait l'indépendance des États-Unis et rendit à la France plusieurs des colonies perdues lors de la guerre de Sept ans.

4, 5. Mais cette guerre avait coûté cher. Un habile banquier *Necker*, appelé au ministère trouva les ressources nécessaires pour les dépenses, puis quand il voulut parler de réformes, on le renvoya (1781). Un dissipateur, *Calonne*, prit sa place.

6. Au bout de quelques années le prodigue dut avouer qu'il ne pouvait plus emprunter et, après le court ministère de Loménie de Brienne, il fallut rappeler Necker et convoquer enfin les États généraux.

Sujets de devoirs écrits.

Le ministère de Turgot.
Les marins illustres de la guerre d'Amérique.
Le traité de Versailles.
Necker; quand fut-il ministre, quand fut-il renvoyé, quand fut-il rappelé?

Questionnaire.

1. Quand Louis XVI mon'a-t-il sur le trône? — Comment inaugura-t-il son règne? — Que voulait Malesherbes? — Qu'était-ce que Turgot? où s'était-il signalé? — Quelles réformes entreprenait-il? — Qu'abolit-il? — Quel édit fit-il rendre pour le commerce des grains? — pour les jurandes et les maîtrises? — Quelles étaient ses idées au sujet de la politique? — Quelle sorte d'assemblées voulait-il établir dans le royaume?

2, 3. Quelle guerre vint accroître les embarras? — Quelle déclaration avaient faite les Américains? — Qui vint, en leur nom, solliciter les secours de la France? — Qui s'embarqua le premier pour leur porter secours? — En quelle année commença la guerre entre la France et l'Angleterre? — Citer les marins qui s'illustrèrent dans cette guerre? — Quelle ligue se forma contre l'Angleterre? — Pourquoi se forma cette ligue? — Où capitula une armée anglaise et comment cette capitulation fut elle amenée? — Quels furent les avantages du traité de Versailles pour la France?

4, - 6. Quel ministre avait pourvu aux dépenses de la guerre d'Amérique? — Pourquoi, et en quelle année Necker fut-il disgracié? — Quels ministres vit-on se succéder? — Que répondait Calonne à une demande de la reine? — Quand fut-on obligé de convoquer les États - Généraux? Depuis quand avaient-ils été assemblés? — Que fut-on obligé de faire pour assurer au peuple une représenta tion suffisante? — Qu'est-ce qui commençait alors?

CHAPITRE XIV.

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE.

(1789-1799.)

I. L'ASSEMBLÉE CONSTITUANTE ET L'ASSEMBLÉE LÉGISLATIVE.

Sommaire. — 1. Les États généraux (5 mai 1789) ; l'Assemblée nationale (17 juin) ; le serment du Jeu de Paume (20 juin). — 2. Séance du 23 juin ; Mirabeau. — 3. Prise de la Bastille (14 juillet). — 5. Séance mémorable de la nuit du 4 août ; abolition des droits féodaux. — 6. Journées des 5 et 6 octobre. — 7. Travaux de l'Assemblée ; réorganisation de la France. — 8. Constitution civile du clergé. — 9. Mort de Mirabeau (2 avril 1791) ; fuite du roi (20 juin) ; son arrestation à Varennes. — 10. La Constitution de 1791 ; fin de l'Assemblée constituante (30 septembre 1791). — 11. Assemblée législative (1er octobre 1791-20 septembre 1792). — 12. La guerre étrangère ; journées du 20 juin et du 10 août 1792. — 13. Invasion du territoire français ; massacres de septembre 1792 ; bataille de Valmy (20 septembre 1792). —

1. Les États-Généraux (5 mai 1789) ; l'Assemblée nationale (17 juin) ; le serment du Jeu de Paume (20 juin). — Les États généraux se réunirent à Versailles dans la salle des *Menus*[1], le 5 mai 1789[2]. La première séance fut un jour d'ivresse et d'espérance. Le roi prononça un discours plein de promesses ; il recommanda l'accord ; mais dès les premiers jours, les défiances s'éveillèrent, les haines se montrèrent.

1. Appelée ainsi parce qu'elle servait aux menus plaisirs, aux jeux des princes.

2. Les Chambres françaises ont, en 1879, décidé, sur la proposition du sénateur Édouard Charton, qu'un monument serait élevé à Versailles pour honorer le souvenir de l'Assemblée nationale issue des États de 1789.

Le clergé et la noblesse voulaient que toutes les questions fussent décidées par le vote par *Ordre* et non par *tête* comme le demandaient les députés du tiers. Le vote par tête en effet eût assuré à ces derniers la prépondérance puisqu'ils étaient plus nombreux. Le tiers état ne voulait plus de cette division du peuple en *trois classes*, dont les deux premières resteraient privilégiées. Le 17 juin, las d'inutiles négociations, il se déclara constitué comme *représentation du peuple français*, prit le nom d'**Assemblée nationale** et bientôt la majorité du clergé se joignit à lui.

Effrayée, la cour ferma, sous un prétexte frivole, la salle des séances. Le 20 juin, les députés s'assemblèrent par groupes ; les uns demandaient à délibérer en plein air, sur la place d'armes, à la façon des anciens Champs de Mai ; d'autres sous les fenêtres mêmes du roi. Enfin, le président Bailly se rendit dans une salle du *Jeu de Paume* et les y convoqua. Le maître du jeu de paume les accueille avec joie. La salle est sombre et nue, qu'importe ? Un banc sert de bureau. Les motions[1] les plus extrêmes sont agitées, entre autres celle de se rendre à Paris. Bailly la fait rejeter comme dangereuse. Mounier propose alors à ses collègues de s'engager par un serment solennel à *ne point se séparer avant d'avoir donné une Constitution à la France*. Cette proposition est adoptée avec enthousiasme. Bailly monte sur une table et, le premier, prête ce serment mémorable. Tous alors, levant la main, répètent le même serment, s'embrassent, s'encouragent et se dispersent au milieu d'un concours immense de peuple.

2. Séance du 23 juin ; Mirabeau. — Le frère du roi, le comte d'Artois, s'imagine déconcerter les députés en louant la salle du Jeu de Paume pour ses plaisirs. Les députés vont alors siéger dans l'église Saint-Louis que leur ouvre le clergé.

Le 23 juin, les États se réunissent, comme le premier jour, dans la salle des Menus, sous la présidence du roi. Louis XVI, qui s'est entouré d'un appareil solennel, fait entendre des paroles sévères et casse les décisions de l'Assemblée nationale. Lorsqu'il s'est retiré, le marquis de Dreux-Brézé vient dire aux députés de se séparer comme

1. On entend par là les propositions émises par les députés et qui doivent être soumises au vote.

l'a ordonné le roi. « *Allez dire à votre maître*, répond Mirabeau, *que nous sommes ici par la volonté du peuple et qu'on ne nous en arrachera que par la force des baïonnettes.* » Le comte de Mirabeau (né en 1749) jouissait déjà d'une haute réputation d'éloquence : repoussé par les nobles, il s'était fait élire député du tiers par la ville d'Aix en Provence ; sa jeunesse avait été pleine de désordres, mais il avait beaucoup souffert des rigueurs de son père et de celles du gouvernement. Il joua le premier rôle dans cette première période de la Révolution.

La Bastille

Les députés du tiers avaient résisté à l'autorité royale. Louis XVI céda et reconnut la transformation qui s'était opérée. Il engagea même les nobles à se joindre aux députés du tiers Les États-Généraux devinrent ainsi, *au lieu de trois assemblées distinctes, une seule et même assemblée*, l'Assemblée justement appelée **Nationale.** Pour mieux définir sa mission l'Assemblée ajouta à ce nom celui de **Constituante.** Ses membres entendaient tenir le serment fait au Jeu de Paume et ne se séparer qu'après avoir *constitué* un nouveau gouvernement.

3. Prise de la Bastille (14 juillet). — La cour ne se tenait pas pour battue; elle remplissait les environs de la capitale de régiments, la plupart étrangers. Necker, dont les sages conseils avaient jusqu'alors prévalu, fut renvoyé.

Le bruit de ce renvoi alarme les Parisiens. Des groupes nombreux se forment au Palais-Royal où *Camille Desmoulins* harangue la foule avec véhémence. Les feuilles des arbres sont arrachées et servent de *cocardes*. On promène le buste du ministre disgracié. Il y a des conflits avec les troupes. L'agitation augmente : on demande des armes ; l'hôtel des Invalides est pillé. Enfin, le 14 juillet, un cri général entraîne la population parisienne : *A la Bastille!* On veut s'emparer de cette citadelle, justement odieuse, perpétuelle menace pour la ville. Comme un torrent furieux, la foule se précipite contre la redoutable forteresse, à peine défendue alors par quelques Suisses et des invalides ; la garnison capitule. Cette première victoire populaire fut malheureusement souillée par des vengeances ; elle effraya les princes, de grands seigneurs qui allèrent solliciter le secours des rois étrangers ; ce fut le commencement de l'*émigration*.

Louis XVI, apprenant la chute de la Bastille, s'écria : « C'est donc une révolte ! — Dites une révolution, sire, » lui répondit-on. Le roi vint sans escorte à l'Assemblée annoncer qu'il renvoyait les troupes allemandes et rappelait Necker. Répondant aux défiances dont il se savait l'objet, Louis XVI dit en se présentant aux députés : « Vous avez craint, eh bien c'est moi qui me fie à vous ! » Touchés, les députés applaudissent le roi, et, lorsqu'il se retire, l'accompagnent à pied, jusqu'au château.

4. La cocarde tricolore. — Louis XVI se rendit ensuite à Paris, à l'Hôtel de ville, où il confirma la nomination de Bailly comme *maire* de la ville, et de la Fayette comme chef de la milice bourgeoise ou *garde nationale*. A la cocarde *bleue* et *rouge* des Parisiens, la Fayette ajouta le *blanc*, couleur de la royauté : ce fut la *cocarde tricolore*, dont Louis XVI dut se parer et dont la Fayette disait en l'offrant : « Prenez, voilà une cocarde qui fera le tour du monde. » Il disait vrai.

5. Séance mémorable de la nuit du 4 août ; abolition des droits féodaux. — A la nouvelle de ces événements, les provinces s'agitèrent ; les paysans, las du régime féodal,

firent une guerre atroce aux abbayes, aux châteaux. Afin de prévenir une *Jacquerie*, l'Assemblée, dans une séance mémorable qui dura toute la nuit du 4 août, décréta, au milieu de l'enthousiasme, l'*abolition de la féodalité*. Deux membres de la noblesse, le comte de Noailles, le duc d'Aiguillon donnèrent le signal des sacrifices. Les seigneurs, les évêques, les députés des villes se succédaient à la tribune pour déclarer qu'ils renonçaient à tous leurs privilèges. On vota le rachat de tous les droits onéreux à la population. En quelques heures l'**ancien régime fut détruit.** La date du 4 août est donc la date la plus belle et en même temps la plus pure de la Révolution.

6. Journées des 5 et 6 octobre 1789. — Mais la famine allait croissant, et le gouvernement était accusé de l'organiser. Des démonstrations imprudentes de la cour, surtout un banquet de gardes du corps où la cocarde tricolore fut, dit-on, foulée aux pieds, amenèrent un nouveau soulèvement de la capitale.

Le 5 octobre, une foule immense, précédée par des femmes qui portaient des armes et criaient : « Du pain! du pain! » se mit en marche sur Versailles et enveloppa le château. Le marquis de La Fayette, qui n'avait pu arrêter cette invasion, la suivait pour la contenir avec la garde nationale. Bientôt la nuit, la faim, la fatigue dispersèrent cette multitude dans les rues de Versailles; mais le lendemain, 6, des bandes parvinrent à se glisser dans le château et tuèrent deux gardes du corps. Les appartements sont envahis et les scènes les plus sanglantes allaient se passer, quand La Fayette arriva avec la garde nationale et délivra la famille royale. Il fallut que le roi se montrât au balcon et promît de venir à Paris. La Fayette invita la reine Marie-Antoinette à se présenter aussi : elle s'y décida malgré les menaces terribles proférées contre elle. La foule attendrie s'apaisa et retourna à Paris en emmenant au milieu d'elle la famille royale, qui, dès ce jour, put être considérée comme prisonnière.

7. Travaux de l'Assemblée; les principes de 1789. — L'Assemblée suivit le roi dans la capitale et s'installa dans la salle du Manège, à l'extrémité du jardin des Tuileries. En même temps qu'elle gouvernait, qu'elle pourvoyait aux subsistances, œuvre difficile en ce temps où les voies de communication, rares et mauvaises, ren-

daient les transports longs et coûteux, elle reprit les travaux de la nouvelle Constitution.

Déjà elle avait voté une *Déclaration des droits de l'homme*, proclamé d'éternels principes de raison et de justice, qu'on a appelés les **principes de 1789**.

Le premier de ces principes était la **souveraineté du peuple**. Les autres se résumaient ainsi :

L'**égalité civile** : tous les Français de l'âge de vingt-cinq ans, sans distinction de naissance et de religion, jouissaient des droits de citoyens. Le *mariage*, jusqu'alors purement religieux, devint un contrat passé devant l'autorité civile. On créa des officiers publics pour tenir les registres de naissance, de décès, de mariage, c'est-à-dire les **registres de l'état civil**, qui, autrefois, n'existaient qu'à la paroisse et se trouvaient par là fermés aux protestants. Le mérite seul était exigé pour l'*admissibilité aux emplois publics*.

L'**égalité devant la justice** : tous, nobles ou roturiers, catholiques ou protestants, devaient plaider devant les mêmes tribunaux, et la haute naissance n'assurait plus l'impunité.

L'**égalité devant l'impôt** : la noblesse n'exemptait plus des charges communes et tout le monde devait payer tous les impôts suivant sa fortune.

L'**égalité dans les successions** : l'Assemblée abolit le **droit d'aînesse**, qui, en laissant à l'aîné des familles nobles la plus grande partie des biens, maintenait les vastes domaines des seigneurs. Elle décréta l'*égalité des partages* entre les héritiers du même degré et favorisa ainsi la *division des propriétés*. Le sol, distribué entre un plus grand nombre de propriétaires, a acquis depuis cette époque beaucoup plus de valeur, parce que chacun travailla à faire produire à sa portion tout ce qu'elle pouvait produire.

Puis, à côté de l'égalité, l'Assemblée décréta la **liberté**.

La **liberté des cultes**.

La **liberté de la presse**.

La **liberté du travail**.

La liberté et la propriété de chaque citoyen étaient placées sous la protection de la loi.

8. Unité de la France ; les départements (1790). — Les rois, en réunissant successivement les différentes

provinces à leur domaine, avaient préparé l'unité de la France. L'Assemblée l'acheva en effaçant la distinction géographique et historique des trente-deux provinces. Elle fit une division territoriale nouvelle, et créa quatre-vingt-trois *départements*[1] auxquels on donna des noms de montagnes et de rivières. Les départements étaient subdivisés en *districts* et en *cantons*.

9. Organisation de la justice. — Les parlements, les prévôtés, bailliages, justices seigneuriales disparurent. Dans chaque canton un **juge de paix** était chargé de régler les petites contestations entre les citoyens ; un **tribunal civil** était établi par district, et un **tribunal criminel**, assisté du **jury**, par département[2]. Un **tribunal de cassation** ou cour suprême veillait à l'exacte application des lois.

10. Les finances ; les biens nationaux. — L'Assemblée, pour combler le déficit, imposa à chaque citoyen une contribution du quart de ses revenus ; elle décida que les *biens du clergé retourneraient à la nation* et qu'ils seraient vendus. Pour suppléer à la rareté du numéraire, le gouvernement émit du papier-monnaie, les *assignats*, qui, trop multipliés, perdirent bientôt de leur valeur.

11. Constitution civile du clergé ; fête de la Fédération (1790). — L'Assemblée voulait que les évêques fussent élus comme dans la primitive Eglise, et donna au clergé une constitution différente de celle que le Saint-Siège entendait maintenir : c'était la *Constitution civile du clergé*. Le roi refusa longtemps de sanctionner ces décrets, mais il s'associa volontiers à la fête de la *Fédération* (14 juillet 1790), où étaient accourus des députés de toutes les gardes nationales du royaume. Louis XVI promit de rester fidèle à son rôle de roi constitutionnel. La reine présenta son fils au peuple, la joie paraissait universelle, et dans le vaste Champ-de-Mars, rempli d'une foule immense qui oubliait toutes les divisions, on croyait inaugurer un nouvel avenir.

1. Le comtat d'Avignon, enlevé au pape, forma le 84e, celui de Vaucluse. Les départements du Rhône et de la Loire furent séparés plus tard ; celui de Tarn-et-Garonne fut créé en 1803. L'annexion de Nice et de la Savoie en 1860 avait porté le chiffre de 86 à 89. La funeste guerre de 1870 nous a ramenés au chiffre de 86.

2. Le jury se composait de douze citoyens désignés par le sort chargés de se prononcer sur la culpabilité de l'accusé.

12. Fuite du roi (20 juin) ; son arrestation à Varennes. — Louis XVI, cependant, s'effrayait des votes de plus en plus hardis de l'Assemblée. Depuis la mort de Mirabeau, qui s'était rapproché de la cour dans les derniers temps (2 avril 1791), Louis XVI se trouva sans guide, sans appui. Quoique surveillé de très près, il s'enfuit de Paris dans la nuit du 20 juin 1791. Une berline à six chevaux l'entraîna rapidement avec sa famille sur la route de Châlons ; les fugitifs se dirigeaient vers Montmédy, où les attendait une petite armée commandée par le marquis de Bouillé. Mais à Sainte-Menehould le roi, qui mettait souvent la tête à la portière, fut reconnu, tandis qu'on changeait les chevaux, par le maître de poste, Drouet fils. N'ayant point le temps de le faire arrêter, Drouet saute sur un cheval et court à Varennes prévenir les autorités. Quand la voiture arrive, au milieu de la nuit, on demande le passeport : il faut descendre, et la famille royale est emmenée chez le procureur de la commune. Les gardes nationales averties arrivèrent ; on força le roi à remonter dans la voiture, qui reprit le chemin de Paris. A ce moment les dragons de Bouillé apparaissaient près de Varennes, mais il était trop tard.

Le retour dura huit jours ; la voiture marchait au pas, au milieu des gardes nationales qui l'escortaient et par une chaleur accablante. Trois députés, envoyés par l'Assemblée, accompagnaient la famille royale, pour la surveiller. L'entrée à Paris fut morne et silencieuse, le roi fut plus que jamais captif aux Tuileries.

13. La Constitution de 1791 ; fin de l'Assemblée constituante (30 septembre 1791). — Le roi ne reprit l'exercice régulier de ses pouvoirs qu'au mois de septembre, après avoir accepté la Constitution votée par l'Assemblée.

D'après cette Constitution le *roi gouvernait sous le contrôle d'une Assemblée unique et permanente.* Il ne pouvait suspendre que pendant quatre ans, par son droit de *veto* [1], l'exécution des lois qu'il n'approuvait pas.

Les citoyens nommaient, dans des *assemblées primaires*, les *électeurs* chargés de désigner les administrateurs du

1. *Veto*, mot latin qui signifie : je défends. C'était le mot dont se servaient, dans l'ancienne république romaine, les tribuns du peuple pour arrêter l'exécution des décisions du sénat qu'ils jugeaient contraires aux intérêts du peuple.

district, du département, les juges, les députés à l'Assemblée nationale.

Enfin cette Constitution appliquait pour la première fois les principes proclamés en 1789 ; elle établissait une *justice égale pour tous*, une *équitable répartition des charges publiques*, le *libre accès* à tous les emplois pour tous les citoyens de mérite, la *liberté de conscience*, la *liberté de la parole et de la presse*. Les députés avaient tenu le serment prêté dans la salle du Jeu de paume. Ils pouvaient se retirer ; mais ils commirent la faute de décider qu'aucun d'eux ne pourrait être réélu et faire partie de la nouvelle Assemblée. Ainsi ils avaient fait une Constitution et, s'interdisant le droit de l'appliquer eux-mêmes, s'enlevaient le moyen de la soutenir.

14. Assemblée législative (1er octobre 1791 — 20 septembre 1792). — Une assemblée nouvelle fut donc nommée pour gouverner avec le roi, et prit le nom d'*Assemblée législative*, parce que son rôle était de faire les lois,

Mais cette assemblée, composée d'hommes nouveaux, jeunes, ardents, ne voulait déjà plus de la monarchie. Elle commença par abolir les titres de *sire* et de *majesté*, et porta des lois sévères contre les *émigrés* et les prêtres *non assermentés*[1].

Les émigrés d'ailleurs, reunis en grand nombre à Coblentz[2], commençaient à faire des démonstrations menaçantes. Le roi de Prusse et l'empereur d'Allemagne Léopold avaient signé la convention de *Pillnitz*[3], par laquelle ils déclaraient la situation du roi de France d'un intérêt commun à tous les souverains.

15. La guerre étrangère ; journée du 20 juin. — Louis XVI se vit forcé de déclarer la guerre à l'Autriche, et alors la guerre étrangère se mêlant aux troubles civils, les passions furent excitées au plus haut degré.

Les premières troupes envoyées contre l'ennemi se débandent. Les *clubs*[4] (réunions) crient à la trahison : l'Assemblée vote de nouveaux décrets que le roi ne veut pas sanction-

1. C'est-à-dire les prêtres qui n'avaient point voulu prêter serment à la Constitution civile du clergé.
2. Ville de la Prusse Rhénane au confluent de la Moselle et du Rhin.
3 Château du royaume de Saxe, près de Dresde.
4. Mot anglais importé en France, parce que l'Angleterre, pays de liberté, connaissait depuis longtemps ces réunions populaires.

ner. Alors le peuple se porte en masse contre les Tuileries. Ce fut la journée du 20 *juin*, où Louis XVI, pressé par la foule, se laissa coiffer du bonnet rouge, mais montra une noble fermeté.

16. Journée du 10 août 1792; chute de la royauté. — Cependant les Prussiens, qui s'étaient alliés aux Autrichiens, avançaient, et leur chef, le duc de Brunswick, publiait un insolent manifeste. Le 5 juillet, l'Assemblée décréta la *patrie en danger;* les volontaires affluèrent avec enthousiasme pour partir à l'armée.

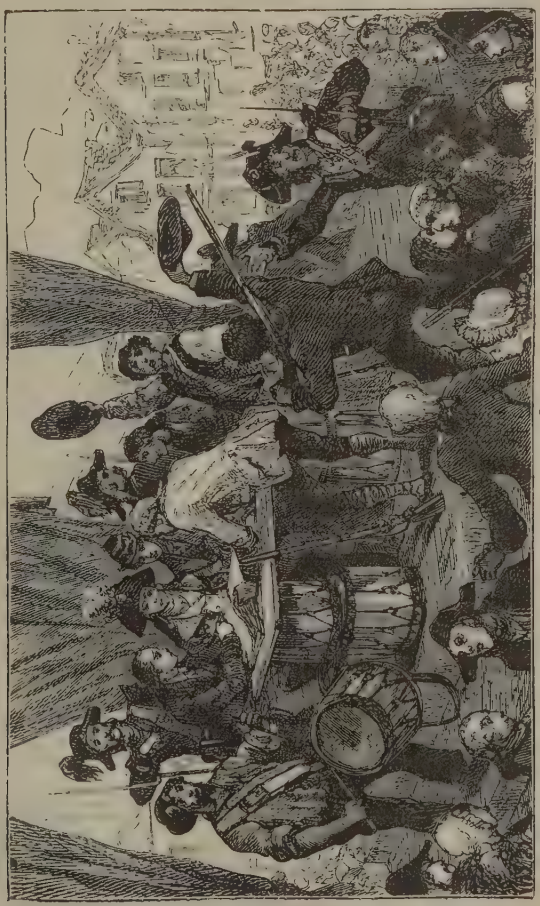
« Les Prussiens, disait un orateur, Vergniaud, s'avancent au nom du roi, pour défendre le roi, pour venir au secours du roi. » C'était dire nettement « plus de roi » ! Aussi le 10 *août*, les Tuileries sont-elles enveloppées par le peuple en armes, que conduisent Danton, Santerre et Legendre, etc.; Louis XVI renonce à la lutte, donne l'ordre aux Suisses de ne pas tirer et se réfugie dans l'Assemblée. Les Tuileries n'en sont pas moins envahies, les Suisses égorgés.

L'Assemblée suspend Louis XVI de ses pouvoirs, et, dévouée aux idées républicaines, convoque les électeurs pour nommer une assemblée souveraine chargée d'organiser et de gouverner la **République**. Cette assemblée s'appela la *Convention*, nom insignifiant alors, mais qu'elle a rendu célèbre par son œuvre à la fois si terrible et si grande.

17. Les enrôlements volontaires; les massacres de septembre (1792). — Cependant, dès le mois de juillet, la patrie avait été déclarée en danger. D'heure en heure le canon tonnait en signe d'alarme; un cortège militaire, portant des bannières avec des inscriptions, parcourut la ville de Paris, s'arrêtant sur les places pour lire le décret de l'Assemblée. Huit amphithéâtres avaient été dressés sur différents points : une planche posée sur des caisses de tambours servait de bureau aux officiers municipaux pour inscrire les noms des citoyens qui demandaient à rejoindre les armées. Les volontaires se faisaient inscrire au milieu des applaudissements. On compta cinq mille enrôlements en deux jours.

Bientôt le péril grandit. Les Prussiens s'emparaient de *Longwy*, de *Verdun*. La Champagne était ouverte. Alors les ministres décrètent la formation de plusieurs camps, on convertit les cloches en canons, les fers des grilles en piques;

on arrête en masse toutes les personnes *suspectes*, c'est-à-dire soupçonnées de rester attachées à la royauté ; les prisons se remplissent de nobles, de prêtres.



Les volontaires de 1792.

Puis des bandes organisées et payées par quelques chefs, sans que les ministres cherchent à s'y opposer, se

précipitent dans les prisons et égorgent en foule les prisonniers de tout âge et de tout rang (3, 4, 5 et 6 septembre).

18. Victoire de Valmy (20 septembre 1792). — Des massacres ne sauvent pas un pays. Ce qui le délivra, ce fut l'ardeur des volontaires qui, joints aux vieux régiments, arrêtèrent l'ennemi.

Les Prussiens avaient surpris les défilés des montagnes de l'Argonne et se préparaient à envahir la Champagne. Dumouriez essaya encore une fois de les arrêter : il se posta près de Sainte-Menehould[1] et occupa les hauteurs où l'on remarquait le moulin de *Valmy*. Il garnit ces hauteurs d'artillerie et attendit de pied ferme les Prussiens qui, commandés par le duc de Brunswick, tentèrent de les escalader. Immobiles dans leurs lignes, les Français accueillirent l'ennemi par un feu terrible, aux cris de *Vive la nation !* Les Prussiens reculèrent et attendirent un corps autrichien qui arrivait : les alliés donnèrent un nouvel assaut vers le soir ; ils se heurtèrent à la même résistance et battirent en retraite (20 septembre). La Champagne ou plutôt la France entière était délivrée.

RÉSUMÉ.

1, 2, 3. Les États-Généraux, réunis le 5 mai 1789, ne tardèrent pas à se transformer en *Assemblée nationale*. Les députés du tiers prêtèrent le fameux *serment du Jeu de paume* (20 juin), et, malgré la séance royale du 23 juin, triomphèrent. Les trois Ordres se fondirent en un seul et l'Assemblée nationale ajouta à son titre celui de Constituante.

4. La prise de la *Bastille* (14 juillet) assura en outre la victoire du peuple et amena l'organisation d'une *mairie* de Paris, de la *garde nationale*, l'adoption de la *cocarde tricolore*.

5, 6. Les troubles des provinces déterminèrent l'Assemblée à supprimer, dans la mémorable séance *de nuit du 4 août*, tous *les droits féodaux*. Mais bientôt la population de Paris affamée se porta sur Versailles dans les journées des 5 *et* 6 *octobre* et ramena la famille royale dans la capitale.

7, 8, 9, 10. L'Assemblée vint aussitôt s'établir à Paris, où elle continua son œuvre de réorganisation, et formula les prin-

1. Département de la Marne.

cipes de liberté et d'égalité qu'on a appelés les *principes de* 1789. Elle créa les actes de l'*état civil*. Elle changea la géographie politique en substituant 83 *départements* aux 32 provinces; supprima les anciennes cours de justice et créa les justices de paix, les tribunaux civils, le tribunal de cassation. L'Assemblée créa ensuite des ressources en vendant les biens du clergé.

11. L'Assemblée voulut établir la Constitution civile du clergé, qui changeait l'organisation de l'Eglise. Louis XVI, quoique profondément troublé par ces hardiesses, assista à la fête de la *Fédération* (14 juillet 1790).

12, 13. Mais après la mort de Mirabeau qui, effrayé aussi, s'était rapproché du roi, Louis XVI, demeuré sans appui, chercha à s'enfuir (20 juin 1791). Il fut arrêté à Varennes, ramené dans la capitale et dut jurer de gouverner selon la nouvelle Constitution que l'Assemblée avait faite et qu'on appelle la Constitution de 1791.

14, 15, 16. En vertu de cette nouvelle Constitution, une autre Assemblée fut nommée, l'*Assemblée législative*, qui se montra hostile à la royauté. Puis les manifestations des émigrés et des souverains étrangers amenèrent la guerre. Louis XVI, soupçonné d'intelligence avec les étrangers, vit son palais envahi le 20 *juin*, puis le 10 *août* 1792, et se réfugia dans l'Assemblée, qui le suspendit de ses pouvoirs et convoqua une *Convention*.

17, 18. Cependant le territoire français était envahi, Verdun pris. A la faveur du désordre que produisait l'invasion, d'affreux massacres souillent Paris (2-6 septembre), les suspects enfermés en grand nombre dans les prisons de Paris sont égorgés.

Mais d'un autre côté les volontaires affluaient aux armées et Dumouriez gagnait la bataille de **Valmy** (20 septembre 1791).

Sujets de devoirs écrits.

Expliquer comment les États-Généraux de 1789 *se transformèrent en Assemblée nationale.*

Le serment du Jeu de paume.

Mirabeau; son rôle en 1789.

La prise de la Bastille.

La nuit du 4 août.

Expliquer ce qu'on entend par les principes de 1789; *les énumérer.*

La fuite de Louis XVI et le retour de Varennes.

La Constitution de 1791.

Raconter les principaux faits de la Révolution du 1er *octobre* 1791 *au* 20 *septembre* 1792.

Questionnaire.

1-3. Quel jour se réunirent les États-Généraux de 1789? — Que voulaient le clergé et la noblesse? — Que fit le tiers état le 17 juin? — Quel serment prêtèrent les députés au Jeu de paume? — Ce serment fut-il tenu? — Que fit Louis XVI dans la séance royale du 23 juin? — Quelles furent les paroles de Mirabeau au marquis de Dreux-Brézé? — Quel nom prit l'Assemblée nationale? — Pourquoi prit-elle le nom de Constituante?

4. Que se passa-t-il à Paris le 14 juillet? — Que dit Louis XVI en apprenant la prise de la Bastille? — Qui fut maire de Paris? — Qui devint commandant de la garde nationale? — Comment fut formée la cocarde tricolore?

5, 6. Que se passa-t-il dans les provinces à l'annonce de ces événements? — Que fit l'Assemblée dans la nuit du 4 août? — Qui donna le signal des sacrifices? — Quelle fut l'importance de cette mémorable séance? Qu'est-ce qui amena de nouveaux soulèvements? — Où s'installa l'Assemblée à Paris?

7-10. Quelle déclaration les députés avaient-ils votée? — Qu'avaient-ils formulé? — Qu'entend-on par les principes de 1789? — Qu'entendez-vous par les actes de l'état civil? — Quel changement apporta l'Assemblée à la géographie politique du pays? — Que fit-elle pour l'organisation de la justice? — Que fit-elle pour les finances?

11. Qu'entendez-vous par la Constitution civile du clergé? — Quelle en fut la conséquence? — A quelle fête prit part Louis XVI?

12-13. Quelle était l'attitude de Mirabeau dans les derniers mois de sa vie? — Quand mourut-il? — Quelle conséquence eut cette mort pour Louis XVI? — Racontez la fuite de Louis XVI. — Où fut-il arrêté? — Comment fut-il ramené?

Qu'entend-on par la Constitution de 1791? — Quelle règle nouvelle de gouvernement établissait-elle? — Quelle faute commirent les députés de la Constituante avant de se séparer?

14-16. Quelle assemblée succéda à la Constituante? — Pourquoi l'appelait-on Législative? — Quelles étaient les dispositions de cette assemblée? — Où se réunissaient les émigrés? — Qu'était-ce que la convention de Pillnitz? — Que devinrent les premières troupes envoyées contre l'ennemi? — Quelles journées amènent la chute de la royauté? — Où se réfugia Louis XVI le 10 août? — Que fit l'Assemblée?

17, 18. Par qui la France était-elle envahie? Quelle ville importante avait été prise? — Quels désordres et quels massacres cette invasion causa-t-elle à Paris? — Quelle victoire sauva le pays?

II. LA RÉPUBLIQUE. LA CONVENTION.

SOMMAIRE. — 1. La Convention (21 septembre 1792-26 octobre 1795); Girondins et Montagnards; mort de Louis XVI (21 janvier 1793). — 2. Guerre extérieure et guerre civile; la Vendée. — 3. La terreur. — 4. Le 9 thermidor. — 5. Journée du 1er prairial 1795; défaite des Jacobins. — 6. Journée du 13 vendémiaire (5 octobre 1795); défaite des royalistes. — 7. Les guerres de la Révolution. — 8. Bataille de Valmy (20 septembre 1792); défense de Lille (29 septembre, 7 octobre 1792). — 9. Victoire de Jemmapes (6 novembre 1792). — 10. Revers (1793). — 11. Glorieuse campagne de 1793-94; Jourdan et Hoche; victoire de Jourdan à Fleurus (26 juin 1794); nouvelle conquête de la Belgique; conquête de la Hollande (1795). — 12. Paix de Bâle (avril 1795); fin de la Convention; ses conquêtes au dehors, ses créations au dedans.

1. La Convention (21 sept. 1792-26 oct. 1795); Girondins et Montagnards; mort de Louis XVI (21 janvier 1793). — Le canon qui avait annoncé la victoire de Valmy, annonçait en même temps l'ouverture de la *Convention* et la proclamation de la République (21 sept. 1792). La *Convention* concentra en elle-même tous les pouvoirs : ses membres, non seulement faisaient les lois, mais, divisés en *comités*, s'étaient partagé l'administration.

Les membres les plus modérés de la nouvelle assemblée, appelés les *Girondins* parce qu'ils étaient dirigés par les députés de la Gironde, siégeaient à droite: Brissot, Pétion, Vergniaud, Guadet, Isnard, Valazé, etc.; ils croyaient la révolution terminée. A gauche, sur les bancs les plus élevés, se rangèrent les députés de Paris, les *Montagnards*, Robespierre, Danton, Billaud-Varennes, Drouet, le duc d'Orléans appelé Philippe-Egalité, Couthon, Saint-Just, Collot-d'Herbois et enfin Marat. Entre les Girondins et les Montagnards flottait un grand nombre d'hommes se défiant des uns, mais ayant peur des autres.

Les Girondins, d'abord les maîtres, ne tardèrent pas à faiblir; ils sacrifièrent Louis XVI aux Montagnards qui voulaient « jeter en défi aux souverains une tête de roi ».

La découverte d'une armoire de fer cachée dans un mur des Tuileries, venait de révéler les correspondances de la cour avec l'émigration et l'étranger. On instruisit le procès du roi qui, depuis la journée du 10 août, avait été enfermé

au Temple[1]. Louis XVI montra devant l'Assemblée beaucoup de dignité : il fut défendu par le vénérable Malesherbes et par le jeune et éloquent de Sèze. « Je cherche en vous des juges, s'écria de Sèze en s'adressant aux députés, et je ne trouve que des accusateurs. » Beaucoup de députés cherchèrent à sauver le roi, mais la majorité vota pour la mort, et, le 21 janvier, sur la place de la Révolution (aujourd'hui place de la Concorde), en vue des Tuileries, le roi monta sur l'échafaud, malheureuse victime des fautes de ses pères autant que des siennes[2].

2. Guerre extérieure et guerre civile ; la Vendée. — Cette mort décida les puissances qui hésitaient encore, à prendre les armes. Une *première coalition* se forma contre la France (février-mars 1793). A la guerre extérieure vint se joindre la guerre intérieure. En Vendée, la noblesse était aimée, le clergé vénéré, la foi profonde. Déjà indignés, les paysans se révoltèrent lorsqu'on prit leurs enfants pour les envoyer à la frontière (10 mars 1793).

Les Montagnards profitèrent de l'effervescence causée par ce soulèvement pour faire décréter la création d'un *tribunal révolutionnaire*, d'un comité de *salut public*, véritable dictature à neuf têtes, puis la *mise hors la loi* des suspects.

A la défaite des premières troupes envoyées contre les Vendéens, les Jacobins[3] répondirent par la proscription des *Girondins*, accusés à tort de vouloir rompre l'unité de la France pour faire une république fédérative. Du 31 mai au 2 juin la Convention fut assiégée par le peuple soulevé, et se vit obligée de livrer trente-deux Girondins, dont plusieurs s'échappèrent et allèrent chercher un appui dans les départements de l'Ouest.

Bientôt les Vendéens, conduits par Cathelineau, le garde-chasse Stofflet, d'Elbé, Bonchamp, La Rochejaquelein, sont maîtres de la Loire. Bordeaux, Caen et soixante-six dépar-

1. C'était l'ancienne forteresse des Templiers.

2. Son fils, Louis XVII, mourut en 1795, victime des plus odieux traitements dans sa prison.

3. Les clubs étaient alors ardents et passionnés. On les désignait sous le nom du local dans lequel ils se tenaient et ils se tenaient en général dans les vastes salles d'anciens couvents. Les plus exaltés Montagnards dirigeaient le club installé dans un ancien couvent de jacobins. De là le nom de Jacobins employé pour désigner le parti montagnard le plus exalté.

tements sont insurgés. Une jeune fille de Caen, *Charlotte Corday*, vient à Paris poignarder Marat, au gré duquel on ne multipliait pas assez les supplices (13 juillet 1793). Lyon forme une armée royaliste. Toulon est livré aux Anglais. Les alliés, au nord, s'emparent de *Condé*, de *Valenciennes*. Entamée de tous côtés, déchirée et affamée à l'intérieur, la République semblait perdue.

3. La Terreur (1793-1794). — Pour repousser l'étranger, quatorze armées sont mises sur pied. On décrète le *maximum*, c'est-à-dire un tarif pour toutes les denrées on force les marchands à livrer à bas prix ce qu'ils ont payé fort cher. Robespierre[1] devient l'âme du *Comité de salut public* qui, pendant quatorze mois, gouverne la France par la *terreur*.

Le tribunal révolutionnaire prononçait de nombreuses condamnations. Marie-Antoinette, si imprudente dans sa prospérité, montra sur l'échafaud une grande fermeté (16 octobre). Le procès et l'exécution de vingt-deux Girondins suivirent de près; puis comparurent devant l'odieux tribunal Mme Roland, le duc d'Orléans, qui se faisait appeler Philippe-Égalité, Bailly, le premier maire de Paris. Lyon avait été repris, les vengeances furent atroces; on employa la mitraille et la fusillade; à Nantes, Carrier imagina les *noyades*.

La Convention avait ordonné à ses généraux de vaincre : les alliés furent battus à *Wattignies;* la frontière du Nord fut délivrée par la glorieuse campagne de 1793, qui console l'historien du spectacle affligeant qu'offre l'intérieur de la France[2]. L'Assemblée avait fixé à ses généraux une date pour la soumission de la Vendée et ordonné la dévastation du pays. Les Vendéens sont écrasés à la journée de *Chollet* (17 octobre), où Bonchamp et d'Elbé sont frappés à mort. Acculés à la Loire, les Vendéens passent le fleuve pour se rendre en Bretagne; mais ils sont rejetés sur *le Mans* où ils éprouvent une nouvelle défaite, puis sur *Savenay* où les débris de leur armée sont presque anéantis (décembre 1793).

1. Maximilien Robespierre, né à Arras, avocat, député à l'Assemblée constituante, s'y était à peine fait remarquer par ses discours étudiés, froids, subtils, mais élégants.

2. Voir plus loin cette campagne.

Vainqueurs, les Montagnards poussent les idées de renouvellement social jusqu'à l'extrême, abolissent le culte catholique et y substituent celui de la *Raison*. Ils se divisent. Les Hébertistes, qui poussent à tous les excès, sont envoyés au supplice (21 mars 1794). Danton, Camille Desmoulins et ceux qu'on appelait les modérés, subissent bientôt le même sort (3 avril). Robespierre règne sans rival; à la fête de l'*Être suprême*, il semble le premier.

Pour mieux frapper ses ennemis, il fait voter la loi du 22 prairial, qui rendait le tribunal révolutionnaire plus expéditif. Chaque jour des charrettes de victimes se dirigent vers la place de la Révolution ou la barrière du Trône. La sœur de Louis XVI, Malesherbes, le chimiste Lavoisier, le poète André Chénier périrent.

4. Le 9 thermidor[1] **(27 juillet 1794).** — Ce règne de sang fit horreur. La glorieuse campagne de 93 avait éloigné les périls extérieurs, et la victoire de *Fleurus* (26 juin 1794) venait de nous ouvrir une seconde fois la route de Bruxelles. Collot d'Herbois, Billaud-Varennes, Tallien, Barras, Fouché, conspirèrent contre Robespierre. Le 9 thermidor[1] (9 juillet) les députés, secouant le joug de la peur, l'accusèrent de tyrannie et le décrétèrent d'arrestation. La *Commune* de Paris se mit en insurrection pour le délivrer, mais elle échoua. *Robespierre*, *Couthon*, *Saint-Just*, saisis à l'Hôtel de Ville, furent envoyés à l'échafaud avec un grand nombre de leurs partisans (10 thermidor, 28 juillet). Les prisons furent ouvertes, la loi du 22 prairial rapportée : on abolit le *maximum*, on rappela les représentants qui dévastaient la Vendée. La France respira.

5. Journée du 1^er^ prairial 1795; défaite des Jacobins. — La Convention fit fermer le club des Jacobins, supprima la Commune de Paris, se chargea elle-même de l'administration de la capitale, et poursuivit les Montagnards les plus compromis dans la Terreur. Mais leurs

1. La Convention avait changé l'ancien calendrier. D'après le nouveau calendrier, l'année commençait le 21 septembre, date de la proclamation de la République. Les mois s'appelaient : *vendémiaire* (mois des vendanges), *brumaire* (brumes), *frimaire* (frimas, froid), *nivôse* (neige), *pluviôse* (pluie), *ventôse* (vent), *germinal* (mois où tout germe), *floréal* (mois des fleurs), *prairial* (mois des prairies), *messidor* (moisson), *thermidor* (chaleur), *fructidor* (mois des fruits). Les semaines étaient de dix jours, des *décades*, et le *décadi* ou dixième jour était le jour du repos.

partisans, profitant de ce que la misère n'avait pas cessé et que le peuple souffrait toujours de la faim, organisèrent une nouvelle insurrection. Le 1er prairial (20 mai 1795) l'Assemblée, envahie, fut plus indignement outragée qu'elle ne l'avait jamais été. Les piques étaient dirigées contre le président *Boissy d'Anglas;* un jeune député, *Féraud*, veut le protéger; il est lui-même abattu d'un coup de pistolet; on lui tranche la tête et on la présente à Boissy qui, imperturbable, salue avec respect cette tête sanglante. Cette scène muette, pleine de grandeur simple et digne, frappa d'étonnement les plus furieux. Cependant les citoyens restés fidèles à la Convention prennent les armes, accourent et la délivrent vers minuit. La force restait à la loi, et la Convention ordonna le désarmement des faubourgs.

6. Journée du 13 vendémiaire (5 octobre 1795); défaite des royalistes. — Les royalistes, voyant l'Assemblée revenir sur toutes les mesures révolutionnaires, reprirent courage et essayèrent, à leur tour, de dominer la Convention. Le 13 vendémiaire (5 octobre 1795) elle fut attaquée par quarante mille hommes. Barras, chargé de veiller à sa défense, prit pour lieutenant un jeune commandant d'artillerie, Bonaparte, qui avait révélé ses talents militaires au siège de Toulon. Bonaparte entoura de troupes les Tuileries, en garnit les abords de canons et quand les insurgés arrivèrent sur les marches de l'église Saint-Roch, d'un côté, sur les quais de l'autre, il les foudroya. La Convention put terminer en paix son œuvre, l'établissement d'un nouveau gouvernement républicain, le *Directoire.*

7. Les guerres de la Révolution. — Les souverains de l'Europe avaient voulu arrêter l'élan de la Révolution : ils n'avaient réussi qu'à redoubler cet élan. La France n'avait jamais en si peu d'années manifesté une telle ardeur guerrière et fait d'aussi vastes conquêtes.

Ces guerres, en apparence si compliquées, se divisent en deux périodes bien distinctes : l'invasion de 1792, promptement repoussée, le premier élan de nos armées improvisées trop rapide et suivi d'une nouvelle invasion; enfin les succès continus à partir de la fin de l'année 1793, qui assurent à notre pays ses limites naturelles.

8. Défense de Lille (29 novembre-7 octobre 1792). —

C'étaient les Prussiens et les Autrichiens qui, dès le mois de juillet 1792, avaient envahi le nord-est de la France.

Dumouriez, grâce à l'énergie des vieux régiments et à l'ardeur patriotique des volontaires, avait délivré la Champagne par la bataille de Valmy célébrée, à juste titre, comme une victoire nationale.

Mais, tandis que les Prussiens battaient en retraite vers l'est, le prince de Saxe, avec des troupes autrichiennes, tentait de percer notre frontière du nord, et arrivait devant Lille le 27 septembre. Aux sommations qui furent faites, la municipalité répondit : « Nous venons de renouveler notre serment d'être fidèles à la nation, de maintenir la liberté et l'égalité, ou de mourir à notre poste; nous ne sommes pas des parjures. » Le bombardement commença et dura du 3 au 7 octobre : plus de sept cents maisons furent incendiées. Mais les Lillois ne faiblirent point, et la compagnie locale des canonniers se montra héroïque. *Ovigneur*, ancien officier d'artillerie et capitaine des canonniers bourgeois, fut averti que sa maison brûlait, il resta à son poste, criant à ses hommes : « Citoyens, rendons feu pour feu ! »

9. Victoire de Jemmapes (6 novembre 1792). — Une armée française, conduite par le marquis de Custine, se dirigea vers le Rhin et s'empara de la ville forte de *Mayence*, clef de l'Allemagne. Une autre armée, conduite par Dumouriez, se dirigea vers la Belgique et enleva, après un combat sanglant, le bourg de **Jemmapes**[1] (6 novembre 1792), entra à *Mons*, à *Liège*, à *Anvers*.

10. Première coalition (1793-1797). — Mais nos armées ne se soutenaient pas les unes les autres : les Français furent obligés d'abandonner la vallée du Rhin, ne laissant qu'une garnison à Mayence. Dumouriez, prêt à entrer en Hollande, dut de son côté revenir sur ses pas et fut battu à *Neerwinden*[2] (18 mars 1793). Sur le point d'être arrêté par les commissaires de la Convention, il passa à l'ennemi, et son armée désorganisée rentra en France. Malgré une résistance héroïque, la garnison de *Mayence*, dont un des chefs était *Kléber*, fut obligée de capituler, mais obtint les honneurs de la guerre.

1. Village de Belgique (Hainaut).
2. Village de Belgique (province de Liège). Cent ans auparavant les Français y avaient remporté une victoire sur Guillaume d'Orange.

Les villes de *Condé*, de *Valenciennes* tombèrent au pouvoir des Autrichiens et les Prussiens, ayant enlevé les lignes de *Wissembourg*, pénétrèrent en Alsace. Malgré une victoire du général Houchard à *Hondschoote*[1], la France était ouverte aux coalisés : elle semblait perdue.

11. Glorieuse campagne de 1793-1794; Jourdan et Hoche; victoire de Jourdan à Fleurus (26 juin 1794); nouvelle conquête de la Belgique; conquête de la Hollande (1795). — La victoire fut heureusement ramenée par *Jourdan*, devenu en quelques mois, de chef de bataillon, général. Il vainquit les Autrichiens à *Wattignies*[2], et délivra la frontière du nord (15-16 octobre 1793).

Presque aussitôt après, *Hoche* délivrait l'Alsace. A peine âgé de vingt-cinq ans il venait, en moins d'une année, de franchir les grades supérieurs. Par des manœuvres savantes et hardies, au milieu de l'hiver, il franchit les Vosges, surprit les Autrichiens, les battit à *Reischoffen*, à *Frœschviller*, à *Wœrth*[3], prit *Wissembourg* (22-25 décembre 1793), et délivra l'Alsace avec autant de rapidité et de bonheur qu'autrefois Turenne.

Enfin, dans l'été de 1794, Jourdan avec l'armée de Sambre et Meuse continua sa marche en avant et livra la mémorable bataille de **Fleurus** (26 juin), où cent mille Autrichiens furent obligés de se retirer. C'est à cette bataille que les Français se servirent pour la première fois de ballons captifs afin d'observer les mouvements de l'ennemi.

Cette victoire nous rouvrait la route de Bruxelles ; la Belgique était conquise une seconde fois. Les Français, appuyant alors à l'est, s'emparèrent d'Aix-la-Chapelle, de Coblentz et bientôt bordèrent les rives du Rhin. Pichegru, à la tête d'une autre armée, entrait en Hollande, prenait Nimègue (octobre 1794), puis, profitant des rigueurs de l'hiver qui avait rendu solides par la gelée les canaux et les fleuves de la Hollande, soumit rapidement tout le pays. Les Français entrèrent à Amsterdam et les habitants de cette riche cité contemplèrent avec étonnement ces régiments

1. Chef-lieu de canton du département du Nord à 18 kilomètres au sud-est de Dunkerque.

2 Village du département du Nord près de Maubeuge.

3. Les mêmes localités où se livrèrent les premiers combats de la guerre de 1870 et où les Français ayant été vaincus par la supériorité du nombre perdirent l'Alsace.

qui, à peine vêtus, subissaient un froid excessif sans murmurer, gardaient la discipline la plus exacte et attendaient patiemment qu'on leur distribuât des vivres et des billets de logement. Dans le mois de janvier 1795 la Hollande entière était tombée au pouvoir des Français et allait former la *République batave*, alliée de la République française.

12. Paix de Bâle (avril 1795); fin de la Convention; ses conquêtes au dehors) ses créations au dedans. — Aussi les coalisés commencèrent-ils à se décourager. La Prusse, puis l'Espagne, signèrent avec les députés de la Convention la paix *de Bâle* (5 avril 1795). La Révolution triomphait et ce que ni les longues guerres de Louis XIV et de Louis XV n'avaient pu nous assurer, la vaillance des armées de la République et de ses jeunes généraux venait de nous le donner : **la limite naturelle du Rhin jusqu'à son embouchure**. La France républicaine allait aussi loin que la vieille Gaule.

La Convention, qui pouvait s'honorer de si glorieuses conquêtes au dehors, n'était pas restée inactive au dedans depuis qu'elle avait rompu avec le cruel système de la terreur. Elle avait essayé de faire oublier cette page sinistre de son histoire par des créations sérieuses, durables. Déjà elle avait institué le *grand-livre* de la dette publique et assuré ainsi le *crédit* de la France. Elle décréta un vaste *système d'instruction nationale* et tout d'abord des **écoles primaires** où le peuple devait apprendre les éléments de la langue française, du calcul, les principes de l'arpentage. Afin de former des professeurs destinés à donner un enseignement plus élevé, elle créa une *École normale*, puis elle organisa le *Conservatoire des Arts et Métiers*, le *Conservatoire de Musique ;* le *Muséum d'Histoire naturelle*, l'*Institut de France*, etc.

Quand elle eut achevé la Constitution nouvelle du pays, dite de l'an III, elle se sépara, le 26 octobre 1795, laissant une renommée à la fois sombre et glorieuse car si elle s'était laissé tyranniser par des exaltés, elle avait secoué leur joug, triomphé des émeutes et sauvé le pays.

RÉSUMÉ.

1. La Convention se divisa tout de suite en deux partis : les *Girondins* et les *Montagnards*, les modérés et les exaltés. Les

Girondins cédèrent d'abord aux Montagnards et consentirent au procès, puis à l'exécution de Louis XVI (21 janvier 1793).

2. La mort de Louis XVI détermina la formation d'une première coalition contre la France et bientôt le soulèvement de la Vendée ajouta la guerre civile à la guerre étrangère. Les passions étant de plus en plus excitées, les modérés, les Girondins furent proscrits (2 juin 1793); un grand nombre de départements se révoltèrent alors contre la Convention et bientôt le péril devint extrême car les Autrichiens triomphaient à la frontière du nord.

3. La Convention recourut aux mesures extrêmes et régna par la terreur. Son énergie souvent cruelle sauva le pays : les Vendéens furent écrasés, les ennemis furent refoulés.

Mais les Montagnards voulurent pousser trop loin leur victoire et se divisèrent. Un froid ambitieux, Robespierre, ruina les partis l'un par l'autre et se servit de la terreur qu'il redoublait, pour arriver à la souveraine puissance.

4, 5, 6. Mais Robespierre ne tarda pas à être renversé (9 thermidor 1794) et la réaction commença. En vain les Montagnards voyant cette réaction aller plus loin qu'ils ne voulaient, firent-ils l'insurrection du 1er prairial (1795) : ils échouèrent. Les royalistes à leur tour voulurent dominer la Convention : ils furent écrasés le 13 vendémiaire. La Convention put ainsi terminer son œuvre et faire une nouvelle Constitution.

7, 8, 9. Les guerres au milieu desquelles s'était poursuivie la révolution, se continuaient d'ailleurs à l'avantage de la France.

Au début la victoire de *Valmy* avait délivré le pays de l'invasion (20 septembre 1792) et la défense de Lille sauvé la frontière du nord. La victoire de *Jemmapes* (6 novembre 1792) nous avait ouvert la Belgique et d'un autre côté les Français avaient pris *Mayence* sur le Rhin.

10. Puis était venue une période de revers. Les Français avaient perdu la Belgique à la bataille de *Neerwinden* (18 mars 1793), perdu Mayence, en juillet 1793; la France avait été envahie une seconde fois.

11. Mais à la fin de 1793 la victoire était revenue; le succès de *Jourdan* à *Wattignies*, la belle campagne de *Hoche* en Alsace, avaient délivré les frontières du nord et de l'est. En 1794 la brillante journée de *Fleurus* (26 juin) nous avait rouvert la Belgique bientôt conquise pour la seconde fois. La Hollande elle-même fut conquise par Pichegru en 1795.

12. La Prusse et l'Espagne fatiguées se détachèrent de la coalition et signèrent la paix de Bâle (avril 1795). La France atteignait alors sa limite naturelle, le Rhin.

La Convention avait en outre, à l'intérieur, marqué son règne par d'utiles et grandes créations. Elle se sépara le 26 octobre 1795 après avoir, en réalité, sauvé et agrandi le pays.

Sujets de devoirs écrits.

Les Girondins; ce qu'ils devinrent.
Le 9 thermidor.
Valmy et Jemmapes.
La glorieuse campagne de 1793.
La victoire de Fleurus et ses conséquences.
Les conquêtes de la Convention au dehors; ses créations au dedans

Questionnaire.

1. Qu'entend-on par la Convention? — De quelle date à quelle date gouverna-t-elle le pays? — Dans quelles circonstances se réunit-elle? — Quels partis se formèrent dans son sein? — Citez les principaux Girondins, les principaux Montagnards? — De quoi accusait-on Louis XVI? — Par qui fut-il défendu? — Quel jour monta-t-il sur l'échafaud?

2. Quelles furent les conséquences de la mort de Louis XVI? — Quand se souleva la Vendée? — Quel tribunal, quel comité les Montagnards firent-ils créer? — De quoi accusait-on les Girondins? — Comment furent-ils proscrits?

Quels étaient les principaux chefs Vendéens? — Comment périt Marat? — Quelle grande ville fut livrée aux royalistes? Quelle ville fut livrée aux Anglais? — De quelles villes les alliés s'emparèrent-ils au Nord?

3. Quelles mesures prit la Convention? — Comment gouverna-t-elle la France? — Quelles furent les plus illustres victimes du tribunal révolutionnaire? — Où les Vendéens furent-ils écrasés? — Que font les Montagnards vainqueurs? — Quel ambitieux s'élève au-dessus de tous les autres? — Quelle loi fit voter Robespierre et quelles en sont les conséquences?

4-6. Quels furent les députés qui renversèrent Robespierre?— Quels sont ceux de ses compagnons qui furent exécutés avec lui?— Qu'entend-on par la journée du premier prairial 1795? — Par celle du 13 vendémiaire? — Qui se fit remarquer par son sang froid à la journée du 1er prairial? — Qui dirigea les troupes de la Convention au 13 vendémiaire?

7-9. Combien de périodes peut-on distinguer dans les guerres de la Révolution? — Dans quelles circonstances fut gagnée la bataille de Valmy? quelle en fut la conséquence? — Qui se distingua au siège de Lille? — Qui gagna la victoire de Jemmapes? — De quelle ville le marquis de Custine s'était-il emparé?

10. Quels revers essuyèrent les Français dans la première moitié de l'année 1793? — Qui perdit la bataille de Neerwinden? — Que devint Dumouriez? — Quelles villes de la frontière du nord tombèrent au pouvoir des Autrichiens?

11. Où Jourdan battit-il une première fois les Autrichiens?— Quels succès remporta le général Hoche? — Quelle fut l'importance de la victoire de Fleurus? — De quel pays s'empara Pichegru, et dans quelles circonstances?

12. Quelles puissances se détachèrent de la coalition? — Quel traité fut signé? — Quelle limite acquérait la France?

Quelle fut l'œuvre de la Convention à l'intérieur; quelles institutions lui doit-on; quand se sépara-t-elle?

III. LE DIRECTOIRE (1795-1799)

SOMMAIRE. — 1. Le Directoire (27 octobre 1795-9 novembre 1799). — 2. Le général Bonaparte. — 3. La campagne d'Italie (avril 1796-avril 1797); Lodi. — Arcole, Rivoli. — 5. Campagne d'Allemagne (1796); mort de Marceau; célèbre retraite du général Moreau. — 6. Bonaparte en Autriche; préliminaires de Léoben (18 avril 1797); paix de Campo-Formio (17 octobre 1797). — 7. Expédition d'Égypte (1798-1799); bataille des Pyramides — 8. Désastre de la flotte à Aboukir; expédition de Syrie. — 9. Victoire d'Aboukir (25 juillet 1799). — 10. Désorganisation intérieure; seconde coalition; la conscription. — 11. Défaites en Italie et en Allemagne; victoires de Masséna en Suisse. — 12. Le 18 Brumaire (9 novembre 1799).

1. Le Directoire (27 octobre 1795-9 novembre 1799). — Le nouveau gouvernement républicain établi par la Convention se composait de deux Chambres distinctes, le *Conseil des Anciens* et le *Conseil des Cinq-Cents*. La Convention avait redouté les excès auxquels pouvait se laisser entraîner une Chambre unique, absolue et souveraine, et qu'on lui avait reprochés. Elle sépara aussi du pouvoir législatif le pouvoir exécutif et le confia à un *Directoire* composé de *cinq* membres.

L'essai de ce gouvernement, qui dura quatre ans, ne fut pas heureux. Divisé, mal obéi, le Directoire s'épuisa en luttes incessantes contre les partis, tantôt contre les royalistes, tantôt contre les révolutionnaires : il ne put se soutenir qu'en ayant recours à des coups d'État et devait périr lui-même victime d'un coup d'État.

Cette époque eut un caractère particulier de licence qui s'explique, sans se justifier, par les terribles épreuves qu'on avait subies. Heureuse de revivre, la société ne songea plus qu'aux plaisirs; la joie déborda chez cette génération qui pendant seize mois avait à peine osé respirer; on s'abandonna au luxe, aux fêtes, avec une liberté que ne gênait plus l'ancienne distinction des classes, et une folie qui rappela celle de la *Régence*.

Mais l'intérêt de l'histoire se porte au dehors. Nos armées victorieuses franchissent les frontières pour contraindre à la paix l'Autriche et l'Angleterre. Un jeune général paraît qui étonne le monde et va essayer de le dominer : Napoléon Bonaparte.

2. Le général Bonaparte. — Napoléon Bonaparte, né en Corse le 15 août 1769, était le second fils de Charles Bonaparte et de Letizia Ramolino qui avaient huit enfants, cinq

fils : Joseph, Napoléon, Lucien, Louis, Jérôme, et trois filles. A l'âge de dix ans, son père le fit admettre à l'école de Brienne, desservie par des Minimes, et où les jeunes gentilshommes recevaient les principes d'une éducation militaire. Il eut pour maître de quartier le célèbre Pichegru. Bientôt il se fit remarquer par son ardeur pour l'étude, et surtout par son goût pour les mathématiques. Son amour-propre était excessif. Condamné à dîner au réfectoire à genoux avec la robe de bure, il s'évanouit, et le directeur blâma le maître qui avait puni un des meilleurs élèves. On sait ses goûts précoces pour les combats, les retranchements de neige qu'il fit élever par ses camarades, et cette attaque qu'il organisa, prélude de batailles plus glorieuses.

Au bout de cinq ans, il passa à l'École militaire de Paris. Réservé, taciturne, absorbé dans ses études ou ses lectures, il étonna bientôt ses maîtres. « Corse de nation et de caractère, disait son professeur d'histoire, il ira loin si les circonstances le favorisent. » Le professeur de belles-lettres disait que ses discours étaient « du granit chauffé au volcan. »

Il sortit de l'École militaire, lieutenant en second dans le régiment d'artillerie de la Fère. Il était capitaine lorsqu'il fut envoyé au siège de Toulon, où les représentants du peuple le firent chef de bataillon et le chargèrent du commandement de l'artillerie. La révolution du 9 thermidor vint pourtant arrêter sa carrière. Un moment, il fut emprisonné ; on le mit bientôt en liberté, mais on le priva de son commandement. Il vint à Paris, où il réclamait en vain, dans les bureaux de la guerre, une place quelconque. Dévoré d'un immense besoin d'activité, Bonaparte sollicita la faveur d'aller en Turquie, comptant régénérer l'Orient. Il allait partir lorsque, le 13 vendémiaire, il offrit ses services à la Convention et la sauva. On lui donna le commandement de l'armée de l'intérieur et ce fut alors qu'il épousa la veuve du général Beauharnais, Joséphine Tascher de la Pagerie, mais presque aussitôt il partit pour aller prendre le commandement de l'armée d'Italie.

3. Campagne d'Italie (avril 1796-avril 1797). Lodi.— Sa jeunesse, sa pâleur, sa petite taille faisaient mal augurer de lui. Ses lieutenants le regardaient presque avec pitié ; après le premier conseil, ils le regardèrent avec étonnement ; après les premiers engagements, avec admiration. Les soldats se sentirent ranimés par sa célèbre et énergique proclamation :

« Soldats, leur dit-il, vous êtes mal nourris, et presque nus ; le gouvernement vous doit beaucoup, mais ne peut rien pour vous ; votre patience, votre courage vous honorent, mais ne vous procurent ni gloire, ni avantage ; je vais vous conduire dans les plus fertiles plaines du monde ; vous y trouverez de grandes villes, de riches provinces ; vous y trouverez honneur, gloire et richesses. Soldats d'Italie, manqueriez-vous de courage? »

Au lieu de continuer la guerre au milieu des Alpes, il redescend jusqu'au point où les Alpes se joignent à l'Apennin, il tourne ce redoutable massif, et, avant que l'ennemi soit revenu de sa surprise, il se jette sur les deux armées qu'il a devant lui, l'armée sarde et l'armée autrichienne. Il parvient à les séparer à *Montenotte*, *Millesimo*, *Dego*. Il néglige les Autrichiens pour achever l'armée sarde qu'il poursuit l'épée dans les reins et qu'il écrase à *Mondovi*. Le roi de Piémont est obligé de poser les armes, de signer l'armistice de *Cherasco* et nous abandonne la *Savoie* (11 avril-28 avril 1796). « Soldats, s'écria le jeune général, vous avez remporté en quinze jours six victoires, pris vingt et un drapeaux, cinquante-cinq pièces de canon, plusieurs places fortes, et conquis la partie la plus riche du Piémont ; vous avez fait 15 000 prisonniers, tué ou blessé plus de 10 000 hommes. Vous avez gagné des batailles sans canons, passé des rivières sans ponts, fait des marches forcées sans souliers, bivaqué sans eau-de-vie et souvent sans pain. Les phalanges républicaines, les soldats de la liberté étaient seuls capables de souffrir ce que vous avez souffert. Grâces vous en soient rendues.... Mais, soldats, vous n'avez rien fait puisqu'il vous reste à faire ! »

Bonaparte se retourne contre les Autrichiens. Ceux-ci l'attendent derrière le Tessin. Il les trompe et passe le Pô derrière eux, à Plaisance. Le général autrichien, Beaulieu, garde alors la ligne de l'Adda ; Bonaparte accourt et s'empare de *Lodi*. Mais les Autrichiens sont sur l'autre rive, dans une situation formidable et il n'y a qu'un pont pour passer la rivière. Malgré un feu épouvantable, les Français franchirent le pont et dispersèrent les Autrichiens (11 mai).

Maître de la haute Italie, Bonaparte entre à *Milan*, dicte ses conditions aux ducs de Parme et de Modène, lève des contributions, et pour punir les gouvernements qui se sont alliés aux ennemis de la France, il les contraint à enrichir

nos musées avec les chefs-d'œuvre des peintres italiens.

4. Arcole; Rivoli. — L'Autriche envoie une nouvelle armée commandée par un général expérimenté, Wurmser. Wurmser divise ses forces : son armée était séparée par le lac de Garde. Bonaparte profite de ses fautes. Par une série de manœuvres rapides, il transporte son armée successivement contre les deux parties de l'armée de Wurmser, et les victoires de *Lonato*, de *Castiglione* (3 et 5 août) rejettent l'ennemi dans le Tyrol. Wurmser rallie ses troupes et reforme une troisième armée. Mais Bonaparte s'attache à lui, le défait encore à la journée de *Bassano* (8 septembre), et le force à revenir s'enfermer dans *Mantoue*.

Un autre général autrichien, Alvinzy, descend de la vallée du Danube avec 60 000 hommes. L'armée de Bonaparte, épuisée par ses succès mêmes, est réduite à une poignée de soldats ; sa situation devient difficile. Placée à Vérone, elle voit Alvinzy s'établir en face sur les hauteurs du *Caldiero* et se retrancher derrière une artillerie formidable. Bonaparte tente l'assaut. Il échoue (12 novembre). « Tout semblait perdu, les partisans de l'Autriche ne dissimulaient plus leur joie. L'Italie semblait devoir être encore, comme dans les temps passés, le *tombeau des Français*.

Un soir, le tambour bat, on prend les armes ; mais, à la grande surprise des habitants et de la troupe, l'ordre est donné de sortir par la porte de Milan. Aussi longtemps que l'on défile dans les rues de Vérone, l'armée est saisie d'une douloureuse émotion. On fait donc retraite, on livre donc aux Impériaux victorieux l'Italie ! Mais, à peine la porte franchie, la tête de colonne tourne à gauche, et on descend en silence les bords du fleuve jusqu'à Ronco où l'on passe l'Adige, le plan de Bonaparte se dévoile, la confiance renaît dans tous les cœurs. L'ennemi était tourné, le combat allait s'engager dans des marais où les têtes de colonnes seules pouvaient se heurter, et où la valeur devait l'emporter sur le nombre.

Comme Alvinzy cherchait à s'expliquer qui pouvait l'attaquer dans ce marais réputé inaccessible, il apprit que le village d'*Arcole* était sérieusement menacé. Dès lors, il mesure le péril et quittant les hauteurs de Caldiero, envoie son armée sur les digues qui traversent les marais. Le pont d'Arcole est le passage par où doivent déboucher les Français. C'est là que se porte l'action. Auge-

reau cherche à l'enlever; il est repoussé; l'attaque se renouvelle et Bonaparte survient. Impatient il saisit un drapeau, l'agite aux yeux des soldats et s'avance jusqu'au milieu du pont. Son exemple entraîne jusqu'aux moins résolus; on le suit tête baissée; Arcole enfin est emporté, Alvinzy bat en retraite après deux jours de combats acharnés; de nombreuses colonnes de prisonniers, un grand nombre de trophées défilèrent au milieu du camp. Bonaparte, à la stupéfaction des habitants, rentra dans Vérone par la porte opposée à celle par laquelle il était sorti (15-17 novembre 1796).

Voilà quatre armées détruites en huit mois. Une cinquième arrive, conduite encore par Alvinzy. Elle descend le long de l'Adige en deux colonnes. Bonaparte l'arrête au plateau de *Rivoli* (14 janvier 1797), empêche les deux colonnes de se réunir et les écrase.

Ses divisions, surtout celle de Masséna, ne se reposent pas. Elles marchent, combattent, marchent encore, ne sentant point la fatigue sous des chefs infatigables, et suppléant à leur petit nombre par leur rapidité autant que par leur bravoure. « Les légions romaines, écrivait Bonaparte au Directoire, faisaient vingt-quatre milles[1] par jour; les Français en font trente et se battent dans l'intervalle. » Enfin Mantoue capitula (2 février 1797) et le vieux général Wurmser fut obligé de remettre son épée à son jeune vainqueur.

Bonaparte se retourne alors contre les gouvernements italiens qui, malgré leurs traités, se sont montrés hostiles. Il prononce la déchéance du duc de Modène et menace Rome. Pie VI se hâta de signer le traité onéreux de *Tolentino* (17 février).

5. Campagne d'Allemagne (1796); mort de Marceau; célèbre retraite du général Moreau. — Pendant cette merveilleuse campagne, deux armées françaises avaient pénétré en Allemagne, dirigées l'une par Jourdan, l'autre par Moreau. Elles s'avancèrent très loin et Moreau marchait déjà sur Vienne; mais les deux généraux opéraient isolément. L'archiduc Charles d'Autriche profita de cette faute, se porta sur l'armée de Jourdan et la refoula rapidement jusqu'au Rhin. Ce fut dans cette retraite que périt le jeune général

1. Le mille romain équivalait à 1 kilomètre, 483 mètres.

Marceau. Soldat à seize ans, général à vingt-deux, Marceau avait combattu glorieusement à Fleurus, sur les bords de la Moselle et du Rhin et à vingt-sept ans il tombait frappé d'une balle ennemie. Les Autrichiens lui rendirent les honneurs funèbres dans leur camp et renvoyèrent solennellement son corps à l'armée française désolée. Sur le monument qu'on lui a élevé à Coblentz on lit encore : « Qui que tu sois, ami ou ennemi, de ce jeune héros respecte les cendres. »

Jourdan repoussé, Moreau se trouvait compromis et ne pouvait plus continuer sa marche en avant. Il opéra alors une retraite demeurée fameuse, marchant avec ordre, lentement, résistant à toutes les attaques, et ne laissant à l'ennemi ni un drapeau, ni un canon, ni même une voiture.

Au printemps de l'année 1797 les deux armées d'Allemagne se remirent en mouvement, *Hoche* franchit le Rhin débuta par de brillants succès, et arrivait à Francfort lorsqu'il apprit la signature des préliminaires de Léoben dictés par Bonaparte à l'Autriche.

6. Bonaparte en Autriche; préliminaires de Léoben (18 avril 1797); paix de Campo-Formio; (17 octobre 1797). — Bonaparte, en effet, ne comptant guère sur les armées d'Allemagne, avait hardiment continué sa marche en avant; il avait battu l'ennemi au passage du *Tagliamento*, avait forcé les défilés des Alpes qui séparaient les provinces autrichiennes de l'Italie et mené cette nouvelle campagne avec une telle rapidité, un tel bonheur que l'Autriche se hâta d'offrir la paix. Bonaparte lui imposa les *préliminaires* dits *de Léoben* (18 avril 1797). Son avant-garde s'était portée jusqu'à vingt-cinq lieues de Vienne. Comme on parlait de reconnaître la République française, Bonaparte s'écria : « La République est comme le soleil, les aveugles seuls ne le voient pas. »

Les préliminaires de Léoben furent ratifiés par la paix de **Campo-Formio** (17 octobre 1797). L'empereur d'Allemagne abandonnait la *Belgique*, déjà réunie à la France et la *Lombardie* érigée en république. Mais il recevait la *Vénétie* que lui livrait Bonaparte pour se venger d'un massacre de blessés français fait par les Vénitiens à Vérone

7. Expédition d'Égypte (1798-1799); bataille des Pyramides. — Restait à dompter l'Angleterre. Bonaparte,

pour la frapper dans son commerce, fit décider l'expédition d'Egypte, par laquelle il menaça la route des Indes.

Une escadre de quatorze vaisseaux de ligne, commandée par Brueys quitta Toulon (19 mai 1798) portant trente mille soldats, des ingénieurs, des artistes, des savants. On enleva l'île de Malte[1] en passant et on débarqua, le 1er uillet, près d'*Alexandrie* qui fut prise d'assaut. Bonaparte marcha sur le Caire et, le 21 juillet, l'armée s'arrêta, saisie d'admiration, au pied des Pyramides : « Soldats, s'écria le général, du haut de ces *Pyramides* quarante siècles vous contemplent ! » Pour soutenir le choc de la cavalerie des Mameluks[2], Bonaparte forma ses divisions en carrés. La cavalerie des Mameluks s'élança avec son impétuosité ordinaire, mais se brisa contre nos lignes intrépides. Décimée par la mitraille, elle recule, se reforme de nouveau, s'élance encore, sans rompre nos carrés, citadelles vivantes qui lancent la mort de toutes parts. Les Mameluks, après plusieurs charges désespérées, tournent bride, ne pouvant comprendre la cause de leur défaite et se demandant par quel fil mystérieux nos soldats se tenaient si solidement attachés les uns aux autres. Ils cherchaient du surnaturel dans ce triomphe si naturel de la discipline et de la science. Le camp égyptien fut pillé et nos soldats y trouvèrent un riche butin. L'occupation du Caire fut le prix de la victoire des *Pyramides*.

Bonaparte assista à la fête du Nil (le 18 août) et donna lui-même le signal de l'inondation qui fertilise l'Egypte, en ouvrant la digue du principal canal.

Attentif à tout, il dirigeait l'expédition scientifique en même temps que l'expédition militaire. Il établit dans un palais du Caire l'*Institut d'Egypte* dont les membres les plus illustres furent Monge, Berthollet, Fourier, Dolomieu, Larrey, Geoffroy-Saint-Hilaire. Le pays fut étudié, ses ressources furent mises en lumière, nos inventions appliquées. Les monuments de l'Égypte surtout devinrent l'objet d'ardentes études, et le voile qui couvrait

1. Cette île avait été donnée par Charles-Quint aux chevaliers de Rhodes, primitivement chevaliers de saint-Jean de Jérusalem.

2. Les Mameluks opprimaient l'Égypte depuis qu'ils s'étaient rendus maîtres du pouvoir en 1250 lors de la croisade de Saint-Louis. Ainsi deux expéditions françaises marquent le commencement et la chute de la puissance des Mameluks en Egypte.

jusque-là l'histoire de la terre qui a été le berceau de la civilisation, commença à se déchirer.

8. Désastre de la flotte à Aboukir; expédition de Syrie. — Mais Brueys avait trop tardé à quitter la rade d'Aboukir. L'amiral anglais *Nelson* vint, avec sa flotte, détruire notre escadre (1er août 1798). Une partie de la flotte anglaise passa entre le rivage et nos vaisseaux mis ainsi entre deux feux. Brueys déploya le plus grand courage. Plusieurs fois blessé, il refusa de descendre à l'ambulance et mourut sur son banc de quart en ordonnant de continuer la lutte. Mais tant d'héroïsme n'avait pu empêcher la destruction d'une partie de notre flotte. Ce désastre interrompait toute communication avec la France. Bonaparte se voyait emprisonné dans sa conquête. « Eh bien, dit-il, il faut mourir ici ou en sortir grands comme les anciens! »

Après avoir réprimé une révolte qui avait éclaté au Caire, il traversa l'*isthme de Suez* et le désert, pour aller en Syrie combattre les Turcs qui marchaient contre lui (février 1799). Il s'empara de *Gaza*, de *Jaffa*. Dans cette ville, l'armée prit les germes de la peste, et la démoralisation commença. Bonaparte, pour rassurer ses soldats et raffermir leur courage, alla lui-même dans les hôpitaux. Il fit opérer plusieurs malades devant lui ; on perça les bubons pour faciliter la crise; il toucha ceux qui paraissaient être les plus découragés, afin de leur prouver qu'ils n'avaient qu'une maladie ordinaire et non contagieuse. Le courage revint, mais l'armée était déjà affaiblie quand elle parut devant *Saint-Jean-d'Acre*, ville bien fortifiée, défendue en outre par la flotte anglaise et par un ingénieur français, Phélippeaux. Les Français n'avaient point d'artillerie de siége. Néanmoins la tranchée fut ouverte. A ce moment on apprit l'arrivée de l'armée turque. Le général en chef envoya son lieutenant Kléber, avec une division, pour arrêter l'ennemi. La division se vit bientôt enveloppée par des forces supérieures. Elle résista avec héroïsme et donna le temps à Bonaparte d'accourir avec le reste de son armée. Les Turcs furent culbutés, et la bataille reçut le nom d'une montagne déjà célèbre dans l'Evangile, le *Mont-Thabor* (16 avril). Bonaparte reprit alors le siége de Saint-Jean-d'Acre, mais plusieurs assauts qu'il ordonna échouèrent et, renonçant à ses projets sur l'Asie, il ramena en Égypte ses troupes épuisées par la fatigue, éclaircies par les maladies.

9. Victoire d'Aboukir (25 juillet 1799). — Son retour au Caire suffit pour faire rentrer dans l'obéissance ceux qui, profitant de son absence, préparaient une révolte. Desaix, l'un de ses plus fidèles et de ses plus braves lieutenants, venait d'achever la conquête de la Haute-Égypte. Une armée turque, débarquée par la flotte anglaise, à la pointe d'*Aboukir*, fut immédiatement par un brillant combat jetée à la mer (25 juillet 1799). « Général, dit Kléber à son chef après cette brillante action, vous êtes grand comme le monde. » Mais Bonaparte souffrait déjà d'être emprisonné en Égypte. Les nouvelles de ce qui se passait sur le continent le déterminèrent à retourner en France. Après avoir remis le commandement à Kléber, il partit secrètement avec quelques généraux et se risqua au milieu des croisières anglaises.

10. Désorganisation intérieure; seconde coalition (1798-1802); la conscription. — Le Directoire avait compromis la situation léguée par la Convention. Au dedans il ne pouvait rétablir l'équilibre entre les partis que par des coups d'État. Impuissant à remettre l'ordre dans les finances il fit une véritable banqueroute, et, en même temps, au dehors, provoquait la formation d'une *seconde coalition*.

L'Europe se considérait comme menacée par les révolutions que le Directoire excitait à Rome, à Naples, en Suisse, en Hollande. Affaiblie, divisée, la France ne retrouva pas le magnifique élan de 1793. Aussi le Directoire avait-il, dès les premières inquiétudes (sept. 1798), porté la loi de la **conscription**. Tout *Français était soldat de vingt à vingt-cinq ans*. Les jeunes gens de cet âge étaient divisés en cinq classes. Le gouvernement appelait le nombre de classes que les circonstances rendaient nécessaires. En temps de paix, la durée du service ne dépassait pas la cinquième année; en temps de guerre, elle était illimitée. Ce fut là l'origine de ces levées régulières qui ont constitué notre puissance militaire.

11. Défaites en Italie et en Allemagne; victoires de Masséna en Suisse. — Mais on n'improvise pas une armée, et malgré la loi de la conscription, nous perdîmes l'Italie et l'Allemagne (mars-août 1799). En Italie les Russes unis aux Autrichiens et commandés par le farouche Souwaroff avaient défait nos meilleurs généraux à *Magnano*, à *Cassano*, à la *Trebbia*, à *Novi*.

Toutefois Masséna nous conserva la Suisse où nos armées s'étaient établies. Par l'ensemble des belles manœuvres connues sous le nom de bataille de **Zurich** (25 et 26 sept.) il défit une armée russe et lorsque l'armée de Souwaroff déboucha de l'Italie par les Alpes elle fut obligée de se retirer en toute hâte à travers les montagnes avec des difficultés inouïes. Quelques jours auparavant, Brune avait battu à *Bergen* une armée anglo-russe, débarquée en Hollande. Mais la situation n'en demeurait pas moins critique ; le danger n'était qu'ajourné.

Le 18 brumaire (**9 novembre**) **1799.** — Le Directoire, en effet, ne pouvait se soutenir, et, depuis nos revers, tous les partis s'étaient réunis contre lui. La France était lasse de ces agitations sans fin, de ces révolutions sans cause, de ces changements sans résultat. Pour remplir le trésor, le Directoire avait décrété un emprunt forcé progressif (c'est-à-dire proportionnel à la fortune de chacun) ; pour arrêter le brigandage des *chouans* et des *Compagnies du Soleil*, il porta la loi des *otages*. Toutes les fois qu'une commune était dévastée, on emprisonnait les parents ou alliés d'émigrés, déclarés responsables du désordre. Ces dernières mesures achevèrent de discréditer le gouvernement.

Bonaparte débarqua à Fréjus, arriva à Paris et fut bientôt le maître de la situation.

Le 18 brumaire (9 novembre 1799), nommé commandant de l'armée de Paris, il fait transférer les deux Conseils à Saint-Cloud pour leur soumettre des changements proposés à la constitution. Deux membres du Directoire, le Conseil des Anciens, une partie du Conseil des Cinq-cents sont d'accord avec lui. Le Conseil des anciens accueille favorablement les modifications qu'on lui propose, mais Bonaparte trouve de la résistance dans la majorité du Conseil des Cinq-cents : les députés mettent hors la loi le général qui viole la loi et cherche à changer la Constitution. Bonaparte ordonne à ses grenadiers de faire évacuer la salle. La représentation nationale est supprimée et le soldat victorieux s'occupe d'établir un nouveau gouvernement : le sien.

RÉSUMÉ.

1. La Convention avait organisé un gouvernement composé de deux Chambres, le conseil des Anciens et le conseil des Cinq-Cents : le pouvoir exécutif appartenait à un Directoire de cinq membres. Ce gouvernement était trop divisé : il fut faible et bientôt éclipsé par un jeune général, Bonaparte qui attira sur lui tous les regards.

2. Né en Corse (1769), élevé à l'école de Brienne, puis à l'École militaire, il était lieutenant d'artillerie en 1789. Il se distingua comme commandant de l'artillerie au siège de Toulon en 1793. Il sauva la Convention au 13 vendémiaire 1795 et reçut alors le commandement de l'armée de l'intérieur. Enfin, le Directoire le nomma général en chef de l'armée d'Italie et il commença (avril 1796) sa fameuse campagne d'Italie.

3, Ses victoires se succèdent rapidement : *Montenotte*, *Millesimo*, *Lodi* (avril-mai) : en quelques semaines il se rend maître du Piémont et de la Lombardie.

4. Ses victoires de *Lonato* et de *Castiglione* (août) lui ouvrent l'entrée de la Vénétie. Sa situation un moment compromise est relevée par les glorieuses journées d'*Arcole* (novembre) puis de *Rivoli* (janvier 1797). Les souverains italiens plient devant le jeune conquérant et le pape Pie VI signe le traité de *Tolentino*.

5. En Allemagne deux armées s'étaient avancées par deux routes différentes jusqu'au Danube ; mais l'armée de Jourdan fut obligée de reculer et dans sa retraite perdit le général Marceau. Le général Moreau isolé dut reculer à son tour et opéra une savante retraite qui lui fit autant d'honneur qu'une victoire.

6. Cependant Bonaparte, continuant ses succès, montait de l'Italie vers l'Autriche : il pénétra en ce pays et obligea l'empereur d'Allemagne à signer les préliminaires de *Léoben* (18 avril 1797). Ces préliminaires étaient signés au moment où Hoche commençait avec éclat une nouvelle campagne au delà du Rhin. Ils furent confirmés par la paix de *Campo-Formio* qui nous abandonnait la Belgique, la Lombardie.

7. Restait à dompter l'Angleterre. Pour la frapper dans son commerce, Bonaparte fit décider l'expédition d'Égypte. Il enleva l'*île de Malte*, débarqua près d'*Alexandrie*, s'empara de cette ville, traversa le désert et battit les Mameluks à la journée des *Pyramides* (21 juillet 1798). Maître de l'Egypte, Bonaparte administra sagement sa conquête et organisa l'*Institut d'Égypte* pour l'étude des monuments de ce pays.

8, 9. Mais la flotte française fut détruite dans la rade d'Aboukir (1er août 1798). Bonaparte, enfermé dans sa conquête, essaya d'en sortir par la Syrie et gagna sur les Turcs la bataille du Mont-Thabor. Il échoua au siège de Saint-Jean-d'Acre et

revint en Egypte où il jeta à la mer une nouvelle armée turque qui avait débarqué à Aboukir (25 juillet 1799).

10, 11, 12. Cependant le Directoire ne pouvait se soutenir que par des coups d'état et avait provoqué la formation d'une nouvelle coalition. Pour recruter l'armée il avait porté la loi de la *conscription*. Mais nos armées avaient été battues en Italie et toutes les conquêtes de Bonaparte étaient perdues. Seul Masséna s'était maintenu en Suisse par la glorieuse victoire de Zurich.

Bonaparte, apprenant les défaites des Français, s'était échappé d'Egypte, arriva à Paris, et le 18 brumaire, par un coup d'État, se rendit maître du gouvernement.

Sujets de devoirs écrits.

La jeunesse de Bonaparte.
La bataille d'Arcole.
Le général Marceau.
La bataille des Pyramides.
L'expédition de Bonaparte en Syrie.

Questionnaire.

1. Qu'entend-t-on par la Constitution de l'an III? — Qu'était-ce que le Directoire? — Quel fut le caractère de ce nouveau gouvernement?

2. Où était né Napoléon Bonaparte? — Dans quelles écoles fut-il instruit? — Où se distingua-t-il tout d'abord? — Quel service rendit-il à la Convention? — Quel commandement reçut-il? — Quel mariage fit-il?

3. Quels coups rapides frappa-t-il en Italie? — Quel roi fut forcé de signer tout de suite la paix? — Sur quel général autrichien fut remportée la bataille de Lodi?

4. Quel général autrichien remplaça Beaulieu? — Quelles victoires Bonaparte gagna-t-il sur Wurmser? — Que devint Wurmser? — Quel nouveau général arriva? — Quelle était la situation de Bonaparte à Vérone? — Comment se tira-t-il de cette situation? — Racontez le combat d'Arcole? — Où Alvinzy perd-il une nouvelle armée? — Quelle ville capitule après la journée de Rivoli?

5. Quels généraux conduisirent les armées en Allemagne? — Quelle armée fut refoulée? — Quel général fut tué dans cette retraite? — Comment se retira l'armée de Moreau?

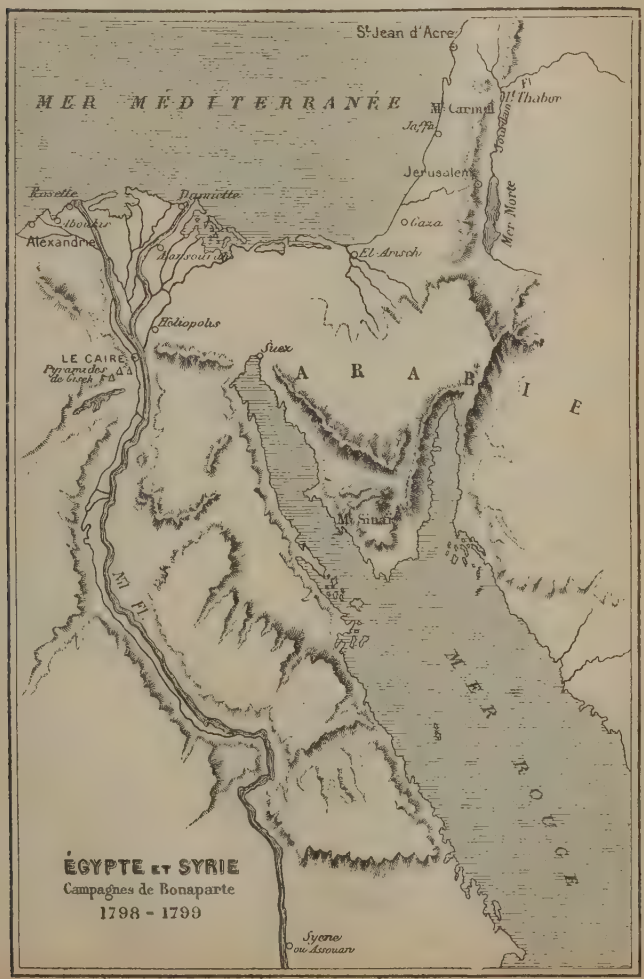
6. Quels préliminaires Bonaparte fit-il signer à l'Autriche? — Où s'était avancée son avant-garde?

7. Quelle puissance restait à dompter? — Quelle expédition Bonaparte fit-il décider? — Quels sont les principaux faits de l'expédition d'Egypte? — Quelles paroles dit Bonaparte à ses soldats à propos des Pyramides? — Quels étaient les principaux membres de l'Institut d'Egypte.

8, 9. Quel désastre essuya la flotte? — Quelle en fut la conséquence? — Où Bonaparte se dirigea-t-il? — Par quelles villes

passa-t-il en se rendant en Syrie ? — Quelle ville assiégea-t-il ? — Quelle bataille gagna-t-il ? — Quelle bataille gagna-t-il encore quand il fut revenu en Egypte ?

10-12. Que faisait le Directoire ? — Quelle loi assura le recrutement de l'armée ? — Quels revers nos troupes essuyèrent-elles en Italie ? — Qui maintint notre situation en Suisse ? — Quelle bataille gagna Masséna ? — Où débarqua Bonaparte ? — Comment renversa-t-il le Directoire ?



	1789	1790	1791
Janvier.....		15 janv. Création des départements.	
Février.....			
Mars.....			
Avril.....			2 avril. Mort de Mirabeau.
Mai.....	5. Réunion des États généraux.		
Juin.....	17. juin. *Assemblée nationale.* 20. Serment du Jeu de paume. 27. Fusion des Trois ordres.		20 juin. Fuite de Louis XVI.
Juillet.....	11. Renvoi de Necker. 14. Prise de la Bastille.	12 juillet Constitution civile du clergé. 14. Fête de la Fédération.	
Août.....	4. Abolition de la Féodalité.		
Septembre.....			14 septembre. Louis XVI rétabli dans ses fonctions accepte la Constitution. 30 sept. Clôture de la Constituante.
Octobre.....	5 et 6. La population de Paris se porte sur Versailles. Retour du roi et de l'assemblée à Paris.		1er octobre. *Assemblée législative.*
Novembre.....	Travaux de l'Assemblée.		
Décembre.....			

1792	1793	1794	1795
	21 janvier Mort de Louis XVI,		Conquête de la Hollande.
	Première coalition.		
	10 mars. Soulèvement de la Vendée.	24 mars. Exécution des Hébertiste	
20. Déclaration de guerre à l'Autriche.	19. Défaite de Neerwinden. Défection de Dumouriez.	5 avril. Supplice des Dantonistes.	
Premiers revers.	31 mai 2 juin. Proscription des Girondins.		20 mai (1er prairial) Insurrection des Jacobins. Boissy d'Anglas.
20 juin. Invasion des Tuileries.		10 juin. Loi du 22 prairial. Redoublement de la Terreur. 26 juin. Victoire de Fleurus.	
26 juillet. Manifeste de Brunswick.	13 juillet. Assassinat de Marat par Charlotte Corday. Prise de Condé, Valenciennes, par les Autrichiens.	27 et 28 juillet. Révolution des 9 et 10 Thermidor.	
10 août. Attaque des Tuileries, chute de la royauté.	27 août. Toulon livré aux Anglais.		
2-6 sept. Massacres dans les prisons. 20 sept. Bataille de Valmy. 21 sept. Ouverture de la Convention.			
	15 et 16 oct. Bataille de Wattignies. 16 oct. Supplice de Marie-Antoinette. 17 oct. Défaite des Vendéens à Chollet. 30 oct. Supplice des Girondins.	Conquête de la Belgique et des provinces Rhénanes.	5 octobre. (13 Vendémiaire). Insurrection des royalistes. 26 octobre. Clôture de la Convention.
9. nov. Victoire de Jemmappes. Procès de Louis XVI.	Campagne de Hoche en Alsace. Reprise de Wissembourg. Défaite des Vendéens.		

CHAPITRE XV.

LE CONSULAT (1799-1804) ET L'EMPIRE

(1804-1815).

Sommaire. — 1. Bonaparte Premier Consul. (Déc. 1799) — 2. Bataille de Marengo ; nouvelle conquête de l'Italie (14 juin 1800). — 3. Réorganisation de la France. — 4. Le Concordat (1802) ; la Légion d'honneur. — 5. Guerre avec l'Angleterre ; conspirations. — 6. L'Empire (1804-1814) ; Napoléon 1er ; le couronnement (2 décembre 1804). — 7. Le camp de Boulogne ; coalition de l'Angleterre, de l'Autriche et de la Russie. — 8. Capitulation d'Ulm (19 octobre 1805). — 9. Bataille d'Austerlitz (2 décembre 1805) ; traité de Presbourg (26 décembre). — 10. Guerre contre la Prusse et la Russie (1806-1807) ; batailles d'Iéna et d'Awerstaedt (14 octobre 1806) ; Napoléon à Berlin. — 11. Bataille d'Eylau (8 février 1807) et de Friedland (14 juin). — 12. Paix de Tilsitt (1807). — 13. Le blocus continental. — 14. Guerre d'Espagne ; Napoléon à Madrid (1808). — 15. Campagne de 1809 contre l'Autriche ; batailles d'Essling (21 et 22 mai) et de Wagram (6 juillet). 16. — Paix de Vienne (14 octobre 1809). — 17. L'empire français en 1810. — 18. Administration de Napoléon. — 19. Campagne de Russie (1812) ; bataille de la Moskowa (7 septembre) ; incendie de Moscou ; retraite désastreuse. — 20. Campagne d'Allemagne (1813) ; batailles de Lutzen, de Bautzen, de Dresde ; journées de Leipzig (16-19 octobre 1813). — 21. Campagne de France (1814). — 22. Abdication de Napoléon ; Napoléon à l'île d'Elbe. — 23. Première restauration des Bourbons (18 avril- 4 mars 1315) ; retour de l'île d'Elbe ; les Cent-jours (20 mars-20 juin 1815). — 24. Bataille de Waterloo (18 juin 1815) — 25. Seconde abdication de Napoléon ; les traités de 1815. — 26. Napoléon à Sainte-Hélène.

1. — Bonaparte Premier Consul. (8 décembre 1799). — La Constitution nouvelle dite de l'an VIII, faisait passer le pouvoir entre les mains de trois consuls, Cambacérès, Lebrun et Bonaparte, ou plutôt de Bonaparte *Premier consul*. Les lois, préparées par un *Conseil d'État*, discutées par le *Tribunat*, étaient votées par le *Corps législatif*. Le *Sénat*

veillait au maintien de la constitution et choisissait sur une liste nationale que formaient les électeurs, les membres du Tribunal et du Corps législatif. On soumit au peuple la nouvelle constitution qui fut acceptée par 3 millions de suffrages. Bonaparte rappela les proscrits, ferma la liste des émigrés, rouvrit les églises et, par des mesures aussi énergiques que prudentes, étouffa une nouvelle guerre civile en Vendée.

Bataille de Marengo ; nouvelle conquête de l'Italie (14 juin 1800). — Nous avions perdu l'Italie ; Masséna soutenait dans Gênes un siége héroïque. Bonaparte franchit les Alpes au grand Saint-Bernard avec son armée, malgré des difficultés de tout genre : on démonta les canons et les soldats s'attelèrent pour les traîner. Bonaparte tomba ainsi, à l'improviste, sur les derrières de l'armée autrichienne de Mélas et l'enveloppa. Mélas qui venait de prendre *Gênes* où Masséna s'était défendu jusqu'à la dernière extrémité, essaya de percer nos lignes à *Montebello*, il fut battu, et la grande victoire de **Marengo** nous reconquit l'Italie (14 juin 1800).

Cette bataille restée célèbre avait failli pourtant être perdue. Bonaparte obligé de disperser ses troupes pour tenir toutes les routes par lesquelles les Autrichiens auraient pu s'échapper, n'avait pas assez de forces pour arrêter l'ennemi. L'arrivée du général *Desaix* changea la face des choses. Depuis quelques jours seulement il avait rejoint les armées d'Italie après s'être échappé de l'Egypte. La veille de la bataille de Marengo il avait été détaché dans une autre direction pour chercher l'ennemi. Le 14 juin il entend le bruit du canon dans une direction opposée ; son devoir est d'y courir. Il y court avec sa division. Bonaparte reprend l'offensive au moment où M. de Mélas se croyant vainqueur rentrait tranquillement dans Alexandrie. Desaix charge lui-même à la tête de ses soldats mais tombe frappé d'une balle au cœur. Une charge de cavalerie dirigée par Kellermann achève la déroute des Autrichiens qui est complète. En un jour l'Italie était regagnée. « Ah que la journée eût été belle, disait Bonaparte, si j'avais pu le soir, embrasser Desaix sur le champ de bataille ! »

En Allemagne, Moreau remportait deux victoires à *Hochstedt* et à *Hohenlinden*, et au mois de février 1801, l'Autriche signait la paix de **Lunéville** qui renouvelait les stipulations de Campo-Formio.

En Égypte, Kléber avait vaincu les Turcs à la bataille d'*Héliopolis*, mais le jour même de la bataille de Marengo, il tombait sous le poignard d'un fanatique. Le général Menou, son successeur, évacua l'Égypte et l'armée française fut ramenée sur des vaisseaux anglais. L'Angleterre alors signa la paix d'**Amiens** (mars 1802).

3. — Réorganisation de la France ; le Code civil. — Tandis qu'il donnait à la France une admirable situation au dehors, Bonaparte l'organisait au dedans. A la tête de chaque département il mettait un *préfet*; de chaque arrondissement un *sous-préfet* ; de la commune un *maire* assisté d'un conseil municipal. Le *conseil de préfecture* examinait les griefs des citoyens contre l'administration.

Pour les finances, il créa des *contrôleurs* chargés de dresser les rôles [1] ; des *percepteurs* qui recouvraient les contributions directes et versaient les fonds chez le *receveur particulier* lequel les versait chez le *receveur général*. Bonaparte fonda la **Banque de France**, qui est encore aujourd'hui notre principal établissement financier.

Il combla aussi une lacune dans les tribunaux en créant des *tribunaux d'appel* où les plaideurs mécontents pouvaient de nouveau porter leurs causes : il nomma une commission chargée de tirer du chaos des lois anciennes, un *Code* qui fût en rapport avec les principes de 1789, et promulgua en 1804 le **Code civil** qui règle avec un ordre et une clarté admirables tous les rapports des citoyens entre eux, rapports de famille, de propriété et qui ne laisse plus de place à l'arbitraire des juges.

5. — Le Concordat 1802 ; la Légion d'Honneur. — Bonaparte résolut de réconcilier la France avec l'Église et signa avec le cardinal Consalvi, représentant de Pie VII, un *concordat*, le jour de Pâques (8 avril 1802). Le Concordat reconnaissait les changements apportés à la situation de l'Eglise par la Révolution, établissait une nouvelle délimitation des diocèses, reconnaissait au chef de l'Etat la nomination des évêques, sous réserve de l'adhésion du pape au choix du gouvernement. En échange des biens ecclésiastiques devenus propriétés nationales le clergé recevait de l'Etat un traitement régulier.

1. C'est-à-dire les feuilles déterminant la part contributive de chaque

Bonaparte s'appliqua à développer l'instruction publique, créa vingt-neuf lycées, des écoles de droit et de médecine, améliora l'École polytechnique.

Pour récompenser tous les genres de mérite, les actes de bravoure militaire comme le mérite civil, il institua l'Ordre de la *Légion d'honneur*, institution éminemment démocratique puisque le plus humble pouvait obtenir cette récompense. La croix d'honneur brillait aussi bien sur la poitrine du simple soldat que sur celle du général.

En même temps, Bonaparte donnait une énergique impulsion à l'industrie, au commerce, aux travaux publics, et assurait au pays une prospérité que celui-ci craignit de voir troubler.

5. — Guerre avec l'Angleterre; conspirations. — Déjà on avait attenté aux jours du Premier Consul par une machine infernale (déc. 1800). Le Sénat prolongea ses pouvoirs pour dix ans, puis le nomma *Consul à vie* (2 août 1802). L'Angleterre, jalouse de voir la France s'agrandir du Piémont, relever sa marine et ses colonies, nous déclara la guerre en faisant saisir douze cents navires français. Elle soudoya la conspiration de Georges Cadoudal et de Pichegru à laquelle Moreau eut la faiblesse de se prêter. Les conspirateurs furent punis et Moreau s'exila aux États-Unis. Le Premier Consul fit enlever sur le territoire allemand un prince de l'illustre famille des *Condés*, le jeune duc d'Enghien, accusé d'avoir voulu profiter de la conspiration de Georges, pour pénétrer en France, à la tête d'un corps d'émigrés; mais, ce qu'on ne saurait pardonner à Bonaparte, il le fit fusiller dans les fossés de Vincennes (mars 1804). Ces complots affermirent les pouvoirs du Premier Consul qui en profita pour se faire décerner le titre romain d'*Empereur*. Il voulut fonder une dynastie pour enlever tout espoir aux royalistes.

6. L'Empire (1804-1814); Napoléon Ier; le couronnement (2 décembre 1804).— Le Sénat décerna au vainqueur d'Arcole, des Pyramides et de Marengo, au restaurateur de la paix religieuse, au rédacteur du Code civil le titre d'*Empereur des Français*. Le second consul, Cambacérès, fit connaître à son heureux collègue la décision du Sénat au milieu des acclamations. Joséphine ne pouvait cacher son émotion. Napoléon remercia le Sénat et termina par ces belles paroles : « Mon esprit ne serait plus avec ma pos-

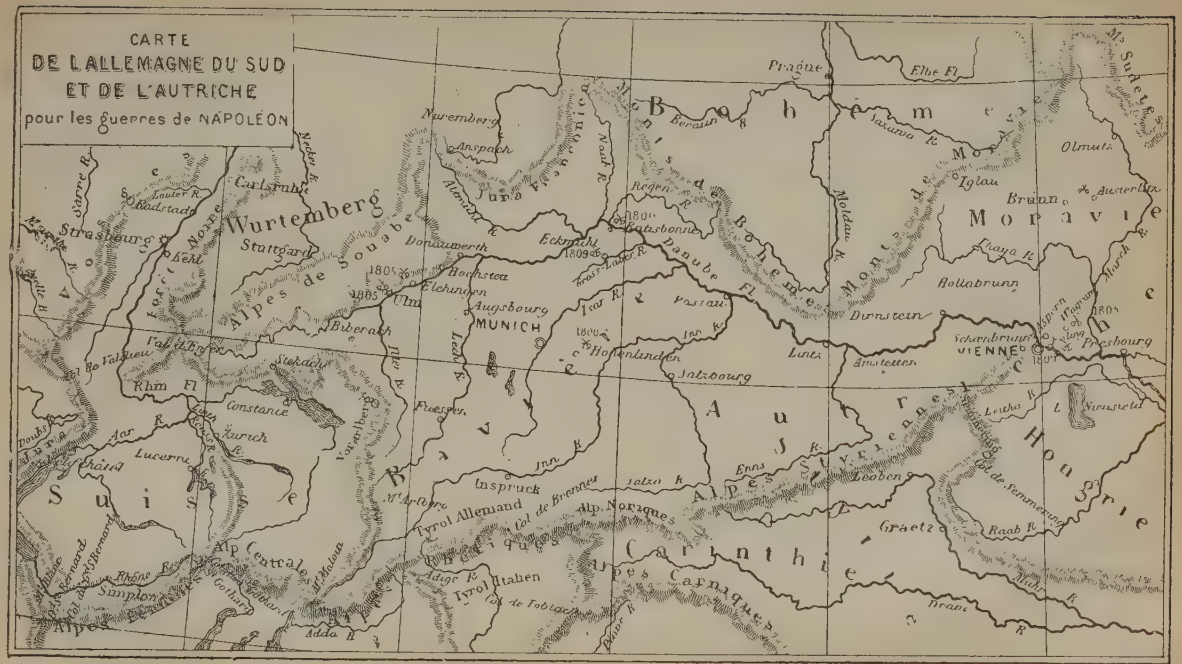
térité le jour où elle cesserait de mériter l'amour et la confiance de la grande nation. » Le peuple ratifia par 3 572 329 suffrages l'établissement de l'Empire.

Un sénatus-consulte régla l'hérédité dans la famille de Napoléon: s'il n'avait point d'enfant, la couronne devait passer dans la ligne de son frère Joseph ou dans celle de son frère Louis. L'empereur institua seize *maréchaux de l'Empire* et en nomma tout de suite quatorze parmi ses meilleurs lieutenants : Jourdan, Masséna, Augereau, Berthier, Lannes, Murat, Ney, Bessière, Moncey, Mortier, Soult, Bernadotte, etc.

Napoléon, habitué à étonner le monde, l'étonna encore par l'éclat de son couronnement. Il demanda et obtint que le pape vînt lui-même présider à la cérémonie du sacre, dans la cathédrale de Notre-Dame (2 décembre 1804). Pie VII crut devoir cette concession à l'homme qui avait rendu la France à l'Église catholique.

Napoléon avait également accepté la couronne que lui avaient offerte les Italiens. Le 20 mai 1805, il alla recevoir à Milan la couronne de fer des rois lombards, et répéta, en la prenant, la vieille devise : « Dieu me l'a donnée, gare à qui la touche! » Il n'entendait pas cependant conserver pour lui ce royaume, dont il laissa l'administration au prince Eugène, le fils de Joséphine, avec le titre de vice-roi.

7. Le camp de Boulogne; troisième coalition (1805); l'Angleterre, l'Autriche, la Russie. — Au milieu des fêtes, Napoléon n'oubliait pas ses grands projets. Il lui restait à vaincre l'Angleterre. Depuis longtemps, il méditait d'aller finir la guerre par une descente dans cette île que sa ceinture de flots rendait seule redoutable. Dans toutes les rivières de France se préparaient de nombreux transports et 3 000 bateaux se trouvèrent réunis à *Boulogne*. Les Anglais avaient ri d'abord de ces *coquilles de noix*; ils avaient essayé de les brûler. Mais ils avaient échoué dans toutes les tentatives. L'orage parut bientôt au cabinet britannique assez menaçant pour le déterminer à l'écarter par une *troisième coalition* que l'or anglais paya. Napoléon sentant le continent s'agiter, avait hâte de passer la Manche. C'était l'affaire de quelques heures, mais pour obtenir ces quelques heures il fallait l'arrivée d'une flotte supérieure à celle des Anglais. Napoléon apprit que sa flotte ne viendrait pas. Son projet favori, pour l'exécution duquel il n'avait rien



Gravé par Erhard

négligé, tombait. Il se retourna avec l'ardeur de la colère contre les ennemis qu'il pouvait saisir. Sur le rivage de Boulogne, en face de cette Angleterre avec laquelle il ne pouvait se prendre corps à corps, l'empereur, se promenant dans une extrême agitation, dicta d'un seul jet à son secrétaire Daru le plan de la campagne qu'il allait commencer pour briser la troisième coalition, le plan de l'immortelle campagne d'Austerlitz.

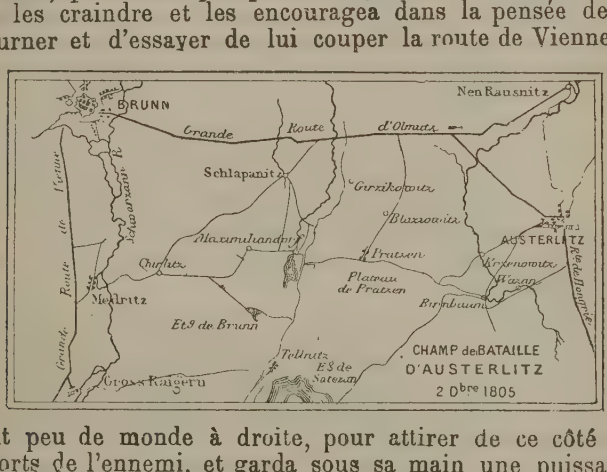
8. Capitulation d'Ulm (19 octobre 1805). — Le général autrichien Mack avait déjà envahi la Bavière, dont l'électeur était notre allié. Il s'apprêtait à défendre l'entrée de la vallée du Danube et se tenait dans les célèbres retranchements d'*Ulm*, place de guerre importante, réputée la clef de cette vallée. L'empereur qui avait transporté, avec une rapidité merveilleuse, sa grande armée du camp de Boulogne en Allemagne, abuse le général ennemi, le tourne, le coupe de ses communications, lui interdit la retraite sur Vienne. Des marches, des contre-marches, des combats sous des pluies quotidiennes comme il en tombe en octobre, ne ralentissent pas l'ardeur des soldats étonnés eux-mêmes de la stratégie de l'empereur. « Il a trouvé une autre manière de faire la guerre, disent-ils au milieu de leurs campements boueux, il ne la fait plus avec nos bras, mais avec nos jambes, » et cette saillie délasse les plus fatigués. Les Français, arrivant de tous les côtés, couronnent enfin les hauteurs qui font la force d'Ulm, enlèvent les retranchements et dominent la place qui ne peut plus tenir. Mack capitula : ses troupes (33 000 hommes) sortirent d'Ulm le 20 octobre, défilèrent devant nos régiments et déposèrent leurs armes aux pieds de l'empereur. Deux cents pièces de canon, 90 drapeaux, tout le parc, tous les magasins de l'ennemi, la place d'Ulm, étaient le prix de cette admirable campagne.

Le triomphe d'Ulm, d'autant plus beau qu'il n'avait pas été sanglant, fut malheureusement compensé par la sanglante et désastreuse bataille de **Trafalgar**[1], perdue par l'amiral Villeneuve le lendemain du jour où les Autrichiens sortaient d'Ulm (20 octobre 1805). Elle coûta la vie au célèbre amiral anglais Nelson ; mais Napoléon, à partir de

1. Cap au sud de l'Espagne, à l'entrée du détroit de Gibraltar, en face du cap Spartel en Afrique.

ce jour, désespéra de la marine. Il s'attacha de plus en plus à l'idée de vaincre l'Angleterre sur le continent et frappa un coup terrible qui effaça le sinistre de Trafalgar.

9. Bataille d'Austerlitz (2 décembre 1805) ; traité de Presbourg (26 décembre). — L'empereur était entré à *Vienne*. Comme l'armée russe et autrichienne se trouvait en Moravie, il ne s'arrêta point, franchit le Danube, se dirigea sur Brünn et arriva en face de l'ennemi, non loin du village d'*Austerlitz*. Cent mille Autrichiens et Russes, commandés par les deux empereurs François-Joseph et Alexandre, étaient rangés sur le plateau de Pratzen ; Napoléon, qui n'avait que quatre-vingt mille hommes, feignit de les craindre et les encouragea dans la pensée de le tourner et d'essayer de lui couper la route de Vienne. Il



mit peu de monde à droite, pour attirer de ce côté les efforts de l'ennemi, et garda sous sa main une puissante réserve. Il avait deviné le plan des Russes. La veille de la bataille, il les vit commencer leur mouvement et quitter déjà le plateau de Pratzen, clef de la position, sur lequel il comptait jeter le gros de ses forces. « Cette armée est à moi, » dit-il à ceux qui l'entouraient.

Le 2 décembre, un soleil brillant qui avait dissipé les brouillards du matin, éclaira un terrain affermi par la gelée : ce fut le soleil d'Austerlitz.

Les Russes dégarnirent imprudemment le plateau de Pratzen ; Napoléon y jeta aussitôt des forces considérables. Le plateau de Pratzen restait décidément en notre pouvoir ; les régiments russes étaient rejetés du côté d'Aus-

terlitz dans un inexprimable désordre. Aussitôt nos troupes descendent du plateau pour fermer une étroite vallée où sont engagées la plupart des divisions russes. Ces malheureuses divisions se trouvent prises entre deux feux ; l'artillerie ouvre de cruels sillons dans leurs rangs confus ; plus de 4000 Russes cherchent à s'échapper sur la glace des étangs de Tellnitz ; mais la glace, rompue par les boulets, se brise, et les fuyards tombent engloutis. Lannes et Murat complètent à gauche le succès de la journée. « J'avais vu bien des batailles perdues, disait un général ennemi ; je n'avais pas l'idée d'une pareille défaite. »

Les coalisés avaient perdu 15 000 hommes hors de combat, 20 000 prisonniers, 180 pièces de canon qu'on ramassa sur le champ de bataille. De plus, leur armée enveloppée n'avait qu'un seul passage pour la retraite, un pont sur la Morawa, et les Français allaient s'en rendre maîtres. Alors l'empereur d'Autriche eut aux avant-postes une entrevue avec l'empereur Napoléon. Celui-ci le recevant devant un feu de bivac lui dit : « Voilà les palais que Votre Majesté me force d'habiter. » Un armistice fut conclu. Napoléon, qui pouvait envelopper l'armée russe, eut l'imprudente générosité de lui permettre de se retirer par journées d'étapes.

La paix de *Presbourg* (26 décembre) coûta à l'Autriche de nombreux territoires. Elle abandonnait la Vénétie, l'Istrie, la Dalmatie. Les alliés de Napoléon, les ducs de Bavière et de Wurtemberg, devenaient *rois*. *L'empire d'Allemagne* n'existait plus, et une confédération du Rhin était formée sous la protection de Napoléon.

10. Quatrième coalition (1806-1807) ; l'Angleterre, la Prusse, la Russie ; bataille d'Iéna et d'Awerstaëdt (14 octobre 1806). Napoléon à Berlin. — En recevant les félicitations de l'ambassadeur de Prusse, le lendemain d'Austerlitz, Napoléon ne put s'empêcher de dire : « Voilà un compliment dont la journée d'hier a changé l'adresse. » En effet la Prusse avait gardé une neutralité défiante et hostile. Mais cette bataille d'Austerlitz qui l'avait effrayée, sans l'instruire, ne tarda point, au bout de quelques mois, à lui inspirer le désir d'en détruire la gloire et le prestige. Ni les Russes, ni les Autrichiens ne savaient combattre : aux Prussiens seuls, aux vétérans, aux élèves de Frédéric II il appartenait d'arrêter le succès des Français, et

Gravé par Erhard

d'en remontrer aux jeunes maréchaux d'un tout jeune empereur. La cour de Prusse retentissait ces cris de guerre et ne semblait plus qu'un camp. La reine, célèbre par sa beauté, donnait le ton et l'exemple, paradait aux revues, excitait le roi et les généraux qui se décidèrent, dans leur aveuglement, à braver une puissance que l'année précédente ils n'avaient point osé braver avec la Russie et l'Autriche. Napoléon accepta le défi.

En quelques semaines il réussit à se placer entre Berlin et l'armée prussienne, et obligea celle-ci à livrer bataille sur les bords de la Saale, affluent de l'Elbe. Napoléon avait établi ses troupes sur le plateau d'*Iéna*. On amène l'artillerie par des chemins impraticables. L'empereur lui-même, pendant la nuit, un falot à la main, éclairait les travailleurs et, redevenu simple officier d'artillerie, dirigeait cette opération.

Le matin du 14 octobre 1806 un épais brouillard couvrait au loin la campagne. Mais Napoléon sait où se trouve l'ennemi, qui, se voyant atteint, prend ses dispositions de combat. En quelques heures, Lannes, Augereau, Soult, puis Ney et Murat mirent les Prussiens en pleine déroute. Pas un régiment ne demeura entier. Au fort de la mêlée, Napoléon se porte au galop pour ordonner des manœuvres. La garde impériale voyait, avec un dépit qu'elle ne pouvait dissimuler, tout le monde aux mains et elle seule dans l'inaction. Plusieurs voix firent entendre ces mots : *En avant!* « Qu'est-ce, dit l'empereur, ce ne peut être qu'un jeune homme sans barbe, qui veut préjuger ce que je dois faire : qu'il attende d'avoir commandé dans vingt batailles rangées avant de prétendre me donner des avis. » C'étaient effectivement de jeunes soldats impatients de signaler leur courage (14 octobre 1806).

La moitié seulement de l'armée prussienne était tombée entre les mains de Napoléon. Le même jour, l'autre moitié, guidée par le roi et le duc de Brunswick, tombait dans le corps d'armée de Davout. Ce maréchal, placé plus au nord, avait reçu ordre de se rabattre pour cerner les Prussiens et rendre plus décisif le coup d'Iéna.

Les circonstances lui fournirent l'occasion de conquérir une gloire plus grande. Avec trois divisions il résista au choc de forces trois fois supérieures, autour du village d'*Awerstaëdt*.

Le vieux duc de Brunswick, presque tous ses lieutenants, furent tués. Le roi de Prusse ordonna la retraite.

Il apprit bientôt que sa seconde armée, sur laquelle il comptait, n'existait plus. L'épouvante s'empara des soldats ; les routes se couvrirent de fuyards. Nos troupes se lançant dans toutes les directions ramassèrent des prisonniers par milliers, sans parler des équipages, des canons. Tous les corps prussiens, isolés, flottants, indécis, furent enveloppés et obligés de mettre bas les armes. La place forte de *Magdebourg* capitula. Un régiment de hussards s'empara de la ville de *Stettin*. « Puisque vous enlevez les places avec de la cavalerie, écrivait Napoléon à Murat, je n'ai plus qu'à licencier mes ingénieurs et à fondre ma grosse artillerie. »

Pendant ce temps Napoléon marchait sur la capitale ; à Potsdam il prit pour trophée l'épée du grand Frédéric. Le 25 octobre les Français entraient à *Berlin*. Le 8 novembre, presque toute la monarchie prussienne était au pouvoir de Napoléon ; en un mois elle avait cessé d'exister.

11. Batailles d'Eylau (8 février 1807) et de Friedland (14 juin 1807). — Cependant les Russes arrivaient au secours des Prussiens. Napoléon alla au-devant d'eux : en quelques jours il *occupa la Pologne*. Les Russes voulurent le surprendre pendant l'hiver; il les repoussa et leur livra dans un pays couvert de neige (8 février 1807) la sanglante bataille d'*Eylau*. Un de nos corps d'armée s'égara, aveuglé par la neige qui tombait en abondance et se fit écraser, ce qui causa un moment un grand désordre et faillit compromettre le succès.

La campagne d'été fut courte et brillante. Les Russes avaient reformé une nouvelle armée et revenaient conduits par l'empereur Alexandre lui-même. Ils furent écrasés à *Friedland* (14 juin 1807).

12. Paix de Tilsitt (1807). — Alexandre, bien vaincu cette fois, demanda la paix et l'obtint à l'entrevue de *Tilsitt* sur un radeau construit au milieu du Niémen. Il renonçait à une partie de la Pologne et s'engageait à fermer ses ports aux Anglais. Napoléon rendit au roi de Prusse son royaume, mais mutilé. Des provinces du Rhin il forma pour son frère Jérôme le royaume de *Westphalie*. Un des frères de l'Empereur, *Joseph*, occupait déjà le *trône de Naples;* les autres membres de sa famille avaient des

principautés et il en donnait à ses maréchaux, à ses plus habiles ministres, formant ainsi à l'Empire une ceinture de monarchies vassales.

13. Le blocus continental (1806). — De Berlin, Napoléon lança son premier décret établissant le *blocus continental*. Ne pouvant atteindre l'Angleterre, il la mit en état de blocus, il imagina de l'étouffer. « Bloc de fer et de houille, » pays industriel et commerçant, l'Angleterre ne peut vivre qu'à la condition de trouver sur le continent des débouchés à ses marchandises et aux produits de ses fabriques. Par le décret de *Berlin* (21 nov. 1806), puis par celui de *Milan* (17 déc. 1807), Napoléon lui ferma tous les ports français et ceux de nos alliés.

14. Guerre d'Espagne; Napoléon à Madrid (1808). — Napoléon n'a point encore tout l'Occident. Des Bourbons règnent à Madrid, le Portugal ouvre ses ports à l'Angleterre. La conquête du *Portugal* est décidée et accomplie par *Junot*, duc d'Abrantès; la famille de Bragance s'enfuit au Brésil (1807).

Les divisions de la cour inepte de Madrid fournissent à l'Empereur l'occasion d'intervenir dans les affaires de l'Espagne, de soutenir le roi Charles IV contre Ferdinand son fils. Il les amène tous deux à Bayonne, leur arrache une abdication et les garde dans une captivité dorée, pendant qu'il impose aux Espagnols son frère Joseph, remplacé à Naples par *Murat*. L'Angleterre venait de violer le droit des gens en bombardant *Copenhague*, et mettait tout le monde contre elle; encombrée de marchandises qu'elle ne pouvait vendre, elle étouffait. Napoléon la sauva par ses fautes.

Il s'enfonça en Espagne, où vingt mille Français, commandés par le général Dupont, avaient capitulé à *Baylen*. Sa présence rétablit son prestige; il battit les Espagnols à *Burgos*, à *Espinosa*, à *Tudela*, à *Somo-Sierra* (oct. 1808) et entra à Madrid.

Mais cette guerre d'Espagne ne devait pas finir. Irrités de la conduite de Napoléon, les Espagnols ne voulaient point accepter le roi qu'il leur imposait. Leur orgueil national se révoltait et ils commencèrent une guerre de partisans, de *guérillas*, que favorise la nature montagneuse du pays et qui usera les meilleures troupes de Napoléon. L'Espagne devient dès lors comme ces puits sans fond où s'engloutissent les bataillons.

15. Cinquième coalition (1809); l'Angleterre et l'Autriche; batailles d'Essling (21-22 mai) et de Wagram (6 juillet). — L'Autriche, voyant Napoléon occupé au delà des Pyrénées, reprend les armes et envahit la Bavière. L'empereur reparaît en toute hâte en Allemagne, réunit ses armées dispersées, défait les Autrichiens à *Abensberg*, et *Eckmühl* et arrive encore à Vienne (mai 1809).

Pour forcer le passage du Danube, il choisit un point où ce fleuve forme plusieurs îles, dont la principale était l'île *Lobau*. En débouchant sur la rive gauche du Danube, on rencontrait deux villages, Aspern et *Essling*. Passant à l'improviste, dans la journée du 20 mai, l'empereur fait occuper et fortifier les deux villages. Le 21, l'action s'engage. L'armée ennemie était forte de 90 000 hommes; nous n'avions que 23 000 hommes à lui opposer ; le reste de l'armée n'avait pu encore passer dans la nuit, parce que les ponts qui communiquaient de la rive droite à l'île Lobau s'étaient déjà rompus : le Danube croissait de plus en plus. Les villages d'Essling et d'Aspern étaient pris et repris par le bouillant maréchal Lannes et l'intrépide Masséna. Entre les deux villages, Bessière, Lasalle, exécutaient de brillantes charges de cavalerie et arrêtaient les masses autrichiennes.

Pendant la nuit du 21 au 22, Napoléon fit arriver encore 30 000 hommes sur la rive gauche. Il aurait eu toutes ses forces, si le grand pont, déjà rompu plusieurs fois et plusieurs fois rétabli, n'avait été brisé et entraîné par les matériaux énormes, les arbres, les moulins que roulait le Danube débordé. Néanmoins la lutte s'était engagée de nouveau autour d'Aspern et d'Essling, le 22, et la bataille était gagnée lorsqu'on vint dire à l'empereur que les munitions allaient manquer. Le passage des caissons n'avait pu s'effectuer. Napoléon donne ordre à Lannes de s'arrêter, ne voulant pas ainsi se hasarder dans le pays. L'ennemi, surpris de notre immobilité, revient à la charge et croit cette fois nous précipiter dans le Danube. Notre artillerie, peu considérable et obligée de ne tirer que lentement, ne pouvait répondre aux 300 bouches à feu que l'ennemi plaçait devant nous. Il fallait garder à tout prix Aspern et Essling. Ils furent gardés au prix de sanglants sacrifices, entre autres celui du maréchal Lannes atteint d'un boulet, et l'armée put se replier grâce à l'intrépidité de Masséna, que Napoléon nomma *prince d'Essling*.

Napoléon cependant voulait triompher du Danube : il le dompta. De prodigieux travaux assurèrent le passage, et le 5 juillet l'armée, renforcée par celle d'Italie qu'avait amenée le prince Eugène, franchit encore le fleuve ; le 6, la bataille de *Wagram* s'engagea : elle fut décisive, quoique acharnée. « Si j'avais eu mes vétérans d'Austerlitz, disait Napoléon, j'aurais fait une manœuvre devant laquelle j'ai reculé. »

16. Paix de Vienne (14 octobre 1809). — Tant de guerres ruinaient jusqu'au vainqueur, à plus forte raison ruinaient-elles le vaincu.

L'empereur d'Autriche se hâta de traiter et renonça par le *traité de Vienne* (14 octobre 1809) à des territoires qui contenaient plus de trois millions d'âmes.

Napoléon venait de réunir à la France les *États du pape* Pie VII, qui refusait de se prêter à sa politique ; il le fit enlever de Rome et retenir dans une respectueuse captivité à Savone, puis au château de Fontainebleau.

L'Empire s'agrandit encore de la *Hollande*, qu'un des frères de Napoléon, *Louis*, gouvernait en qualité de roi, mais où il refusait d'appliquer des mesures rigoureuses qui ruinaient le commerce du pays. L'empereur ne souffrait plus d'obstacles à sa volonté : il *réunit la Hollande* à la France (juillet 1810).

17. L'empire français en 1810. — L'empire français compta alors 130 départements. Gênes et Anvers, Hambourg et Rome étaient gouvernés par des préfets de Napoléon.

A cet empire immense se rattachaient, comme États feudataires[1], les royaumes d'*Italie*, de *Naples*, d'*Espagne*, de *Westphalie*, la *Confédération du Rhin*, la Suisse, dont Napoléon s'intitulait le *médiateur*. Une partie de la Pologne formait le *grand-duché de Varsovie*. Un des maréchaux de Napoléon, *Bernadotte*, était désigné comme prince héritier de la Suède. La Prusse, mutilée, n'existait que parce qu'il l'avait bien voulu ; il s'attachait l'Autriche par une alliance de famille.

De son mariage avec Joséphine, Napoléon n'avait pas d'enfant ; malgré son affection pour Eugène Beauharnais, qu'il avait adopté, il ne voulait pas le déclarer son héritier.

1. Ou vassaux, c'est-à-dire reliés à l'empire comme autrefois les seigneuries féodales reliées aux royaumes.

Gravé par Erhard

Il fit annuler son mariage avec Joséphine, divorce qu'on n'approuva point et qui parut un divorce avec le bonheur. Il demanda à l'empereur d'Autriche la main de l'archiduchesse *Marie-Louise* (1810) et fit asseoir sur son trône, à ses côtés, une fille des Césars. Un fils lui étant né le 20 mars 1811 l'empereur le décora du nom de *roi de Rome*.

18. Administration de Napoléon. — Napoléon était alors à l'apogée de la puissance et de la gloire. Rien ne résistait plus à ses volontés. Les grands corps de l'Etat restaient muets ou ne parlaient que pour applaudir aux vastes projets du maître et exalta ses succès. La liberté politique n'existait plus.

L'empereur s'efforçait de se faire pardonner ce gouvernement arbitraire en développant toutes les ressources de la prospérité publique. Il perfectionnait le système financier, la Banque de France, promulguait le *Code de commerce* (1808). Il entreprenait d'immenses travaux : le canal de l'Ourcq, le canal de Nantes à Brest, le canal du Rhin au Rhône, la digue de Cherbourg, commencée par Louis XVI et terminée de nos jours en 1853. Il dota Paris de fontaines, du canal Saint-Martin, d'abattoirs, du grenier d'abondance. Il voulait accomplir la réunion du Louvre aux Tuileries. Devant le palais des Tuileries on élevait l'arc de triomphe du Carrousel. A l'extrémité des Champs-Elysées Napoléon jetait les fondations d'un autre arc de triomphe, le plus colossal qui soit au monde. Avec les canons pris à l'ennemi, on construisit la colonne Vendôme. La gloire était la déesse du jour. L'empereur voulut lui bâtir un temple, qui est devenu l'église de la Madeleine.

Napoléon pensionna le célèbre *Jacquart*, l'inventeur du métier à tisser la soie. Il aida par des subventions le célèbre manufacturier *Richard Lenoir* à supporter la crise du blocus continental. *Oberkampf*, qui popularisa l'industrie des toiles peintes, fut, en 1806, décoré de la propre main de l'empereur. En même temps, Carcel inventait la lampe qui porte son nom ; Bréguet perfectionnait l'horlogerie.

Napoléon développa l'instruction publique et créa, le 10 mai 1806, un grand corps laïque auquel il donna le privilège de l'enseignement : l'*Université*. La littérature ne comptait que deux grands noms, *Châteaubriand* et *Madame de Staël*, tous deux libéraux et ennemis de Napoléon.

Mais les sciences fleurissaient avec *Laplace*, *Lagrange*, *Cuvier*, *Bichat*, *Geoffroy Saint-Hilaire*, *Biot*, *Gay-Lussac*. *Chaptal* appliquait la science à l'industrie. En août 1803, *Fulton* essayait un bateau à vapeur sur la Seine. Malheureusement, la commission à laquelle Napoléon le renvoya ne sut pas apprécier l'importance de sa découverte, et son auteur alla la porter en Amérique. La peinture s'honorait des peintres *David*, *Gros*, *Gérard*, *Girodet*, *Guérin*, *Prud'hon*.

19. Campagne de Russie; bataille de la Moskowa (7 septembre 1812); incendie de Moscou : retraite désastreuse. — La France, malgré cette prospérité, avait besoin de repos et d'un gouvernement moins despotique. Napoléon incapable de repos, résolu à dominer l'Europe entière, rompit avec la Russie et voulut aller à Moscou. Cette témérité le perdit.

La Russie n'exécutait qu'à moitié le blocus ordonné contre les Anglais. Napoléon lui déclara la guerre tandis que ses meilleurs soldats étaient encore occupés à soumettre l'Espagne. Il marcha vers le Niémen à la tête de six cent quarante mille hommes de toute nation : il entraînait pour ainsi dire toute l'Europe à sa suite (1812).

Il franchit le Niémen, le 24 juin, entra à *Wilna* où il s'arrêta trop longtemps, s'empara de *Smolensk*, après un combat acharné (17 août).

Les Russes reculaient toujours, dévastant le pays. Cependant le vieux Kutusoff se décida à livrer une bataille sur les bords de la *Moskowa*, à *Borodino*. Elle fut terrible, car 270,000 hommes s'y heurtèrent; mille pièces de canon échangeaient leur feu. Napoléon, vainqueur, entra à *Moscou* (7 septembre) ; mais le gouverneur Rostopchine fit incendier cette magnifique capitale.

Dans la nuit du 15 au 16 septembre un immense incendie éclata, allumé par les bandits qu'avait laissés le gouverneur Rostopchine. Un vent furieux vint aider les incendiaires, et, changeant presque chaque jour, porta tour à tour les flammes dans les différents quartiers de la ville. Trois jours et trois nuits Moscou présenta l'aspect d'un horrible brasier dont l'armée eut beaucoup de peine à sortir; les flammes ne s'arrêtèrent qu'après avoir dévoré les quatre cinquièmes de cette opulente cité, où nos soldats espéraient trouver sinon la paix, du moins le repos pendant l'hiver. On ne

put sauver que le Kremlin, vaste enceinte remplie d'églises et de palais. Napoléon engagea des négociations. Il perdit un temps précieux, croyant toujours que l'empereur Alexandre traiterait. Mais Alexandre ne pensait qu'à le jouer, comptant pour nous chasser sur son allié favori, l'hiver.

Cet allié fut plus fidèle encore qu'à l'ordinaire et plus énergique, comme s'il eût mesuré la puissance de son secours au péril de la Russie. Napoléon se décida enfin à partir le 15 octobre. Dès le 23, le mauvais temps commença. Le 9 novembre le ciel, sur lequel on avait tant compté, se déclara contre nous. La neige tomba. Pendant que le soldat s'efforçait de se faire jour au travers de ces tourbillons de vent et de frimas, les flocons de neige, poussés par la tempête, s'amoncelaient et s'arrêtaient dans toutes les cavités; la surface cachait des profondeurs inconnues où le soldat s'engouffrait, les plus faibles s'abandonnant y restaient souvent ensevelis.

A Smolensk, on ne trouva ni les vivres ni les secours espérés. Tout était pillé. On ne put s'y arrêter. Il fallut poursuivre cette retraite, de plus en plus désastreuse à mesure que le froid devenait plus rigoureux et que l'ennemi se rapprochait. Il fallait acheter par des combats une route couverte de neige. Le maréchal Ney, à l'arrière-garde, toujours alerte, toujours dispos, un fusil à la main, faisait le coup de feu, comme un simple soldat, contre les Cosaques qui serraient de trop près l'armée.

Le froid descendit jusqu'à 16, 18, 20 degrés. Des lignes de cadavres marquaient les bivacs. Depuis longtemps on laissait les canons faute de chevaux, et, ce qui est plus triste, les blessés. Presque toute la cavalerie était à pied. Les rangs étaient abandonnés et une foule désarmée, souffrante, suivait les régiments qui conservaient encore quelque organisation et quelque discipline. Ce fut cette foule accrue des marchands et des vivandiers qui occasionna l'encombrement des ponts au passage de la *Bérésina*, et fut en partie sacrifiée pour le salut de l'armée, car on se vit obligé de rompre les ponts à l'arrivée de l'ennemi. Les scènes douloureuses qui se produisirent alors (28 novembre) sont restées trop célèbres sous le titre de *passage de la Bérésina*, passage accompli avec le plus grand succès par l'armée le 26 et le 27, et acheté par de sanglants et glorieux combats.

A Smorgoni, Napoléon quitta l'armée pour prévenir à Paris

Vue de Moscou, le Kremlin (état actuel).

la nouvelle de son désastre : car il avait appris l'incroyable audace d'un général républicain, Mallet, qui avait échoué en voulant renverser le gouvernement, mais qui pouvait trouver des imitateurs. L'empereur traversa l'Allemagne incognito, et arriva aux Tuileries lorsqu'on commençait seulement à connaître quelque chose de l'horrible vérité. Après son départ, la retraite devint plus désastreuse. Le froid redoubla : il alla jusqu'à vingt-huit degrés. Le 9 décembre on arriva à Wilna, mais sans pouvoir s'y arrêter. Il fallut reculer jusqu'au Niémen, et c'est à peine si une poignée de soldats, débris d'une armée de 400 000 hommes, repassa le pont de Kowno, toujours protégée par l'héroïsme du maréchal Ney.

20. Campagne d'Allemagne (1813) ; batailles de Lutzen, de Bautzen, de Dresde, journées de Leipzig, (6-9 octobre 1813). — La puissance de Napoléon était trop grande pour résister à un désastre ; les nations forcées de la soutenir, se réunirent, au premier revers, pour la détruire. Les Français reculèrent d'abord du Niémen sur la Vistule. Les Russes les suivirent, la Prusse se souleva ; il fallut se retirer sur l'Oder et sur l'Elbe. Une coalition nouvelle se forma, dans laquelle entra même le prince de Suède, un maréchal de l'empire, Bernadotte ; cette fois les alliés étaient bien déterminés à renverser le géant.

Napoléon, cependant, par des prodiges d'habileté et d'activité, réussit à recomposer une armée de 200 000 hommes avec les troupes laissées en Allemagne et les conscrits de France, jeunes soldats il est vrai, mais qu'il dirigea si bien, qu'il anima tellement de son souffle qu'il releva sa gloire à la journée de *Lutzen* (2 mai 1813), « Mes jeunes soldats, s'écriait-il, le courage et l'honneur leur sortaient par tous les pores! » A *Bautzen*, nouvelle victoire, qui délivre la Saxe et rouvre à Napoléon la route de Berlin.

Mais après l'armistice de *Pleiswitz* et d'inutiles négociations, l'empereur d'Autriche, ne tenant nul compte des sentiments de famille, s'unit aux ennemis de son gendre. Napoléon ne se décourage point. Le 26 et le 27 août, il livre une grande bataille à *Dresde* et remporte une sanglante mais décisive victoire. Le général Moreau qui était revenu des États-Unis pour diriger les troupes de la coalition, y périt.

Mais si Napoléon est invincible, ses lieutenants se lais-

sent battre et bientôt Napoléon se voit avec cent soixante mille Français enveloppé à *Leipzig* par trois cent mille coalisés. Il y eut là une bataille de trois jours, soutenue héroïquement et gagnée par nos troupes, malgré la défection des Saxons qui, en pleine bataille, abandonnèrent nos rangs et tournèrent leurs canons contre les Français. Les étrangers l'ont appelée la bataille des Nations (16-19 octobre). Cette victoire néanmoins nous épuisait. Il fallut reculer encore. L'armée se repliait sur la France. A *Hanau* des Autrichiens et des Bavarois voulurent barrer la route. On se fraya sur leur corps un sanglant passage.

21. Campagne de France (1814). — La France était déjà envahie au midi par le général *Wellington* et les Anglais, qui avaient chassé nos armées de l'Espagne. Au mois de janvier 1814, deux armées ennemies l'envahissent par le nord et l'est. Derrière elles, des peuples plutôt que des armées s'avancent pour les soutenir.

Napoléon retrouve, devant ce danger, son activité d'Italie: il déploie dans cette lutte suprême un génie qui excite l'admiration. Avec une poignée de soldats aguerris, trois mois il tient tête aux trois cent soixante mille soldats de la coalition: à *Saint-Dizier* (27 janvier), à *Brienne*, il frappe des coups énergiques. Les alliés négocient; mais ils n'offrent à l'Empereur que les limites de 1789. Napoléon s'indigne: « Que j'abandonne les conquêtes qui ont été faites avant moi, s'écrie-t-il, que je laisse la France plus petite que je l'ai trouvée? Jamais! Nouveaux combats et nouveaux succès à *Champaubert*, à *Montmirail*, à *Château-Thierry*, à *Vauchamps*, à *Montereau*, à *Méry-sur-Seine* (10-24 février), à *Craonne*, à *Laon* (8-10 mars).

Les armées alliées ne s'en réunissent pas moins et, après la bataille indécise d'*Arcis-sur-Aube* (20 et 21 mars), marchent sur la capitale. Alors Napoléon les laisse libres de se diriger sur Paris. Il va se porter sur leurs derrières, couper leurs communications. Mais il faut que la capitale, à peine fortifiée, se défende. D'héroïques soldats résistent, autant qu'ils peuvent, aux cent quatre-vingt mille hommes qui les attaquent; ils sont écrasés par le nombre. Il aurait fallu armer la population; on ne l'arma point.

Après des combats acharnés, le maréchal Marmont, les habits en lambeaux, couvert de poudre et de poussière, se voit forcé de signer une suspension d'armes et une capitu-

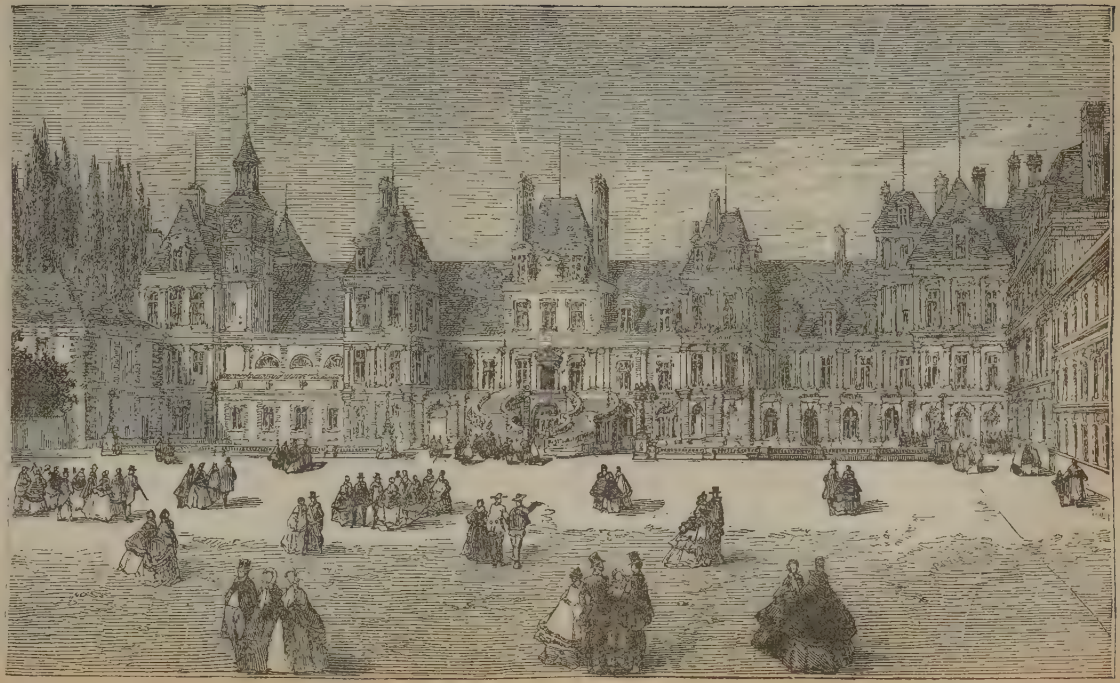
lation (31 mars[1]). Quelques heures de plus et Paris était sauvé. Napoléon, apprenant le danger de la capitale, accourait. Il avait dépassé Fontainebleau.

22. Abdication de Napoléon (6 avril 1814); Napoléon à l'île d'Elbe. — Sous la protection des étrangers, le Sénat, nommé par Napoléon, composé d'hommes dont il avait fait la fortune et qui l'avaient flatté dans la prospérité, prononça la déchéance de l'empereur (3 avril), puis appela au trône un frère de Louis XVI, le comte de Provence. Celui-ci portait déjà, depuis la mort du jeune fils de Louis XVI, le titre de Louis XVIII.

On demanda à l'empereur son abdication. Abandonné de ses généraux, il la signa enfin, plein de douleur (6 avril). Un traité lui assurait la souveraineté dérisoire de l'*île d'Elbe*. Avant de partir, il composa un bataillon d'hommes et d'officiers de différents corps de la garde, bataillon qui devait l'accompagner; puis, dans la cour du palais de Fontainebleau, il fit aux régiments qui demeuraient de touchants adieux. Il embrassa le général Petit et le drapeau au milieu de la plus profonde émotion. Tous ces vieux soldats qui l'avaient suivi dans vingt batailles, fondaient en larmes. Napoléon s'arracha à leurs transports, et partit, accompagné de quelques serviteurs fidèles et de commissaires alliés, pour un exil qui, dans sa pensée, n'était point définitif.

23. Première restauration des Bourbons (avril 1814-mars 1815); retour de l'île d'Elbe; les Cent-Jours, (20 mars-20 juin 1815.) — Les Bourbons revinrent dans cette France entièrement renouvelée à laquelle ils parurent des étrangers. Louis XVIII regardait comme nul tout ce qui s'était fait en son absence et appelait 1814 la dix-neuvième année de son règne. En vain avait-il par une **charte** *octroyée*, comme si c'eût été de sa part un don gracieux, établi un gouvernement constitutionnel. L'arrogance des émigrés, leur prétention de détruire toutes les conquêtes de 1789, excitèrent de vifs mécontentements. On regarda du côté de l'île d'Elbe, où avait été relégué le puissant empereur. Napoléon comprit qu'on l'appelait. Il arriva.

1. C'est à tort qu'on a reproché a Marmont la capitulation de Paris. Il s'était bien battu; mais ce qu'on lui reprocha, ce fut d'avoir donné le premier l'exemple de la défection avant même l'abdication.



Échappant à la vigilance des croisières anglaises, il débarque le 1er mars 1815 avec son bataillon de grenadiers de la garde, au golfe Jouan, près de *Cannes*[1], s'enfonce dans les Alpes de Provence et du Dauphiné et arrive à *Grenoble*, où le colonel Labédoyère se rallie à lui. Il poursuit sa marche triomphale de Grenoble à Lyon, de Lyon à Paris. Le 20 mars 1815, Napoléon rentrait aux Tuileries, que Louis XVIII avait quittées pour s'enfuir à Gand.

Instruit par le malheur, Napoléon déclara qu'il allait satisfaire les désirs de liberté qu'il avait trop méconnus. L'*Acte additionnel* (22 avril), promulgué le 1er juin dans une imposante cérémonie, le *Champ de Mai*, modifia, élargit la Constitution impériale.

24. Bataille de Waterloo (18 juin 1815). — Mais Napoléon remontant sur le trône fut un sujet d'effroi pour l'Europe. Malgré ses déclarations pacifiques, les souverains qui se trouvaient encore à Vienne, réunis en congrès, resserrèrent leur alliance et mirent en mouvement leurs armées. L'empereur, en quelques mois, réorganisa la sienne et voulut frapper de grands coups avant que les alliés se fussent réunis. Il entra en Belgique, à la tête de cent trente mille hommes. Il battit les Prussiens à *Fleurus* et à *Ligny* (16 juin).

Mais il fallait aussi arrêter les Anglais. Il les attaqua le 18 juin au plateau du Mont-Saint-Jean, près du village de *Waterloo*. Le maréchal Grouchy était chargé de poursuivre les Prussiens et de les empêcher de secourir les Anglais. La ferme de la Haye Sainte, le plateau du Mont-Saint-Jean sont enlevés. Ney entraîne par son ardeur notre cavalerie, qui exécute des charges répétées. Ce furent des scènes grandioses telles qu'on n'en avait point vu. Les cuirassiers surtout firent des prodiges. L'empereur se préparait à soutenir ces belles charges par son infanterie, lorsque les Prussiens conduits par Bulow arrivèrent.

Ney demandait toujours de l'infanterie : « De l'infanterie ! Où voulez-vous que j'en prenne? Voulez-vous que j'en fasse? » répond Napoléon obligé de tenir tête aux Prussiens. Toutefois, ceux-ci reculèrent. Napoléon forme

1. Alors dans le département du Var, aujourd'hui dans le département des Alpes-Maritimes.

une colonne de bataillons de la garde destinée à enfoncer le centre des Anglais.

Elle est à peine organisée, que le reste de l'armée prussienne avec Blücher se montre sur notre extrême droite, et Grouchy ne vient point! Napoléon ordonne de brusquer l'attaque avec quatre bataillons seulement. Tout cède devant les redoutables bataillons que Ney dirige avec l'entrain du désespoir. Le général anglais Wellington est entouré par ses officiers découragés, qui lui demandent ses instructions s'il est tué. « Mes instructions, répond-il, c'est de tenir ici jusqu'au dernier homme. » Il mérita bien, ce jour-là, par sa froide ténacité, le surnom de *duc de fer*. Des soldats de réserve couchés dans les blés se lèvent tout à coup, et leur feu subit, meurtrier, met le désordre dans les rangs des Français qui plient.

Il est huit heures du soir. On pourrait renouveler l'attaque avec huit bataillons qui restent, mais Blücher arrive et tourne notre droite. La vieille garde n'a plus qu'une mission à remplir, c'est de jeter sur notre immense désastre un peu de gloire, par son sublime héroïsme. Décimés, les bataillons de vétérans se sacrifient pour le salut de tous. Ils se forment en carrés qui rétrogradent en combattant : plusieurs sont détruits. « La garde meurt et ne se rend pas, » noble parole qui fut réellement prononcée, si ce n'est par le général Cambronne, du moins par le général Michel, et d'ailleurs admirablement tenue. Napoléon, entouré par les débris de sa garde, fut entraîné, la mort dans l'âme, loin de ce funeste champ de bataille de Waterloo où venait de s'abîmer sa merveilleuse carrière.

25. Seconde abdication de Napoléon ; les traités de 1815. — Napoléon se hâta d'accourir à Paris, croyant bien à tort y trouver un appui. Du moment qu'il était vaincu, il fut vite abandonné. Il abdiqua en faveur de son fils, dont la Chambre des Représentants déclara reconnaître les droits. Les alliés arrivèrent, chassèrent la Chambre, rappelèrent Louis XVIII et n'accordèrent la paix qu'aux conditions les plus onéreuses.

La France, après avoir immodérément profité de sa suprématie, en devenait la victime. Le premier traité de Paris (du 30 mai 1814) nous avait laissé la limite de 1790 et les acquisitions faites jusqu'en 1792, enclaves de Montbéliard, Avignon, etc. Le second nous ramena en deçà de la limite

de 1790. Avant la Révolution, nous possédions au nord *Philippeville*, *Marienbourg*, *Bouillon*, *Sarrelouis*, *Landau*. On nous enlevait ces places qui couvraient les débouchés de l'Ardenne, la large trouée entre la Moselle et les Vosges, et protégeaient Strasbourg. Huningue, qui s'était distinguée par une défense héroïque, dut démolir ses fortifications. Nous perdîmes également plusieurs communes du pays de Gex et *la Savoie*. Ainsi, au sud-est comme au nord est, sur le Rhin comme aux Alpes, notre frontière, perfidement entr'ouverte rendait une invasion facile. **Nous perdions non-seulement les conquêtes de l'empire, mais, encore toutes celles de la République et même quelques-unes de l'ancienne monarchie.**

Hors du continent, nous renoncions à la plupart des colonies que l'Angleterre avait prises pendant la guerre. Elle nous rendit la *Guadeloupe*, la *Martinique*, *Marie-Galande*, les *Saintes*, la *Désirade*, la *Guyane*, *Saint-Pierre*, *Miquelon*, le *Sénégal*, l'île *Bourbon* et nos établissements dans l'Inde, *Pondichéry*, *Karikal*, *Mahé*, *Chandernagor*, *Yanaon*. Nous avions de moins qu'en 1789, Tabago, Sainte-Lucie, l'île de France (aujourd'hui l'île Maurice) qui possède le meilleur port de la mer des Indes, les Seychelles.

L'Angleterre restait la plus grande puissance maritime et gardait dans toutes les mers des positions qui lui en assuraient la domination.

La Russie obtenait presque toute la Pologne, dont l'Autriche et la Prusse gardaient quelques lambeaux.

La Prusse recouvrait ses anciennes provinces et recevait, en deçà du Rhin, les anciens États de la rive gauche du Rhin.

La Belgique réunie à la Hollande formait un *royaume des Pays-Bas* destiné à servir de barrière contre nous.

La Bavière obtenait aussi une partie de la vallée du Rhin, au nord de l'Alsace.

L'Autriche recouvrait le Tyrol et ses possessions d'Italie.

Partout les alliés de la France, les faibles, étaient écrasés; partout les peuples délivrés retombaient sous le joug des rois.

26. Napoléon à Sainte-Hélène. — Napoléon avait demandé à l'Angleterre l'hospitalité et était passé librement sur un vaisseau anglais: on le déclara prisonnier et on

l'envoya sur un îlot perdu de l'océan Atlantique, à Sainte-Hélène, dans la zone torride. Là encore on sembla prendre à tâche de le tuer lentement. Une limite fut tracée aux promenades de celui qui avait l'habitude de parcourir l'Europe. Son gardien sir Hudson Lowe, toujours défiant, suscitait à Napoléon et à ses compagnons de captivité mille ennuis. Les généraux Bertrand, Gourgaud et Montholon avec leurs familles faisaient tous leurs efforts pour adoucir ses peines: ils n'y parvenaient pas.

Il parlait toujours de la France et ce nom fut un des derniers qu'il prononça avant d'expirer. Il mourut après six ans de captivité, le 5 mai 1821. On l'enterra dans l'île près d'une fontaine qu'il affectionnait, en attendant le jour où, en 1840, fut réalisé ce noble vœu : « Je désire que mes restes reposent sur les bords de la Seine, près de ces Français que j'ai tant aimés. »

RÉSUMÉ.

1, 2. Bonaparte nommé premier consul fut en réalité le maître de la France, qu'il réorganisa avec une merveilleuse activité. Puis il s'occupa immédiatement de reconquérir l'Italie, franchit audacieusement les Alpes au mont Saint-Bernard, et la victoire de *Marengo* (14 juin 1800) lui livra en un seul jour l'Italie. Moreau gagna en Allemagne la victoire de *Hohenlinden* et l'Autriche signa la paix de *Lunéville* (1801). Mais l'Égypte était perdue pour nous et l'Angleterre alors signa la paix d'*Amiens* (1802).

3, 4. Bonaparte reprit alors ses travaux intérieurs et organisa l'administration, les finances, la justice, l'instruction publique, signa le Concordat, créa la Légion d'honneur, la Banque de France.

5. Mais la guerre recommença avec l'Angleterre, qui encouragea les conspirations ourdies contre le premier Consul, et celui-ci profita de ces conspirations pour se faire donner le consulat à vie, puis l'empire (1804).

6. La monarchie héréditaire fut rétablie en faveur de Napoléon, proclamé empereur et qui se fit couronner à Notre-Dame par le pape Pie VII. Il prit aussi le titre de roi d'Italie.

7, 8, 9. Napoléon n'oubliait point ses projets contre l'Angleterre et préparait au camp de Boulogne une armée avec laquelle il voulait débarquer en Angleterre. Mais cette puissance forma une nouvelle coalition avec l'Autriche et la Russie.

Napoléon, obligé de se retourner du côté de l'Allemagne, surprit ses ennemis, enveloppa et fit capituler une armée autrichienne dans *Ulm* (19 octobre 1805), et entra à Vienne. Sa flotte venait d'essuyer un désastre à *Trafalgar*. Mais il le répara par sa bril-

lante victoire d'**Austerlitz**, gagnée sur les armées russe et autrichienne (2 décembre 1805). Le traité de Presbourg en fut la conséquence.

10, 11, 12, 13. La Prusse voulut à son tour se mesurer contre le nouvel empereur. Napoléon détruisit l'armée prussienne par les deux batailles simultanées d'Iéna et d'Awerstaëdt (14 octobre 1806), et entra à Berlin. Les Russes arrivèrent au secours des Prussiens : ils furent battus à **Eylau** (8 février 1807) et à **Friedland** (14 juin). Alexandre, empereur de Russie, signa la paix de *Tilsitt*. En même temps Napoléon s'efforçait de ruiner l'Angleterre par le blocus continental.

14. Napoléon envoya ensuite une armée en Portugal, puis détrôna la famille des Bourbons en Espagne (1808). Il battit les Espagnols à *Burgos*, *Espinosa*, *Tudela*, *Somo-Sierra* et entra à Madrid, où il établit comme roi son frère Joseph.

15, 16, 17. L'Autriche profita de cette guerre pour recommencer la lutte. Napoléon accourt d'Espagne en toute hâte (1809), remporte un premier succès à *Eckmuhl*, entre de nouveau à Vienne, franchit le Danube, livre la bataille d'*Essling* et d'*Aspern* (21-22 mai) ; mais une crue du Danube l'empêche de poursuivre ses succès. Il dompte le fleuve, recommence le passage et livre la bataille de **Wagram** (6 juillet) qui force l'Autriche à signer la paix de *Vienne*.

Napoléon réunit ensuite à son empire les États du pape, puis la Hollande, et l'empire français compta 130 départements. Il avait comme États feudataires les royaumes d'Italie, de Naples d'Espagne, de Westphalie, etc. Napoléon épousa alors une princesse autrichienne, *Marie-Louise*, et donna au fils qui lui naquit en 1811 le nom de *roi de Rome*.

18. Napoléon, libre des guerres, donnait tous ses soins à l'administration, embellissait Paris, pensionnait les savants, les inventeurs, développait l'instruction publique, créait l'Université, encourageait les arts.

19. Mais trop ambitieux, il compromit cette prospérité en s'engageant dans une nouvelle guerre contre la Russie. Il franchit le Niémen (24 juin 1812), entra à Wilna, à Smolensk, défit la grande armée russe à la journée de **Borodino** sur les bords de la Moskowa (7 septembre) et entra à **Moscou**. Mais les Russes incendièrent cette ville. Les Français furent obligés de se retirer, et les rigueurs d'un hiver exceptionnel changèrent cette retraite en désastre.

20. Immédiatement les Prussiens se joignent aux Russes (1813). Napoléon reforme une armée et se relève aux journées de *Lutzen*, de *Bautzen*. L'Autriche se joint à la Prusse et à la Russie. Napoléon est encore vainqueur à *Dresde*, mais après la sanglante bataille de **Leipzig** il est obligé de reculer devant les forces immenses des alliés.

21, 22. La France est envahie. Napoléon retrouve en vain son activité d'Italie. Il frappe des coups rapides à Champaubert, Montmirail, Château-Thierry, Montereau, etc. Après la bataille indécise d'*Arcis-sur-Aube* il ne put empêcher les alliés de marcher sur Paris. Il veut aller couper leurs communications, mais Paris est pris. Napoléon abandonné est obligé d'abdiquer. On le relègue à l'île d'Elbe.

23, 24. Les Bourbons reviennent, Louis XVIII est proclamé roi, mais cette première Restauration dura peu. Napoléon quitte l'île d'Elbe et revient à Paris en triomphe (1-20 mars 1815). Il publie l'*acte additionnel* pour regagner l'opinion libérale; mais il lui faut recommencer la guerre. La bataille de **Waterloo** (18 juin 1815), vivement disputée et finalement perdue contre les Anglais et les Prussiens, amène une seconde abdication de Napoléon.

25, 26. Les traités qui suivent ces longues guerres sont désastreux pour la France, qui perd non seulement ses conquêtes, mais est ramenée aux limites de 1789. L'Angleterre domine les mers. La Russie acquiert presque toute la Pologne. La Prusse et l'Autriche sont agrandies. Quant à Napoléon, prisonnier de l'Angleterre, il va expier sur le rocher de Sainte-Hélène, où il meurt en 1821, sa gloire et ses fautes.

Sujets de devoirs écrits.

La capitulation d'Ulm.
La bataille d'Austerlitz.
Rôle de la Prusse dans les guerres de Napoléon : coalitions auxquelles elle prit part.
La campagne de 1809 *contre l'Autriche.*
L'empire français en 1810. *Administration de Napoléon.*
La retraite de Russie.
La campagne de 1813.
La campagne de France.
Les adieux de Fontainebleau.
Les Cent-Jours; *la bataille de Waterloo.*
Les traités de 1815.

Questionnaire.

1, 2. A qui la Constitution de l'an VIII faisait-elle passer le pouvoir? — Quels étaient les grands Corps de l'Etat? — Sur quel point Bonaparte franchit-il les Alpes? — Quelle ville se défendait alors contre les Autrichiens et qui la défendait? — Racontez la bataille de Marengo. — Quelle victoire Moreau remporta-t-il en Allemagne? — Qu'advint-il de Kléber? — Qu'advint-il de l'armée d'Egypte? — Quels traités furent signés avec l'Autriche? — Avec l'Angleterre?

3, 4. Comment Bonaparte réorganisa-t-il l'administration? —

Quelle différence faites-vous entre le contrôleur et le percepteur? — Quels tribunaux furent créés? — Que règle le Code civil? — Qu'entend-on par le Concordat? la Légion d'honneur?

5. Quelle fut la conduite de l'Angleterre? — Quelles conspirations encouragea-t-elle? — Comment Bonaparte s'en vengea-t-il?

6. Quel titre se fit donner Napoléon? — Quelle dignité institua-t-il en faveur de ses généraux? — Qui couronna Napoléon? — Quelle autre couronne prit-il encore?

7-9. Où prépara-t-il une armée contre l'Angleterre? — Qui l'empêcha d'opérer cette descente qu'il méditait en Angleterre? — Quel général autrichien fit-il capituler dans Ulm? — Où la flotte française fut-elle détruite? — Expliquez comment fut gagnée la bataille d'Austerlitz. — Quelles furent les principales stipulations du traité de Presbourg?

10-13. Quelle puissance veut se mesurer avec Napoléon? — Où l'armée prussienne fut-elle détruite? — Dans quelles circonstances et contre qui fut livrée la bataille d'Eylau? — celle de Friedland? — Quelle paix termina la guerre de Prusse? — Quel royaume fut formé en Allemagne? — Qu'entend-on par le blocus continental?

14. Quelle conduite Napoléon tint-il à l'égard de l'Espagne? — Qui donna-t-il comme roi aux Espagnols? — Où un corps d'armée français avait-il capitulé? — Par quelles victoires Napoléon s'ouvrit-il le chemin de Madrid? — Ces victoires terminèrent-elles la guerre?

15-17. Quels coups nouveaux frappa-t-il sur l'Autriche en 1809? — Qui empêcha la bataille d'Essling d'être une victoire décisive? — Comment Napoléon répara-t-il ce malheur? — Quel traité suivit la bataille de Wagram? — Quel pays Napoléon réunit-il encore à son empire? — Quelle était l'étendue de cet empire en 1810? — Quels étaient les royaumes feudataires?

18. Quel était le caractère de l'administration intérieure de Napoléon? — Quelle impulsion donna-t-il aux travaux publics? — Quels monuments éleva-t-il? — Quel inventeur pensionna-t-il? — Quels furent les principaux manufacturiers de l'époque? — Que fit Napoléon pour l'instruction publique? — Quels étaient les principaux savants de l'époque? — les principaux artistes?

19. Par quelle témérité Napoléon compromit-il sa situation? — Par quelles villes passa-t-il pour aller à Moscou? — Où se livra la grande bataille? — Qui ordonna de brûler Moscou? — Quels furent les conséquences et les principaux épisodes de la retraite de Russie?

20. Par quelles batailles Napoléon se releva-t-il? — Quelle puissance se joignit à la Russie et à la Prusse? — Qui périt à la bataille de Dresde? — Quelle fut l'importance de la bataille de Leipzig? — Quel est le dernier combat livré en Allemagne?

21, 22. Par qui la France fut-elle envahie au midi? — Quelles victoires remporta Napoléon dans la campagne de France? — Quelle est la dernière grande bataille? — Quand Napoléon abdiqua-t-il? — Où fut-il relégué?

23, 24. Combien de temps dura la première Restauration? — Où débarqua Napoléon? — En combien de jours revint-il à Paris? — Combien de jours dura ce second règne? — Expliquez comment fut perdue la bataille de Waterloo?

25, 26. Que nous faisaient perdre les traités de 1815? — Où Napoléon fut il relégué? — Quand mourut-il?

CHAPITRE XVI.

HISTOIRE SOMMAIRE DE 1815 A 1875

I. LA RESTAURATION.

(1815-1830.)

1. Occupation militaire du territoire français (1815-1818). — Après la bataille de Waterloo, pendant plus de trois mois, bien que la guerre fût terminée, l'invasion continua : tous les peuples accouraient à la curée, et bientôt la France se vit foulée aux pieds de 1 200 000 étrangers.

Les barrières de Paris avaient été livrées aux alliés le 6 juillet : le 8, Louis XVIII s'y présentait à son tour et faisait sa nouvelle entrée dans la capitale. Paris lui appartenait si peu qu'il était contraint de voir des fenêtres des Tuileries un camp prussien, l'arc de triomphe du Carrousel transformé en abattoir et le musée du Louvre mis au pillage. C'est à grand'peine que le roi put sauver de la destruction le pont d'Iéna.

Les alliés même parlaient de démembrer la France, de lui enlever l'Alsace, la Lorraine, la Franche-Comté. Louis XVIII s'adressant à Wellington lui dit : « Je croyais en rentrant en France régner sur le royaume de mes pères : il paraît que je me suis trompé. Croyez-vous que votre gouvernement consente à me recevoir, si je lui demande encore asile. » L'empereur de Russie, Alexandre, intervint : « Non, non, dit-il, Votre Majesté ne perdra pas ces provinces.

2. Licenciement de l'armée de la Loire ; ordonnance de proscription du 24 juillet 1815. — Les débris de l'armée française qui s'étaient retirés derrière la Loire inquiétaient

encore les alliés. Le licenciement de cette armée, la seule force qui restât à la France, fut prononcé par une ordonnance du 16 juillet, et on vit les vétérans des guerres de l'Empire se disperser, pauvres, mais fiers, obligés de cacher leur cocarde tricolore qu'ils devaient reprendre un jour.

En même temps qu'il cédait ainsi aux exigences de ses alliés, Louis XVIII satisfaisait aux colères de son parti. Le 24 juillet, par simple ordonnance, il proscrivit cinquante-sept personnes, désignées comme coupables d'avoir abandonné le roi avant le 23 mars 1815, c'est-à-dire avant sa sortie du royaume.

3. Massacres dans le Midi; le maréchal Brune. — Dans le Midi les passions étaient vivement excitées. Le 25 juin, à la nouvelle du désastre de Waterloo, une émeute éclata à Marseille et une colonie de Mamelucks, ramenés d'Egypte par Napoléon, fut massacrée. Le maréchal Brune fut massacré à Avignon et son corps jeté dans le Rhône. La veuve de l'infortuné maréchal dut attendre six ans pour obtenir justice. A Nîmes, la garnison remit la ville aux volontaires royaux; mais lorsque les soldats désarmés se retirèrent, ils durent passer sous le feu des volontaires. Bientôt les pillages et les massacres devinrent méthodiques, le cercle s'élargit; à la passion politique s'ajoutèrent les haines religieuses. Le général Lagarde fut tué en voulant sauver de malheureux protestants (12 novembre) et son assassin fut acquitté. A Toulouse, le général Ramel périt également victime des fureurs de la populace (17 août).

4. Exécutions militaires; Labédoyère; le maréchal Ney. — Plusieurs des personnes désignées par l'ordonnance du 24 juillet ne tardèrent pas à être arrêtées. Labédoyère le premier, fut condamné à mort et fusillé, le 19 août, dans la plaine de Grenelle. Il avait vingt-neuf ans. Le jour même où Labédoyère marchait au supplice, on amenait à Paris le maréchal Ney, arrêté dans un château du Cantal. On le traduisit devant un conseil de guerre que refusa de présider le maréchal Moncey, et qui se déclara incompétent. Ney fut alors renvoyé devant la chambre des Pairs. Dans les tribunes se pressaient une foule d'officiers et de princes étrangers. Ney, condamné à mort, fut exécuté le matin du 7 décembre, à la dérobée, dans l'avenue de l'Observatoire. « Soldats droit au cœur, » dit-il avec force en s'adressant au peloton d'exécution plus troublé que l'in-

trépide maréchal. Une statue, érigée en son honneur, marque aujourd'hui la place où tomba le héros de la Moskowa.

Le général Mouton-Duvernet fut passé par les armes en 1816. Les frères Faucher de la Réole furent exécutés à Bordeaux, le 27 septembre 1815. Le général Chartron fut fusillé à Lille le 12 mai 1816, le général Bonnaire dégradé ; Travot, un des pacificateurs de la Vendée dans les anciennes guerres et en 1815, fut arraché à la mort par la pression de l'opinion ; mais, détenu à perpétuité, perdit la raison.

5. Les cours prévôtales ; la Chambre introuvable. — Une loi, votée le 4 décembre 1815, institua pour trois ans, dans chaque chef-lieu de département, une cour de justice exceptionnelle, assistée d'un prévôt, prononçant des sentences sans appel et ordonnant l'exécution immédiate. La *cour prévôtale* se transportait du chef-lieu dans les villes du département. Ces cours s'attirèrent une sinistre renommée.

La Chambre, sortie des élections faites sous la pression des baïonnettes étrangères, se composait des royalistes les plus exaltés. Dans le premier transport de sa joie, Louis XVIII se félicitait d'avoir trouvé une chambre *introuvable*. Cet éloge, qu'il ne devait pas tarder à regretter, l'opinion et l'histoire l'ont changé en flétrissure.

6. Chambre modérée (1816) ; loi du recrutement (1818). — Louis XVIII s'irrita bientôt de l'attitude de cette Chambre, plus royaliste que lui-même, et cédant aux conseils du duc de Richelieu et surtout du ministre de la police, Decazes, la renvoya (5 septembre 1816).

Elle fut remplacée par une Chambre qui révéla un esprit plus modéré. Dans la session de 1818, le maréchal *Gouvion Saint-Cyr* présenta la *loi du recrutement* de l'armée qui remplaça la conscription abolie par la Charte. Sous l'empire, la jeunesse, divisée en cinq classes, pouvait être appelée sous les drapeaux de vingt à vingt-cinq ans, sans connaître la durée de son service. D'après la loi nouvelle, *tout Français devait à son pays six ans de service militaire*. Ceux que le sort ne désignait point à l'âge de vingt et un ans, se voyaient délivrés de toute inquiétude. Ceux que le sort appelait dans les rangs de l'armée savaient l'époque certaine de leur complète libération. Les règles de l'avancement furent justes et conformes à l'esprit de 1789. Les

guerres de l'empire avaient formé l'esprit de l'armée; la loi Gouvion Saint-Cyr assura le renouvellement et la perpétuité de cet esprit.

7. Fin de l'occupation militaire; congrès d'Aix-la-Chapelle (1818). — Le *duc de Richelieu*, ministre des affaires étrangères, négocia l'évacuation de notre territoire. Les souverains de Russie, de Prusse et d'Autriche se réunirent à Aix-la-Chapelle (30 septembre 1818) et fixèrent l'évacuation du territoire français au 30 novembre. Mais en même temps ils renouvelèrent contre nous leurs traités d'alliance.

8. Ministère du comte Decazes (1819). — Le comte *Decazes*, devenu ministre de l'intérieur et bientôt président du conseil (17 nov. 1819), essaya de désarmer l'opposition par une politique libérale; mais il rejetait l'ancien régime sans admettre sincèrement le nouveau. Impuissant à maintenir l'équilibre entre les deux partis dont la lutte continuait, il fut victime de ce qu'il appelait son *jeu de bascule*.

En effet il se voyait débordé par le parti libéral auquel il faisait des concessions. Aux élections de 1819, les libéraux gagnèrent 28 sièges à la Chambre. L'élection d'un ancien conventionnel, Grégoire, excita une clameur générale dans les rangs des royalistes. Un crime vint rejeter tout à fait le gouvernement dans la réaction.

9. Assassinat du duc de Berry (13 février 1820). — Le soir du dimanche 13 février 1820, le duc et la duchesse de Berry étaient à l'Opéra. Vers dix heures, la duchesse voulut se retirer, le duc la reconduisit à sa voiture. Au moment où le duc s'apprêtait à rentrer, un homme passa brusquement, le saisit, lui enfonça dans la poitrine une longue tige de fer aiguisée et s'enfuit. On s'empressa autour du prince, on le transporta dans l'appartement du directeur pendant que les danses et les chants continuaient dans la salle. La famille royale accourut éplorée, Louis XVIII lui-même arriva et assista à l'agonie de son neveu, qui mourut dans la nuit même. L'assassin, arrêté, déclara qu'il n'avait été poussé à ce crime par aucune société, mais par la haine, qu'il n'avait point de complice, et qu'il avait frappé le duc de Berry pour tarir à sa dernière source le sang des Bourbons[1]. Louvel, c'était le nom de ce misérable, était un gar-

1. Le duc de Berry était le second fils du comte d'Artois. Le duc d'Angoulême, son aîné, n'avait pas d'enfants.

çon sellier; il n'avait pas plus de vingt-six ans. Il persista dans ses déclarations devant la chambre des Pairs qui lui fit son procès (juin 1820); il y persista jusque sur l'échafaud.

10. Nouvelle réaction royaliste; loi du double vote (juin 1820). — Le parti libéral fut rendu responsable de ce crime, et la politique de modération fut condamnée. « Le poignard qui a tué le duc de Berry, disait Ch. Nodier, c'est une idée libérale. » Le comte Decazes fut abandonné par le roi (20 février), mais obtint le titre de duc.

Le duc de Richelieu forma un nouveau ministère qui suspendit la liberté individuelle, la liberté de la presse et présenta une nouvelle loi électorale, connue sous le nom de loi du *double vote* (1820). Deux collèges électoraux étaient créés par département : le collège *d'arrondissement*, et le collège *de département* formé par les électeurs du premier payant au-dessus de mille francs de contributions directes. Ceux-ci, après avoir choisi des députés avec les électeurs du collège d'arrondissement, en choisissaient encore d'autres dans le collège départemental. *Ils votaient deux fois.*

11. Naissance du duc de Bordeaux (29 septembre). — Le 29 septembre, quelques mois après la mort du duc de Berry, le canon annonçait la naissance de son fils, le duc de Bordeaux. Présenté au peuple par la duchesse de Berry du haut du balcon des Tuileries, l'enfant royal, qui semblait devoir continuer la dynastie, fut baptisé avec de l'eau du Jourdain que Châteaubriand avait rapportée de la Terre Sainte. Une souscription acheta pour lui le beau domaine de *Chambord*. Les élections de 1820, faites sous la loi du double vote, ramenèrent parmi les députés 76 membres de la Chambre introuvable. L'intérêt religieux envahit de plus en plus la politique et attaqua ouvertement l'enseignement laïque. L'université fut en réalité soumise à la direction du clergé.

12. Ministère Villèle (décembre 1821); triomphe du parti ultra-royaliste. — Enfin la droite[1], le parti qui

1. L'habitude a été prise de bonne heure dans les Chambres françaises de distinguer les partis par le côté où ils siègent. Une tradition s'est formée et l'on dit : la gauche, la droite. En général, les libéraux choisissent la gauche; les conservateurs se réunissent à droite, mais le contraire pourrait être vrai. C'est un usage, une tradition, non une loi.

ne voulait des principes de la Révolution ni au dedans ni au dehors, arriva au pouvoir avec M. de Villèle (15 décembre 1821) et devait y rester près de sept années. Louis XVIII, affaibli par les infirmités, ne voulut point recommencer la lutte et laissa le comte d'Artois son frère gouverner véritablement sous son nom.

Ne pouvant plus résister par la force ouverte, les classes populaires s'organisèrent secrètement; les conspirations naquirent des conspirations. Napoléon, sur son rocher de Sainte-Hélène, devint le refuge de toutes les espérances. Sa mort même (5 mai 1821) accrut le prestige de son souvenir. Le 1er janvier 1822, une vaste conspiration à laquelle la Fayette n'était pas étranger, reçut un commencement d'exécution à Béfort. Elle se ramifiait dans tout l'est de la France. C'était la première apparition du carbonarisme[1].

Dans l'Ouest, quatre sous-officiers du 45e de ligne, récemment arrivé de Paris à la Rochelle, avaient formé une *vente particulière*. Dénoncés et arrêtés ils furent amenés à Paris avec leurs complices, condamnés à mort et exécutés à Paris le 21 septembre, malgré la sympathie publique. Le général Berton, qui avait soulevé la petite ville de Thouars et marché sur Saumur, fut envoyé au supplice le 6 octobre. Comme les manœuvres souterraines n'ont jamais servi une cause, les complots, vers la fin de 1822, étaient réprimés, mais de sourdes colères subsistaient dans les classes inférieures. Aussi le gouvernement s'associa-t-il aux efforts de la Sainte-Alliance[2], alors occupée de contenir les peuples frémissants, et s'engagea-t-il dans la guerre d'Espagne.

13. Guerre d'Espagne (1823). — Le roi d'Espagne, Ferdinand VII, rétabli en 1814, avait payé par la plus noire ingratitude le dévouement de son peuple qui avait combattu avec tant d'énergie pour soutenir ses droits contre le frère

1. Des conspirateurs, réfugiés en Italie, en avaient rapporté les statuts et la discipline des carbonari italiens. Il se forma à Paris une société dans laquelle vinrent se fondre toutes les anciennes sociétés. Le comité supérieur reçut le nom de *haute vente*, au-dessous se trouvaient des *ventes centrales* et des *ventes particulières*. Toutes les ventes correspondaient avec leur vente supérieure, sans correspondre entre elles, et ignoraient l'existence de leurs voisines. Seul le comité supérieur savait les forces de la Société.

2. La Sainte-Alliance était une alliance faite, au nom de la religion, par la Russie, la Prusse, l'Autriche, contre la France et spécialement contre les principes français.

de Napoléon. Aussi une révolution avait-elle éclaté à Madrid, et Ferdinand avait-il été obligé de concéder les libertés que réclamait le peuple espagnol. Ce fut pour arrêter cette révolution, ce progrès des idées libérales, que les ministres de la Restauration résolurent d'intervenir. En vain les députés libéraux s'élevèrent-ils avec force contre cette guerre : l'un d'eux, Manuel, fut même expulsé de la Chambre. Mais la guerre n'en fut pas moins décidée.

14. Prise du Trocadéro (31 août 1823); capitulation de Cadix (29 septembre). — L'armée française, le 7 avril, franchissait la Bidassoa sous le commandement du duc d'Angoulême qui avait sous ses ordres Moncey, Oudinot, Molitor. Bientôt les réactions royalistes qui éclataient partout à notre apparition, malgré l'ordonnance rendue à *Andujar* (8 août) par le duc d'Angoulême, affligèrent nos soldats, spectateurs impuissants et indignés des vengeances des partis.

La marche sur Madrid s'accomplit sans difficultés, et le duc d'Angoulême entra le 24 mai dans cette capitale. Il la trouva abandonnée par le gouvernement insurrectionnel, qui s'était transporté à Séville, puis à Cadix. Ferdinand VII était au pouvoir des Cortès, et la peur, son unique sentiment, le déterminait à subir toutes les exigences. Le duc d'Angoulême, confiant à des corps détachés la poursuite des sièges entrepris, marcha droit sur Cadix pour terminer la guerre d'un seul coup. Le blocus de la place était déjà commencé depuis six semaines. L'arrivée du prince, le 19 août, fut le signal des opérations décisives. On résolut d'emporter d'assaut le *Trocadéro*, petite presqu'île fortifiée qui s'avançait dans la baie de Puntalès, en face de Cadix. Le 31 août, nos troupes s'élancèrent avec ardeur dans le canal, pénétrèrent dans la presqu'île et enlevèrent les retranchements par un assaut vigoureux. Le 20 septembre, la prise du fort de Santi-Pietri jeta l'alarme dans la ville. Le 28 et le 29, d'actives négociations s'ouvrirent, les Cortès se déclarèrent dissoutes. Au nord, Pampelune avait capitulé le 27 septembre ; la Catalogne seule prolongea sa résistance qui releva l'honneur des armes espagnoles et par suite des nôtres.

Ferdinand VII, d'ailleurs, restauré par nos armes dans toute son autorité et protégé pendant cinq ans par nos baïonnettes, fit du pouvoir qu'on lui avait rendu le plus triste usage.

Mais si l'expédition d'Espagne ne réussit qu'à prolonger le malaise de ce royaume, elle eut en France les conséquences espérées du gouvernement. Elle apaisa le mécontentement de l'armée, et donna au parti royaliste une force nouvelle.

15. Mort de Louis XVIII (1824). — Ce parti, déclarant la guerre à toute liberté de l'esprit, fit supprimer la Faculté de Grenoble, l'Ecole normale supérieure, suspendre le cours d'histoire de M. Guizot à la Sorbonne.

Afin d'avoir des élections moins fréquentes, on donna au mandat de député une *durée de sept ans*. Le 24 décembre 1823, la Chambre fut dissoute. Les nouvelles élections répondirent aux espérances ministérielles : presque tous les députés de 1815 revinrent siéger au Palais-Bourbon, et on qualifia la Chambre nouvelle de *Chambre retrouvée*. Louis XVIII alors ne régnait déjà plus que de nom ; le 16 septembre 1824, il avait cessé de vivre. Bénissant de sa main défaillante son petit-neveu, le jeune duc de Bordeaux, Louis XVIII ne put s'empêcher de dire : « Que Charles X ménage la couronne de cet enfant! » Il avait comme un pressentiment des imprudences de son frère.

16. Charles X (1824-1830) ; indemnité aux émigrés ; lois impopulaires. — « Il n'y a que M. la Fayette et moi qui n'ayons pas changé depuis 1789, » disait un jour le nouveau roi et il disait vrai. C'était toujours un émigré. A quelques instants de joie causée par l'aisance gracieuse avec laquelle il prit possession du trône, par la confiance qu'il manifestait en écartant ses gardes et en disant : « Point de hallebardes » ; par une sorte de liberté de la presse et par la promesse de maintenir la Charte, succéda une vive déception. Cent soixante-sept officiers généraux de la République et de l'Empire furent mis à la retraite.

Une loi accorda aux émigrés une indemnité pour les biens confisqués par la République.

La *loi du sacrilège*, mêlant encore le spirituel et le temporel, l'Eglise et l'Etat, faisait tomber sous l'action de la justice humaine les atteintes à la foi religieuse.

17. Le sacre (29 mai 1825) ; funérailles du général Foy (30 novembre). — Le sacre de Charles X s'accomplit le 29 mai, dans la cathédrale de Reims, avec la pompe surannée de l'antique cérémonial. Une manifestation populaire vint faire contraste avec ces fêtes officielles. Le général Foy était mort le 29 novembre : il avait consacré la dernière moitié

de sa carrière à lutter dans la Chambre des députés, avec une rare énergie et une véritable éloquence, contre la réaction royaliste. Malgré la pluie, cent mille personnes accompagnèrent au cimetière du Père-Lachaise les restes de l'homme qui s'était fait l'interprète de leurs douleurs. Une souscription ouverte en faveur de ses enfants produisit plus d'un million.

18. Le droit d'aînesse; les associations religieuses. — Dans la session de 1826, une loi fut proposée qui faisait revivre le droit *d'aînesse* dans les familles payant 300 francs d'impôt foncier. On revenait ainsi à la formation d'une classe privilégiée, on ruinait l'égalité civile, consacrée par le Code Napoléon et qui est une des conquêtes de 1789. Après diverses discussions, la Chambre des pairs rejeta l'article qui consacrait le droit d'aînesse et n'adopta que l'article relatif aux substitutions. Ce vote excita une allégresse d'autant plus vive à Paris, que la presse muette sur les discussions de la Chambre des pairs, toujours secrètes, n'avait pu calmer les inquiétudes.

De plus une vaste association qui, sous le patronage du clergé, réunissait les principaux personnages, la *Congrégation*, dirigeait réellement, puissance occulte, tout le gouvernement (1826). Le comte de Montlosier dévoila l'existence de cette congrégation et déposa contre la société de Jésus, dont le retour en France n'avait pas été légalement autorisé, une dénonciation formelle. La Cour royale de Paris se déclara incompétente ; mais les considérants de son arrêt étaient une critique sévère de l'esprit et des règles de cette société.

19. Loi rigoureuse sur la presse (1827) ; licenciement de la garde nationale (30 avril (1827). — La liberté de la presse avait favorisé la réaction contre le parti qui compromettait la religion en l'associant à la politique. Le ministère, cédant encore à l'influence de ce parti, présenta dans la session de 1827 un projet de loi des plus rigoureux. Casimir Périer traduisit ainsi ce projet : « L'imprimerie est supprimée en France et transportée en Belgique, au profit de l'étranger et des pays libres » (17 avril).

Le dimanche 29 avril, Charles X passa une revue de la garde nationale. Il fut accueilli par les cris ordinaires de *vive le roi!* mais aussi par les cris nombreux de *vive la Charte! vive la liberté de la presse!* En revenant, les

bataillons qui passaient devant les hôtels des ministres, firent entendre les cris : *A bas les ministres, à bas Villèle!* Lelendemain la garde nationale était licenciée.

Béranger[1] aiguisait contre les ministres et contre le fanatisme religieux ses épigrammes d'autant plus mordantes qu'elles semblaient plus naïves. Des élections nouvelles révélèrent assez clairement l'état des esprits. L'opposition royaliste s'allia à l'opposition libérale : des hommes qui jusqu'alors s'étaient combattus, se tendirent la main, et le résultat fut presque entièrement favorable aux ennemis du ministère. Villèle, qui était au pouvoir depuis 1821, dut se retirer et laisser se former le ministère *Martignac*, qui devait essayer une conciliation des doctrines libérales et des doctrines monarchiques (3 janvier).

20. Ministère Martignac; politique libérale (janvier 1828). — M. de Martignac détendit les ressorts du gouvernement, supprima le *cabinet noir* où l'on violait le secret des correspondances, fit une nouvelle loi favorable à la presse (19 juin 1828), rouvrit à la Sorbonne les cours de MM. Guizot, Cousin et Villemain. Enfin une expédition décisive en faveur de la Grèce, depuis longtemps réclamée par l'opinion, acheva de donner à l'administration de M. de Martignac un caractère libéral.

21. Insurrection de la Grèce (1821); intervention de l'Europe (1827); bataille de Navarin (20 septembre 1827). — L'insurrection de la Grèce contre les Turcs durait depuis sept ans. Ce pays, antique berceau de la civilisation européenne, était, sous la domination des Turcs, descendu à la condition la plus misérable. Enfin les Grecs, ranimés par les événements qui s'étaient accomplis en Europe depuis la Révolution, formèrent une vaste association, l'*hétérie*, dont les membres juraient de se sacrifier pour le triomphe de la foi et de la liberté grecques. Le drapeau de l'indépendance est déployé le 21 mars 1821 et la guerre prend bientôt un caractère acharné. Les Grecs n'avaient point de flotte : ils transforment leurs petits bâtiments en brûlots et incendient les bâtiments turcs. L'Europe s'émut bientôt au bruit de cette lutte prodigieuse, des cruautés des Turcs qui massacrèrent la population de l'île de Chios, et de la défense

1. Béranger, né à Paris en 1780, mort en 1857, éleva la chanson à la hauteur d'un genre littéraire.

héroïque des habitants de *Missolonghi* (1826) qui s'ensevelirent sous les ruines de leur ville.

Les puissances intervinrent. Les flottes de Russie, d'Angleterre et de France protégèrent les côtes de la Grèce, et la flotte turque essuya un véritable désastre dans la rade de *Navarin* (1827). Un corps d'armée français, commandé par le général Maison, descendit dans la presqu'île de Morée (1828) et assura le triomphe définitif des Grecs. Un *royaume de Grèce* fut formé et un nouvel avenir s'ouvrit pour ce pays qui, dans l'antiquité, avait été si glorieux.

22. Ministère Polignac (9 août 1829) ; l'Adresse des 221 (1830). — Cependant le sol tremblait en France. Le gouvernement ne s'appelait pas en vain la *Restauration*. Il avait transigé avec certaines nécessités de l'époque ; mais il cherchait tous les moyens de rétablir le passé.

Charles X brava le pays comme à plaisir. Il avait un moment cédé à l'opinion en laissant se constituer le ministère Martignac.

M. de Martignac, ayant échoué dans quelques-unes de ses propositions à la Chambre, le roi rebroussa chemin et se flatta de revenir aux vieilles théories de gouvernement absolu.

Le 9 août 1829, le *Moniteur* annonçait un nouveau ministère présidé par le prince Jules de *Polignac*, ami du roi et entièrement dévoué sa politique.

Royer-Collard donna le vrai mot de la situation : « Allons, dit-il, Charles X est toujours le comte d'Artois de 1789. »

Le 2 mars 1830, Charles X, en ouvrant la session législative, annonça une expédition contre Alger, parla de la prospérité financière et demanda aux Chambres « leur concours pour le bien qu'il voulait faire. »

L'*Adresse* que la Chambre vota en réponse à ce discours est demeurée célèbre sous le nom de l'*Adresse des* 221, parce que 221 voix l'adoptèrent contre 181. Elle tranchait la question dans le vif : « Sire, disait-elle, la Charte consacre, comme un droit, *l'intervention du pays* dans la délibération des intérêts publics. Cette intervention fait du *concours permanent des vues politiques de votre gouvernement avec les vœux de votre peuple* la condition indispensable de la marche régulière des affaires publiques. Sire, notre loyauté, notre dévouement, nous condamnent à vous dire que *ce concours n'existe pas.* » La Chambre fut dissoute (16 mai). L'opposition, comme le ministère,

se prépara à une lutte vive, ardente, sur le terrain électoral.

23. Expédition d'Afrique ; prise d'Alger (4 juillet). — Le ministère comptait apaiser le mécontentement par une satisfaction donnée au patriotisme. Il envoyait une armée contre Alger. Depuis quinze ans, la France recevait d'un chef de pirates, le dey d'Alger, de continuels outrages.

En 1827, notre consul ayant adressé au dey une réponse assez fière, celui-ci, plein de colère, se leva et frappa le représentant de la France d'un chasse-mouches en plumes de paon. Charles X envoya une escadre bloquer Alger, puis prépara une expédition sérieuse.

Trente-sept mille hommes furent embarqués à Toulon. Le comte de Bourmont les commandait. Ce choix avait jeté de la défaveur sur une expédition qui, en d'autres circonstances, aurait passionné le public. Le vice-amiral Duperré dirigeait la flotte, qui parut en vue d'Alger le 13 juin, défila devant ses forts et se porta vers une presqu'île située à cinq lieues à l'ouest de la ville. Le débarquement s'effectua le 14 sans que cette opération, plus difficile sur la côte africaine que partout ailleurs, fût troublée par l'ennemi. Le 18 juin, l'armée de Husseyn s'avança pour nous jeter dans la mer : elle fut complètement battue. Bientôt ralliés, les Algériens revinrent à la charge, le 24, mais sans plus de succès. Le 30, on ouvrait la tranchée devant la plus redoutable forteresse. Le 4 juillet, cette forteresse était détruite par notre artillerie et Alger, menacé d'un bombardement, capitulait. Le trésor amassé par les deys paya les frais de cette expédition qui détruisait à jamais la piraterie, nous donnait un nouveau port sur la Méditerranée et nous établissait en Afrique.

24. Les ordonnances du 25 juillet. — Le roi songea tout de suite à profiter de cette victoire pour ressaisir ce qu'il appelait les prérogatives de sa couronne. Les élections défavorables au ministère élevaient le chiffre des députés de l'opposition à 270. Les 221 signataires de l'adresse avaient tous été réélus. Aussi le ministère ne crut-il pas devoir affronter la nouvelle Chambre, convoquée cependant pour le 3 août. Charles X, s'appuyant sur la Charte elle-même pour la détruire, prétendit trouver dans *l'article* 14, qui autorisait le roi à « rendre des ordonnances pour le salut de l'État, » le droit d'accomplir les changements qu'il méditait. Le

dimanche 25 juillet, le roi signa en conseil des ministres les fameuses *Ordonnances*, qui allaient amener l'explosion de toutes les colères amassées contre la Restauration.

La première suspendait la liberté de la presse. La seconde déclarait encore la Chambre des députés dissoute. La troisième changeait le système électoral en le restreignant, principalement par l'exclusion des patentés, c'est-à-dire des commerçants, et violait l'article 35 de la Charte, qui attribuait à la *loi* seule l'organisation des collèges électoraux. Le roi voulait, au moyen de nouvelles élections faites presque exclusivement par les grands propriétaires et à l'aide d'un silence complet de la presse, obtenir une Chambre favorable à ses préjugés. Il engageait la lutte.

25. Les trois journées des 27, 28, 29 juillet 1830. — Le mardi 27, plusieurs journaux parurent malgré les ordonnances; l'agitation de Paris prit un caractère menaçant.

Le tribunal de commerce, présidé par Ganneron, déclara solennellement les *Ordonnances contraires à la Charte*. On apprit bientôt que le maréchal Marmont, duc de Raguse, venait de recevoir le commandement des troupes, et ce nom malheureux irrita encore la foule.

Le 28, le combat s'engagea presque sur tous les points. Paris se hérissa de barricades. Il ne s'agissait plus ni des ordonnances ni du ministère, mais de la chute du trône; l'insurrection déploya son étendard : le drapeau tricolore. Les soldats parvinrent à franchir toutes les barricades; mais si l'insurrection disparaissait devant eux, elle se reformait derrière les colonnes. Toutes les classes de la population se mêlaient au combat; des balles partaient des croisées; des pavés, des meubles tombaient sur la tête des soldats. Les anciens officiers et les vieux soldats de l'Empire dirigeaient le feu. Une chaleur tropicale embrasait l'air. Aussi, malgré la bravoure de la garde royale partout, le soir, les troupes épuisées avaient-elles abandonné leurs positions.

Le roi, ne voulant pas croire que la troupe pût être vaincue, continuait à se montrer sans inquiétude. « Les Parisiens sont dans l'anarchie, disait-il, l'anarchie les ramènera nécessairement à mes pieds. » Le soir il prit place, comme d'ordinaire, à sa table de jeu.

26. Prise du Louvre et des Tuileries (29 juillet). — Le jeudi 29 au matin, l'insurrection était maîtresse de Paris,

à l'exception du Louvre et des Tuileries. La défection de deux régiments de ligne établis sur la place Vendôme força Marmont à dégarnir le Louvre, qui bientôt fut envahi. Alors une panique générale s'empare des troupes. Les bataillons du Louvre jettent le désordre dans ceux du Carrousel, ceux-ci entraînent les défenseurs du jardin, puis ceux de la place Louis XV. A midi les troupes étaient en pleine retraite sur le bois de Boulogne, et le drapeau tricolore flottait sur le dôme des Tuileries[1].

La population ne souilla point sa victoire par le pillage. Maîtresse des établissements publics, des palais, du trésor, elle les protégea au lieu de les dépouiller. De pauvres ouvriers montaient la garde dans les musées, aux portes des appartements royaux.

27. Abdication de Charles X; son embarquement à Cherbourg (1er-16 août). — Devant l'insurrection victorieuse, la famille royale quitta Saint-Cloud, partit en toute hâte pour Trianon et de là gagna Rambouillet. Les troupes se débandaient ou faisaient cause commune avec le peuple. Il ne resta bientôt à Charles X que quelques régiments et les gardes du corps. Le 2 août, le roi abdiqua en faveur du duc de Bordeaux : le dauphin, duc d'Angoulême, renonçait également à ses droits. Mais cette abdication arrivait trop tard. A Paris, on y répondit en se mettant en marche sur Rambouillet. Charles X alors se décida à quitter la France, et prit lentement la route de Cherbourg, où il s'embarqua le 16 août pour un nouvel et dernier exil.

28. Résultats généraux de la Restauration; éclat des lettres et des sciences. — Quelles que soient les fautes des gouvernements, on doit leur tenir compte du bien qu'ils ont réalisé. En 1815, la France brisée sentait le besoin de se reposer des longues guerres de l'Empire, de refaire sa prospérité matérielle détruite par les désastres. La paix lui permit de rétablir cette prospérité. La population s'accrut dans une proportion considérable. Le pays put comprendre le gouvernement parlementaire, auquel il s'attacha avec tant de force qu'une révolution éclata lorsque Charles X viola la Charte.

1. Le total des citoyens tués et blessés dans les trois journées fut de 5208 ; celui des soldats fut de 781

Trois expositions de l'industrie se tinrent dans les galeries du Louvre. Un grand nombre de nos canaux datent de la Restauration, qui acheva ceux que l'Empire avait commencés. Une ordonnance royale du 29 juillet 1818 autorisa la création d'une première *caisse d'épargne* à Paris.

Le gouvernement ne s'était pas montré indifférent aux progrès des arts. Il avait encouragé les grands talents et ajouté quelques monuments à ceux qui déjà décoraient Paris. En 1824, la première pierre de Saint-Vincent de Paul était posée; la Bourse terminée en 1826. Les premiers essais de la navigation à vapeur et l'apparition des locomotives promettaient au commerce une nouvelle ère de prospérité; l'application de la science à l'industrie multipliait la puissance de nos manufactures; l'agriculture se perfectionnait.

De plus, les lettres brillaient d'un vif éclat avec les poètes *Lamartine* et *Victor Hugo*, *Casimir Delavigne* et *Béranger*, les historiens *Augustin Thierry* et *Guizot;* les philosophes *Royer-Collard*, *Jouffroy*, *Cousin*. Les chaires de la Sorbonne retentissaient des éloquentes leçons de Guizot, de Villemain, de Cousin, et de grands orateurs parlaient à la France du haut de la tribune : Royer-Collard, de Serres, Martignac, le général Foy, Casimir Périer, Manuel, Benjamin Constant, Châteaubriand.

Le mouvement scientifique était admirable. *Cuvier* (1769-1832) continuait cette étonnante reconstruction du monde antédiluvien qui révélait à l'homme les révolutions subies par le globe qu'il habite. Ses émules dans les divers ordres de sciences étaient *Geoffroy-Saint-Hilaire* (1772-1844), *Ampère* (1775-1836), *François Arago* (1786-1853), *Biot*, né en 1774, mort il y a peu d'années. Ampère et Arago trouvèrent le principe de la télégraphie électrique. Ancien ingénieur, *Fresnel* ne commença ses études scientifiques que vers 1815 : il mourut en 1828, mais il immortalisa son passage sur la terre par l'application de la lumière aux phares. La chimie s'honorait de *Thénard* (1777-1857) et de M. *Chevreul* (né en 1786). Thénard était l'ami du savant Suédois *Berzélius* (1779-1848) qui avait révélé le pouvoir exercé par la pile voltaïque sur les corps composés. *Elie de Beaumont* commençait ses voyages pour déterminer la géologie de la France.

Les arts florissaient. *Ingres* (né en 1781 à Montauban,

mort en janvier 1867), maintenait avec éclat les traditions des grands maîtres et cherchait surtout à imiter Raphaël. *Géricault* (1791-1824) donnait plus de hardiesse à ses compositions ; *Eugène Delacroix* (1798-1863), *Paul Delaroche* (1797-1856) se distinguaient par des peintures d'un goût exquis, d'une rare correction de dessin, aussi bien que *Ary Scheffer* (1795-1858), *Léopold Robert*, etc.

Enfin la musique prenait une place de plus en plus grande parmi les arts : Rossini, Boïeldieu, Hérold, Auber écrivaient de magnifiques partitions, et on allait avoir Adam Halévy, Meyerbeer

II. LOUIS-PHILIPPE Ier. (1830-1848.)

1. Louis-Philippe Ier, roi des Français (1830-1848). — Le combat de juillet terminé, le trône avait été presque aussitôt relevé que renversé. La Chambre fit à la hâte quelques modifications à la Charte de 1814 et vota, à la majorité de 210 voix, la transmission de la couronne au duc d'Orléans. Le soir, une députation de la Chambre porta ce vote au Palais-Royal, où le duc accepta le titre de *roi des Français;* le 9 août, il prêta serment à la Charte modifiée. Le nouveau roi avait alors cinquante-sept ans. Né à Paris le 6 octobre 1773, il avait été témoin du mouvement de 1789 et y avait pris part. En 1792, jeune duc de Chartres, il avait couru aux frontières et s'était distingué à la bataille de Valmy et à celle de Jemmapes.

Le règne de Louis-Philippe Ier fut fort troublé jusqu'en 1840 : le gouvernement eut peine à contenir les passions populaires lorsqu'on fit le procès des ministres de Charles X; à la suite d'une manifestation des partisans du duc de Bordeaux, la foule saccaga l'église Saint-Germain-l'Auxerrois (1831).

A la fin de février 1831, l'anarchie était réelle. Le peuple, mécontent de la politique intérieure, l'était encore plus de la politique extérieure. A ce moment le roi refusait la couronne de Belgique pour le duc de Nemours (17 février). Il ne faisait rien pour aider à la délivrance de la Pologne soulevée contre la Russie. Il ne voulait pas davantage intervenir en faveur des Italiens.

2. Casimir Périer (13 mars 1831-16 mai 1832). — Casimir Périer constitua un nouveau ministère (13 mars 1831). C'était un homme d'une rare fermeté qui, avant d'entrer au ministère de l'intérieur, dicta à Louis-Philippe ses conditions. Dominant ses collègues, s'imposant au roi, subjuguant la Chambre des députés, il prit la royauté en main, l'anima de sa vigueur, et pratiqua, non sans quelque grandeur, une politique souvent étroite et presque toujours impopulaire. Casimir Périer trouvait l'émeute continuelle dans les rues et l'Europe en feu. Partout, au bruit des événements de juillet, les peuples avaient cherché à reconquérir leurs droits ou leur nationalité. Casimir Périer ne voulut prêter à aucun l'appui de la France. Il posa hautement le principe de la paix, déclara qu'il n'interviendrait dans les affaires d'aucun peuple, mais en même temps qu'il ne souffrirait pas que personne y intervînt. Au dedans il annonça la ferme intention de rétablir l'ordre légal. Il veilla à la rigoureuse répression des émeutes, sans cependant les faire cesser : préoccupé du combat, il songeait à dompter, non à pacifier les esprits.

3. Intervention en Italie; occupation d'Ancône. — Le ministre français ne voulut rien faire pour la Pologne, trop éloignée, et la chute de Varsovie reprise par les Russes retentit douloureusement au cœur de la France.

Mais l'Autriche étendait de plus en plus son action sur l'Italie. Or, la France ne pouvait abdiquer toute influence sur une péninsule aussi voisine. Casimir Périer protesta par un acte qui aurait pu amener la guerre. Comme les Autrichiens étaient intervenus pour réprimer l'insurrection des provinces qui appartenaient au pape, le ministre français voulut intervenir à son tour pour montrer aux Italiens qu'on ne les laisserait pas tomber sous le joug de l'Autriche. Il fit occuper *Ancône*. Le 7 février, une escadre française, portant un régiment de ligne, partit de Toulon et arriva le 22 en vue d'Ancône. Le débarquement s'effectua pendant la nuit, les soldats enfoncèrent les portes et le lendemain faisaient le service de la ville, concurremment avec les soldats du pape. Le drapeau français était déployé en face du drapeau autrichien. Le défi ne fut pas relevé.

4. Émeutes continuelles en France; insurrection de Lyon (21 novembre 1831). — Dans les derniers mois de

l'année 1831, les désordres, en France, semblèrent défier tous les efforts de Casimir Périer. Dans le Midi, les légitimistes reparaissaient; des rixes graves eurent lieu à Nîmes, à Toulouse, à Marseille. A Lyon, une formidable insurrection de la population ouvrière effraya toute la France. Une lutte sanglante s'engagea qui dura deux jours; les troupes furent obligées d'évacuer la ville; l'insurrection resta maîtresse de Lyon pendant dix jours, sans que les meneurs républicains pussent changer cette insurrection en révolution. Casimir Périer concentra aussitôt autour de Lyon une armée de 36 000 hommes. Le maréchal Soult et le jeune duc d'Orléans rentrèrent dans la ville.

5. Le choléra (1832); mort de Casimir Périer (16 mai). — Bientôt un mal mystérieux et cruel, le choléra, vint dominer toutes les préoccupations. Ce fléau, sorti de l'Inde, avait déjà parcouru tout l'ancien continent, depuis la Chine et la Russie jusqu'à l'Angleterre; il sautait de ville en ville, de capitale en capitale, sans que les cordons sanitaires pussent l'arrêter. Il éclata à Paris le 26 mars 1832, et en peu de temps fit un nombre considérable de victimes. Des bruits absurdes d'empoisonnement amenèrent dans quelques quartiers de déplorables massacres. Le fléau parcourut vingt-sept départements. Dans le département de la Seine, il fit plus de 20 000 victimes.

Le 1er avril 1832, Casimir Périer visita l'Hôtel-Dieu avec le duc d'Orléans. Trois jours après, le ministre, dont la santé était depuis longtemps ébranlée, et que son activité dévorante épuisait, tomba malade, atteint lui-même du redoutable fléau. Le 16 mai, il expirait après une longue et douloureuse agonie. Sa mort causa en France, au milieu du trouble universel, une profonde impression. Malgré la différence des jugements que les partis formulaient sur sa politique, tous s'accordaient à reconnaître son talent, sa belle intelligence.

6. Ministère du 11 octobre 1832. — On s'aperçut bientôt du vide produit par la mort de Casimir Périer. Les partis, reprenant confiance, relevaient la tête. Il fallut réprimer une tentative de la *duchesse de Berry* pour soulever la Vendée, puis livrer une véritable bataille dans Paris aux républicains lors des obsèques du général Lamarque (6 juin). Aussi Louis-Philippe, le 11 octobre, réorganisa-t-il un ministère sous la présidence du maréchal Soult. *Guizot*

à l'instruction publique, *Thiers* à l'intérieur, *Broglie* aux affaires étrangères, en furent les chefs véritables. Ce ministère, l'un des plus heureusement composés du gouvernement de Louis-Philippe, chercha à donner satisfaction aux intérêts moraux et matériels. Cette époque est celle de la *loi de l'instruction primaire* (1833), d'importants travaux publics, de la prise d'Anvers qui assura l'indépendance de la Belgique (20 nov.- 23 déc. 1832), du traité de la Quadruple-Alliance (22 avril 1834), pour la protection de l'Espagne constitutionnelle.

7. Indépendance des Belges (15 octobre 1830) ; le roi Léopold (26 juin 1831). — A Bruxelles s'était fait sentir le premier contre-coup de la révolution de Juillet. Les Belges supportaient impatiemment la domination des Hollandais, avec lesquels ils différaient de mœurs, de langue, d'intérêts, de religion. Le roi Guillaume avait en vain entrepris de fondre les deux peuples et de rendre définitive l'œuvre artificielle des traités de 1815. Au mois d'août 1830 une révolution avait détaché la Belgique de la Hollande.

Le Congrès national de Bruxelles chercha un souverain. Le duc de Nemours, second fils de Louis-Philippe, fut élu. Louis-Philippe déclina l'honneur fait à son fils.

Les Belges choisirent alors Léopold, prince de Saxe-Cobourg et veuf d'une princesse anglaise (1831).

Le roi Guillaume cependant continuait la lutte. Il n'abandonna point les places que ses troupes occupaient. L'Angleterre et la France tombèrent d'accord pour fixer un délai au delà duquel on emploierait la force pour réduire le roi Guillaume.

8. Siège et prise d'Anvers (29 novembre-23 décembre 1832). — Au délai fixé (12 nov. 1832) pas un soldat hollandais n'avait quitté Anvers. Le 15 novembre une armée française de 70 000 hommes entra en Belgique, pendant qu'une flotte anglaise bloquait l'Escaut. Le maréchal Gérard et le général du génie Haxo dirigèrent avec science et vigueur le siège de la citadelle d'*Anvers*. Le 29 novembre, on ouvrit la tranchée : le feu commença le 4 décembre ; le 14, une brèche fut ouverte, et quelques ouvrages avancés tombèrent entre nos mains ; le bombardement continua, et le 23 décembre le commandant de la citadelle, le général Chassé, capitula. Le même jour, six cents Français culbu-

taient deux mille Hollandais sur la digue de Doel. Le duc d'Orléans et le duc de Nemours s'étaient distingués dans cette courte guerre, achevée en présence de l'armée prussienne qui n'avait pas osé intervenir. La prise d'Anvers releva notre situation en Europe.

Le gouvernement de Louis-Philippe intervint aussi, au midi de la France, pour assurer le triomphe du gouvernement constitutionnel et des idées libérales en Espagne et en Portugal. Ce fut le traité, dit de la *Quadruple-Alliance* (avril 1834), qui assura aux gouvernements de ces deux pays l'appui de l'Angleterre et de la France.

9. Troubles en France; insurrections d'avril 1834; attentats contre Louis-Philippe. — La France toutefois n'était pas moins troublée que les autres pays. Au mois d'avril 1834, une seconde insurrection, plus sanglante que la première, éclata à Lyon. Du 9 au 13 avril, Lyon se vit livré aux horreurs de la guerre civile, qui désola surtout le faubourg de Vaïse.

De l'automne de 1834 à l'été de 1835, sept complots contre le roi furent découverts, et le 28 juillet 1835, un grand crime vint frapper d'horreur la population de la capitale.

C'était l'anniversaire de la victoire de 1830. Le roi passait, sur les boulevards, une revue de la garde nationale et de l'armée ; Louis-Philippe s'avançait entre les troupes, lorsqu'au boulevard du Temple une formidable explosion enveloppa d'une nuée de balles le roi et son escorte. Le maréchal Mortier était tué; plusieurs généraux et officiers supérieurs blessés, des gardes nationaux, des spectateurs étaient frappés. Le roi n'avait pas été blessé. Quelques jours après, quatorze chars funèbres portaient aux Invalides la dépouille mortelle d'un maréchal de France, de plusieurs ouvriers et gardes nationaux et d'une jeune fille (5 août). Le misérable qui n'avait pas craint de semer ainsi la mort autour du roi à l'aide d'une machine infernale, pour l'atteindre sûrement, s'appelait Fieschi. Deux complices, Pepin et Morey, l'avaient aidé : tous trois subirent la peine qu'ils n'avaient que trop méritée.

Effrayé d'un attentat qui révélait dans la société un mal profond, le ministère présenta à la Chambre des députés les *lois de septembre*. Ces lois donnèrent plus de force au gouvernement, contînrent la presse sans empê-

cher les crimes de se renouveler. Des exaltés firent des tentatives isolées dont la succession entretint le pays dans de perpétuelles alarmes.

Le prince Louis-Napoléon, neveu de l'empereur[1], était venu à Strasbourg faire appel à l'armée et à la nation (3 octobre 1836). Il avait entraîné déjà un régiment d'artillerie lorsqu'il fut arrêté. Le gouvernement le fit passer en Amérique ; mais traduisit ses complices devant la cour d'assises de Colmar qui les acquitta, puisque le prince avait été remis en liberté.

10. Ministère du comte Molé. — L'administration du comte *Molé* donna au pays un moment de calme et de repos. Au delà des mers, M. Molé soutint l'honneur du pavillon. Les colonies espagnoles émancipées étaient tombées dans l'anarchie. Au Mexique comme à Buenos-Ayres, les négociants européens souffraient de ces dissensions. Afin de venger les outrages essuyés par nos nationaux, le gouvernement envoya une flotte sur laquelle se trouvait un fils du roi, le prince de Joinville. La forteresse de *Saint-Jean-d'Ulloa* fut bombardée, et la Vera-Cruz capitula (mars 1838). Le gouvernement mexicain signa, le 9 mars 1839, une paix qui satisfaisait aux réclamations de la France. Malheureusement, dans ce pays sans cesse bouleversé, les mêmes excès ne devaient pas tarder à se renouveler. Il fallut aussi une intervention à Buenos-Ayres (juin 1838). Toutes ces expéditions, auxquelles il faut ajouter nos succès en Algérie et la prise de Constantine, relevaient la politique extérieure du gouvernement de Juillet.

L'évacuation d'Ancône démontra néanmoins que cette politique, en Europe, ne perdait point sa prudence excessive (1838). L'Autriche profita de notre retraite pour étendre de nouveau son influence sur la Péninsule. Cet acte de timidité donna prise aux ennemis du ministère, qui étaient nombreux.

11. L'autorité royale et le gouvernement parlementaire; coalition des partis. — Le comte Molé voulait que le roi fût réellement le roi. Les doctrines parlementaires voulaient au contraire qu'il suivît rigoureusement la poli-

1. Le fils de Napoléon Ier était mort à Schœnbrunn au mois de juillet 1832, et le prince Louis-Napoléon, fils de Louis, roi de Hollande, et d'Hortense de Beauharnais, se portait alors comme héritier de la couronne impériale.

tique indiquée par les Chambres et prît les ministres désignés par elles. Ces doctrines étaient résumées par Thiers dans cette maxime célèbre : « *Le roi règne et ne gouverne pas.* » Les principaux chefs de l'opposition, Thiers et Guizot, s'unirent, malgré la rivalité qui les séparait, et se coalisèrent contre Molé, avec le chef de l'opposition avancée, Odilon Barrot. Ils eurent ainsi la majorité à la Chambre des députés et le roi se vit obligé de céder. Les députés les plus dévoués à la monarchie avaient vaincu le roi et porté un coup mortel à la monarchie. Louis-Philippe dut laisser dès lors appliquer la maxime de Thiers, et à partir du 1er mars 1804 jusqu'à l'année 1848 le pouvoir fut en réalité exercé par Thiers d'abord, ensuite par Guizot.

12. Question d'Orient; ministère de Thiers 1840 (1 mars-29 octobre 1840). — En 1840 la France faillit être engagée dans une guerre très grave. Le pacha d'Égypte, vassal indocile du sultan, cherchait à se rendre indépendant : il voulait même enlever aux Turcs la Syrie. Les ministres français ne cachaient point leur sympathie pour le vice-roi d'Égypte ; mais les ministres anglais entendaient maintenir l'*intégrité de l'empire otteman.* L'Angleterre sut réunir les autres puissances contre nous. A ce moment même pourtant, sur la demande du gouvernement français, elle lui restituait les restes mortels de Napoléon Ier, que le prince de Joinville allait chercher à Sainte-Hélène, et qui furent transférés solenellement aux Invalides.

Lord Palmerston, trouvant le ministère français rebelle à ses idées, fit régler la question d'Orient par les autres puissances *sans la participation de la France,* et communiqua seulement le *traité de Londres* à l'ambassadeur français quand ce traité eut été signé (14 juillet 1840).

Thiers, alors président du Conseil, ressentit vivement l'injure. Un bruit de guerre s'éleva de tous les côtés. Une loi décréta l'établissement de forts et d'un mur d'enceinte autour de Paris. L'Allemagne prenait à son tour une attitude menaçante contre nous. Le prince Louis-Napoléon, malgré l'insuccès de la tentative de Strasbourg, crut l'occasion favorable pour en essayer une nouvelle. Il débarqua presque seul à Boulogne sur mer ; mais arrêté aussitôt il fut enfermé au fort de Ham, d'où il ne s'échappa qu'en 1846.

Cependant Louis-Philippe ne voulait pas de guerre.

Thiers se retira. Guizot, qui conseillait la paix, le remplaça et son ministère, qui avait pour chef nominal le maréchal Soult, dura jusqu'en 1848. Ce fut le plus long et le dernier de la monarchie de Juillet. (29 oct. 1840-23 février 1848).

13. Ministère de Guizot (1840-1848). — Si cette seconde période du règne de Louis-Philippe est plus calme en apparence, la propagande républicaine et socialiste n'en continua pas moins avec activité. La mort tragique du duc d'Orléans, héritier du trône et prince populaire, qui périt d'une chute de voiture (1842), rendit l'espérance aux ennemis de la dynastie. A l'extérieur, on continuait la même politique de concessions à l'Angleterre. Le gouvernement refusait d'apporter des changements à la composition de la Chambre des députés et d'augmenter le nombre des électeurs; des inondations en 1846, une disette en 1847 accrurent les souffrances.

Le 24 février 1848, une nouvelle révolution renversa le trône de Louis-Philippe. Elle était la conséquence d'un ministère de sept années les plus paisibles du règne sans doute, mais durant lesquelles Guizot, avec une sérénité imperturbable avait laissé croître les périls dont la propagande républicaine menaçait la royauté, tout en refusant les réformes demandées par les plus sincères amis de la royauté.

14. Résultats généraux du règne de Louis-Philippe; loi de l'instruction primaire (1833); pénalité. — Sous ce règne la tribune française retentit des voix éloquentes de Guizot, de Thiers, de Berryer, d'Odilon Barrot et de M. Dufaure, de Lamartine, de Billault, de Montalembert.

Guizot, ministre de l'instruction publique dans le cabinet du 11 octobre 1832, a créé, pour ainsi dire, l'*instruction primaire*, fort négligée sous l'Empire et sous la Restauration. La loi qu'il prépara et fit adopter des Chambres établissait deux sortes d'écoles primaires : les *écoles élémentaires* pour les campagnes, les *écoles supérieures* pour les villes. La loi que son auteur a justement appelée « la Charte de l'instruction primaire », fut votée à la presque unanimité le 28 juin 1833. Ses résultats furent considérables.

Une loi, en 1832, supprima la peine de mort pour les crimes commis contre la propriété. Les faux-monnayeurs

ne furent plus exposés à ce châtiment terrible. De plus, une innovation très importante, établie par la même loi, donna aux jurés le moyen de remédier à l'extrême sévérité des lois. En accordant à un coupable le bénéfice des *circonstances atténuantes*, le jury, tout en maintenant la culpabilité, faisait adoucir la peine. Il pouvait ainsi diminuer le nombre des sentences capitales. On effaça, en outre, du Code pénal le carcan, la marque et la mutilation du poing pour les parricides.

L'établissement des *chemins de fer* appela l'attention sur les obstacles que pourrait rencontrer de la part des propriétaires l'exécution d'un réseau de voies nouvelles. La loi de 1841 régla toutes les difficultés que soulevait l'expropriation et toutes les garanties qu'elle demandait.

L'Angleterre comptait déjà plusieurs voies de fer que nous possédions seulement celle de Saint-Étienne. Plusieurs projets, soumis aux Chambres, avaient été ajournés, parce qu'on ne concevait aucun système d'ensemble. Enfin, dans la session de 1842, s'élabora et fut votée la loi qui décida l'exploitation d'un premier réseau en unissant le concours de l'État, des départements, des communes et de l'industrie privée.

15. Monuments ; musée de Versailles. — Sous le règne de Louis-Philippe, peu de monuments s'élevèrent ; mais ceux que l'Empire et la Restauration avaient commencés, furent terminés. Thiers, lorsqu'il faisait partie du cabinet de 1832, donna l'impulsion aux travaux publics. L'église de la Madeleine, l'arc de triomphe, le palais du quai d'Orsay, l'école des Beaux-Arts furent achevés. Le 25 octobre 1836, l'obélisque de Louqsor, amené d'Égypte, fut dressé sur la place de la Concorde. Pendant les fêtes données en l'honneur du mariage du duc d'Orléans, le roi Louis-Philippe inaugura le *musée de Versailles* (10 juin 1837). Il avait eu l'heureuse idée de consacrer l'immense palais de Louis XIV à toutes les gloires de la France[1].

16. Conquête de l'Algérie ; premier siège de Constantine (1836). — La plus grande œuvre et le plus beau résultat du règne de Louis-Philippe, c'est la conquête de l'Algérie.

1. C'est au premier janvier 1840 que le système métrique devint le système légal et unique des poids et mesures (loi de 1837).

Gravé par Erhard

En arrivant au trône, Louis-Philippe trouvait notre drapeau planté sur les murs d'Alger. Mais nous ne possédions que cette ville: on ne songea d'abord qu'à la conserver sans s'étendre au delà de la banlieue. Le 25 mars 1832, deux capitaines, d'Armandy et Yousouf, s'emparaient d'un point important de la côte algérienne, de *Bone*, l'ancienne Hippone, la ville de saint Augustin. En 1834 commença contre Abd-el-Kader, bey de Mascara, une longue lutte qui devait durer plus de douze ans, dans un pays tourmenté, sous un climat brûlant, où l'ennemi avait contre nous tous les avantages, et où triomphèrent enfin la discipline, le courage et la patience, plus héroïque encore, de notre armée.

Une expédition brillante du maréchal Clausel et du duc d'Orléans contre *Mascara* et *Tlemcen* (1835-36) mit pendant quelque temps Abd-el-Kader dans l'impuissance de rien tenter contre nous. Le maréchal voulut profiter de ce répit pour étendre nos possessions d'un autre côté: la province de *Constantine* lui semblait d'une facile conquête, et on lui disait que la capitale, peu fortifiée, ne résisterait pas longtemps, malgré la force de sa position naturelle. On partit (novembre 1836) avec un corps de troupes insuffisant; les pluies entravèrent la marche et nous avions fait des pertes considérables avant d'avoir aperçu l'ennemi. Arrivé devant la place, le maréchal comprit qu'il n'aurait pas aisément raison de cette ville perchée sur un rocher, que protège encore un torrent et que défendait toute une armée d'Arabes. le maréchal ordonna plusieurs assauts, mais ses colonnes furent repoussées. Il fallut alors opérer une retraite difficile. Cet échec causa en France une douloureuse surprise, et on accusa l'imprévoyance du gouvernement qui rappela le maréchal Clausel.

Le général Bugeaud, envoyé contre Abd-el-Kader, remporta un succès décisif sur les bords de la *Sikkah;* puis, agissant avec une prudence qui excita non moins de critiques en France que la témérité du maréchal Clausel, il signa avec Abd-el-Kader le traité de la *Tafna*, avantageux pour l'émir. Celui-ci acquérant de jour en jour, par l'influence religieuse, un empire plus grand sur les Arabes, songeait à se faire le chef de cette nation; il n'attendit que l'occasion de tourner contre nous une puissance dont il nous devait une grande partie.

Retraite de Constantine.

17. Prise de Constantine (octobre 1837). — Délivrée, pour un moment, d'Abd-el-Kader, la France, en 1837, reprit sur un plus vaste plan l'expédition de Constantine. Le général Damrémont, nommé gouverneur, dirigea cette seconde expédition (1er octobre-3 novembre). Constantine fut investie, la tranchée ouverte, une brèche pratiquée dans les remparts. Le général Damrémont, frappé d'un boulet dans la batterie, fut remplacé par le général Valée, qui annonça qu'on eût à se préparer à donner l'assaut.

Un officier résumait ainsi ce terrible assaut : « une résistance admirable ; des hommes qu'il fallait tuer deux fois ; une ville prise à la baïonnette sous un feu écrasant, maison par maison, rue par rue. » Le colonel Combes, mortellement blessé, dit au général Valée : « Ceux qui seront assez heureux pour revenir de cet assaut-là pourront dire qu'ils auront vu une belle et glorieuse journée. » Le lendemain il expirait.

18. Abd-el-Kader ; prise de la Smala (1843). — Abd-el-Kader reprit les armes contre nous et prêcha la guerre sainte. Fils d'un marabout, célèbre marabout lui-même, intelligent et fanatique, aussi habile qu'énergique, beau, grand, fort, aux yeux séduisants, comme on a pu le voir depuis à Paris, quand l'ardeur guerrière ne les rendait pas terribles ; admiré pour sa science, redouté pour sa bravoure, révéré pour sa piété, Abd-el-Kader, de simple bey de Mascara, de simple chef arabe comme il y en avait tant alors, rêvait de devenir le chef de tous les Arabes d'Afrique, après les avoir coalisés contre nous et nous avoir chassés.

L'émir se multipliait, nous échappait après chaque défaite, trouvait partout des alliés, nous harcelait de tous côtés. Un héroïque fait d'armes illustra la longue campagne de 1840. Cent vingt-trois hommes d'infanterie, commandés par le capitaine Lelièvre, retranchés dans la petite ville de *Mazagran*, tinrent tête pendant quatre jours consécutifs à plus de 12 000 Arabes. Un Arabe écrivait : « On s'est battu quatre jours et quatre nuits ; c'étaient quatre grands jours, car ils ne commençaient pas et ne finissaient pas au son du tambour ; c'étaient des jours noirs, car la fumée de la poudre obscurcissait les rayons du soleil, et les nuits étaient des nuits de feu éclairées par les flammes des bivacs et par celles des amorces »

Vers le milieu de l'année 1842, Abd-el-Kader avait per-

du presque tous ses États, ses dépôts de guerre. Il n'en paraissait nullement découragé. Courant de tribu en tribu, il retrouva bientôt une armée.

Mais le gouverneur, le maréchal *Bugeaud*, se préparait à lui porter un coup qui devait lui être sensible. C'est au désert qu'il résolut de l'atteindre dans ce qu'il avait de plus précieux : sa *Smala* ou famille. La *Smala* formait une véritable ville errante qui gardait la famille de l'émir, celles de ses principaux compagnons, ses trésors ; cité flottante qui lui tenait lieu de places fortes et qu'une cavalerie redoutable défendait. Le maréchal Bugeaud partit au mois de mai 1843 avec un fils du roi, le jeune duc d'Aumale, qui commandait la colonne mobile. Le 16, le duc d'Aumale apprit que, loin de soupçonner notre approche, les Arabes avaient dressé les tentes de la Smala dans un pli de terrain. Une attaque audacieuse et habilement conduite fit tomber la Smala en notre pouvoir. Nous fîmes une foule de prisonniers parmi lesquels se trouvaient les principaux fonctionnaires de l'émir. Le butin fut considérable. Abd-el-Kader, ne se sentant plus suffisamment protégé par le désert, se retira dans le Maroc.

19. Guerre du Maroc ; bataille d'Isly (1844) ; soumission d'Abd-el-Kader (1847). — L'empereur du Maroc, Abd-el-Raman, irrité de voir une puissance chrétienne s'établir dans son voisinage, prit hautement Abd-el-Kader sous sa protection, et bientôt les Marocains ne craignirent point d'entrer dans nos possessions. Le châtiment ne se fit pas attendre. Le maréchal Bugeaud marcha à la rencontre de l'armée marocaine, commandée par le fils même de l'empereur. Pour l'atteindre il fallait passer à gué un cours d'eau, l'*Isly*, et gravir de légères hauteurs sur lesquelles l'ennemi était rangé. Sur une butte qui dominait au loin le plateau, on apercevait la tente même du fils de l'empereur. Malgré un feu assez vif, nos troupes franchirent rapidement l'Isly. La cavalerie marocaine les charge alors avec l'impétuosité habituelle aux cavaliers d'Afrique. Nos bataillons, disposés en carrés, soutiennent le choc, et leurs feux, joints à ceux des canons qu'ils cachent et découvrent tour à tour, font les plus grands ravages dans les rangs ennemis. Les Marocains, comme autrefois les Mameluks devant les soldats de Bonaparte, tourbillonnent et disparaissent. Nos troupes avancèrent alors, s'emparèrent des

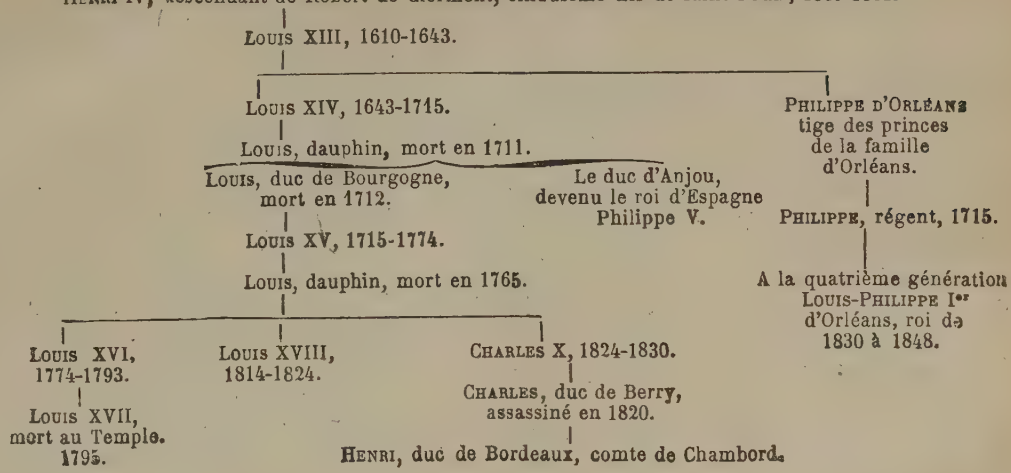
hauteurs et allèrent droit à la butte principale qu'elles enlevèrent après un court engagement. On retrouva le parasol du fils de l'empereur, glorieux trophée qui orne les Invalides à côté des drapeaux conquis sur les armées des puissances européennes (13 août 1844). Le maréchal Bugeaud fut créé duc d'Isly.

Pendant que notre armée de terre gagnait cette mémorable bataille, le prince de Joinville, au grand dépit des Anglais qui de Gibraltar entendaient notre canon, bombardait *Tanger* (15 août) et *Mogador*. Il s'emparait de cette dernière place après une lutte acharnée. Le 13 septembre nous signions un traité de paix avec le Maroc. Abd-el-Kader était mis hors la loi dans toute l'étendue de l'empire.

C'était donc Abd-el-Kader que nous avions surtout vaincu à la journée de l'Isly. Plus exalté à mesure qu'il voyait diminuer sa puissance, l'émir appelait sans cesse à la guerre sainte les tribus soumises. Une expédition dans la petite Kabylie refoula de plus en plus les derniers défenseurs de l'indépendance arabe, et dans le mois de novembre 1847 Abd-el-Kader, repoussé par l'empereur du Maroc pour lequel il devenait un embarras, abandonné de presque tous les siens, voyant l'Algérie conquise par l'armée française, traqué de toutes parts, se rendit au général *Lamoricière*, sous la condition qu'on l'enverrait à Alexandrie. On l'envoya à Toulon, puis on l'enferma au château d'Amboise, dont le prince Louis-Napoléon lui ouvrit les portes en 1852.

La reddition d'Abd-el-Kader marquait en réalité la fin de la grande guerre en Algérie, et tout ce vaste pays d'Oran à Constantine, d'Alger au Sahara appartenait à la France, au moment de la révolution de 1848. Les autres gouvernements n'ont fait qu'affermir, développer encore cette riche colonie, cette France africaine déjà capable aujourd'hui de faire bénéficier la France d'Europe de ses magnifiques moissons et des ressources abondantes de son sol fertile.

TABLEAU DE LA SUCCESSION DES BOURBONS



III. LA RÉPUBLIQUE DE 1848.

1. Révolution de février 1848. — Le gouvernement issu de la révolution de Juillet se défiait trop des classes populaires. Il persistait à n'accorder le *droit de suffrage* qu'aux citoyens aisés inscrits au rôle des contributions directes depuis la somme de deux cents francs. Il repoussait les projets de *réforme électorale* que ses partisans, même les plus dévoués, apportaient aux Chambres, et bientôt la question de la réforme devint une source d'agitations continuelles qui aboutirent à une nouvelle révolution.

Dans des banquets organisés par les députés de l'opposition, les orateurs attaquaient avec force le gouvernement. Le 22 février, un de ces banquets fut interdit à Paris; la foule devint menaçante; la garde nationale elle-même criait : *Vive la réforme!* Le ministre Guizot se vit alors obligé de donner sa démission; mais il était trop tard. Le soir du 23 février, un conflit éclate entre des bandes armées et un bataillon qui gardait le ministère des affaires étrangères, au boulevard des Capucines; cinquante victimes tombent, et le lendemain tout Paris est soulevé, hérissé de barricades.

Le 24 février au matin, Louis-Philippe est presque bloqué dans le palais des Tuileries. Le roi n'a pas voulu engager les troupes qui, laissées sans ordres, sont entourées par le peuple et assistent impuissantes à la chute du trône. Louis-Philippe abdique en faveur de son petit-fils, le jeune comte de Paris, et quitte en toute hâte son palais; la duchesse d'Orléans se présente à la Chambre des députés pour faire accepter le nouveau roi, mais la Chambre elle-même est envahie et dissoute.

2. Le Gouvernement provisoire; Lamartine. — A l'Hôtel de Ville s'était formé un gouvernement provisoire composé des noms alors les plus populaires : Dupont de l'Eure, Arago, Lamartine, Ledru-Rollin, Marie, Crémieux, Garnier-Pagès. Ce gouvernement s'occupa de prendre des mesures pour consulter le pays et établir un gouvernement définitif. Mais sa mission était difficile; car il était sans cesse assiégé par une foule surexcitée. On voulait arborer sur l'Hôtel de Ville le drapeau rouge. Lamartine, grand

orateur aussi bien que grand poète, s'avança, et, entouré de fusils menaçants, tint pendant plusieurs heures la foule captive sous le charme de son langage. Évoquant, pour repousser le drapeau rouge, les souvenirs de l'histoire, il s'écria : « Pour ma part, je ne l'adopterai jamais, car le drapeau tricolore a fait le tour du monde avec la République et l'Empire, avec vos libertés et vos gloires, et le drapeau rouge n'a fait que le tour du Champ de Mars, traîné dans les flots de sang du peuple ![1] » Une immense acclamation lui répondit et le drapeau tricolore triompha (25 février).

3. Le suffrage universel (2 mars 1848). — Le Gouvernement provisoire voulut tout de suite marquer la portée de la nouvelle révolution par des mesures libérales. Il abolit la *peine de mort en matière politique* (26 février), et dès le 2 mars proclama le suffrage universel. Tous les citoyens jouissant de leurs droits civils et politiques devenaient *électeurs*, sans distinction de fortune. En même temps Lamartine adressait à l'Europe un manifeste pacifique, et déclarait que la nouvelle République ne devait être considérée par personne comme une menace.

Le 27 avril, le gouvernement proclama l'*abolition de l'esclavage* dans les colonies.

4. Assemblée nationale constituante (4 mai 1848); attentat du 15 mai. — Le suffrage universel fut appliqué immédiatement pour l'élection d'une *Assemblée nationale constituante* composée de huit cents membres, et qui ouvrit ses séances le 4 mai. Elle eut à peine le temps de commencer ses travaux qu'elle faillit disparaître : des bandes, organisées sous le prétexte d'apporter des pétitions en faveur de la Pologne, parvinrent à envahir la salle des séances le 15 mai. La garde nationale toutefois finit par délivrer l'Assemblée et le gouvernement poursuivit ceux qui s'étaient rendus coupables de cet attentat contre la souveraineté nationale.

Une insurrection plus redoutable allait le mettre encore à l'épreuve. Les doctrines socialistes s'étaient répandues, durant tout le règne de Louis-Philippe, dans la classe

1. Allusion à l'affaire du 17 juillet 1791, où Lafayette et Bailly, pour réprimer des manifestations qui tendaient à l'abolition de la royauté, proclamèrent la loi martiale et déployèrent le drapeau rouge ; les troupes tirèrent et la foule fut dispersée, laissant de nombreuses victimes.

ouvrière, de plus en plus nombreuse et agglomérée par suite des progrès de l'industrie. Ces doctrines tendaient à établir l'égalité des salaires et des fortunes, en dépit de l'inégalité du travail et du talent. Les théories du reste variaient à l'infini, mais la misère était commune à tous les ouvriers et ne semblait point près de cesser, car ces doctrines dangereuses inquiétaient les chefs d'industrie, paralysaient le commerce, ruinaient le travail. Le gouvernement avait, pour remédier à cette misère, organisé des *ateliers nationaux*, mais ces ateliers s'encombrèrent d'une population qu'on ne pouvait ni employer, ni payer, et lorsqu'on voulut dissoudre ces ateliers, une formidable insurrection éclata.

5. Les journées des 23, 24, 25, 26 juin 1848. — Une guerre civile, telle qu'on n'en avait point vu encore, ensanglanta Paris. L'Assemblée constituante fit tête à l'orage : elle donna la *dictature* à un républicain éprouvé, le général *Cavaignac*, qui dirigea avec vigueur la répression. La garde nationale combattit de concert avec la troupe de ligne et la garde mobile, composée de jeunes gens. La lutte était acharnée. Il fallait employer la sape, la mine et les bombes pour détruire les barricades. Il fallut braquer le canon contre le Panthéon devenu une véritable citadelle. Sept généraux furent tués, cinq blessés : le général Bréa fut assassiné par les insurgés avec lesquels il était entré en pourparlers. L'archevêque de Paris, Mgr Affre, ayant voulu pénétrer dans le faubourg Saint-Antoine pour porter aux insurgés des paroles de paix, tomba victime de son dévouement. Enfin la prise du faubourg Saint-Antoine, le 26 juin, termina la lutte.

6. Gouvernement du général Cavaignac ; Constitution républicaine. — Vainqueur, le général Cavaignac remit ses pouvoirs extraordinaires à l'Assemblée, qui l'investit de nouveau de l'autorité jusqu'à l'achèvement de la Constitution républicaine. Cette constitution (10 novembre 1848) donnait presque tout le pouvoir à une *Assemblée législative* et une autorité très limitée à un *Président* élu pour quatre ans. Mais le Président était, comme l'Assemblée, élu par le suffrage universel.

7. Présidence de Louis-Napoléon Bonaparte (10 décembre 1848-2 décembre 1851). — Aux élections faites le 10 décembre pour la nomination d'un Président de la

République, le général Cavaignac échoua et le prince *Louis-Napoléon Bonaparte*, dont le nom entraîna surtout les populations des campagnes, fut nommé par plus de cinq millions de suffrages. Deux fois déjà, sous le règne de Louis-Philippe, il avait tenté, à Strasbourg et à Boulogne, de s'emparer du pouvoir; deux fois il avait échoué. Devenu Président, il s'appliqua à préparer son avènement à l'Empire.

Il s'appuya d'abord sur les anciens partis monarchiques et fit voter l'envoi d'une expédition à Rome pour détruire la république romaine et rétablir le pape Pie IX qui s'était réfugié à Gaëte, dans le royaume de Naples. Une petite armée descendit en Italie et fit le siège de *Rome*, qui fut prise le 2 juillet (1849). Même après le retour du pape (1850), les Français demeurèrent à Rome et y restèrent jusqu'en 1870.

Le Président triomphait en même temps (13 juin 1849) d'une émeute dirigée contre l'Assemblée nouvelle élue pour appliquer la constitution de 1848. Or, dans cette Assemblée, appelée l'*Assemblée législative*, les partisans des anciennes monarchies étaient nombreux. Elle commença une véritable réaction contre les doctrines républicaines. Une loi fameuse sur l'enseignement (15 mars 1850) établit en principe la *liberté de l'enseignement*, mais fut dirigée en réalité contre l'Université et eut pour but le développement des établissements religieux. La *loi du 31 mai* restreignit le suffrage universel et supprima trois millions d'électeurs.

Toutefois, les partis monarchiques, bien que satisfaits des concessions qu'ils obtenaient, s'alarmèrent de l'ambition du Président qui, maître de l'administration et de l'armée, se multipliait, faisait sentir partout son action, son influence, et régnait déjà, en un mot. La lutte ne tarda pas à s'engager entre les monarchistes et Louis-Napoléon, qu'ils avaient bien accepté pour allié, mais qu'ils repoussaient comme souverain. Quoique très suspect aux républicains, le Président cependant les ménageait, mais tous les partis, également trompés, allaient se coaliser contre lui : ils avaient déjà voté contre la revision de la Constitution qui interdisait de réélire deux fois de suite le même Président. Louis-Napoléon, à la fin de novembre 1851, voyant l'Assemblée de plus en plus hostile et ne voulant

point quitter le pouvoir auquel la loi allait l'obliger de renoncer au mois de mai 1852, prépara avec quelques-uns de ses conseillers intimes, de Morny, Saint-Arnaud, un coup d'Etat et le renversement de la Constitution de 1848.

8. Coup d'État du 2 décembre 1851 ; dissolution de l'Assemblée législative ; présidence décennale. — Dès le matin du 2 décembre 1851 les plus influents députés et les personnages les plus considérables des partis monarchiques et républicains furent arrêtés à leur domicile. Les principaux quartiers de Paris furent occupés militairement. Des décrets étaient affichés qui proclamaient l'état de siège et déclaraient l'*Assemblée dissoute*. La Constitution de 1848 se trouvait ainsi détruite par le Président qui avait juré de la maintenir et qui proposait une Constitution nouvelle.

Deux cent vingt députés se réunirent à la mairie de la rue de Grenelle-Saint-Germain, protestèrent contre ces illégalités et essayèrent d'organiser la résistance. Mais ils furent eux-mêmes saisis et enfermés. Les 3 et 4 décembre les républicains parvinrent à engager la lutte, mais ils échouèrent devant l'attitude des troupes, dévouées à Louis-Napoléon.

Dans les départements la lutte fut plus sérieuse, mais, sans organisation, elle dégénéra, dans certains départements, en désordres graves, tentatives de jacquerie qui servirent la cause du prince parce qu'elles firent craindre à tous l'anarchie. Des transportations sans jugement, prononcées par des *commissions mixtes*[1], éloignèrent les ennemis les plus ardents du nouvel ordre de choses. Louis-Napoléon avait aboli la loi du 31 mai et rétabli le suffrage universel; sept millions de suffrages (20 et 21 décembre) lui conférèrent la présidence pour dix ans, et, de plus, une autorité dictatoriale en vertu de laquelle il publia une Constitution purement monarchique.

1. C'est-à-dire composées du préfet, du général et d'un magistrat.

IV. LE SECOND EMPIRE (1852-1870).

1. Constitution du 14 janvier 1852; l'Empire (2 décembre 1852). — Cette Constitution, dite du 14 janvier 1852, rappelait les principales dispositions de celle de l'an VIII. L'autorité effective, la pleine puissance était concentrée entre les mains du Président, nommé pour dix ans. Le pouvoir législatif était exercé par le *Corps législatif* et le *Sénat*. Mais les discussions du Corps législatif ne pouvaient plus retentir au dehors et n'étaient connues que par une froide analyse. Louis-Napoléon réorganisa l'administration et se fit enfin, après un nouveau plébiscite, proclamer *empereur des Français* (2 décembre 1852).

2. La guerre d'Orient; alliance de la France et de l'Angleterre contre la Russie. — Le nouvel empereur songea à s'assurer l'avenir et épousa une jeune Espagnole, Mlle Eugénie de Montijo, comtesse de Téba (30 janvier 1853). Puis il voulut tout de suite relever la situation de la France en Europe et raviver les traditions du premier Empire en intervenant dans la question d'Orient, de nouveau rouverte. Bien qu'il eût prononcé à Bordeaux, pour rassurer L'Europe, ces mots fameux : « L'Empire c'est la paix », Napoléon III[1] ne craignit pas d'inaugurer son règne par une grande guerre.

Le czar de Russie Nicolas essayait de précipiter la ruine de la Turquie et ses troupes avaient envahi les provinces danubiennes[2], le 3 juillet 1853. Napoléon III s'allia alors avec l'Angleterre pour s'opposer aux projets ambitieux du czar et maintenir l'équilibre européen.

3. Expédition de Crimée; bataille de l'Alma (20 septembre 1854). — Tandis qu'une flotte anglo-française allait dans la mer Baltique détruire la forteresse de *Bomarsund* (îles d'Aland) (16 août 1854), et menacer celle de Cronstadt, une armée française était transportée en Turquie, où elle était rejointe par les troupes anglaises. La seule apparition de cette armée détermina les Russes à lever le siège de Silistrie (juillet 1854).

1. Il prit ce titre parce que le duc de Reichstadt, selon l'ordre héréditaire, aurait dû être Napoléon II.

2. La Moldavie et la Valachie, qui forment aujourd'hui le royaume de Roumanie.

Les généraux alliés ne voulant point se lancer à la poursuite des armées russes au delà du Danube, se décidèrent à porter à la Russie un coup sensible en attaquant *Sébastopol*, son principal arsenal, menace perpétuelle pour Constantinople. Le 14 septembre 1854 le corps expéditionnaire, dirigé par le maréchal de Saint-Arnaud et lord Raglan, débarqua en Crimée. Les Russes, retranchés derrière le cours du petit fleuve de l'*Alma*, sur des hauteurs hérissées d'artillerie, comptaient rejeter les troupes alliées dans la mer. Grâce à l'élan, à l'agilité des soldats français, les hauteurs furent escaladées, les Russes tournés, refoulés : ce fut une victoire décisive et brillante (20 septembre 1854) qui eut d'autant plus de retentissement en Europe que c'était la première bataille rangée où figuraient les Français depuis Waterloo. Le maréchal de Saint-Arnaud, miné depuis longtemps par la maladie, ne survécut que huit jours à son triomphe, et le général Canrobert prit le commandement de l'armée.

4. Siège de Sébastopol (octobre 1854-septembre 1855). — La victoire de l'Alma ouvrait la route de Sébastopol, dont le siège commença (octobre 1854). Ce fut un siège unique dans les fastes de l'histoire moderne ; les alliés n'avaient pas assez de troupes pour investir la place, que les Russes ne cessaient de ravitailler : il fallait creuser les tranchées dans un terrain rempli de rochers ; les armées opéraient à cinq cents lieues de leur pays, attendant le plus souvent leur matériel et leurs provisions, livrés à la merci des vents impétueux qui soufflent dans la mer Noire.

De plus, l'armée russe qui tenait la campagne, inquiétait les alliés. Par une froide et brumeuse matinée de novembre (5 novembre), les Anglais établis près d'*Inkermann* sont tout à coup surpris par les Russes : ils n'en soutiennent pas moins avec une solidité inébranlable une lutte dont l'inégalité passait toute proportion. Les bataillons français du général Bosquet arrivèrent à leur secours et se précipitèrent, la baïonnette en avant, sur les Russes, qui furent obligés de se retirer après des pertes sensibles.

Survint un hiver des plus rigoureux. Les soldats étaient obligés de rester enfouis sous leurs tentes, heureux s'ils avaient assez de bois pour se réchauffer. Dans les tranchées les souffrances étaient affreuses et il fallait travailler, combattre.

Assaut de Sébastopol.

On avait fini par reconnaître que la clef du système de défense de Sébastopol, c'était la tour *Malakoff*. Les travaux furent dirigés de ce côté et la place serrée de plus près. Au mois de mars 1855 l'empereur Nicolas mourut, mais son fils, Alexandre II, continua la guerre par point d'honneur. Alors les alliés poussèrent le siège avec une nouvelle vigueur sous les ordres du général Pélissier, auquel le général Canrobert, avec une rare noblesse d'âme, avait cédé le commandement. Plusieurs ouvrages avancés, entre autres le Mamelon Vert, furent emportés, mais un assaut prématuré contre Malakoff échoua le 18 juin. Toutefois l'armée russe du dehors ayant été définitivement écartée par la bataille de *Traktir* (16 août), les alliés résolurent d'enlever à tout prix la tour Malakoff, qui était devenue, grâce aux travaux des Russes, une citadelle redoutable.

Après un bombardement terrible, la tour fut attaquée le 8 septembre, tandis que le reste de l'armée s'élançait sur les bastions voisins. Malgré un feu épouvantable et plusieurs retours offensifs, les troupes du général de Mac-Mahon demeurèrent maîtresses de la tour Malakoff qui n'était plus qu'un amas de décombres. Le grand résultat était obtenu : Malakoff pris, Sébastopol nous appartenait.

5. Congrès de Paris (1856). — Ce magnifique succès termina la guerre. Un congrès se réunit à Paris ; la paix fut signée le 30 mars 1856 et la Russie perdait le fruit de longues années de travail et d'énormes dépenses. Quelques jours auparavant un héritier était né à l'empereur Napoléon III, auquel tout paraissait alors sourire[1].

6. Attentats ; loi de sûreté générale (1858). — Mais bientôt des attentats dirigés par des Italiens contre l'empereur Napoléon III vinrent troubler la paix. Le 14 janvier 1858, des bombes furent lancées dans la foule au moment où l'empereur arrivait à l'Opéra et firent un grand nombre de victimes. Le Gouvernement demanda pour sa défense au Corps législatif une loi de sûreté générale. Cette loi l'armait d'un pouvoir discrétionnaire à l'égard des individus condamnés par les tribunaux pour délits politiques ; les emprisonnements, les envois en Algérie recommencèrent comme au lendemain du 2 décembre.

1. Cet héritier, désigné sous le titre de prince impérial, devait finir de la manière la plus tragique, le 1er juin 1879, en combattant avec les Anglais contre les Zoulous, peuplade de l'Afrique australe.

7. Guerre d'Italie (1859); bataille de Magenta (4 juin) et de Solferino (24 juin). — Ces conspirations ourdies par de fanatiques Italiens furent un argument dont se servit le comte de *Cavour*, ministre du roi de Sardaigne Victor-Emmanuel, pour entraîner l'empereur Napoléon III à faire la guerre à l'Autriche et à affranchir l'Italie.

Le Piémont, sûr de l'appui de la France, prit à l'égard de l'Autriche une attitude fière qui ne tarda pas à amener la guerre. Les Autrichiens qui occupaient la Vénétie et la Lombardie depuis 1815, envahirent le Piémont. Les troupes françaises franchirent les Alpes et une partie s'embarqua à Toulon pour Gênes, avec l'empereur Napoléon III (avril et mai 1859).

L'armée parut d'abord vouloir se diriger vers Plaisance et livra l'heureux combat de *Montebello* (20 mai). Puis, trompant l'ennemi, elle se reporta vers le Tessin, mouvement que les Piémontais protégèrent par le combat de *Palestro*. Le général autrichien Gyulai précipita alors son armée vers Milan : il arriva encore à temps non pour nous disputer le passage du Tessin, mais pour jeter ses régiments entre cette rivière et Milan. La bataille de *Magenta* faillit d'abord être perdue, mais le général de Mac-Mahon, arrivant de *Turbigo*, força les Autrichiens à reculer et s'empara du village de Magenta (4 juin 1859). Les Français entrèrent à Milan (8 juin) et battirent encore les Autrichiens à *Melegnano* (Marignan).

Les Autrichiens semblèrent alors abandonner la Lombardie, mais quand l'armée française approcha des bords du Mincio, elle vit tout à coup les hauteurs voisines de cette rivière couvertes d'ennemis. Les Français, sous un soleil ardent, s'élancèrent à l'assaut des hauteurs de *Solferino* et de *Cavriana* (24 juin), s'en emparèrent après une lutte acharnée. Un orage qui éclata, empêcha les Français de changer en déroute la défaite des Autrichiens, qui purent se retirer au delà du Mincio.

8. Paix de Villafranca ; l'unité italienne. — On se répétait encore les derniers détails de la journée de Solferino, lorsque le télégraphe annonça tout à coup la conclusion de la paix. Une entrevue eut lieu à *Villafranca*, entre l'empereur d'Autriche François-Joseph et l'empereur Napoléon III, et les deux souverains signèrent les préliminaires de la paix. L'empereur d'Autriche cédait la *Lombardie* à

Napoléon III, qui la remettait au roi Victor-Emmanuel. Les différents Etats de la Péninsule devaient, selon le traité définitif de *Zurich*, former une confédération sous la présidence honoraire du Pape. La Confédération ne se forma point. L'Italie centrale demanda à s'unir au Piémont et par une suite de révolutions, d'invasions successives, le Piémont devint le maître de la Péninsule. Le royaume de Sardaigne se transforma en *royaume d'Italie*. L'unité italienne fut faite (1860-1861).

9. Retour de la Savoie et du comté de Nice à la France (1860). — Dès 1860, la France, à raison de ces changements, avait réclamé sa frontière naturelle des Alpes, perdue en partie lors des traités de 1815. La *Savoie* et le *comté de Nice* furent cédés à la France par le roi Victor-Emmanuel (mars 1860), et les populations consultées par la voie du suffrage universel accueillirent avec joie ce retour à la patrie française. Le 14 juin le drapeau français était porté par des guides hardis sur la plus haute cime du Mont Blanc.

10. Liberté commerciale (1860); changements à la Constitution (24 novembre 1860). — La guerre d'Italie amena un changement complet dans la politique impériale. Une amnistie générale, proclamée dès le mois d'août 1859, permit à un grand nombre de proscrits de rentrer en France. Un *traité de commerce* signé avec l'Angleterre fit entrer, mais trop brusquement, le commerce français dans la voie du *libre-échange*[1]. Enfin des changements apportés aux rapports des Chambres avec le Pouvoir rapprochèrent le gouvernement impérial des gouvernements constitutionnels. Les discussions des Chambres, publiées, purent retentir dans le pays et l'éloquence parlementaire retrouva, avec ses anciens maîtres, de nouveaux disciples.

11. Expéditions lointaines : de Syrie, de Chine, de Cochinchine. — Encouragé par le succès de nos armées, le gouvernement impérial intervenait dans toutes les questions qui étaient soulevées dans le monde. Il envoya

1. C'est-à-dire l'entrée libre en France des marchandises étrangères et l'entrée libre de nos marchandises en pays étranger. Toutefois le traité de commerce de 1860 n'allait pas jusqu'à cette complète franchise : il diminuait seulement les droits qui pesaient sur les produits des manufactures anglaises.

en 1860 un corps expéditionnaire protéger les chrétiens de *Syrie* contre le fanatisme musulman.

Une petite armée française jointe à une armée anglaise alla forcer les portes de l'empire de la *Chine*. La bataille de *Pali-kao* ouvrit aux Anglais et aux Français la route de *Pékin*, et nos troupes défilèrent dans cette immense capitale jusqu'alors fermée aux Européens (1860). Puis, dans la presqu'île de l'Indo-Chine, une guerre heureuse (1861-62) nous assura la possession d'une grande partie de la *Cochinchine*, qui devint et est restée une colonie française[1].

12. Expédition du Mexique (1861-1867). — Malheureusement une expédition envoyée au Mexique fut prolongée outre mesure et prit des proportions exagérées. Entreprise d'abord (1861) de concert avec l'Angleterre et l'Espagne, elle fut poursuivie par la France seule. Le général de Lorencez, n'ayant que peu de troupes, s'avança dans l'intérieur du pays et éprouva, à l'assaut de *Puebla*, un échec qui obligea le gouvernement impérial d'envoyer au delà de l'Atlantique une véritable armée.

Les Français firent le siège de *Puebla* et s'emparèrent, après une lutte acharnée, de cette grande cité (17 mai 1863). Puis ils entrèrent à *Mexico*, où ils auraient pu obtenir toutes les satisfactions qu'ils auraient voulu demander pour les insultes faites à nos nationaux et le tort fait à notre commerce. Mais le but de l'expédition se dévoila. Il s'agissait de remplacer la république, au Mexique, par un gouvernement monarchique, un empire au profit d'un prince autrichien, l'archiduc Maximilien. Cette entreprise insensée échoua. L'archiduc, soutenu par nos troupes, fut proclamé, mais nos régiments étaient obligés de sillonner le vaste territoire du Mexique pour faire reconnaître son autorité. De graves événements qui se passaient en Europe et l'intervention diplomatique des Etats-Unis contraignirent l'empereur Napoléon III à rappeler l'armée. Maximilien, abandonné à ses propres forces, essaya de se maintenir : fait prisonnier à Queretaro, il périt fusillé par ordre du président Juarez qu'il avait renversé et qui se montra impitoyable (19 juin 1867).

1. Cette colonie comprit, à partir de 1867, six provinces. La capitale fut *Saïgon*.

13. Guerre de la Prusse et de l'Italie contre l'Autriche ; bataille de Sadowa ; cession de la Vénétie ; médiation de la France (1866).— Paralysée par cette expédition du Mexique, la politique impériale devenait faible et indécise en Europe. Napoléon III ne pouvait secourir la Pologne qui s'était soulevée en 1863 contre la Russie. Il n'osa pas défendre (1864) le *Danemark* contre les convoitises de la Prusse et de l'Autriche, qui lui enlevèrent les duchés de Holstein et de Schleswig. Il crut habile de laisser l'Italie s'unir à la Prusse pour attaquer l'Autriche. Mais la victoire de l'armée prussienne à *Sadowa* [1] (3 juillet 1866) révéla la puissance militaire de la Prusse. Napoléon III alors accepta la *Vénétie* que lui abandonnait l'empereur François-Joseph pour désintéresser l'Italie, et voulut prendre le rôle de médiateur. Non préparé à la guerre, ayant déjà une armée au delà de l'Atlantique, Napoléon III ne pouvait agir que par sa diplomatie; il ne put sauver l'Autriche, qui fut obligée de reconnaître les accroissements considérables du royaume de Prusse.

14. Guerre avec la Prusse ; chute de l'Empire (4 septembre 1870). — Toutes ces fautes donnaient une force croissante à l'opposition, qui réclamait et obtenait des lois de plus en plus libérales. Enfin, le 2 janvier 1870 Napoléon III, renonçant à son ancienne politique, inaugura avec le ministère de M. Émile Ollivier, un des plus éloquents députés de l'opposition, un gouvernement parlementaire, semblable à celui du roi Louis-Philippe. Mais l'essai de ce nouveau système, quoique légitimé par un *plébiscite* (8 mai), fut presque aussitôt interrompu par la guerre avec la Prusse.

Le gouvernement se précipita dans cette guerre sans préparation. Les défaites vinrent coup sur coup détruire les illusions. En dehors des fautes militaires et de l'infériorité du nombre de nos troupes, on reconnut bien vite que l'administration de l'armée était insuffisante pour une guerre entreprise contre un adversaire depuis longtemps préparé. Deux combats malheureux, les batailles de *Reichshoffen*[2] et de *Forbach* (6 août), livraient le pays à l'invasion. L'armée principale, commandée par Bazaine, après

1. Près de Kœniggrætz, en Bohême.
2. Voir plus loin la guerre de 1870, page 555.

trois grandes batailles sous Metz les 14, 16 et 18 août, se trouva enveloppée et obligée de rester sous la protection de cette place. Une armée qui se formait à Châlons fut alors dirigée sur Metz, mais le désastre de *Sedan* (2 septembre), la captivité de l'armée et de l'empereur produisirent une telle irritation que le gouvernement fut renversé, à Paris, en quelques heures, et la *République* proclamée le 4 septembre.

15. Résultats généraux. — Le gouvernement impérial, qui venait de finir au milieu de désastres inouïs, avait, on ne saurait l'oublier sans injustice, donné pendant dix-neuf ans à la prospérité publique une impulsion peu ordinaire. De nombreuses institutions avaient répondu à la nécessité de plus en plus reconnue de s'occuper des classes laborieuses : asiles, crèches pour les enfants, hospices, maisons de convalescence pour les malades; sociétés de secours mutuels, assistance judiciaire, caisses d'épargne, caisses des retraites, etc. Paris avait été pour ainsi dire rebâti sur un plan magnifique. De nombreux canaux creusés, les ports agrandis, le cours des rivières amélioré, la digue de Cherbourg terminée, un réseau immense de chemins de fer mis en exploitation, avaient facilité et activé le commerce. Des concours agricoles, des subventions, le reboisement des montagnes, avaient témoigné de la sollicitude du gouvernement pour l'agriculture, sollicitude d'autant plus vive qu'il trouvait son plus ferme appui dans les campagnes. Les brillantes expositions universelles de 1855 et de 1867 attestèrent le développement remarquable de l'industrie et charmèrent l'Europe, dont les souverains mêmes vinrent successivement admirer tant de merveilles.

Des progrès sérieux dans la législation; une vive impulsion donnée à l'instruction primaire, surtout par le ministre Duruy (1863-69), montraient que le gouvernement se préoccupait des intérêts moraux du pays. Toutefois le silence trop long de la liberté, qui favorisait bien des abus ; le luxe, encouragé par l'exemple de la cour et favorisé par le développement de fortunes nouvelles; la folie des jeux de bourse et des jeux de salon, donnèrent à la société française un air de corruption et semblaient justifier la mission que s'attribua le roi de Prusse, déguisant ses projets ambitieux et se disant envoyé pour châtier la France.

TABLEAU DE LA FAMILLE BONAPARTE.

JOSEPH	NAPOLÉON Ier	LUCIEN	LOUIS NAPOLÉON	ÉLISA	PAULINE	CAROLINE	JÉRÔME
Aîné de la famille, roi de Naples, puis roi d'Espagne.	Né en 1769, premier Consul 1800, empereur 1804-1814, mort en 1821, eut d'un second mariage avec Marie-Louise, | Napoléon, roi de Rome, mort en 1832 duc de Reichstadt.		Né en 1778, mort en 1846, roi de Hollande, épousa Hortense de Beauharnais, fille de l'impératrice Joséphine. | Louis Napoléon, né à Paris en 1808, président de la République 1848, Empereur 1852-1870, mort en 1873. | Louis-Eugène Napoléon, né à Paris en 1856, mort le 1er juin 1879 dans l'Afrique Australe.	Épousa le prince Bacchiochi	Épousa le prince Borghèse.	Épousa Murat, roi de Naples.	Né en 1774, épouse d'abord une Américaine, Mlle Patterson, puis la princesse Catherine de Wurtemberg; il fut roi de Westphalie 1807-1813 et mourut en 1861, laissant de son second mariage : | Jérôme Napoléon, né en 1822, marié en 1859 à la princesse Clotilde, fille du roi Victor-Emmanuel. — Princesse Mathilde

X. LA GUERRE FRANCO-ALLEMANDE (1870-1871).

1. Ambition de la Prusse; guerre de 1870; batailles de Reichshoffen et de Forbach (6 août). — La Prusse, dirigée, sous l'autorité du roi Guillaume, par un ministre hardi, le *comte de Bismarck*, ne se contentait point des acquisitions faites en 1866. Elle voulait *unifier* l'Allemagne et ne le pouvait qu'en abaissant la France. Tout en prodiguant les déclarations pacifiques, elle ne s'appliquait qu'à perfectionner son organisation militaire. Le gouvernement français, averti, songea bien aussi à améliorer la sienne, et une loi du 1er février 1868 augmenta la durée du service militaire et créa, comme réserve de l'armée, une garde nationale mobile. Mais la garde mobile ne fut ni réunie, ni exercée, ni même équipée. On se crut prêt parce qu'on avait adopté le fusil à tir rapide, analogue à celui des Prussiens et perfectionné par Chassepot, et un petit canon à balles ou mitrailleuse. La Prusse, qui connaissait à merveille toutes les imperfections de notre armée, le nombre de nos soldats, de nos fusils, de nos canons, eut l'art de se faire déclarer une guerre qu'elle désirait (15 juillet 1870).

Les Prussiens saisissent l'occasion que leur offrent les mauvaises positions de notre armée dispersée sur une ligne trop étendue le long de nos frontières. Le 4 août, au nombre de 40 000 hommes, ils écrasent une division française commandée par le général Abel Douay et isolée sur les bords de la Lauter à *Wissembourg*. L'ennemi entre en France. Le maréchal de Mac-Mahon, commandant le deuxième corps d'armée et qui occupait l'Alsace, se porte en avant, cherche et trouve une forte position à *Reichshoffen* et à *Freschwiller*, d'où il menacerait le flanc des Allemands s'ils s'avançaient sur Strasbourg. Mais il avait à peine trente-cinq mille hommes, et le prince royal de Prusse lui en opposa cent vingt mille. Les troupes d'Afrique, les turcos principalement, se jetèrent en vain, avec leur furie habituelle, sur les canons prussiens. Les ennemis étaient trop nombreux, et le maréchal de Mac-Mahon, pour assurer la retraite, dut sacrifier sa magnifique brigade de cuirassiers. Les cuirassiers renouvelèrent contre des tirailleurs et des batteries formidables, à travers des vergers, les charges fameuses de leurs ancêtres de Waterloo. Le même jour (6 août), à *Forbach*, le corps d'ar-

mée du général Frossart était repoussé et abîmé par une autre armée prussienne.

2. Batailles de Metz (14, 16, 18 août); désastre de Sedan (2 septembre). — La perte de ces deux batailles ouvrait le pays à l'invasion, qui s'étendit dans nos départements de l'Est, rapide, terrible, avec ses exigences, ses réquisitions, ses cruautés même, qui laisseront en notre pays de longs souvenirs. Trois masses énormes, formant un chiffre de plus de cinq cent mille hommes, envahissaient la France.

Notre armée principale, commandée par le maréchal Bazaine, restait sous la protection de la place de *Metz*, au lieu de se replier rapidement : et malgré les glorieux combats de *Borny* (14 août), de *Gravelotte* (16 août) et de *Saint-Privat* (18 août), où les armées prussiennes firent des pertes énormes, l'armée française fut entourée et resserrée autour de Metz.

Une nouvelle armée, formée à Châlons, fut témérairement envoyée à son secours; cette seconde armée à peine organisée, bientôt obligée de se replier, fut acculée à la frontière du Nord, et enveloppée autour de la petite place forte de *Sedan*. Après deux jours de combats sanglants, cette armée, privée de son chef, le maréchal de Mac-Mahon, grièvement blessé, fut refoulée dans la place de Sedan, où, accablée par l'artillerie allemande, elle ne pouvait ni résister ni vivre. L'empereur Napoléon III, qui se trouvait avec cette armée, capitula en se rendant prisonnier de guerre avec quatre-vingt mille hommes (2 septembre 1870).

3. Gouvernement de la Défense nationale (4 septembre 1870). — Lorsque cette nouvelle arriva à Paris, une révolution éclata; le Corps législatif fut envahi (4 septembre), et un gouvernement nouveau s'installa à l'Hôtel de Ville, prenant le titre de gouvernement de la *Défense nationale*. Les principaux membres de ce gouvernement, présidé par le général *Trochu*, gouverneur de Paris, étaient MM. Jules Favre, Ernest Picard, Jules Simon, Crémieux, Gambetta.

4. Bombardement de Strasbourg. — Tandis que les armées prussiennes, victorieuses à Sedan, venaient investir et assiéger *Paris*, d'autres troupes allemandes s'emparaient successivement de nos forteresses.

Strasbourg, notre boulevard en Alsace, investi le 13 août,

Combat de Reischoffen. Zouaves et turcos chargeant les Prussiens.

se vit, à partir du 15, exposé à un bombardement qui s'attaquait à la ville même. Les nuits étaient des nuits de feu et d'horreur. Le faubourg de Pierre, le centre de la ville, les plus riches maisons, le quartier du Broglie, furent dévastés par l'incendie. Le Temple Neuf, la Bibliothèque, qui comptait cent quatre-vingt mille volumes et quantité de manuscrits précieux, devinrent la proie des flammes. Les projectiles atteignaient surtout les édifices publics, la cathédrale elle-même, qui fut mutilée, tout ce qui faisait en un mot l'ornement et le légitime orgueil de Strasbourg. Par son énergie dans ce siège affreux, Strasbourg a augmenté les regrets que nous cause sa perte. La ville, à bout de ressources, dut capituler le 28 septembre. Quelques jours auparavant *Toul* avait succombé, et non moins glorieusement.

5. Capitulation de Metz (27 octobre 1870). — Paris cependant, investi depuis le 19 septembre, tenait à distance les Prussiens, qui ne se trouvaient pas en mesure de l'attaquer de vive force. Des troupes se rassemblaient sur les bords de la Loire, et notre situation paraissait s'améliorer. La capitulation du maréchal Bazaine à *Metz* (27 octobre) vint changer la face des choses. Investi, enserré par des lignes de batteries, qu'il n'était pas aisé de franchir, il n'essaya pas sérieusement, malgré la belle qualité de ses troupes aguerries qui constituaient la plus belle armée que la France ait eue depuis longtemps, de rompre le cercle de fer et de feu tracé autour de lui. Le maréchal savait le gouvernement impérial tombé; il ne croyait pas à la défense sérieuse de Paris, ni à la durée du gouvernement nouveau; il accueillit avec trop de confiance les bruits alarmants que les Prussiens répandaient dans son camp, et qui représentaient la France en pleine dissolution; il concevait sans doute l'espérance de voir la guerre se terminer bientôt et de demeurer avec son armée invaincue l'arbitre de la situation. Lorsque les vivres diminuèrent, il négocia. M. de Bismark, qui avait un moment paru entrer dans les vues du maréchal Bazaine, ne voulut plus entendre parler de convention lorsqu'il comprit que l'armée devait nécessairement se rendre. Le jour fatal arriva en effet. Le maréchal dut capituler, et livrer prisonniers de guerre les cent mille hommes qui lui restaient, un matériel énorme, des forts superbes, un arsenal de premier

ordre et une ville qui était un des plus solides remparts de la France[1] (27 octobre).

Verdun, assiégé depuis le 25 août, capitule à son tour le 8 novembre, mais après une belle résistance et de nombreuses sorties, dont quelques-unes très brillantes et efficaces. *Belfort*, investi le 2 novembre, se préparait, sous les ordres du colonel Denfert-Rochereau, à une résistance digne de la réputation de cette forteresse.

6. L'armée de la Loire; bataille de Coulmiers (9 novembre). — Le courage des habitants de ces villes montrait que la France, après tout, ne se laissait pas abattre. Les Allemands, qui s'étaient étendus au sud de Paris jusqu'à Orléans, rencontrèrent une résistance héroïque à *Châteaudun*[2] (18 octobre). Un des membres du gouvernement, M. Léon *Gambetta*, avait quitté Paris en ballon et pris avec une rare vigueur la direction de la guerre en province. Une armée improvisée sur les bords de la Loire et composée de régiments venus d'Afrique, de bataillons pris dans les dépôts et de mobiles, défit un corps d'armée bavarois à la journée de *Coulmiers* (Loiret) (9 novembre). La conséquence de cette victoire, due au général d'Aurelle de Paladine, fut la reprise de la ville d'Orléans.

7. Siège de Paris; batailles de Villiers-Champigny (30 novembre, 2 décembre); bataille d'Orléans (2–4 décembre). — Le succès de Coulmiers ranima le courage des habitants de Paris qui, d'ailleurs, décidés à résister, avaient énergiquement arrêté, le 31 octobre, un mouvement séditieux et montraient qu'ils entendaient maintenir l'union devant l'ennemi. Le général Trochu se hâta d'achever l'organisation de l'armée de Paris, qui déjà avait tenté plusieurs reconnaissances et montré quelque solidité. Apprenant que l'armée de la Loire comptait s'approcher du

1. Le maréchal Bazaine, après la guerre, fut traduit devant un conseil de guerre qui siégea au petit Trianon près de Versailles et qui, après de longs débats, condamna l'ancien chef de l'armée du Rhin à la peine de mort et à la dégradation militaire (10 décembre 1873). Le maréchal de Mac-Mahon, alors président de la République, commua la peine en vingt ans de détention, mais Bazaine ne tarda pas à s'échapper de l'île Sainte-Marguerite, où il avait été enfermé.

2. Le gouvernement de la Défense nationale, pour honorer le sacrifice des habitants de Châteaudun, déclara par un décret « que cette ville avait bien mérité de la patrie » et donna son nom à une des plus belles rues de Paris.

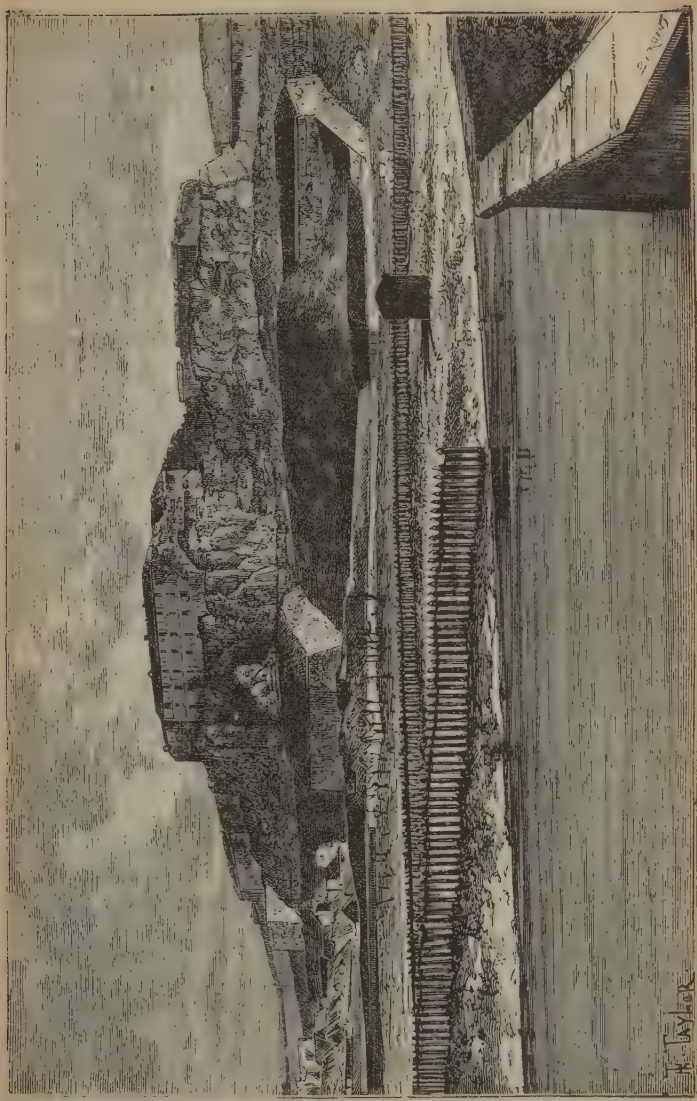
côté de la vallée de la Seine, il prépara une sortie du côté de la Marne. Les deux journées de *Villiers-Champigny* (30 novembre et 2 décembre) furent honorables pour nos troupes, mais n'eurent aucun résultat.

L'armée de la Loire, en même temps, avait à lutter contre l'armée prussienne de Frédéric-Charles, que la capitulation de Metz avait rendue libre. Une série de combats, les 2, 3 et 4 décembre, en avant d'*Orléans*, se termina par la retraite de nos armées et la reprise d'Orléans par les Prussiens. Le prince Frédéric-Charles rencontra cependant un adversaire sérieux, le général Chanzy qui battait en retraite devant lui défendant le terrain pied à pied, se repliant toujours à temps et usant l'ennemi, qu'étonnait cette résistance nouvelle. Dans le Nord, une armée moins nombreuse faisait une bonne contenance sous les ordres du général Faidherbe, qui remporta un succès signalé à *Bapaume* (3 janvier 1871).

8. Bombardement de Paris. — Paris, immobile, arrêtait toujours les Prussiens, grâce à sa vaste circonférence, à ses forts dont l'artillerie redoutable tonnait continuellement. Son courage ne faiblissait pas. La capitale offrit pendant tout ce siège un spectacle vraiment imposant. A peine éclairée le soir, faute de gaz, presque silencieuse, puisque la nécessité de manger les chevaux diminuait de jour en jour le nombre des voitures, uniquement occupée des questions de subsistance et des questions militaires, ajoutant sans cesse à ses remparts des défenses nouvelles, fabriquant par centaines des canons se chargeant par la culasse et des équipements de toute sorte, elle remplissait avec une gaieté sereine son devoir envers la France.

A partir du 6 janvier, les Prussiens qui avaient établi de formidables batteries de canons Krupp, commencèrent le bombardement de Paris; les obus vinrent abîmer les maisons et les édifices des quartiers de la rive gauche de la Seine. Le bombardement ne fit qu'exciter l'animosité contre un ennemi qui ne cherchait qu'à atteindre la population civile.

9. Défaite des armées de province : désastre de l'armée de l'Est (janvier 1871). — Mais une nouvelle armée, encore improvisée et confiée au général Bourbaki, au lieu d'être envoyée au secours du général Chanzy, fut dirigée vers l'Est, pour délivrer Belfort, la seule place qui fît avec



Citadelle de Belfort.

Paris une résistance utile et efficace. Frédéric-Charles se jeta alors sur l'armée isolée de Chanzy, la refoula jusqu'au *Mans*, puis jusqu'à *Laval*.

Pendant ce temps notre armée de l'Est, également composée de conscrits, opérant dans un pays montagneux, par un froid des plus rigoureux, sans approvisionnements bien assurés, ne pouvait aboutir qu'à un échec. Malgré un premier succès à *Villersexel*, elle ne put forcer les lignes prussiennes à *Héricourt*, et fut contrainte à une retraite précipitée que l'hiver et la poursuite de l'ennemi rendirent désastreuse. Prête d'être enveloppée dans les montagnes du Jura, l'armée se retira en pays neutre, en Suisse, non sans avoir enduré les plus vives souffrances. C'était, selon les témoins oculaires, un spectacle navrant que celui de ces soldats à peine vêtus, à peine chaussés, grelottant de froid, couchant sur la neige, se laissant tomber de fatigue et de faim; les blessés, les malades étaient abandonnés. La charité des Suisses s'empressa de soulager toutes ces misères.

10. Capitulation de Paris (28 janvier 1871); préliminaires de paix (1er mars); perte de l'Alsace et de la Lorraine. — Paris à bout de vivres avait enfin capitulé. Le gouvernement de la Défense nationale avait signé un armistice (28 janvier 1871). Une Assemblée nationale, élue à la faveur de l'armistice, se réunit le 13 février à Bordeaux, nomma M. *Thiers* chef du pouvoir exécutif et, après une douloureuse délibération, ratifia, le 1er mars, les préliminaires de paix.

Nous étions forcés de payer cinq milliards, et d'abandonner aux Allemands l'**Alsace** et la partie de la **Lorraine** qu'ils appellent allemande. La France, mutilée, perdait les **départements** du **Bas-Rhin** et du **Haut-Rhin**, moins Belfort, les **arrondissements** de **Metz** et de **Thionville** dans la Moselle, ceux de **Château-Salins**, de **Sarrebourg** dans la **Meurthe**, le canton de **Schirmeck** dans les Vosges[1]. Strasbourg et Metz, villes si françaises, tombaient sous le joug étranger. NOUS RECULIONS DE DEUX SIÈCLES!

8. La guerre civile; la Commune de Paris. — Comme si ce n'était pas assez de tant de malheurs, une affreuse guerre civile suivit la guerre étrangère. Des ambitieux,

1. Des débris des anciens départements de la Meurthe et de la Moselle on a formé le nouveau département de *Meurthe-et-Moselle*, chef-lieu *Nancy*; sous-préfectures : *Lunéville*, *Toul*, *Briey*.

exploitant les souffrances de la population parisienne et sa colère, soulevèrent une partie de la garde nationale (18 mars 1871), et, prenant prétexte de réclamer pour Paris les franchises communales, organisèrent un véritable gouvernement qui s'intitulait : *la Commune de Paris*. Le gouvernement légal fut obligé de se retirer à Versailles.

L'insurrection avait profité du matériel énorme laissé dans Paris, et il fallut un siège régulier pour reprendre la capitale (2 avril-21 mai); encore fallut-il livrer une bataille de sept jours dans les rues de Paris. Les vaincus voulurent se venger en détruisant la capitale, dont plusieurs rues et beaucoup de monuments, les Tuileries, l'Hôtel de Ville, le palais du Conseil d'Etat, furent par eux livrés aux flammes; ils ajoutèrent à l'incendie le massacre de l'archevêque de Paris, Mgr Darboy, du curé de la Madeleine, M. Deguerry, d'un président de la Cour de cassation, M. Bonjean, et d'un grand nombre de personnes qu'ils avaient arrêtées comme otages. Cette lutte funeste ne finit que le 28 mai.

6. Présidence de Thiers (1871-1873). — Le gouvernement de la Défense nationale avait déposé ses pouvoirs entre les mains des représentants de la nation, et ceux-ci, quoique appartenant en majorité à des opinions monarchiques, n'osèrent pas rétablir la monarchie. Ils choisirent pour Président du pouvoir exécutif M. *Thiers*, désigné d'ailleurs par ses lumières, son expérience et ses efforts, pendant la guerre, pour intéresser l'Europe aux malheurs de la France.

Travailleur infatigable, malgré son grand âge, M. Thiers se hâta de préparer, en devançant les époques de payement de l'indemnité de guerre, l'évacuation du territoire français. En deux ans l'indemnité de guerre de cinq milliards était payée, grâce à l'empressement du public à souscrire aux emprunts destinés à ces payements. Les Prussiens abandonnèrent toutes les positions qu'ils occupaient sur le territoire français (1873). Cette activité de M. Thiers, cette habileté méritaient bien qu'on lui donnât le titre que lui décernait l'opinion publique, de *libérateur du territoire*.

En même temps, de concert avec l'Assemblée, M. Thiers réorganisait l'armée, l'administration, les finances. Une loi (27 juillet 1872) déclarait le *service militaire obligatoire* pour tous les Français jusqu'à l'âge de quarante ans et créait une *armée territoriale*.

Mais M. Thiers, qui s'efforçait de faire prévaloir définitivement la forme républicaine, tomba sous une coalition des partis monarchiques et donna sa démission le 24 mai 1873. Quelques mois auparavant (9 janvier) était mort en Angleterre l'empereur Napoléon III.

10. Présidence du maréchal de Mac-Mahon (1873-1879). — Le maréchal de Mac-Mahon fut désigné par l'Assemblée pour remplacer M. Thiers, et bientôt comme les efforts pour rétablir la monarchie ne pouvaient aboutir, les pouvoirs du maréchal de Mac-Mahon furent prorogés (20 novembre) pour une durée de sept années : ce fut le *Septennat*.

11. Constitution de 1875. — Toutefois il fallait une constitution déterminée. Républicains et monarchistes, avec des vues différentes, s'entendirent pour organiser un gouvernement.

La Constitution du 25 février 1875 établit deux Chambres, le *Sénat* et la *Chambre des députés*, celle-ci élue par le suffrage universel direct, celui-là comptant 75 sénateurs inamovibles et des membres élus par des délégués des Conseils municipaux et les Conseils généraux. Le Président de la République, chef du Pouvoir exécutif, était élu pour *sept ans* par les deux Chambres réunies en *Congrès*.

La *République* devint dès lors le gouvernement légal de la France, et l'Assemblée nationale se sépara à la fin de l'année 1875 pour laisser s'accomplir les élections nouvelles qui donnèrent dans la Chambre des députés la majorité au parti républicain. Cette majorité alla grossissant à chaque renouvellement de la *Chambre* et l'emporta aussi au Sénat, de telle sorte que les deux assemblées marchèrent d'accord, à partir de l'année 1879, dans le développement graduel des institutions républicaines, accord devenu plus étroit depuis l'avènement d'un président républicain, M. *Grévy* (1879), remplacé à la fin de 1887 par un autre républicain, M. *Carnot*.

PRINCIPAUX FAITS DEPUIS 1875.

Fin de l'Assemblée nationale (1875); la crise du 16 mai 1877. — L'Assemblée nationale se sépara à la fin de 1875 et des élections nouvelles donnèrent une forte majorité aux républicains dans la Chambre des députés. Dans le *Sénat* toutefois la majorité demeurait monarchique et le conflit ne tarda pas à s'accentuer entre les deux Chambres. Brusquement, le 16 mai 1877, le maréchal de Mac-Mahon provoqua la démission du cabinet républicain qu'il avait dû former et qui était présidé par M. Jules Simon. Il se hâta de constituer un ministère de droite (MM. de Broglie, de Fourtou, etc.). La Chambre des députés protesta par un vote de défiance rendu à la majorité de 363 voix et le ministère, autorisé par le Sénat, prononça la dissolution de la Chambre. Déjà les chefs des partis monarchiques regardaient la royauté comme rétablie, mais ils ne pouvaient s'entendre sur la famille qu'il fallait rappeler. *Gambetta*, au contraire, réunissait et disciplinait toutes les fractions du parti républicain et, malgré tous les efforts que les ministres purent tenter pour diriger les élections, elles tournèrent au 14 octobre et au 4 novembre (1877) à l'avantage des républicains. Le maréchal de Mac-Mahon se résigna à accepter un ministère républicain. Il présida à une *Exposition universelle* qui se tint à Paris en 1878, mais les élections du 5 janvier 1879 pour le remplacement d'un tiers des sénateurs ayant assuré encore aux républicains la majorité dans le *Sénat*, le maréchal donna sa démission, 30 février.

Présidence de M. Grévy (1879-1887). — La Chambre et le Sénat, réunis en *Congrès*, élurent le même jour comme Président de la République *Jules Grévy*, qui dirigeait les travaux de la Chambre des députés. Gambetta le remplaça comme Président de la Chambre, puis devint ministre, mais ne put se maintenir au pouvoir et mourut d'ailleurs quelques années après, en pleine force de l'âge et du talent (1882).

Modifications aux lois constitutionnelles (1884). — Ce fut *Jules Ferry* qui recueillit en quelque sorte l'héritage de Gambetta et qui dirigea le parti républicain, d'abord

comme ministre de l'instruction publique (1882), puis comme ministre des affaires étrangères et président du Conseil (1883). Il fit voter la loi de l'*instruction primaire obligatoire* et *gratuite* (1882), et adopter par le Congrès une revision limitée des lois constitutionnelles. Les sénateurs inamovibles devaient, à mesure des extinctions, être remplacés par des sénateurs élus. Les trois cents sénateurs étaient nommés pour neuf ans et renouvelés par *tiers*, mais toujours par le *suffrage restreint*.

Présidence de M. Carnot (1887); centenaire de 1789. — Les pouvoirs de M. Grévy avaient été renouvelés en 1885 pour une autre période de sept années. A la suite de fâcheux incidents et de procès où se trouva compromis un membre de sa famille, M. Grévy se vit forcé de donner sa démission.

Le Congrès élut le 3 décembre 1887 M. *Sadi Carnot*, le petit-fils de Lazare Carnot, le conventionnel qui avait tant contribué aux victoires de la première république. Deux ans après la France célébrait, par une nouvelle Exposition Universelle plus merveilleuse que les précédentes, le centenaire de la Révolution de 1789. De vastes constructions heureusement combinées remplirent le Champ de Mars qui devint une galerie de palais splendides entourés de jardins. L'ingénieur Eiffel éleva une tour en fer qui est le plus haut monument du monde (300 mètres). Trente millions de visiteurs vinrent admirer dans Paris, redevenu la capitale élégante de l'Europe, cette Exposition que l'on considéra à juste titre comme une victoire pacifique de la France.

Les lois militaires. — Ces travaux de la paix n'empêchaient pas la France de songer à sa défense. La loi du 27 juillet 1872 avait, dès le lendemain de nos désastres, déclaré tout Français astreint au service militaire de 20 à 40 ans, en répartissant les jeunes soldats entre l'*armée active* (de 20 à 25 ans), la *réserve* (25 à 29 ans), l'*armée territoriale* et la *réserve de l'armée territoriale* (29 à 34 ans, 34 ans à 40). Cette organisation fut modifiée en 1889. Une loi nouvelle réduisit le service actif à *trois ans*, mais en l'étendant à tout le contingent, en supprimant la plupart des dispenses et le volontariat d'un an. En 1892 la répartition des années de service fut ainsi fixée : *trois ans* dans l'armée active, *dix ans* dans la réserve de l'armée active; *six ans* dans l'armée territoriale et *six ans* dans la

réserve de l'armée territoriale; au total 25 ans d'obligations militaires. Et cette répartition nouvelle permettrait à la France de mettre sur pied, en cas de guerre, deux millions d'hommes.

Progrès de l'instruction publique: l'instruction primaire. — Le gouvernement se préoccupait aussi, et surtout, de l'instruction du peuple. Sous le ministère de *Jules Ferry* une loi du 28 mars 1882 a rendu l'instruction primaire OBLIGATOIRE pour tous les enfants de sept à treize ans. Elle établissait en même temps la GRATUITÉ ABSOLUE de l'instruction primaire et réglait ses nouveaux programmes. Une autre loi du 30 octobre 1886 codifia toutes les dispositions précédentes et réserva à des maîtres laïques l'enseignement dans toutes les écoles publiques. En même temps de nouvelles *écoles normales* étaient créées et, pour faciliter le recrutement de leurs professeurs, des *écoles normales primaires supérieures* étaient établies à Fontenay-aux-Roses et à Saint-Cloud; les salles d'asile étaient réorganisées sous le nom d'écoles maternelles et la France, qu'on avait accusée d'être en retard sous le rapport de l'instruction primaire, reprenait, de l'avis des étrangers eux-mêmes, une grande avance par les progrès rapides de cette instruction.

L'expansion coloniale; la Tunisie. — La France, forcément inactive en Europe, a dû suivre le mouvement qui entraîne les peuples européens à développer leurs colonies. Forcés d'intervenir en Tunisie, en 1881, les Français occupèrent *Tabarca*, *Bizerte* (1er mai) et le bey signa dans son parlais du *Bardo* (12 mai) un traité, qui établissait le protectorat français dans la régence de Tunis.

La prise de *Sfax*, l'occupation de *Kairouan* achevèrent d'assurer l'influence française qui s'est déjà traduite par une réforme de l'administration, de grands travaux publics, les progrès de l'instruction et de la prospérité commerciale qui va croissant.

Le Tonkin et l'Annam. Expédition du Tonkin; guerre de Chine. — En Asie, le développement de la colonie de Cochinchine amena la France à étendre de plus en plus son influence dans la péninsule de l'Indo-Chine. L'empire d'*Annam* accepta d'abord le protectorat français et ouvrit les portes du *Tonkin*. Mais les bandes de pillards et de pirates qui infestaient cette région nécessitèrent une expédition (1883). Les places de *Son-Tay*, de *Bac-Ninh* furent

prises. La Chine envoyant de nouvelles bandes soutenir les pirates, la guerre dut être dirigée contre la Chine elle-même. L'amiral *Courbet* força les passes de la rivière de *Min*, détruisit l'arsenal de *Fou-Tchéou* (23 août 1884). Il jetait aussi un corps expéditionnaire dans l'île de *Formose*, puis s'emparait des petites îles *Pescadores*.

Au Tonkin les Français s'avancèrent hardiment dans l'intérieur du pays, dispersèrent 2 000 Chinois à *Chu* (3 et 5 janvier 1885) et se dirigèrent sur *Lang-Son*, où ils enlevèrent, après de brillants combats, un vaste camp retranché (le 13 février 1885). Les Français entrèrent à Lang-Son et franchirent même la frontière à la porte de Chine.

Or cette petite armée se trouvait bien aventurée. Des masses chinoises l'attaquèrent (23 mars), la forcèrent à se replier précipitamment, sans toutefois la poursuivre. A l'ouest du Tonkin, des masses de Chinois couraient le pays et assiégeaient la petite ville de *Tuyen-Quan* dont la défense héroïque rappela les plus belles pages de nos annales militaires (24 novembre 1884 — 3 mars 1885). Mais la place fut secourue. La Chine d'ailleurs traitait à ce moment et reconnaissait à la France la possession du *Tonkin*.

A la fin de la même année, les Français changeaient le souverain de l'Annam et établissaient d'une façon absolue sur tout l'empire leur protectorat qui s'étend aussi sur le *Cambodge*[1].

Le Congo ; le Soudan ; le Dahomey. — Outre le protectorat de la Tunisie et de l'empire d'Annam, la France a encore fait, grâce à ses intrépides explorateurs *Savorgnan di Brazza*, *Binger*, *Mizon*, *Monteil*, etc., d'importantes acquisitions en Afrique. Un immense territoire (500,000 kilomètres carrés), au nord du Congo a été reconnu comme nous appartenant : c'est le *Congo français* (1885). Puis, de 1879 à 1890, s'ajouta à ces territoires une partie du *Soudan*. Dans le partage de l'Afrique conclu entre les puissances en 1890, la France vit son protectorat reconnu également sur le bassin du *Niger* (moins le delta) et sur les royaumes du Soudan jusqu'au lac *Tchad*. Les mêmes traités assurèrent

1. Population : *Tonkin*, 9 millions d'habitants ; *Annam*, 6 millions ; Cambodge, 1 million 500,000. Avec les 2 millions de la Cochinchine, cela fait un total de 18 millions 500,000 habitants pour l'Indo-Chine française.

INDO-CHINE FRANCAISE
EMPIRE CHINOIS
YUN-NAN
KOUANG-SI
KOUANG-TONG
TONKIN
Cao-Bang
Lang-Son
Lao-kay
Hong-hoa
Ha-noi
Hong-Yen
Nam-Dinh
Ninh-Binh
Thai-Binh
Haï-Phong
Lieou-tcheou
Pakoi
Pakhung
Lahan
Luang-Prabang
ROYAUME
LAOS
Mé-kong
Phon-pi-sai
Nong-kai
Xieng-sang
Saniabouri
Ta-kon
Bangmouk
Tchepone
Khemrat
Saravan
Oubon
Koral
Sé-Moun R.
Sourin
Sankéa
Koukan
Khong
Stung-streng
Oualana
Sisouphon
Battambang
Siemréap
Compong-thom
Pursat
Oudon
PNOM-PENH
Compong-Som
Chaudoc
Hatien
I. Phuquoc
GOLFE DE SIAM
C. Cambodge ou Pte de Camau
I. Poulo-Condor
COCHINCHINE
Bienhoa
Saigon
Mytho
Vinh-long
Ste Jacques
Pte Kega
Binh-thouane
C. Padurang
C. Varela
Tourane
Kouang-Nam
C. Batagan
Kouang-ngai
Quinhon
Cap Sanho
Phu-Yen
Tributaires de l'Annam
Kanh-hoa
Breloum
Kouang-tri
Riv. de Hué
Kouang-binh dinh ou Dong-koi
Pa-ling
Haï-Nan
Dait de Haï-Nan
Kiong-tcheou
Lieou-tcheou
Tai-ping
Thai-Nguyen
Lang-Son
Cao-Bang
Lao-kay
Lin-gan
Chay-kay
Sontay
Bac-Ninh
Hong-Yen
Nam-Dinh
Ninh-Binh
Thai-Binh
Haï-Phong
Pa-ling
Kouang-binh dinh
Kouang-tri
Riv. de Hué
Tourane
Kouang-Nam
C. Batagan
Kouang-ngai
Quinhon
Cap Sanho
Phu-Yen
Tributaires de l'Annam
Kanh-hoa
Breloum
Binh-thouane
C. Padurang
C. Varela
Bienhoa
Saigon
Mytho
Vinh-long
Ste Jacques
Pte Kega
Hatien
I. Phuquoc
GOLFE DE SIAM
C. Cambodge ou Pte de Camau
I. Poulo-Condor
Chaudoc
Compong-Som
PNOM-PENH
Oudon
Pursat
Battambang
Siemréap
Compong-thom
Sisouphon
Oualana
Khemrat
Saravan
Bangmouk
Tchepone
Koral
Sé-Moun R.
Sourin
Sankéa
Koukan
Khong
Stung-streng
Khamtonmat
Oubon
Pursat
Phon-pi-sai
Nong-kai
Xieng-sang
Saniabouri
Ta-kon
Luang-Prabang
Lahan
Mé-kong
Pa-ling
Haï-Nan
Dait de Haï-Nan
Kiong-tcheou
Lieou-tcheou
Tai-ping
Thai-Nguyen
Lang-Son
Cao-Bang
Lao-kay
Lin-gan
Chay-kay
Sontay
Bac-Ninh
Hong-Yen
Nam-Dinh
Ninh-Binh
Thai-Binh
Haï-Phong
Hong-hoa
Qui-hoa
Pakoi
Pakhung
Lieou-tcheou
Kouang-tri
Riv. de Hué
Tourane
Kouang-Nam
C. Batagan
Kouang-ngai
Quinhon
Cap Sanho
Phu-Yen
Tributaires de l'Annam
Kanh-hoa
Breloum
Binh-thouane
C. Padurang
C. Varela
Bienhoa
Saigon
Mytho
Vinh-long
Ste Jacques
Pte Kega
Hatien
I. Phuquoc
GOLFE DE SIAM
C. Cambodge ou Pte de Camau
I. Poulo-Condor
Chaudoc
Compong-Som
PNOM-PENH
Oudon
Pursat
Battambang
Siemréap
Compong-thom
Sisouphon
Oualana
Khemrat
Saravan
Bangmouk
Tchepone
Koral
Sé-Moun R.
Sourin
Sankéa
Koukan
Khong
Stung-streng
Khamtonmat
Oubon
Pursat
Phon-pi-sai
Nong-kai
Xieng-sang
Saniabouri
Ta-kon
Luang-Prabang
Lahan
Mé-kong
Pa-ling
Haï-Nan
Dait de Haï-Nan
Kiong-tcheou
Lieou-tcheou
Tai-ping
Thai-Nguyen
Lang-Son
Cao-Bang
Lao-kay
Lin-gan
Chay-kay
Sontay
Bac-Ninh
Hong-Yen
Nam-Dinh
Ninh-Binh
Thai-Binh
Haï-Phong
Hong-hoa
Qui-hoa
Pakoi
Pakhung
Lieou-tcheou
Kouang-tri
Riv. de Hué
Tourane
Kouang-Nam
C. Batagan
Kouang-ngai
Quinhon
Cap Sanho
Phu-Yen
Tributaires de l'Annam
Kanh-hoa
Breloum
Binh-thouane
C. Padurang
C. Varela
Bienhoa
Saigon
Mytho
Vinh-long
Ste Jacques
Pte Kega
Hatien
I. Phuquoc
GOLFE DE SIAM
C. Cambodge ou Pte de Camau
I. Poulo-Condor
Chaudoc
Compong-Som
PNOM-PENH
Oudon
Pursat
Battambang
Siemréap
Compong-thom
Sisouphon
Oualana
Khemrat
Saravan
Bangmouk
Tchepone
Koral
Sé-Moun R.
Sourin
Sankéa
Koukan
Khong
Stung-streng
Khamtonmat
Oubon
Pursat
Phon-pi-sai
Nong-kai
Xieng-sang
Saniabouri
Ta-kon
Luang-Prabang
Lahan
Mé-kong

à la France le protectorat qu'elle avait établi, dès 1885, sur l'importante et riche île de Madagascar.

Enfin, en 1892, les attaques continuelles d'un roi sanguinaire du *Dahomey*, Behanzin, contre les établissements français de la côte de Guinée amenèrent l'envoi d'une expédition. Une petite troupe de moins de trois mille hommes, commandée par le colonel *Dodds*, partit de *Kotonou* (octobre) et s'engagea dans un pays difficile, coupé de marécages, couvert de broussailles et de hautes herbes. Elle repoussa les bandes du roi de Dahomey qui étaient armées de fusils à tir rapide et que dirigeaient des aventuriers européens. Par une série de marches prudentes et de brillants combats elle arriva jusqu'à *Cana*, la ville réputée sainte. Cana fut enlevé le 6 novembre et quelques jours après les Français occupaient la capitale *Abomey* évacuée par les troupes de Behanzin qui, l'année suivante, fut lui-même obligé de se rendre. Le royaume de Dahomey appartenait désormais à la France et les sacrifices humains qui souillaient encore ces villages barbares, étaient abolis. Du reste les progrès des colonies européennes aboutissaient dans toute l'Afrique à la ruine de l'esclavage et les différentes nations s'engageaient à empêcher partout le commerce abominable des esclaves, ce qu'on appelait la *traite des noirs*.

Les attentats anarchistes; mort tragique du Président Carnot (24 juin 1894). — Tandis que la France, paisible et laborieuse, ne songeait qu'à développer les éléments de sa richesse, un péril grave menaçait la société. Poussant les idées de liberté jusqu'à l'extrême, des fanatiques prétendaient supprimer toute autorité et proclamaient comme une doctrine l'*anarchie*, qui serait la ruine de toute société humaine. Des théories vagues ils étaient passés à ce qu'ils appelaient « la propagande par le fait ». Des attentats répétés contre les souverains, les particuliers, troublèrent la Russie, l'Allemagne. La France n'y échappa point.

Des bombes chargées d'une substance explosive terrible, la *dynamite*, furent, depuis 1892, jetées dans les maisons de Paris et firent des victimes. Une bombe fut même lancée, le 9 décembre 1893, au milieu de la Chambre des députés et en blessa plusieurs. Recrutés dans tous les pays, les anarchistes frappèrent enfin, par la main d'un misérable Italien, à Lyon, le Président de la République. M. Carnot arrivait presque au terme de ses pouvoirs qui devaient prendre fin

au mois de novembre. Par sa modération, sa simplicité, sa cordialité, son application à maintenir l'équilibre entre les partis, il avait mérité une légitime considération. Le 23 juin 1894, il partait de Paris pour aller visiter une exposition ouverte à Lyon où on le reçut au milieu des fleurs et des vivats. Le 24, au soir, au sortir d'un banquet, comme le Président se rendait au théâtre, à travers les rues de Lyon illuminées, tout à coup de la foule enthousiaste qui entourait sa voiture se détache un tout jeune Italien, *Caserio*. Il s'élança tenant à la main un papier comme s'il voulait présenter une pétition et frappa le Président d'un coup de poignard dans le côté. La blessure était mortelle et le président Carnot expira quelques heures après. Ce lâche attentat causa dans toute l'Europe une stupeur profonde. Les manifestations touchantes qui vinrent de toutes parts, prouvèrent l'accord de tous les souverains et des peuples de tous les pays dans la volonté de ne point se laisser intimider par ces actes de sauvagerie.

Présidence de M. Casimir-Perier (27 juin 1894-15 janvier 1895). — *M. Casimir-Perier*, petit-fils d'un ancien ministre du roi Louis-Philippe, mais rallié dès les premiers jours à la République de 1870, et qui avait pris part, à plusieurs reprises, comme député, comme ministre, au maniement des affaires publiques, fut élu immédiatement le 27 juin 1894 pour succéder à M. Carnot. Mais il ne garda la présidence que six mois ; les difficultés qu'il rencontra le déterminèrent à donner brusquement sa démission le 15 janvier 1895.

Présidence de M. Félix Faure (17 janvier 1895). — Le Congrès se réunit encore à Versailles et son choix se porta sur *M. Félix Faure*, député du Havre, et la veille ministre de la marine.

L'expédition de Madagascar. — Cette présidence fut heureusement inaugurée par la conquête de l'île de *Madagascar*. Le protectorat français établi en 1885 n'avait pas été sincèrement accepté par la reine Ranavolo, soumise à l'influence des Anglais ; des vexations continuelles obligèrent le gouvernement français à entreprendre enfin une véritable expédition. L'intérieur de cette île montagneuse, inaccessible même aux voyageurs, devait, à plus forte raison, l'être à une armée. Les *Hovas*, dominateurs de l'île, comptaient sur leur meilleur général « la fièvre » qui ne pouvait manquer de décimer des troupes obligées à des marches et à des com-

bats dans ce pays désert sous un soleil ardent. L'expédition fut conduite par le général *Duchesne* avec une rare prudence; les troupes traçaient leur route en marchant, le fusil et la pioche à la main, jetaient des ponts sur les rivières et triomphaient de la nature, le véritable ennemi. Puis, au mois de septembre, après six mois d'efforts patients, à travers des obstacles de tout genre et de souffrances causées par les maladies qui décimaient l'armée, le général Duchesne forma une colonne légère qu'il entraîna avec ardeur, brisant les dernières résistances des Hovas et entra de force à *Tananarive*, la capitale (30 sept. 1895).

La reine dut signer le traité qu'on lui imposait. Mais les intrigues qu'elle ne cessa de favoriser à sa cour et les révoltes qui en résultaient, obligèrent le gouvernement français, en 1897, à la déposer et à l'exiler à la Réunion. La vaste île de Madagascar, aussi étendue que la France, fut déclarée terre française : c'est un champ nouveau et riche ouvert aux colons français (exploitations agricoles, terrains aurifères).

Les souverains russes en France. — La France, longtemps isolée en Europe, avait vu le souverain d'un grand pays, la Russie, se rapprocher d'elle et manifester d'une façon éclatante son désir de nouer une alliance sérieuse. L'empereur Alexandre III, surmontant les préjugés monarchiques, se rendit, en juillet 1891, à bord de navires français qui se trouvaient à Cronstadt, le port de Saint-Pétersbourg. Il écouta tête nue l'hymne national français *la Marseillaise*. La visite d'une escadre russe à Toulon, en 1893, et le voyage de ses officiers à Paris donnèrent lieu à des fêtes brillantes qui accentuèrent encore les sympathies des deux gouvernements et des deux peuples. Succédant, en 1894, à son père enlevé par une mort prématurée, l'empereur Nicolas II voulut affirmer qu'il entendait resserrer l'alliance avec la France. Aussi, après être allé en Autriche, en Allemagne, en Angleterre, n'hésita-t-il pas à venir à Paris, avec la jeune impératrice, visiter le Président de la République française. L'accueil enthousiaste qu'il reçut de la population donna à cette réception le caractère d'un grand événement politique (6–8 octobre 1896), et montra que l'union des deux peuples de France et de Russie n'était point passagère, mais répondait à des intérêts communs et à des sentiments durables.

LES PROGRÈS ET LES DÉCOUVERTES DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

L'agriculture. — Malgré les guerres, les troubles civils, nulle époque n'avait encore vu un pareil développement de la richesse publique. Le XIX^e^ siècle a dépassé par la rapidité du progrès les deux siècles précédents.

En France, après la révolution de 1789, la vente des biens nationaux et le partage égal des successions augmentèrent le nombre des propriétaires. Chacun s'appliqua à faire rendre à son coin de terre tout ce que ce petit coin pouvait donner. L'antique charrue fut perfectionnée par **Mathieu de Dombasle.** La culture de la pomme de terre devint générale. La culture de la *betterave* a enrichi les départements du nord de la France et a mis en Europe le sucre à la portée des classes pauvres.

L'industrie. — L'industrie a bénéficié, en toutes les contrées, des mécanismes ingénieux qui ont été substitués aux anciens métiers à la main. Presque toutes les nations ont développé les industries textiles et fabriquent des tissus plus ou moins recherchés. Partout on a vu s'ouvrir d'immenses usines où des arbres de fer, mus par la vapeur, mettent en marche des milliers de roues, de courroies, de métiers. Les machines laminent, tournent, taillent, liment le fer, ou peignent la laine, le coton, tissent, impriment les étoffes. La concurrence entre l'Angleterre, la Belgique, la France, l'Allemagne, est telle que ces derniers pays s'appliquent à se protéger par des murailles de tarifs contre l'invasion des marchandises étrangères.

La photographie. — Dès 1823, **Niepce** avait fixé par la lumière du soleil les images des objets. **Daguerre,** en 1839, perfectionna ce système devenu la **photographie** (dessin par la lumière) aujourd'hui si populaire.

L'éclairage au gaz; l'éclairage électrique. — Au moyen âge on s'éclairait avec des torches de résine ou de grossières chandelles de suif. La *cire* coûtait cher. Sous Louis XIV, on éclaira les rues avec des lanternes à *huile.* Sous l'Empire, *Carcel* perfectionna les *lampes.* Mais déjà Philippe **Le Bon** avait conçu (1785) l'idée de l'éclairage à l'aide du **gaz** tiré de la houille. Cet éclairage commença à être adopté en France en 1820. Si commode qu'il soit, l'éclai-

rage au gaz a un rival, l'**éclairage électrique.** En 1876, un ingénieur russe, Jablochkoff, a imaginé la *bougie électrique.* En 1878, l'Américain Thomas **Edison** et l'Anglais **Swan** perfectionnèrent les lampes à incandescence.

La navigation à vapeur. — En 1803, **Fulton** avait proposé en France de construire des navires à vapeur; on ne le comprit pas et il porta sa découverte en Amérique. En 1816 seulement, le marquis de *Jouffroy* lança sur la Seine un bateau à vapeur. Gigantesques constructions qu'on cuirasse même de fer dans les marines militaires, les navires à vapeur traversent rapidement les mers contre les vents et les tempêtes.

Les chemins de fer. — **Stephenson,** en Angleterre, avait, dès 1812, construit des voitures à vapeur, dites *locomotives.* En 1827, la Compagnie des mines de Saint-Etienne établit le premier chemin de fer français. En 1829, **Séguin,** d'Annonay, inventa un système de chaudière qui augmentait la quantité de vapeur et par suite la force des locomotives, capables d'entraîner avec une vitesse extraordinaire des poids de 100 000 k. Les locomotives sillonnent l'Europe, l'Amérique, dans tous les sens. Elles franchissent les vallées sur d'immenses ponts ou viaducs, passent sous les plus hautes montagnes par des *tunnels.* Elles circulent en Afrique, en Asie. En 1894, on a même fait une heureuse expérience de *locomotives électriques.*

Les télégraphes. — Durant la Révolution, **Chappe** avait déjà établi des *signaux aériens.* Un système de barres mobiles installées sur des tours ou des édifices transmettait les nouvelles que l'on voulait annoncer. On écrivait ainsi *de loin,* et ces barres, analogues aux ailes des moulins à vent, formaient le **télégraphe** (écrire de loin). Les savants **Ampère** et **Arago** firent, à distance, bouger les aiguilles à l'aide de l'électricité. Sur des cadrans les aiguilles indiquaient les lettres, et par suite les mots. Ce fut le **télégraphe électrique.** Le premier fonctionna de *Paris à Rouen* en 1844. Dès lors les lignes télégraphiques accompagnèrent les voies ferrées. On a jeté dans les océans des câbles énormes où passent des fils électriques, et une nouvelle fait ainsi rapidement le tour du globe. Il n'y a plus de distance.

Le téléphone. — L'électricité porte même au loin la voix humaine. On construisit d'abord des *vibrateurs électriques* (1847-1852), et, en 1861, **Philippe Reiss** établit le premier *téléphone,* qui ne transportait que des sons isolés, des sons musicaux. Un Américain, Anglais d'origine, **Graham Bell,**

en 1876, put engager une conversation à la distance de 22 kil. : appareil d'autant plus commode que les fils du télégraphe ordinaire peuvent servir à la transmission des sons. D'autres appareils furent construits par **Gover** et **Edison**, et l'usage du *téléphone* se répand de plus en plus en Amérique et en Europe. Encore une manière de supprimer l'espace et le temps.

Le phonographe. — On est allé plus loin encore. Un simple correcteur d'imprimerie, *Léon Scott*, trouva, en France, le moyen de faire inscrire la parole par elle-même. Puis le célèbre mécanicien *Edison*, achevant la solution du problème, fit reproduire par le métal cette parole emmagasinée dans le métal. Cet instrument fut le **phonographe** (1877), qui enregistre, conserve et rend ensuite les noms tels qu'ils lui ont été confiés : curieuse découverte dont on n'a pu faire encore une application vraiment utile.

Applications de la chimie; les travaux de Pasteur. — Les chimistes ont trouvé un nouveau métal, l'*aluminium*, susceptible d'être employé, en certains cas, à la place de l'argent. C'est *Sainte-Claire Deville* qui a trouvé avec *Debray* les moyens de produire l'*aluminium*.

Enfin *Pasteur*, à force d'études patientes, méthodiques, dirigées avec un génie vraiment extraordinaire, a pénétré dans le monde des infiniment petits. Il fit de savantes recherches sur la fabrication du vinaigre, de la bière, et rechercha les causes des maladies des vins. Son attention ayant été appelée sur une maladie des *vers à soie* qui ruinait l'industrie de plusieurs départements, il la définit, la reconnut dans les œufs des papillons et indiqua un moyen pratique de discerner les œufs bons ou mauvais. Puis l'infatigable chimiste, sans même se laisser arrêter par la maladie, découvrit et domestiqua les microbes qui produisaient les fermentations et finit par les transformer en véritable *vaccin* des maladies virulentes. Il s'attaqua d'abord au *charbon* et trouva le moyen d'en préserver les animaux. A la fin de l'année 1885, il découvrit le vaccin de la *rage*. Depuis 1886, l'Institut Pasteur a soigné plus de 16 000 victimes de morsures.

Un de ses élèves, le docteur *Roux*, a découvert (1894) le vaccin du *croup*, cette maladie terrible qui moissonnait jusqu'ici tant d'enfants ; il a encore accru les bienfaits que l'on doit à la si utile et si humanitaire création de l'Institut Pasteur.

VI. TABLEAUX
DE RÉCAPITULATION GÉNÉRALE.

I. ROIS DE LA PREMIÈRE RACE.
LES MÉROVINGIENS.

428[1].	**Clodion**.....	Les Francs s'avancent jusqu'à la Somme.
448.	**Mérovée**.....	Donne son nom à la première race.
451.	.....	Les Francs prennent part à la bataille contre Attila.
458.	**Childéric Ier**.....	Est remplacé durant quelques années par Ægidius.
481.	**Clovis Ier**.....	Conquête de la Gaule. Bataille de Soissons (486), de Tolbiac (496), de Vouillé (507).
511.	**Les fils de Clovis**.....	THIERRY Ier, CLODOMIR, CHILDEBERT, CLOTAIRE Ier. Conquête de la Thuringe, de l'Auvergne, de la Bourgogne.
558.	**Clotaire Ier**.....	Seul roi, fait brûler son fils Chramne.
561.	**Les fils de Clotaire**.....	CARIBERT, GONTRAN, SIGEBERT Ier, CHILPÉRIC Ier.
567.	.....	Rivalité de la Neustrie et de l'Austrasie; Frédégonde et Brunehaut.
575.	**Childebert II en Austrasie.**	—
584.	**Clotaire II en Neustrie** ...	—
587.	.....	Traité d'Andelot.
613.	**Clotaire II**.....	Seul roi.
628.	**Dagobert Ier**.....	Seul roi. Grandeur de l'empire franc.
638.	**Clovis II en Neustrie. Sigebert II en Austrasie**	La reine Bathilde. Les maires du Palais.
656.	**Clovis II**.....	Seul roi.
656.	**Les fils de Clovis II**.....	Tour à tour rois, Clotaire III, Childéric II, Thierry III. Le maire Ebroïn ; sa rivalité avec saint Léger.
674.	**Dagobert II en Austrasie**..	Le dernier mérovingien en Austrasie. Martin et Pépin d'Heristal, ducs des Francs.
687.	.....	Victoire de Testry. La Neustrie soumise à l'Austrasie. Puissance de Pépin d'Heristal.
690-720.	**Rois fainéants**.....	Clovis III (691), Childebert III (695), Dagobert III (711), Chilpéric II (716), Clotaire IV (717) ; Thierry IV (720).
714.	....	Puissance de CHARLES MARTEL ; victoire de Vincy (717) et de Soissons (719) sur les Neustriens.
732.	.....	Bataille de Poitiers sur les Sarrasins.
737.	**Interrègne**	Charles Martel gouverne.
741.	.....	PÉPIN LE BREF ET CARLOMAN, maires du palais.
742.	**Childéric III, roi en Neustrie**	
752.	**Pépin le Bref**	Roi de toute la Gaule. Avénement des Carolingiens.

1. Les dates sont celles de l'avénement.

II. DEUXIÈME RACE. — LES CAROLINGIENS.

752[1].	**Pépin le Bref**.....	Soumission de l'Aquitaine. Expédition en Italie; donation au Saint-Siége (756).
768.	**Charles Ier et Carloman**...	
771.	**Charles Ier seul roi**.....	Puissance de Charles le Grand ou Charlemagne. Conquête de la Saxe, de la Bavière, de l'Italie, du nord de l'Espagne.
800.	**Charles couronné empereur d'Occident**.....	
814.	**Louis Ier le Débonnaire**....	Partages. Luttes contre ses fils.
840.	**Les fils de Louis le Débonnaire**.....	Lothaire, Louis le Germanique, Charles le Chauve. Bataille de Fontanet (841); traité de Verdun (843).
843.	**Charles II le Chauve**.....	Roi de la Gaule réduite. Invasions des Normands.
877.	—	Capitulation de Kiersy-sur-Oise.
877.	**Louis II le Bègue**.....	
879.	**Louis III et Carloman**.....	Victoire de Saucourt en Vimeu sur les Normands.
884.	**Charles le Gros empereur.**	Siège de Paris par les Normands (885-886).
887.	**Eudes, duc des Francs, roi.**	Eudes, fils de Robert le Fort, devient le chef d'une nouvelle famille qui remplacera celle de Charlemagne.
898.	**Charles III le Simple**.....	Le duché de Normandie (912), puissance de la féodalité.
922.	**Robert, frère d'Eudes**.....	
923.	**Raoul, duc de Bourgogne** gendre de Robert.....	
936.	**Louis IV d'Outre-Mer**.....	Puissance de Hugues le Grand, le véritable maître du pouvoir.
954.	**Lothaire**.....	
956.	**Louis V le Fainéant**.....	Puissance de Hugues Capet.

1. Les dates sont celles de l'avénement.

Les dates sont celles de l'avénement.	Rois du nom de Henri	Rois du nom de Philippe.	Rois du nom de Louis..	Rois du nom de Charles.		Ordre de succession. Les dates sont celles de l'avénement.
987. Hugues Capet.	.....	.....	CAPÉTIENS DIRECTS.	.....	.....	Hugues Capet..... 987
996. Robert.	.....	.....	.....	.....	.....	Robert..... 996
1031.	Henri Ier	.....	.....	.....	.....	Henri Ier..... 1031
1060.	.....	Philippe Ier..	.....	.....	.....	Philippe Ier..... 1060
1108.	.....	.....	Louis VI le Gros.....	.....	.....	Louis VI..... 1108
1137.	.....	.....	Louis VII le Jeune....	.....	.....	Louis VII..... 1137
1180.	.....	Ph.IIAuguste	.....	.....	.....	Philippe II..... 1180
1223.	.....	.....	LouisVIIICœur-de-Lion	.....	.....	Louis VIII..... 1223
1226.	.....	.....	Lous IX	.....	.....	Louis IX..... 1226
1270.	.....	Ph.IIIleHardi	.....	.....	.....	Philippe III..... 1270
1285.	.....	Ph. IV le Bel	.....	.....	.....	Philippe IV..... 1285
1314.	.....	.....	Louis X le Hutin.....	.....	.....	Louis X..... 1314
1316.	.....	Ph.V le Long	.....	.....	.....	Philippe V..... 1316
1322.	.....	.....	.....	Ch.IV le Bel	.....	Charles IV..... 1322
		PREMIÈRE BRANCHE DES VALOIS.				
1328.		Ph.VI Valois	.....	.....	.....	Philippe VI de Valois.. 1328
1350.		.....	.....	.....	JeanII le Bon	Jean le Bon..... 1350
1364.		.....	.....	Ch.V leSage	.....	Charles V..... 1364
1380.		.....	.....	Charles VI.	.....	Charles VI..... 1380
1422.		.....	.....	Charles VII.	.....	Charles VII..... 1422
1461.		.....	Louis XI.....	.....	.....	Louis XI..... 1461
1483.		.....	.....	Charles VIII	.....	Charles VIII..... 1483
		DEUXIÈME BRANCHE DES VALOIS. VALOIS-ORLÉANS.				
1498.		.....	Louis XII.....	.....	.....	Louis XII..... 149
		TROISIÈME BRANCHE DES VALOIS. VALOIS-ORLÉANS-ANGOULÊME.				
1515.		.....	.....	.....	François Ier.....	François Ier..... 1515
1547.	Henri II.	.....	.....	.....	.....	Henri II..... 1547
1559.	.....	.....	.....	.....	François II.....	François II..... 1559
1560.	.....	.....	.....	Charles IX.	.....	Charles IX..... 1560
1574.	Henri III	.....	.....	.....	.....	Henri III..... 1574
		BRANCHE DES BOURBONS.				
1589.	Henri IV	.....	.....	.....	.....	Henri IV..... 1589
1610.	.....	.....	Louis XIII.....	.....	.....	Louis XIII..... 1610
1643.	.....	.....	Louis XIV	.....	.....	Louis XIV..... 1643
1715.	.....	.....	Louis XV.....	.....	.....	Louis XV..... 1715
1774.	.....	.....	Louis XVI.....	.....	.....	Louis XVI..... 1774
		RÉVOLUTION. EMPIRE. RESTAURATION.				Révolution. Empire.
1814.		.....	Louis XVIII.....	.....	.....	Louis XVIII..... 1814

IV. PRINCIPALES MINORITÉS ET RÉGENCES.

MÉROVINGIENS.	CARLOVINGIENS.	CAPÉTIENS.							
Childebert II en Austrasie (575). Régente Brunehaut. Clotaire II en Neustrie (584). Régente Frédégonde. Les fils de Clovis III (656). Régente la reine Bathilde. Les rois fainéants, Les maires du palais (656-752).	Néant.	Louis IX (1226-1236) Régente Blanche de Castille. 2e régence pendant la croisade d'Egypte (1249-1252).	Jean Ier, fils posthume de Louis X. Régence de Philippe le Long (1316).	Charles VI (1380-1388) Charles VI déclaré majeur dès 1380, quoiqu'il n'eût que douze ans, mais le gouvernement appartint à ses oncles jusqu'en 1388.	Charles VIII (1483-1491). Régence d'Anne de Beaujeu.	Charles IX (1560-1563). Régence de Catherine de Médicis.	Louis XIII (1610-1617) Régence de Marie de Médicis.	Louis XIV (1643-1651). Régence d'Anne d'Autriche. Mais le pouvoir appartint à Mazarin jusqu'en 1661.	Louis XV (1715-1723). Régence de Philippe d'Orléans.

Ile de France, Orléanais.	Domaine des premiers capétiens.
Gâtinais, Vexin français, vicomté de Bourges.	..... PHILIPPE Ier
	Achat
Vermandois, *Amiénois*, *Artois* [1],	Héritage..... PHILIPPE-AUGUSTE.
Normandie, Touraine, *Maine*, *Anjou*.	Confiscation sur Jean sans-Terre..id.(1204)
Aunis et Saintonge, Bas Languedoc.	Conquête sur les Anglais...LOUIS VIII.
	Conquête sur les Albigeois..(1224-1226).
Gévaudan, Vivarais, Velay, Albigeois.	Conquête sur les Albigeois.....LOUIS IX.
	(Traité de Meaux 1229).
Comté de Toulouse, Quercy-Rouergue.	Héritage en vertu du traité de Meaux. PHILIPPE III LE HARDI
	.....(1270).
Champagne, *Navarre*.	Mariage..... PHILIPPE IV LE BEL.
Lyon.	Cession.....id..(1312)
Partie de la Flandre.	Conquête..... ...id..(1304)
Dauphiné, Montpellier.	Cession.....PHILIPPE DE VALOIS (1349)
Limousin et Poitou.	Conquête sur les Anglais.....CHARLES V (1370-1380)
Guyenne, Normandie.	....CHARLES VII (1450-1453)
Perche, Alençon, Armagnac.	Confiscation.....LOUIS XI
Duché de Bourgogne, Amiens et villes de la Somme.	Succession de Bourgogne..... .....id..(1477)
Anjou, Maine, Provence, Bretagne. Valois.	Héritage.....id..(1480-1481)
	Mariage.....CHARLES VIII (1491)
	Avènement au trône..... ....LOUIS XII

Angoumois.	Avènement au trône.	FRANÇOIS Ier (1515).
Bourbonnais. Auvergne. Marche, Forez. Beaujolais.	Confiscation ..... id.	(1527).
Les Trois-Evêchés (Metz, Toul, Verdun). Calais.	Conquête	HENRI II (1552) (1558)
Béarn, Navarre. Gascogne, Foix. Périgord.	Avènement au trône	HENRI IV (1589).
Bresse, Bugey. Gex.	Conquête, traité de Lyon ..... id..	(1601).
Alsace.	Conquête	LOUIS XIII (1635-1643) Traité de Westphalie (1648)
Sedan, Bouillon.	Cession ..... id..	1642.
Artois, Roussillon, Flandre française.	Conquête sous Louis XIII, ratifiée par la paix des Pyrénées sous LOUIS XIV. (1659).	
	Conquête ..... id..	Traité d'Aix-la-Chapelle (1668).
Cambrésis. Franche-Comté.	..... id..	Traité de Nimègue (1678).
Strasbourg.	..... id...	(1681) et traité de Ryswick (1697).
Lorraine et duché de Bar.	Traité de Vienne 1738 ; annexion en 1761	LOUIS XV (1766).
Corse.	Achetée ..... id..	(1768).

1. Les noms en italique sont ceux des provinces qui furent perdues plus tard et durent être reconquises.

VI. LES ÉTATS GÉNÉRAUX.

RÈGNES.	DATES.	LIEU DE RÉUNION.	OBJET ET RÉSULTATS.
Philippe le Bel.	1302	Paris.	Lutte contre le pape Boniface VIII.
id.	1308	Tours.	Poursuite contre les Templiers.
Philippe le Long.	1316	Paris.	Philippe fait reconnaître son droit et déclare que les femmes ne succèdent pas à la couronne.
Jean le Bon.	1351	Paris.	Question d'impôts.
Id.	1355	Paris.	Subsides pour la guerre contre les Anglais. Les États nomment des receveurs et trésoriers.
Id.	1356-57	Paris.	Étienne Marcel. Commission des trente-six.
Charles VII.	1439	Orléans.	Taille perpétuelle.
Louis XI.	1468	Tours.	Règlement de l'apanage du frère du roi.
Charles VIII.	1484	Tours.	Question de la régence. Anne de Beaujeu. Progrès du Tiers Etat.
Louis XII.	1506	Tours.	Annulation des traités de Blois. Louis XII père du peuple.
François II.	1560-61	Orléans.	Question religieuse. Demandes de réformes.
Charles IX.	1576	Blois.	Prépondérance des Ligueurs.
Henri III.	1588	Blois.	Meurtre de Henri de Guise.
Henri IV.	1593	Paris.	Assemblée restreinte, hostile à Henri IV et dévouée à l'Espagne.
Louis XIII.	1614	Paris.	Marie de Médicis et les grands; progrès du Tiers Etat.
Louis XVI	1789	Versailles.	La Révolution française.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE I^er^.

Pages.

LA GAULE..... 1
I. La Gaule et les Gaulois..... 1
II. Les Gaulois et les Romains.....
Conquête de la Gaule par Jules César..... 13
III. La Gaule romaine; le Christianisme..... 25

CHAPITRE II.

LES FRANCS..... 33
I. Les invasions. Clovis et son fils..... 33
II. Rivalité de la Neustrie et de l'Austrasie..... 51

CHAPITRE III.

L'EMPIRE CAROLINGIEN..... 72
I. Charles Martel. Pépin le Bref. Avènement des Carlovingiens..... 72
II. Charlemagne..... 81
III. Louis le Débonnaire et ses fils..... 94

CHAPITRE IV.

LA FRANCE FÉODALE. LES DERNIERS CAROLINGIENS..... 101

CHAPITRE V.

LES CAPÉTIENS DIRECTS..... 126
I. Les premiers Capétiens..... 128
II. Progrès du pouvoir royal. Philippe-Auguste..... 140
III. Saint Louis et Philippe-le-Bel..... 164

CHAPITRE VI.

LA GUERRE DE CENT ANS..... 191
I. Première invasion anglaise, première délivrance..... 191
II. Deuxième invasion anglaise; deuxième délivrance, Jeanne d'Arc..... 226

CHAPITRE VII. Pages.

Triomphe du pouvoir royal sur la féodalité. Louis XI..... 247

CHAPITRE VIII.

Les guerres d'Italie..... 264

CHAPITRE IX.

L'équilibre européen. François Ier et Charles-Quint..... 283

CHAPITRE X.

Les guerres de religion..... 306

CHAPITRE XI.

La monarchie absolue..... 332
I. Règne de Henri IV depuis 1598..... 332
II. Louis XIII. (1620-1633). Ministère de Richelieu..... 339
III. Règne de Louis XIII. Régence d'Anne d'Autriche. Ministère de Mazarin..... 356

CHAPITRE XII.

Le règne de Louis XIV..... 365
I. Première période, succès et grandeur de Louis XIV..... 365
II. Deuxième partie du règne de Louis XIV. Fautes et décadence..... 387

CHAPITRE XIII.

Le XVIIIe siècle. Louis XV et Louis XVI..... 405
I. Louis XV. Le dix-huitième siècle..... 405
II. Règne de Louis XVI de 1774 à 1789..... 422

CHAPITRE XIV.

La Révolution française..... 439
I. L'Assemblée constituante et l'Assemblée législative..... 439
II. La Convention..... 453
III. Le Directoire (1795-1799)..... 463

CHAPITRE XV.

Le Consulat et l'Empire..... 478
Tableaux récapitulatifs..... 506

CHAPITRE XVI.

Histoire sommaire de 1815 à 1875..... 509

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Librairie **HACHETTE** et C^ie^, 79, boul. St-Germain, Paris.

G. JOST
Inspecteur général de l'Instruction publique.

V. HUMBERT
Professeur à l'École Alsacienne.

F. BRAEUNIG
Sous-Directeur à l'École Alsacienne.

LECTURES PRATIQUES

ILLUSTRÉES DE NOMBREUSES GRAVURES EN NOIR ET EN COULEURS

Cours élémentaire. **Éducation et Instruction.** Leçons sur les choses usuelles. 15^e^ édition. 1 vol. grand in-16, avec 55 gravures en noir et 18 gravures en couleurs, cartonné. . . . . 1 fr.

Cours moyen et supérieur. **Education et Enseignement.** Instruction morale et civique. 8^e^ édition. 1 volume in-16, avec 72 gravures ou cartes en noir, cartonné . . . . . 1 fr. 50

G. JOST ET **A. CAHEN**
Inspecteur général de l'Instruction publique. — Professeur de Rhétorique au lycée Louis-le-Grand.

LECTURES COURANTES
EXTRAITES
DES ÉCRIVAINS FRANÇAIS

PUBLIÉES
AVEC UNE INTRODUCTION, DES NOTES ET DES EXERCICES
A L'USAGE DES ÉCOLES PRIMAIRES
2 volumes in-16, avec gravures, cartonnés.

PREMIÈRE SÉRIE, 1 vol. 1 fr. 50
Contes. — Fables. — Proverbes et Récits moraux. — Scènes de la vie scolaire et de la vie de famille. — La nature et les bêtes. — La patrie et l'histoire. — La comédie.

DEUXIÈME SÉRIE, 1 vol. 2 fr.
Les fables, les récits et les contes. — Scènes de la vie familière. — La nature et les bêtes. — A travers les pays, l'histoire et la légende. La patrie. — La comédie.

G. JOST et **LEFORT**
Inspecteur général de l'Instruction publique. — Directeur d'École publique à Paris.

RÉCITS PATRIOTIQUES

Livre de lecture courante à l'usage des écoliers qui veulent devenir de bons Français.
1 volume in-16 avec 34 gravures et 5 cartes ou plans, cartonné. 1 fr. 50

Librairie HACHETTE et Cie, 79, boul. St-Germain, Paris.

A.-F. CUIR

Inspecteur de l'Enseignement primaire

LES PETITS ÉCOLIERS

LECTURES MORALES SUR LES DÉFAUTS ET LES QUALITÉS DES ENFANTS

12e ÉDITION

Un volume grand in-18, avec 38 gravures, cartonné . . . . . **60** cent.

LES PETITES ÉCOLIÈRES

LECTURES MORALES SUR LES DEFAUTS ET LES QUALITES DES ENFANTS

2e ÉDITION

Un volume grand in-18, avec gravures, cartonné. . . . . **60** cent.

E. PÉCAUT

PETIT LIVRE DE LECTURES

EN PROSE ET EN VERS ET DE LEÇONS ORALES

NOUVELLE ÉDITION

Un volume in-16, avec 102 gravures, cartonné . . . . . **90** cent.

H. MALOT

CAPI ET SA TROUPE

ÉPISODE EXTRAIT DE **Sans Famille**

Livre de lecture courante à l'usage des Écoles primaires, contenant des notes et des devoirs

par C. **MULLEY**, Directeur d'Ecole communale à Paris

Un volume in-16, cartonné . . . . . **1** fr. **20**

SOUS TERRE

ÉPISODE EXTRAIT DE **Sans Famille**

Livre de lecture courante à l'usage des Ecoles primaires contenant des notes explicatives

par L.-R. **TRAUTNER**, Directeur d'École communale à Paris

Un volume in-16, cartonné . . . . . **75** cent.

MASSON

Directeur d'Ecole communale à Paris

LE LIVRE DE LECTURE DES PETITS ENFANTS

SIXIÈME ÉDITION

Un volume in-16, avec 65 gravures, cartonné . . . . . **60** cent.

Librairie HACHETTE ET Cie, 79, boul. St-Germain, Paris

PETITE ENCYCLOPÉDIE DES CONNAISSANCES UTILES

GEORGES LEBRETON

LE PREMIER LIVRE DE LECTURE COURANTE
DES ENFANTS

Un volume in-16, en caractères gradués, avec de nombreuses gravures en noir et 28 planches en couleurs, cartonné. . . 1 fr. 20

PRINCIPAUX SUJETS CONTENUS DANS L'OUVRAGE

Les Quatre Saisons. — L'École. — Arithmétique. — Petites Lectures morales. — Métiers d'homme. — Les Cinq Sens. — Métiers de femme. — Multiplication. — Division. — Les Animaux domestiques. — Les plus grands Animaux. — Quatre Plantes utiles. — Lectures morales. — Les Climats. — Notions d'histoire. — Notions de géographie. — Lectures instructives et morales. — Exercice de récréation. — Notions de grammaire. — Notions d'arithmétique et de système métrique. — Notions d'instruction civique. — Conseils de morale. — La France. — Notions de civilité. — Hygiène. — Fables et petites poésies.

CERTIFICAT D'ÉTUDES PRIMAIRES

Notions Élémentaires sur les Sciences

APPLIQUÉES A L'AGRICULTURE ET A L'HYGIÈNE

Publiées avec des sujets de **composition** et des **exercices préparatoires** à l'examen du **Certificat d'études primaires**

par HENRI SAGNIER

Directeur du *Journal de l'Agriculture*
Chevalier de la Légion d'honneur, du Mérite agricole,
Membre du Conseil supérieur de l'Agriculture, etc.

Un volume in-16 de 288 pages avec 168 figures dans le texte, cartonné. 1 fr. 50

J.-A. BARRAL
Ancien secrétaire perpétuel
de la Société nationale d'Agriculture

H. SAGNIER
Directeur
du *Journal de l'Agriculture*

NOTIONS

D'AGRICULTURE ET D'HORTICULTURE

2 VOLUMES IN-16 ILLUSTRÉS DE NOMBREUSES GRAVURES, CARTONNÉS

Cours élémentaire et moyen. 1 vol. 1 fr. » | Cours supérieur. 1 vol. . 1 fr. 50

Librairie HACHETTE ET C^ie^, 79, boul. St-Germain, Paris

HENRY LEMONNIER
Professeur à la Faculté des lettres de Paris et à l'Ecole des Beaux-Arts

F. SCHRADER
Directeur des Travaux cartographiques de la Librairie Hachette et C^ie^

ÉLÉMENTS
DE GÉOGRAPHIE

NOUVELLE ÉDITION ENTIÈREMENT REFONDUE

AVEC LA COLLABORATION DE

M. MARCEL DUBOIS
Professeur de Géographie coloniale à la Sorbonne.

COURS ÉLÉMENTAIRE : **PREMIÈRES NOTIONS DE GÉOGRAPHIE.** 7^e^ édition. 1 vol. in-4 contenant 13 cartes en couleurs et 82 gravures ou cartes dans le texte. Cartonné. . . . . **1 fr. 10**

COURS MOYEN : **GÉOGRAPHIE DE LA FRANCE** et Etude sommaire des cinq parties du monde. 6^e^ édition. 1 vol. in-4 contenant 30 cartes en couleurs, de nombreuses figures et gravures dans le texte, une carte de France en phototypie et un résumé aide-mémoire. Cartonné. . **1 fr. 75**

COURS SUPÉRIEUR : **GÉOGRAPHIE DES CINQ PARTIES DU MONDE** et Géographie sommaire de la France. 5^e^ édition. 1 vol. in-4 avec 24 cartes et de nombreuses figures et gravures dans le texte. Cartonné. . . . . **3 fr.**

AU COURS MOYEN il peut être ajouté gratuitement, sur demande, un appendice comprenant la géographie du département. Les notices suivantes ont paru :

ALGÉRIE — ALPES-MARITIMES — BOUCHES-DU-RHÔNE — CÔTE-D'OR — GIRONDE
HAUTE-GARONNE — HÉRAULT — NIÈVRE
NORD — PAS-DE-CALAIS — RHÔNE — SEINE — SEINE-INFÉRIEURE

COURS GÉNÉRAL DE GÉOGRAPHIE, contenant en un seul volume les matières indiquées par les programmes de 1882, et répondant au programme du Certificat d'études par HENRY LEMONNIER et FR. SCHRADER. 1 vol. in-4 avec 42 cartes et 18 gravures. Cartonné. . . . . **2 fr.**

35401. — Imprimerie LAHURE, rue de Fleurus, 9, à Paris. — 6-97.

DU MÊME AUTEUR

ENSEIGNEMENT PRIMAIRE

Histoire et civilisation de la France, cours du certificat d'études, conforme au programme du 4 janvier 1894, format grand in-16, cartonné :

Cours élémentaire. Nouvelle édition, avec rédactions . . . . . 60 c.
Cours moyen. Nouvelle édition augmentée de 150 *Rédactions*. . . . . 1 fr.
Cours élémentaire et moyen, à l'usage des *Ecoles à un seul maître*. 1 vol. de 148 pages. Nouvelle édition, augmentée de 150 *Rédactions historiques*. 1 fr. 20

Cours d'histoire, rédigé conformement aux programmes officiels. 3 vol. in-16, avec cartes et gravures, cartonnés :

Cours élémentaire. Récits et entretiens sur notre histoire nationale jusqu'à la fin de la guerre de Cent Ans. 1 vol. . . . . 60 c.
Cours moyen. Histoire élémentaire de la France répondant au certificat d'études primaires. 1 vol. . . . . 1 fr. 10
Cours supérieur. Notions d'histoire générale et revision de l'histoire de France. 1 vol. . . . . 2 fr.

Histoire de l'époque moderne et contemporaine, à l'usage des 3 années de l'Enseignement primaire supérieur. 1 vol. in-16 avec grav., cart. toile. 3 fr. 50

Cours d'histoire à l'usage des Écoles primaires supérieures. 2 vol. in-16, avec gravures et cartes, cartonnés :

Première année. Temps modernes, 1 vol. . . . . 3 fr.
Deuxième et Troisième années. Epoque contemporaine, 1 vol. . . . . 3 fr.

Cours d'histoire conforme aux programmes des Ecoles normales primaires. 3 vol. in-16, avec gravures et cartes, cartonnés :

Première année. Histoire de l'antiquité et du Moyen âge, jusqu'à la guerre de Cent Ans. 1 vol. . . . . 4 fr.
Deuxième année. Histoire du Moyen âge et des temps modernes jusqu'à la Révolution française. 1 vol. . . . . 3 fr.
Troisième année. Histoire de l'époque contemporaine de 1789 à 1889. 1 vol. 3 fr.

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE MODERNE

Rédigé conformément aux programmes du 15 juin 1891.

7 vol. in-16, cartonnés avec cartes et gravures.

Histoire de l'ancien Orient et de la Grèce. Classe de Sixième. 1 vol. 2 fr. 50
Histoire romaine. Classe de Cinquième. 1 volume. . . . . 2 fr. 50
Histoire de l'Europe et de la France jusqu'en 1270. Classe de Quatrième. 1 volume. . . . . 2 fr. 50
Histoire de l'Europe et de la France de 1270 *à* 1610. Classe de Troisième. 1 volume. . . . . 2 fr 50
Histoire de l'Europe et de la France de 1610 *à* 1789. Classe de Seconde. 1 volume. . . . . 2 fr. 50
Abrégé d'histoire contemporaine de 1789 *à* 1889. Classes de Première et de Mathématiques élémentaires. 1 vol. . . . . 3 fr.
Histoire sommaire de la civilisation jusqu'à 1789. Classe de Première (Lettres). 1 vol. avec gravures et cartes, cart. . . . . 4 fr.

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE DES JEUNES FILLES

Rédigé conformément aux programmes du 28 juillet 1882.

Histoire nationale et notions sommaires d'histoire générale, depuis les origines jusqu'au milieu du XVe siècle (1re année). 1 vol. in-16, cart. 3 fr. 50
Histoire nationale et notions sommaires d'histoire générale, depuis le milieu du XVe siècle jusqu'à la mort de Louis XIV (2e année). 1 vol. in-16, cart. 3 fr. 50
Histoire nationale et notions sommaires d'histoire générale, depuis la mort de Louis XIV jusqu'en 1875 (3e année). 1 vol. in-16, cart. toile. . . 4 fr.
Histoire sommaire de la civilisation depuis les origines jusqu'à nos jours (4e et 5e années). 2 vol. in-16, cartonnage toile, chaque volume. . 4 fr.

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE CLASSIQUE

Histoire contemporaine de 1789 *à* 1889 (classe de Philosophie) ; 21e édition, complétée jusqu'à nos jours. 1 vol. in-16, avec cartes, cart. toile. 6 fr.

35401. — Imprimerie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris. — 5-97.